UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITE NANCY 2
U. F. R. Lettres

N°attribué par la bibliothèque

Thèse
pour obtenir le grade de Docteur de l'Université Nancy 2
Présentée et soutenue publiquement

par

**Anne STRASSER-WEINHARD**
Le 7 décembre 2001

# LES FIGURES FEMININES DANS LES AUTOBIOGRAPHIES DE SIMONE DE BEAUVOIR
## Tome 1

Directeur
**Monsieur Gilles ERNST**

REPRODUCTION INTERDITE

JURY

**Monsieur Jacques DEGUY**, Professeur à l'Université Charles de Gaulle Lille 3
**Madame Francine DUGAST**, Professeur Emérite à l'Université de Rennes II
**Monsieur Gilles ERNST**, Professeur à l'Université Nancy 2
**Madame Françoise SUSINI-ANASTOPOULOS,** Professeur à l'Université Nancy 2

A mes parents

*« L'échec du rapport à autrui a abouti à cette forme privilégiée de communication : une œuvre. »*
Simone de Beauvoir, Préface à *La Bâtarde* de Violette Leduc.

# REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier Monsieur Gilles Ernst qui a dirigé cette recherche. Par ses encouragements, son exigence et ses conseils, j'ai pu mener à terme ce travail.

Sylvie Le Bon de Beauvoir a accepté de me recevoir et de répondre à mes questions : son accueil chaleureux m'a été précieux.

Quelques « figures maternelles » se sont penchées sur ce travail, le relisant avec autant d'attention que d'affection : que soient profondément remerciées ici ma mère, Colette et Raymonde.

Toute l'équipe du département Information-Communication de l'I.U.T. Nancy-Charlemagne m'a permis de travailler dans d'excellentes conditions. Une reconnaissance toute particulière va à Violaine Appel, Hélène Boulanger, Lylette Lacote-Gabrysiak et Alain-Julien Surdel pour leur soutien attentif et à Joëlle Klein pour ses cours intensifs de traitement de texte.

Que Laurent, Sara, Léa et Jules - qui ont suivi ce travail avec intérêt et patience - soient assurés que leur présence affectueuse m'a apporté courage et énergie. Merci aussi à Catherine et Pascal qui m'ont soutenue avec humour.

Ma dernière attention ira à mon père et à Pierrette, que la mort a emportés avant que ne s'achève cette recherche : leur absence habite ces pages.

# SOMMAIRE

Remerciements ..... 6

Sommaire ..... 7

Liste des abréviations ..... 12

INTRODUCTION GENERALE ..... 13

PREMIERE PARTIE : FIGURES ET AUTOBIOGRAPHIES

1. L'AUTOBIOGRAPHIE BEAUVOIRIENNE ..... 30

1.1. Naissance du projet autobiographique ..... 30

1.1.1. De la lecture à l'écriture ..... 31

1.1.2. De *L'Invitée* aux *Mandarins* ..... 43

1.1.3. L'écriture de l'autobiographie ..... 65

1.2. Du pourquoi au comment : quelle autobiographie ? ..... 71

1.2.1. Un genre problématique ..... 71

1.2.2. L'autobiographie beauvoirienne en trois questions ..... 76

1.2.3. Beauvoir autobiographe ..... 94

1.3. Ambiguïtés d'un genre ..... 105

1.3.1. Entre mémoires et roman ..... 105

1.3.2. Des malentendus avec les lecteurs ..... 118

2. SYSTÈME DES FIGURES FEMININES ..... 129

2.1. De la réflexion théorique de Beauvoir aux catégories retenues ..... 129

2.1.1. Féminisme et existentialisme ..... 130

2.1.2. Féminisme, marxisme et psychanalyse ..... 140

2.1.3. « Le cahier des charges » de l'autobiographie ..... 146

2.2. « Jeunes filles rangées » et « femmes non-rangées » : points communs ..... 149

2.2.1. Des corps ..... 150

2.2.2. Jeunes bourgeoises en rupture de ban ..... 161

2.2.3. Culture et projets d'indépendance ..... 169

2.2.4. Amours difficiles... ..... 177

2.3. Caractéristiques des « jeunes filles rangées » ..... 189

2.3.1. Religion « martyrisante » ..... 189

2.3.2. Dépendance économique et intellectuelle ..... 195
2.3.3. Femmes « mutilées » ..... 201

**2.4. Caractéristiques des « femmes non-rangées » ..... 206**
2.4.1. Femmes libres ..... 207
2.4.2. Exilées ..... 210
2.4.3. Artistes et intellectuelles ..... 215

**2.5. L'échec des figures ..... 222**
2.5.1. Figures, personnages et femmes ..... 223
2.5.2. L'échec des figures ..... 229
2.5.3. Du *Deuxième Sexe* aux écrits autobiographiques ..... 238

**DEUXIEME PARTIE : BEAUVOIR, FIGURE FEMININE CENTRALE**

**3. LA PRIMAUTÉ DE « JE » SUR « ELLES » ..... 247**

**3.1. De l'enfant à la jeune intellectuelle antibourgeoise ..... 251**
3.1.1. La révolte ..... 253
3.1.2. Mon corps ..... 263
3.1.3. Naissance d'une intellectuelle antibourgeoise ..... 274

**3.2. Choix d'une vie ..... 290**
3.2.1. « Douée pour le bonheur... » ..... 290
3.2.2. Littérature ou philosophie ? ..... 292
3.2.3. La « famille » contre la Famille ..... 301

**3.3. De nouveaux rapports amoureux ..... 310**
3.3.1. Jacques ou un malheur évité ..... 311
3.3.2. Algren : sans Sartre... ..... 318
3.3.3. Lanzmann : avec Sartre ..... 323
3.3.4. La légende du couple Sartre / Beauvoir à l'épreuve ..... 326

**4. FIGURE DE L'INTELLECTUELLE ENGAGÉE ..... 348**

**4.1. Du « nous » au « je » ..... 349**
4.1.1. Naissance d'une intellectuelle engagée ..... 349
4.1.2. Le « nous » de l'après-guerre ..... 357
4.1.3. La guerre d'Algérie ou la naissance d'un « je » engagé ..... 361

**4.2. Place aux femmes dans l'autobiographie ..... 372**
4.2.1. Découverte de la condition des femmes ..... 373
4.2.2. Quelques femmes positives ..... 383
4.2.3. La lutte concrète : Beauvoir en première ligne ..... 392

**4.3. Beauvoir : l'intellectuelle « spécifique » ..... 404**
4.3.1. Evolution de sa réflexion sur la condition des femmes ..... 407
4.3.2. Beauvoir et les féministes : convergences et divergences ..... 415

**TROISIEME PARTIE : DE LA QUÊTE DU DOUBLE A LA MORT DES FIGURES**

**5. ELLE ET ELLES ..... 446**

**5.1. Relations à autrui : de la philosophie à la littérature ..... 447**
5.1.1. Approche philosophique des relations à autrui ..... 447
5.1.2. D'un écrit à l'autre : la construction des figures ..... 455

**5.2. Relations inaugurales ..... 460**
5.2.1. « Ma véritable rivale, c'était ma mère » ..... 460
5.2.2. La sœur ou la gémellité ..... 472
5.2.3. Zaza : première figure du double idéal ..... 481

**5.3. Relations avec les autres femmes ..... 491**
5.3.1. Sylvie : l'ultime figure du double ..... 492
5.3.2. La crainte de l'aliénation ..... 495
5.3.3. La domination : le « harem » ..... 503

**5.4. Ecarts constatés : les silences de l'autobiographie ..... 532**
5.4.1. Des romans à l'autobiographie : la maternité symbolique en question ..... 533
5.4.2. D'un écrit à l'autre : Sartre ..... 538
5.4.3. Homosexualité taboue ou bisexualité assumée ? ..... 543

**6. LA MORT ET LES FIGURES ..... 553**

**6.1. Conscience traumatique du temps ..... 554**
6.1.1. Evolution de la conscience du temps beauvoirienne ..... 554
6.1.2. Le vieillissement ou l'épreuve du miroir : les figures défigurées ..... 560
6.1.3. Figures mutilées ..... 578
6.1.4. L'écriture autobiographique comme catharsis ..... 590

**6.2. Angoisse de la mort et mort de l'autre comme moteurs de l'écriture ..... 596**

6.2.1. Eléments historiques et philosophiques sur la mort ..... 596

6.2.2. Le traumatisme de la mort ..... 600

6.2.3. La mort de l'autre ..... 611

6.2.4. « Conjurer la mort avec des mots » ..... 619

**6.3. La mort comme sujet de l'écriture ou le travail de deuil ..... 627**

6.3.1. Définitions ..... 627

6.3.2. « Moribundus » : le corps malade ..... 632

6.3.3. « Moriens » : l'agonie et la vérité en question ..... 640

6.3.4. « L'instant mortel » ou le passage au néant ..... 655

6.3.5. Le travail de deuil ou la figure transfigurée ..... 664

**CONCLUSION GENERALE ..... 676**

**Bibliographie ..... 687**

**Index (noms de personnes, figures féminines, œuvres de Beauvoir) ..... 697**

**Table des matières analytique ..... 707**

**Résumé ..... 720**

**Autobiographies**
*Mémoires d'une jeune fille rangée* : *MJFR*
*La Force de l'âge* : *FA*
*La Force des choses,* tome I : *FCI*
*La Force des choses,* tome II : *FC II*
*Tout compte fait* : *TCF*
*Une mort très douce* : *MTD*
*La Cérémonie des adieux* : *CA*

**Romans**
*Quand prime le spirituel* : *QPS*
*Le Sang des autres* : *SA*
*Tous les hommes sont mortels* : *THSM*
*Les Belles images* : *BI*
*La Femme rompue* : *FR*

**Essais**
*Pyrrhus et Cinéas* : *PC*
*Pour une morale de l'ambiguïté* : *PMA*
*Le Deuxième Sexe,* tome I : *DSI*
*Le Deuxième Sexe,* tome II : *DSII*
*Faut-il brûler Sade ?* : *FBS*
*La Vieillesse,* tome 1 : *VI*
*La Vieillesse,* tome 2 : *VII*

**Correspondance**
*Lettres à Sartre,* tome 1 : *LSI*
*Lettres à Sartre,* tome 2 : *LSII*
*Lettres à Nelson Algren* : *LNA*

*Lettres au Castor,* tome 1 : *LCI*
*Lettres au Castor,* tome 2 : *LCII*

# INTRODUCTION GENERALE

Simone de Beauvoir est surtout connue en France pour son engagement féministe : elle est l'auteur du *Deuxième Sexe*, reconnu comme une œuvre majeure. Elle est aussi immanquablement associée à Sartre, avec lequel elle incarne un couple mythique. L'écrivain est en revanche rarement évoqué comme tel : la romancière et l'autobiographe s'effaçant derrière l'intellectuelle féministe et la compagne de Sartre. C'est cet écrivain que nous voulons étudier ici, à travers l'autobiographie.

En 1947, Beauvoir est bien décidée à se lancer dans l'autobiographie. Et pourtant, les *Mémoires d'une jeune fille rangée* ne seront publiés qu'en 1958. Que s'est-il passé en 1947 ?

> En fait, j'avais envie de parler de moi. J'aimais *L'Age d'homme* de Leiris ; j'avais du goût pour les essais martyrs où on s'explique sans prétexte. Je commençai à y rêver, à prendre quelques notes, et j'en parlai à Sartre. Je m'avisai qu'une première question se posait : qu'est-ce que ça avait signifié pour moi d'être une femme ? J'ai d'abord cru pouvoir m'en débarrasser assez vite. Je n'avais pas eu de sentiment d'infériorité, personne ne m'avait dit : "Vous pensez ainsi parce que vous êtes une femme" ; ma féminité ne m'avait gênée en rien. "Pour moi, dis-je à Sartre, ça n'a pour ainsi dire pas compté. - Tout de même, vous n'avez pas été élevée de la même manière qu'un garçon : il faudrait y regarder de plus près." Je regardai et j'eus une révélation ; ce monde était un monde masculin, mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par des hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. Je fus si intéressée que j'abandonnai le projet d'une confession personnelle pour m'occuper de la condition féminine dans sa généralité. (*FCI,* 135-136)

Sur le point de parler d'elle-même, Beauvoir prend conscience qu'elle est une femme, et que cette donnée a forcément compté dans son itinéraire. Dans la réflexion de l'écrivain, l'autobiographe et l'essayiste se rejoignent et se confondent, nourries des mêmes préoccupations et des mêmes exigences. L'écrivain qui se tourne vers son enfance et son adolescence, est amené à s'interroger sur les femmes, ébauchant ce mouvement du particulier à l'universel, qui guide son œuvre.

Qui est Simone de Beauvoir en 1958, quand paraît le premier volume autobiographique *Mémoires d'une jeune fille rangée* ?

C'est d'abord un écrivain connu. Elle a déjà écrit plusieurs romans, dont *Les Mandarins* qui ont obtenu le prix Goncourt en 1954. Elle est aussi philosophe : elle a

écrit *Le Deuxième Sexe*, publié en 1949, qui a eu un succès considérable, entouré de scandale. Celle qui proclama « On ne naît pas femme, on le devient », trouvant là le slogan le plus libérateur que les femmes aient entendu au XXème siècle, a trouvé son public, un public féminin qui lui sera fidèle. Cet écrivain est aussi la compagne de Sartre, avec qui elle a contracté un pacte hors du commun, consacrant une union libre, où leur amour « nécessaire » n'exclut pas les « amours contingentes ». Ses romans ont déjà fait la part belle à des rapports humains « nouveaux » : le trio de *L'Invitée,* et les multiples variantes du couple dans les romans qui suivent. Ce couple connu et célèbre dans les années cinquante est incontestablement un modèle pour nombre de jeunes gens : leur liberté séduit et fascine. Ils incarnent enfin des intellectuels engagés à gauche qui s'expriment dans la revue qu'ils ont fondée au lendemain de la guerre, *Les Temps modernes.* Autant dire que l'on exigera de cette femme écrivain et intellectuelle qu'elle livre une autobiographie authentique et complète, à la mesure de la vie qu'elle a menée : on jugera l'œuvre à l'aune de la vie, et vice versa. Mais il y a parfois loin de la vie à l'œuvre, de la personne réelle à l'écrivain qui tient la plume...

C'est dire que, pour nous, l'autobiographie suscite nombre de questions : comment la jeune fille rangée, que tout destinait à une vie bourgeoise, s'est-elle libérée de son éducation ? Comment est née puis s'est incarnée sa vocation d'écrivain ? Comment cette individualiste est-elle devenue une intellectuelle engagée ? Comment cette philosophe féministe présente-t-elle les femmes qui ont partagé sa vie ? Comment cette lectrice de Hegel, presque hégélienne avant de lire son œuvre, décrit-elle ses rapports à autrui, aux femmes notamment ? Pourquoi et pour quoi l'écrivain en 1956 se tourne-t-elle vers l'autobiographie, et parvient pour la première fois à raconter ce qu'elle n'a jamais réussi à faire sur le mode romanesque : la mort de son amie d'enfance Zaza, à vingt ans ? L'autobiographie entretiendrait-elle chez Beauvoir un rapport privilégié avec la mort ?

Impossible de répondre à toutes ces questions si l'on se limite au corpus autobiographique. Pour cerner la personnalité d'un écrivain et son travail d'écriture proprement dit, il faut confronter ses œuvres afin de saisir « cette espèce de dialectique » que Beauvoir a évoquée :

> [...] pour comprendre d'après son œuvre la personnalité vivante d'un auteur, il faut se donner beaucoup de peine. Quant à lui, la tâche dans laquelle il s'engage est infinie, car chacun de ses livres en dit trop et trop peu. Qu'il se répète et se corrige pendant des dizaines d'années, il ne réussira jamais à capter sur le papier, non plus que dans sa chair et son cœur, la réalité innombrable qui l'investit. Souvent, l'effort qu'il fait pour s'en approcher constitue, à l'intérieur de l'œuvre, une espèce de dialectique ; (*FA*, 694)

Or, la confrontation met à jour des convergences, mais aussi des écarts. Des écarts parfois choquants pour des lecteurs qui avaient lu l'autobiographie : ainsi la publication des *Lettres à Sartre* et des *Lettres à Nelson Algren*, après la mort de Beauvoir, a révélé une autre image : celle d'un couple qui n'hésitait pas à utiliser « une autre » à son profit ou l'image d'une femme amoureuse qui dans ses lettres avait recours à des clichés dignes de la presse du cœur. Face à ces écarts, on ne peut prétendre étudier des personnes réelles à travers l'autobiographie ; il ne s'agit certes pas non plus de personnages, terme qui insiste sur leur constitution fictive. C'est pourquoi nous avons choisi le terme « figures » pour désigner les femmes évoquées dans l'autobiographie.

Le sens premier du terme « figure » est celui de forme extérieure d'un corps, d'aspect. Son origine latine est plus éclairante : il vient du mot latin « *figura* » qui a pour premier sens celui de structure, de forme et pour second sens, celui de chose façonnée, de figure. La figure est donc le résultat d'une construction. Ce qui se vérifie en peinture, où le terme « figure » désigne la représentation d'un personnage ou au sens littéraire, quand il désigne un procédé rhétorique, la figure de style, qui est une représentation par le langage. La figure est donc avant tout la forme donnée à quelque chose.

Pour notre sujet, il s'agira de la forme littéraire donnée par Beauvoir aux femmes qu'elle a connues, de leur représentation dans les écrits autobiographiques, véritable construction, puisque c'est par l'écriture que ces figures vont être élaborées. Il n'y aura donc de figure, que si une comparaison peut être établie entre la figure et la femme qu'elle représente. Autrement dit, la figure n'existe que par rapport à un écart. C'est ce qu'explique Gérard Genette, à propos des figures de style. Même si nous n'allons pas étudier de procédés rhétoriques, son analyse de la figure est très pertinente pour notre propos. Il écrit ainsi :

> La figure est un écart par rapport à l'usage, [...] chaque figure est une figure à part et [...] les figures en général se distinguent des expressions non-figurées par le fait qu'elles sont une *modification particulière*, qu'on appelle figure. Définition presque tautologique, mais pas tout à fait, puisqu'elle met l'être de la figure dans le fait d'*avoir* une figure, c'est-à-dire une forme. L'expression simple et commune n'a pas de forme, la figure en a une : nous voici ramenés à la définition de la figure comme écart entre le signe et le sens, comme espace intérieur du langage.[1]

L'existence de la figure réside donc dans la comparaison : « Ainsi, l'existence et le caractère de la figure sont absolument déterminés par l'existence et le caractère de signes virtuels auxquels je compare des signes réels en posant leur équivalence sémantique. »[2] Il s'agira donc de confronter les écrits autobiographiques avec d'autres écrits, - les romans, mais aussi et surtout la correspondance -, afin de mesurer l'écart, la distance, voire l'angle choisi par Beauvoir.

Cependant, pour saisir cette figure, il faut que le lecteur soupçonne l'existence d'une reconstruction de la réalité : « La figure n'est donc rien d'autre qu'un sentiment de figure, et son existence dépend totalement de la conscience que le lecteur prend, ou ne prend pas, de l'ambiguïté du discours qu'on lui propose. »[3] A nous, donc, de surprendre les ambiguïtés du discours autobiographique chez Beauvoir, car, comme en rhétorique, la figure signifie bien davantage que l'expression littérale à laquelle elle se substitue...

Toutes les femmes évoquées dans l'autobiographie ne peuvent être considérées comme des figures. Nous avons donc retenu plusieurs critères pour repérer une figure :

- avant tout, il devra être possible pour une femme donnée de confronter des écrits, cela suppose donc qu'elle apparaisse ailleurs que dans l'autobiographie, soit dans la correspondance, soit incarnée dans un personnage de fiction ;

- il sera nécessaire également que son portrait s'inscrive dans une certaine durée, c'est-à-dire qu'elle apparaisse dans plusieurs volumes autobiographiques. En

---

[1] GENETTE, Gérard, *Figures I*, Editions du Seuil, Collection « Points Essais » n° 74, 1966, p. 209.

[2] *Ibidem*, p. 210.

[3] *Ibidem*, p. 216.

effet, ainsi soumise aux évolutions, altérations ou défigurations inévitables, une même figure pourra prendre, pour jouer sur les mots, plusieurs figures ;

- elle pourra devenir aussi une « figure morte », quand la mort viendra mettre fin à la vie de la personne réelle, mais non à sa représentation littéraire ;

- il faudra aussi que cette figure joue un rôle dans la vie de Beauvoir, c'est-à-dire que cette dernière la décrive précisément et analyse les relations qu'elle a entretenues avec elle. Elles doivent participer à l'image que Beauvoir veut donner d'elle-même et de sa vie à travers elles ;

- enfin, toutes les figures portent un nom : soit un pseudonyme, soit un nom réel.

Compte tenu de ces critères, plusieurs femmes présentes dans l'autobiographie ne constituent pas des figures : les femmes qui n'apparaissent qu'une fois, - elles sont nombreuses dans le dernier volume *Tout compte fait* où Beauvoir évoque les femmes qu'elle a rencontrées à partir des années 60 -, les femmes mentionnées à plusieurs reprises mais qui ne font jamais l'objet d'une description fouillée, - comme les amantes de Sartre -, enfin les femmes évoquées dans leur généralité ou de façon anonyme. Toutes ces femmes ne sont pas soumises à un travail de réécriture, en tout cas, pas à un travail de réécriture identifiable.

Ainsi, les figures féminines apparaîtront comme un système au centre duquel se trouve la figure même de Simone de Beauvoir, figure centrale. Le portrait des autres figures est en effet orchestré par l'image qu'elle veut donner d'elle-même. C'est elle qui est au cœur du récit : quelle image de la femme écrivain a-t-elle voulu dessiner, quelle figure de l'intellectuelle ? Quelle légende, voire quel mythe du couple qu'elle formait avec Sartre, a-t-elle donné à lire ? Beauvoir a raconté un destin à la fois réel et rêvé : la figure féminine, c'est la femme réelle retravaillée par la mémoire et le travail d'écriture, c'est la femme confrontée aux ambiguïtés de l'écrivain. L'autobiographe n'a pas résisté parfois à la tentation d'idéaliser le passé. Qui plus est, elle est aussi, au-delà de l'autobiographie, une figure de la vie intellectuelle française, au sens ici de personnalité marquante et hors du commun. La notion de « figure » se révèle donc riche d'analyses possibles.

Quelle place Beauvoir confère-t-elle à l'autobiographie dans son œuvre ? A priori, pour elle, quel que soit le genre, « l'écrivain cherche à établir une

communication avec autrui à partir de la singularité de son expérience vécue : son œuvre doit manifester son existence et porter sa marque ; et c'est par son style, son ton, le rythme de son récit qu'il la lui imprime. Aucun genre n'est *a priori* privilégié, aucun condamné. L'œuvre - si elle est réussie - se définit en tout cas comme un universel singulier existant sur le mode de l'imaginaire. » (*TCF,* 163) Il nous semble cependant que l'autobiographie est un genre privilégié pour partir de la singularité d'une vie et retrouver une généralité, celle de son époque, celle de son milieu. De plus, l'autobiographie est d'une certaine manière le centre de gravité de l'œuvre, car ce n'est pas seulement l'histoire d'une vie, mais aussi l'histoire des œuvres : Beauvoir y commente son travail d'écrivain, ses projets, leur concrétisation, leur réception... et nous renvoie d'une œuvre à l'autre.

A travers son autobiographie, elle cherche d'abord à « communiquer le goût de sa propre vie ». Le verbe « communiquer » est éloquent : elle cherche une relation avec autrui à travers l'écriture. Sachant que la relation à autrui a été le thème de tous ses romans, qu'elle a placé au cœur de sa vie cette même relation à autrui, on comprend que l'Autre est présent à double titre dans les écrits autobiographiques : ceux-ci racontent une quête inlassable pour trouver un être qui serait un double, à la fois même et différent, avec lequel une « radicale entente » soit possible, et par le récit de cette quête, elle cherche à établir d'autres relations avec ses lecteurs. Or, les femmes occupent une place prépondérante dans les relations qu'elle décrit, - elle a toujours recherché une relation intime avec une femme depuis la mort de Zaza -, et elles sont aussi son public privilégié. Beauvoir, en existentialiste, a toujours été à la recherche de relations humaines inédites, il lui fallait « créer à neuf » ses rapports humains, et elle n'a pas résisté à la tentation de raconter cette quête telle qu'elle l'a vécue mais aussi rêvée...

Le second objectif de l'écriture autobiographique est de lutter contre l'oubli, de sauver sa vie en la racontant, de la récupérer par l'écriture et ainsi de lutter contre le temps qui passe et la mort. Ce genre permet plus qu'un autre de saisir la courbe d'une vie, de raconter des destins, de retracer la vie et la mort de ceux et surtout de celles qu'elle a aimés : Zaza est au cœur des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, et à l'origine de leur écriture. La mort de sa mère lui a inspiré *Une mort très douce.* Dans

l'autobiographie, les récits d'enfance côtoient les récits de fin et de mort, et Beauvoir se montre particulièrement sensible à la vieillesse et à la mort des femmes.

En quoi consiste le corpus autobiographique ? Nous avons à dessein utilisé le pluriel « les autobiographies ». En effet, l'ensemble autobiographique n'est pas homogène. Le premier volume est les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, récit d'enfance et d'adolescence qui ne devait pas avoir de suite. Il couvre la période allant de la naissance de Beauvoir à l'année 1929, où elle rencontre Sartre et passe l'agrégation. Il fut publié en 1958. *La Force de l'âge*, publiée en 1960, couvre la période qui va de 1929 à 1944. *La Force des choses* (1963), débute en août 1944 et s'achève à l'automne 1962. Enfin, dans *Tout compte fait,* Beauvoir reprend en la synthétisant, la période de vie déjà racontée, et poursuit le récit de sa vie jusqu'en 1972, date de rédaction du volume. Deux autres œuvres, authentiquement autobiographiques, occupent cependant une place à part : il s'agit d'*Une mort très douce*, parue en 1963, où Beauvoir raconte la maladie et la mort de sa mère, et de *La Cérémonie des adieux*, publiée en 1981, où ce sont les dix dernières années de la vie de Sartre et sa mort, qui font l'objet du récit. On voit que le récit de mort occupe une place privilégiée dans l'ensemble autobiographique. Par ailleurs, même dans les quatre volumes principaux, des variantes dans les choix narratifs confirment leur diversité. Parallèlement existent d'autres formes d' « écriture du moi », qui n'ont été publiées qu'après sa mort : en 1990, le *Journal de guerre (septembre 1939-janvier 1941)* et les *Lettres à Sartre* (t. I : 1930-1939 ; t. II : 1940-1963), et en 1997, *Lettres à Nelson Algren (Un amour transatlantique, 1947-1964)*. Ces dernières publications ne sont pas des autobiographies, mais elles permettent de précieuses comparaisons : omissions, silences, réécriture...

Un certain nombre d'ouvrages critiques sur l'œuvre de Beauvoir ont guidé notre recherche. On peut les distinguer selon qu'ils privilégient une approche philosophique de l'œuvre de Beauvoir, féministe, ou proprement littéraire.

Deux biographies de Simone de Beauvoir ont été publiées : celle de Claude Francis et Fernande Gontier, publiée en 1985, mais qui n'a pas été autorisée par

Beauvoir[1], puis celle de Deirdre Bair, publiée en 1990. Par ailleurs, des ouvrages regroupant différents textes de Beauvoir, interviews, articles ou préfaces, sont très précieux : il s'agit des *Ecrits de Simone de Beauvoir,* rassemblés par Claude Francis et Fernande Gontier ; cet ouvrage propose un portrait de l'écrivain, suivi d'une bibliographie regroupant des textes écrits par Simone de Beauvoir ou des interviews qu'elle a données en français ou en langues étrangères. Une dernière partie propose des textes inédits. De même, Alice Schwarzer a rassemblé six entretiens que Simone de Beauvoir lui avait accordés entre 1972 et 1982. Ces ouvrages apportent des éléments de base pour se lancer dans une recherche sur l'œuvre de Beauvoir.

Plusieurs œuvres récentes se sont appliquées à déceler les divergences entre Beauvoir et Sartre, afin de prouver que Beauvoir n'était pas une simple disciple de Sartre, comme on s'est plu longtemps à le dire. C'est le cas de Michèle Le Dœuff qui, dans *L'Etude et le Rouet*[2], propose de démontrer qu'à partir d'une philosophie commune, l'existentialisme, Sartre et Beauvoir, respectivement dans *L'Etre et le Néant* et *Le Deuxième Sexe,* ont abouti à des conclusions diamétralement opposées. Eva Gothlin, dont l'ouvrage *Sexe et existence, La philosophie de Simone de Beauvoir,* écrit en 1991, a été publié en France en 2001, adopte une perspective similaire en montrant que Beauvoir mérite d'être reconnue comme philosophe : « *Le Deuxième Sexe* doit être apprécié au-delà du contexte délimité par la philosophie de Sartre. Trois écoles de pensée de grande ampleur jouent un rôle important dans les analyses de Beauvoir : l'hégélianisme, le marxisme et l'existentialisme phénoménologique. »[3] Françoise Rétif, enfin, dans *Simone de Beauvoir, L'autre en miroir*[4], propose une approche plus littéraire que les deux œuvres précédentes, en étudiant le rapport à autrui dans l'œuvre de fiction, principalement. Elle montre

---

[1] « [...] elle nous avait donné son accord pour que nous écrivions sa biographie, mais, comme en 1980, elle avait donné à un professeur américain son autorisation officielle, elle nous demanda d'indiquer dans la nôtre que ce n'était pas "une biographie autorisée" selon la formule en usage aux Etats-Unis. » FRANCIS, Claude, GONTIER, Fernande, *Simone de Beauvoir*, Editions Perrin, 1985, p. V.

[2] LE DŒUFF, Michèle, *L'Etude et le rouet*, Ed. du Seuil, 1989.

[3] GOTHLIN, Eva, *Sexe et existence, La philosophie de Simone de Beauvoir,* 1991, pour la traduction française, Editions Michalon, 2001, p. 13.

[4] RETIF, Françoise, *Simone de Beauvoir, L'autre en miroir*, L'Harmattan, 1998.

cependant que, en ce qui concerne le rapport à l'autre, Beauvoir se distingue de Sartre. Toril Moi, dans *Simone de Beauvoir, Conflits d'une intellectuelle*, « s'attache à décrire le processus par lequel Beauvoir est devenue une des intellectuelles les plus éminentes de son siècle. »[1], et utilise pour ce faire une perspective sociologique. Sylvie Chaperon dans *Les Années Beauvoir, 1945-1970*, propose une étude historique du féminisme pendant une période qui n'a guère attiré l'attention : « Ce livre embrasse l'ensemble des mouvements de femmes et s'attache aux usages et aux sens que les militantes donnent du féminisme. »[2] *Le Deuxième Sexe* occupe une position centrale dans cet ouvrage.

Les études sur le féminisme de Beauvoir sont nombreuses. Nous avons privilégié ici l'étude de Jacques J. Zéphir, qui s'est attaché à analyser les différents textes, postérieurs à 1949, et publiés dans des revues, journaux, magazines ou en préface à certains ouvrages, et qui « forment un ensemble si imposant et prennent tant d'importance pour l'interprétation de ses théories féministes antérieures qu'il n'est nullement exagéré de les considérer comme une sorte de complément, de post-scriptum au *Deuxième Sexe*, autant que comme le dernier état de sa pensée sur le féminisme. »[3] Plus proche de nous est l'ouvrage de Catherine Rodgers, Le Deuxième Sexe *de Simone de Beauvoir, un héritage admiré et contesté*[4], où elle a recueilli les analyses de plusieurs figures du féminisme français[5] sur certains points délicats du *Deuxième Sexe*, afin de découvrir le rôle que cet ouvrage a joué pour elles.

---

[1] MOI, Toril, *Simone de Beauvoir, Conflit d'une intellectuelle,* Editions Diderot, Arts et Sciences, Collection « Actualité », 1995, p. 9.

[2] CHAPERON, Sylvie, *Les Années Beauvoir 1945-1970,* Editions Fayard, 2000, p. XIII.

[3] ZEPHIR, Jacques J., *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir*, Editions Denoël-Gonthier, Collection Femme, 1982, p. 10.

[4] RODGERS, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, un héritage admiré et contesté*, L'Harmattan, Collection « Bibliothèque du féminisme », 1998.

[5] « Finalement j'ai gardé les entretiens de 11 femmes, toutes ayant une activité qui peut être vue comme féministe - même si certaines refuseraient l'étiquette - soit parce qu'elles ont milité pour la cause des femmes, ou ont théorisé la question des femmes, ou se sont intéressées à la place des femmes dans leur discipline, dans les textes, dans l'histoire, soit aussi parce qu'elles-mêmes peuvent être considérées comme modèle d'écrivaine, de philosophe, de linguiste, de sociologue, d'historienne. » (p. 13).

Jacques Deguy[1] et Eliane Lecarme-Tabone se sont intéressés au récit autobiographique de l'enfance et de la jeunesse. Eliane Lecarme-Tabone a mené une étude fouillée des *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « Nous voudrions montrer que les *Mémoires d'une jeune fille rangée* sont un récit autobiographique réussi, fortement structuré, plus complexe et plus travaillé qu'il n'y paraît au premier abord, même s'il ne s'aventure pas dans des expérimentations formelles novatrices. Le "ton juste", que plusieurs critiques avaient salué dès sa parution, répond à l'ambition que s'est toujours donnée Simone de Beauvoir d'établir avec le lecteur une communication égalitaire et généreuse, qui à la fois lui transmette le goût de sa propre vie et l'amène à mieux se connaître. »[2] Quant à nous, nous voulons privilégier une approche qui mette en valeur le parcours singulier de Beauvoir par rapport à Sartre notamment, et qui surtout s'attache à l'écrivain, plus qu'à l'intellectuelle féministe très connue. Qui plus est, si l'œuvre de fiction de Beauvoir a été analysée (personnages féminins[3], nature[4], mort[5]), si *Le Deuxième Sexe* est souvent la seule œuvre étudiée par les approches féministes, l'autobiographie en revanche a été beaucoup moins abordée. Nous voulons montrer que l'autobiographie est dans une certaine mesure féministe, mais qu'elle révèle aussi un écrivain à part entière.

Nous avons procédé sans retenir une méthode particulière, la diversité des œuvres de Beauvoir sécrétant d'une certaine manière la méthode pour les aborder. En effet, sa réflexion philosophique donne des pistes pour lire ses autobiographies et ses romans, de même que sa vie a incontestablement nourri sa réflexion philosophique et féministe. De même, l'autobiographie est l'histoire de sa vie et de son œuvre. Pour étudier Beauvoir, il faut donc absolument considérer toute son œuvre. Ainsi, comme la réflexion féministe de Beauvoir n'est pas seulement dans *Le Deuxième Sexe*, mais

---

[1] DEGUY, Jacques, « Simone de Beauvoir : La quête de l'enfance, le désir du récit, les intermittences du sens », in *Revue des Sciences Humaines,* n° 222, 1991-2, p. 63-101.

[2] LECARME-TABONE Eliane, *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir*, Gallimard, Collection « Foliothèque » n° 85, 2000, p. 14-15.

[3] OTRAKUL, Amphan, *La problématique des personnages féminins dans l'œuvre romanesque de Simone de Beauvoir*, Paris VIII, sous la direction de M. Levaillant, 1971.

[4] CAYRON, Claire, La nature chez Simone de Beauvoir, Gallimard, 1973.

[5] AUDET, Jean-Raymond, *Simone de Beauvoir face à la mort*, Lausanne, Editions L'Age d'homme, 1979.

se retrouve dans d'autres types d'écrits, l'étude des figures féminines de l'autobiographie gagnera en complexité si on envisage d'autres genres. Chaque œuvre doit donc être replacée dans l'ensemble de l'œuvre.

Nous avons ainsi privilégié la lecture de son œuvre : c'est la mise en relation de l'autobiographie avec les essais, les romans et la correspondance, qui s'est avérée la plus fructueuse. Une même femme peut à la fois nourrir une figure autobiographique mais aussi un personnage romanesque. La correspondance révèle les silences et les omissions de l'autobiographe. Or, ces silences sont parfois plus signifiants que ce qui est dit ; en effet, comme l'exprime le critique Terry Eagleton : « La perspicacité de l'œuvre est profondément liée à son aveuglement : ce qu'elle ne dit pas et la *façon* dont elle ne le dit pas peut être aussi important que ce qu'elle exprime ; ce qui a l'air absent, marginal ou ambigu ouvre une piste centrale à ces significations. »[1] Toutes les œuvres littéraires contiennent ainsi un « sous-texte », qui fonctionne comme une sorte « d'inconscient » de l'œuvre. Ainsi, il s'agira moins de vérifier la vérité de l'autobiographie, que de dégager une signification des mensonges, non-dits, ou déformations : ils nous éclaireront sur la signification de l'autobiographie, sur la relation que l'autobiographe entretient avec son passé, sur la quête de celui qui écrit, et donc sur la notion de figure.

Par ailleurs, la réflexion philosophique de Beauvoir sous-tend toutes ses œuvres, essais, romans ou autobiographie. Elle a elle-même, pour expliquer la condition des femmes, mêlé plusieurs sources : le marxisme et la psychanalyse, notamment. Ainsi, nous utiliserons nous-même la philosophie, la psychanalyse et les théories féministes pour éclairer son œuvre. L'étude du contexte idéologique et sociologique où elle s'est créée nous permettra de cerner la singularité du parcours de Beauvoir.

Cette étude soulignera toutes les ambiguïtés de Beauvoir, ambiguïtés qui se révèlent à la confrontation des différentes œuvres et de la vie et de l'œuvre. Elle

---

[1] EAGLETON, Terry, *Critique et théorie littéraires, une introduction,* 1983, PUF, 1994, p. 176.

incarne la difficulté pour une femme du XXème siècle de « rompre et recevoir »[1] à la fois, dans la mesure où elle a incontestablement intégré certains aspects de l'idéologie patriarcale, sans en avoir toujours conscience, alors qu'elle a par ailleurs violemment dénoncé cette idéologie. Elle ne résiste pas à la tentation de se présenter comme le contrepoint à toutes les autres figures féminines : elle seule est parvenue à s'émanciper et à échapper au traditionnel destin féminin, elle seule n'a pas un parcours miné par l'échec. Et en effet, son itinéraire reste exemplaire : la jeune fille rangée s'est émancipée magistralement ; la femme adulte n'a cessé de réaffirmer sa liberté et d'en user. A ce titre, on pourra parler d'autobiographie féministe, au sens où à travers les figures féminines, elle donne à lire sa conception de la condition des femmes mais aussi à travers sa propre figure et l'évolution de cette figure. Autobiographie féministe aussi, car, contrairement à ce qu'elle a elle-même affirmé, on remarque que idéologiquement et philosophiquement, Sartre ne lui était pas si supérieur. Ainsi, plutôt que de souligner les convergences entre Sartre et Beauvoir, plutôt que d'étudier Beauvoir à l'aune de Sartre, comme de nombreuses études sont tentées de le faire, nous nous attacherons à leurs divergences : Beauvoir a-t-elle vraiment laissé la philosophie à Sartre ? S'est-elle contentée d'adopter ses analyses ? En bref, Beauvoir n'a-t-elle pas aussi pensé sans Sartre, voire contre Sartre ? Enfin, c'est une femme écrivain, c'est-à-dire une « femme dont toute la vie est commandée par l'écriture », qui cherche par son œuvre à lutter contre la mort et l'oubli. Or, cette angoisse de la mort, sa conscience traumatique du temps font d'elle un écrivain à part entière : à travers le récit de la mort de ceux qu'elle aime ou a aimés, elle livre sa propre métaphysique de la mort, et prouve que par une expérience singulière, on accède à la condition humaine générale et universelle.

Ainsi, pour étudier les figures féminines dans son œuvre autobiographique, nous poserons d'abord les premiers jalons : comment le projet autobiographique est-il né et s'est-il concrétisé chez Beauvoir ? Quelle définition peut-on donner de son autobiographie ? De même, une présentation des figures féminines à la lueur des concepts utilisés par Beauvoir pour étudier la condition des femmes, permettra de

[1] Expression de Françoise Collin, directrice des *Cahiers du Grif.*

décrire les principales figures féminines et de voir dans quelle mesure on peut parler d'autobiographie féministe.

Dans un second temps, nous envisagerons la figure féminine centrale, Simone de Beauvoir, qui est au centre du système des figures. Nous verrons d'abord comment elle s'applique à montrer qu'elle est supérieure à toutes les figures décrites, par son destin singulier et exemplaire de jeune fille rangée qui a su s'émanciper de son milieu. Puis, nous nous attacherons à la figure de l'intellectuelle engagée qu'elle constitue : si elle est devenue une figure, - la figure pourrait-on dire -, emblématique du féminisme à la fin du XXème siècle, plus intéressante est la figure de l'intellectuelle qui se dégage des mémoires : une intellectuelle qui, là aussi, a su se détacher des prises de position de son compagnon, et s'engager en son nom dans certaines causes.

La dernière partie illustrera la formule de Hegel, placée en exergue de *L'Invitée* : « Toute conscience poursuit la mort de l'autre. » Nous étudierons d'abord les relations de Beauvoir avec ces figures. Une approche philosophique de la relation à autrui chez Beauvoir nous permettra de montrer que les différentes facettes de cette relation (aliénation, domination et réciprocité) sont illustrées dans l'autobiographie. Mais surtout une confrontation de l'autobiographie avec la correspondance, révélera la reconstruction et la réinterprétation qu'a opérées l'autobiographe, soucieuse de privilégier dans le récit de sa vie, la recherche de rapports humains inédits et la quête d'un double idéal. Suivre la courbe d'une vie, la sienne et celle de ses proches, mène Beauvoir au récit de leur mort. Mort, comme sujet de certains récits, mort aussi comme moteur de l'écriture. Beauvoir est habitée par une véritable angoisse de la mort depuis sa jeunesse, et elle la conjure en écrivant l'autobiographie qui permet de sauver le passé de l'oubli mais aussi de faire le deuil des êtres aimés : l'autobiographie consacre la mort des figures.

# PREMIERE PARTIE

# *FIGURES ET AUTOBIOGRAPHIES*

Autobiographies et figures : il s'agit d'abord d'éclairer ces deux termes. En effet, il convient d'étudier la genèse de l'autobiographie chez Beauvoir : romancière, essayiste, comment et pourquoi est-elle devenue autobiographe ? Quelle autobiographie pratique-t-elle, et quelle place assigne-t-elle à ce genre dans son œuvre ? En répondant à ces questions, on dégagera un portrait de l'autobiographie beauvoirienne, fait de certitudes et d'ambiguïtés.

De même, avant d'analyser la figure de Beauvoir elle-même, figure centrale de l'autobiographie, nous avons choisi de présenter d'abord les autres figures féminines. Qui sont-elles ? Pour répondre à cette question, nous avons pris en compte la réflexion philosophique que Beauvoir en 1956 avait déjà largement produite sur l'homme en général et sur la femme en particulier. Cette réflexion philosophique, reposant à la fois sur l'existentialisme, sur Hegel, mais aussi sur le marxisme et la psychanalyse, nourrit les portraits des figures. Afin de dresser cette typologie, nous avons donc utilisé les critères présents chez Beauvoir : milieu d'origine, enfance, vie intellectuelle et vie affective, et surtout capacité à dépasser sa situation. A travers ces figures s'affirment les conceptions et les convictions féministes de Beauvoir, mais elles constituent aussi autant de points de repères et de références, qui vont lui permettre de dégager et mettre en valeur sa propre figure.

# Chapitre 1

# *L'autobiographie beauvoirienne*

# 1. L'AUTOBIOGRAPHIE BEAUVOIRIENNE

Simone de Beauvoir est une autobiographe « classique » : elle commence son autobiographie à cinquante ans, alors qu'elle est un écrivain connu et reconnu. Comment le projet autobiographique naît-il dans son parcours d'écrivain ? Il est présent dès ses premières tentatives d'écriture, même si celles-ci ne sont que romanesques. De même chacun des romans qui précèdent *Les Mémoires d'une jeune fille rangée* témoigne de façon indirecte de ce « désir du récit d'enfance », comme l'a écrit Jacques Deguy[1]. Ainsi, la venue à l'écriture autobiographique prend la figure d'un véritable passage à l'acte, acte depuis longtemps évoqué et rêvé, et qui sera réitéré dans plusieurs volumes. Après avoir élucidé la genèse de l'autobiographie, il nous faudra éclairer la conception du genre lui-même chez Beauvoir : définition délicate à établir, mais que l'on pourra étayer du regard de Beauvoir elle-même sur son autobiographie, comme de celui de certains critiques. Cette analyse nous révélera les ambiguïtés de l'autobiographie beauvoirienne.

## 1.1. Naissance du projet autobiographique

Avant d'évoquer le projet autobiographique, il faut évidemment avant tout se pencher sur celui d'écrire de façon plus générale. Or, la jeune Beauvoir, lectrice boulimique et passionnée, va se tourner naturellement et rapidement vers l'écriture. Elle écrit donc dès son adolescence mais ce n'est qu'en 1943 qu'elle parviendra à faire publier son premier roman *L'Invitée*. L'étude des tentatives qui ont précédé ce premier roman nous renseignera aussi bien sur les thèmes qui seront au cœur de son œuvre que sur ce désir d'écrire son autobiographie. De ce premier roman aux *Mémoires d'une jeune fille rangée*, il faudra encore à Beauvoir quelques détours romanesques et théoriques avant de véritablement se lancer dans cette écriture qui lui

[1] « Simone de Beauvoir : La quête de l'enfance, le désir du récit, les intermittences du sens », *op. cit.*, p. 63-101.

permettra de « tirer du néant » la petite fille et l'adolescente qu'elle a été. Une fois ce passage à l'acte accompli, chaque écrit autobiographique a appelé naturellement le suivant.

### 1.1.1. De la lecture à l'écriture

Dès l'âge de cinq ans, Beauvoir sait parfaitement lire ; la lecture est vite une passion, qui n'a d'égale que celle qu'elle voue à la nature. Elle entre au cours Désir[1] à cinq ans et demi, avide de se livrer à l'étude. Quelques années plus tard, elle lit les livres en anglais dans le texte, et s'adonne avec ferveur aux matières qui n'exigent pas d'elle des qualités de simple exécutante. Si parfois des inquiétudes la taraudent, les livres la rassurent ; ainsi elle explique dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* :

> Les livres me rassuraient : ils parlaient et ne dissimulaient rien ; en mon absence, ils se taisaient ; je les ouvrais, et alors ils disaient exactement ce qu'ils disaient ; si un mot m'échappait, maman me l'expliquait. (*MJFR,* 70)

Les livres qu'on lui propose alors sont enfantins, moralisants, respectant les valeurs et les principes de ses parents, mais elle ne cherche pas encore de correspondance entre leur contenu et la réalité. Elle est sensible avant tout à leur agencement formel :

> Un récit, c'était un bel objet qui se suffisait à soi-même, comme un spectacle de marionnettes ou une image ; j'étais sensible à la nécessité des constructions qui ont un commencement, une ordonnance, une fin, où mots et phrases brillent de leur éclat propre, comme les couleurs d'un tableau. (*MJFR,* 71)

Sa mère surveille sérieusement ses lectures, et épingle des pages afin qu'elle ne lise pas certains passages. Simone n'enfreint pas l'interdit, pour l'instant, mais se pose des questions. Un jour, elle est en train de lire un ouvrage qui ne lui est pas destiné quand sa mère la surprend :

> Maman surgit derrière moi. " Que fais-tu ? " Je balbutiai. "Il ne faut pas ! dit-elle, il ne faut jamais toucher aux livres qui ne sont pas pour toi." Sa voix suppliait et il y

[1] Le cours Adeline Désir, du nom de sa fondatrice, est un institut pour jeunes filles créé en 1853.

avait sur son visage une inquiétude plus convaincante qu'un reproche : entre les pages de *Cosmopolis*, un grand danger me guettait. Je me confondis en promesses. Ma mémoire a indissolublement lié cet épisode à un incident beaucoup plus ancien : toute petite, assise sur ce même fauteuil, j'avais enfoncé mon doigt dans le trou noir de la prise électrique ; la secousse m'avait fait crier de surprise et de douleur. Pendant que ma mère me parlait, j'ai regardé le cercle noir, au milieu du rond de porcelaine, ou n'ai-je fait le rapprochement que plus tard ? En tout cas, j'avais l'impression qu'un contact avec les Zola, les Bourget de la bibliothèque provoquerait en moi un choc imprévisible et foudroyant. (*MJFR*, 114-115)

On pourrait qualifier cet épisode de « scène primitive » au sens que lui donne Sartre dans *L'Idiot de la famille*, et qu'explique ainsi J.F. Louette : « Sartre nomme "scène primitive" une chute sous le regard d'autrui, qui se présente aussi comme une comédie défaillante et renvoie un enfant au choix entre soumission à autrui et affirmation de sa liberté. »[1]

Simone de Beauvoir ne songe pas dans un premier temps à contester ces interdits, mais au moins cherche-t-elle à les éclairer ; elle s'aperçoit que l'âge n'est pas en cause puisque sa tante Lili n'a droit qu'aux ouvrages « pour jeunes filles » ; il lui semble alors que le mariage est l'antidote « qui permettait d'absorber sans danger les fruits de l'arbre de la science ». Lors de la retraite qui avait précédé sa communion solennelle, le prédicateur, afin de mettre en garde les jeunes filles contre la curiosité, avait raconté une histoire qui avait en fait aiguisé celle de Simone : une petite fille, exceptionnellement intelligente et précoce, était venue se confier à lui ; elle avait fait tant de mauvaises lectures qu'elle avait perdu la foi et pris la vie en horreur : « Il essaya de lui rendre espoir, mais elle était trop gravement contaminée : à peu de temps de là, il apprit son suicide. » (*MJFR*, 115) Cette histoire plongea Simone dans la perplexité : « comment des mots agencés par des hommes peuvent-ils détruire de surnaturelles évidences ? Ce que je comprenais le moins, c'est que la connaissance conduisît au désespoir. Le prédicateur n'avait pas dit que les mauvais livres peignaient la vie sous des couleurs fausses : en ce cas, il eût facilement balayé leurs mensonges ; le drame de l'enfant qu'il avait échoué à sauver, c'est qu'elle avait découvert prématurément l'authentique visage de la réalité. De toute façon, me

[1] « Ecrire l'universel singulier », in *Pourquoi et comment Sartre a écrit Les Mots*, sous la direction de Michel Contat, PUF, Collection « Perspectives critiques », 1996, p. 398-399.

disais-je, un jour je la verrai moi aussi, face à face, et je n'en mourrai pas : l'idée qu'il y a un âge où la vérité tue répugnait à mon rationalisme. » (*MJFR*, 115-116)

D'ailleurs, sa cousine Madeleine qui lit n'importe quoi ne semble pas tentée par le suicide : le doute s'insinue et Simone la questionne ; les révélations de sa cousine ne l'intéressent que lorsqu'elle aborde la façon dont les enfants naissent. Le mystère des livres défendus ne s'éclaircit pas pour autant totalement : si ces livres ne renferment « que de cocasses indécences », d'où tirent-ils leur « venin » ? Elle perd alors ses illusions sur la nature des secrets des adultes, ils n'avaient pas accès à « des sphères occultes où la lumière eût été plus éblouissante que dans mon propre monde » : « Ma déception réduisait l'univers et les hommes à leur quotidienne trivialité. Je ne m'en rendis pas compte tout de suite, mais le prestige des grandes personnes s'en trouva considérablement diminué. » (*MJFR*, 121)

Ainsi, les livres élargissent rapidement l'horizon de Simone et contribueront fortement à sa remise en cause des valeurs et des principes de son milieu. Mais surtout, elle a très vite l'idée d'inverser les rôles et d'essayer elle-même d'écrire. Sensible au départ aux formes plus qu'au contenu, elle explique :

> [...] en outre, je m'enchantais en néophyte de la sorcellerie qui transmute les signes imprimés en récit : le désir me vint d'inverser cette magie. Assise devant une petite table, je décalquai sur le papier des phrases qui serpentaient dans ma tête : la feuille blanche se couvrait de tâches violettes qui racontaient mon histoire. Autour de moi, le silence de l'antichambre devenait solennel : il me semblait que j'officiais. (*MJFR*, 72)

Puis, cette activité d'écriture se précise avec un goût de plus en plus grand pour le langage et pour ce qu'il permet de créer. Elle aime spontanément raconter ce qui lui arrive, à l'oral ou par écrit : « Si je relatais dans une rédaction un épisode de ma vie, il échappait à l'oubli, il intéressait d'autres gens, il était définitivement sauvé. » Elle aime aussi inventer des histoires : « dans la mesure où elles s'inspiraient de mon expérience, elles la justifiaient ; en un sens elles ne servaient à rien, mais elles étaient uniques, irremplaçables, elles existaient et j'étais fière de les avoir tirées du néant. » (*MJFR*, 96) L'écriture chez la jeune Beauvoir a, d'une part, une dimension ludique - elle aime jouer avec les formes, avec le langage - et d'autre part, revêt très tôt une signification : lutter contre l'oubli en couchant sur le papier ses

expériences, justifier sa propre existence, d'une certaine manière, la tirer du néant, expression récurrente quand elle parle de ses écrits autobiographiques.

Certaines de ses lectures vont jouer un rôle décisif dans la prise de conscience de sa vocation d'écrivain. Adolescente, Beauvoir ressent un sentiment d'exil : se détachant de ses parents, contestant leurs valeurs, découvrant et acceptant son athéisme, elle supporte de moins en moins leur autorité. Alors qu'ils l'avaient adulée enfant, ils lui renvoient dès lors une image très défavorable d'elle-même, et elle en souffre. Une lecture lui propose un destin, *Le Moulin sur la Floss* de George Eliot ; l'héroïne, Maggie Tulliver, aimant la lecture, la nature, la vie, trop spontanée pour respecter les conventions, mais sensible au blâme de son frère qu'elle adorait, était comme Simone divisée entre les autres et elle-même ; Simone se reconnut en elle :

> Les autres la condamnaient parce qu'elle valait mieux qu'eux ; je lui ressemblais, et je vis désormais dans mon isolement non une marque d'infamie mais un signe d'élection. Je n'envisageai pas d'en mourir. A travers son héroïne, je m'identifiai à l'auteur : un jour une adolescente, une autre moi-même, tremperait de ses larmes un roman où j'aurais raconté ma propre histoire. (*MJFR*, 195)

La lecture a donc conduit naturellement Beauvoir à l'écriture : ce que lui apportaient les livres, elle désirait le faire vivre à d'autres. Elle admirait les écrivains - elle aimait lire les correspondances et les journaux intimes, les romans et les nouvelles, car chacun exprimait la vie à leur manière - et aimait communiquer. Son désir d'écrire est donc très tôt tourné vers autrui, et motivé par l'envie de communiquer son expérience. Dès l'âge de quinze ans, Beauvoir est convaincue qu'elle deviendra écrivain. A la question « Que voulez-vous faire plus tard ? » inscrite sur l'album d'une amie, elle répond sans hésiter : « Etre un auteur célèbre ». Voilà comment adulte, elle explique cette vocation précoce :

> Si j'avais souhaité autrefois me faire institutrice, c'est que je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin ; je pensais à présent que la littérature me permettrait de réaliser ce vœu. Elle m'assurerait une immortalité qui compenserait l'éternité perdue ; il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de cœurs. En écrivant une œuvre nourrie de mon histoire, je me créerais moi-même à neuf et je justifierais mon existence. En même temps, je servirais l'humanité ; quel plus beau cadeau lui faire que des livres ? Je m'intéressais à la fois à moi, et aux autres ; j'acceptais mon " incarnation" mais je ne voulais pas renoncer à l'universel : ce projet conciliait tout ; il flattait toutes les aspirations qui s'étaient développées en moi au cours de ces quinze années. (*MJFR*, 198)

Il s'agit bien déjà d'écrire une œuvre nourrie de son histoire, par laquelle elle justifierait sa propre existence et aiderait autrui. Sa vocation s'affirme, et même si elle n'écrira pas de véritables œuvres avant longtemps, tout au long de sa jeunesse, la certitude qu'elle sera écrivain, la soutient, et lui permet de surmonter les incertitudes, les souffrances, les échecs. Quand elle écrit ses *Mémoires*, ce n'est pas sans ironie que Beauvoir observe la jeune fille qu'elle a été et ses promesses réitérées de devenir un écrivain, chargé de la mission de dire tout et de témoigner. Ainsi, alors qu'elle est étudiante, plus isolée que jamais, son professeur de philosophie lui remet une dissertation en la comblant d'éloges ; Beauvoir commente ainsi son attitude :

> Je me rappelai de vieux crépuscules et soudain, je me sentis foudroyée par cette exigence que depuis si longtemps je réclamais à cor et à cri : je devais faire mon œuvre. Ce projet n'avait rien de neuf. Cependant, comme j'avais envie qu'il m'arrive des choses, et jamais il ne se passait rien, je fis de mon émotion un événement. Encore une fois, je prononçai face au ciel et à la terre des vœux solennels. Rien, jamais, en aucun cas, ne m'empêcherait d'écrire mon livre. Le fait est que je ne remis plus en question cette décision. Je me promis aussi de vouloir désormais la joie et de l'obtenir. (*MJFR*, 368)

A chaque fois qu'elle envisage son avenir, l'essentiel est la littérature : si elle a imaginé un temps un mariage avec son cousin Jacques, c'était secondaire par rapport à ce projet originel. De même, préparant l'agrégation, acceptée par le clan de Sartre, elle pense avec émotion à l'avenir et évoque la certitude de cette vocation, beaucoup plus lucidement alors que dans son adolescence.

Enfin, chez Beauvoir, la vie et l'écriture, ou du moins la vie et son récit, sont étroitement mêlés ; à dix-sept ans, bachelière, elle écrit :

> L'avenir n'était plus un espoir : je le touchais. Quatre ou cinq ans d'études, et puis toute une existence que je façonnerais de mes mains. Ma vie serait une belle histoire qui deviendrait vraie au fur et à mesure que je me la raconterais. (*MJFR*, 234)

Cette dernière phrase montre qu'elle lie déjà vie et écriture, au point d'ailleurs ici d'être abusée : elle découvrira que la réalité ne coïncide pas avec l'histoire qu'elle se raconte.

A parcourir ainsi rapidement l'itinéraire de Simone de Beauvoir, de l'enfant à la jeune adulte, on se croirait devant une biographie « truquée », où tout laisse à penser que le destin d'écrivain s'est révélé très tôt, conséquence logique d'une vocation précoce. Evidemment, nous le verrons plus loin, l'écriture autobiographique

y est pour quelque chose : l'écrivain ordonne son passé, choisit des événements à raconter, événements qui n'acquièrent souvent un sens qu'a posteriori : il y a reconstruction du passé et recherche d'une signification qui donne une cohérence à l'ensemble. Mais, heureusement, Beauvoir est parvenue à nous faire sentir la contingence de son existence en montrant notamment que cette vocation d'écrivain ne s'est pas concrétisée très aisément. En effet, avant *L'Invitée*, première œuvre vraiment achevée et publiée en 1943, l'écriture a connu des errances, des doutes, des essais renouvelés, mais, - là est la singularité de Beauvoir -, qui ne l'ont jamais éloignée de son projet initial.

Les différents essais de Beauvoir sont surtout des essais romanesques ; elle n'envisage pas alors d'écrire autre chose qu'un roman. De plus, elle se met à écrire très tôt un journal intime. C'est dans ces deux perspectives que nous allons étudier sa pratique de l'écriture avant qu'elle ne devienne un écrivain reconnu comme tel, c'est-à-dire reconnu par des lecteurs. Ces deux perspectives se rejoignent d'ailleurs, car les tentatives d'écriture relèvent la plupart du temps d'un besoin de se raconter, tout comme le journal intime. Dans ces ébauches, se révèlent les thèmes qui seront au centre de l'œuvre de Beauvoir : la remise en cause du milieu bourgeois, la conscience d'autrui et la mort. Enfin, on peut y repérer une « pulsion » autobiographique, dans la mesure où le désir de raconter sa propre vie affleure à plusieurs reprises, sans que Beauvoir en soit forcément consciente.

Etudiante, en désaccord avec sa famille, incomprise et exilée, elle décide de « communiquer la solitaire expérience » qu'elle est en train de traverser. Elle écrit les premières pages d'un roman, où elle se représente sous les traits d'un personnage, Eliane. Celle-ci, en promenade avec cousin, cousine, capture un scarabée, l'enferme dans sa main et refuse obstinément de le montrer. Beauvoir clôt ainsi son récit : « Elle se sentait assez forte pour défendre son unique bien contre les coups et les caresses, et pour tenir toujours sa main fermée. » Elle en propose cette analyse :

> Cet apologue traduisait le plus obsédant de mes soucis : me défendre contre autrui ; car si mes parents ne m'épargnaient pas leurs reproches, ils réclamaient ma confiance. (*MJFR*, 265)

Cette première tentative révèle que le besoin d'écrire est lié à un sentiment d'exil et d'incompréhension et que le court récit en question tente d'exprimer la

menace qu'autrui fait alors peser sur elle. Par ailleurs, le personnage créé est grandement autobiographique.

Il ne s'agissait là que des premières pages. Un peu plus tard, elle écrit ce qu'elle qualifie de « première œuvre ». Rêvant alors d'écrire « un roman de la vie intérieure », et de communiquer son expérience, elle se rend compte que l'écriture est un art, et qu'elle a des progrès à faire. Elle raconte dans cette première œuvre une « évasion manquée. » L'héroïne, âgée de dix-huit ans comme elle, est promise à un fiancé ; elle rencontre un musicien qui lui révèle les vraies valeurs : « l'art, la sincérité, l'inquiétude. » Elle n'a cependant pas le courage de rompre avec l'avenir qui était tracé pour elle :

> Je ne me fis pas d'illusion sur la valeur de ce récit ; mais c'était la première fois que je m'appliquais à mettre en phrases ma propre expérience et je pris plaisir à l'écrire. (*MJFR*, 288)

Les tentatives se multiplient ensuite, révélant toujours le souci de se raconter. Encouragée par ses amis d'alors, elle commence un vaste roman où l'héroïne traverse toutes ses expériences, elle en abandonne l'écriture. Préparant sa licence de philosophie, toujours vaguement amoureuse de son cousin Jacques et surtout ayant tenté de nouvelles expériences (sorties nocturnes dans les bars), elle ne voit le salut que dans la littérature et essaie de transposer son histoire avec Jacques.

Pendant son année de préparation de l'agrégation, elle rencontre Sartre. Sa vie se trouve changée sur bien des points : le concours en poche, elle peut enfin quitter la maison familiale et s'affranchir une fois pour toutes de ce carcan dont elle a souffert ; ayant fait siens les amis de Sartre, elle mène une vie chaleureuse et intellectuellement très intense[1] ; sa relation avec lui la comble et l'incite à se regarder vivre, sans

---

[1] L'étude des *Cahiers de jeunesse*, inédits, permettrait de compléter cette analyse. Ils se trouvent actuellement à la Bibliothèque Nationale, au département des Manuscrits (« 2ème Cahier » d'août à décembre 1926, « 4ème Cahier » du 17 avril 1927 au 21 octobre 1927, « 6ème Cahier » du 27 septembre 1928 au 12 septembre 1929, et le « 7ème Cahier » du 15 septembre 1929 au 31 octobre 1930). Sylvie Le Bon de Beauvoir en prépare une édition, qu'il faut attendre pour envisager une analyse systématique. Or, le 18 septembre 1929, Beauvoir écrit : « Je relis les cahiers d'autrefois. Mais j'estime beaucoup cette fillette, elle était simple, elle était passionnée et sage, elle [pensait ?] directement et bien, elle avait sur l'amour les idées les plus justes. Elle était atrocement malheureuse et courageuse. Et quelle poésie de l'adolescence qui ne s'est pas encore enfouie de ces pages. Nostalgie de cette époque. Je voudrais faire quelque chose pour elle. Peut-être en parler avec Sartre

éprouver le besoin d'écrire. Elle explique cette apathie par l'aliénation à laquelle elle se serait laissée prendre dans ses rapports avec Sartre. Mais mutée à Marseille, séparée de lui, et vouée à la solitude, elle se lance dans un nouveau roman. Elle analyse ainsi cette tentative :

> Il était moins gratuit que le précédent. Depuis que, à tort ou à raison, je m'étais crue en danger, j'avais pris mes distances, par rapport à ma vie : dans la peur, le remords, je l'avais jugée. Je me reprochais, à l'égard de Sartre, comme de Zaza autrefois, de ne pas m'en être tenue à la vérité de nos rapports et d'avoir risqué d'y aliéner ma liberté. Il me semblait que je me laverais de cette faute et même que je la rachèterais si je réussissais à la transposer dans un roman : je commençais à avoir quelque chose à dire. Ainsi abordais-je un thème auquel je revins dans tous les récits que j'ébauchai (dans le premier de mes romans publiés, *L'Invitée*, il tient encore une grande place), le mirage de l'Autre. (*FA*, 119)

Ce roman met en scène trois femmes : Mme de Préliane, d'un certain âge, ayant un sens artistique et dirigeant un théâtre de marionnettes ; Geneviève, assez fruste, vouant à Mme de Préliane « un culte passionné » et enfin Anne, mariée à un bourgeois. Beauvoir encore une fois cherche à s'incarner dans ses personnages : elle donne à la première son désir d'accomplir une œuvre, caricature ses traits pour la seconde et incarne son désir de vivre dans la dernière. Anne et Mme de Préliane se prennent d'une grande amitié l'une pour l'autre. Cette dernière l'encourage à développer ses dons de musicienne, à s'épanouir, à s'évader d'un milieu où elle s'étiole : le mari d'Anne s'y oppose. Elle meurt. Dans cette tentative, Beauvoir essaie de raconter le destin de son amie Zaza. Elle prend alors conscience des exigences de l'écriture romanesque et de la difficulté de transposer sa propre expérience. Analysant ce roman dans *La Force de l'âge*, elle considère que son principal défaut est d'avoir imparfaitement transposé l'histoire de Zaza ; pour comprendre cette dernière, il faut partir de son enfance et surtout de son amour pour sa mère, qui exerça toujours sur elle une grande autorité ; le mari d'Anne ne pouvait exercer un ascendant aussi fort sur son épouse :

> Comment la loyauté d'Anne à l'égard du bourgeois conventionnel dont je l'avais flanquée et son amitié, tout de même légère, pour Mme de Préliane, l'auraient-elles

---

serait déjà beaucoup. » (Microfilm 6540) Le désir de se raconter, de « sauver » la fillette qu'elle a été, existe bien, même s'il ne se concrétise pas encore par l'écriture.

> déchirée à mort ? On n'y croyait pas. Mon erreur fut de détacher ce drame des circonstances qui lui donnaient sa vérité. J'en retins, d'une part, le sens théorique - le conflit entre la sclérose bourgeoise et une volonté de vie - d'autre part, le fait brut - la mort de Zaza. C'était une double faute ; car si l'art du roman exige qu'on transpose, c'est afin de dépasser l'anecdote et de montrer en pleine lumière une signification non pas abstraite mais engagée indissolublement dans l'existence. (*FA*, 121-122)

Elle éprouve donc ici pour la première fois la nécessité d'une explication par l'enfance, et rencontre la difficulté de la vraisemblance du personnage romanesque : « L'auteur quinquagénaire qui a déjà publié les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, donne ainsi à près de trente ans de distance une leçon à la romancière en herbe qu'elle fut : seule l'autobiographie pouvait rendre compte de la cohérence de Zaza, parce que l'auteur y réfléchit sur l'histoire de l'héroïne, liée à l'histoire de sa propre vie. »[1]

C'est à nouveau sa haine de l'ordre bourgeois qui motivera en 1933 un autre projet de roman, auquel elle travaillera pendant deux ans. Dans *La Force de l'âge,* elle juge ainsi ce projet : « Comme dans ma prime jeunesse, je me proposais de faire entrer dans mon livre le monde entier faute d'avoir rien de précis à en dire. » (*FA*, 174) Elle se lance dans une longue histoire se déroulant après-guerre : elle opposerait aux « méfaits des bien-pensants », deux héros qui incarneraient la morale, un frère et une sœur, Pierre et Madeleine Labrousse. A nouveau elle tente de transposer Zaza dans un personnage prénommé Anne : amie de Madeleine, un sentiment profond mais platonique l'unit à Pierre. Son mari lui interdit ces relations, elle meurt, comme dans le roman précédent. Beauvoir reconnaît à ce roman le mérite d'être bien construit, mais y voit encore l'impossibilité de transposer l'histoire de Zaza. Ce récit est aussi un réquisitoire contre l'ordre bourgeois : « Ainsi, la satire débouchait-elle sur une tragédie ; le spiritualisme bourgeois n'apparaissait pas seulement comme dérisoire, mais comme meurtrier. » (*FA*, 176) De plus, il incarne aussi ce désir de mettre en scène sa propre enfance, puisqu'elle commence par l'enfance de ses héros : « Je les appelai Pierre et Madeleine Labrousse. Ils passaient une enfance chagrine dans un appartement calqué sur celui de mes grands-parents maternels ; [...] J'écrivis

---

[1] DEGUY, Jacques, *op. cit.*, p. 66.

ce premier chapitre en puisant dans mes souvenirs d'enfance ; Sartre l'approuva, et Pagniez que je consultais volontiers me fit pour la première fois des éloges : il trouvait à mon récit le charme de certains romans anglais. » D'ailleurs, quand elle retravailla ce récit, elle conserva ce premier chapitre sur l'enfance. Mais la suite était moins convaincante, et ce récit ne sera pas proposé à un éditeur.

La dernière tentative, la plus aboutie, ne sera éditée qu'en 1979, sous le titre *Quand prime le spirituel*[1]. En 1935, face à l'échec de ces deux longs romans, « dont les premiers chapitres tenaient à peu près debout, mais qui dégénéraient ensuite en un énorme fatras », elle décide d'écrire des récits plus brefs et construits rigoureusement jusqu'au bout. Quant au contenu, elle ne veut exprimer que ce qu'elle a personnellement éprouvé. Là encore, elle veut dénoncer la société bourgeoise. Entre les personnages des diverses nouvelles, elle tisse des liens. Les cinq nouvelles ont pour personnage principal une femme, et comme dans les tentatives précédentes, Zaza est reprise dans le personnage d'Anne Vignon. Nous reviendrons plus loin sur ces personnages féminins, notamment sur leurs liens avec des personnes réelles.

Evoquant cet ouvrage dans *La Force de l'âge*, Beauvoir juge que la construction de ce livre « péchait » (car ce n'était ni un recueil de nouvelles, ni un roman), que ses intentions didactiques et satiriques étaient trop accusées et qu'elle n'y avait pas mis suffisamment d'elle-même : « Cette fois encore, j'avais évité de me compromettre ; je ne figurais qu'au passé, à une très grande distance de moi-même. Je n'avais pas prêté la chaleur de ma vie à ces histoires où des héroïnes anémiques évoluaient dans un monde falot. » (*FA*, 258) Toutefois, durant les deux ans qu'elle mit à le composer, elle avait espéré qu'un éditeur l'accepterait. Or, ce recueil sera refusé par Gallimard et Grasset en 1937.

A deux reprises, comme le fait remarquer Jacques Deguy, ce recueil présente des récits d'enfance : les premières pages consacrées à « Marcelle » relatent l'atmosphère de piété étouffante dans laquelle se morfond la petite fille. Mais surtout la dernière nouvelle « Marguerite » présente pour la première fois une narration à la

[1] Ce recueil s'intitulait au départ *Primauté du spirituel*. Mais ce titre était aussi celui d'un ouvrage du philosophe Jacques Maritain, attaché à l'Action Française, ouvrage publié en 1927.

première personne, de forme ouvertement autobiographique : le cours Désir y apparaît sous autre nom, l'héroïne se libère de la piété aliénante de son milieu, se révolte, perd la foi, et va courir l'aventure dans les bars de Montparnasse, autant de thèmes familiers au lecteur de l'autobiographie beauvoirienne. Beauvoir confirme le plaisir qu'elle a eu à rédiger cette dernière nouvelle, liée à sa propre enfance :

> Le livre se terminait par une satire de ma jeunesse, je prêtai à Marguerite mon enfance au cours Désir et la crise religieuse de mon adolescence. Ensuite, elle tombait dans les panneaux du merveilleux ; mais ses yeux se dessillaient, elle jetait par-dessus bord mystères, mirages et mythes, et elle décidait de regarder le monde en face. Ce récit était de loin le meilleur ; je l'avais écrit à la première personne, en sympathie avec l'héroïne, dans un style vivant. J'avais surtout réussi le chapitre autobiographique : l'aventure qui la convertissait à la vérité était peu convaincante. (*FA*, 258)

Ces diverses tentatives nous confirment plusieurs points. D'abord, et ceci sera une constante dans la vie de Beauvoir, les difficultés et les échecs ne l'ont jamais découragée au point qu'elle renonce à écrire : elle se projette toujours dans l'avenir et nous pourrons approfondir cette attitude à la lumière de la philosophie existentialiste ; par ailleurs, ces tentatives romanesques ont toujours une dimension autobiographique certaine : Beauvoir veut témoigner de sa propre expérience et prend également conscience de l'importance de l'enfance, comme clé d'explication d'un personnage ; enfin, la figure de Zaza, amie très chère et morte quand elles étaient étudiantes, est récurrente. Au demeurant, Beauvoir explique que, après avoir écrit *Les Mandarins*, et donc forte d'une solide expérience de romancière, elle a tenté encore une fois de transposer dans un récit la tragique histoire de Zaza, mais qu'elle n'y est pas parvenue.

Parallèlement à ces essais romanesques, Beauvoir écrit dans un journal intime. Nous verrons plus loin dans quelle mesure le journal intime relève de l'écriture autobiographique, et quelle place lui accorder dans l'œuvre de Beauvoir, par rapport aux autobiographies d'une part et à l'ensemble de son œuvre d'autre part. Nous nous attacherons simplement ici à montrer qu'écrire et vivre sont très tôt intimement liés chez Beauvoir : il s'agit de vivre et de se raconter. Cette pratique, qui sera intermittente au cours de sa vie, commence en 1926 dans les circonstances suivantes :

> Mon enfance, mon adolescence, s'étaient écoulées sans heurt ; d'une année à l'autre, je me reconnaissais. Il me sembla soudain qu'une rupture décisive venait de se produire dans ma vie ; je me rappelais le cours Désir, l'abbé, mes camarades, mais je ne comprenais plus rien à la tranquille écolière que j'avais été quelques mois plus tôt ; à présent, je m'intéressais plus à mes états d'âme qu'au monde extérieur. Je me mis à tenir un journal intime ; en exergue, j'écrivis : "Si quelqu'un, qui que ce soit, lit ces pages, je ne le lui pardonnerai jamais. C'est une laide et mauvaise action qu'il fera là. Prière de respecter cet avertissement en dépit de sa ridicule solennité." En outre, je pris soin de le dérober à tous les regards. J'y recopiais des passages de mes livres favoris, je m'interrogeais, je m'analysais, et je me félicitais de ma transformation. En quoi consistait-elle au juste ? Mon journal l'explique mal ; j'y passais quantité de choses sous silence, et je manquais de recul. Cependant, en le relisant, quelques faits m'ont sauté aux yeux. *(MJFR*, 260)

Nous avons déjà évoqué le sentiment d'exil que Beauvoir éprouvait adolescente. Ce sentiment l'a incitée à tenter de témoigner de cette expérience dans un roman, mais il la pousse aussi à cette forme d'écriture solitaire et qui n'est pas, en théorie, destinée à un lecteur potentiel. Jusque là, rien de très original pour une adolescente révoltée, comme tant d'autres, contre ce milieu. Ce qui devient plus intéressant c'est que cette pratique se poursuivra, de façon intermittente, durant toute sa vie. Ces intermittences interviennent dans des circonstances diverses. Soit elle cesse de tenir ce journal par lassitude d'elle-même : « Cependant, j'étais fatiguée de moi. Je cessai presque de tenir mon journal. Je m'occupai. » (*MJFR* , 362) Soit elle n'éprouve plus le besoin d'écrire car elle a trouvé un équilibre : « J'avais retrouvé mon équilibre au point que je ne tenais même plus de journal intime. » (*MJFR* , 381) Enfin, tandis qu'elle prépare l'agrégation, en marche vers un avenir clair, proche de la libération, son journal intime change de vocation :

> La difficulté de l'entreprise me piquait ; plus question de divaguer ni de m'ennuyer. A présent que j'avais quelque chose à y faire, la terre me suffisait largement ; j'étais délivrée de l'inquiétude, du désespoir, de toutes les nostalgies. "Sur ce cahier, ce ne sont plus des débats tragiques que je marquerai, mais la simple histoire de chaque journée." J'avais l'impression qu'après un pénible apprentissage ma véritable vie commençait et je m'y jetai joyeusement. (*MJFR*, 395)

Ces différentes pratiques du journal intime coexisteront dans la vie de Beauvoir. Nous verrons même un aspect plus intéressant pour notre propos, à savoir que souvent il y a écriture du journal intime quand tout autre type d'écriture est impossible. Si donc l'écriture du journal intime chez Beauvoir commence de façon très banale et commune, sa poursuite l'est beaucoup moins.

L'écriture, quelles que soient ses formes, a donc très vite pris une grande place dans le vie de Beauvoir, mais son contenu reste flou. Elle veut témoigner de son expérience, la communiquer à autrui. Cette ambition semble démesurée par rapport à ce qu'elle a effectivement à dire. Beauvoir souligne à plusieurs reprises ce paradoxe :

> J'insiste souvent dans mes carnets sur cette volonté de "tout dire" qui fait un curieux contraste avec la pauvreté de mon expérience. La philosophie avait fortifié ma tendance à saisir les choses dans leur essence, à la racine, sous l'aspect de la totalité ; et comme je me mouvais parmi des abstractions, je croyais avoir découvert, de façon décisive, la vérité du monde. De temps en temps, je soupçonnais qu'elle débordait ce que j'en connaissais : mais rarement. Ma supériorité sur les autres gens venait précisément de ce que je ne laissais rien échapper : mon œuvre tirerait sa valeur de cet exceptionnel privilège. Par instants, un scrupule me venait, je me rappelais que tout est vanité : je passais outre. (*MJFR*, 335)

Elle désire cependant témoigner de sa singulière expérience, de sa solitude, en somme de ce qui nous est commun mais nous sépare. Dans ses romans inachevés, la dimension autobiographique est très présente, trop peut-être comme elle l'analyse elle-même, peu consciente qu'elle était alors des nécessités de la transposition romanesque. Et pourtant on est bien face à une vocation, à une sorte d'appel, dans la mesure, où, malgré les échecs, elle ne remettra jamais en cause ce destin initial qu'elle s'est découvert et choisi. Quand trouvera-t-elle enfin son sujet ? Comment deviendra-t-elle donc aux yeux des autres un écrivain ?

### 1.1.2. De *L'Invitée* aux *Mandarins*

Le roman *L'Invitée* publié en 1943 va constituer un véritable tournant dans la carrière de Beauvoir : c'est le premier roman qu'elle publie. Pourquoi cette tentative, à la différence des précédentes, aboutit-elle ? Beauvoir a trouvé son sujet. Par la suite, elle ne se demandera plus qu'écrire : l'écriture devient une nécessité et elle écrira encore deux romans - *Le Sang des autres* et *Tous les hommes sont mortels* - avant la consécration apportée par *Les Mandarins*. De ces romans aboutis se dégagent des thèmes récurrents : la relation à autrui, la mort et aussi l'engagement dans la mesure où la responsabilité de chacun est engagée face à autrui. Mais on décèle aussi, en sourdine, le désir de raconter sa propre enfance et son adolescence.

Beauvoir a achevé ses nouvelles. Qu'écrire ? Elle en discute avec Sartre qui lui reproche sa timidité et l'engage à « se mettre en personne dans ce qu'elle écrit », arguant qu'elle est bien plus intéressante que tous les personnages féminins qu'elle a créés jusque là. Cette idée l'effraie : « Me jeter toute crue dans mon livre, ne plus prendre de distance, me compromettre : non, cette idée m'effrayait. "Osez", me disait Sartre. Il me pressait : j'avais mes manières à moi de sentir, de réagir, et c'était tout ça que je devais exprimer. » (*FA*, 360) Il l'encourage à aborder un thème qui lui revient à l'esprit régulièrement depuis trois ans, la conscience d'autrui, et qu'elle a déjà évoqué sous l'expression « le mirage de l'Autre » :

> Comme la mort, dont on parle sans jamais la voir face à face, la conscience d'autrui demeurait pour moi un "on dit" ; quand il m'arrivait de réaliser son existence, je me sentais aux prises avec un scandale du même ordre que la mort, aussi inacceptable ; celui-ci d'ailleurs pouvait absurdement compenser celui-là : j'ôte à l'Autre la vie, et il perd tout pouvoir sur le monde et sur moi. ( En note : J'ignorais la phrase de Hegel : "Toute conscience poursuit la mort de l'autre." Je ne l'ai lue qu'en 1940.) [...] Je ne me résignais pas à la mort, et si je m'imaginais une mort violente, j'avais le souffle coupé. En une seconde ma conscience pouvait éclater comme une de ces cosses gonflées de vent que je crevais, enfant, d'un coup de talon ; en une seconde, je pouvais faire exploser la conscience d'un autre : sous son aspect métaphysique, le meurtre me fascinait. D'autre part, pour des raisons éthiques, le crime était un de mes fantasmes familiers. (*FA*, 360-361)

Conscience d'autrui et mort sont donc d'emblée liées dans son œuvre. Par ailleurs, depuis qu'elle avait rencontré Sartre, elle lui avait laissé le soin de justifier sa vie, attitude immorale à ses propres yeux. Seul un acte commis par elle et dont elle assumerait seule les conséquences pouvait la délier de cette dépendance, « Il n'y avait qu'un crime qualifié qui pût me rendre à ma solitude » : « Je m'amusais souvent à nouer ces thèmes. Une conscience se dévoilait à moi, dans son irréductible présence ; par jalousie, par envie, je faisais une faute qui me mettait à sa merci : je trouvai mon salut en l'anéantissant. » (*FA*, 361)

C'est une expérience personnelle qui va lui permettre d'incarner ces thèmes antérieurs, et lui fournir ainsi un sujet : à Rouen, en 1935, Beauvoir se lie avec une de ses anciennes élèves, Olga. Cette dernière devient aussi l'amie de Sartre. Tous deux

amoureux d'elle, ils inventent une forme de relation qu'ils baptisent le « trio »[1]. Olga, coupée de Beauvoir par sa jeunesse, ses humeurs « où la maladroite tentative du trio l'avait jetée » servira à élaborer cette conscience d'autrui menaçante, même si le schéma de *L'Invitée* s'était formé avant qu'elle ne compte pour elle. La rédaction de ce roman commencera en octobre 1938 et s'achèvera en 1941. Nous trouvons aussi noués ici deux thèmes importants : le scandale que peut constituer la découverte de la conscience d'autrui et la mort. Ces thèmes étaient déjà présents dans les tentatives précédentes : pourquoi cette tentative précisément a-t-elle abouti ?

> Faut-il admettre qu'à ce moment-là j'avais "rencontré un sujet", tandis qu'auparavant je n'avais rien à dire ? Mais il y a toujours le monde autour de soi : que signifie ce *rien* ? En quelles circonstances, pourquoi, comment des choses se révèlent-elles *à dire* ? La littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle ; pour écrire - Blanchot l'a bien montré dans le paradoxe d'Aytré[2] - la première condition c'est que la réalité cesse d'*aller de soi* ; alors seulement on est capable de la voir et de la donner à voir. Au sortir de l'ennui et de l'esclavage de ma jeunesse, j'ai été submergée, étourdie, aveuglée ; et comment eussé-je puisé dans mon bonheur le désir de lui échapper ? Mes consignes de travail demeurèrent creuses jusqu'au jour où une menace pesa sur lui et où je retrouvai dans l'anxiété une certaine solitude. La mésaventure du trio fit beaucoup plus que me fournir un sujet de roman : elle me donna la possibilité de la traiter. (*FA*, 415-416)

Beauvoir face aux difficultés et aux souffrances du trio parvient à écrire. Ce passage nous renseigne sur quelques conditions de production de l'œuvre : une vocation très précoce, une détermination inébranlable auxquelles manquait, jusqu'à ce roman, l'expérience qui allait pouvoir le nourrir. Cette expérience est celle d'une rupture, provoquée par le caractère irréductible de la conscience d'autrui, et dont nous étudierons la dimension philosophique plus loin.

Par ailleurs, l'irruption de la guerre dans sa vie, de l'Histoire dans son histoire, a aussi joué un rôle déterminant à cette époque :

> Depuis la déclaration de guerre, les choses avaient définitivement cessé d'aller de soi ; le malheur avait fait irruption dans le monde : la littérature m'était devenue aussi nécessaire que l'air que je respirais. [...] Consciente de l'abîme qui séparait ce que je

---

[1] Cette relation triangulaire, où la relation Sartre / Beauvoir est nettement prépondérante, sera étudiée de façon approfondie dans le chapitre quatre.

[2] « Le paradoxe d'Aytré », in BLANCHOT, Maurice, *La Part du feu*, Gallimard, 1949, p. 67-79.

ressentais de ce qui est, j'avais besoin d'écrire, pour rendre justice à une vérité avec laquelle ne coïncidait aucun des mouvements de mon cœur ; (*FA,* 693-694)

Le trio, la guerre, la mobilisation de Sartre, autant d'événements qui démentent l'optimisme forcené de Beauvoir et lui font prendre conscience du monde : « Les événements m'avaient changée ; ce que Sartre appelait naguère ma "schizophrénie" avait fini par céder aux démentis que lui avait infligés la réalité. J'admettais, enfin, que ma vie n'était pas une histoire que je me racontais, mais un compromis entre le monde et moi[1] ; ». (*FA*, 554-555) Beauvoir a gagné en lucidité, condition nécessaire à l'écriture. On remarque aussi que ce roman est d'inspiration autobiographique puisqu'elle s'est servie d'Olga pour bâtir le personnage de Xavière et d'elle-même pour celui de Françoise. C'est donc la relation à autrui, la menace que peut représenter autrui, qui inaugurent la carrière de Beauvoir.

Quelles ont été les conséquences de la publication de *L'Invitée,* pour son auteur et pour ses lecteurs ?

Dans ce roman, le trio est composé de Pierre, Françoise qui constituent le couple initial, et de Xavière qui s'insinue dans leur vie. Ils vont tenter de concilier leurs amours ; mais Françoise souffre, et découvre que Xavière constitue une menace pour sa propre conscience : elle pouvait lui voler le monde, mais surtout par les comportements qu'elle engendrait chez Françoise, elle lui renvoyait une image d'elle-même très défavorable. Seule issue pour Françoise : tuer Xavière. Beauvoir reconnaît que ce meurtre final constitue la faiblesse du roman, car il n'est pas vraisemblable : le lecteur n'y croit pas, car elle n'a pas réussi à faire basculer « le quotidien dans la tragédie », mais vraisemblable ou pas, il a joué un rôle primordial pour son auteur ; Beauvoir s'en explique dans *La Force de l'âge*. On remarque au passage l'importance des écrits autobiographiques chez Beauvoir, car ils donnent à lire son œuvre entière, en créant des liens entre les œuvres :

Et pourtant dans la mesure où la littérature est une activité vivante, il m'était indispensable de m'arrêter à ce dénouement : il a eu pour moi une valeur cathartique. D'abord, en tuant Olga sur le papier, je liquidai les irritations, les rancunes que j'avais

[1] Voir passage cité plus haut : « Ma vie serait une belle histoire qui deviendrait vraie au fur et à mesure que je me la raconterais. » (*MJFR*, 234)

> pu éprouver à son égard ; je purifiai notre amitié de tous les mauvais souvenirs qui se mélangeaient aux bons. Surtout, en déliant Françoise, par un crime, de la dépendance où la tenait son amour pour Pierre, je retrouvai ma propre autonomie. (*FA,* 387)

Ainsi, Beauvoir s'identifie dans ce roman à Françoise, lui prête son expérience, mais elle s'en libère aussi par l'écriture, commettant un meurtre fantasmatique qui lui rend sa solitude et sa liberté. Le roman a bien une valeur cathartique pour son auteur. Ce dénouement justifie le roman et son écriture.

Nous avons par ailleurs suggéré qu'une sorte de pulsion autobiographique existait chez Beauvoir de façon souterraine et continue avant qu'elle ne se lance véritablement dans l'écriture autobiographique. Elle est ici perceptible : d'une part parce que ce roman a une dimension incontestablement autobiographique, dans sa genèse et dans son contenu ; d'autre part, parce que le désir de raconter son enfance se fait aussi sentir dans les premières ébauches du roman. Jacques Deguy parle pour ce premier roman « d'enfance censurée ». En effet, le roman paraîtra amputé de ses premiers chapitres qui racontaient l'enfance et l'adolescence de l'héroïne Françoise : « Je décidai donc de raconter directement l'enfance et la jeunesse du personnage où je m'incarnai et que j'appelai du nom de ma mère, Françoise. » (*FA*, 362) Ces deux premiers chapitres ont été publiés dans *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*. Or, les éléments autobiographiques y sont nombreux. Pour ne citer que quelques preuves, elle décrit ainsi Françoise enfant : « Elle disait tout à sa mère, elle ne mentait pas, elle aimait la lecture, elle travaillait bien, elle avait de terribles crises de rage quand on lui refusait un plaisir ; mais elle ne désobéissait jamais, ses beaux cheveux châtains frisaient naturellement. »[1] Françoise a un cousin, Maurice, qu'elle admire beaucoup, elle étudie la philosophie, a recopié un jour la traduction d'une version grecque..., les éléments autobiographiques sont nombreux et confirment que dans ces deux premiers chapitres, Beauvoir avait mis énormément de son enfance et de son adolescence. Mais l'heure n'est pas encore venue où elle pourra raconter cette période si chère de sa vie. Brice Parain, son lecteur chez Gallimard, lui conseille de supprimer ces cent

[1] FRANCIS, Claude, GONTIER, Fernande, *op. cit.*, p. 277.

pages, sentence entérinée par Sartre : « Double sentence masculine, comme était masculine la sentence du lecteur de Grasset. »[1]

Le roman sortit en septembre 1943, et en six mois, vingt-deux mille exemplaires furent vendus. Il fut bien accueilli par la critique, et même bien compris, comme l'explique Simone de Beauvoir à la fin de *La Force de l'âge.* Il la consacre véritablement en tant qu'écrivain. Ainsi, la première critique qu'elle lut sur son roman, celle de Marcel Arland dans *Comœdia*, suscite un véritable plaisir : « Arland parlait de mon roman avec chaleur, malgré quelques réserves, et il avait l'air de la prendre au sérieux : c'est surtout cela qui me ravit. Il n'arrive pas souvent qu'on touche, sans équivoque, à l'accomplissement d'un long désir : cette chronique, rédigée par un vrai critique, imprimée dans un vrai journal, m'assurait, noir sur blanc, que j'avais composé un vrai livre, que j'étais vraiment, soudain, un écrivain. » (*FA*, 636) Ses intentions n'avaient pas été trahies : Xavière était apparue à plusieurs critiques comme la véritable incarnation de l'Autre. Beauvoir voit alors ses rêves se réaliser - être connue et reconnue - et ne boude pas son plaisir :

> Je tenais enfin les promesses que je m'étais faites à quinze ans ; enfin je recueillais la récompense d'un long travail inquiet ! Je ne compromis pas mon plaisir par des questions indiscrètes ; je ne demandai pas quelle était la valeur absolue de mon roman, s'il résisterait au temps : l'avenir en déciderait. Pour l'instant, il me suffisait d'avoir franchi un premier seuil : *L'Invitée* existait pour autrui et j'étais entrée dans la vie publique. (*FA*, 638)

Elle qui s'était attaquée au « mirage de l'Autre », en fut la dupe quand elle se rencontra sous la figure d'une autre, « la nouvelle romancière maison », comme l'avait qualifiée un chroniqueur en parlant des éditions Gallimard. Tout ce qui pouvait rehausser cette image, elle en profitait. *L'Invitée* constitue donc une étape décisive qu'elle analyse ainsi :

> Avant d'écrire *L'Invitée,* je tâtonnai pendant des années ; du moment où je l'eus commencé, je ne cessai plus d'écrire, sauf pendant de brèves périodes où les événements m'occupaient tout entière ou me paralysaient ; le passage de mon expérience à la littérature ne me posa plus de problème capital. (*FA*, 693)

---

[1] DEGUY, Jacques, *op. cit.*, p. 68.

Dès lors, elle eut toujours quelque chose à dire : ses relations à autrui, sa place dans un monde dont elle a pris conscience et qu'elle regarde tel qu'il est et non tel qu'elle voudrait qu'il soit, l'épreuve de sa propre condition, de l'abîme entre ce qu'elle ressent et ce qui est, autant de matière pour rendre justice à une certaine vérité. Elle écrit à la fin de *La Force de l'âge* : « Ainsi chaque livre me jeta désormais vers un livre nouveau, parce que le monde s'était dévoilé à moi comme débordant tout ce que j'en pouvais éprouver, connaître et dire. » (*FA*, 694)

Beauvoir est lancée : à peine un roman est-il achevé, qu'elle songe aux suivants avec une ardeur impressionnante. Œuvre après œuvre, des lignes de forces apparaissent ainsi que les convictions d'un écrivain alors reconnu, d'âge mûr, prêt à se lancer dans son autobiographie.

Beauvoir acheva *L'Invitée* pendant l'été 41, mais dès janvier de cette même année, elle a déjà projeté d'approfondir une question qui lui tient à cœur et dont elle comprend mieux la complexité : sa relation à autrui. Ce sera *Le Sang des autres* :

> Mon nouveau héros, Jean Blomart, n'exigeait pas, comme Françoise, de demeurer en face des autres le sujet unique ; il refusait d'être pour eux un objet, intervenant dans leurs existences avec la brutale opacité des choses ; son problème était de dépasser ce scandale en établissant avec eux des rapports translucides de liberté à libertés. (*FA*, 618)

Ce héros, fils d'un riche imprimeur, se révolte contre ses privilèges et quitte la maison familiale pour s'engager comme ouvrier chez un concurrent de son père. Son meilleur ami trouve alors la mort dans un affrontement politique dans lequel il l'a entraîné. Miné par la responsabilité et la culpabilité, il se réfugie dans « la neutralité politique » et « le refus des engagements sentimentaux ». Mais il s'aperçoit que ses silences ont autant de poids que des actes et pendant la guerre, la défaite et l'occupation l'incitent à réagir : il s'engage dans la résistance. Parallèlement il rencontre Hélène, amoureuse de lui et qui cherche une justification de sa vie dans ce seul amour qu'il ne veut pas lui rendre. Détachée du monde, elle prendra peu à peu conscience de l'existence d'autrui, de l'Histoire, et s'engagera aux côtés de Jean. Elle est blessée lors d'une opération. Le roman s'ouvre sur son agonie et s'achève sur sa mort. Jean, évidemment, se sent responsable de cette mort, mais Hélène le délie de cette culpabilité en expliquant qu'elle a agi librement. Ce roman fut accueilli

chaleureusement, mais Beauvoir le considère inférieur aux autres. Elle s'en explique ainsi :

> Blanchot, dans son essai sur "le roman à thèse"[1], explique très justement qu'il est absurde de reprocher à une œuvre de signifier quelque chose ; mais il y a une grande différence, ajoute-t-il, entre signifier et démontrer ; l'existence, dit-il, est toujours signifiante encore que ne prouve jamais rien ; le but de l'écrivain, c'est de la *donner à voir,* en la recréant avec des mots : il la trahit, il l'appauvrit, s'il n'en respecte pas l'ambiguïté. Blanchot ne range pas *L'Invitée* parmi les romans à thèses, parce que la fin en demeure ouverte ; on ne saurait en tirer aucune leçon ; il classe, au contraire, dans cette catégorie *Le Sang des autres* qui aboutit à une conclusion univoque réductible en maximes et en concepts. Je suis d'accord avec lui. Mais le défaut qu'il dénonce n'entache pas seulement les dernières pages du roman : d'un bout à l'autre, il lui est inhérent. (*FA*, 622)

Le lecteur contribue aussi par sa lecture à donner un sens à l'œuvre : le livre est un ouvrage collectif. Beauvoir remarque que les lecteurs ont donné comme elle dans le moralisme : « la perspective que j'avais adoptée leur était si naturelle qu'ils pensaient qu'elle leur livrait la réalité même ; sous le glacis des concepts abstraits et des phrases édifiantes, ils perçurent l'émotion qui s'y était maladroitement engloutie ; ils la ressuscitèrent ; ce fut leur sang et leur vie qu'ils prêtèrent à mes personnages. » (*FCI*, 60) Ce qui est remarquable ici c'est l'accord que Beauvoir trouve avec ses lecteurs, qui ont vibré à la lecture et se sont identifiés à ses personnages.

Dans ce roman, comme précédemment, le désir de Beauvoir de raconter son enfance est présent. En effet, elle prête au personnage principal des événements de son enfance : « Je partais de son enfance. Fils d'un riche imprimeur, il vivait dans une maison dont l'atmosphère m'avait été inspirée par celle de la maison Laiguillon[2]. » (*FA*, 618) Elle explique un peu plus loin qu'elle a prêté à Blomart beaucoup de ses émotions d'enfance : la mort d'un enfant pauvre qui découvre au héros l'injustice de la société rappelle la mort de l'enfant de Louise, la nourrice de Simone. Si elle raconte l'enfance de Blomart, en revanche, elle censure, cette fois d'elle-même, l'enfance d'Hélène : « Je commis la même erreur qu'en commençant

---

[1] Beauvoir fait sans doute allusion ici au chapitre « Les romans de Sartre » dans *La Part du feu* (p. 195-211), où Maurice Blanchot propose une analyse des dénouements de *L'Invitée* et du *Sang des autres* (p. 203-205).

[2] La maison Laiguillon était une fabrique de vitraux tenue par le père de son cousin Jacques.

*L'Invitée* ; je me crus obligée de ressusciter l'enfance d'Hélène ; je m'inspirai de la mienne. Puis, je décidai de n'indiquer ce passé que par de brèves allusions. » (*FA*, 619) Jacques Deguy remarque que le récit d'enfance dans le roman beauvoirien a souvent le statut d'avant-texte, premier jet de l'inspiration, nourri en même temps du désir autobiographique de l'auteur, puisque Beauvoir élabore cet avant-texte à partir de ses propres souvenirs : « Puis dans un second temps, sous l'effet d'une pression extérieure ou intérieure, ce récit est biffé, raboté, réduit à une pluie de souvenirs éparpillés dans la narration et les monologues des personnages. Rares sont les romanciers qui ont reconnu à ce point combien l'enfance était à la fois le laboratoire et la matrice du récit achevé. »[1] Le désir de se dire est latent, mais l'heure n'est pas encore venue.

Elle achève *Le Sang des autres* au début de 1943, quand Sartre lui fait rencontrer Jean Grenier[2] qui projette de réunir en un volume des essais représentant les tendances idéologiques de l'époque. Il lui propose d'y contribuer. Elle hésite, puis accepte car elle n'a pas épuisé dans ses romans précédents la question de la relation à autrui notamment « le rapport de l'expérience individuelle à la réalité universelle ». On remarque que la philosophe n'a pas disparu derrière la romancière : ses romans ont une portée philosophique et elle rédige, certes dans une moindre mesure, des essais philosophiques. Elle mettra trois mois à écrire *Pyrrhus et Cinéas*, qui deviendra un livre. Elle y montre l'importance de l'idée de « situation[3] », introduite

---

[1] DEGUY, Jacques, *op. cit.*, p. 71.

[2] Jean Grenier, philosophe, professeur d'Albert Camus à Alger, a publié *L'Esprit d'orthodoxie* en 1938, essai où il étudiait l'évolution d'une grande partie de l'intelligentsia française du doute absolu à une foi sans limite dans le marxisme et le communisme.

[3] Pour Sartre, notre être est immédiatement « en situation », c'est-à-dire qu'il surgit dans des entreprises et se connaît d'abord en tant qu'il se reflète dans ses entreprises : « Je suis un existant *au milieu* d'autres existants. Mais je ne puis "réaliser" cette existence au milieu d'autres, je ne puis saisir les existants qui m'entourent comme *objets* ni me saisir moi-même comme existant *entouré* ni même donner un sens à cette notion d'"*au milieu*" que si je me choisis moi-même, non dans mon être mais dans ma manière d'être. Le choix de cette fin est choix d'un *non-encore-existant.* Ma position au milieu du monde, définie par le rapport d'ustensilité ou d'adversité des réalités qui m'entourent à ma propre facticité, c'est-à-dire la découverte des dangers que je cours dans le monde, des obstacles que je peux y rencontrer, des aides qui peuvent m'être offertes, à la lueur d'une néantisation radicale de moi-même et d'une négation radicale et interne de l'en-soi, opérées du point de vue d'une fin librement posée, voilà ce que nous nommons la *situation.* » *L'Etre et le Néant, essai d'ontologie phénoménologique,* Gallimard, Collection « Tel », 1943, p. 593.

par Sartre dans *L'Etre et le Néant* et affirme que la liberté est la seule fin capable de justifier les entreprises des hommes. Cependant les possibilités concrètes qui leur sont offertes sont très inégales et sur ce point, nous le verrons plus loin, elle s'éloigne de l'analyse de Sartre. Par ce petit ouvrage, Beauvoir fait siennes les théories existentialistes. Mais elle évoluera par la suite et elle se reprochera d'être restée "enlisée" dans l'individualisme tout en croyant s'en évader ; l'individu ne reçoit pas seulement une dimension humaine par la reconnaissance d'autrui, la société l'investit dès sa naissance.

Achevé en juillet 43, cet essai fut accepté par Gallimard. *L'Invitée* allait paraître, le *Sang des autres* ne serait pas publié avant la Libération, mais Beauvoir le considérait comme un progrès. En septembre, elle commence *Tous les hommes sont mortels,* qu'elle a un peu de mal à écrire ; en juillet 44, elle achève une pièce commencée trois mois plus tôt *Les Bouches inutiles.* C'est en lisant les chroniques italiennes de Sismondi[1] pour son roman, qu'elle trouve l'argument de sa pièce dans une situation « éminemment dramatique » ; au cours d'un siège, pour se défendre contre la famine, il arrivait que les combattants chassent dans les fossés, femmes, vieillards, enfants, toutes les bouches inutiles ; entre le moment où la décision était prise et celui de son exécution, il y avait un délai, parfois assez long ; que ressentaient alors les victimes et les pères, frères, amants, époux ou fils qui les avaient condamnées ?

> D'ordinaire, les morts se taisent. S'ils gardaient une bouche, comment les survivants pourraient-ils supporter leur désespoir et leur colère ? Voilà ce que d'abord je souhaitai montrer : la métamorphose d'êtres aimés en morts en sursis, les relations d'hommes de chair et d'os avec ces fantômes irrités. (*FA*, 672)

Les héros de la pièce sont un magistrat respecté et sa femme ; la question posée est celle de la fin et des moyens : « a-t-on le droit de sacrifier des individus à l'avenir de la collectivité ? ». Beauvoir, avec le recul, reproche à cette pièce d'avoir glissé dans le moralisme. Reprenant des thèmes du *Sang des autres*, elle en répète

---

[1] Sismondi : historien et économiste suisse (1773-1842), qui critiqua le libéralisme économique, qui loin d'assurer le bien être de tous, accroît la misère des travailleurs.

aussi une erreur : les personnages se réduisent à une attitude éthique. Elle y déplore aussi le même idéalisme que celui qui imprègne *Le Sang des autres.* Cette pièce fut unanimement éreintée par la critique des quotidiens ; les hebdomadaires furent plus nuancés ; même si Beauvoir ne se faisait pas trop d'illusion sur sa valeur, elle pensa quand même qu'elle n'avait pas eu toutes ses chances ; mais encore une fois, tant de projets l'incitaient à regarder vers l'avenir qu'elle ne s'attarda pas sur cet échec.

Beauvoir achève *Tous les hommes sont mortels* en 1945 ; elle l'analyse au début de *La Force des choses.* Elle le situe d'abord par rapport à ses romans précédents, montrant comment, effectivement, chaque livre la jette vers un autre. Elle avait décidé de reprendre un thème qu'elle avait déjà abordé dans *L'Invitée* : l'ambition de Françoise qui voulait être tout. Son nouveau héros prétendrait s'identifier à l'univers, et découvrirait que le monde est fait de libertés individuelles qu'il ne peut atteindre. Alors que Blomart dans *Le Sang des autres* se croit responsable de tout, Fosca, lui souffre de ne rien pouvoir : « Ainsi son aventure serait-elle le complément de mon premier roman et l'antithèse du second. » Mais Fosca ne ressemble pas aux deux héros précédents, car en 43-44, Beauvoir est « investie » par l'Histoire, et elle entend se placer à ce niveau : son héros voudrait agir sur le cours du monde. Pour ce faire, elle a l'idée de lui donner l'immortalité, son échec en serait d'autant plus probant :

> Je me mis à explorer en long et en large la condition d'immortel. Je poursuivis cette méditation sur la mort où m'avait entraînée la guerre ; je m'interrogeai sur le temps ; il m'avait été brutalement révélé et je m'étais aperçue qu'il pouvait, autant que l'espace, m'arracher à moi-même. Aux questions que je soulevais, je ne donnai pas de réponses. *Le Sang des autres* avait été conçu et construit abstraitement ; mais sur l'histoire de Fosca je rêvai. (*FCI*, 92-93)

Le question de la mort est celle qui lie jusqu'ici le plus sûrement les œuvres de Beauvoir. Scandalisée par cette malédiction que constitue la finitude humaine, elle la décline de différentes manières :

> J'avais tenté dans *Le Sang des autres* de montrer qu'elle [la mort] se brisait contre la plénitude de la vie ; et j'avais voulu démontrer dans *Pyrrhus et Cinéas* que, sans elle, il ne saurait y avoir ni projets ni valeurs. Dans *Les Bouches inutiles,* au contraire, c'est l'horreur de cette distance entre vivants et morts que j'avais eu dessein de peindre. Quand je commençai, en 1943, *Tous les hommes sont mortels,* je l'envisageai avant tout comme un long vagabondage autour de la mort. (*FA*, 692)

L'histoire de Fosca se déroule du Moyen-Age au XXème siècle. Il rencontre Régine qui découvre son secret et qui veut conquérir son cœur d'immortel. C'est une femme avide, désireuse de dominer ses semblables et révoltée contre ses limites, la gloire des autres et sa mort. Auprès de Fosca, elle pense devenir l'Unique ; au contraire elle se dissout. On retrouve dans ce roman le thème de la relation à autrui et surtout celui du conflit entre la mort et la vie. Il lie aussi le destin d'un individu à l'Histoire. Fosca se rend compte qu'il ne peut s'approprier l'univers, qu'il ne peut dominer les hommes, qu'ils sont « libres et souverains. » A jamais seul, puisque les êtres qu'il aime sont destinés à mourir :

> Car Fosca est le lieu maudit de l'oubli et de la trahison ; j'avais cruellement éprouvé mon impuissance à saisir d'aucune manière la mort des autres ; toutes les absences sont contredites par l'immuable plénitude du monde. Dans mon second roman, Blomart se demande à propos d'un camarade tué à vingt ans : "Qui n'a-t-il pas été ?" ; Fosca s'interroge à propos d'une femme aimée : "Où n'est-elle pas ?" A plusieurs reprises je lui ai prêté cette phrase qui revient aussi une fois dans *Les Mandarins :* "Les morts étaient morts ; les vivants vivaient." Il ne peut pas même caresser l'espoir de se souvenir toujours : ce mot pour lui n'a pas de sens. Tous ses rapports avec les hommes en sont pervertis ; il n'atteint jamais dans leur vérité l'amour ni l'amitié puisque la base de notre fraternité, c'est que nous mourons tous : seul un être éphémère est capable de trouver l'absolu dans le temps. (*FCI*, 96)

Elle travailla avec beaucoup de plaisir à ce roman et le jugeait de loin le meilleur, avis que plusieurs de ses proches partageaient. Il intégrait par ailleurs une réflexion récente sur le sens de l'Histoire, et là, comme dans *L'Invitée*, l'inspiration philosophique du roman est certaine. La conception de l'histoire qui se dégage de la première partie est résolument pessimiste ; Beauvoir niait qu'elle pût être un progrès : « Comment penser que mon époque valût mieux que les précédentes, alors que sur les champs de batailles, dans les camps, dans les villes bombardées, elle avait multiplié les horreurs du passé ? » (*FCI*, 94) En revanche, le dernier chapitre conteste « cette noire vision » ; Beauvoir reconnaissait les victoires remportées par la classe ouvrière depuis le début de la révolution industrielle : « En fait, je n'avais pas de philosophie de l'histoire et mon roman ne s'arrête à aucune. » Quand Fosca comprend que l'on ne peut disposer des hommes, qu'ils sont libres, il est trop fatigué pour leur garder son amitié : « sa défection ne refuse pas à l'Histoire son sens : elle indique seulement que la rupture des générations est nécessaire pour aller de l'avant. Les communistes, après Hegel, parlent de l'Humanité et de son avenir comme d'une

individualité monolithique : je me suis attaquée à cette illusion en incarnant dans Fosca le mythe de l'unité ; les détours, les reculs, les malheurs de l'Histoire, ses crimes, sont trop durs à encaisser pour qu'une conscience puisse à longueur de siècles en garder la mémoire sans céder au désespoir ; heureusement, de pères en fils, la vie indéfiniment se recommence. » (*FCI,* 95)

Tout cela semble éloigné de l'autobiographie. Et pourtant ce roman touffu n'est-il pas une autobiographie qui couvre près de sept siècles, « réalisation hyperbolique dans la fiction d'un désir de se raconter plus violent que jamais de la part de Beauvoir ? »[1] Cependant, ce récit ignore la dimension affective de la remémoration : Fosca ne connaît pas le bonheur du souvenir d'enfance et reste indifférent à l'enfance des autres, notamment à celle de Régine lorsque celle-ci l'emmène sur un lieu qui lui est cher. La censure de l'enfance s'incarne encore ici à travers ce personnage. Jacques Deguy va plus loin dans son analyse ; Fosca est un guerrier, un aventurier : « On peut se demander si, dans ce recours au fantastique, unique chez elle, Beauvoir n'a pas écrit une parabole sur la différence des sexes quant au rapport au temps perdu : à l'homme d'oublier l'enfant qu'il a été pour se perdre dans de mornes ressassements d'adulte ; à la femme au contraire de "ressusciter un instant les petites mortes transparentes en qui avait battu son propre cœur". Contre les censures masculines, le rapport à l'enfance ne signalerait-il pas une spécificité de la condition faite au "deuxième sexe" ? »[2] Hypothèse d'interprétation fort séduisante, mais il faudrait comparer autobiographies féminines et autobiographies masculines, ce qui dépasse notre étude...

Ce roman fut mal accueilli par la critique et au regard des succès antérieurs, « ce fut un incontestable échec ». Beauvoir jugea qu'elle « avait raté son coup ». Mais là encore, l'avenir l'appelle : « Je le regrettai, mais sans m'émouvoir outre mesure. Je continuais à refuser de m'interroger, de me tourmenter, à faire confiance à l'avenir. »

---

[1] DEGUY, Jacques, *op. cit.*, p. 72.
[2] *Ibidem*, p. 73.

En 1946, encouragée par l'accueil fait à *Pyrrhus et Cinéas,* elle reprend les thèmes de ce roman dans un essai qui s'intitulera : *Pour une morale de l'ambiguïté.* Dans *La Force des choses,* elle le critique sévèrement, et avoue qu'alors, c'est celui de ses livres qui l'irrite le plus : « Il était aberrant de prétendre définir une morale en dehors d'un contexte social. Je pouvais écrire un roman sans avoir de philosophie de l'histoire, mais non faire une théorie de l'action. » ( *FCI*, 99)

Cet essai achevé, que faire ? Tentée d'écrire sur elle-même, elle s'aperçoit qu'il lui faut d'abord répondre à la question : « qu'est-ce qu'avait signifié pour moi être une femme ? » On voit que l'heure de se raconter n'est pas encore venue : un détour théorique - *Le Deuxième Sexe* - est encore nécessaire avant de se lancer dans le récit de son enfance. Mais il n'y aura pas, à la différence des œuvres précédentes, censure de ce désir du récit d'enfance. Au contraire : dans cet essai où elle insiste sur les conditionnements culturels qui pèsent sur la femme, l'enfance aura une place privilégiée et fondamentale.

Il est par ailleurs remarquable que la tentation de l'écriture autobiographique débouche sur une interrogation que l'on pourrait qualifier de « féministe », si Beauvoir n'avait refusé ce qualificatif jusque dans les années 60. Si la question lui semblait simple au premier abord, en l'approfondissant elle eut une révélation : « ce monde était un monde masculin, mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par des hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. » (*FCI*, 135-136) Elle a donc près de 40 ans quand la question de la condition féminine prend un sens pour elle. Elle décide alors de s'y intéresser dans sa généralité. Commencé en octobre 46, *Le Deuxième Sexe* fut achevé en juin 49 : durant la même période, elle passa quatre mois en Amérique en 1947 et consacra six mois à l'écriture de *L'Amérique au jour le jour,* si bien qu'elle ne consacra que deux ans à l'écriture de ce volumineux essai.

Dans le premier volume, elle s'est attachée à étudier les mythes que les hommes ont forgés sur la condition féminine. Une constante se dégageait, et on retrouve un thème déjà abordé dans les œuvres précédentes : l'homme se pose comme Sujet, et considère la femme comme l'objet, l'Autre. Elle donne des bases physiologiques et historiques à cette étude. Dans le deuxième tome, *L'Expérience vécue*, elle examine les possibilités concrètes que le monde offre aux femmes et

surtout celles qu'il ne lui offre pas : en un mot, elle étudie leur situation dans le monde. Le premier volume fut bien reçu ; le second se vendit bien aussi, mais scandalisa. Insultes d'ordre sexuel, menaces, mépris, rien ne fut épargné à Beauvoir, « le bon vieil esprit gaulois coula à flots » et elle reçut un abondant courrier de « membres très actifs du premier sexe » :

> Insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée, je fus tout, et même mère clandestine. On m'offrait de me guérir de ma frigidité, d'assouvir mes appétits de goule, on me promettait des révélations, en termes orduriers, mais au nom du vrai, du beau, du bien, de la santé et même de la poésie, indignement saccagés par moi. Bon. C'est monotone de tracer des graffiti dans les lavabos ; que des maniaques sexuels préfèrent m'envoyer leurs élucubrations, je pouvais le comprendre. Mais Mauriac, tout de même ! Il écrivit à un des collaborateurs des *Temps modernes* : "J'ai tout appris sur le vagin de votre patronne" : ce qui montre que, dans le privé, il n'avait pas peur des mots. (*FCI*, 260)

Elle tente d'analyser ces réactions dont l'ampleur et la violence l'ont laissée perplexe, d'autant plus qu'elle ne s'y attendait pas :

> Chez les peuples latins, le catholicisme a encouragé la tyrannie masculine et l'a même inclinée vers le sadisme ; mais si elle s'allie chez les Italiens à de la muflerie, chez les Espagnols à de l'arrogance, la chiennerie est proprement française. Pourquoi ? (*FCI*, 261)

Les hommes en France, explique Beauvoir, se sentent concurrencés par les femmes sur le plan économique. Afin de maintenir une supériorité que les mœurs ne leur garantissent plus, ils les avilissent : une tradition polissonne et vulgaire leur fournit tout un arsenal qui permet de les réduire à leur fonction d'objets sexuels. Leur suprématie est aussi menacée sur le plan de l'érotisme, l'amant idéal n'étant plus français mais italien ; enfin l'attitude libérée de certaines femmes provoquent chez leur partenaire de la rancune. Ainsi, « La chiennerie, c'est la vieille grivoiserie française, reprise par des mâles vulnérables et rancuneux. » Beauvoir suscita des colères même chez quelques uns de ses amis : Camus l'accusa de ridiculiser le mâle français. Enfin, si la droite ne pouvait que détester son livre, que d'ailleurs Rome mit à l'index, Beauvoir s'attendait à un accueil plus favorable à gauche, d'autant que son analyse, comme nous le verrons plus loin, faisait la part belle au marxisme. Et pourtant :

> Marie-Louise Barron, dans *Les Lettres françaises* se borna à déclarer que *Le Deuxième Sexe* ferait bien rigoler les ouvrières de Billancourt : c'est estimer bien peu les ouvrières de Billancourt, répondait Colette Audry dans une "revue des critiques" qu'elle publia dans *Combat. Action* me consacra un article anonyme et inintelligible, agrémenté d'une photo qui représentait les étreintes d'une femme et d'un singe. Les marxistes non staliniens ne furent guère plus réconfortants. (*FCI*, 265)

Ce tour d'horizon de la réception du *Deuxième Sexe* nous donne un aperçu des réactions qu'il a suscitées. Sylvie Chaperon dans son essai intitulé *Les années Beauvoir 1945-1970,* y consacre un chapitre - « Le scandale du *Deuxième Sexe* » - marquant par ce titre l'effervescence qui a suivi sa publication. Il fera de Beauvoir et pour longtemps un écrivain « sulfureux ». Attaqué par beaucoup, défendu par quelques uns, cet ouvrage est selon Beauvoir celui qui lui a apporté « les plus solides satisfactions » et qu'elle assume encore totalement. Certes, avec le recul, elle pourrait en modifier certains aspects. Elle retravaillerait la forme afin d'en faire un ouvrage plus élégant ; sur le fond, elle fonderait la notion d'*autre* non sur la lutte de consciences, mais sur la rareté[1] et le besoin. Mais ces retouches ne modifieraient pas les conclusions auxquelles elle est parvenue : elle n'a jamais nourri l'illusion de transformer la condition féminine dans le monde, qui dépend de l'avenir du travail, c'est pourquoi elle a évité de s'enfermer dans ce qu'on appelle « le féminisme ». Elle n'a pas non plus apporté de remède à chaque trouble particulier : « Du moins ai-je aidé mes contemporaines à prendre conscience d'elles-mêmes et de leur situation. » (*FCI*, 267)

Et ce dernier point mérite qu'on s'y attarde : si elle a choqué un certain nombre de ses lectrices, elle en a aidé beaucoup d'autres, comme en témoigne une correspondance qui dure encore quand elle écrit *La Force des choses*. A partir de ce moment, le lectorat de Beauvoir sera constitué principalement de femmes, et cela a son importance pour notre propos : comment Beauvoir juge-t-elle cette évolution ?

---

[1] Le concept de *rareté* est emprunté à Sartre dans *Critique de la raison dialectique.* Sur le plan des relations interpersonnelles, la *rareté,* d'après Sartre, fait de l'homme l'ennemi de l'homme. Même quand ses besoins sont satisfaits, il se sent toujours menacé par *l'Autre* du seul fait de sa présence.

> Si mon livre a aidé les femmes, c'est qu'il les exprimait, et réciproquement elles lui ont conféré sa vérité. Grâce à elles, il ne scandalise plus. [...] On m'aurait surprise et même irritée, à trente ans, si on m'avait dit que je m'occuperais des problèmes féminins et que mon public le plus sérieux, ce serait des femmes. Je ne le regrette pas. Divisées, déchirées, désavantagées, pour elles plus que pour les hommes il existe des enjeux, des victoires, des défaites. Elles m'intéressent ; et j'aime mieux, à travers elles, avoir sur le monde une prise limitée, mais solide, que de flotter dans l'universel. (*FCI*, 268)

Ainsi cet essai consacre en Beauvoir l'écrivain connu, voire décrié : elle est devenue une « figure » de la vie littéraire et intellectuelle française. Il consacre aussi ce qui deviendra son public privilégié : les femmes. Quand elle racontera sa propre enfance et son adolescence, son récit se nourrira de toutes les analyses qu'elle aura menées dans cet essai.

Parallèlement à l'écriture du *Deuxième Sexe*, Beauvoir a rédigé en 1947 le récit de son voyage aux Etats-Unis : *L'Amérique au jour le jour*. Ce récit écrit à la première personne du singulier, sous la forme d'un journal, annonce d'une certaine manière l'écriture autobiographique. Jacques Deguy remarque qu'il propose le premier pacte de lecture de Beauvoir concernant le genre autobiographique ; elle écrit dans la préface :

> Cependant, il ne me paraît pas inutile, à côté des grands tableaux en pied que de plus compétents ont tracés, de raconter au jour le jour comment l'Amérique s'est dévoilée à une conscience : la mienne. A défaut d'une étude qu'il serait présomptueux de tenter, je peux ici apporter un témoignage fidèle. Comme une expérience concrète enveloppe à la fois le sujet et l'objet, je n'ai pas cherché à m'éliminer de ce récit : il ne saurait être vrai qu'en tenant compte des circonstances singulières, personnelles, où chaque découverte s'est effectuée.[1]

L'ordre chronologique permettra de rendre compte de ses découvertes, et elle ne cherchera pas à interpréter ses impressions, mais dira ce qu'elle a vu, comment elle l'a vu, ce qui lui est arrivé, ni plus ni moins : « Voilà la première, et peut-être la plus nette, formulation de la théorie et de l'éthique de l'autobiographie beauvoirienne : une soumission assumée à ce qu'elle appellera la contingence des faits et à l'ordre capricieux de leur perception. Une écriture qui se situe à l'opposé de

---

[1] BEAUVOIR, Simone de, *L'Amérique au jour le jour 1947,* Gallimard, Collection « Folio », 1954, p. 9.

l'ordre fallacieux imposé dans un roman, et qui laisse en suspens le sens, toujours recommencé et toujours amendable, de ces expériences vécues. »[1] Dans ce récit de voyage au présent, surgiront parfois des souvenirs d'enfance ; ainsi, émerveillée par son arrivée à New York en avion, elle écrit : « C'est un scintillement de pierreries et d'escarboucles, des fruits de rubis, des fleurs de topaze et des rivières de diamants ; je n'ai connu que dans l'enfance un tel éblouissement et une telle passion de désir. »[2]

Le récit d'enfance et l'écriture autobiographique sont imminents : manquent encore l'épreuve d'un roman, *Les Mandarins*, ainsi que l'expérience d'une correspondance qu'elle entretient avec Algren dès 1947 et dans laquelle elle se raconte beaucoup.

A partir de 1943, Beauvoir coïncidait si bien avec son époque qu'elle ne songeait pas à la remettre en question. Mais en 1946, les choses ont changé et comme beaucoup d'autres, elle est déçue par l'après-guerre :

> Le triomphe du Bien sur le Mal cessa d'aller de soi : il paraissait même rudement compromis. De l'azur collectif, j'avais chu avec beaucoup d'autres dans la poussière terrestre : le sol était jonché d'illusions brisées. Comme autrefois, dérangeant ma vie privée, l'échec avait suscité *L'Invitée,* il me donna du recul par rapport à ma récente expérience et le désir de la sauver avec des mots : il me devint possible et nécessaire de la couler dans un livre. (*FCI*, 358)

Ainsi ce roman s'inspirerait des espoirs et des désillusions des intellectuels au lendemain de la guerre. Pour parler de cette période, la forme romanesque s'impose, car elle seule peut totaliser des vérités contradictoires :

> Seul un roman pouvait à mes yeux dégager les multiples et tournoyantes significations de ce monde changé dans lequel je m'étais réveillée en 1944 : un monde changeant qui n'avait plus cessé de bouger. (*FCI*, 358-359)

Comme pour *L'Invitée,* le roman naît d'une faille, d'une rupture entre ce qu'elle ressent, ce à quoi elle aspire et ce qui est ; ici, entre les valeurs en lesquelles elle croit, le bonheur, la littérature, et un monde qui les nie. Elle se sent alors concernée par l'Histoire ; sa vie est influencée par le cours du monde et n'a pas la

---

[1] DEGUY, Jacques, *op. cit.*, p. 77.
[2] *L'Amérique au jour le jour, op. cit.*, p. 13-14.

même « couleur », si l'humanité s'achemine vers la paix ou la guerre. Même si elle répugne toujours à la pratique politique concrète (comités, meetings, manifestations), elle s'intéresse à tout ce qui « remue » la terre :

> J'avais ressenti comme une défaite personnelle ce qu'on appelait alors "l'échec de la Résistance" : le retour triomphant de la domination bourgeoise. Mon existence privée en avait été profondément entamée. A travers de bruyants conflits ou en silence, les amitiés qui flambaient autour de moi à la fin de l'occupation s'étaient plus ou moins éteintes : leur agonie s'était confondue avec celles de nos communs espoirs et c'est autour d'elle que mon livre s'organisa. Pour parler de moi, il fallait parler de *nous,* au sens qu'avait eu ce mot en 1944. (*FCI,* 359)

L'inspiration autobiographique des *Mandarins* est évidente. Par ailleurs, même si l'intrigue principale est « la brisure et le retour d'amitié » entre deux hommes, Henri et Robert Dubreuilh, le personnage central est une femme, Anne Dubreuilh, car un grand nombre de choses que voulait exprimer Beauvoir étaient liées à la condition féminine. Deux autres personnages féminins sont présents : Paule, liée à Henri, et Nadine, fille de Robert et Anne. Dans ce roman, un épisode un peu marginal, l'amour d'Anne et de Lewis, permet à Beauvoir de transposer sur le mode romanesque, son histoire avec Nelson Algren. Nous n'analyserons pas ici en détail ce roman complexe, car nous aurons l'occasion de revenir sur ses personnages féminins. Paru en octobre 1954 (elle mit quatre ans à l'écrire), il consacra la renommée de Beauvoir qui reçut le prix Goncourt. Parmi les analyses qui en ont été faites, elle récuse celle qui en ferait un roman à clefs : elle n'est pas Anne, Robert n'est pas Sartre, Lewis n'est pas Algren. Tous les matériaux de ce roman sont certes nourris de sa propre expérience, mais le travail de l'écriture les a recréés. Ce n'est pas non plus un roman à thèse. Elle a essayé de montrer des gens pris entre leurs espoirs et leurs désillusions, elle n'a pas cherché à démontrer.

Le Goncourt apporte à Beauvoir des lecteurs nouveaux. Elle voit réalisé son rêve d'adolescente : « se faire aimer à travers ses livres. » Le livre suivant sera le premier volume de son autobiographie. Ce roman est donc le dernier état du traitement de l'enfance dans l'écriture beauvoirienne, avant l'autobiographie. Or, à travers Anne, psychanalyste, Beauvoir s'interroge sur la pertinence des grilles d'analyse de l'enfance : elle reconnaît cependant l'importance d'un questionnement qui pose théoriquement l'enfance comme principe d'explication de l'âge adulte. Par

ailleurs, Beauvoir fait exprimer ses perplexités sur le récit d'enfance - sa validité, ses modalités - à son personnage d'écrivain, Henri, qui est confronté plusieurs fois à la nécessité et au désir d'écrire ses souvenirs d'enfance. Mais il n'y parvient pas :

> Il n'avait pas de chance avec son passé. Il lui semblait souvent que toutes les années écoulées demeuraient à sa disposition, intactes comme un livre qu'on vient de fermer, qu'on peut rouvrir ; il se promettait que sa vie ne s'achèverait pas sans qu'il l'ait récapitulée ; mais pour une raison ou pour une autre, la tentative avortait toujours. (*Les Mandarins II*, 122)

De même Anne se montre désespérée quand elle s'aperçoit que son propre passé sera englouti avec elle. Le roman se termine par un sombre monologue d'Anne :

> Assez ! Chaque souvenir réveille une agonie. Que de morts je porte en moi ! Morte la petite fille qui croyait au paradis, morte la jeune fille qui pensait immortels les livres, les idées et l'homme qu'elle aimait, morte la jeune femme qui se promenait comblée dans un monde promis au bonheur, morte l'amoureuse qui se réveillait en riant dans les bras de Lewis. Elles sont aussi mortes que Diégo et que l'amour de Lewis ; elles non plus, elles n'ont pas de tombe : c'est pour ça qu'on leur interdit la paix des enfers ; elles se souviennent encore, faiblement, et elles appellent en gémissant le sommeil. Pitié pour elles. Enterrons-les toutes à la fois. (*Les Mandarins II*, 497)

Ces pensées montrent que le désir de se raconter est vif : « Ce roman touffu orchestre avec une ampleur inaccoutumée les enjeux et les risques de l'entreprise autobiographique, véritable arlésienne de la fiction, et manifeste, parfois avec la violence du désespoir, l'impérieuse nécessité, pour l'auteur, d'assumer enfin avec authenticité un projet éthique et littéraire que le lecteur attentif aura deviné depuis ses premières œuvres, quelle que soit la forme de l'écriture utilisée. »[1] C'est donc le récit autobiographique qui va permettre la résurrection de l'enfance, de l'adolescence et du passé en général ; il apparaît d'emblée comme une lutte contre le temps et la mort. Cette résurrection du passé, au fur et à mesure que le temps passe, devient urgente.

Parallèlement à cette autobiographie imminente, Beauvoir dans ses lettres à Algren se livre à cœur ouvert, et se raconte. En effet, comme l'explique Eliane Lecarme-Tabone[2], l'amour rend impérieux le besoin de se raconter à l'homme aimé,

---

[1] DEGUY, Jacques, *op. cit.*, p. 84.
[2] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 31.

de lui faire connaître un passé inconnu. Certes, la personnalité du destinataire oriente le choix des sujets racontés, comme la vie amoureuse, mais de nombreux « autobiographèmes » apparaissent : Beauvoir s'attarde sur les aspects exotiques de sa vie qui pourraient intéresser un lecteur américain. Elle rappelle quelques traits de son milieu et de l'éducation surannée qu'elle a reçue, ses rages, et dégage la trajectoire d'une adolescente qui aspire à la liberté.

Cet aperçu des œuvres précédant les *Mémoires d'une jeune fille rangée* nous permet de dégager les convictions de cet écrivain alors reconnu : écriture, liberté et engagement sont étroitement liés.

On remarque d'abord que l'écriture est partie intégrante de la vie de Beauvoir. Elle ne conçoit pas de vivre sans écrire. Ce choix en détermine d'autres. Ainsi, abordant dans *La Force de l'âge,* le moment où l'éventualité d'un mariage avec Sartre s'était posée afin qu'ils ne soient pas séparés, elle explique que le seul argument qui aurait pu être décisif, c'était le désir d'avoir des enfants. Or, ni l'un ni l'autre ne le souhaitaient. Elle met alors les choses au point sur ce refus de maternité à propos duquel elle est souvent prise à partie ; elle ne nourrit aucun fantasme affectif autour des enfants et surtout la maternité ne s'accorde pas avec sa vocation d'être écrivain, qui nécessite beaucoup de temps et une grande liberté :

> On ne s'étonne pas qu'une carmélite ayant choisi de prier pour tous les hommes, renonce à engendrer des individus singuliers. Ma vocation non plus ne souffrait pas d'entraves et elle me retenait de poursuivre aucun dessein qui lui fût étranger. (*FA*, 92)

Retenons la comparaison avec une carmélite : Beauvoir est entrée « en écriture » pour la vie. Elle s'adresse à tous les hommes, veut communiquer avec eux, et cette vocation exclut la maternité. Ecrivain avant tout, son autobiographie sera celle d'une femme écrivain, où l'histoire de sa vie se confondra avec l'histoire de ses œuvres.

Cet écrivain, depuis ses débuts, a aussi évolué en prenant conscience du monde qui l'entoure. Comme elle le remarque elle-même : « Plus je vais, plus le monde entre dans ma vie jusqu'à la faire éclater. » (*FCI*, 374-375) Cette expérience du monde, son engagement progressif vont modifier le contenu des œuvres, et rendre d'ailleurs délicate la frontière chez Beauvoir entre les mémoires et l'autobiographie.

On repère également des thèmes constants ; la relation à autrui et la mort sont déclinées de différentes manières et étroitement liées : la mort est ce qui unit les hommes dans une commune condition, mais aussi ce qui les sépare. De même, la question de l'engagement et de la responsabilité face à autrui est désormais posée. On comprend alors mieux que pour Beauvoir la mission de la littérature soit de donner une dimension universelle à une expérience singulière.

Enfin, en 1954, quelle est la situation de Beauvoir en tant qu'écrivain ? On peut ici se servir des concepts utilisés par Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, pour décrire la situation de l'écrivain en 1947 :

> Parler, c'est agir : toute chose qu'on nomme n'est déjà plus tout à fait la même, elle a perdu son innocence. Si vous nommez la conduite d'un individu vous la lui révélez : il se voit. [...] Ainsi, en parlant, je dévoile la situation par mon projet même de la changer ; je la dévoile à moi-même et aux autres *pour* la changer ; [...] L'écrivain "engagé" sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer.[1]

Cette analyse s'applique d'autant mieux à Beauvoir, qu'elle reconnaît, à la différence de Sartre, ne pas avoir l'âme d'une militante, que congrès, manifestations l'ennuient. En revanche, elle a toujours assigné à ses œuvres le rôle de dévoiler la réalité à ses contemporains, afin qu'ils puissent la changer. Elle écrit dans *Tout compte fait :*

> Dissiper les mystifications, dire la vérité, c'est un des buts que j'ai le plus obstinément poursuivis à travers mes livres. Cet entêtement a ses racines dans mon enfance ; je haïssais ce que nous appelions ma sœur et moi la "bêtise" : une manière d'étouffer la vie et ses joies sous des préjugés, des routines, des faux-semblants, des consignes creuses. (*TCF*, 633)

C'est donc essentiellement dans la littérature qu'elle a engagé sa liberté. Par ailleurs, quand elle se lance dans son autobiographie, Beauvoir est un écrivain qui a des lecteurs et des lectrices. Or, comme l'explique Sartre, il est fort intéressant de tenter d'analyser l'écrivain par rapport au public qu'il vise, peut-être davantage que par le milieu qui l'a produit :

---

[1] *Qu'est ce que la littérature ?*, Gallimard, 1948, Collection « Folio / Essais », p. 29-30.

> je répondrai que l'explication par le milieu est en effet *déterminante* : le milieu *produit* l'écrivain ; c'est pour cela que je n'y crois pas. Le public l'appelle au contraire, c'est-à-dire qu'il pose des questions à sa liberté. Le milieu est une *vis a tergo* ; le public au contraire est une attente, un vide à combler, une *aspiration*, au figuré et au propre. En un mot, c'est *l'autre.*[1]

Ce public devient déterminant pour l'œuvre à venir de l'écrivain connu, car celui-ci doit tenir compte d'une certaine demande et de la représentation que les autres ont de lui. Le public intervient donc avec ses mœurs, sa vision du monde, sa conception de la société et de la littérature : « il cerne l'écrivain, il l'investit et ses exigences impérieuses ou sournoises, ses refus, ses fuites sont les données à partir de quoi l'on peut construire une œuvre. »[2]

Si elle ne connaissait pas encore son public à la parution de son premier roman, Beauvoir a une idée assez claire de ce que pourront être les lecteurs de son premier volume autobiographique : elle sait notamment qu'elle a conquis un public particulier, celui des femmes, et qu'elle est considérée comme une intellectuelle de gauche. Elle a pris conscience de ce qu'être une femme impliquait. Enfin, si elle engage sa liberté dans l'écriture, le lecteur engage la sienne dans la lecture. C'est une liberté qui s'adresse à d'autres libertés, et c'est toujours au nom de cette liberté, la sienne et celle des autres, qu'elle s'engagera dans de nombreuse causes. En 1956, elle va cesser de refouler ce désir longtemps nourri de ressusciter sa propre enfance.

### 1.1.3. L'écriture de l'autobiographie

L'écriture des *Mémoires d'une jeune fille rangée* constitue un véritable « passage à l'acte », car Beauvoir a hésité avant d'entreprendre pour de bon un récit autobiographique. Nous avons vu comment ce désir de se raconter affleurait dans ses œuvres précédentes, sans qu'elle en ait eu forcément conscience, ni qu'elle réalise alors la censure qu'elle s'imposait. Dans son œuvre, elle évoque aussi consciemment ce projet longtemps écarté.

Ce désir de ressusciter son enfance l'effleure déjà en 1938 ; elle est alors seule en voyage en Auvergne, voyage qu'elle relate dans *La Force de l'âge* :

---

[1] *Qu'est ce que la littérature ?*, *op. cit.*, p. 96.
[2] *Ibidem*, p. 99.

> Je me rappelle en particulier un après-midi dans des gorges torrides, aux environs de Saint-Flour. Je me remémorai mon enfance et il me revint à l'esprit un de mes plus anciens souvenirs : la fleur qu'on m'avait accusée d'avoir cueillie dans le jardin de Tante Alice ; je me dis que j'aimerais, un jour, ressusciter dans un livre cette lointaine petite fille ; mais je doutais d'en avoir jamais l'opportunité. (*FA*, 372)

Cependant, à l'idée de se livrer, des réticences la tourmentent. Ainsi, après qu'elle a achevé *Quand prime le spirituel*, Sartre lui conseille de mettre davantage d'elle-même dans ses récits, mais elle a peur : « De quoi au juste ? Il me semblait que du jour où je la nourrirais de ma propre substance, la littérature deviendrait quelque chose d'aussi grave que le bonheur et la mort. » (*FA*, 360) Vainquant ses réticences, elle parviendra à écrire son premier roman. En novembre 1939, elle montre son journal à Sartre qui lui conseille à nouveau de développer davantage ce qu'elle dit sur elle :

> J'en ai envie. Je sens que je deviens quelque chose de bien défini : je vais avoir trente-deux ans, je me sens une femme faite, j'aimerais savoir laquelle. En quoi suis-je une "femme" par exemple, dans quelle mesure ne le suis-je pas ? Et en général, qu'est-ce que je demande aujourd'hui à ma vie, à ma pensée, comment est-ce que je me situe dans le monde ? Si j'ai le temps, je m'occuperai de ce carnet. (*FA*, 480)

L'écriture autobiographique semble aller davantage de soi à mesure qu'elle vieillit. Mais, deux jours plus tard, elle écrit dans ce journal : « Je dis à Sartre que je ne ferai pas maintenant ce travail sur moi-même dont nous parlions avant-hier. Je veux finir mon roman. J'ai envie de vivre activement et non de me recenser. » (*FA*, 481) En 1954, ayant achevé *Les Mandarins,* elle se remet à écrire : « Je recommençai à écrire, mais mollement. Le seul projet qui me tînt à présent à cœur, c'était de ressusciter mon enfance et ma jeunesse, et je n'osais pas le faire sans détour. » (*FCII*, 39) Renouant avec de très anciennes tentatives, elle entreprend une longue nouvelle sur la mort de Zaza, mais c'est un échec : cette histoire semblait gratuite et n'intéressait pas. L'entreprise n'est donc pas évidente, et comme on l'a vu dans les premiers essais romanesques, la mort de Zaza semble être l'épreuve la plus difficile à raconter. En 1947, Beauvoir semble vraiment décidée à commencer son autobiographie. Mais comme on l'a vu dans l'introduction, ce projet débouche sur l'écriture du *Deuxième sexe*. Si cet essai conçu presque « fortuitement » répond à la question « Qu'est-ce que signifie être une femme ? », les écrits autobiographiques eux répondront à une question plus précise : qu'est-ce qu'une femme écrivain ?

Elle commence ce récit de son enfance en octobre 56, après avoir achevé son essai sur la Chine[1]. Voilà comment elle explique que proche de la cinquantaine, elle se décide enfin à mettre en mots son enfance :

> C'était un vieux projet. Plusieurs fois, dans des romans et des nouvelles, j'avais essayé de parler de Zaza. Mon désir de me raconter, je l'avais prêté à Henri, dans *Les Mandarins.* Quand deux ou trois fois, je m'étais laissé interviewer, j'avais toujours été déçue : j'aurais voulu faire les demandes et les réponses. Dans des notes que je n'ai pas publiées, je m'expliquais - *"J'ai toujours sournoisement imaginé que ma vie se déposait dans son moindre détail sur le ruban de quelque magnétophone géant et qu'un jour je déviderais tout mon passé. J'ai presque cinquante ans, c'est trop tard pour tricher : bientôt tout va sombrer. Ma vie ne peut être fixée qu'à grands traits, sur du papier et par ma main : j'en ferai donc un livre.* [...] *La petite fille dont l'avenir est devenu mon passé n'existe plus. Je veux croire, quelquefois, que je la porte en moi, qu'il serait possible de l'arracher à ma mémoire, de défroisser ses cils fripés, de la faire asseoir, intacte, à mes côtés. C'est faux. Elle a disparu sans même qu'un squelette menu commémore son passage. Comment la tirer du néant ?*" Pendant dix-huit mois, avec des hauts, des bas, des difficultés, des joies je m'attachai à cette résurrection : une création, car elle faisait appel à l'imagination et à la réflexion autant qu'à la mémoire. (*FCII*, 128-129)

Il lui faut donc ressusciter son enfance, la tirer du néant. Ce sera le souci constant de Beauvoir dans ses autobiographies : récupérer sa vie, ressaisir son existence, la totaliser pour en dégager le sens et lutter d'une certaine manière contre la mort. Au début de *La Force de l'âge,* Beauvoir avait déjà commenté ce passage à l'autobiographie, insistant sur le fait qu'elle nourrissait le projet de raconter ses vingt premières années depuis longtemps :

> je n'ai jamais oublié les appels que j'adressais, adolescente, à la femme qui allait me résorber en elle, corps et âme : il ne resterait rien de moi, pas même une pincée de cendres ; je la conjurais de m'arracher un jour à ce néant où elle m'aurait plongée. Peut-être mes livres n'ont-ils été écrits que pour me permettre d'exaucer cette ancienne prière. (*FA*, 11)

La dernière phrase de cette citation retient particulièrement notre attention. Le désir de se raconter est bien latent depuis qu'elle a commencé à écrire : ce sont ses œuvres précédentes qui lui permettent de passer enfin à l'autobiographie et de sauver ainsi de l'oubli son enfance et son adolescence. On peut rapprocher cette phrase de

[1] *La Longue marche.*

propos tenus lors d'une interview rediffusée dans l'émission *Un siècle d'écrivains*[1], où Beauvoir dit en substance à propos des *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « Je n'ai écrit mes autres livres que pour avoir le droit d'écrire cette histoire. » Il y a donc un moment où l'écrivain reconnu peut devenir un autobiographe.

Si le désir de raconter son enfance et son adolescence est assouvi par les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, pourquoi poursuivre cette autobiographie ? Beauvoir ne pensait pas aller au-delà de son premier volume. Aucune voix ne s'élevait plus de son passé, et elle était décidée à entreprendre autre chose. Mais elle n'y parvint pas, car une question restait en suspens : cette liberté, si difficilement conquise, à quoi servait-elle ? :

> Peu à peu, je me suis convaincue que le premier volume de mes souvenirs exigeait à mes propres yeux une suite : inutile d'avoir raconté l'histoire de ma vocation d'écrivain si je n'essaie pas de dire comment elle s'est incarnée. D'ailleurs, réflexion faite, ce projet en soi m'intéresse. (*FA*, 12)

Le projet autobiographique se précise dans ce prologue. Il s'agissait dans *Les Mémoires d'une jeune fille rangée* de sauver de l'oubli l'enfant, la jeune fille qu'elle avait été en racontant comment elle s'était libérée de son milieu - quoique cette libération se fût accompagnée de la mort de Zaza - et comment s'était formée sa vocation d'écrivain. A présent, il s'agit de raconter le destin de l'écrivain qu'elle est devenue, et l'usage qu'elle a fait de cette liberté gagnée, liberté au service de la littérature. L'histoire de sa vie sera donc aussi celle de ses œuvres.

Pourquoi donner une suite à *La Force de l'âge* ? Là encore, Beauvoir s'en explique dans une sorte de prologue dans le premier tome de *La Force des choses* ; à ceux qui l'encouragent à continuer comme à ceux qui l'en dissuadent, elle donne raison. Mais cette fois, c'est l'approche de la vieillesse qui la presse de continuer :

> J'ai voulu que dans ce récit mon sang circule ; j'ai voulu m'y jeter, vivre encore, et m'y mettre en question avant que toutes les questions se soient éteintes. Peut-être est-il trop tôt ; mais demain il sera sûrement trop tard. (*FCI*, 7)

---

[1] Emission diffusée le 24 août 1999 sur France 3.

C'est cette même urgence qui présidera à la rédaction du dernier tome de ses Mémoires, *Tout compte fait*. Quand son essai *La vieillesse* est paru, des critiques et des lecteurs lui ont reproché de n'avoir pas parlé davantage de sa vieillesse. Même si cette curiosité relève à ses yeux, davantage du cannibalisme que d'un véritable intérêt, elle l'encourage à compléter son autobiographie. Elle écrit ainsi dans le prologue :

> Plus je me rapproche du terme de mon existence, plus il me devient possible d'embrasser dans son ensemble cet étrange objet qu'est une vie : je tenterai de le faire au début de ce livre. D'autre part, dix années se sont écoulées depuis le moment où j'ai arrêté mon récit : j'ai certaines choses à raconter. (*TCF*, 9)

Chaque volume autobiographie la jeta donc vers le suivant. A la lecture des différents prologues, on saisit le cheminement de Beauvoir et son besoin de livrer sa vie dans son entier. Mais ses lecteurs ont aussi joué un grand rôle dans la poursuite de son projet autobiographique. En effet, le premier volume de ses Mémoires fut bien accueilli. Elle reçut un important courrier qui l'incita à continuer. Elle note que ce succès la toucha plus intimement qu'aucun autre. Ce fut le cas aussi du volume suivant : *La Force de l'âge* eut un grand succès et beaucoup de critiques lui ont assuré qu'elle avait écrit son meilleur livre ; quelques doutes l'assaillent alors : quelle était alors la valeur de ce qu'elle avait écrit avant ? Allait-elle parvenir à satisfaire ce public nombreux, qui lui écrivait, et qu'elle tenait encore à mériter ?

> Ce dernier volume de souvenirs me donnait du mal et je me disais avec mélancolie qu'au mieux il s'égalerait au précédent, sans avoir la même fraîcheur. Tout de même, la satisfaction l'emporta. Les choses qui me tenaient le plus à cœur, je craignais de les avoir trahies : mes lecteurs les avaient comprises. Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* avaient plu à beaucoup de gens, mais d'une manière équivoque ; ceux qui aimaient *La Force de l'âge*, je supposais qu'ils étaient de mon bord. (*FCII*, 399)

Le succès de *La Force des choses* fut plus ambigu car nombre de lecteurs ont mal compris l'épilogue, nous y reviendrons. En tout cas, les lecteurs de Beauvoir ont contribué à l'encourager dans son projet autobiographique, et lui ont conféré une valeur certaine.

Ainsi, dès l'adolescence, Beauvoir a destiné sa vie à l'écriture. Elle ne conçoit pas de vivre sans écrire. Sartre la soutiendra dans ce projet, animé lui aussi de la même passion. Cependant, ils n'envisagent pas exactement de la même manière les

rapports entre la vie et écriture : « Je m'étais crue exceptionnelle parce que je ne concevais pas de vivre sans écrire : il ne vivait que pour écrire. » (*MJFR*, 476) Mais cette divergence n'engendre pas l'incompréhension : « [...] comme je voulais écrire et qu'il se plaisait à vivre, nous n'entrions que rarement en conflit. » (*FA*, 168)

L'écriture est pour Beauvoir une passion, « une manie », dira-t-elle aussi, si bien qu'une journée sans écrire a « un goût de cendres ». Elle ne se considère pas comme une femme d'action, et son engagement se fera avant tout par l'écriture, même si elle devra, comme Sartre l'a expliqué dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, poser la plume un jour et prendre les armes. Elle est donc avant tout une femme écrivain :

> Le fait est que je suis écrivain : une femme écrivain, ce n'est pas une femme d'intérieur qui écrit mais quelqu'un dont toute l'existence est commandée par l'écriture. Cette vie en vaut bien une autre. (*FCII*, 495)

Dés ses premiers essais d'écriture, Beauvoir veut témoigner, communiquer. Ce but se précise : il s'agit, par l'écriture, de rendre universelle son expérience singulière. Ce passage du particulier à l'universel peut sembler au premier abord paradoxal. Il a une résonance particulière quand on envisage les écrits autobiographiques, car ils livrent une expérience encore plus singulière et individuelle que les romans. Elle analyse cette articulation entre la particulier et l'universel en octobre 1966 dans une conférence donnée au Japon sur son expérience d'écrivain :

> [...] l'ambiguïté de notre condition, c'est que nous sommes liés précisément par ce qui nous sépare. Je veux dire que je suis *je* pour moi seule. Mais chacun de vous est *je* pour soi seul. C'est une condition commune que nous soyons sujet d'une manière radicalement séparée les uns des autres. [...] De même notre vie a un goût qui n'est qu'à nous ; mais c'est vrai pour tous, c'est vrai pour chacun d'entre nous. Nous sommes seuls pour mourir notre mort. Personne ne mourra pour nous. Mais c'est vrai pour tous. Il y a donc une généralité de ce qui est en nous le plus singulier. Je pense qu'une des tâches des écrivains, c'est de briser la séparation au point où nous sommes le plus séparés, au point où nous sommes le plus singuliers ; c'est une de mes expériences d'écrivain les plus réconfortantes, les plus intéressantes : c'est en parlant

du plus singulier que j'ai atteint le plus général et que j'ai touché plus profondément mes lecteurs.[1]

Les écrits autobiographiques nous permettront d'éprouver cette analyse. Nous avons tenté, dans la première partie de ce chapitre, d'éclairer comment Beauvoir est venue à l'autobiographie : pourquoi ? et pour quoi ? Ces deux questions mènent naturellement à la question : comment ? Quelle autobiographie nous propose Beauvoir ? Question délicate quand on sait que les critiques ne s'accordent que difficilement sur une définition de ce genre, somme toute récent.

## 1.2. Du pourquoi au comment : quelle autobiographie ?

### 1.2.1. Un genre problématique

*Le Trésor de la langue française* donne la définition suivante de l'autobiographie : « Relation écrite de sa propre vie dans ce qu'elle a de plus personnel. Syn-anton : mémoires (qui mettent l'accent sur les événements extérieurs.) » On voit dans cette définition que si le terme « autobiographie » est aujourd'hui bien ancré dans la langue, les rapports qu'il entretient avec la notion de mémoires sont loin d'avoir disparus. En effet, historiquement, le terme « mémoires » est premier. *Le Trésor de la langue française* indique que le premier exemple connu du mot « autobiographie » date seulement de 1838. Un tiers de siècle plus tard, son origine anglaise est encore ressentie et on le considère longtemps comme un sous-genre des mémoires. D'ailleurs, entré depuis longtemps dans le vocabulaire français, les auteurs lui préfèrent les termes de « souvenirs » et « mémoires ».

Nous voilà d'emblée dans le vif du sujet, puisque cette définition rapproche l'autobiographie des mémoires, et que ce rapprochement n'est pas sans poser de nombreux problèmes, notamment chez Beauvoir. Cependant, cette définition simple n'est pas à même de mettre d'accord les spécialistes. George May et Philippe Lejeune vont nous fournir deux points de vue complémentaires : Lejeune aborde la question

[1] « Mon expérience d'écrivain » (Conférence donnée au Japon, le 11 octobre 1966) in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 456.

de façon structuraliste, May, répugnant aux systèmes, traite l'autobiographie de façon plus empirique, réservant pour la fin de son étude, une tentative de définition. Les analyses de Jean Starobinski et Georges Gusdorf compléteront leurs approches et nous permettront de cerner l'autobiographie chez Simone de Beauvoir.

Dans *Le Pacte autobiographique*, Philippe Lejeune propose la définition suivante de l'autobiographie : « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. »[1] Cette définition met en jeu des éléments appartenant à des catégories différentes : la forme du genre (récit, en prose), le sujet traité (vie individuelle, histoire d'une personnalité), situation de l'auteur (identité de l'auteur, dont le nom renvoie à une personne réelle, et du narrateur), position du narrateur (identité du narrateur et du personnage principal, perspective rétrospective du récit). Une autobiographie est donc une œuvre qui remplit toutes les conditions dans toutes les catégories énoncées. Parmi toutes ces conditions, deux sont absolument indispensables : l'identité de l'auteur et du narrateur, et celle du narrateur et du personnage principal.

Cette identité de l'auteur, du narrateur et du personnage soulève cependant plusieurs problèmes selon Lejeune : comment peut s'exprimer l'identité du narrateur et du personnage dans le texte ? Dans le cas du récit « à la première personne », comment se manifeste l'identité de l'auteur et du personnage-narrateur ? N'y a-t-il pas souvent confusion entre la notion d'identité et celle de ressemblance ? Nous reviendrons sur ces trois points en les confrontant aux écrits autobiographiques de Beauvoir.

George May, au début de son essai intitulé *L'Autobiographie*, donne un aperçu des querelles concernant la définition du genre autobiographique. Prudent, il remet à la fin de son étude une définition, invitant le lecteur à parler de l'autobiographie « comme si nous savions de quoi il s'agit. » Il propose une définition provisoire : « l'autobiographie est une biographie écrite par celui ou celle

---

[1] *Le Pacte autobiographique*, Editions du Seuil, 1975, 1996, p. 14.

qui en est le sujet. »[1] A la fin de son ouvrage, ayant observé que l'autobiographie était un genre en cours de formation et que ceci expliquait sans doute la difficulté de le définir, il propose de substituer à la notion de définition celle de tendance, plus souple. Il récapitule son analyse : l'autobiographe tend à être un écrivain d'âge mûr, bien connu du public, et à répondre à des mobiles plus ou moins clairs et conscients : la peur du temps qui passe, le souci de se mieux comprendre et d'être mieux compris, la vanité jouant un rôle déterminant. Son œuvre tend à englober une bonne partie de sa vie écoulée ; s'il privilégie une époque, ce sera son enfance ou sa jeunesse. L'autobiographie tend à être écrite à la première personne et à adopter un point de vue rétrospectif, mais l'ordre chronologique est souvent interrompu ; enfin, elle tend à se donner pour véridique, mais l'écrivain ne s'engage pas pour autant à ne pas travestir la vérité ni à ne pas omettre des aspects embarrassants pour lui ou pour les autres.

Jean Starobinski part aussi d'une définition assez simple, pour montrer que le cadre autobiographique défini, il reste de grandes libertés à l'auteur :

> La biographie d'une personne faite par elle-même : cette définition de l'autobiographie détermine le caractère propre de la tâche et fixe ainsi les *conditions* générales (ou génériques) de l'écriture autobiographique. Il ne s'agit pas ici, à proprement parler, d'un genre littéraire ; réduites à l'essentiel, ces conditions exigent d'abord l'*identité* du narrateur et du héros de la narration ; elles exigent ensuite qu'il y ait précisément *narration*, et non pas description. La biographie n'est pas un portrait ; ou, si on peut la tenir pour un portrait, elle y introduit la durée et le mouvement. Le récit doit couvrir une suite temporelle suffisante pour qu'apparaisse le tracé d'une vie.[2]

Ces conditions une fois posées, l'autobiographe est libre de donner à son œuvre la longueur qu'il souhaite, d'introduire dans le récit des événements qu'il n'a vécus que de loin, il se doublera alors d'un mémorialiste, de dater plus ou moins précisément ce qu'il rapporte, et même d'évoquer le moment de la rédaction, le journal intime venant alors « contaminer » l'autobiographie. Les conditions de

---

[1] *L'Autobiographie,* Presses Universitaires de France, 1984, p. 12.
[2] *La Relation critique*, Gallimard, 1970, p. 90.

l'autobiographie fournissent donc un cadre assez large dans lequel pourra s'affirmer le style particulier de chaque écrivain.

Quelques pages plus loin, Starobinski admet que l'autobiographie n'est pas un genre « réglé », mais qu'elle suppose un certain nombre de conditions de possibilités, idéologiques ou culturelles, qui rejoignent les tendances définies par May : « [...] importance de l'expérience personnelle, opportunité d'en offrir la relation sincère à autrui. Cette présupposition établit la légitimité du *je*, et autorise le sujet du discours à prendre pour thème son existence passée. »[1]

Nous avons vu, dans ces définitions de l'autobiographie, apparaître d'emblée les noms de genres avoisinants : mémoires et journal intime. Ces trois types d'écrit pourraient être regroupés sous l'expression de Georges Gusdorf, « les écritures du moi ». Avant d'en envisager les différences, nous pouvons les réunir en évoquant leur origine souvent commune :

> La décision initiale des écritures du moi exprime le vœu d'une remise en jeu de l'existence, sous l'effet d'une nécessité intime, d'un désaccord entre le sujet et sa vie propre. Un individu, jusque là satisfait de se laisser aller jour après jour au fil du temps comme la plupart des hommes, ressent la nécessité, à la suite de telle ou telle circonstance intime de marquer un temps d'arrêt, de prendre du recul, et de tenter de regrouper la matière éparpillée de son être personnel.[2]

Quant à Beauvoir elle-même, donne-t-elle une définition de l'autobiographie ? Elle ne nous aide guère dans cette approche théorique du genre. Elle ne donne à aucun moment dans son œuvre, à notre connaissance, de définition. En outre, elle ne semble pas sensible au fait qu'elle utilise de façon pratiquement interchangeable les termes « mémoires » et « autobiographie » ; quand on sait que les spécialistes les ont distingués, on s'étonne de voir Beauvoir les confondre. *Le Trésor de la langue française* donne comme définition du terme « mémoires » : « Relation, parfois œuvre littéraire, que fait une personne à partir d'événements historiques ou privés auxquels elle a participé et dont elle a été le témoin. » Ce sens est attesté dès

---

[1] *La Relation critique, op. cit.*, p. 90.

[2] GUSDORF, Georges, *Lignes de vie 1, les écritures du moi,* Editions Odile Jacob, 1990, p. 257.

1552. L'autobiographe mettrait l'accent sur sa vie privée, le mémorialiste sur sa vie publique.

Si on s'attache à étudier les occurrences de ces deux termes dans les passages où Beauvoir parle de ses autobiographies, notamment dans les prologues de ces dernières, on remarque que si au début elle utilise exclusivement le terme de « mémoires », (le titre du premier volume *Mémoires d'une jeune fille rangée* n'étant sans doute pas étranger à ce phénomène), le terme « autobiographie » peu à peu vient le concurrencer, mais sans jamais s'y substituer. Ainsi dans le prologue de *La Force de l'âge,* en 1960, Beauvoir n'utilise que les termes « mémoires » et « souvenirs » : le premier est utilisé deux fois pour désigner le premier volume autobiographique par son titre, et le second une fois pour ce même volume. Dans le prologue de *La Force des choses,* en 1963, elle utilise une fois le terme « autobiographie » et une fois le terme « mémoires » pour désigner les deux œuvres déjà parues, puis le terme « mémorialiste », désignant de façon générique un écrivain qui a le même projet qu'elle ; enfin dans le prologue de *Tout compte fait* (1972), elle désigne son œuvre par l'unique expression « mon autobiographie ». Que dire de ce flou dans l'emploi des deux termes ? Nous pensons qu'il conforte le point de vue de G. May affirmant que l'autobiographie n'est pas encore un genre définitivement constitué, et qu'il ne donne donc pas lieu à une définition « définitive » ; de plus, nous avons vu que les écrivains préféraient à ce terme des termes plus anciens ; enfin, Beauvoir écrit à une époque où les principaux essais sur le genre, qui font autorité aujourd'hui, ne sont pas encore parus. Néanmoins on peut s'étonner qu'elle ne se soit pas interrogée, dans la mesure où justement la frontière dans son œuvre entre autobiographie et mémoires (si on considère que la distinction la plus classique réside dans la part plus grande faite à la vie publique dans les mémoires) pose problème. Ce problème n'est peut-être d'ailleurs que celui des critiques, les écrivains ne se souciant que très peu des frontières entre les genres. C'est ce que Gusdorf explique avec humour :

> Ces frontières ont été inventées par les professeurs de littérature, dans leur manie classificatrice, acharnée à contenir la liberté d'expression des écrivains dans des genres constitués d'une manière arbitraire. L'auteur ne saurait être tenu pour responsable des troubles de conscience éprouvés par les critiques dans cet ordre d'idées ; ces problèmes ne sont pas les siens, mais ceux des spécialistes en anatomie-pathologique des textes, praticiens de cette discipline prétendument nouvelle à

> laquelle ils ont donné le nom suave de "textologie". L'écrivain vivant a trop à faire sur les voies de l'écriture pour prendre intérêt aux exercices de ces boursiers coprophages, croque-morts de l'histoire littéraire et experts en "déconstruction". Toutes les écritures du moi ne répondent pas à une intention identique. Il convient de prendre la question à la source et de se demander quel est le programme de celui qui se décide à entreprendre la rédaction d'un récit de vie.[1]

Nous avons vu que May et Lejeune proposaient des approches totalement différentes ; à nos yeux ces deux approches ne s'excluent pas, et leur utilisation conjointe nous a semblé particulièrement fructueuse pour dégager les caractéristiques principales de l'autobiographie chez Simone de Beauvoir. Cette dernière propose aussi ses propres analyses de ses écrits autobiographiques. La confrontation de ces points de vue permettra de dégager enfin, si ce n'est une définition, du moins une sorte de portrait de son œuvre autobiographique.

### 1.2.2. L'autobiographie beauvoirienne en trois questions

Nous allons répondre dans cette partie aux trois questions : Qui ? (qui est Beauvoir quand elle commence *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*) Pourquoi ? (quels sont ses mobiles) et Comment ? (quels sont ses choix formels )

G. May, ayant examiné des classifications fondées sur le tempérament, la profession, la nationalité, la religion, le sexe, la situation économique ou sociale, et ayant démontré leur peu de validité, aboutit à la conclusion suivante :

> A y bien réfléchir, il n'existe sans doute que deux caractéristiques communes à la plupart des autobiographes : la première est que leur autobiographie est l'œuvre de leur âge mûr, sinon de leur vieillesse ; la seconde est qu'ils étaient eux-mêmes connus du public dès avant la publication de l'histoire de leur vie.[2]

Beauvoir répond à ces deux caractéristiques : nous avons vu dans la partie précédente qu'elle est âgée de 48 ans quand elle publie les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, et qu'elle est déjà un écrivain connu, voire consacré, puisqu'elle a reçu le prix Goncourt pour *Les Mandarins*. Par ailleurs, May remarque que l'œuvre autobiographique est souvent conçue comme le couronnement de toutes les autres. C'est le cas de Beauvoir, qu'il cite d'ailleurs : si le premier volume avait pour but de

---

[1] *Lignes de vie 1, les écritures du moi, op. cit.*, p. 253.
[2] *L'Autobiographie, op. cit.*, p. 30.

raconter les vingt premières années de sa vie, les suivants sont motivés par des exigences liées à son métier d'écrivain : ainsi « l'histoire de ma vie » débouche souvent sur « l'histoire de mes œuvres. » Elle écrit dans le prologue de *La Force de l'âge* :

> Peut-être cet exposé aidera-t-il à dissiper certains des malentendus qui séparent pour toujours les auteurs de leur public et dont j'ai éprouvé bien souvent le désagrément ; un livre ne prend son vrai sens que si l'on sait dans quelle situation, dans quelle perspective et par qui il a été écrit : je voudrais expliquer les miens en parlant aux lecteurs de personne à personne. (*FA*, 12)

Nous arrivons naturellement à la question : pourquoi ? Quels sont les mobiles qui animent l'écrivain qui entreprend de raconter sa vie ? G. May distingue des mobiles rationnels et des mobiles affectifs. Dans les premiers on trouve « l'apologie », ou besoin de se justifier en public d'actions qu'on a ou non commises, et le « témoignage », ou obligation que ressent l'écrivain de faire en sorte que ce dont il a été le témoin privilégié ne disparaisse pas avec lui, ceci dans la mesure où ce témoignage sera utile au public. Les mobiles affectifs sont au nombre de deux : « se mesurer au temps » d'abord ; l'écrivain éprouverait un plaisir certain à se remémorer, plaisir redoublé par l'écriture, tout en essayant de lutter contre l'écoulement du temps. « Trouver le sens de son existence », ensuite :

> [Nombre d'autobiographies] naissent du besoin de ressaisir l'itinéraire de sa vie, afin, d'une part, de la comprendre, et afin, de l'autre, de se réconforter par la conclusion rassurante que, en dépit des accidents de parcours, contradictions, démentis, retours en arrière, zigzags et volte-face, on est bien demeuré soi-même et que la précieuse identité du moi demeure intacte.[1]

Quels sont les mobiles qui prédominent chez Beauvoir ? Le mobile « apologétique » est présent chez elle, quand il s'agit de préciser le sens de certaines de ses œuvres ou de justifier des prises de positions politiques ; mais dans ce domaine, c'est surtout Sartre qui occupait le devant de la scène, et si Beauvoir se lance dans des justifications, c'est pour expliquer la position de Sartre. En revanche, les trois autres mobiles sont plus manifestes. Nous avons vu précédemment que le

---

[1] *L'Autobiographie, op. cit.*, p. 56.

désir de témoigner préexistait à toute œuvre écrite, et que Beauvoir espère par sa vie, éclairer celle des autres : « On me dira peut-être que ce souci ne concerne que moi ; mais non ; Samuel Pepys ou Jean-Jacques Rousseau, médiocre ou exceptionnel, si un individu s'expose avec sincérité, tout le monde plus ou moins se trouve mis en jeu. Impossible de faire la lumière sur sa vie sans éclairer ici ou là, celle des autres. » (*FA*, 12) Par ailleurs, l'expérience du temps est primordiale : ressusciter l'enfant qu'elle a été, la tirer du néant dans le premier volume, puis lutter contre l'écoulement du temps, contre le vieillissement. Cet aspect est sensible dans le prologue de *La Force des choses* ; hésitant à poursuivre son autobiographie, elle évoque ses propres objections, celles des lecteurs, les encouragements aussi et écrit : « L'indifférence, sereine ou désolée, de la décrépitude ne me permettrait plus de saisir ce que je souhaite capter : ce moment où, à l'orée d'un passé encore brûlant, le déclin commence. » (*FCI*, 7)

Enfin, Beauvoir écrit bien son autobiographie pour saisir le sens de sa vie, pour « récupérer son existence » :

> Mon existence n'est pas finie, mais déjà elle possède un sens que vraisemblablement l'avenir ne modifiera guère. Lequel ? Pour des raisons, qu'au cours de cette enquête il me faudra tirer au clair, j'ai évité de me le demander. Il est temps ou jamais de l'apprendre. (*FA*, 12)

May fait remarquer que ces différents mobiles n'interviennent pas isolément ; ils coexistent et pour être plus précis il faudrait étudier leurs dosages respectifs et leur ordre d'apparition, de même qu'il faudrait pouvoir distinguer ceux qui sont conscients de ceux qui fonctionnent à l'insu de l'auteur, car ce qui sous-tend ces mobiles, « c'est bien ce qu'on appelle selon les cas amour-propre, égotisme, narcissisme ou vanité. ». Chez Beauvoir la lutte contre le temps et l'oubli ainsi que la recherche d'un sens, d'une vérité, d'une cohérence nous semblent primordiaux. Georges Gusdorf insiste sur cet aspect :

> L'une des justifications de l'autobiographie pourrait être la nostalgie de l'intégralité du sens. La remémoration de ce qui fut accompli sous-entend la commémoration de ce qui ne le fut pas ; échecs et occasions manquées, la force du destin qui barre la route et détourne le sens, rencontres sans lendemain, erreurs et fautes. J'avais fait vœu d'une existence de plein exercice ; elle ne m'a pas été accordée, que ce soit par suite de mes égarements ou par la volonté des dieux. L'écriture du moi s'efforce de rétablir la vérité de qui je fus ; ma vie telle qu'elle s'est réalisée n'a pas épuisé la plénitude du

sens ; cette plénitude, je veux la restaurer sur le plan du récit, qui dissipera les malentendus et les faux sens et permettra de me manifester dans l'intégralité, l'intégrité de mon être.[1]

Un des mobiles est particulièrement intéressant pour la suite de notre propos, « la recherche d'un sens », car trouver un sens, c'est aussi trouver un ordre. G. May remarque que les écrivains ont un besoin instinctif de trouver un ordre dans la partie de vie qu'ils ont déjà vécue, besoin qui transparaît dans le souci de donner un titre aux différentes tranches de l'autobiographie, de les diviser en chapitres.... Ce mobile a donc un effet sur la forme littéraire de l'œuvre : le « pourquoi » mène à un « comment ». Quels sont les choix formels de Beauvoir ?

May et Lejeune s'accordent sur un premier point : la plupart des autobiographies sont rédigées à la première personne du singulier, Beauvoir n'échappe pas à cette généralité. Comment, à partir de là, s'établit l'identité de *l'auteur* et du *narrateur-personnage* ? Lejeune explique que dans le cas de la communication écrite, la personne qui énonce le discours doit permettre son identification à l'intérieur même de ce discours. Or cette identification est possible grâce au nom propre : « C'est dans le *nom propre* que personne et discours s'articulent avant même de s'articuler dans la première personne, comme le montre l'ordre d'acquisition du langage par les enfants. »[2] Pour Lejeune, c'est donc par rapport au *nom propre* que l'on doit situer les problèmes de l'autobiographie. C'est dans le nom inscrit sur la couverture et sur la page de garde que se résume l'existence de ce qu'on appelle l'auteur. Ce nom engage une personne réelle, c'est-à-dire dont l'existence est avérée par l'état civil et vérifiable, même si personne ne va vérifier :

L'autobiographie (récit racontant la vie de l'auteur) suppose qu'il y ait *identité de nom* entre l'auteur (tel qu'il figure, par son nom, sur la couverture), le narrateur du récit et le personnage dont on parle. C'est là un critère simple, qui définit en même temps tous les autres genres de la littérature intime (journal, autoportrait, essai).[3]

---

[1] GUSDORF, Georges, *Lignes de vie 2, auto-bio-graphie,* Editions Odile Jacob, 1991.
[2] *Le Pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 22.
[3] *Ibidem*, p. 23-24.

L'autobiographie suppose donc une *identité assumée* au niveau de l'énonciation, et secondairement une *ressemblance* produite au niveau de l'énoncé. Cette identité est affirmée par « le pacte autobiographique », notion créée par Lejeune, qui en donne la définition suivante :

> Le pacte autobiographique, c'est l'affirmation dans le texte de cette identité, renvoyant en dernier ressort au *nom* de l'auteur sur la couverture. Les formes du pacte autobiographique sont très diverses : mais toutes, elles manifestent l'intention d'honorer sa *signature*. Le lecteur pourra chicaner sur la ressemblance, jamais sur l'identité. On sait trop combien chacun tient à son nom.[1]

Ce contrat est important car il détermine l'attitude du lecteur : si l'identité n'est pas établie (cas de la fiction), le lecteur cherchera à établir des ressemblances ; si elle est affirmée (cas de l'autobiographie), il cherchera des différences. Ce pacte peut s'établir de manière implicite ou patente. Il s'établit implicitement au niveau de la liaison auteur-narrateur, à l'occasion du pacte autobiographique qui peut prendre deux formes : l'emploi de titre ne faisant aucun doute sur le fait que la première personne renvoie au nom de l'auteur (Histoire de ma vie, Autobiographie...) ou la section initiale du texte où « le narrateur prend des engagements vis-à-vis du lecteur en se comportant comme s'il était l'auteur, de telle manière que le lecteur n'a aucun doute sur le fait que le "je" renvoie au nom porté sur la couverture, alors même que le nom n'est pas répété dans le texte. » De manière patente, le pacte s'établit au niveau du nom que se donne le narrateur-personnage dans le récit lui-même et qui est le même que celui de l'auteur sur la couverture. Lejeune conclut : « Il est nécessaire que l'identité soit établie au moins par l'un des deux moyens ; il arrive souvent qu'elle le soit par les deux à la fois. »[2]

Qu'en est-il chez Simone de Beauvoir ? Comme précédemment, le cas « Beauvoir » est assez classique. Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, le titre à lui seul ne suffit pas à signifier au lecteur qu'il va lire une autobiographie. Cependant, le nom de Beauvoir sur la couverture, écrivain connu, est une piste. Par ailleurs, l'identité est rapidement établie de manière patente : dès la première phrase

---

[1] *Le Pacte autobiographique, op. cit.*, p. 26.
[2] *Ibidem*, p. 27.

d'une part, « Je suis née à quatre heures du matin, le 9 janvier 1908... », phrase qui nous renseigne sur un état civil parfaitement vérifiable, puis par l'utilisation du prénom d'autre part, quelques pages plus loin : « On disait aussi, non sans un soupçon de fierté : "Simone est têtue comme une mule." » (*MJFR*, 21) Le pacte est noué. Est-il nécessaire de le réaffirmer dans les volumes suivants ? C'est ce que fera Simone de Beauvoir puisque chacun des autres volumes est précédé d'un prologue qui non seulement relie explicitement le volume présent aux précédents, mais aussi justifie qu'elle écrive une suite. Le contrat avec le lecteur est noué et réaffirmé.

L'identité étant posée, nous arrivons à la délicate question de la ressemblance : or « identité n'est pas ressemblance ». Savoir si l'auteur se peint exactement comme il a été, autrement dit si le personnage ressemble à l'auteur, est une question inévitable lorsqu'on aborde l'autobiographie. Lejeune et May l'abordent différemment mais aboutissent à des conclusions qui ne sont pas contradictoires.

Lejeune introduit la notion de *modèle* :

> L'identité est un *fait* immédiatement saisi - accepté ou refusé, au niveau de l'énonciation ; la ressemblance est un *rapport*, sujet à discussions et à nuances infinies, établi à partir de l'énoncé. L'identité se définit à partir des trois termes : auteur, narrateur et personnage. Narrateur et personnage sont les figures auxquelles renvoient, *à l'intérieur du texte,* le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé ; l'auteur, représenté à la lisière du texte par son nom, est alors le référent auquel renvoie, de par le pacte autobiographique, le sujet de l'énonciation. Dès qu'il s'agit de *ressemblance*, on est obligé d'introduire un quatrième terme symétrique du côté de l'énoncé, un référent extra-textuel qu'on pourrait appeler le prototype ou mieux, le *modèle*.[1]

A la différence des textes de fiction, autobiographie et biographie sont des textes *référentiels*, c'est-à-dire qu'ils prétendent donner une information sur une réalité extérieure au texte et sont donc susceptibles de se soumettre à une épreuve de vérification. Les textes référentiels comportent donc un *« pacte référentiel »* qui définit le champ du réel visé ainsi que le degré de ressemblance auquel le texte prétend. Dans le cas de l'autobiographie, ce pacte référentiel est lié au pacte

---

[1] *Le Pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 35-36.

autobiographique, dont il est parfois difficile à dissocier : « La formule en serait non plus "Je soussigné", mais "je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité". Le serment prend rarement une forme aussi abrupte et totale : c'est une preuve supplémentaire d'honnêteté que de la restreindre au *possible* (la vérité telle qu'elle m'apparaît, dans la mesure où je puis la connaître, etc., faisant la part des inévitables oublis, erreurs, déformations involontaires, etc.), et que de signaler explicitement le *champ* auquel ce serment s'applique (la vérité sur tel aspect de ma vie, ne m'engageant en rien sur tel autre aspect). »[1]

C'est exactement ainsi que procède Beauvoir dans le prologue de *La Force de l'âge* :

> Cependant, je dois les [mes lecteurs] prévenir que je n'entends pas leur dire *tout.* J'ai raconté sans rien omettre mon enfance, ma jeunesse ; mais si j'ai pu sans gêne, et sans trop d'indiscrétion, mettre à nu mon lointain passé, je n'éprouve pas à l'égard de mon âge adulte le même détachement et je ne dispose pas de la même liberté. Il ne s'agit pas ici de clabauder sur moi-même et sur mes amis ; je n'ai pas le goût des potinages. Je laisserai résolument dans l'ombre beaucoup de choses. (*FA,* 12-13)

Ce passage est probant dans la mesure où Beauvoir s'adresse très explicitement à ses lecteurs, concluant avec eux pacte autobiographique et pacte référentiel. Cependant, s'il est nécessaire dans l'autobiographie que le pacte référentiel soit conclu et tenu, « il n'est pas nécessaire que le résultat soit de l'ordre de la stricte ressemblance » explique Philippe Lejeune. Le pacte référentiel peut être, selon le jugement du lecteur, mal tenu sans que la valeur référentielle du texte disparaisse. Pour lever ce paradoxe, il faut faire intervenir la notion de « modèle », qui désigne le réel auquel l'énoncé prétend *ressembler.* Cette ressemblance peut se situer à deux niveaux : « sur le mode négatif - et au niveau des éléments du récit - intervient le critère de *l'exactitude* ; sur le mode positif - et au niveau de la totalité du récit -, intervient ce que nous appellerons la *fidélité.* L'exactitude concerne *l'information,* la fidélité, la *signification.* »[2]

---

[1] *Le Pacte autobiographique, op. cit.,* p. 36.
[2] *Ibidem,* p. 37.

Lejeune établit alors un schéma où on voit que dans le cas de l'autobiographie le sujet de l'énoncé est égal au sujet de l'énonciation. Que recouvre cette identité ? Le narrateur est au personnage (passé ou actuel) ce que l'auteur est au modèle : « [...] ceci implique que le terme ultime de vérité (si l'on raisonne en termes de ressemblance) ne peut plus être l'être-en-soi du passé (si tant est qu'une telle chose existe), mais l'être-pour-soi manifesté dans le présent de l'énonciation. Que dans sa relation à l'histoire (lointaine ou quasi contemporaine) du personnage, le narrateur se trompe, mente, oublie ou déforme, - et erreur, mensonge, oubli ou déformation prendront simplement, si on les discerne, valeur d'aspects, parmi d'autres, d'une énonciation qui, elle, reste authentique. » Lejeune appelle « authenticité » ce rapport intérieur propre à l'emploi de la première personne ; il ne se confond ni avec l'identité, qui renvoie au nom propre, ni avec la ressemblance « qui suppose un jugement de similitude entre deux images différentes porté par une tierce personne. »[1]

L'énonciation est donc authentique, la question de la ressemblance est secondaire, et du coup, celle de la vérité aussi. Lejeune conclut ainsi cette analyse : « Le fait que *nous* jugions que la ressemblance n'est pas obtenue est accessoire à partir du moment où nous sommes sûrs qu'elle a été visée. »[2]

Ce qui nous semble intéressant dans cette analyse, c'est qu'elle confère toute son importance à l'énonciation, et donc à l'acte d'écriture : que l'on repère des déformations, des mensonges, des entorses à la réalité, nous ne pourrons nier l'authenticité de l'acte d'écriture, tout n'étant peut-être d'un genre à l'autre, au sein de l'œuvre d'un auteur, qu'une façon de parler. Cette analyse rejoint celle de Jean Starobinski qui dans *La Relation critique* analyse le « style de l'autobiographie ». Il explique que le style est lié au présent de l'acte d'écrire. Ce lien rend parfois suspectes aux yeux des critiques des autobiographies, « trop bien écrites pour être vraies » ; mais Starobinski réfute ce cliché :

---

[1] *Le Pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 39-40.
[2] *Ibidem.*, p. 40.

> Au vrai, le passé ne peut jamais être évoqué qu'à partir d'un présent : la "vérité" des jours révolus n'est telle que pour la conscience qui, accueillant aujourd'hui leur image, ne peut éviter de leur imposer sa forme, son style. Toute autobiographie - se limitât-elle à une pure narration - est une auto-interprétation. Le style est ici l'indice de la relation entre le scripteur et son propre passé, en même temps qu'il révèle le projet, orienté vers le futur, d'une manière spécifique de se révéler à autrui.[1]

Ainsi la qualité originale du style, en insistant sur le *présent* de l'acte d'écrire, privilégie l'arbitraire de la narration plutôt que la fidélité de la réminiscence. Le style devient un principe de déformation, mais apparaîtra comme le porteur « d'une véracité au moins *actuelle* » : « Si douteux que soient les faits relatés, l'écriture du moins livrera une image "authentique", de la personnalité de celui qui "tient la plume". »[2]

Jean Starobinski applique cette conception à l'autobiographie de Rousseau dans son essai intitulé *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle* ; peu importe l'exactitude de la réminiscence :

> Rousseau veut peindre son âme en nous racontant l'histoire de sa vie ; ce qui compte par dessus tout n'est pas la vérité historique, c'est l'émotion d'une conscience laissant le passé émerger et se représenter en elle. Si l'image est fausse, au moins l'émotion actuelle ne l'est pas. La vérité que Rousseau veut nous communiquer n'est pas l'exacte localisation des faits biographiques, mais la relation qu'il entretient avec son passé. [...] En déformant son image, il révèle une réalité plus essentielle, qui est le regard qu'il porte sur lui-même, l'impossibilité où il est de se saisir autrement qu'en se déformant. [...] Cet ensemble constitue une vérité plus complète, mais qui échappe aux lois de la vérification. Nous ne sommes plus dans le domaine de la *vérité* (de l'*histoire* véridique), nous sommes désormais dans celui de l'*authenticité* (du *discours* authentique).[3]

Les déformations sont essentielles au genre autobiographique, et nous indiquent quel rapport l'écrivain entretient avec son passé. C'est dans cette perpective que les oublis, erreurs, mensonges de Simone de Beauvoir, dans la mesure où nous pourrons les repérer, nous intéresseront, comme le reflet de celle « qui tient la plume ».

---

[1] *La Relation critique, op. cit.*, p. 85.
[2] *Ibidem*, p. 86-87.
[3] *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle,* Gallimard, 1971, p. 236-237.

Quant à George May, analysant les problèmes posés par le rapport entre le personnage et son référent réel, il commence par montrer que les sources de déformation de la réalité sont nombreuses. Tout d'abord, la mémoire n'est pas infaillible : elle a ses faiblesses et ses caprices. May reprend à ce sujet une analyse de A. Maurois dans *Aspects de l'autobiographie*[1] :

> Il y distinguait cinq raisons principales conduisant à "rendre le récit autobiographique mensonger" : le simple oubli ; "l'oubli volontaire pour des raisons esthétiques" ; la censure naturelle "qu'exerce l'esprit sur ce qui est désagréable" ; la pudeur ; et enfin la reconstitution après coup d'une causalité qui avait été sans effet sur le moment.[2]

Tout autobiographe est conscient des défaillances de la mémoire, mais s'en accommode. G. May cite à ce propos Simone de Beauvoir :

> Dans le même ordre d'idées Simone de Beauvoir révèle clairement dans les lignes qui suivent que le personnage de "jeune fille rangée" qui donne son titre au premier volume de son autobiographie n'a peut-être jamais existé dans la réalité disparue, mais qu'il correspond à une réalité mentale qui, elle, existe au moment où elle écrit : "L'image que je retrouve de moi aux environs de l'âge de raison est celle d'une petite fille rangée, heureuse et passablement arrogante. Deux ou trois souvenirs démentent ce portrait et me font supposer qu'il eût suffi de peu de chose pour ébranler mon assurance" (*MJFR*, 85)[3]

Autre source de déformation : l'interférence entre le passé et le présent de l'écriture. Ces interférences sont inévitables et plus ou moins complexes selon les auteurs. Par ailleurs, l'utilisation de documents, d'ordre général (journaux), ou privés (journal intime) peut faire croire à l'autobiographe qu'ils ont une valeur supérieure à son propre souvenir, ce qui n'est pas forcément le cas. May conclut que l'autobiographie, qui se fonde sur la mémoire, aidée ou non de documents, « repose inévitablement sur une base flottante et vulnérable à de multiples distorsions et illusions ».[4]

A des déformations inévitables, s'ajoutent des déformations volontaires ; la principale résulte du « récit ironique » : consciemment ou non, il arrive que

---

[1] MAUROIS, André, *Aspects de l'autobiographie,* Paris, Grasset, 1930, p. 193-213.
[2] *L'Autobiographie, op. cit.*, p. 77.
[3] *Ibidem*, p. 78.
[4] *Ibidem*, p. 81.

l'autobiographe envisage avec humour et ironie le personnage qu'il a été autrefois. Nous l'avons déjà constaté chez Simone de Beauvoir qui se moquait quelque peu de ses promesses solennelles d'être un jour écrivain, de témoigner de tout, alors qu'elle n'avait, à ce moment là, rien à dire :

> Probablement parce qu'ils éprouvent instinctivement le besoin de ne pas revivre par le souvenir et de le détacher donc d'eux par le mécanisme de l'ironie. D'une manière ou de l'autre, ce recours à l'ironie constitue un double manquement au devoir qu'a l'historien d'être véridique. En effet, en substituant à l'émotion du moment (rejetée par haine ou par crainte) le détachement supérieur qui fait naître le sourire, ces écrivains trahissent, d'une part, la réalité historique en masquant l'émotion passée et, de l'autre, ils recouvrent l'événement d'autrefois du voile trompeur du présent. Ce recours révèle donc, de la part de l'autobiographe, un double choix : le présent plutôt que le passé et la tête plutôt que le cœur.[1]

Toutes ces observations nous conduisent à suivre G. May lorsqu'il conclut que l'autobiographie semble vouée à l'inexactitude historique, voire au mensonge. L'autobiographe est obligé d'admettre un jour ou l'autre qu'il ne peut exprimer la vérité. May cite à ce propos Beauvoir : « Cette belle histoire qui était ma vie, elle devenait fausse à mesure que je me la racontais. » (*MJFR*, 442) Ce problème de la vérité dans l'autobiographie est donc pour May un faux problème. L'autobiographie ne peut être véridique, d'une part, parce que le présent de l'écriture empêche l'autobiographe de coïncider pleinement avec le passé qu'il relate, d'autre part, parce que par l'écriture, il impose à la réalité une forme qui ne peut que la déformer.

De même, la question de la sincérité est un autre faux problème, puisque bon nombre d'auteurs d'autobiographies réussies reconnaissent qu'ils n'ont pas tout dit. La vanité, dont on a vu le rôle, vient en outre influencer la sincérité : « Comme tout idéal, la sincérité, comme la vérité peut donc tout au plus être un but vers lequel on se dirige ; elle ne peut pas être davantage atteinte par l'autobiographie que par d'autres voies. »[2]

Ainsi, la vérité du récit autobiographique, si vérité il y a, n'est pas à rechercher dans la correspondance entre ce que dit l'auteur et ce qu'il a été, mais

---

[1] *L'Autobiographie, op. cit.*, p.81-82.
[2] *Ibidem*, p. 90.

plutôt comme nous l'avons vu plus haut avec Starobinski dans l'authenticité de l'acte d'écrire. May pour achever son analyse cite Georges Gusdorf qui conforte cette conception :

> Ce qui fait la valeur de l'autobiographie ne peut être selon lui, son authenticité historique, ni même sa réussite historique, mais le témoignage humain qu'elle apporte : "La fonction proprement littéraire, artistique, a [...] plus d'importance que la fonction historique et objective, en dépit des prétentions de la critique positive d'hier et d'aujourd'hui. Mais la fonction littéraire elle-même, si l'on veut vraiment comprendre l'essence de l'autobiographie, apparaît encore secondaire par rapport à la signification anthropologique. [...] D'où la nécessité d'une critique seconde qui, au lieu de vérifier la correction matérielle du récit ou de mettre en lumière sa valeur artistique, s'efforce d'en dégager la signification intime et personnelle, en le considérant comme un symbole, en quelque sorte, ou la parabole, d'une conscience en quête de sa propre vérité". [1]

« Emotion d'une conscience laissant le passé émerger en elle », « symbole, en quelque sorte, ou parabole, d'une conscience en quête de sa propre vérité », ces analyses nous invitent à lire le récit autobiographique en privilégiant l'acte d'écriture. Il est moins important de savoir si un auteur a tout dit, s'il a été effectivement sincère, s'il n'a pas menti, que de s'attacher à l'acte d'écrire, dont on ne peut nier l'authenticité, à son intention d'être sincère, et à la quête qu'il poursuit à travers cette écriture.

Nous avons vu précédemment que les mobiles qui conduisent un auteur à raconter sa propre vie déterminaient souvent la forme qu'il allait donner à cette autobiographie. Ainsi, raconter sa vie pour trouver un sens, conduit souvent l'auteur à adopter un ordre de récit qui ne correspond pas à sa vie telle qu'il l'a vécue, ce qui confirme l'impossible vérité de l'autobiographie.

May envisage plusieurs ordres : les ordres thématique, associationniste, didactique, pour en arriver à l'ordre chronologique, le plus couramment utilisé et le plus couramment aussi critiqué. C'est l'ordre choisi par Beauvoir pour les trois premiers volumes de son autobiographie, ordre qu'elle abandonnera dans *Tout compte fait* pour un ordre thématique. Les autobiographes reprochent à l'ordre

---

[1] *Conditions et limites de l'autobiographie*, p. 119, cité par MAY, George, *op. cit.*, p. 90-91.

chronologique d'être infidèle à la réalité, mais si le récit collait vraiment à la réalité, il serait si discontinu qu'il serait incompréhensible. Il y a respect de la chronologie dans la mesure où les scènes se succèdent dans le récit dans l'ordre où elles ont eu lieu dans la réalité, mais les intervalles entre ces scènes sont rarement comblés : pour rendre ces scènes intelligibles, l'autobiographe ne choisit que les souvenirs qui s'y rapportent directement, éliminant du même coup des détails qui étaient cependant présents à sa conscience au moment de la remémoration : « Il s'agit donc d'un ordre chronologique résultant d'un tri, sinon, dans certains cas, d'un procédé de censure. »[1] Le choix d'une forme a donc une incidence sur la « vérité » de l'autobiographie. Par ailleurs, même lorsque l'autobiographe se propose de rapporter tout ce dont il a gardé le souvenir, il doit soumettre son récit à un ordre qui rende le texte lisible ; or cet ordre « est fréquemment (sinon même toujours) infidèle à une réalité psychique passée, laquelle précisément se présentait à la conscience sans aucun ordre apparent, en vrac. »[2] Au moment d'écrire, les souvenirs surgissent au mépris de toute chronologie ; les noter ainsi serait une infidélité à la réalité passée ; mais les remettre en ordre relève aussi d'une reconstitution. Quelle vérité doit prédominer ? Celle du passé, moment de l'expérience ou vérité de la remémoration et de l'acte d'écriture ? :

> Et pourtant ce procès fait par tant d'autobiographes à l'ordre chronologique n'a pas eu pour résultat l'adoption généralisée d'un autre ordre. Le vrai semble être que la condition même de l'autobiographie est de faire face à un dilemme insoluble : ou bien imposer au foisonnement capricieux des souvenirs un ordre quelconque et manquer ce faisant à la véracité ; ou bien renoncer à la recherche d'un ordre qui n'existe pas dans l'expérience vécue et manquer ce faisant à l'intelligibilité. L'autobiographe écrivant en général pour communiquer avec un lecteur, on comprend que ce soit la première de ces options qu'il ait le plus souvent choisie. Et s'il en résulte cette infidélité à la vérité qui désole Gide et tant de ses confrères, peut-être l'autobiographe s'y résigne-t-il à la pensée que d'autres facteurs convergents et inhérents au genre semblent bien mener à la conclusion que cette infidélité, qu'il ne peut faire autrement que de juger inacceptable, est en fait une condition même de l'autobiographie.[3]

Lejeune se montre très sévère à l'égard des autobiographes qui ne remettent pas radicalement en question cet ordre qui n'a rien de naturel. Il leur reproche de ne

---

[1] *L'Autobiographie, op. cit.*, p. 74.
[2] *Ibidem*, p. 75.
[3] *Ibidem*, p. 76-77.

pas s'interroger avant tout sur la structure à donner à leur récit alors qu'ils veulent justement transmettre ce qu'ils ont de singulier :

> L'expérience montre que l'expression de la singularité est envisagée généralement comme un problème de *contenu* (caractère exceptionnel de l'information apportée), ou comme un problème de *style* (travail de l'expression, du jeu des tons, et de l'attitude du narrateur en face du héros et du lecteur), très rarement comme un problème de *structure* du texte.[1]

Les très rares autobiographes qui ont inventé un nouvel ordre du récit sont des écrivains qui ont déjà passé une partie de leur vie à remettre en question les procédés traditionnels d'écriture d'une biographie et qui ont élaboré une nouvelle vision de l'homme : Lejeune en distingue principalement deux, Michel Leiris et Jean-Paul Sartre. Les autres, même s'ils se plaignent, n'inventent pas une nouvelle forme : d'ailleurs Lejeune critique assez vivement Beauvoir qui, après avoir éprouvé les limites de l'ordre chronologique, se rabat dans *Tout compte fait* « sur des solutions qui ne valent guère mieux, comme l'essai par rubrique, ou la démultiplication du récit en séries linéaires juxtaposées »[2].

Peut-être cette préférence pour la chronologie s'explique parce qu'elle régit tous nos rapports à autrui, voire nos rapports avec nous-mêmes : « Nous ne sommes constitués comme sujets que par ce rapport à autrui, et il est naturel que la chronologie, base de notre histoire, tienne une place capitale dans le récit de vie. »[3]

Cette technique du récit chronologique serait donc conforme à la nature des choses. Cependant Lejeune montre qu'elle repose sur deux postulats que Sartre « a justement remis en question dans sa phénoménologie de la temporalité : l'existence d'un passé en soi, et l'identité du rapport de succession et du rapport de causalité. » L'autobiographe s'imagine que c'est l'être en soi du passé qui est l'objet de son récit (d'où le souci d'exactitude), et perçoit sa relation actuelle au passé comme un empêchement (défaillances de la mémoire, confusion...). Or Sartre montre dans *L'Etre et le Néant* qu'il n'existe pas de passé en soi, il n'y a de passé que par mon

---

[1] *Le Pacte autobiographique, op. cit.*, p. 198.
[2] *Ibidem*, p. 200.
[3] *Ibidem*, p. 198.

présent actuel ; Lejeune s'étonne que Beauvoir, malgré sa culture existentialiste et la connaissance qu'elle avait, dès 1954, de l'autobiographie de Sartre, ait construit toute son autobiographie sur cette « conception naïve du passé en soi » :

> Cela se voit aussi bien dans les techniques qu'elle emploie, que dans les réflexions qu'elle fait sur la problématique du genre, même quand elle les formule dans un vocabulaire à l'apparence existentialiste. Si elle critique le récit chronologique, par exemple, tout en continuant à l'employer, ce n'est pas parce qu'il trahit l'être-pour-moi du passé, mais son être en soi : elle imagine visiblement le passé comme une succession de présents ayant chacun son être en soi (c'est-à-dire un passé et un futur à l'intérieur de chaque présent) : d'un point de vue existentialiste, elle a raison de penser que chaque présent *est* ainsi *quand il est présent* (c'est pourquoi elle devrait plutôt pratiquer franchement le journal intime, au lieu d'essayer de le déguiser en autobiographie), mais tort de penser que le passé est constitué d'une addition de présents en soi, qu'il faudrait reconstituer un à un et aligner dans l'ordre chronologique.[1]

La critique de Lejeune est sévère ; mais nous la nuancerons en utilisant les propres arguments de Beauvoir quant à ses choix formels. Le respect de l'ordre chronologique suppose aussi, selon Lejeune, « une certaine conception de la causalité, étriquée et mécaniste ». Reprenant les analyses de Sartre, il écrit :

> Même si on voulait, comme Simone de Beauvoir, trouver l'être en soi du passé, ce n'est pas en additionnant la temporalité intérieure à chaque instant dans un ordre linéaire qu'on y arriverait. A supposer qu'à l'intérieur de ma relation au passé, je veuille ainsi viser le passé-en-soi, je n'y arriverai jamais en accumulant : seule une vision globale, synthétique, peut appréhender la temporalité. Il ne s'agit pas de représenter la multiplicité des instants, divisant l'espace de la vie comme Zénon d'Elée, mais de prouver le mouvement en marchant, en dégageant la loi selon laquelle s'engendre le mouvement. L'autobiographie, pour Sartre, ce ne sera pas "l'histoire de mon passé", mais " l'histoire de mon avenir", c'est-à-dire la reconstruction du *projet*.[2]

Nous verrons plus loin que ces concepts sartriens sont utilisés par Beauvoir pour justifier la structure de son récit autobiographique ; mais Lejeune reproche à Beauvoir d'avoir caché sous une démarche apparemment dialectique une démarche qui n'était que banalement chronologique : « Simone de Beauvoir, elle, maquille en

---

[1] *Le Pacte autobiographique, op. cit.*, p. 235-236.
[2] *Ibidem*, p. 237.

dialectique la suite très sagement chronologique du récit, et essaie de nous faire prendre pour des articulations de sens les jointures d'une juxtaposition thématique. »[1]

Eliane Lecarme-Tabone réfute les critiques de Lejeune : « Il n'y a pas, certes, dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, "dictature de la dialectique" sur la chronologie comme dans *Les Mots* tels que les interprète Philippe Lejeune, ni une "apparence chronologique et thématique" qui s'opposerait à "une réalité dialectique", mais une triple réalité chronologique, thématique et dialectique, l'ordre logique structurant l'organisation chronologico-thématique et l'intégrant. »[2] Beauvoir a très bien perçu les lacunes de l'ordre chronologique, mais, comme l'explique G. May, il est difficile d'en trouver un autre. Nous pouvons en outre ajouter quelques hypothèses. Beauvoir hésite entre les termes « autobiographie » et « mémoires » pour désigner ses ouvrages, utilisant le second dans le premier volume. Or, si effectivement, elle s'inspire des Mémoires écrits auparavant, il est naturel qu'elle en reprenne l'ordre chronologique qui y est utilisé. Au fil des volumes, la place accordée à sa vie publique s'accroît, les références à la seconde guerre mondiale, à la guerre froide, à l'Algérie, au Vietnam, à la vie politique française, sont données en respectant le déroulement des événements ; même lorsqu'elle adopte un ordre thématique dans *Tout compte fait*, elle suivra dans chaque rubrique un ordre chronologique. En outre, elle se sert de son journal intime pour rédiger ses mémoires, voire elle y insère des extraits : cette méthode suppose un respect minimum de la chronologie.

Dernier aspect avant de voir comment Beauvoir envisage elle-même ses écrits autobiographiques : quels sont les liens entre roman et autobiographie ? Beauvoir autobiographe est connue pour ses romans : le lecteur inévitablement établit des liens entre ses différentes œuvres.

Un lieu commun courant consiste à penser que le roman est plus vrai que l'autobiographie. Beauvoir, comme tous les autobiographes, n'y a pas échappé, puisque dans le prologue de *La Force des choses,* elle évoque le reproche qu'on lui a

---

[1] *Le Pacte autobiographique, op. cit.*, p. 236.
[2] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 68.

fait de se livrer davantage dans ses romans que dans ses mémoires. Philippe Lejeune démonte ce lieu commun. De nombreux auteurs, comme Gide ou Mauriac, ont affirmé que le roman était plus vrai que l'autobiographie. Pourquoi n'ont-ils pas écrit que des romans ? En fait, s'ils n'avaient pas aussi publié des textes autobiographiques, personne n'aurait vu de quel ordre était la vérité qu'il fallait chercher dans leurs romans. Une telle affirmation étend le pacte autobiographique à l'ensemble de leurs œuvres :

> Ainsi posé, le problème change complètement de nature. Il ne s'agit plus de savoir lequel, de l'autobiographie ou du roman, serait le plus vrai. Ni l'un ni l'autre ; à l'autobiographie, manqueront la complexité, l'ambiguïté, etc. ; au roman, l'exactitude ; ce serait donc : l'un plus l'autre ? Plutôt : l'un *par rapport* à l'autre. Ce qui devient révélateur, c'est l'espace dans lequel s'inscrivent les deux catégories de textes, et qui n'est réductible à aucun des deux. Cet effet de relief obtenu par ce procédé, c'est la création, pour le lecteur, d'un "espace autobiographique".[1]

Cette analyse nous paraît intéressante, car Beauvoir elle-même a invité plusieurs fois le lecteur à considérer son œuvre dans sa globalité et a évoqué la dialectique qui existait entre ses différentes œuvres. Par ailleurs nous avons vu dans la première partie de ce chapitre, combien elle concevait aussi de façon autobiographique ses romans. Il sera donc très fructueux, pour étudier les figures féminines dans l'autobiographie, de ne pas nous limiter à ce corpus : l'évocation d'une même femme dans l'autobiographie, les romans, et même la correspondance, permet des analyses plus riches. Ainsi, la critique littéraire, comme Beauvoir, nous invite à saisir un auteur dans l'ensemble de son œuvre et non de façon parcellaire.

De plus, nous remarquons qu'en fait l'autobiographie est surtout définie par ce contrat entre le lecteur et l'auteur. C'est ce contrat qui détermine le mode de lecture du texte. L'autobiographie est autant un mode d'écriture qu'un mode de lecture, théorie que n'aurait pas reniée Beauvoir, qui à la suite de Sartre, attend que le lecteur engage sa liberté dans sa lecture et voit dans l'œuvre littéraire un ouvrage collectif.

---

[1] *Le Pacte autobiographique, op. cit.*, p. 42.

G. May, comme Lejeune, démonte le sophisme selon lequel le roman serait plus vrai que l'autobiographie. Il fait remarquer que derrière la diversité des œuvres littéraires, le besoin qu'a l'écrivain de se manifester est toujours présent. Le roman est donc toujours plus ou moins autobiographique, seul varie le dosage de la part relative d'autobiographie. May propose de classer les romans suivant un éventail allant des romans où la part du souvenir est la plus forte à ceux où la part de fiction est la plus grande. Cette même méthode peut permettre de classer les autobiographies, selon la part respective de l'imagination et de la mémoire. Il arrive alors à formuler cette hypothèse :

> Et lorsqu'on contemple ainsi côte à côte ces deux éventails, on ne peut s'empêcher de se poser une question troublante : ne correspondent-ils pas en fait aux deux moitiés d'un éventail unique, coupé en deux par nos habitudes mentales et non par la nature des œuvres ? [1]

Cet éventail unique mènerait du roman à l'autobiographie, selon une série de dégradés du violet au rouge : dans la première bande (violet), on rangerait les romans où la personnalité des auteurs est la moins présente, puis dans la seconde (indigo), les romans personnels ou biographiques où l'on ne peut repérer une véritable transposition de l'auteur dans le personnage principal. Dans la troisième bande (bleu), se trouveraient les romans autobiographiques à la troisième personne, organisés autour d'un personnage principal qui est la transposition plus ou moins évidente de l'auteur, puis dans la quatrième (vert) les romans autobiographiques à la première personne, qui ne se distinguent des précédents que par le choix du récit personnel. La cinquième bande (jaune) serait celle de l'autobiographie romancée, se présentant comme une autobiographie mais avec une part d'affabulation importante, la sixième (orangé), celle de l'autobiographie pseudonyme, où l'auteur a choisi de se montrer sous un nom d'emprunt. Ce qui différencie l'autobiographie pseudonyme du roman autobiographique, c'est la présence ou l'absence du « pacte autobiographique ». Ces deux catégories intermédiaires permettent aux deux éventails de se toucher. La

[1] *L'Autobiographie, op. cit.*, p. 188.

dernière bande (rouge) est celle de l'autobiographie tout court, qui ne se différencie de la précédente que par l'authenticité des noms.

Les œuvres autobiographiques de Beauvoir se situent dans la dernière bande du spectre ; ses romans, parus avant son autobiographie, peuvent être classés dans la bande bleue, alors que ses derniers romans, *Les Belles Images* et *La Femme rompue,* appartiendraient plutôt à la bande indigo. Cette analyse a l'avantage de contester quelque peu la frontière entre les genres et de montrer que du roman à l'autobiographie, seule diffère la manière d'écrire. Ainsi, par des voies différentes, May et Lejeune montrent qu'il n'y a pas de différence essentielle entre le roman et l'autobiographie, et surtout que l'un n'est pas plus vrai, véridique que l'autre. Beauvoir, nous le verrons, assigne les mêmes buts aux deux genres.

Les écrits autobiographiques de Beauvoir se prêtent donc aux analyses classiques du genre : elle n'a pas cherché à en rénover la conception, comme le lui reproche d'ailleurs Lejeune. Elle apparaît comme une autobiographe ordinaire, aux prises avec les difficultés inhérentes au genre : ordre, vérité... Cependant, sa propre approche de son œuvre va enrichir cette image, et nous révéler une autobiographie ambiguë.

### 1.2.3. Beauvoir autobiographe

Beauvoir autobiographe s'interroge sur le travail d'écriture proprement dit, la qualité littéraire de ses mémoires, comme sur leur contenu et leur structure.

Raconter sa vie ne va pas de soi. Beauvoir s'en explique dans une conférence donnée au Japon en 1966 :

> En fait, il ne s'agit pas du tout, quand on compose des mémoires, d'écrire sous la dictée d'une espèce de dictaphone qu'on aurait à l'intérieur de la tête. Il y a des gens qui s'imaginent ça, des gens qui n'ont aucune idée de ce qu'est l'écriture. Ils disent : ce n'est pas malin, si j'avais seulement du temps, moi je ne ferais pas tant d'histoires, je m'assiérais devant ma table et j'écrirais d'un bout à l'autre ce qui m'est arrivé, tout le monde peut faire ça. Mais non : écrire une autobiographie, c'est vraiment re-créer des événements qu'on a derrière soi sous forme de souvenirs. Il faut les réanimer, les ressusciter, ce qui exige un travail véritablement créateur.[1]

[1] *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, « Mon expérience d'écrivain », *op. cit.*, p. 451-452.

Pour pouvoir réanimer, ressusciter ce passé, Beauvoir utilise une documentation : lettres, journaux intimes, journaux, livres, ce qui explique qu'elle passe de longues heures à la Bibliothèque Nationale à chaque fois qu'elle rédige un volume autobiographique : « Il s'agit en vérité de construire une histoire du passé, grâce à un travail de logique et de documentation. Je me suis servie de tout ce que j'ai pu retrouver comme documents : des journaux intimes, des lettres ; et aussi les indications fournies par les livres, par la presse. »[1]

Cette technique de documentation peut enrichir notre réflexion sur la frontière entre mémoires et autobiographie chez Beauvoir ; en effet, ce souci de l'exactitude historique caractérise une mémorialiste qui veut raconter son époque fidèlement. Une fois cette documentation amassée, elle se met à rédiger :

> Quand je me sens prête, j'écris d'affilée trois ou quatre cents pages. C'est un labeur pénible : il exige une intense concentration, et le fatras que j'accumule me dégoûte. Au bout d'un mois ou deux, je suis trop écœurée pour poursuivre. Je repars à zéro. Malgré les matériaux dont je dispose, la feuille de nouveau est blanche et j'hésite avant de plonger. En général, je commence mal, par impatience ; je voudrais tout dire d'un coup : mon récit est pâteux, désordonné et décharné. Peu à peu, je me résigne à prendre mon temps. Vient l'instant où je trouve la distance, le ton, le rythme qui me satisfont ; je démarre pour de bon. M'aidant de mon brouillon, je rédige à grands traits un chapitre. Je reprends la première page et arrivée en bas, je la refais phrase par phrase ; ensuite je corrige chaque phrase d'après l'ensemble de la page, chaque page d'après le chapitre entier ; plus tard, chaque chapitre, chaque page, chaque phrase d'après la totalité du livre. (*FCI*, 372)

Beauvoir revient souvent sur ce « fatras » initial, sur ces centaines de pages nécessaires, mais qu'elle abandonne pour repartir à zéro. Racontant comment elle a commencé la rédaction de *La Force de l'âge,* elle écrit : « Outre ce journal et mes épreuves corrigées, j'ai amassé du matériel pour mon livre, relu mes vieux romans, des lettres, noté des souvenirs. Je crois que maintenant je bâclerai vraiment mes dix pages par jour. » (*FCII*, 190) Quelques pages plus loin, elle évoque à ce même propos « quatre cents pages d'un affreux gâchis. » Autant dire que l'écriture ne va pas de soi ; Beauvoir est en outre une travailleuse acharnée qui ne renonce pas à reprendre un ouvrage de fond en comble si cela est nécessaire.

---

[1] *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, « Mon expérience d'écrivain », *op. cit.*, p. 452.

La recréation du passé consiste dans un premier temps à choisir quels événements raconter et surtout dans quel ordre les raconter. Ce point confirmera que tout récit du passé est forcément infidèle à ce passé, qu'il n'y a pas un passé-en-soi mais un passé pour soi, contrairement à ce que l'analyse de Lejeune proposait des écrits de Beauvoir. L'extrait suivant l'illustre parfaitement : « Dans toute mon existence, je n'ai connu aucun instant que je puisse qualifier de décisif ; mais certains se sont rétrospectivement chargés d'un sens si lourd qu'ils émergent de mon passé avec l'éclat des grands événements. » (*FA*, 104)

C'est bien le sens que le présent donne rétrospectivement au passé qui va ordonner celui-là, en éclairer certains moments, en laisser d'autres dans l'ombre. Quant à l'ordre choisi pour raconter ses souvenirs, elle le met en question à la fin du premier volume de *La Force des choses*. Pourquoi avoir choisi l'ordre chronologique alors que la totalisation lui paraît si nécessaire ? « Mais ce qui compte avant tout dans ma vie, c'est que le temps coule ; je vieillis, le monde change, mon rapport avec lui varie ; montrer les transformations, les mûrissements, les irréversibles dégradations des autres et de moi-même, rien ne m'importe davantage. Cela m'oblige à suivre docilement le fil des années. » (*FCI*, 375-376)

Ce passage confirme une analyse formulée plus haut : le mobile qui pousse l'écrivain à écrire son autobiographie en détermine souvent la forme ; ici Beauvoir explique que ce qui est primordial dans sa vie, c'est le temps qui passe, c'est « se mesurer au temps », pour reprendre la formule de G. May. Cet objectif ne peut se réaliser pour elle que dans un récit chronologique. Elle approfondit ce point de vue dans la conférence donnée au Japon en 1966. Considérant l'existence comme un dépassement constant du présent vers l'avenir, elle se devait de suivre l'ordre du temps. Mais elle en connaît les inconvénients : on a l'impression que l'auteur ne livre jamais que les préliminaires, que l'essentiel va se rencontrer à un certain moment, mais on ne l'atteint jamais. Pourquoi ? Parce que dans la vie, les instants sont séparés, mais ils sont en même temps liés par nos projets ; le temps vécu a toujours trois dimensions, présent, passé et avenir, mais le récit ne peut les restituer toutes les trois et en quelque sorte « trahit le mouvement d'une vie ». Françoise Rétif analyse ainsi cette impossibilité :

> Ce qu'elle regrette ici, dans ce constat d'échec très lucide, ce n'est pas, contrairement à ce qu'affirme péremptoirement et avec une mauvaise foi consternante Philippe Lejeune par trop enclin à mesurer Beauvoir à l'aune de Sartre et n'hésitant pas à l'accuser de l'avoir copié pour une œuvre écrite *avant* celle du maître (mais on sait bien qu'il y a toujours un homme derrière toute œuvre féminine !) - ce n'est pas que soit trahi l'être-en-soi du passé, mais que le récit au passé trahisse la vie, dans la mesure où il ne peut se faire dans les trois dimensions dont chaque instant de vie est chargé, puisque dans chaque instant aboutit le passé et se prépare l'avenir.[1]

Beauvoir pense cependant qu'il y a une solution pour éviter que le récit ne semble figé :

> Il faut que le lecteur, qui lui est vivant, qui vit en chair et en os dans le temps, me prête son propre temps ; au moment où il me lit, il se rappelle tout ce qu'il a lu jusque là ; quand il me voit à vingt ans, il se rappelle la petite fille que j'ai été, et en même temps il se demande quelle femme je vais devenir. Alors il me prête l'épaisseur de son propre temps et le défaut dont je vous ai parlé sera pallié.[2]

On voit que quelques années plus tard, l'analyse de l'ordre chronologique se fait plus précise, plus pointue ; Beauvoir en perçoit plus lucidement les inconvénients : l'homme existe en tant qu'il se projette dans l'avenir, il ne rejoint jamais le présent qui est toujours départ vers un nouveau projet, et le récit chronologique ne peut rendre ce mouvement. Certes, elle appelle à son secours le lecteur, mais est-ce suffisant ?

Devant cette prise de conscience, on ne s'étonnera pas de la voir abandonner l'ordre chronologique dans *Tout compte fait* en 1972. Elle justifie cet abandon dans le prologue : non seulement cet ordre comporte des inconvénients, mais au terme de sa vie, la façon de la raconter change ; elle est de plus en plus capable de « l'embrasser », et elle sait que l'avenir n'y a plus la même place :

> Vivre était pour moi une entreprise clairement orientée et pour en rendre compte il me fallait en suivre le cheminement. Aujourd'hui, les circonstances sont différentes. Certes, je ne suis pas vouée à la répétition ; depuis 1962, le monde a bougé, j'ai fait des expériences neuves. Mais aucun événement public ni privé n'a profondément modifié ma situation : je n'ai pas changé. Et puis, des projets me tiennent encore à cœur, mais ils ne sont plus rassemblés dans l'unité d'un dessein nettement arrêté. Je n'ai plus l'impression de me diriger vers un but mais seulement de glisser inéluctablement vers ma tombe. Alors il ne m'est plus nécessaire de prendre pour fil

---

[1] *Simone de Beauvoir, L'autre en miroir, op. cit.*, p. 136.
[2] *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, « Mon expérience d'écrivain », *op. cit.*, p. 453.

> conducteur le déroulement du temps ; dans une certaine mesure je tiendrai compte de la chronologie ; mais c'est autour de certains thèmes que j'organiserai mes souvenirs. (*TCF*, 10)

L'ordre thématique lui semble donc plus approprié pour le dernier volume autobiographique. La perception du temps commande bien l'autobiographie. Arrivée à la fin de sa vie, elle abandonne alors l'ordre qui assimile la succession à la causalité. Elle ne change plus, elle peut donc raconter sa vie « par rubriques ». Lejeune a critiqué sévèrement ce choix de Beauvoir, et peut-être cette critique est-elle justifiée dans la mesure où Beauvoir n'a pas cherché à innover en matière d'écriture. Mais son évolution dans le choix de la forme de ses écrits autobiographiques nous semble d'autant plus intéressante qu'elle est liée à son expérience réelle de la vie et du temps. Elle est cohérente dans la mesure où, qu'elle choisisse un ordre thématique ou un ordre chronologique, elle le fait par rapport à la notion de projet : au début de sa vie, elle est guidée par des projets, tendue vers l'avenir, or, cette dimension disparaît au fur et à mesure que la vieillesse approche.

Elle s'est interrogée aussi sur la dimension littéraire de ses écrits autobiographiques.

Dans le prologue de *La Force des choses*, Beauvoir justifie le choix des événements qu'elle va raconter, et des déséquilibres éventuels qui en découlent (par exemple, le long récit de son voyage au Brésil). Ce choix a une incidence sur la forme de son récit, comme elle l'explique aussi dans *Tout compte fait* :

> De toute façon je ne prétends pas qu'il soit - non plus que le précédent - une *œuvre d'art* : ce mot me fait penser à une statue qui s'ennuie dans le jardin d'une villa ; c'est un mot de collectionneur, un mot de consommateur et non de créateur. Je ne songerais jamais à dire que Rabelais, Montaigne, Saint-Simon ou Rousseau ont accompli des œuvres d'art et peu m'importe si on refuse à mes mémoires cette étiquette. Non ; pas une œuvre d'art, mais ma vie dans ses élans, ses détresses, ses soubresauts, ma vie qui essaie de se dire et non de servir de prétexte à des élégances. (*TCF*, 162)

Or, certains critiques ont prétendu que Beauvoir, en écrivant *La Force des choses*, avait renoncé à tout souci esthétique et avait choisi de présenter au public « un document brut ». Beauvoir réplique en introduisant la notion de dimension littéraire de son œuvre :

> C'est tout à fait faux. Il ne m'appartient pas de décider ce que vaut mon récit sur le plan littéraire ; mais je n'ai pas délibérément négligé de l'y situer. J'ai refusé qu'à propos de mon autobiographie on utilisât la notion d'"œuvre d'art", j'ai expliqué pourquoi : c'est un mot de consommateur et je trouve choquant qu'on l'applique aux écrits d'aucun créateur. Cela ne signifie pas que j'ai décidé désormais de bâcler les miens. (*TCF*, 162)

De même, dans la conférence donnée au Japon en 1966, elle évoque la distinction de Roland Barthes entre *écrivain* et *écrivant,* distinction qu'utilisent les critiques de *Tel Quel* pour ranger les auteurs de mémoires parmi les écrivants ; l'autobiographie est selon eux une communication sous la forme du savoir, et ne constitue pas une œuvre littéraire, celle-ci devant être une communication par l'indicible, par le non-savoir. Beauvoir trouve cette distinction aberrante car rien ne peut être davantage une expérience du vécu que le témoignage apporté par quelqu'un sur sa vie, et parce que cette part de savoir, présente certes dans les mémoires et les autobiographies, existe aussi dans les romans :

> il s'agit en tout cas, à travers le savoir le plus vaste possible, de communiquer ce qui est directement incommunicable : le goût de mon siècle, le goût de ma vie, quelque chose qui est impossible à rendre de manière directe. Sinon il suffirait de dresser une liste chronologique des événements avec leurs dates ; inutile d'écrire les livres que je propose au public comme mon autobiographie.[1]

Elle ajoute un dernier argument. Pour capter l'intérêt du lecteur, il faut que le livre ait une qualité littéraire : « Il faut que par le ton, par le style, par la manière dont je parle, dont je raconte, il faut que je charme, que je séduise, que je retienne la liberté du lecteur ; que librement il reste là à m'écouter et à faire de son côté ce travail de création qui lui appartient. »[2]

L'autobiographie est donc une œuvre littéraire à part entière aux yeux de Beauvoir. Elle s'est interrogée aussi sur la vérité dans ses écrits autobiographiques. Dès le prologue de *La Force de l'âge,* premier du genre puisque les *Mémoires d'une jeune fille rangée* n'en comportent pas, Beauvoir avertit ses lecteurs : « je dois les prévenir que je n'entends pas leur dire *tout.* [...] Je laisserai résolument dans l'ombre

---

[1] *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, « Mon expérience d'écrivain », *op. cit.*, p. 451.
[2] *Ibidem*, p. 453-454.

beaucoup de choses. » (*FA*, 12-13) Elle précise même dans une note : « J'ai consenti, dans ce livre, à des omissions : jamais à des mensonges. Mais il est probable que dans de petites choses ma mémoire m'a trahie : les légères erreurs que le lecteur relèvera peut-être ne compromettent certainement pas la vérité de l'ensemble. » (*FA*, 13) Dans ce passage, Beauvoir avoue surtout une démarche de censure volontaire et consciente ainsi que les erreurs dues aux défaillances de la mémoire[1]. Dans le prologue de *La Force des choses*, elle rappelle qu'elle ne dira pas tout, mais qu'elle fera preuve de sincérité, ce qui, si on rejoint Lejeune et May, est suffisant.

Les notions de sincérité et de vérité d'ensemble nous semblent essentielles, car elles nous invitent une fois de plus à considérer le projet autobiographique globalement : ce projet vise la vérité du passé et se veut sincère, même si dans le détail, on peut contester certaines choses. En d'autres termes, pour reprendre des concepts utilisés par Philippe Lejeune, si la ressemblance entre les éléments du récit et la vie n'est pas totalement exacte (exactitude qui concerne l'information), en revanche, au niveau de la totalité du récit, il y aura fidélité, dans la mesure où la fidélité concerne la signification.

Plus complexe et plus fructueuse aussi, est l'analyse que Beauvoir livre à la fin du même volume sur la notion de sincérité littéraire que nous pouvons rattacher à sa perception du temps :

> [...] la sincérité littéraire n'est pas ce qu'on imagine d'ordinaire : il ne s'agit pas de transcrire les émotions, les pensées, qui instant par instant vous traversent, mais d'indiquer les horizons que nous ne touchons pas, que nous apercevons à peine, et qui pourtant sont là ; c'est pourquoi, pour comprendre d'après son œuvre la personnalité vivante d'un auteur, il faut se donner beaucoup de peine. Quant à lui, la tâche dans laquelle il s'engage est infinie, car chacun de ses livres en dit trop et trop peu. Qu'il se répète et se corrige pendant des dizaines d'années, il ne réussira jamais à capter sur le papier, non plus que dans sa chair et son cœur, la réalité innombrable qui l'investit. (*FA*, 694)

---

[1] On peut rapprocher cet aveu des premières lignes des *Confessions* de Rousseau. Celui-ci écrit les paroles qu'il dira à l'heure du jugement dernier, son livre à la main : « "Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus ; méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : [...]" » (*Les Confessions, Livre premier*, Gallimard, Collection « Folio » n° 73, p. 33-34.)

La sincérité ne consiste donc pas à transcrire le passé tel qu'il a été quand il était vécu sur le mode du présent, mais à indiquer les horizons de ce présent, désormais passé. Autrement dit, Beauvoir peut décrire son passé en évoquant ses projets d'alors, sans jamais les atteindre, puisque le présent, à peine atteint, est dépassé vers un nouvel avenir. Nous pouvons rapprocher cette analyse des lignes suivantes écrites par Georges Gusdorf, qui, comme Beauvoir, a recours à cette notion d'horizon :

> A celui qui ne s'est pas découvert et exprimé dans le temps vécu à la mesure de son ambition ou de son désir, s'offre cette seconde chance d'inventer ce qui n'a pas été, ce qui aurait pu être, si la force des choses n'avait pas eu raison des espérances du cœur et de l'imagination. Les écritures du moi permettent un dédoublement de la vie, où la vie, confrontée avec elle-même, élabore une vérité qui lui appartient en propre, avec le sentiment d'une revanche sur les insuffisances d'une injuste réalité. L'écart qui se creuse entre le moi remémorant et le moi remémoré évoque la marge des inaccomplissements par rapport à l'horizon perdu de la plénitude.[1]

Françoise Rétif explique que Beauvoir ne se contente pas de raconter ce qu'elle a vécu mais aussi ce qu'elle aurait aimé vivre. Elle donne l'exemple de la relation avec Sartre qui n'a pas été aussi idyllique que Beauvoir a pu le raconter ; ce n'est pas mensonge ou embellissement de sa part : « Ce n'est pas simplement une "légende" que Beauvoir nous donne donc à lire dans son autobiographie, mais sa vie telle qu'elle l'a vécue *et* qu'elle la réécrit, sa vie relevant à la fois de la réalité *et* de l'imaginaire, du vécu *et* du projet, de ce qui a été *et* de ce qui aurait dû être, du mythe *et* de l'utopie. »[2]

Les lecteurs n'ont pas contesté la sincérité de Beauvoir : « On m'a en général reconnu une qualité à laquelle je m'étais attachée : une sincérité aussi éloignée du masochisme que de la vantardise. » (*FCI*, 9) Cette sincérité provient de la façon dont elle envisage les gens et elle-même :

> [...] je m'apparais à mes propres yeux comme un objet, un résultat, sans qu'interviennent dans cette saisie les notions de mérite ou de faute ; si par hasard, le recul aidant, un acte me semble plus ou moins heureux ou regrettable, il m'importe en tout cas beaucoup plus de le comprendre que de l'apprécier ; j'ai plus de plaisir à me

---

[1] *Lignes de vie 2, auto-bio-graphie, op. cit.*, p. 480-481.
[2] RETIF, Françoise, *op. cit.*, p. 135.

> dépister qu'à me flatter car mon goût de la vérité l'emporte, de loin, sur le souci que j'ai de ma figure : ce goût lui-même s'explique par mon histoire et je n'en tire aucune gloire. Bref, du fait que je ne porte aucun jugement sur moi, je n'éprouve nulle résistance à tirer au clair ma vie et moi-même ; (*FCI*, p. 9-10)

Cette objectivité est celle d'une femme engagée politiquement, mais dont l'engagement est déclaré : « Je suis objective dans la mesure, bien entendu, où mon objectivité m'enveloppe. » Enfin, le malentendu auquel a donné lieu la dernière phrase de *La Force des choses* ( « J'ai été flouée ») - malentendu sur lequel nous reviendrons - a amené Beauvoir à s'interroger sur les rapports qu'entretiennent vérité littéraire et vérité vécue :

> Puisque le langage n'est pas la traduction d'un texte déjà formulé mais qu'il s'invente à partir d'une expérience indistincte, toute parole n'est jamais qu'une "façon de parler" : il pourrait y en avoir d'autres. C'est pourquoi l'écrivain déteste être "pris au mot". L'expression dit bien ce qu'elle veut dire : pris, ligoté, bâillonné par les mots écrits. (*TCF*, 166-167)

Beauvoir a donc pleinement conscience des problèmes posés par la vérité dans l'autobiographie : elle prévient le lecteur qu'elle ne dira pas tout, mais s'efforcera d'être sincère ; mais l'écriture est un acte qui transpose la réalité, et tout finalement relève de cette écriture. Le seul acte authentique est celui de l'énonciation, ensuite l'exactitude de la ressemblance entre la réalité passée et le récit qui en est fait, c'est une autre histoire...

Comment à présent Beauvoir envisage-t-elle dans l'ensemble de son œuvre les rapports entre autobiographie et roman ? En d'autres termes, qu'en est-il de l'espace autobiographique ? Nous avons vu que Beauvoir assignait les mêmes buts à ces deux genres différents : témoigner de sa propre expérience, afin de la rendre universelle, transmettre « le goût de sa propre vie ». Pourquoi alors avoir eu recours à ces deux genres ?

Elle explique ainsi le choix de raconter les années d'après-guerre dans le roman *Les Mandarins* :

> J'ai dit déjà quel est pour moi un des rôles essentiels de la littérature : manifester des vérités ambiguës, séparées, contradictoires, qu'aucun moment ne totalise ni hors de moi, ni en moi ; en certains cas on ne réussit à les rassembler qu'en les inscrivant dans l'unité d'un objet imaginaire. Seul un roman pouvait à mes yeux dégager les multiples et tournoyantes significations de ce monde changé dans lequel je m'étais réveillée en août 1944 : un monde changeant et qui n'avait plus cessé de bouger. (*FCI*, 358-359)

Rédigeant alors *La Force de l'âge,* elle s'interroge sur le fait de raconter à nouveau cette même période, mais sur le mode autobiographique :

> J'avais raconté cette période dans *Les Mandarins* : c'est, pensais-je, en projetant une expérience dans l'imaginaire qu'on en dégage le plus évidemment la signification. Mais je regrettais que le roman échouât toujours à en rendre la contingence : les imitations qu'il peut en offrir sont aussitôt ressaisies par la nécessité. Dans une autobiographie au contraire, les événements se présentent dans leur gratuité, leurs hasards, leurs combinaisons parfois saugrenues, tels qu'ils ont été : cette fidélité fait comprendre mieux que la plus adroite transposition comment les choses arrivent pour de bon aux hommes. Le danger, c'est qu'à travers cette capricieuse profusion, le lecteur ne distingue aucune image claire, seulement un fatras. De même qu'il est impossible au physicien de définir à la fois la position d'un corpuscule et la longueur de l'onde qui lui est attachée, l'écrivain n'a pas le moyen de dire en même temps les faits d'une vie et son sens. Aucun de ces deux aspects de la réalité n'est plus vrai que l'autre. *Les Mandarins* ne me dispensaient donc pas de poursuivre ces mémoires, qui devaient d'ailleurs s'étendre beaucoup plus loin. (*FCII*, 296-297)

Une différence entre les deux genres se dessine : le roman s'applique à dégager une signification, tout ce qu'il relate relève de cette nécessité. En revanche, l'autobiographie est plus à même de rendre le foisonnement de la vie. Cette analyse est approfondie dans la conférence donnée au Japon en 1966. Elle explique qu'elle écrit des essais quand elle a des convictions tranchées et qu'elle veut dire quelque chose de précis qui n'implique pour elle ni ambiguïté, ni contradiction : « Au contraire si je veux rendre le vécu d'une expérience, avec son ambiguïté, ses contradictions, avec ce côté indicible qu'exige la création d'une œuvre qui finalement se refermera sur le silence, alors évidemment j'écris d'une tout autre manière ; »[1]

Beauvoir a commencé par le roman, car il lui a paru pendant longtemps un genre privilégié permettant de livrer un sens, alors que la vie telle que nous la vivons est remplie de détails contingents, non signifiants : « Un roman c'est une espèce de machine que l'on fabrique pour éclairer le sens de notre être dans le monde. Il y a donc un avantage évident du roman ; il permet de supprimer tout ce qu'il y a d'inutile dans le monde qui nous entoure, d'en abolir la pure facticité. »[2]

---

[1] *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, « Mon expérience d'écrivain », *op. cit.*, p. 442.
[2] *Ibidem,* p. 443.

De plus, Beauvoir explique que notre expérience est « détotalisée », c'est-à-dire que nous n'en vivons jamais tous les aspects en même temps : « Ma conscience est toujours un dépassement de l'instant présent. [...] Je suis toujours dans l'avenir et par conséquent il n'y a jamais une totale plénitude des moments que je suis en train de vivre. Le roman peut au contraire rendre le sens qui est à l'horizon de mon expérience mais qui n'arrive pas à être enfermé en elle avec une plénitude complète. »[1]

Cependant, le roman a ses insuffisances qui ont conduit Beauvoir à l'autobiographie :

> J'étais agacée de n'arriver à faire voir le monde que d'une manière déformée, à travers des intrigues trop construites, des épisodes trop signifiants. Alors j'ai pensé qu'au lieu d'éliminer les contingences, la facticité, comme on fait dans le roman, il y avait une démarche inverse qui consistait à prendre appui sur la contingence, sur la facticité. Dans le roman, l'auteur ne s'introduit qu'indirectement. Il s'agit au contraire dans l'autobiographie de partir de la singularité de ma vie pour retrouver une généralité, celle de mon époque, celle du milieu où je vis.[2]

En effet, cette généralisation est possible dans la mesure où à l'époque où elle écrit, son « je » recouvre un « nous », un « on » qui font référence à l'ensemble de son siècle ; par ailleurs, ce « je » est aussi celui d'une femme : dans cette époque de transition où les femmes marchent vers leur émancipation, le « je » qu'elle utilise concerne un très grand nombre de femmes :

> Enfin, dans la mesure où, comme tout le monde j'ai une vie singulière, qui a un goût singulier séparée de celle d'autrui, où je mourrai, où j'ai connu des joies, des souffrances, etc., etc., mon "je" recouvre les problèmes de la condition humaine en général. Ainsi je ne parle pas seulement de moi ; j'essaie de parler de quelque chose qui déborde infiniment ma singularité, j'essaie de parler de tout, donc de faire une œuvre littéraire, puisqu'il s'agit pour moi de créer un universel concret, un universel singularisé.[3]

Si le roman et l'autobiographie semblaient avoir au départ les mêmes buts, la seconde semble plus à même que le premier de rendre universelle une expérience singulière. Ces deux genres sont donc complémentaires dans l'œuvre de Beauvoir, ce

---

[1] *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, « Mon expérience d'écrivain », *op. cit.*, p. 443.
[2] *Ibidem*, p. 449.
[3] *Ibidem,* p. 450-451.

que l'un échoue à restituer, l'autre y parvient. La notion d'espace autobiographique convient donc particulièrement bien à son œuvre.

Au terme de cet examen, force est de constater que Beauvoir donne à lire une autobiographie assez classique, dans ses motivations comme dans sa forme. Elle est tout à fait consciente des difficultés du genre, et répond, dans son autobiographie même, aux reproches qu'on a pu lui faire. Elle insiste sur la nécessité de considérer son œuvre dans son ensemble, afin de comprendre son travail d'écrivain et ce qu'elle a voulu communiquer. Cependant, au-delà de ces aspects « clairs », persistent des zones d'ombre, qui font de l'autobiographie beauvoirienne un genre ambigu.

## 1.3. Ambiguïtés d'un genre

Si nous employons ici le terme « ambiguïté », c'est que nous le retrouvons souvent chez Beauvoir. Elle a rédigé une morale de l'ambiguïté, elle évoque souvent l'ambiguïté de la condition humaine, à l'origine chez elle de l'écriture. Or, ses écrits autobiographiques comportent des ambiguïtés intéressantes, qui nous ouvrent des pistes de réflexion pour l'étude des figures féminines. Il y a d'une part des ambiguïtés concernant les genres, mais aussi quelques malentendus avec les lecteurs.

### 1.3.1. Entre mémoires et roman

Nous arrivons à une délicate question pour laquelle nous avons déjà posé quelques jalons : Beauvoir a-t-elle écrit des mémoires ou une autobiographie ? Nous avons vu que Beauvoir utilisait les deux termes sans les distinguer à aucun moment. Certes, nous pourrions rejoindre l'humour de Gusdorf et reconnaître que la distinction est sans importance, tout juste bonne à torturer l'esprit des critiques. Mais cette ambiguïté chez Beauvoir peut nous conduire à une définition bien à elle du genre autobiographique.

Ce qui distingue classiquement l'autobiographie des mémoires, c'est que dans la première le sujet est la vie individuelle, la vie privée, alors que dans les seconds, le récit porte principalement sur la vie publique de l'auteur-narrateur-personnage. Si on s'en tient à cette distinction, la question se pose pour Beauvoir, qui consacre de nombreuses pages à la Libération dans *La Force de l'âge,* à la guerre d'Algérie dans

*La Force des choses*, et plus généralement à la situation politique en France, ou à l'étranger, décrite à l'occasion de ses voyages.

Approfondissons dans un premier temps la définition des mémoires. Marie-Thérèse Hipp, dans *Mythes et réalités, enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*[1], définit ce genre dès son introduction. Le mémorialiste donne à son œuvre l'allure d'un journal rythmé par des indications chronologiques ; il dit le plus souvent « je », mais a tendance à parler de sa vie sociale, des événements qui affectent le monde plutôt que de sa vie personnelle et intérieure ; les mémoires ne sont pas obligatoirement écrits à l'intention du grand public, ils peuvent rester secrets, ils ne sont d'ailleurs pas toujours imprimés du vivant de l'auteur ; ils s'étendent sur une période de temps assez variable, et on trouve souvent à leur origine une crise qui a incité l'individu à prendre la plume. Plus finement, il existe deux catégories de mémorialistes, ceux qui parlent de ce qu'ils ont vu, et ceux qui parlent de ce qu'ils ont fait. Les mémoires constituent donc un genre assez complexe, car ils sont à la fois l'histoire d'un individu et un témoignage sur une époque, et à la différence de l'histoire, ils ne se fondent pas seulement sur des données objectives :

> D'où inévitablement deux niveaux de déformations bien distincts : celui de l'homme qui cherche à retrouver son passé - les déformations *de la mémoire* - et celui de l'homme qui veut écrire son passé à l'intention de lecteurs - les déformations *des mémoires*.[2]

Les mémoires sont donc le lieu de rencontre entre l'Histoire et l'histoire d'une destinée. On ne peut s'empêcher ici de penser à *La Force de l'âge*, où Beauvoir racontant la seconde guerre mondiale, explique que l'Histoire a fait irruption dans sa vie et que cela l'a complètement changée. Mais à l'Histoire, se mêle l'affectivité ; les images remémorées sont celles qui intéressent non l'historien mais l'individu : le mémorialiste accorde souvent moins d'importance à l'Histoire qu'aux souvenirs personnels ou aux faits qui ont pu influencer sa vie. Cette dimension affective influence aussi le temps des mémoires : « les années qui, dans les

---

[1] *Mythes et réalités, enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, Editions Klincksieck, 1976.

[2] *Ibidem*, p. 29.

mémoires, sont les plus minutieusement détaillées, ne sont pas forcément les années où se sont déroulés les événements historiques les plus importants ou les plus nombreux, mais bien celles où l'auteur a vécu ses expériences les plus sombres ou les plus glorieuses. »[1]

Ainsi, les mémoires racontent l'Histoire mais à travers le prisme d'un individu. Que cet individu prédomine, privilégie son histoire au détriment de l'Histoire, et l'autobiographie se profile. On comprend bien pourquoi l'autobiographie a longtemps été considérée comme un sous-genre des mémoires.

G. Gusdorf analyse cette distinction à propos des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il cite Chateaubriand qui, après avoir évoqué la mort de sa sœur Lucile et celle de sa mère, ajoute :

> Ce sont là les vrais, les seuls événements de ma vie réelle ! Qu'importaient, au moment même où je perdais ma sœur, les milliers de soldats qui tombaient dans les champs de bataille, l'écroulement des trônes et le changement de la face du monde ?[2]

Gusdorf explique ainsi ce passage : « Cette perspective personnelle se donnant priorité sur le devenir du monde met en bonne lumière la logique spécifique de l'autobiographie, à la faveur de laquelle un homme exerce un droit de reprise non seulement sur sa propre vie, mais aussi sur l'histoire universelle. »[3]

Gusdorf poursuit son analyse et conclut que Chateaubriand a nommé « mémoires » ce qui est reconnu comme une autobiographie, ouvrage où s'affirme la priorité du sujet sur l'histoire, et donc sa liberté. Ce qui caractérise les mémoires comme tels, c'est qu'ils se soumettent à la chronologie de l'histoire universelle. L'individu situe les événements qui le concernent dans la perspective du devenir historique, préoccupé par le devenir du monde plus que par le sien propre, alors que la marque propre de l'autobiographie est la priorité reconnue à l'intime. Ainsi Chateaubriand a inscrit l'Histoire dans le tissu de ses souvenirs. Ce seul exemple suffit aux yeux de Gusdorf pour rendre arbitraire la distinction entre les deux genres,

---

[1] HIPP, Marie-Thérèse, *op. cit.*, p. 41.

[2] *Mémoires d'Outre-Tombe*, livre XVII, chapitre 6, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, p. 599. Edition nouvelle établie par Maurice Levaillant et Georges Molinier, 1957.

[3] *Lignes de vie 1, les écritures du moi*, *op. cit.*, p. 180.

notamment quand il s'agit d'une grande œuvre : « Tout au plus peut-on faire valoir que l'un des deux genres met l'accent sur la vie privée du sujet de l'histoire, tandis que l'autre concerne sa vie publique, ses engagements dans les grands intérêts du monde. L'autobiographie proprement dite serait plutôt égocentrique, les mémoires cosmocentriques ou sociocentriques, toutes les formes intermédiaires pouvant se présenter entre les deux attitudes extrêmes ; ».[1]

Si le mémorialiste se propose de faire « l'inventaire du monde, espace et temps, ordre social au sein duquel il a vécu », l'autobiographe fait le « tour de sa propre conscience déliée de tout enracinement dans le milieu environnant » :

> Mais une conscience est toujours conscience au monde, conscience d'un monde en germe dans une pensée. Un monde renvoie toujours à une conscience, dont il expose la détente, la figuration en forme d'univers. Le parcours des Mémoires et celui de l'Autobiographie ne sont pas contradictoires, ni même opposés ; ils seraient plutôt concentriques, le second s'efforçant de demeurer au plus près du noyau du sens, le premier s'abandonnant à la force centrifuge qui projette la conscience en expansion de l'univers.[2]

Ce qui peut délimiter aussi ces deux genres, c'est le rapport de l'auteur avec sa propre identité. L'auteur de mémoires ne remet pas en cause son identité ; il la définit par rapport à des instances extérieures, famille, patrie, fonctions... Il ne s'isole pas du reste et ne revient pas à lui-même après avoir décrit les événements du monde :

> Il s'accepte tel qu'il est, sans se poser de questions sur son identité ; il prend sa part de mouvement du monde, auquel il contribue de son mieux. [...] L'auteur de Mémoires est par essence un Important, qui tend à persuader les autres de l'importance du rôle qu'il a joué, et à s'en persuader lui-même.[3]

L'autobiographe, en revanche, privilégie dans l'expression de sa personnalité, non le rapport au monde, mais le rapport à soi-même. Il est davantage préoccupé de son identité, de sa formation, de sa transformation, que des événements. Cette distinction rejoint l'analyse de George May qui distingue, non pas deux, mais trois

---

[1] *Lignes de vie 1, les écritures du moi, op. cit.*, p. 266.
[2] *Ibidem*, p. 273-274.
[3] *Ibidem*, p. 260.

types d'écrits : « récit de ce qu'on a vu ou entendu, de ce qu'on a fait ou dit et de ce qu'on a été. Aux deux premiers l'usage contemporain tend à donner le nom de mémoires, tandis qu'il tend à réserver au troisième le nom d'autobiographie. »[1] L'autobiographe est en quête de sa propre identité dans ses écrits, et s'attache à cerner ce qu'il a été.

A partir de ces différentes analyses, comment situer les écrits de Beauvoir ? Le seul volume vraiment autobiographique, au sens où il ne souffre pas d'ambiguïté, est justement celui qu'elle a intitulé *Mémoires d'une jeune fille rangée.* Elle s'attache à y raconter ses premières années, à montrer comment se sont forgées son identité, sa personnalité, notamment par opposition au milieu bourgeois dont elle était issue. Les relations à autrui l'intéressent dans la mesure où elles contribuent à construire cette identité, à lui renvoyer une image d'elle-même : son histoire, mais à aucun moment, ou très furtivement, l'Histoire. Elle est alors fortement individualiste et c'est seulement pendant la seconde guerre mondiale, qu'elle va prendre conscience du monde qui l'entoure, à plus de 30 ans donc. On peut aussi remarquer le paradoxe du titre de ce premier volume écrit à 50 ans. « La jeune fille rangée », fait référence au temps de l'histoire et non à celui de la narration. Cela se conçoit si on se rappelle qu'elle ne comptait pas donner une suite à ce volume. Mais justement, quand un auteur souhaite ne raconter qu'une partie de sa vie, et qu'il privilégie la jeunesse, période de formation, il fait œuvre d'autobiographe, bien plus que de mémorialiste.

Face à ces ambiguïtés, nous pouvons formuler les hypothèses suivantes : Beauvoir est imprégnée de ses nombreuses lectures, où le terme « mémoires » est privilégié ; par ailleurs, elle l'utilise comme d'autres auraient utilisé « souvenirs », terme qui entraînerait moins de discussions quant au genre utilisé. Comment définir les volumes suivants ? Leurs titres d'abord méritent d'être analysés : comme pour le premier volume, ils font référence à la période racontée et non au moment de l'écriture. Mais ceci est moins flagrant car peu à peu le temps de l'histoire rattrape le temps de la narration pour coïncider totalement avec lui dès la fin de *La Force des choses*. Le titre *La Force de l'âge* met l'accent sur le temps qui passe, mais moins sur

[1] *L'Autobiographie, op. cit.*, p. 123.

le processus de vieillissement que sur une perception favorable de l'âge ; ce volume couvre la période allant de 1929 à 1945, où le destin de Beauvoir se dessine : son lien hors du commun avec Sartre, ses premiers succès littéraires, et la prise de conscience de la nécessité de s'engager. Le récit de la guerre, et notamment de la Libération fait entrer le monde, l'Histoire dans l'autobiographie. Cette tendance va se confirmer par la suite, puisqu'elle consacre de longs passages à la guerre d'Algérie, à celle du Vietnam, à la vie de la gauche française dans les volumes suivants. Le titre *La Force des choses* est plus désenchanté que le précédent : il suggère le poids du monde extérieur, des événements sur lesquels elle n'a pas assez de prise, et qu'elle ne peut changer. C'est le sens de l'épilogue de ce volume, lorsqu'elle dit « J'ai été flouée » : elle l'a été moins par rapport à sa vie personnelle que par rapport à l'avenir qu'elle espérait pour le monde. *Tout compte fait*, dont le titre révèle que Beauvoir n'envisage plus du tout sa vie dans ses rapports avec l'avenir et sonne comme un dernier bilan[1], confirme cette évolution puisqu'elle consacre de nombreux passages à l'U.R.S.S., au Tribunal Russell, à la Chine, à la question israélienne, aux événements de Mai 68. La mémorialiste semble prendre le pas sur l'autobiographe. Beauvoir s'est exprimée sur cette présence du monde dans son œuvre :

> Accomplissement d'un projet originel, ma vie a été en même temps le produit et l'expression du monde dans lequel elle se déroulait, et c'est pourquoi j'ai pu, en la racontant, parler de tout autre chose que de moi. (*TCF*, 47)

Si donc, elle a parlé d'autre chose que d'elle-même, c'est dans la mesure où sa vie découle du monde où elle vit, et le reflète aussi. Dans cette formule, c'est tout

---

[1] Ce titre peut être rapproché d'un passage de *L'Etre et le Néant* où Sartre explique que la vie doit être considérée comme une suite d'attentes, qui comportent toutes une référence au terme ultime : « Toute la série serait suspendue à ce terme ultime qui n'est jamais *donné* par principe et qui est la valeur de notre être, c'est-à-dire, évidemment, une plénitude du type "en-soi, pour-soi". Par ce terme ultime, la reprise de notre passé serait fait une fois pour toutes ; nous saurions, *pour toujours* si telle épreuve de jeunesse a été fructueuse ou néfaste, si telle crise de puberté était caprice ou réelle préformation de mes engagements ultérieurs, la courbe de notre vie serait fixée pour toujours. En un mot, le compte serait arrêté. Les chrétiens ont essayé de donner la mort comme ce terme ultime. Le R.P. Boisselot, dans une conversation privée qu'il eut avec moi, me donnait à entendre que le "le Jugement dernier", c'était précisément cet arrêt du compte, qui fait qu'on ne peut plus reprendre son coup et qu'on *est* enfin ce qu'on *a été*, irrémédiablement. » (Sartre, *op. cit.*, p. 582-583) Cette dernière phrase exprime précisément le sens du dernier volume autobiographique de Beauvoir.

de même sa vie qui confère son unité à l'ensemble, on serait donc plus proche de l'autobiographie. Cependant, elle est bien consciente qu'au fil des volumes, la place accordée aux événements du monde est croissante ; à ce propos, elle utilise deux images intéressantes à la fin du premier volume de *La Force des choses :*

> Plus je vais, plus le monde entre dans ma vie jusqu'à la faire éclater. Pour la raconter, il me faudrait douze portées ; et une pédale pour *tenir* les sentiments mélancolie, joie, dégoût - qui en ont coloré des périodes entières, à travers les intermittences du cœur. Dans chaque moment se reflètent mon passé, mon corps, mes relations à autrui, mes entreprises, la société, toute la terre ; liées entre elles, et indépendantes, ces réalités parfois se renforcent et s'harmonisent, parfois interfèrent, se contrarient ou se neutralisent. Si la totalité ne demeure pas toujours présente, je ne dis rien d'exact. (*FCI*, 374)

L'image de l'éclatement montre que la vie de Beauvoir déborde du monde qui l'entoure : impossible de parler d'elle sans évoquer aussi ce monde. La métaphore musicale montre la difficulté de rendre le foisonnement du présent, sa totalité. Difficile alors de distinguer une vie privée d'une vie publique. Nous percevons que sa conception de l'autobiographie est pour le moins ambiguë ; cependant s'il fallait absolument trancher, nous le ferions en faveur de l'autobiographie. Ceci pour plusieurs raisons. D'abord, Beauvoir a expliqué à plusieurs reprises que les deux choses qui ont conféré une unité à sa vie étaient Sartre et l'écriture, deux aspects qui relèvent davantage de sa vie privée. De plus, si elle parle des événements politiques, elle a toujours le souci de préciser qu'elle n'était pas une femme d'action : l'engagement sur le terrain était le lot de Sartre, pas le sien. Considérant que sa présence aurait alors été redondante par rapport à celle de Sartre, plus effacée, n'aimant pas parler en public, elle a laissé à Sartre la charge de militer. Ainsi toutes les pages de son œuvre consacrées aux questions politiques justifient surtout les positions de Sartre. Elle s'engageait par l'écriture, et ce n'est que dans les années 70 qu'elle battra le pavé pour défendre la cause des femmes. La question des mémoires n'engage donc pas seulement sa participation à son temps, mais aussi sa relation avec Sartre : elle est mémorialiste avec lui et à travers leur engagement commun. Elle cherche dans ses écrits, à la fois à se camper devant l'Histoire et à raconter son destin d'écrivain. Mais elle est au centre de ses réflexions, et comme Chateaubriand, sa vie privée prédomine : c'est elle qui colore le monde qui l'entoure. Nous conclurons sur

ces quelques lignes de Gusdorf qui montrent la supériorité de l'autobiographie sur les mémoires :

> L'intérêt de l'autobiographie - dans sa différence avec de simples mémoires - n'est pas de fournir des indications, précisions et documents qu'un historien sagace aurait pu rassembler par ses propres moyens. L'autobiographie préserve l'irremplaçable, une présence au monde, une saveur de la vie que personne d'autre que l'écrivain lui-même n'aurait pu commémorer.[1]

On peut se demander à présent quelle place elle assigne à l'autobiographie dans son œuvre. Et là encore, les ambiguïtés ne manquent pas. Elle a souvent insisté sur la complémentarité de ses œuvres ; si elle a pris un plaisir particulier à écrire son autobiographie, elle ne la place pas pour autant au-dessus des autres œuvres. Elle écrit dans *Tout compte fait*, que l'écrivain, quel que soit le genre - roman, autobiographie, essai, ouvrage d'histoire - cherche à établir une communication avec autrui « à partir de la singularité de son expérience vécue » : « Aucun genre n'est *a priori* privilégié, aucun condamné. L'œuvre - si elle est réussie - se définit en tout cas comme un universel singulier existant sur le mode de l'imaginaire. » (*TCF*, 163)

Nous retiendrons la nuance « a priori » ; peut-être qu'a posteriori, l'autobiographie se révélera un genre privilégié pour communiquer la singularité de l'expérience vécue. Par ailleurs, lorsqu'elle embrasse son œuvre, elle repère les correspondances, les similitudes d'une œuvre à l'autre ; ainsi, en train de travailler à la rédaction de *La Force de l'âge,* elle constate :

> J'ai relu d'un bout à l'autre *L'Invitée* et noté ce que j'en pensais. J'y retrouve presque mot à mot ces choses que je dis dans mes Mémoires et d'autres qui sont revenues dans *Les Mandarins*. Oui - ce n'est pas décourageant d'ailleurs - on n'écrit jamais que *ses* livres. (*FCII*, 187)

Cette remarque conforte la notion d'espace autobiographique, qui nous invite à situer les écrits autobiographiques par rapport aux autres. Aucun genre n'est donc privilégié. La délimitation entre les différents genres présents dans l'œuvre de Beauvoir est d'ailleurs assez floue. Examinons d'abord les rapports entre l'autobiographie et le journal intime.

---

[1] *Lignes de vie 2, auto-bio-graphie, op. cit.*, p. 478.

Au début de son essai consacré au journal intime, Béatrice Didier souligne la difficulté de le définir. Il sous-entend une écriture en liberté, liberté de l'auteur qui peut tout dire comme il le veut. Mais le terme « journal » connote une discipline, celle d'une pratique au jour le jour. Quant au mot « intime », B. Didier juge qu'il n'a été conservé que pour éviter toute confusion avec le journalisme et qu'il véhicule une connotation démodée : « Cette "intériorité" qu'est-elle d'autre que la présence d'un "je", d'un regard qui est exclusivement celui du diariste, et qui assure la continuité, la cohérence du texte ? »[1]

Pour définir le journal intime, on peut aussi dire ce qu'il n'est pas, en le confrontant notamment aux genres voisins. La différence essentielle avec les mémoires et l'autobiographie, est que ces derniers sont écrits après l'événement. La mémoire ne joue pas dans le journal intime le rôle organisateur qu'elle assure dans les deux autres genres. Le rapport du journal aux autres œuvres est très variable : Beauvoir fait partie des écrivains qui ont tenu leur journal en marge de leur œuvre, d'autres n'ont laissé aucun journal. Par ailleurs, le journal, comme la correspondance, a été longtemps « un refuge de la créativité féminine privée d'autres moyens d'expression. » Pourquoi tenir un journal ? Le premier motif est la lutte contre le temps :

> La première raison, la plus évidente, la plus fréquemment avouée par les auteurs, c'est assurément le désir de laisser une relation écrite de l'emploi des jours, des conversations avec des amis, des événements mémorables, ou même très quotidiennement banals. Le temps transcrit sur la feuille blanche semble moins irrémédiablement perdu.[2]

Pour certains, le journal constitue un exercice moral, héritier en cela de l'examen de conscience. L'écrivain s'interrogeant sur son attitude morale, peut aussi évoquer l'avancement d'une œuvre, et le journal devient le journal de cette œuvre. Il joue aussi le rôle de confident : nombre d'adolescents se sont confiés à la page blanche car personne ne semblait capable de les comprendre. Béatrice Didier conclut ces motivations en se demandant si le journal intime ne répond pas tout simplement à

---

[1] DIDIER, Béatrice, *Le Journal intime*, Presses Universitaires de France, 1976, p. 9.
[2] *Ibidem*, p. 18.

un besoin d'écrire : « Le journal quotidien devient une sécrétion régulière, un besoin physiologique provoquant une jouissance qui est, en soi, la résolution d'un désir. »[1]

Ces quelques jalons nous permettent d'appréhender l'écriture du journal intime chez Beauvoir. Elle pratique ce type d'écriture dans des périodes de crise. Adolescente, elle se met à l'écrire car elle éprouve une grande solitude, un sentiment d'exil. Pendant la guerre et la mobilisation de Sartre, elle recommence à le tenir quotidiennement, de même pendant la guerre d'Algérie. On remarque que, une fois écrivain à part entière, le journal intime est là quand toute autre forme d'écriture est impossible. Ainsi, elle note dans son journal le 30 mai 1958 :

> Je ne peux plus rien écrire d'autre que ce journal et même j'ai à peine envie de l'écrire, mais il faut tuer le temps. (*FCII*, 157)

De même, quelques pages plus loin, elle ne parvient pas à continuer la rédaction de ses mémoires :

> Ça ne m'amuse plus de noter ces choses. Mais je suis trop abattue pour écrire. Ou suis-je abattue parce que je n'écris pas ? Nous partons la semaine prochaine pour l'Italie ; ça ajoute au provisoire, au contingent de cette période. Il m'est difficile de m'intéresser à mon passé : je ne sais trop que faire. (*FCII*, 173)

Le présent est tellement envahissant, qu'elle ne parvient pas à s'intéresser au passé. D'une manière générale, le journal intime est la forme d'écriture qu'elle choisit quand le présent se fait pressant. Elle écrit le 14 septembre 1958 :

> Le goût m'est revenu de tenir ce journal, en partie parce que dans cet état de tension, tout autre travail m'est difficile. (*FCII*, 221)

Mais la fonction du journal intime ne se limite pas à cela. Beauvoir s'en sert évidemment comme document quand elle travaille à la rédaction de ses mémoires, et ceci dès les *Mémoires d'une jeune fille rangée* ; fait plus complexe, elle en intègre de larges extraits dans son autobiographie. Ces extraits parfois nuisent à la fluidité de l'ensemble, elle en a conscience, mais elle préfère procéder ainsi afin de restituer plus fidèlement le présent d'alors. C'est ainsi que dans *La Force de l'âge,* arrivée au

---

[1] *Le Journal intime*, *op. cit.*, p. 20.

récit de la guerre où elle a été séparée de Sartre, elle préfère laisser la place au journal intime qu'elle a tenu pendant cette période : « Alors, dans la solitude et l'angoisse, j'ai commencé à tenir un journal. Il me semble plus vivant, plus exact que le récit que j'en pourrais tirer. Le voici donc. Je me borne à en élaguer des détails oiseux, des considérations trop intimes, des rabâchages. » (*FA*, 433)

Le journal intime est donc étroitement associé à l'écriture autobiographique : il la nourrit, voire il s'y substitue, dans des périodes terribles comme la seconde guerre mondiale ou la guerre d'Algérie. Il est utilisé aussi dans les récits de voyage que Beauvoir insère dans ses mémoires : voyages au Japon, au Brésil, en URSS. Là encore, et plus que précédemment, ces passages sont sentis comme des digressions par rapport à l'autobiographie, mais Beauvoir veut communiquer le « goût de sa vie », et l'écriture au jour le jour lui semble pour certains événements un moyen privilégié.

Cependant, on peut se demander si d'un genre à l'autre, la différence ne relève pas avant tout de l'écriture : en d'autres termes, comment Beauvoir passe-t-elle du journal intime aux mémoires ? Dans *La Force des choses*, elle insère des extraits de son journal intime datant de 1946. Elle avait écrit le 13 mai :

> Je rentre et mets ce journal à jour. Je m'aperçois en en relisant des morceaux que déjà ça n'évoque rien. Il ne faut pas espérer que ces mots-là soient différents des autres, qu'ils aient le pouvoir magique de garder en eux la vie, et que par eux le passé ressuscite. Non. Pour moi-même, ces quinze derniers jours ne sont déjà plus que des phrases écrites, et rien par-delà. Ou alors, il faudrait vraiment faire attention à la façon de la raconter. Mais ça deviendrait une œuvre, je n'ai pas le temps. (*FCI*, 119)

La dernière phrase de ce passage est particulièrement intéressante : elle montre que le passage du journal intime à l'autobiographie, à une œuvre, nécessite un travail d'écriture, notamment afin que les mots puissent effectivement, si cela est possible, restituer la vie. Le journal intime apparaît alors comme le lieu de préparation des œuvres :

> Sans même savoir si tel ou tel souvenir pourra lui "servir", l'écrivain tiendra son journal, comme le pianiste fait ses gammes, ou la danseuse sa barre. La quotidienneté n'est plus le signe de je ne sais quelle nécessité intérieure, ni un rite quasi religieux

d'examen de conscience. Le journal est alors purement et simplement un exercice d'écriture.[1]

Le journal apparaît ainsi comme un texte engendrant d'autres textes et affirmant sa « vocation matricielle ». Les relations entre le journal intime et les écrits autobiographiques sont donc précieuses pour comprendre que parler de soi, c'est une affaire de style, « une façon de parler » pour reprendre une expression de Beauvoir. Pour étudier Beauvoir parlant d'elle-même, nous disposons d'un troisième moyen : la correspondance. Il sera fructueux d'établir des parallèles, entre le récit de sa vie dans l'autobiographie, et ce même récit au présent : dans la correspondance, le narrateur coïncide parfaitement avec le personnage, et la mémoire ne vient pas déformer la réalité, même s'il y a d'autres sources de déformation.

Nous avons vu qu'il était délicat, voire vain, de vouloir séparer clairement le genre romanesque du genre autobiographique. L'œuvre de Beauvoir le confirme, et même au-delà de l'analyse classique. Les deux genres sont si complémentaires dans son œuvre, qu'elle va jusqu'à inviter le lecteur à lire dans ses romans les « blancs » de l'autobiographie. En effet, à plusieurs reprises, elle explique au lecteur qu'elle ne va pas raconter telle période, puisqu'elle l'a déjà fait dans un roman. Ainsi, dans *La Force de l'âge,* après avoir donné des extraits du journal intime tenu pendant l'exode, elle écrit : « J'ai arrêté là ce récit. J'ai à peu près raconté dans *Le Sang des autres*, en attribuant cette expérience à Hélène, comment les journées suivantes se sont passées. » (*FA*, 508)

Evidemment, on pourrait gloser sur l'expression « à peu près » qui renvoie au travail d'écriture et de recréation du passé : mais on note que Beauvoir elle-même donne à lire ce roman sous l'angle autobiographique. Ce procédé n'est pas isolé, on le retrouve à plusieurs reprises dans *La Force des choses*. Quand elle évoque son arrivée à Lisbonne, où elle est allée rendre visite à sa sœur, elle écrit : « La gaieté de cette arrivée, je l'ai décrite dans *Les Mandarins*. Je retrouvais Marseille, Athènes, Naples, Barcelone : une ville brûlante, fouettée par l'odeur de la mer ; le passé

[1] *Le Journal intime, op. cit.*, p. 191.

soudain ressuscitait dans la nouveauté de ses collines et de ses promontoires, de ses tendres couleurs, de ses bateaux aux voiles blanches. » (*FCI*, 43)

Elle procède de même à propos de sa liaison avec Nelson Algren :

> Bien que j'aie raconté - très inexactement - cette histoire dans *Les Mandarins* j'y reviens, non par goût de l'anecdote mais pour regarder de plus près un problème que dans La *Force de l'âge* j'ai pris trop aisément pour résolu : entre la fidélité et la liberté, y a-t-il une conciliation possible ? A quel prix ? (*FCI*, 176)

L'expression « très inexactement » est à rapprocher des termes « à peu près » trouvés plus haut. Il faut tout de même qu'il y ait une petite différence entre l'écriture romanesque et l'écriture autobiographique ! Quelques pages plus loin, elle renvoie explicitement le lecteur au roman :

> Notre première journée ressembla à celle que passent, dans *Les Mandarins,* Anne et Lewis : gêne, impatience, malentendu, fatigue, et enfin l'éblouissement d'un accord profond. (*FCI*, 178)

Si le lecteur désire plus de détails, il peut effectivement relire *Les Mandarins* où le récit de cette première journée occupe plusieurs pages. De même, lors de son second séjour aux Etats-Unis, elle voyage avec Algren ; même procédé, pour connaître ces voyages, se référer au roman : « J'ai raconté dans *Les Mandarins* notre voyage à Chitchen-Itza. » (*FCI*, 219-220)

Enfin, pour évoquer la fin de l'amour d'Algren pour elle, elle renvoie une dernière fois aux personnages d'Anne et Lewis :

> Je partis mais avec au cœur une anxiété qui alourdit encore les tristesses de l'arrivée. Mes premiers jours à Chicago ressemblèrent beaucoup à ceux que, dans *Les Mandarins*, Anne passe avec Lewis quand ils se retrouvent pour la dernière fois. (*FCI*, 311)

On voit que Beauvoir conçoit de façon très perméable les frontières entre ses œuvres. Roman et autobiographie relèvent d'un même projet : celui de témoigner de son vécu en le communiquant à autrui. Ce qui favorise aussi ce phénomène, c'est que l'autobiographie est aussi l'histoire de son œuvre, sa vie étant celle avant tout d'un écrivain, elle évoque donc naturellement ses romans dans ses écrits autobiographiques.

On comprend mieux que les lecteurs de Beauvoir aient été amenés à établir des correspondances entre ses œuvres et qu'ils lui aient parfois reproché de se livrer

davantage dans ses romans. Plus largement, ces malentendus avec les lecteurs nous semblent intéressants à évoquer car ils découlent des ambiguïtés que Beauvoir entretient, consciemment ou non, autour de son œuvre.

### 1.3.2. Des malentendus avec les lecteurs

On pourrait souligner dans un premier temps que le malentendu est inévitable et qu'aucun auteur n'y échappe, d'autant plus que les rapports entre les mots et la vie qu'ils sont censés exprimer ne vont pas de soi. Dans *La Force de l'âge,* Beauvoir évoque les insuffisances des mots ; parlant de ses relations avec Sartre, elle explique qu'ils n'ont pas la même façon l'un et l'autre de s'intéresser au monde :

> Je me perdais dans mes admirations, mes joies : "Voilà le Castor qui entre en transe !" disait Sartre ; lui, il gardait son sang-froid et il essayait de traduire verbalement ce qu'il voyait. [...] Plusieurs fois, il m'expliqua qu'un écrivain ne pouvait avoir d'autre attitude ; quiconque n'éprouve rien est incapable d'écrire ; mais si la joie, l'horreur nous suffoquent sans que nous les dominions, nous ne saurons pas non plus les exprimer. Parfois je lui donnais raison ; mais, parfois, je me disais que les mots ne retiennent la réalité qu'après l'avoir assassinée ; ils laissent échapper ce qu'il y a en elle de plus important : sa présence. (*FA*, 49-50)

Beauvoir déplore donc l'écart entre les mots et ce qu'ils sont censés exprimer. Pour Sartre, cet écart est inévitable, c'est à l'écrivain d'en jouer, « ses réussites sont dans cet échec assumé ». Beauvoir n'est pas toujours d'accord avec cette conception, d'autant qu'elle n'a pas tenté de trouver une forme d'écriture qui réduirait cet écart. Retenons ici que, si Beauvoir elle-même a l'impression que les mots trahissent la présence, il n'est pas étonnant que les lecteurs, face à ces mots trompeurs, n'aient pas toujours compris ce qu'elle voulait leur communiquer.

Les malentendus sont nombreux avec les lecteurs à propos de plusieurs romans. Ils ont un point commun. Les lecteurs recherchent et décèlent la dimension autobiographique de ses romans : elle s'en défend. On touche là à un paradoxe récurrent chez Beauvoir : elle répète qu'elle met beaucoup d'elle-même dans ses romans, voire tout d'elle-même, mais elle conteste au lecteur le droit d'y voir des « romans à clés ». Cette polémique a été particulièrement vive à propos des *Mandarins.* Evoquant le projet de ce roman elle écrit :

> Et puis j'abordai le roman auquel depuis longtemps je réfléchissais ; je voulais y mettre tout de moi : mes rapports avec la vie, la mort, le temps, la littérature, l'amour,

> l'amitié, les voyages ; je voulais aussi peindre d'autres gens et surtout raconter cette fiévreuse et décevante histoire : l'après-guerre. (*FCI*, 268)

Nous sommes donc loin de la pure fiction. Les lecteurs ne s'y sont pas trompés et à la sortie du livre, ils ont recherché la correspondance entre personnages et personnes réelles. Difficile alors d'expliquer le travail d'écriture qui non seulement se nourrit de l'expérience vécue, mais encore la retravaille, la déforme. Elle tente de le faire en admettant d'abord que de tous ses personnages, Lewis est celui qui se rapproche le plus d'un modèle vivant, mais elle ne s'est pas arrêtée « à une fidélité anecdotique » : « j'ai utilisé Algren pour inventer un personnage qui doit exister sans référence au monde des vivants. » Elle réfute ensuite l'idée que ce roman est un roman à clef :

> [...] autant que les vies romancées, je déteste les romans à clef : impossible de dormir et rêver si mes sens restent en éveil ; impossible de se prendre à un conte tout en demeurant ancré dans le monde. S'il vise à la fois l'imaginaire et le réel, le regard du lecteur se brouille, et il faut être un bien méchant auteur pour lui infliger ce cumul. Peu importe dans quelle mesure et de quelle manière la fiction s'inspire au donné : elle ne s'édifie qu'en le pulvérisant pour le faire renaître à une autre existence. Les commères qui se penchent sur cette cendre laissent tout échapper de l'œuvre qu'on leur propose et ce qu'elles atteignent n'est rien : aucun fait n'a de vérité s'il n'est placé dans son contexte vrai. (*FCI*, 364-365)

Difficile tout de même pour le lecteur de s'y retrouver. Elle poursuit cette justification en montrant qu'on ne peut elle, l'assimiler à Anne, ni Sartre à Dubreuilh, ni Camus à Henri, et conclut :

> Il en va de même pour les personnages et les épisodes secondaires : tous les matériaux que j'ai puisés dans ma mémoire, je les ai concassés, altérés, martelés, distendus, combinés, transposés, tordus, parfois même renversés, et toujours recréés. J'aurais souhaité qu'on prenne ce livre pour ce qu'il est ; ni une autobiographie, ni un reportage : une évocation. (*FCI*, 367)

Soit. Nous retiendrons l'importance pour étudier Beauvoir d'effectuer un va et vient constant entre ses différentes œuvres.

Ces malentendus frappent aussi les œuvres autobiographiques. Le premier a concerné les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, et rédigeant *La Force de l'âge,* elle pressent qu'il se reproduira pour ce second volume. Il vient, encore une fois, du rapport que le lecteur établit entre les différentes œuvres, en l'occurrence ici entre l'autobiographie et *Le Deuxième Sexe.* Il concerne la condition féminine, les lecteurs

reprochant à Beauvoir de ne pas appliquer à son autobiographie les théories de cet essai :

> C'est qu'ils n'ont pas compris mon ancien essai et même sans doute parlent-ils sans l'avoir lu. Ai-je jamais écrit que les femmes étaient des hommes ? Ai-je prétendu que je n'étais pas une femme ? Mon effort a été au contraire de définir dans sa particularité la condition féminine qui est mienne. Je reçus une éducation de jeune fille ; mes études finies, ma situation demeura celle d'une femme au sein d'une société où les sexes constituent deux castes tranchées. En quantités de circonstances, je réagis comme la femme que j'étais. (*FA*, 417)

Ce malentendu entre l'auteur et ses lecteurs, peut aussi être ressenti par le premier sans que les seconds le soupçonnent. Ainsi, Beauvoir n'a pas toujours accueilli de bon cœur les suffrages d'un public bourgeois, dont elle récusait les valeurs. Ces réticences se sont accrues à partir de la guerre d'Algérie, qui « a porté au rouge l'horreur » que lui inspire sa classe. On trouve ici une distinction faite par Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, entre le public visé par l'auteur et son public réel, ces deux publics ne coïncidant que rarement. Beauvoir sait qu'elle ne peut espérer toucher un public populaire (on est édité dans une édition bon marché que si l'édition ordinaire s'est bien vendue), c'est donc, « bon gré, mal gré, aux bourgeois qu'on s'adresse » :

> Mais j'éprouve un malaise si la bourgeoisie dans son ensemble m'accueille bien. Trop de lectrices ont apprécié dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* la peinture d'un milieu qu'elles reconnaissaient, sans s'intéresser à l'effort que j'avais fait pour m'en évader. Quant à *La Force de l'âge,* j'ai souvent grincé des dents quand on me félicitait : "C'est tonique, c'est dynamique, c'est optimiste", à un moment où tel était mon dégoût que j'aurais mieux aimé être morte que vive. (*FCII*, 497)

Enfin, l'incompréhension a été à son comble à propos de la dernière phrase de *La Force des choses :* « J'ai été flouée. ». Elle explique le sens de ce constat dans *Tout compte fait* : il conclut l'ensemble du bilan qu'elle a dressé. Il ne découle pas de la « rencontre de [son] image dans la glace », mais de « sa révolte angoissée contre l'horreur du monde », si éloignée de ses rêves d'adolescente :

> "On ne nous a rien promis", disait Alain. C'est faux. La culture bourgeoise est promesse : d'un univers harmonieux où on peut jouir sans scrupule des biens de ce monde ; elle garantit des valeurs sûres qui s'intègrent à notre existence et lui donnent la splendeur d'une Idée. Je ne me suis pas facilement arrachée à de si grands espoirs. (*TCF*, 165-166)

Cette déception a aussi une dimension ontologique :

> Sartre a écrit dans *L'Etre et le Néant* : "Le futur ne se laisse pas rejoindre, il glisse au passé comme ancien futur... De là cette déception ontologique qui attend le pour-soi à chaque débouché dans le futur. Même si mon présent est rigoureusement identique par son contenu au futur vers quoi je me projetais par-delà l'être, ce n'est pas ce présent vers quoi je me projetais car je me projetais vers ce futur en tant que futur, c'est-à-dire en tant que point de rejoignement de mon être.". La découverte du malheur des hommes, l'échec existentiel qui m'a frustrée de l'absolu auquel aspirait ma jeunesse : voilà les raisons qui m'ont dicté ces mots : "J'ai été flouée.". (*TCF*, 166)

Certes, elle a peut-être cédé en écrivant à une tentation de « dramatisation littéraire », surtout en achevant son ouvrage par ces mots. Mais elle voit surtout dans ce malentendu l'intérêt que ses adversaires ont eu à donner d'elle l'image d'une femme qui constate un échec et désavoue ainsi toute sa vie. Cet épisode l'a amenée à réfléchir sur les rapports qu'entretiennent vérité littéraire et vérité vécue : elle remarque que ce qui a été à l'origine du malentendu, c'est finalement « une façon de parler ». Mais d'autre part, et ceci vaut aussi pour les ambiguïtés du roman, elle met le lecteur en cause dans la mesure où il confond « l'auteur en chair et en os et le personnage doué d'une constitution fictive qu'il crée par le fait d'écrire. » Le second transcende le temps, et ses affirmations ont un caractère définitif ; le premier est un individu vivant qui change et dont les humeurs varient : « C'est une erreur de prétendre le définir, dans sa contingence immédiate, à partir de ce qu'il choisit de dire sur le mode de la nécessité. Parce que j'écrivais des paroles désabusées, une partie de mon public a vu en moi une femme brisée par l'âge et les déceptions. » (*TCF*, 167)

Cette explication rejoint les analyses formulées dans la partie précédente ; il y a bien identité entre le narrateur et le personnage, mais identité n'est pas ressemblance exacte : « Le *je* qui parle se tient à distance du *je* vécu comme chaque phrase de l'expérience dont elle émane. » (*TCF*,164) Lorsqu'elle évoque la lecture qu'elle a faite des *Mots,* autobiographie de Sartre, elle est justement sensible à cette métamorphose de l'individu de chair en personnage imaginaire : « J'ai saisi sur le vif le passage d'une histoire contingente à l'intemporelle nécessité du texte. J'ai vu se substituer à un individu de chair et d'os le personnage imaginaire - le vampire - qui guide la main de l'écrivain. » (*TCF*, 66)

Au lecteur que nous sommes, de veiller à ne pas rechercher une stricte ressemblance entre le personnage décrit et le « Je » vécu. Ce qui nous intéressera

quand nous tenterons d'étudier les écarts éventuels entre ces deux « Je », c'est de les situer dans une problématique plus générale de reconstruction et d'écriture.

Dernière ambiguïté du genre : on pourrait croire que l'autobiographie va permettre à l'auteur, mieux que le roman, de se peindre dans ce qu'il a de plus essentiel. Or, paradoxalement, Beauvoir remarque que ces écrits ne disent pas l'essentiel, ce qui peut être encore une source d'incompréhension entre l'auteur et ses lecteurs. A la fin du premier volume de *La Force des choses,* elle note : « Un des défauts des journaux intimes et des autobiographies c'est que, d'ordinaire, "ce qui va sans dire" n'est pas dit et qu'on manque l'essentiel. J'y tombe moi aussi. »[1] ( *FCI,* 371) Dans *La Force des choses*, comme nous l'avons vu, Beauvoir insère de larges extraits de son journal intime. A propos des pages écrites en 1958, elle note :

> J'ai relu ce journal et ça m'a amusée. Je devrais le continuer, mais il faudrait le soigner davantage. Toujours ce qui "va de soi" est passé sous silence : par exemple nos réactions après l'exécution de Nagy[2]. Pourquoi y a-t-il des choses que je souhaite dire, d'autres ensevelir ? Parce qu'elles sont trop précieuses (sacrées peut-être), pour la littérature. Comme si la mort seule, seul l'oubli était à la hauteur de certaines réalités. Si seulement je pouvais écrire quand j'ai bu ; ou rester un peu animée quand j'écris ! Il devrait y avoir un joint ! (*FCII*, 206-207)

On remarque que Beauvoir cherche toujours un moyen de concilier écriture et vie, tentant de ne pas assassiner la vie, « sa présence » en l'écrivant. Le lecteur est là encore devant un paradoxe : croyant aborder au plus près l'auteur, en lisant sa prose quotidienne, il apprend que l'essentiel est ailleurs. Il en est de même pour l'autobiographie. A la fin du premier volume de *La Force des choses,* Beauvoir remarquait, nous l'avons citée plus haut, qu'elle ne disait pas l'essentiel dans ce volume :

---

[1] Il est remarquable que dans ses *Cahiers de jeunesse,* Beauvoir fasse une remarque sensiblement identique le 19 août 1926 : « Je relis ces pages et je m'étonne de trouver une image si différente de moi-même. [...] la partie la plus vivace de mon âme reste dans l'ombre ; à quoi bon écrire ce qu'on sent si intensément ? Pourtant si je garde ce cahier, si je le relis plus tard quand je serai âgée et sans doute desséchée, il faut que je me souvienne qu'il y a eu autre chose pendant ces vacances. » (*Deuxième Cahier, août 26-décembre 1926*, Microfilm 6537.)

[2] Homme politique hongrois, condamné à mort et exécuté en 1958, après l'entrée des troupes soviétiques en Hongrie.

> Le travail ne se laisse guère décrire : on le fait, c'est tout. Du coup, il tient dans ce livre peu de place, alors que dans ma vie il en occupe tant : elle s'organise tout entière autour. J'y insiste parce que le public se rend à peu près compte du temps et des soins qu'exige un essai ; mais, dans sa majorité, il s'imagine qu'un roman ou des souvenirs, ça s'écrit au courant de la plume. (*FCI*, 371)

Suivent donc quelques lignes expliquant quel travail représente pour Beauvoir la rédaction d'un ouvrage.

L'étude de la genèse de l'autobiographie, l'absence de frontière nette entre les genres dans l'œuvre de Beauvoir, les ambiguïtés et les lacunes de l'écriture autobiographique elle-même, confirment qu'il ne faut pas étudier isolément les volumes autobiographiques. La personnalité vivante d'un auteur s'exprime dans la totalité de son œuvre. C'est donc une démarche globale que nous allons essayer d'adopter pour étudier les figures féminines dans les autobiographies. En effet, c'est d'une œuvre à l'autre, d'un genre à l'autre, que l'on peut véritablement analyser le travail d'écriture de Beauvoir et aussi la spécificité de l'écriture autobiographique. Une même femme peut être évoquée dans la correspondance, devenir un personnage de roman et/ou une figure de l'autobiographie. De même, c'est en allant des essais philosophiques à l'autobiographie que l'on éclaire la manière dont Beauvoir a nourri sa vie et son œuvre de sa réflexion.

# Chapitre 2

## *Système des figures féminines*

# LES PRINCIPALES FIGURES FEMININES

| Les Jeunes Filles rangées | Œuvres concernées | Milieu d'origine Rapports parents | Religion | Instruction | Situation | Rapport au corps, vie amoureuse | Maternité |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| **Françoise de Beauvoir** 1887-1963 | *MJFR, MTD* | Famille bourgeoise et riche, manque d'amour maternel | Très dévote | Couvent des Oiseaux | Mariage arrangé Demi-pauvreté : dépendance douloureuse | Jeune épouse heureuse Sensualité Sexe : péché, tabou | Mère affectueuse mais dominatrice qui « se nourrit de jeunes vies » |
| **Hélène de Beauvoir**, dit Poupette née en 1910. | *MJFR, MTD (FA, FC, TCF CA)* | Proche de sa mère, souffre d'être la seconde après Simone | Education religieuse | Cours Désir, puis peinture | Travaille comme secrétaire, avant d'être peintre | Rencontre Lionel de Roulet pendant la guerre et l'épouse. | Pas d'enfants |
| **Zaza** (Elisabeth Lacoin) 1907 - 1929 Beauvoir la rencontre au cours Désir à l'âge de 10 ans | *MJFR (FA, FC, TCF)* | Famille bourgeoise, nombreuse, très catholique Grand amour de Zaza pour sa mère, mais semble moins aimée que les autres enfants | Très pieuse, mais sensible à l'hypocrisie de son milieu | Cours Désir, Institut de Neuilly, aime beaucoup étudier | Le mariage ne la tente pas ; elle se révolte par certaines de ses conduites, mais accepte les lois de son milieu | André, le cousin : amour d'enfance Pradelle : l'amour impossible | |
| **Les jeunes filles du cours Désir** | *MJFR* | Milieu bourgeois, famille riche, souvent nombreuse | Education religieuse | Cours Désir | Mariage pour Marguerite Théricourt et Clotilde Gendron | | |
| **Les étudiantes** (Suzanne Boigue, Blanchette Weiss Lisa Quermadec) | *MJFR* | | Lisa très pieuse | Sorbonne | Lisa donne des cours, Suzanne dirige les Equipes Sociales | Lisa : aime Pradelle qui ne l'aime pas Suzanne se marie | |

| Les femmes « non-rangées » | Œuvres concernées | Milieu d'origine Rapports parents | Religion | Instruction | Situation | Rapport au corps Vie amoureuse | Maternité |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| **Stépha Avdicovitch** Beauvoir la rencontre chez Zaza où elle est embauchée comme gouvernante en 1927 | *MJFR, FA, FC, TCF* | Originaire d'Ukraine | Stépha liquide « un vieux fond de religiosité » | A étudié à la Sorbonne, cultivée, engagée idéologiquement | Après des petits travaux, à Madrid et aux U.S.A, devient enseignante | Connaît et épouse Fernando Gerassi Libre, désinvolte, elle choqua Beauvoir au début | Un fils : Tito Gerassi |
| **Olga Kosakievitch** (née en 1917) Elève de Beauvoir au lycée à Rouen | *FA, FC, TCF, CA* | Fils d'un russe blanc marié à une française. Education peu conformiste de la mère | | Culture précoce Echoue en médecine, ne parvient pas à s'intéresser à la philosophie. | Caractère impétueux et avide Carrière de comédienne Jamais totalement indépendante | Le trio : relations avec Sartre et Beauvoir Se marie pendant la guerre avec Bost | |
| **Camille** (Simone Jollivet), 1904 - 1967, amante et amie de Sartre. Beauvoir la rencontre par son intermédiaire | *FA, TCF* | Père pharmacien à Toulouse Pas d'autres indications | Adore certaines divinités, mais pas de rapport à Dieu | Etudes capricieuses en lycée ; quelques cours à l'université, sans conviction | Elle veut écrire ; devient comédienne et metteur en scène | Fréquente très tôt les maisons de rendez-vous ; liaison avec Sartre puis vie avec Charles Dullin; vie très débauchée aux yeux de la jeune Beauvoir | |
| **Mme Lemaire** (Mme Morel), morte en 1964, une vingtaine d'années de plus que Beauvoir ; Sartre donnait des cours à son fils | *FA, FC, TCF* | Née en Argentine de parents français, mère meurt très tôt, vient à Paris à 18 ans avec sa sœur qui meurt peu après | | Son père lui donne une éducation de « libre-penseur » | Mariée à 18 ans à un médecin, qui revient fou de la première guerre mondiale | Lien « platonique » avec Pagniez | Deux enfants |
| **Les collègues** à Rouen : Gégé, Colette Audry, Simone Labourdin, Louise Perron | *FA, TCF, FA, FC, TCF, FA FA, FCI* | | | | | | |

| Femmes « non-rangées » (suite) | Œuvres concernées | Milieu d'origine Rapports parents | Religion | Instruction | Situation | Rapport au corps, vie amoureuse | Maternité |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| **Lise** (Nathalie Sorokine), morte en 1968<br>Elève de Beauvoir au lycée Molière à Paris | *FA, FCI, TCF* | Russe blanche ; son père voulait qu'elle devienne chimiste, « apatride, élevée sans tendresse » | | Aurait voulu faire des études de philosophie, Beauvoir lui donne des leçons | Beauvoir et Sartre l'aident financièrement ; aux U.S.A, a décidé de devenir professeur ; tente d'écrire, mais n'y parviendra pas | vie amoureuse tumultueuse : André Moreau, Bourla, Jack (G.I. qu'elle épouse), liens avec deux homosexuels, divorce puis se remarie avec Bertie<br>Liaison homosexuelle avec Beauvoir pendant la guerre | Une fille, Mary, avec Jack, mais l'enfant, très perturbée, lui sera retirée ; un garçon Michael, un bébé mort, adopte une fille Lily |
| **Bianca** (Bianca Bienenfeld, épouse Lamblin, Louise Védrine dans la correspondance) née en 1921<br>Elève de Beauvoir au lycée Molière à Paris | *FA, FC* | Née en Pologne, de parents juifs, vient à Paris à l'âge de 18 mois ; le père, d'abord médecin, devient négociant en perles fines | Juive | Bachelière ; étude de philosophie à la Sorbonne | Enseignante | Liaison homosexuelle avec Beauvoir pendant la guerre ; Epouse Bernard Lamblin, également étudiant en philosophie | Deux enfants, qui ne sont pas mentionnés pas Beauvoir |
| **Violette Leduc** née en 1907, morte en 1972<br>Rencontre en 1945 | *FC, TCF* | « Ma mère ne m'a jamais donné la main » Origine très modeste | | | Ecrivain qui a à la fois le don et la capacité de travail ; Tente de s'assumer financièrement<br>Accès de folie | Fréquente surtout des homosexuels.<br>Amours hétérosexuelles et homosexuelles, souvent tragiques | |
| **Sylvie Le Bon**, née en 1942<br>Rencontre Beauvoir vers 1960 | *TCF, CA* | milieu aisé, rapports conflictuels avec la mère | | Elève brillante, reçue à l'E.N.S. de Sèvre, agrégée de philosophie | Enseignante, le restera malgré les propositions de Beauvoir | Aucune indication | |

| Femmes « non-rangées » (suite) | Œuvres concernées | Milieu d'origine Rapports parents | Religion | Instruction | Situation | Rapports au corps, vie amoureuse | Maternité |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| **Léna** | *TCF, CA* | Russe, père et mère bolchéviks | | Intelligente et cultivée, a dû interrompre ses études quand père prisonnier | Secrétaire de l'écrivain Ehrenbourg | Vie amoureuse compliquée | Une fille |
| **Tomiko** | *TCF, CA* | Japonaise, issue d'une riche famille aristocratique | | Etudes longues | Fait un peu tous les métiers : journaliste, couturière, guide | Divorcée | Enceinte en 1945 |
| **Lucienne Baudin**, morte en 1951, femme qui lui tapait ses textes | FCI | milieu modeste | | | | Homosexuelle, mère d'une petite fille | |

# 2. SYSTEME DES FIGURES FEMININES

Afin de décrire les figures féminines présentes dans les écrits autobiographiques, nous nous appuierons sur la réflexion philosophique et féministe de Beauvoir. Nous avons, pour ce faire, distingué deux catégories de figures : « les jeunes filles rangées » - qu'elle a surtout côtoyées dans sa jeunesse, et qui ont eu le destin qu'elle a elle-même refusé - et les « femmes non-rangées », qui d'une manière ou d'une autre ont cherché à s'assumer et à se poser comme des êtres libres[1]. Par ailleurs, nous évoquerons toutes les femmes décrites dans l'autobiographie mais qui ne sont pas des figures. Ainsi, au-delà des points communs et des différences entre les figures des deux catégories définies, nous pourrons dégager un thème dominant, celui de l'échec : échec d'autant plus remarquable qu'il pourra mettre en valeur, non seulement la portée idéologique du portrait des figures, mais aussi l'incontestable réussite de la figure féminine centrale, celle de Simone de Beauvoir...

## 2.1. De la réflexion théorique de Beauvoir aux catégories retenues

Quels critères retenir pour classer les figures féminines présentes dans les autobiographies de Simone de Beauvoir ? Quelques-uns se sont dégagés dans un premier temps : moment, fréquence et durée de leur apparition dans les différents volumes, rôle affectif joué dans la vie de Beauvoir, situation, réutilisation pour créer des personnages romanesques... Mais au-delà de ces critères, un aspect nous a semblé primordial : lorsque Beauvoir commence à rédiger les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, et a fortiori les autres volumes, elle a déjà écrit *Le Deuxième Sexe* : c'est un écrivain, mais aussi une philosophe existentialiste, qui a mené une réflexion approfondie et neuve sur la condition féminine ; son engagement politique à gauche

[1] Un tableau, placé au début de ce chapitre, récapitule les figures et leurs principales caractéristiques.

est affirmé, nous aurons l'occasion d'y revenir lorsque nous étudierons la figure féminine qu'elle constitue elle-même. La pensée philosophique et politique de Beauvoir sous-tend donc le portrait qu'elle peut faire des figures féminines. Ceci est d'ailleurs patent dans le « Prière d'insérer », daté de 1958, et publié avec les *Mémoires d'une jeune fille rangée.* Elle y écrit :

> [...] c'est pourquoi mon enfance et mon adolescence me paraissent exprimer d'une manière typique une époque, un milieu. Cependant, alors que mes semblables embrassaient unanimement une même carrière, le mariage, les circonstances et mes goûts m'amenèrent à pousser mes études afin de gagner ma vie. [...] A mon histoire s'emmêlent celles de mes deux plus intimes amis[1], un garçon, une fille, qui n'eurent pas comme moi la chance de pouvoir échapper à leur condition et qui tous deux échouèrent tragiquement à s'en accommoder. En écrivant ces mémoires, j'ai soigneusement respecté la vérité et en ce qui me concerne je n'ai rien omis. On dira peut-être que je la reconstruis à la lumière de ce que je suis devenue ; mais c'est mon passé qui m'a faite, si bien qu'en l'interprétant aujourd'hui je porte un témoignage sur lui.[2]

De plus, c'est bien d'une autobiographie qu'il s'agit, et donc du projet de se peindre : or, les figures féminines participent de ce projet, et leur présence ainsi que leur traitement sont à mettre en relation avec l'image que Beauvoir souhaite donner d'elle-même. Quelles sont les conséquences de ces différents aspects ?

### 2.1.1. Féminisme et existentialisme

Beauvoir ne s'est réclamée du féminisme que bien après la parution du *Deuxième Sexe.* Il n'en reste pas moins que son essai a révélé son intérêt pour la condition des femmes et surtout ses thèses originales :

> On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femme humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la malédiction d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre.* (*DSII*, 13)

Beauvoir affirmait le primat de la culture sur la nature, et contestait ainsi toutes les théories qui expliquaient la condition de la femme à partir de données

---

[1] Zaza et Jacques.
[2] LECARME-TABONE, Eliane, *op. cit.*, p. 217-218.

physiologiques et biologiques. Au contraire, ce qui explique le caractère de la femme, sa condition, c'est sa situation : « [...] toute son éducation conspire à lui barrer les chemins de la révolte et de l'aventure ; la société entière - à commencer par ses parents respectés - lui ment en exaltant la haute valeur de l'amour, du dévouement, du don de soi et en lui dissimulant que ni l'amant, ni le mari, ni les enfants ne seront disposés à en supporter la charge encombrante. Elle accepte allègrement ces mensonges parce qu'ils invitent à suivre la pente de la facilité : et c'est là le pire crime que l'on commet contre elle ; dès son enfance et tout au long de sa vie on la gâte, on la corrompt en lui désignant comme sa vocation cette démission qui tente tout existant angoissé de sa liberté. » (*DSII*, 649-650) Les derniers termes de cette citation sont imprégnés de philosophie existentialiste : comment Beauvoir articule-t-elle dans cet essai existentialisme, philosophie dont elle se réclame, et féminisme ? Comment l'existentialisme a-t-il nourri ses analyses de la condition féminine ?

L'essai de Michèle Le Dœuff, *L'Etude et le Rouet*, nous a tout particulièrement intéressée car l'auteur analyse les divergences philosophiques entre Sartre et Beauvoir, alors que les critiques se sont souvent contentés de montrer que Beauvoir n'avait fait que reprendre les théories de Sartre. C'est le même objectif que s'est fixé Eva Gothlin, qui explique bien pourquoi les traits originaux de la pensée de Beauvoir ont été si souvent négligés : « Une raison tient au fait qu'elle adopte pour une part l'appareil conceptuel de *L'Etre et le Néant*, si bien qu'une lecture superficielle de son œuvre peut laisser croire que les similitudes sont plus importantes que les différences. Une autre réside dans le fait que Beauvoir ne critique pas ouvertement la philosophie de Sartre et ne marque pas les points de divergence. Une dernière renvoie tout simplement au présupposé fort préjudiciable mais néanmoins communément partagé qu'une femme ne peut être que la disciple fidèle d'un homme célèbre. »[1]

Michèle Le Dœuff s'est proposé d'étudier l'apport des femmes philosophes au féminisme ; elle privilégie deux représentantes : Beauvoir et Mary Wollstonecraft,

[1] *Sexe et Existence, La philosophie de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 155.

philosophe anglaise du temps de la Révolution. Elle souligne dés le début, que lorsqu'on est femme et philosophe, il est utile d'être féministe pour comprendre ce qui vous arrive : « Féministe au sens le plus élémentaire du terme : savoir que quelque chose "cloche" encore dans les relations de tous à une femme - "tous" renvoyant ici aux hommes, aux autres femmes, aux agents en principe impersonnels des institutions, et à qui l'on voudra. Stricte potentialité, bien sûr, chose simplement susceptible de se manifester, mais qu'il faut apprendre à lire dans les situations et les conversations ordinaires. »[1]

De même, être féministe est une façon d'intégrer le fait d'être philosophe : « Car depuis deux siècles, une féministe est une femme qui ne laisse à personne le soin de penser à sa place ; de penser, tout court, et plus particulièrement de penser ce qu'est la condition féminine, ou ce qu'elle devrait être. »[2] En effet, le projet philosophique et le projet féministe ont en commun une structure fondamentale, quelque chose comme une façon de retourner le regard, de soumettre les pensées ambiantes à l'examen, alors que l'attitude supposée normale consiste à se soumettre aux lois de la société. Il y a donc une harmonie entre philosophie et féminisme, que Beauvoir illustre d'ailleurs. Mais y a-t-il harmonie entre le référentiel philosophique utilisé par Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, à savoir l'existentialisme, et les thèses qu'elle avance ?

Michèle Le Dœuff montre qu'il y a dans cet essai tout un attirail conceptuel suranné : était-il nécessaire de recourir au concept de transcendance[3] pour mettre en évidence l'oppression des femmes ? Elle démontre surtout que Sartre et Beauvoir, respectivement dans *L'Etre et le Néant* et *Le Deuxième Sexe*, sont partis des mêmes présupposés théoriques, mais qu'ils en tirent des conclusions radicalement différentes : « Une même armature conceptuelle peut donc conduire à des

---

[1] LE DŒUFF, Michèle, *L'Etude et le rouet*, Ed. du Seuil, 1989, p. 40.

[2] *Ibidem*, p. 41.

[3] Eva Gothlin critique aussi vivement les concepts de transcendance et d'immanence : « La transcendance et l'immanence sont les concepts les plus contestables de la philosophie beauvoirienne en ce qu'ils sont davantage marqués par une problématique "gendrée" que les autres concepts : le mode de vie et les activités masculines traditionnels se voient intronisés comme transcendants alors que ceux de la femme ne méritent guère que l'immanence. » (*Sexe et Existence, op. cit.*, p. 321-322.)

considérations sexistes et à une analyse du sexisme ? »[1] Partant d'une même problématique de l'authenticité, Beauvoir parvient à l'utiliser pour mettre en évidence l'oppression des femmes. Comment Beauvoir a-t-elle quelque peu « forcé » l'existentialisme ?

Dès les premières pages du premier tome, elle explique sa méthode : « La perspective que nous adoptons, c'est celle de la morale existentialiste. » (*DSI*, 31) Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance et il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés. Chaque fois que la transcendance (elle se définit chez Beauvoir par l'activité, le travail, le projet) retombe en immanence, « il y a dégradation de l'existence en "en soi", de la liberté en facticité[2] ; cette chute est une faute morale si elle est consentie par le sujet ; si elle lui est infligée, elle prend la figure d'une frustration et d'une oppression ; elle est dans les deux cas un mal absolu. » Tout individu, qui a le souci de justifier son existence, éprouve celle-ci comme un besoin indéfini de se transcender :

> Or, ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer contre l'autre : on prétend la figer en objet, et la vouer à l'immanence puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme l'essentiel et l'exigence d'une situation qui la constitue comme inessentielle. (*DSI*, 31)

Michèle Le Dœuff montre d'abord brièvement que la grille conceptuelle qui charpente le *Deuxième Sexe* est dualiste ; les notions s'agencent en couples : immanence/transcendance, En-soi/Pour soi, authentique/inauthentique, assumer/ mauvaise foi, sujet et projet/objet. L'individu est sujet, quand il s'affirme comme tel et assume sa transcendance et sa liberté face au monde. Mais il peut aussi être tenté de fuir sa liberté, de se constituer en chose, et alors il y a dégradation du Pour-soi en En-soi. Cette tendance de l'être humain à éviter sa liberté et sa responsabilité peut

---

[1] *L'Etude et le rouet*, *op. cit.*, p. 58.
[2] Caractère de ce qui n'est qu'un fait, sans nécessité et sans raison.

être conceptualisée par la « mauvaise foi », concept emprunté à Sartre, auquel Beauvoir lui préfère souvent celui de l'inauthenticité. Les femmes se laissent alors constituer en Autre assez facilement, afin d'éviter l'angoisse de prendre en charge leur propre vie. Enfin, le sujet pour s'affirmer essentiel, doit constituer l'autre en inessentiel. La thèse fondamentale de Beauvoir est que toute femme est d'entrée de jeu constituée en inessentielle.

L'éthique qui sous-tend cette analyse est l'existentialisme. Cependant, on peut déceler des contradictions. D'une part, dans le système existentialiste, aucune oppression n'est pensable, pas plus celle des femmes qu'aucune autre. L'éthique de l'authenticité nie l'efficience des déterminations sociales et historiques au profit d'une forme de volontarisme. Aucune contrainte ne saurait avoir prise sur une liberté, dit Sartre. Or, la mauvaise foi est l'antithèse de cette idée, car elle consiste à refuser de se considérer comme sujet libre et à se prétendre entravé par des circonstances extérieures. Une des conséquences de cette théorie est que tout sentiment d'infériorité découle d'un libre choix. Beauvoir aurait pu appliquer ce raisonnement à la femme, elle ne l'a pas fait.

D'autre part, dans *L'Etre et le Néant*, une relation terrifiée des hommes au corps des femmes s'exprime et fonde une hiérarchie entre le masculin et le féminin. La femme n'est évoquée que lorsqu'il est question de sexualité. Michèle Le Dœuff note qu'il n'y a que deux figures féminines importantes dans *L'Etre et le Néant* et qu'elles sont présentes dans le chapitre consacré à la mauvaise foi. Chaque femme est décrite en fonction du désir d'un amant éventuel, mais elle le déçoit toujours en s'y dérobant de manière malhonnête ; « A l'une, qui est frigide, il est reproché de ne pas reconnaître le plaisir que son mari lui donne ; à l'autre, qui manque d'enthousiasme, de ne pas reconnaître le désir qu'un homme a d'elle » :

> L'art de transformer un refus en faute scandaleuse fait partie des attitudes couramment observées chez le premier "macho" venu. Voilà du social qui rend ces pages directement lisibles et transparentes, soit dans la connivence, soit dans l'analyse critique. Pourtant, le sexisme ici doit être dit aussi philosophique, non tant parce qu'il

apparaît dans un texte réputé tel, mais parce qu'il sert à établir solidement un concept, celui de "mauvaise foi ".[1]

Ainsi, la femme frigide souffre d'une mauvaise foi pathologique : il n'y a pas de femmes frigides, mais des femmes qui le prétendent en s'attachant « farouchement » à nier leur plaisir. La preuve, le mari de la première femme décrite a décelé chez elle « des signes objectifs de plaisir ». Michèle Le Dœuff fait remarquer que sous la plume d'un philosophe, la référence à l'objectivité d'un signe a l'allure d'un coup de force conceptuel : « En effet, un signe se distingue d'un fait ou d'un phénomène en tant qu'il est signe *de* quelque chose d'autre, et il n'est tel que par la présence d'une conscience interprétante ou d'une instance d'interprétation quelconque. »[2] Le Dœuff conclut ainsi : « quand un philosophe parle des femmes, son discours se déploie en dehors des exigences théoriques usuelles. Il n'y a pas de signes dans le monde, mais le corps des femmes en donne qui sont objectifs. »[3]

Discours sexiste et phallocratique, selon Michèle Le Dœuff, que celui de *L'Etre et le Néant*, que nous n'approfondirons pas ici[4]. Il reste certain que Beauvoir a fait subir des transformations à la doctrine existentialiste, sans pour autant les présenter comme telles : elle n'a jamais proposé de critique des catégories

---

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.* , p. 78-79.

[2] *Ibidem,* p. 81.

[3] *Ibidem,* p. 82.

[4] La position de Le Dœuff peut paraître excessive. Cependant elle a conscience de cet extrémisme et le justifie. Elle admet que c'est parce qu'elle est une femme, qu'elle se sent « agressée » par les exemples utilisés par Sartre. Mais elle remarque que l'exclusion opérée par Sartre ne touche pas seulement les femmes : « Cependant, au cas où je serais victime d'une partialité bien compréhensible, en attribuant trop d'importance au fait que Sartre malmène les figures féminines et ne s'adresse, dans son fantasme, qu'à des hommes, il est facile de rectifier cette erreur (féminocentrique ?), car, une fois qu'on a remarqué et compris la structure d'une exclusion, les autres deviennent comiquement évidentes. » Le Dœuff cite des passages où Sartre affirme que tout projet, même celui d'un Chinois, d'un Indien ou d'un nègre, pouvait être compris par un européen : « "[...] Il y a toujours une manière de comprendre l'idiot, le primitif ou l'étranger, pourvu qu'on ait les renseignements suffisants." » Le Dœuff conclut que c'est seulement lorsqu'on se sent un individu supérieur, exerçant une relation de domination, que l'on peut prétendre connaître l'autre : « Plus la domination est forte, plus la prétendue "connaissance" est dogmatique et doctrinaire, *a priori*, au sens courant du terme : elle ne cherche pas à se renseigner. Réciproquement, la reconnaissance du caractère difficile de la compréhension de tout "autre" est un mode élémentaire de respect, un mode qui doit d'ailleurs, et impérativement, s'assortir d'une interrogation sur la façon dont cet autre me perçoit, c'est-à-dire de la reconnaissance d'une réciprocité. » (*L'Etude et le rouet, op. cit.,* p. 89) Le jugement de Le Dœuff sur le caractère sexiste et phallocratique du discours de Sartre, nous paraît donc, ainsi étayé, convaincant.

sartriennes. D'abord, elle affirme qu'elle adopte la *perspective* de la *morale* existentialiste : « Une perspective, c'est un point de vue ou un parti pris théorique destiné à s'appliquer à *un* champ déterminé de l'expérience, champ supposé exister avant l'enquête dont il va faire l'objet. Il s'agit d'explorer un pan de la réalité sociale et intersubjective, non de construire un système. »[1] Par ailleurs, la notion de mauvaise foi est toujours posée chez Sartre comme mauvaise foi de l'autre, le plus souvent, la femme. Or, chez Beauvoir cette notion est seulement à l'horizon, « comme moule en creux de l'oppression » et la catégorie de « mauvaise foi de l'autre » n'est jamais utilisée quand elle le pourrait. Ainsi si Sartre « reprend » tout le monde, Beauvoir excuse pratiquement tout le monde.

Cette modification a des effets philosophiques : comme personne n'est incriminé dans *Le Deuxième Sexe*, tout le mal est rapporté à la situation « ensemble de traditions néfastes et d'idéologies perverses ». A ce stade de son analyse, Michèle Le Dœuff opère une mise au point sur la différence entre le « masculin » et le « masculiniste ». Elle attribue le « masculinisme » aux travaux, qui tout en se prétendant exhaustifs, oublient l'existence des femmes et ne prennent en compte que la situation des hommes mâles ; ils n'envisagent que l'histoire ou la vie sociale des hommes, mais encore doublent cette limitation d'une affirmation - il n'y a que leur point de vue qui compte -. Or le re-travail par Beauvoir de l'existentialisme consiste à faire disparaître de l'œuvre de Sartre les éléments masculinistes[2]. Ce qui est masculiniste dans la doctrine est incommunicable d'un homme à une femme, « si

---

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 105.

[2] L'analyse d'Eva Gothlin diffère sur ce point de celle de Le Dœuff. (On peut d'ailleurs expliquer cette divergence par le fait qu'Eva Gothlin se situe plutôt dans la mouvance d'un féminisme de la différence, défendant une certaine spécificité féminine, à l'encontre de Beauvoir, ce qui n'est pas la cas de Le Dœuff). E. Gothlin explique que toutes les influences philosophiques dont se réclame Simone de Beauvoir sont caractérisées par un certain androcentrisme : « Comme elle ne conteste pas ce préjugé, elle a tendance à l'intégrer. Dans le sillage de Marx, elle juge improductives les fonctions reproductrices de la femme, à la suite de Hegel et Kojève, elle décrète qu'il est plus humain de risquer sa vie que d'en faire naître une nouvelle, fonction qui pour elle rejoint l'animalité. Elle prolonge les analyses de Sartre lorsqu'elle considère la femme comme objet naturel de désir, et affirme de ce fait la difficulté devant laquelle elle se trouve de se constituer en sujet désirant. Toutes ces anthropologies accablent les femmes d'une impuissance inhérente à s'accomplir comme être humains, accentuée encore par le fait que Beauvoir prend appui sur des "faits" biologiques et historiques empruntés à une science uniquement développée du point de vue masculin. » (*Sexe et Existence, op. cit.*, p. 322).

amoureuse que soit cette femme, ou si inféodée à la philosophie de son maître à penser. »[1]

Ce re-travail de l'existentialisme ne se borne pas à une soustraction, Beauvoir a aussi procédé à des ajouts dans *Le Deuxième Sexe*. Affirmer qu'on ne naît pas femme, mais qu'on le devient, revient à soutenir que les femmes sont le produit de la société dans son ensemble : or, elles sont dans une situation qui les contraint à l'infériorité. Contrairement à Sartre qui niait fondamentalement que l'extériorité pouvait faire obstacle, Beauvoir ne croit nullement à la liberté absolue, à laquelle elle oppose la notion de situation. Elle ne pense pas que tout individu a toujours les moyens de transcender librement sa situation. Les situations ne sont pas en effet équivalentes. Elle introduit notamment la notion de « moyens concrets ». La femme ne peut se revendiquer comme sujet car elle n'en a pas les moyens concrets : « Il faut encore que cette extériorité offre des "moyens concrets" de s'affirmer comme sujet, sujet d'une action, sujet *de* quelque chose. Or le malheur est que la femme est enfermée dans le vide ; son statut social la prive d'un monde et de mains. »[2] Cette situation ré-assujettit en permanence toute femme à un autre, un homme qui, lui, peut entrer en relation active avec le monde. Ainsi, c'est par le travail, l'activité que la femme pourra se poser comme sujet : « Beauvoir choisit alors de privilégier le *faire* comme manière authentique de vivre le désir d'être : l'être humain, qui *n'est* rien, doit diriger sa vie, se créer une identité par le faire, c'est-à-dire par le biais d'actes consciemment choisis où il se reconnaît. On doit s'objectiver dans ses actes. Ce choix de vie n'est pas, selon Beauvoir, offert à tous les êtres humains et en tout cas pas aux femmes. »[3]

Ainsi, Beauvoir utilise l'existentialisme, mais en le « forçant » : « C'est bien la philosophie existentialiste qu'elle utilise mais elle la rend paradoxalement opératoire et la fait penser en quelque sorte au-dessus de ses moyens. »[4]

---

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 113.
[2] *Ibidem*, p. 115.
[3] GOTHLIN, Eva, *op. cit.*, p. 231.
[4] *L'Etude et le rouet,* p. 128.

Dernier point de l'analyse de Le Dœuff : Beauvoir doit à l'existentialisme l'essentiel de son livre, à savoir l'échec théorique autour duquel il est construit. En effet, elle tente d'expliquer pourquoi les femmes sont opprimées par les hommes : comment ont-ils pu imposer aux femmes la servitude, quelle est l'origine du pouvoir d'un sexe sur l'autre ? Or, à sa manière de traiter le problème, elle ne parvient pas, semble-t-il, à assigner une cause à cette oppression :

> On retient finalement l'image d'une oppression sans cause fondamentale. Or ce vide est très fort et très dialectique. Tout se passe comme si, attendu que l'oppression n'est fondée sur rien, il a bien fallu mettre dès lors en place une foule de dispositifs ou d'étayages institutionnels pour la créer et la maintenir. [...] Je gagerais que Simone de Beauvoir n'a pas cru elle-même à la "clef" qu'elle propose, et c'est ce qui a produit son attention minutieuse au réseau polymorphe des limitations imposées aux femmes : la vie quotidienne est d'autant plus étroitement quadrillée que l'assujettissement des femmes doit être, à chaque instant, réinventé.[1]

Ainsi, en écho de la maxime existentialiste, « la contrainte ne saurait avoir aucune prise sur la liberté », Beauvoir montre que ce n'est certainement pas un rapport de forces originaire qui a permis aux hommes d'en imposer aux femmes au point de les faire renoncer à s'affirmer comme sujets. Or, se fondant sur la négation du déterminisme, la perspective existentialiste ne saurait penser une causalité. En stricte orthodoxie, il aurait fallu conclure que cette oppression n'existe pas, si ce n'est dans la mauvaise foi de certaines femmes ; or, Simone de Beauvoir ne tire pas cette conclusion, et Michèle Le Dœuff voit dans ce fait « la preuve du primat de l'insertion réelle sur le référentiel philosophique. »[2]

Pour reprendre un des titres de Le Dœuff, on peut conclure que « l'existentialisme n'est décidément pas un féminisme ». Beauvoir l'utilise, le dévoie, le force et aboutit à une pensée originale qui s'appuie davantage sur le réel, pour penser la situation concrète de la femme. Le Dœuff n'attribue pas ces écarts au fait que Beauvoir soit à la fois femme, philosophe et féministe. C'est le cas de tout questionneur qui questionne à partir d'une théorie déjà constituée, qui s'engage certes dans une réflexion qui est sienne, mais qui intègre les efforts des autres. Toril

---

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 134.
[2] *Ibidem*, p. 135.

Moi, dans son essai *Simone de Beauvoir, Conflit d'une intellectuelle*, se montre plus incisive envers Sartre. Elle montre que lorsque le débat porte sur la liberté des femmes en général, et sur leur liberté sexuelle en particulier, Sartre n'a pas grand chose à apporter : dans ce domaine, l'analyse de Beauvoir est plus subtile. Si l'argumentation de Sartre sur la mauvaise foi féminine est fautive, c'est parce qu'il a tendance à universaliser son cas particulier, à représenter sa propre expérience comme universelle. Elle souligne aussi le glissement que Beauvoir fait subir à l'existentialisme en montrant que la situation sociale, politique et historique des femmes est responsable de la plupart de leurs manques, elles ne peuvent donc pas être accusées automatiquement de mauvaise foi lorsqu'elles ne peuvent pas se comporter en êtres authentiquement libres.

Ainsi, on voit qu'il serait réducteur de faire reposer sur la philosophie existentialiste, les analyses de Beauvoir sur la condition féminine : elle s'en est incontestablement inspirée, mais elle l'a retravaillée, modifiée, enrichie, procédant à une sorte de « bricolage »[1] philosophique dont elle est coutumière, prenant ça et là ce qui peut l'intéresser. Elle a souvent dit que Sartre était philosophiquement créateur, et qu'elle ne l'était pas. Cela est juste au sens où elle n'a pas tenté d'élaborer un système philosophique permettant de penser le monde dans sa totalité ; en revanche, c'est une philosophe authentique, tout à fait capable de se détacher de la pensée de son compagnon, quoiqu'on ait pu en dire, même si elle ne l'a jamais fait ouvertement. Elle s'en détache si bien qu'elle aboutit à une analyse bien différente, voire divergente. Il reste de ce re-travail un certain nombre de concepts, qui fondent incontestablement les portraits des figures féminines présentes dans ses œuvres.

---

[1] L'expression est de Michèle Le Dœuff. On pourrait d'ailleurs citer à l'appui de cette expression une définition très éclairante de Gérard Genette : « Le propre du bricoleur est en effet d'exercer son activité à partir d'ensemble instrumentaux qui n'ont pas été, comme ceux de l'ingénieur, par exemple, constitués en vue d'une activité. La règle du bricolage est de "toujours s'arranger avec les moyens du bord" et d'investir dans une structure nouvelle des résidus désaffectés de structures anciennes, faisant l'économie d'une fabrication expresse au prix d'une double opération d'analyse (extraire différents éléments de divers ensembles constitués) et de synthèse (constituer à partir de ces éléments hétérogènes un nouvel ensemble dans lequel, à la limite, aucun des éléments réemployés ne retrouvera sa fonction d'origine). » (*Figures I, op. cit.*, p. 145)

### 2.1.2. Féminisme, marxisme et psychanalyse

*Le Deuxième Sexe* a aussi des dettes importantes vis-à-vis du marxisme. Il faut d'ailleurs noter qu'après la guerre, comme l'explique Eva Gothlin, la philosophie marxiste en général, et les *Manuscrits parisiens de 1844* en particulier, deviennent le centre d'intérêt des cercles intellectuels parisiens, au même titre que l'hégélianisme ou l'existentialisme. Michel Winock dans son essai *Le Siècle des intellectuels*[1], insiste sur les aspects politiques et sociologiques de l'analyse de Beauvoir, qui montre que la « féminité » ne résulte pas de la nature mais de la culture. A ce moment de sa vie, Beauvoir se révèle plus marxiste que féministe dans la mesure où elle considère que l'abolition des classes est un préalable à la libération des femmes. On retrouve chez elle une idée chère au marxisme : l'aliénation de la femme ne cessera que lorsque cette dernière s'affranchira du lien économique qui la lie à l'homme. Dans *Histoire des femmes, XXème siècle*, Françoise Navailh[2] consacre un chapitre au modèle soviétique ; elle y reprend les analyses de Bebel dans *La Femme et le socialisme* (1879) : il considère que certes l'inégalité pourrait être due aussi aux hommes eux-mêmes, et pas seulement au système bourgeois, mais il invoque avant tout la dépendance économique. La femme doit donc lutter pour la révolution avec le prolétariat. Au lendemain de la guerre, Beauvoir trouve un écho dans les paroles de Maurice Thorez, soutenant les femmes qui ne veulent pas rester au foyer : « Faut-il redire qu'il n'est pas pour la femme de libération véritable sans indépendance économique par son travail, par son rôle dans la production ? »[3] Beauvoir est donc convaincue que la participation collective à la production est un facteur décisif de transformation de la situation des femmes : « Les raisons en sont données : le travail libère la femme de la tutelle financière de son mari et de sa famille, le développement industriel, en transformant la société, diminue l'importance de la propriété et donc de la famille patriarcale. Entrées dans la vie

---

[1] WINOCK, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, Seuil, Collection « Points n° P613 », 1997, 1999.

[2] « Le modèle soviétique », in DUBY, Georges, PERROT, Michelle, *Histoire des femmes, Le XXème siècle,* sous la direction de Françoise Thébaud, Editions Plon, 1992, p. 213-235.

[3] Citations extraites de *L'Humanité*, 12 avril 1945, in *Les années Beauvoir 1945-1970*, *op. cit.*, p. 69.

active, les femmes appuient leurs revendications sur une base économique, elles deviennent capables de réaliser totalement la potentiel que les êtres humains mettent en œuvre par le biais du travail. »[1] Seul le travail, pour Beauvoir, peut assurer une liberté concrète à la femme : il a à la fois une fonction économique et sociale.

Ainsi l'apport du marxisme au problème de la différence des sexes est de montrer que lutte des sexes et lutte des classes ne doivent pas être dissociées. C'est la position de Beauvoir en 1949 : l'amélioration de la condition des femmes est subordonnée à l'avènement du socialisme. Cependant, là encore, elle se démarque du marxisme : si elle rejoint les analyses de Bebel qui voit dans la femme et l'ouvrier deux opprimés qu'un développement économique pourrait libérer, en revanche elle considère qu'il y a beaucoup de mauvaise foi à ne considérer la femme que comme une travailleuse : « autant que sa capacité productrice, sa fonction reproductrice est importante, tant dans l'économie sociale que dans la vie individuelle ; il y a des époques où il est plus utile de faire des enfants que de manier la charrue. Engels a escamoté le problème, il se borne à déclarer que la communauté socialiste abolira la famille : c'est une solution bien abstraite ; » (*DSI*, 103) Ainsi, même dans un socialisme démocratique où les classes seraient abolies et non les individus, la question du destin individuel garderait toute son importance, et donc par là-même la différenciation sexuelle : « Revendiquer pour elle [la femme] tous les droits, toutes les chances de l'être humain en général ne signifie pas qu'on doive s'aveugler sur sa situation singulière. Et pour la connaître il faut déborder le matérialisme historique qui ne voit dans l'homme et dans la femme que des entités économiques. » (*DSI*, 104-105)

De même, les communistes n'accueilleront pas favorablement les théories de Beauvoir sur la maternité : partisans alors d'un maternalisme militant, alliés sur ce point avec les catholiques, ils n'accepteront pas la dénonciation de la maternité comme aliénation, et entrave à la libération des femmes[2].

---

[1] GOTHLIN, Eva, *op. cit.*, p. 119.

[2] Eva Gothlin consacre quelques pages à la fin de son analyse à la critique des communistes à l'encontre du *Deuxième Sexe*. Elle explique d'abord que Dominique Desanti, membre alors du P.C.F., en avait fait un compte-rendu élogieux, qui a été refusé. C'est Jeannette Prenant qui s'en chargera et

Enfin, Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* emprunte aussi quelques concepts à la psychanalyse. Là encore, elle prend ce qui l'intéresse et délaisse les analyses qu'elle ne partage pas. Si elle retient quelques clés - l'importance de l'enfance, période primordiale dans la constitution du caractère d'un individu, les relations de la fille avec sa mère, le rapport au corps, la sexualité de la jeune fille, aspects d'ailleurs largement utilisés pour décrire les femmes dans les autobiographies - elle conteste sur plusieurs points les analyses de Freud. Cette contestation est d'ailleurs prévisible dans la mesure où la clé de sa théorie « on ne naît pas femme, on le devient » s'oppose à l'explication biologique du destin de la femme qu'a pu donner Freud.[1] Par ailleurs, en existentialiste, elle affirme la liberté de l'individu, ce qui n'est pas en accord avec le déterminisme en jeu dans les analyses freudiennes.

Elle reproche d'abord à Freud d'avoir calqué son analyse de la femme sur le modèle du destin masculin. Dans la théorie freudienne, quand la petite fille découvre l'organe génital du garçon, elle l'envie, c'est le concept du « Penisneid » ou « envie de pénis » : « La petite fille ne tombe pas dans une telle attitude de refus [celle du garçon refusant d'admettre que tous les individus n'ont pas de pénis] lorsqu'elle s'aperçoit que l'organe génital du garçon est autrement formé que le sien. Elle est

---

qui accusera Beauvoir de subordonner la lutte des classes au combat des femmes, d'ériger la liberté sexuelle en but ultime, et de prôner le malthusianisme. E. Gothlin note que malgré le ton démagogique et l'idéologie marquée par la guerre froide qui dominent les articles de Prenant, « ses articles contiennent une certaine part de vérité. L'ouvrage de Beauvoir ne réserve, en effet, qu'une part réduite à la vie l'expérience des femmes de la classe ouvrière. » (*Sexe et Existence, op. cit.*, p. 316).

[1] Freud lui-même ne manque jamais de réfuter les analyses féministes de son temps. Ainsi, il écrit en 1923 dans un article « La disparition du complexe d'Œdipe » : « La réclamation féministe d'une égalité de droits entre les sexes n'est pas ici d'une grande portée, la différence morphologique devant se manifester dans des différences dans le développement psychique. » *La Vie sexuelle*, PUF, « Bibliothèque de la psychanalyse », 1969, p. 121. Ou encore : « On hésite à le dire, mais on ne peut se défendre de l'idée que le niveau de ce qui est moralement normal chez la femme est autre [que chez l'homme]. Son surmoi ne sera jamais si inexorable, si impersonnel, si indépendant de ses origines affectives que ce que nous exigeons de l'homme. Ces traits de caractère que l'on a de tout temps critiqués et reprochés à la femme : le fait qu'elle fait preuve d'un moindre sentiment de justice que l'homme, d'un penchant moindre à se soumettre aux grandes nécessités de l'existence, qu'elle se laisse plus souvent que lui guider dans ses décisions par ses sentiments de tendresse et d'hostilité, la modification de la formation du surmoi, dont nous venons de démontrer d'où elle dérive, en est une raison suffisante. Nous ne nous laisserons pas détourner de telles conclusions par les arguments des féministes qui veulent nous imposer une parfaite égalité de position et d'appréciation des deux sexes ; », citation tirée de l'article « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », 1925, in *La Vie sexuelle, op. cit.*, p. 131.

immédiatement prête à l'admettre et succombe à l'envie de pénis qui culmine dans le désir, important quant à ses effets ultérieurs, d'être elle-même un garçon. »[1] Freud parlera ailleurs à ce propos d'« infériorité organique »[2]. Beauvoir montre qu'il suppose que la femme se sent un homme mutilé, alors que cette idée de mutilation sous-entend une comparaison et une valorisation. Elle réfute donc le concept de « l'envie de pénis » : « cette excroissance, cette fragile tige de chair peut ne leur [les petites filles] inspirer que de l'indifférence et même du dégoût ; la convoitise de la fillette, lorsqu'elle apparaît, résulte d'une valorisation préalable de la virilité : Freud la prend pour accordée alors qu'il faudrait en rendre compte. » (*DSI*, 82-83) Si la femme nourrit un complexe d'infériorité qui se manifeste par le refus honteux de sa féminité, « ce n'est pas l'absence du pénis qui provoque ce complexe mais tout l'ensemble de la situation ; la fillette n'envie le phallus que comme le symbole des privilèges accordés aux garçons ; la place qu'occupe le père dans la famille, l'universelle prépondérance des mâles, l'éducation, tout la confirme dans l'idée de la supériorité masculine. » (*DSI*, 84) Beauvoir constate aussi que la psychanalyse échoue à expliquer pourquoi la femme est l'Autre : Freud lui-même admet que le prestige du pénis s'explique par la souveraineté du père et il avoue qu'il ignore l'origine de la suprématie mâle.

Par ailleurs, Beauvoir reconnaît avec Freud le rôle considérable joué par la sexualité dans la vie humaine. L'existant est un corps sexué et dans ses rapports aux autres existants, sa sexualité est toujours engagée, mais on ne peut faire reposer le développement de la vie humaine sur la seule sexualité : « mais si corps et sexualité sont des expressions concrètes de l'existence, c'est aussi à partir de celle-ci qu'on peut en découvrir les significations : faute de cette perpective la psychanalyse prend pour accordés des faits inexpliqués. » (*DSI*, 87) Ainsi, pour Beauvoir, il ne faut pas prendre la sexualité comme une donnée irréductible, « il y a chez l'existant une

---

[1] FREUD, Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, Gallimard, Collection « Folio / essais », 1987, p. 125.

[2] « Sur la sexualité féminine », 1931, in *La Vie sexuelle, op. cit.*, p. 145.

"recherche de l'être"[1] plus originelle : la sexualité n'est qu'un de ses aspects. » (*DSI*, 87-88)

Enfin le point évident sur lequel une existentialiste ne peut que se démarquer de la psychanalyse est la question de la liberté :

> [...] la vie psychique n'est pas une mosaïque ; elle est tout entière en chacun de ses moments et il faut respecter cette unité. Ceci n'est possible qu'en retrouvant à travers les faits disparates l'intentionnalité originelle de l'existence. Faute de remonter à cette source, l'homme apparaît comme un champ de bataille entre des pulsions et des interdits également dénués de sens et contingents. Il y a chez tous les psychanalystes un refus systématique de l'idée de *choix* et de la notion de valeur qui en est corrélative ; c'est là ce qui constitue la faiblesse intrinsèque du système. Ayant coupé pulsions et interdits du choix existentiel, Freud échoue à nous en expliquer l'origine : il les prend pour donnés. (*DSI*, 86)

La psychanalyse envisage toujours les conduites de l'individu dans leur liaison au passé, et non en fonction d'un avenir vers lequel il se projette : ces conduites peuvent être motivées par des fins librement posées. Beauvoir dans son essai veut situer la femme dans un monde de valeurs et donner à ses conduites une dimension de liberté : « elle a à choisir entre l'affirmation de sa transcendance et son aliénation en objet ; elle n'est pas le jouet de pulsions contradictoires. » (*DSI*, 93) La primauté accordée par Beauvoir aux notions de projets et de liberté, découle de la perspective existentialiste qu'elle a adoptée.

Ainsi, Beauvoir reprendra des « aperçus féconds » de la psychanalyse mais n'en reprendra pas la méthode :

> On pourra remarquer un certain parallélisme entre nos descriptions et celles des psychanalystes. C'est que du point de vue des hommes - qui est celui qu'adoptent les psychanalystes mâles et femelles - on considère comme féminines les conduites d'aliénation, comme viriles celles où un sujet pose sa transcendance. [...] Le psychanalyste nous décrit l'enfant et la jeune fille sollicitée de s'identifier au père et à la mère, partagée entre des tendances "viriloïdes" et "féminines" ; tandis que nous la concevons comme hésitant entre le rôle d'*objet,* d'*Autre* qui lui est proposé et la revendication de sa liberté ; ainsi arrivera-t-il que nous tombions d'accord sur un certain nombre de faits : et en particulier quand nous considérons les chemins de fuite

[1] Désir d'être, recherche de l'être, plusieurs expressions pour un même concept qu'on trouve chez Sartre et Beauvoir : la manque d'être et l'expérience du néant sont au cœur de toute existence et forment un contexte qui fait naître le « désir d'être », caractéristique de l'être humain. Mais Beauvoir le relie, elle, à la tendance du sujet à l'aliénation : « l'angoisse de la liberté conduit le sujet à se rechercher dans les choses, ce qui est une manière de se fuir. » (*DSI*, 90)

> inauthentique qui s'offrent aux femmes. Mais nous ne leur accordons pas du tout la même signification que le freudien ou l'adlérien. Pour nous la femme se définit comme un être humain en quête de valeurs au sein d'un monde de valeurs, monde dont il est indispensable de connaître la structure économique et sociale ; nous l'étudierons dans une perspective existentialiste à travers sa situation totale. (*DSI*, 94-95)

Ainsi, pour analyser la condition féminine, Beauvoir refuse à la fois le « monisme sexuel » de Freud et le « monisme économique » de Engels. Un psychanalyste interprétera toutes les revendications sociales de la femme comme un phénomène de « protestation virile » alors que pour le marxiste la sexualité de la femme ne fait qu'exprimer indirectement sa situation économique ; il n'y a alors pour Beauvoir que l'infrastructure existentielle qui permet de comprendre « cette forme singulière qu'est une vie » :

> Pour découvrir la femme, nous ne refuserons pas certaines contributions de la biologie, de la psychanalyse, du matérialisme historique : mais nous considérerons que le corps, la vie sexuelle, les techniques n'existent concrètement pour l'homme qu'en tant qu'il les saisit dans la perspective globale de son existence. La valeur de la force musculaire, du phallus, de l'outil ne saurait se définir que dans un monde de valeurs : elle est commandée par le projet fondamental de l'existant se transcendant vers l'être. (*DSI*, 105-106)

L'attitude de Beauvoir à l'égard de la psychanalyse évoluera considérablement par la suite, nous aurons l'occasion de l'étudier à travers la figure féminine qu'elle constitue elle-même. Il en fut de même pour Sartre d'ailleurs : il refusa la psychanalyse et proposa la psychanalyse existentielle. Ce refus tient peut-être autant à des raisons personnelles - songeons que son autobiographie s'arrête alors qu'il a 12 ans et que sa mère se remarie - que théoriques, la psychanalyse ne s'accordant pas avec les notions de choix et de liberté sur lesquelles se fonde l'existentialisme, comme l'explique Bernard-Henri Lévy dans sa biographie récente de Sartre[1]. Cependant, la psychanalyse existentielle n'est peut-être pas aussi éloignée des théories freudiennes, notamment quand elle reconnaît la place primordiale de l'enfance. Ainsi, on pourrait observer les cheminements parallèles de Sartre et de

[1] LEVY, Bernard-Henri, *Le Siècle de Sartre*, Ed. Grasset, 2000, p. 272.

Beauvoir, qui au fil de leurs œuvres, ont tout de même intégré quelques apports de la psychanalyse.

Les positions théoriques et idéologiques de Beauvoir sous-tendent les portraits des figures féminines dans les autobiographies. Nous en avons une preuve formelle : cette présentation suit toujours un ordre identique ; Beauvoir commence par évoquer l'enfance de la femme en question, ses relations avec sa mère et plus largement son milieu d'origine, l'instruction reçue, sa situation (indépendance économique ou dépendance), sa vie amoureuse et enfin sa maturité. Ainsi, les « clés » empruntées à la psychanalyse, au marxisme, ainsi que ses thèses sur la condition féminine permettent d'articuler ses portraits de femmes.

### 2.1.3. « Le cahier des charges » de l'autobiographie

Autre point déterminant pour étudier ces figures : les contraintes du genre autobiographique, ou pour reprendre une expression plus précise empruntée à Philippe Hamon, le « cahier des charges » de l'autobiographie. Philippe Hamon explique que pour étudier le système des personnages chez Zola, il faut tenir compte « des contraintes, plus ou moins consciemment subies qui, a priori, pèsent sur le personnage et qui sont imposées d'une part par le "genre" ou mieux le "projet" ou le "pacte" réaliste, projet qui peut s'expliciter ici ou là par des *théories* ou des préceptes particuliers, mais que l'on peut voir aussi se manifester implicitement dans les textes mêmes, dans les citations que Zola fait des personnages des romanciers précédents ou contemporains, d'autre part par une *méthode* particulière de travail propre à l'auteur (la poursuite d'un *plan*, la saturation d'une *série*, la collecte et l'utilisation, selon des protocoles et des routines d'écriture réglées, du *document*, etc.). »[1] Hamon se situe donc à la fois *au-delà* de l'œuvre (les contraintes, plus ou moins conscientes, de présupposés, d'un projet global, que Zola partage avec de nombreux autres romanciers de l'époque) et *en deçà* (la pratique concrète et spécifique d'un écrivain corrigeant, travaillant, raturant ses brouillons et ébauches, avec des protocoles de

[1] HAMON, Philippe, *Le Personnel du roman, Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Editions Droz, Collection « Titre courant », 1998, (1ère édition en 1983), p. 27.

création et des consignes d'écriture particulières et impératives). Hamon prend « "genre" ici non pas dans son acception traditionnelle, mais au sens d'une "posture" générale de discours, déterminée à la fois par un projet de communication particulier, par un "pacte" particulier signé avec un lecteur particulier et par une méthode particulière de composition. »[1]

Le genre autobiographique, comme le genre romanesque, engendre des contraintes : ainsi Beauvoir a contracté un pacte avec le lecteur, s'engageant à parler d'elle-même et de ses proches avec toute la sincérité possible. Elle utilise par ailleurs son journal intime, des documents de l'époque, et ce matériau a aussi une incidence sur la présentation : elle n'utilise que très rarement des écrits des figures elles-mêmes, le point de vue privilégié et souvent exclusif, sera le sien. Ainsi, conséquence du genre et de la méthode utilisée, la plupart des figures que nous allons étudier sont dépourvues d'intériorité, leur point de vue reste inconnu, ce qui justifie encore le terme « figure » que nous utilisons, car il met l'accent sur une image de la femme réelle, qui n'en est pas le reflet exact et complet, mais un reflet travaillé par l'écriture. Deux figures échappent à ce phénomène, Zaza et la mère de Beauvoir, nous aurons l'occasion de montrer pourquoi.

Enfin, son projet autobiographique est d'expliquer d'abord comment elle est devenue écrivain, puis comment elle a vécu ce destin de femme écrivain, destin évidemment singulier au regard de celui de la majorité des femmes. Les figures de femmes présentes interviennent par rapport à ce destin : c'est particulièrement probant dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, où chaque personnage remplit une fonction dans le processus de libération décrit par Beauvoir. De même, nombre de figures féminines ne parviennent pas à dépasser leur situation, à accéder à l'indépendance, alors que Beauvoir y est parvenue : les portraits de femmes donnent autant à comprendre du destin de ces femmes, que de celui de Beauvoir qui s'y lit en creux, comme portrait en négatif : elle n'a pas eu le sort de la plupart des femmes de son époque et de son entourage.

---

[1] *Le Personnel du roman, Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola, op. cit.*, p. 27.

Ainsi, pour présenter les figures féminines qui apparaissent dans les autobiographies, nous avons retenu deux catégories : la première contient « les jeunes filles rangées », expression fidèle au titre du premièr volume autobiographique où elles apparaissent principalement et où elles jouent un rôle dans l'émancipation de la jeune Beauvoir. Catégorie aisée à définir dans la mesure où les *Mémoires d'une jeune fille rangée* constitue un récit très structuré, qui ne devait pas avoir de suite et dont le projet est clairement déterminé : montrer comment la jeune fille rangée s'est libérée de son milieu et comment s'est formée sa vocation d'écrivain. Dans cette perspective, les figures de la mère, de la sœur Hélène, de Zaza, des jeunes filles et des professeurs du cours Désir, de quelques étudiantes jouent un rôle important. De plus, les relations à la mère comme à la sœur, en tant que relations originelles nouées dans l'enfance, ont un rôle fondateur quant aux relations postérieures de Beauvoir avec les femmes.

La seconde catégorie, celles des « femmes non-rangées » contient toutes les autres. Ces femmes ont été d'une certaine manière « choisies » par Beauvoir : amie étudiante, comme Stépha, femmes de son âge ou plus âgées comme Camille, Mme Lemaire, Violette Leduc, ou des collègues, jeunes femmes rencontrées lors de ses voyages comme Léna et Tomiko, et surtout des femmes plus jeunes qu'elle, jeunes filles qui ont d'abord été ses élèves, comme Olga, Lise, Bianca, ou comme Sylvie alors étudiante quand Beauvoir la rencontre dans les années soixante. Les amantes de Sartre peuvent-elles constituer une catégorie à part ? Nous ne le pensons pas, pour plusieurs raisons : certes elles sont très nombreuses mais Beauvoir n'a pas instauré avec toutes les amantes de Sartre une relation d'amitié. De plus, le statut même de figure peut sembler excessif au regard de la place que leur accorde Beauvoir dans les autobiographies. De même, plusieurs femmes n'apparaissent qu'une seule fois dans les autobiographies, dans *Tout compte fait* notamment : difficile alors de parler véritablement de figure, terme qui suppose un travail littéraire d'écriture et de réinterprétation prenant en compte les évolutions de la femme représentée. Ces femmes ont cependant une signification au regard de l'engagement féministe de Beauvoir à partir des années 60, c'est à ce titre que nous les évoquerons dans le chapitre 4.

Pour définir ces catégories, nous avons retenu plusieurs critères, ceux-là même qu'utilise Beauvoir : l'apparence physique, le milieu d'origine, les relations avec les parents, le rapport à la religion, l'instruction reçue, le rapport au corps et à la sexualité et la situation dans la société[1]. Ces critères ont permis de dégager les points communs aux deux catégories mais aussi leurs traits spécifiques. Enfin, les unes comme les autres, au-delà de leurs différences, incarnent la difficulté pour les femmes à dépasser la situation qui leur est faite dans la société, ce qui confirme l'importance de la réflexion philosophique dans l'autobiographie.

## 2.2. « Jeunes filles rangées » et « femmes non-rangées » : points communs

Les jeunes femmes de la première catégorie apparaissent toutes dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* ; la deuxième catégorie contient des femmes présentes à partir de *La Force de l'âge*, hormis Stépha déjà mentionnée dans le premier volume, mais qui par bien des côtés n'est pas une « jeune fille rangée ». Les premières interviennent donc dans la période de formation de Beauvoir et jouent un rôle à ce titre ainsi qu'un rôle affectif. Les secondes sont les amies d'un âge plus mûr et d'une Simone de Beauvoir qui a déjà opéré des choix décisifs pour le cours de sa vie. Or, on peut dégager des points communs importants entre les « jeunes filles rangées » et les autres. Elles ont un certain charme et séduisent Beauvoir lors de la première rencontre notamment ; elles sont issues d'un milieu bourgeois, aisé, et ont souvent un rapport conflictuel avec leurs parents, et surtout leur mère. Elles sont instruites, cultivées, témoignent d'un intérêt pour la philosophie, voire poursuivent sérieusement des études après le baccalauréat. Elles montrent une volonté de s'assumer, d'échapper à un destin tracé, volonté qui n'est pas toujours couronnée de succès : plusieurs ont un métier ou exercent une activité créatrice. Leur vie amoureuse est souvent compliquée et plusieurs d'entre elles ont du mal à concilier amour et ambitions intellectuelles. On trouve peu de mères, et quand mères il y a,

[1] La plupart de ces critères sont repris dans le tableau récapitulatif placé au début de ce chapitre.

soit le fait qu'elles soient mères n'est même pas mentionné, soit ce sont de « mauvaises mères ».

### 2.2.1. Des corps

Toutes exercent donc en premier lieu une forme de séduction sur Simone de Beauvoir, à commencer par sa mère. Celle-ci est présente principalement dans deux volumes autobiographiques, les *Mémoires d'une jeune fille rangée* et *Une mort très douce*. Dès la deuxième page, après avoir d'abord évoqué Louise qui s'occupait d'elle, Beauvoir décrit ainsi les sentiments que lui inspire sa mère : « Ma mère, plus lointaine et plus capricieuse, m'inspirait des sentiments amoureux : je m'installais sur ses genoux, dans la douceur parfumée de ses bras, je couvrais de baisers sa peau de jeune femme ; elle apparaissait parfois la nuit, près de mon lit, belle comme une image, dans sa robe de verdure mousseuse ornée d'une fleur mauve, dans sa scintillante robe de jais noir. » (*MJFR*, 10) Beauvoir est sensible à sa beauté et à sa sensualité ; ces quelques lignes confirment bien que le premier attachement de l'enfant, fille ou garçon, est la mère.

Il en est de même pour Hélène. Dès les premières lignes des *Mémoires d'une jeune fille rangée,* Beauvoir évoque sa sœur. On la retrouvera à la fin de *La Cérémonie des adieux*, soutenant Simone lors de l'enterrement de Sartre. Elle sera là pour celui de Beauvoir au côté de Sylvie Le Bon et de Claude Lanzmann. Simone et Hélène ne se sont jamais perdues de vue, même si leurs relations ont été plus épisodiques à certaines périodes. Elle est très présente dans le premier volume autobiographique et dans *Une mort très douce*, récit proche d'un huis-clos entre Simone, Hélène et leur mère. Elle apparaît aussi dans *La Force de l'âge,* le deuxième tome de *La Force des choses* et dans *Tout compte fait.* Hélène est décrite immédiatement dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* comme une enfant jolie, beauté qui lui a peut-être valu son surnom, Poupette, belle comme une poupée ? : « On l'appelait Poupette ; elle avait deux ans et demi de moins que moi. On disait qu'elle ressemblait à papa. Blonde, les yeux bleus, sur ses photos d'enfant son regard apparaît comme embué de larmes. » (*MJFR*, 59-60)

Ces deux figures ont toujours été présentes dans l'enfance de Beauvoir, et on ne peut à proprement parler de rencontre. En revanche, pour les autres figures la

première rencontre constitue un passage obligé du portrait qu'en fait Beauvoir. Il en est ainsi de Zaza. Elizabeth Mabille, pseudonyme de Elisabeth Lacoin, est l'amie d'enfance par excellence de Simone de Beauvoir. On remarque que Beauvoir n'a utilisé un pseudonyme que pour le nom de famille de son amie : celle-ci pouvait être identifiée par le lecteur à travers son surnom authentique, en revanche, elle semble vouloir protéger la famille en la rebaptisant, simplement d'ailleurs, en créant un mot de deux syllabes calqué sur l'original, constitué d'un déterminant et d'un nom. Zaza occupe une place prépondérante dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, puisque ce volume s'achève sur sa mort. Elle sera aussi évoquée dans les volumes suivants, incarnant un idéal d'amitié réciproque et de complicité. Beauvoir rencontre Zaza vers l'âge de dix ans. Dès les premières lignes qui lui sont consacrées, on sent la fascination qu'elle a exercée sur Beauvoir :

> Le jour où j'entrai en quatrième-première - j'allais sur mes dix ans - la tabouret voisin du mien était occupé par une nouvelle : une petite noiraude, aux cheveux coupés court. En attendant Mademoiselle, et à la sortie de la classe, nous causâmes. Elle s'appelait Elizabeth Mabille, elle avait mon âge. Ses études, commencées en famille, avaient été interrompues par un grave accident : à la campagne, en faisant cuire des pommes de terre, elle avait mis le feu à sa robe ; la cuisse brûlée au troisième degré, elle avait hurlé pendant des nuits ; elle était restée couchée toute une année ; sous la jupe plissée, la chair était encore boursouflée. Il ne m'était jamais rien arrivé de si important : elle me parut tout de suite un personnage. La manière dont elle parlait aux professeurs m'étonna ; son naturel contrastait avec la voix stéréotypée des autres élèves. Dans la semaine qui suivit, elle acheva de me séduire : elle singeait à merveille Mlle Bodet ; tout ce qu'elle disait était intéressant et drôle. (*MJFR*, 125)

Le verbe « séduire » est utilisé ici : Beauvoir est charmée par Zaza, par ses manières et son aisance surtout. De même, quelques jeunes filles, voire des professeurs du cours Désir, suscitent des réactions similaires chez Beauvoir. Même si ces personnes ne sont évoquées que très ponctuellement, et ne remplissent pas strictement les critères précisés dans l'introduction permettant de définir une figure, leurs caractéristiques communes permettent de dégager la figure de l'élève et du professeur du cours Désir. De plus, si Beauvoir les a évoquées dans ses mémoires, c'est qu'elle leur a attribué une importance, même relative. L'écrivain qui écrit son autobiographie choisit dans son passé des événements qui lui semblent, à lui adulte, chargés de sens. Ainsi, les figures ponctuelles participent du souci chez Beauvoir de donner une cohérence à sa vie passée. Elle évoque donc quelques jeunes élèves du

cours Désir, au nom si symbolique[1], et révèle toujours un certain trouble d'ordre sensuel devant leur apparence physique. Certes, l'homosexualité latente est courante chez les jeunes gens, Beauvoir l'a expliqué dans *Le Deuxième Sexe*. Mais cette homosexualité aura une place aussi dans la vie d'adulte de Beauvoir, et sans doute en cherche-t-elle aussi les origines et les premiers signes à travers l'écriture autobiographique. Le premier portrait de ce genre concerne Marguerite de Thériçourt, de un an son aînée :

> [...] à dix ans, déjà, avec ses boucles impeccables, ses robes soignées, ses gants qu'elle n'ôtait qu'au moment d'entrer en classe, elle me paraissait une petite princesse. Elle devint une jolie jeune fille, aux longs cheveux pâles et bien lissés, aux yeux de porcelaine, au sourire gracieux ; j'étais sensible à son aisance, à sa réserve, à sa voix posée et chantante. [...] Je me disais parfois que, si elle m'invitait chez elle, je défaillerais de joie, mais je n'osais même pas le désirer : elle habitait dans des sphères pour moi aussi lointaines que la cour d'Angleterre. D'ailleurs je ne souhaitais pas avec elle d'intimité, mais seulement de pouvoir la contempler de plus près. (*MJFR*, 143)

A la puberté, le sentiment de Beauvoir se précise. A la fin de sa troisième, elle assiste à la remise des diplômes aux élèves en fin de seconde :

> Marguerite portait une robe habillée, en crêpe de Chine gris, dont les manches laissaient apercevoir en transparence de jolis bras ronds : cette pudique nudité me bouleversa. J'étais trop ignorante et trop respectueuse pour ébaucher le moindre désir ; je n'imaginai pas même qu'aucune main pût profaner les blanches épaules ; mais pendant tout le temps que durèrent les épreuves, je n'en détachai pas les yeux et quelque chose d'inconnu se serrait dans ma gorge. (*MJFR*, 143-144)

Le trouble de Beauvoir est d'ordre sensuel. De même, à l'Institut Sainte-Marie, où, après le baccalauréat, elle poursuit ses études avec Zaza, Beauvoir s'attache à Mlle Lambert, professeur, qu'elle estime, quoiqu'elle juge sa vie trop austère. Là encore, elle est sensible à son charme :

> Pendant ses cours de logistique, je me distrayais à la regarder. Elle portait toujours des robes bleues simples, mais recherchées ; je trouvais un peu monotone la froide ardeur de son regard, mais j'étais toujours surprise par ses sourires qui transformaient son masque sévère en un visage de chair. On disait qu'elle avait perdu son fiancé à la guerre et qu'à la suite de ce deuil, elle avait renoncé au siècle. Elle inspirait des

[1] Dans ses souvenirs, Hélène de Beauvoir rapporte que leurs professeurs leur disaient de prononcer « desir » et non pas « désir »...

> passions : on l'accusait même d'abuser de son ascendant ; certaines étudiantes s'affiliaient par amour pour elle à ce tiers-ordre qu'elle dirigeait aux côtés de Mme Daniélou ; et puis après avoir appâté ces jeunes âmes, elle se dérobait à leur dévotion. (*MJFR*, 308-309)

Elle voit chez ce professeur austère un corps, une « chair » qui la trouble. Enfin, même si ces jeunes filles ne suscitent chez elle rien de particulier, elle consacre toujours quelques lignes à leur apparence physique : intérêt qu'elle y porte ? souci de réalisme ? Toujours est-il que les figures féminines chez Beauvoir ont un corps. Ainsi de Suzanne Boigue rencontrée aux Equipes Sociales. Etudiante, Beauvoir s'était inscrite à ce mouvement sur les conseils de son cousin Jacques. Ce mouvement, fondé par Garric, un ami de Jacques, se proposait de répandre la culture dans les couches populaires. Un soir par semaine, pendant deux heures, Beauvoir donnait des cours de littérature à de petites apprenties. Non qu'elle ait pris conscience de la vie sociale et politique, mais surtout et avant tout parce qu'elle souhaitait avoir le loisir de sortir de chez elle. Ces équipes étaient dirigées par Suzanne Boigue, « grande fille brune, assez belle, d'environ vingt-cinq ans » qui plut immédiatement à Beauvoir : « Je pris beaucoup de plaisir à causer, à Belleville, avec Suzanne Boigue. Elle avait des cheveux châtains, strictement coupés, un grand front, des yeux bleus très clairs et quelque chose d'intrépide. » (*MJFR*, 325) A la même époque, Beauvoir eut pour amie Blanchette Weiss. Voilà ce qu'elle écrit de cette amitié :

> Je ne sais trop pourquoi je frayai avec Blanchette Weiss. Petite, replète, dans son visage bouffi de suffisance s'affairaient des yeux malveillants ; mais je fus médusée par son bagou philosophique ; elle amalgamait les spéculations métaphysiques et les commérages avec une volubilité que je pris pour de l'intelligence. (*MJFR*, 331)

Elle correspondit avec elle quelque temps puis cette amitié prit fin brusquement : du jour au lendemain, Blanchette Weiss « tourna le dos » à Beauvoir sans lui donner d'explications. Enfin, la figure de Lisa Quermadec est plus durable : étudiante, elle fait partie de la bande du bois de Boulogne, constituée entre autres de Zaza et Pradelle[1]. Elle est pensionnaire de l'Institut Sainte-Marie et prépare une

[1] Pseudonyme de Maurice Merleau-Ponty dans les *Mémoires*.

licence de philosophie. Voilà comment Beauvoir la décrit : « C'était une frêle petite bretonne, au visage éveillé et un peu garçonnier, sous des cheveux coupés très court. » (*MJFR*, 35) On remarque que les traits physiques reflètent quelque peu le caractère de la jeune fille décrite, ou au moins, le jugement que Beauvoir pourra porter sur elle. La description de Blanchette Weiss contient des termes péjoratifs « petite », « replète », « visage bouffi de suffisance » qui anticipent sur le jugement moral de Beauvoir. De même, Lisa apparaît d'emblée fragile et menacée.

L'importance accordée à l'apparence physique des jeunes filles ou femmes se retrouve dans le portrait des figures de « femmes non-rangées ». On peut évoquer d'abord Stépha, désignée par son nom, seule figure non-rangée présente dès les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Durant l'été 1927, Beauvoir est allée passer une partie de ses vacances à Laubardon dans la famille de Zaza. Cette année-là, Mme Mabille avait engagé une étudiante polonaise comme gouvernante afin qu'elle s'occupe des plus jeunes de ses enfants. Il s'agit de Stépha Avdicovitch :

> Elle avait de jolis cheveux blonds, des yeux bleus à la fois languides et rieurs, une bouche épanouie et une séduction tout à fait insolite à laquelle je n'eus pas alors l'indécence de donner son nom : du sex-appeal. Sa robe vaporeuse découvrait d'appétissantes épaules ; le soir, elle se mit au piano et chanta en ukrainien des chansons d'amour, avec des coquetteries qui nous enchantèrent, Zaza et moi, et qui scandalisèrent tous les autres. La nuit, j'écarquillai les yeux en la voyant revêtir au lieu d'une chemise de nuit un pyjama. (*MJFR*, 386)

La jeune Beauvoir apprécie le charme physique de Stépha mais ne s'avoue pas clairement cette attirance que l'autobiographe en revanche analyse avec lucidité. C'est d'ailleurs avec beaucoup moins de naïveté qu'elle va se montrer sensible au physique de ses élèves, quand elle deviendra professeur de philosophie. Première à charmer la jeune professeur débutante : Olga Kosakievitch. Beauvoir la rencontre à Rouen durant l'année scolaire 1934-1935. Leur amitié dura toute la vie de Beauvoir à l'exception de ses dix dernières années si on se réfère à la biographe Deirdre Bair. Olga est présente dans tous les volumes autobiographiques à partir de *La Force de l'âge* et comme Stépha, n'est pas désignée par un pseudonyme. Dans un premier temps, c'est sa collègue Colette Audry qui lui signale « la petite Russe ». Au début, « son visage pâle envahi de cheveux blonds » lui semble presque apathique. Cette impression se modifie :

> J'avais goûté le charme de son visage, de ses gestes, de sa voix, de son langage, de ses récits ; [...] Je m'aperçus qu'elle ne ressemblait guère à la fille blonde pâle, un peu fade que j'avais vue un jour pleurer sur une composition inachevée. (*FA*, 265)

Bianca, quant à elle, était élève de Beauvoir au lycée Molière à Paris. Leur amitié là encore perdura jusqu'à la fin de sa vie. Elle apparaît dans *La Force de l'âge* et dans les deux volumes de *La Force des choses.* Peu de pages lui sont finalement consacrées dans les écrits autobiographiques, peut-être parce que Bianca avait fait promettre à Sartre et Beauvoir de ne pas utiliser son histoire dans leurs œuvres. Mais si nous allons analyser cette figure, c'est qu'elle est très largement évoquée dans les lettres que Beauvoir a adressées à Sartre et à Algren. Quand Beauvoir après la mort de Sartre a publié *Les Lettres au Castor,* Bianca Lamblin a obtenu qu'elle utilise un pseudonyme, ce sera Louise Védrine. Bianca fera la même requête auprès de Deirdre Bair pour la version française de la biographie : la biographe la désignera par ses propres initiales D.B.. Pourquoi tant de précautions ? Si Bianca n'a fait que passer dans la vie de Beauvoir, cette dernière a marqué durablement celle de Bianca. La jeune fille d'alors a été le jouet de Sartre et Beauvoir. Leur correspondance pendant la guerre nous montre comment ils ont tenté avec Bianca de réitérer l'expérience du trio ; puis quand ils en ont eu assez, Sartre a rompu avec Bianca, et Beauvoir a mis progressivement des distances entre elles à une époque où Bianca, menacée par le nazisme, était très fragile. Au lendemain de la guerre, Beauvoir continuera à la voir régulièrement mais elle se plaint dans ses lettres à Nelson Algren du tempérament dépressif de Bianca et de sa dépendance par rapport à elle. Après la publication des *Lettres à Sartre,* Bianca Lamblin voudra rétablir la vérité sur cette histoire en écrivant *Les Mémoires d'une jeune fille dérangée*[1]. La figure de Bianca nous a donc semblé particulièrement intéressante pour étudier le travail de l'écriture autobiographique en le comparant à la correspondance et au témoignage de la principale intéressée.

---

[1] LAMBLIN, Bianca, *Mémoires d'une jeune fille dérangée*, Editions Balland, collection « Livre de poche », 1993.

Bianca fait partie des élèves avec qui Beauvoir a gardé des liens quand elles ont quitté le lycée. Voilà comment elle présente la naissance de leur amitié :

> C'était le cas de Bianca Bienenfeld qui, l'an passé, avait tenu la tête de la classe et qui s'était liée à la Sorbonne avec un groupe d'anciens élèves de Sartre, parmi lesquels se trouvait Jean Kanapa. Ils essayaient, dans leurs dissertations, dans leurs exposés, de faire accepter la méthode phénoménologique. Bianca apportait à son travail beaucoup de passion, et elle réagissait avec violence à ce qui se passait dans le monde. Nous devînmes amies. (*FA*, 395)

Beauvoir ne donne pas plus d'indications sur la jeune fille. On remarque que, contrairement à toutes les autres, Bianca ne fait pas l'objet d'une description physique. Lacune qu'il faudra rappeler lorsque nous étudierons leurs relations proprement dites.

Lise est évoquée beaucoup plus longuement que Bianca dans les écrits autobiographiques ; on trouve sa figure dans *La Force de l'âge*, le premier volume de *La Force des choses* et dans *Tout compte fait*. Elle est très présente aussi dans la correspondance avec Sartre et Nelson Algren. « Lise » est le pseudonyme de Nathalie Sorokine, encore surnommée Natacha. Pourquoi utiliser pour elle un pseudonyme ? Difficile de répondre : sans doute parce qu'au moment de la publication des mémoires, Lise et surtout une partie de sa famille sont encore en vie, cela répond peut-être aussi à une demande de l'intéressée. En tout état de cause, on peut commenter ce pseudonyme de Lise Oblanoff, nom de famille qui n'est utilisé que lors de la première apparition. Le prénom « Lise » est d'une certaine façon antinomique par rapport au personnage : c'est un prénom aux sonorités douces et qui évoque l'adjectif « lisse ». Or Lise est souvent brusque et agressive : on peut y déceler une certaine ironie de la part de Beauvoir. Le nom de famille « Oblanoff » sonne incontestablement russe, et évoque l'origine de Lise, mais on peut le rapprocher aussi du héros du romancier russe Gontcharov[1], « Oblomov » dont le nom est dérivé du terme russe qui désigne la paresse. Or, Lise se montre paresseuse, notamment quand il s'agit de faire de la philosophie avec Beauvoir. Cette dernière aurait donc trouvé son pseudonyme en alliant contradictions et similitudes avec la

[1] Gontcharov (1812-1891) a publié *Oblomov* en 1859, roman qui l'a rendu célèbre.

personne réelle. Lise comme Bianca était une élève du Lycée Molière. On remarque au passage que Beauvoir « recrute » beaucoup de ses amitiés féminines parmi ses élèves, et elle se plaît en la compagnie de femmes plus jeunes. Elle présente ainsi Lise :

> Il y avait une colonie de Russes blancs à Passy, et cette année-là, ma meilleure élève était une Russe blanche. Dix-sept ans, blonde, avec une raie au milieu qui la vieillissait, de gros souliers, des jupes trop longues. Lise Oblanoff m'amusa tout de suite par son agressivité. (*FA*, 395)

Cette première rencontre donne le ton : Lise n'est pas belle, et son physique reflète ses manières maladroites. Mais de sa description n'émane pas le mépris qu'on avait pu déceler pour une Blanchette Weiss. Lise plaît à Beauvoir et elle aura l'initiative de leur amitié. Par la suite, son apparence physique se modifie, et comme Olga, elle exerce un certain charme : « Malgré l'attitude infantile qu'elle adoptait à mon égard, Lise était sortie de l'âge ingrat : elle marchait et se mouvait avec une lourdeur de moujik, mais son visage était devenu très beau, sous ses cheveux blonds et lisses. Elle faisait sensation quand elle entrait au Flore. » (*FA*, 544)

Dernière figure plus jeune qu'elle : Sylvie Le Bon. Celle-ci entre dans la vie de Beauvoir dans les années 60. Elle n'est donc présente que dans deux volumes autobiographiques : *Tout compte fait* et *La Cérémonie des adieux.* Elle a été l'amie par excellence, celle que Beauvoir a toujours recherchée vainement depuis la mort de Zaza. C'est elle que Beauvoir a choisi d'adopter pour assurer la postérité de ses œuvres. Elle a rencontré Sylvie en 1960 : celle-ci, élève d'hypokhâgne, lui avait écrit qu'elle souhaitait la rencontrer : « sa lettre, brève et simple, m'a persuadée qu'elle aimait sincèrement la philosophie et mes livres. » Beauvoir lui fixe un rendez-vous en novembre 1960 :

> Très intimidée, elle se tordait nerveusement les doigts, elle louchait et répondait à mes questions d'une voix étranglée. Nous avons parlé de ses études et j'ai fini par lui faire avouer qu'elle avait eu le prix d'excellence en juillet. Elle se plaisait en khâgne où elle avait de bonnes camarades. (*TCF*, 85)

Ce premier portrait révèle une jeune fille fortement intimidée. Nous n'aurons guère plus d'éléments sur l'apparence physique de Sylvie, Beauvoir s'attachant surtout à décrire sa personnalité.

Y a-t-il des femmes de l'âge de Beauvoir, ou plus âgées, parmi les figures des autobiographies ? Force est de constater qu'elles sont moins représentées que la catégorie précédente. Les plus importantes sont Camille, Mme Lemaire et Violette Leduc, mais on trouve aussi des collègues de Beauvoir ou des femmes rencontrées lors de ses voyages. La première apparaît longuement dans *La Force de l'âge* et dans *Tout compte fait*. Camille est le nom donné dans les mémoires à Simone Jollivet, encore surnommée Toulouse dans la correspondance. C'est la première figure féminine que Beauvoir a rencontrée par l'intermédiaire de Sartre. Elle la présente comme une jeune personne que Sartre voit encore de temps en temps et à qui il a été très attaché dans le passé. De quatre ans l'aînée de Beauvoir, elle semble, aux dires de Sartre, prestigieuse. Voilà comment Beauvoir la décrit :

> Telle qu'elle existait pour moi, à distance, elle avait l'éclat d'une héroïne de roman. Elle était belle : d'immenses cheveux blonds, des yeux bleus, la peau la plus fine, un corps alléchant, des chevilles et des poignets parfaits. (*FA*, 79)

Camille est belle, attirante, et Beauvoir insiste sur la perfection de son corps. Mme Lemaire, pseudonyme de Mme Morel, est aussi une femme présentée à Beauvoir par l'intermédiaire de Sartre. Elle est présente dans tous les volumes autobiographiques à partir de *La Force de l'âge*. Elle a un statut particulier car elle est beaucoup plus âgée que les autres figures féminines. Elle a quarante ans quand Beauvoir, âgée alors de 21 ans, la rencontre, ce qui est à ses yeux « un âge avancé ». Son fils ayant échoué au bac, elle avait engagé un jeune normalien pour lui donner des cours pendant les vacances : c'était Pagniez[1], ami de Sartre. Une grande amitié naquit entre lui et Mme Lemaire, amitié qui resta platonique, si on en croit les écrits autobiographiques, la correspondance de Beauvoir étant beaucoup moins claire à ce sujet. Sartre prépara ensuite le fils Lemaire au baccalauréat de philosophie. Il devint un des familiers de la maison. Beauvoir fut introduite dans ce cercle. Elle est séduite par Mme Lemaire :

> C'était une toute petite femme, un peu potelée, habillée avec recherche, quoique très discrètement. Des photos que je vis plus tard montrent qu'elle avait été

[1] Pseudonyme de Pierre Guille dans les *Mémoires*.

> remarquablement jolie : elle avait perdu son éclat mais non sa séduction. Elle avait un visage tout rond, sous une crinière noire, une bouche minuscule, un nez parfait et des yeux qui n'étonnaient ni par leur couleur ni par leurs dimensions, mais par leur présence : comme ils vivaient ! Des pieds à la tête elle était vivante ; regards, sourires, gestes, tout bougeait en elle sans qu'elle parût jamais agitée. (*FA*, 45)

Enfin, du même âge que Beauvoir, on trouve l'écrivain Violette Leduc, née en 1907. Elle est évoquée dans *La Force des choses* et dans *Tout compte fait.* Comme pour Bianca, nous constaterons des écarts importants entre le portrait que Beauvoir fait d'elle dans les autobiographies et la façon dont elle en parle dans les lettres à Nelson Algren, où elle la surnomme « la femme laide ». Beauvoir fit sa connaissance en 1945 et leur amitié dura jusqu'à la mort de Violette Leduc en 1972. Elle décrit ainsi leur rencontre :

> Au cours de l'automne, je rencontrai, dans la queue d'un cinéma des Champs-Elysées, en compagnie d'une relation commune, une grande femme blonde, élégante, au visage brutalement laid mais éclatant de vie : Violette Leduc. (*FCI*, 35)

En quelques mots, la singularité du corps de Violette Leduc apparaît : la laideur[1] mêlée à la vivacité et l'élégance.

Parmi les femmes de l'âge de Beauvoir, on trouve par exemple Gégé, surnom de Germaine Pardo, amie d'Hélène de Beauvoir. Là encore, la description du corps donne une indication sur son caractère : « Ma sœur s'était liée avec une de ses camarades d'école, une jolie fille de dix-sept ans, souple et hardie, dont la mère tenait une confiserie ; on l'appelait Gégé ; elle sortait très librement. Je les retrouvais souvent au Dôme. [...] Gégé s'entendait à aguicher les hommes. » (*MJFR*, 428-429) A Rouen, elle rencontre Colette Audry, enseignante comme elle :

> Nizan m'avait parlé chaleureusement d'une de mes collègues qu'il avait rencontrée une ou deux fois : brune, jeune et communiste, m'avait-il dit ; elle s'appelait Colette Audry. Je l'abordai. Elle avait un plaisant visage, aux yeux vivaces, sous des cheveux

---

[1] Cette laideur singulière est confirmée dans les œuvres de Violette Leduc ; ainsi, elle écrit dans *L'Affamée*, en 1948 : « J'ai vu des abat-jour invendables. On les avait alignés sur le rayon d'une arrière-boutique. On ne les avait pas serrés les uns contre les autres. Leur laideur ne froissait pas. Mon visage est un abat-jour invendable, mais je n'ai pas d'arrière boutique pour le dissimuler... » (Gallimard, p. 17). Ou encore : « Mon gros nez. Je ne l'oubliais pas. Je l'imposerais à Simone de Beauvoir pendant cinq ou six heures. Je me maquillais : je le voyais à la loupe. J'étais près d'elle, mon nez disparaissait. [...] Eh bien, je n'oublie pas ce qu'elle devait, ce qu'elle doit supporter chaque fois qu'elle me regarde. » *La Folie en tête*, Gallimard, Collection « Soleil », 1970, p. 71-72.

coupés très court ; elle portait avec une désinvolture garçonnière un feutre et une veste de daim. (*FA*, 140)

Beauvoir apprécie la vivacité de Colette Audry et sa description reflète la sympathie qu'elle ressent immédiatement pour elle. Il n'en est pas de même pour Simone Labourdin, collègue à Rouen, elle aussi : « Il n'y avait pas grand chose à attendre de mes nouvelles collègues. [...] Certainement, Simone Labourdin était moins niaise ; c'est avec elle que Marco avait eu une liaison, elle connaissait Mme Lemaire et Pagniez ; elle était brune avec de très beaux yeux bleu-gris, un profil sec et pur, de vilaines dents ; nous ne sympathisions pas beaucoup, mais à Sèvres, elle avait été la camarade de Colette Audry, et nous déjeunions souvent, toutes les trois, dans un restaurant populeux près de la gare. » (*FA*, 181)

Enfin, Beauvoir évoque Louise Perron[1], également enseignante dans un collège à Rouen : « C'était une grande noiraude de trente ans, laide, avec des yeux brillants et un corps élégant qu'elle habillait mal. Elle habitait sous les combles d'une vieille maison proche de mon hôtel. Quand j'arrivai à Rouen, elle était liée depuis un an avec Colette Audry ; mais Colette ayant malencontreusement souri un jour que Louise lui ouvrait son cœur, je fus choisie pour tenir à sa place la place de confidente. » (*FA*, 193) Quelques termes défavorables laissent entendre que la sympathie de Beauvoir pour Louise est limitée, et ses « yeux brillants » annoncent sans doute la folie qui la gagnera.

Beauvoir n'omet donc jamais de décrire le physique des femmes qu'elle évoque. Dans la plupart des cas, la description révèle la sympathie qu'elle éprouve, et annonce les relations qu'elle entretiendra avec la figure en question. Ainsi, le corps des femmes, quelles qu'elles soient, doit intervenir dans le portrait. Cette présence du corps est révélatrice à plusieurs égards : d'abord, parce qu'en tant que philosophe existentialiste, Beauvoir affirme que le corps est un élément fondamental de notre prise sur le monde, c'est par lui que nous existons pour autrui, et cela est d'autant plus vrai pour la femme dans une société qui accorde une importance à son apparence. Cerner la situation d'une femme, c'est étudier sa présence au monde.

[1] Pseudonyme de Renée Ballon.

Mais ces descriptions physiques sont aussi à mettre sur le compte du genre : Beauvoir s'inspire de la vie réelle, et le réalisme fait partie du « cahier des charges » de l'autobiographie. Cet aspect révèle-t-il l'intérêt de Beauvoir pour le corps des femmes ? Il serait quelque peu exagéré de déduire cet intérêt des descriptions finalement succinctes que nous avons évoquées : à plusieurs reprises le désir s'y déchiffre, mais très légèrement, et sans qu'une tendance homosexuelle s'y déclare.

### 2.2.2. Jeunes bourgeoises en rupture de ban

Second aspect commun aux deux catégories définies : les figures sont pour la plupart issues d'un milieu bourgeois aisé et leur enfance est souvent semée de conflits avec les parents, avec la mère notamment. Certes, le conflit d'une adolescente avec sa mère, nous le verrons en analysant le cas Beauvoir, n'est pas en soi très original[1]. Ce qui est significatif, c'est que Beauvoir l'évoque pour chacune des figures qu'elle choisit de présenter : ce conflit est pour elle important et renvoie à sa propre histoire.

Ainsi Françoise de Beauvoir est née à Verdun, dans une riche et pieuse famille bourgeoise. Son père, banquier, avait fait ses études chez les jésuites, sa mère dans un couvent. Françoise avait un frère et une sœur plus jeunes qu'elle. A peine Beauvoir a-t-elle donné ces indications, qu'elle souligne immédiatement que Françoise n'a pas reçu beaucoup d'amour maternel :

> Dévouée corps et âme à son mari, bonne-maman ne témoignait à ses enfants qu'une affection distante ; et c'était Lili, la benjamine, que préférait bon-papa ; maman souffrit de leur froideur. (*MJFR*, 52)

Plus loin dans ce même volume, elle rapporte que sa mère lui parlait souvent de cette souffrance d'enfant et qu'elle désirait être une amie pour ses propres filles.

---

[1] C'est d'ailleurs l'absence de conflits qui est inquiétante si on croit Freud : « Que l'individu au cours de sa croissance se détache de ses parents, c'est un des effets les plus nécessaires mais aussi les plus douloureux du développement. Il est tout à fait nécessaire que ce détachement s'accomplisse et l'on peut admettre que chaque être humain ayant évolué normalement l'a, dans une certaine mesure, réalisé. En vérité, le progrès de la société repose d'une façon générale sur cette opposition des deux générations. D'un autre côté, il est une classe de névrosés dont on peut reconnaître que l'état est conditionné par le fait qu'ils ont échoué dans cette tâche. » « Le roman familial des névrosés », 1909, in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1973, p. 157.

Elle souffrait aussi vivement de la préférence accordée à sa sœur Lili, à tel point, qu'inconsciemment elle reproduisit cette situation avec ses filles :

> De bon-papa, maman m'a dit souvent avec ressentiment : "Il ne jurait que par ta tante Lili". Plus jeune qu'elle de cinq ans, blonde et rose, Lili suscita chez son aînée une ardente et ineffaçable jalousie. Jusqu'aux reproches de mon adolescence, maman m'a attribué les plus hautes qualités intellectuelles et morales : elle s'identifiait à moi ; elle humiliait et ravalait ma sœur : c'était la cadette, rose et blonde, et sans s'en rendre compte maman prenait sur elle sa revanche. (*MTD*, 46)

Quelques lignes plus haut, Beauvoir écrit : « Je ne pense pas que ma mère ait été une petite fille heureuse. » Françoise trouva des consolations dans l'étude et la dévotion : demi-pensionnaire au couvent des Oiseaux, elle était assurée de l'estime et de la chaleur des religieuses. Mais d'autres déceptions attristèrent son adolescence ; elles sont évoquées avec plus de précision dans *Une mort très douce.* Alors qu'à vingt ans, elle était éprise de son cousin, celui-ci lui préféra sa cousine, Germaine. Beauvoir nous livre donc une image pessimiste de la jeunesse de sa mère, qui ne semblait pas destinée au bonheur : « Enfance et jeunesse lui laissèrent au cœur un ressentiment qui ne se calma pas tout à fait. » (*MJFR*, 53)

Comme elle l'a suggéré plus haut, Françoise de Beauvoir valorisa Simone au détriment de sa sœur et Hélène apparaît dans les *Mémoires* comme une enfant malheureuse. Déjà, elle évoquait sur les photos son « regard embué de larmes ». Beauvoir explique ainsi cette tristesse précoce :

> Sa naissance avait déçu car toute la famille désirait un garçon ; certes, nul ne lui en marqua de rancune, mais il n'est peut-être pas indifférent qu'on eût soupiré autour de son berceau[1]. [...] Reléguée à une place secondaire, la "plus petite" se sentait presque superflue. J'étais pour mes parents une expérience neuve : ma sœur avait bien plus de peine à les déconcerter et à les étonner ; on ne m'avait comparée à personne, et sans cesse on la comparait à moi. Au cours Désir, ces demoiselles avaient coutume de donner les aînées en exemple aux cadettes ; quoi que fît Poupette, le recul du temps, les sublimations de la légende voulaient que j'eusse réussi mieux qu'elle ; aucun effort, aucun succès ne lui permettait jamais de crever ce plafond. Victime d'une obscure malédiction, elle en souffrait et souvent le soir, assise sur sa petite chaise, elle pleurait. On lui reprochait son caractère grognon, c'était encore une infériorité. (*MJFR*, 59-60)

[1] Cette expression peut être rapprochée de celle qu'utilise Sartre à propos de Flaubert, « le bonheur dans le berceau. »

Paradoxalement c'est au contact de Simone qu'elle retrouve du goût pour elle-même. Compagnes de jeu inséparables, elles passaient beaucoup de temps ensemble : Simone, passionnée par l'étude, l'était tout autant par l'enseignement, et elle s'y exerça vite avec Hélène à qui elle apprit lecture, écriture, calcul. Dans ses souvenirs, Hélène confirme le portrait que fait Beauvoir ; elle écrit à propos de Simone :

> Perpétuellement, on me la donnait comme modèle, pour tout et n'importe quoi. J'aurais dû la haïr : ce n'était pas possible. Elle était tellement gentille pour moi, c'était elle qui me défendait contre cette infériorité que l'on faisait ressortir, que l'on m'imposait. Simone m'a traitée en petite sœur, jamais en inférieure. Elle m'estimait, m'en donnait témoignage et, du moment qu'elle, à mes yeux plus intelligente que tout le monde, m'estimait, le mal s'effaçait et je ne pouvais plus être complexée.[1]

Hélène fit aussi ses études au cours Désir. Détestant comme Simone ce cours, et les préjugés de son milieu, elle était plus audacieuse : « Peut-être parce qu'elle avait eu une enfance moins heureuse que la mienne, elle se rebiffait plus hardiment que moi contre les servitudes qui pesaient sur nous. » (*MJFR*, 348) Ainsi, c'est sur l'initiative d'Hélène qui en a parlé ouvertement à leur mère, qu'elles obtiennent que celle-ci ne lise plus leur courrier : Simone avait 19 ans, Hélène, 17 ans... Les relations d'Hélène avec sa mère sont donc conflictuelles : cependant, si Hélène se montre plus facilement rebelle que Simone, elle restera aussi toujours plus proche de sa mère. Cette dernière la soutint notamment dans son activité de peintre contre son père qui trouvait qu'elle lui coûtait cher : « il a fait grief à ma sœur de ne pas sacrifier sa vocation de peintre à des besognes alimentaires et de rester vivre à la maison ; il ne lui donnait pas un sou et la nourrissait à peine. Maman la soutenait et se débrouillait de son mieux pour l'aider. » (*MTD*, 57)

On retrouve une attitude ambivalente chez Zaza. Elle est aussi issue d'un milieu bourgeois très aisé. Son père était ingénieur des chemins de fer ; sa mère appartenait à une « dynastie de catholiques militants ». Elle avait neuf enfants. Beauvoir la décrit ainsi : « Elle apparaissait parfois, rue Jacob. C'était une belle quadragénaire, brune, aux yeux de feu, au sourire appuyé, qui portait autour de son

---

[1] BEAUVOIR, Hélène de, *Souvenirs*, recueillis par Marcelle Routier, Librairie Séguier, 1987, p. 58-59.

cou un ruban de velours fermé par un bijou ancien. Elle tempérait par une soigneuse amabilité son aisance souveraine. » (*MJFR*, 126) Zaza est la troisième enfant de la famille. Mme Mabille n'eut pas trop le loisir de la couver, et elle fut très vite considérée comme une grande, chargée d'un certain nombre de responsabilités. La sœur aînée de Zaza, Lili, était la préférée de son père. Zaza ne l'aimait guère. En revanche Mme Mabille préférait Zaza, voyant en elle « tout son portrait ». Zaza aimait sa mère avec emportement. Cette dernière lui fit vite comprendre qu'elle souffrait de l'incompréhension de son mari et Zaza éprouva pour son père une répulsion quasi-physique qu'elle étendit à toute la famille de celui-ci.

Le cynisme de Zaza fascine Beauvoir : beaucoup de ses idées sont subversives. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle comprit l'origine de ce tempérament frondeur. Toute petite, Zaza s'était sentie délaissée : sa mère, à la tête d'une progéniture nombreuse, absorbée pas les corvées mondaines et les devoirs sociaux ne pouvait accorder beaucoup d'elle-même à chacun de ses enfants. Elle marqua ensuite à Zaza une affection particulière mais mesurée : « l'amour passionné que lui portait Zaza fut certainement plus jaloux qu'heureux. Je ne sais si dans sa rancune à l'égard de son père n'entrait pas aussi du dépit : elle ne dut pas être indifférente à la prédilection de M. Mabille pour Lili. » (*MJFR*, 161-162)

On voit que le lien à la mère est à la fois fort et douloureux. Cette caractéristique sera confirmée lorsque Zaza aspirera à d'autres centres d'intérêt que ceux que sa mère lui choisit : Mme Mabille reproche à Zaza de consacrer trop de temps à l'étude et de négliger ses « devoirs sociaux » et elle ne voit pas d'un bon œil son amitié avec Simone. Par ailleurs, son adolescence est troublée par un amour d'enfance contrarié, épisode qu'elle ne révélera que bien plus tard à Simone, quand elles auront dix-neuf ans. Enfant, elle passait ses vacances avec son cousin André et à quinze ans ils s'aperçurent qu'ils s'aimaient. Quand leurs parents s'en rendirent compte, ils réagirent : les parents de Zaza et d'André étaient brouillés ; il n'était pas question pour Mme Mabille qu'ils se marient. Elle décide qu'ils ne se verront plus ; Zaza, dans une lettre à Simone, lui explique sa réaction :

> "Lorsqu'on m'a obligée à rompre avec André, j'ai tant souffert que plusieurs fois j'ai été à deux doigts du suicide. Je me souviens d'un soir où, regardant le métro arriver,

j'ai failli passer dessous. Je n'avais plus à aucun degré le goût de l'existence." (*MJFR*, 345)

Lorsque Zaza s'éprendra de Pradelle, elle sera à nouveau tourmentée par la volonté de ne pas déplaire à sa mère, qu'elle aime profondément et avec dévotion. Dans ses carnets, elle exprime à plusieurs reprises ce dilemme. En septembre 1928, elle rapporte à Simone de Beauvoir la réaction de sa mère devant l'éventualité d'aller jouer au tennis le dimanche matin avec ses camarades de la Sorbonne : « Maman a été absolument révoltée par une proposition que je trouvais pourtant si naturelle, elle a déclaré qu'elle n'admettait pas ces mœurs de Sorbonne et que je n'irais pas à un tennis organisé par une petite étudiante de vingt ans retrouver des jeunes gens dont elle ne connaissait même pas les familles. Je vous dis tout cela brutalement, je préfère que vous vous rendiez compte de cet état d'esprit auquel je me heurte et que par ailleurs mon idée chrétienne d'obéissance m'oblige à respecter. Mais aujourd'hui je suis énervée à en pleurer... les choses que j'aime ne s'aiment point... et sous prétexte de principes moraux, j'ai entendu des choses qui me révoltent. »[1] De même, le 2 mai 1929, évoquant dans son journal, le refus que sa mère oppose à son souhait d'aller à Meyrignac avec Simone, elle écrit : « Les choses que j'aime ne s'aiment pas entre elles. »[2] Ainsi Beauvoir insiste beaucoup sur les relations de Zaza avec sa mère, nourries à la fois de dévotion, d'amour réel, et de soumission.

Quant aux autres « jeunes filles rangées », Beauvoir ne manque jamais de souligner qu'elles vivent dans un milieu bourgeois. En effet, la semi-pauvreté que ses parents ont connue après la guerre la rendait sensible à la richesse de ses camarades. Marguerite de Thericourt était issue d'une famille « très riche » (« elle habitait pour moi dans des sphères aussi lointaines que la cour d'Angleterre » (*MJFR*, 143)) et Clotilde Gendron d'une famille « nombreuse et fortunée ». Ces figures n'étant que ponctuelles, Beauvoir n'évoque pas les relations avec les parents.

Celles-ci sont plus creusées pour les figures appartenant à la deuxième catégorie. Le père de Stépha possédait une grosse fabrique de bonbons à Lwow ;

---

[1] ZAZA, *Correspondance et carnets d'Elisabeth Lacoin 1914-1929*, Ed. du Seuil, Collection « Libre à elles », 1991, p. 137.

[2] *Ibidem,* p. 258.

quant à celui d'Olga, d'origine russe, il avait obtenu dans sa jeunesse un diplôme d'ingénieur à Munich ; après la Révolution, il avait trouvé à l'utiliser à Strasbourg, en Grèce, puis enfin à Beuzeville. Olga et sa sœur ont été pendant des années pensionnaires à Angoulême, puis à Rouen, mais elles passaient de longues vacances avec leurs parents. Beauvoir décrit la mère d'Olga, comme une femme intelligente, ouverte et peu conformiste. Jeune fille, elle avait eu le courage de quitter un foyer déplaisant pour aller enseigner le français en Russie. De retour en France, mariée à un Russe en exil, elle s'était sentie dans son propre pays aussi exilée que lui. Pour élever ses filles, elle n'avait consulté que son propre jugement :

> [...] toutes petites, elle leur avait fait lire des livres, elle leur avait raconté des histoires qu'autour d'elle on trouvait bien au-dessus de leur âge ; elle les avait initiées à la mythologie, à la Bible, aux Evangiles, aux légendes de Bouddha, de manière à les en enchanter, tout en leur ôtant à jamais l'envie d'y croire. Olga avait dû à cette formation la précocité qui avait séduit ses professeurs de lettres et irrité presque tous les autres. (*FA*, 262)

Olga est donc une adolescente cultivée. Cependant, son éducation contenait un paradoxe : après lui avoir insufflé le dégoût des conventions et des traditionnelles vertus françaises, ses parents l'abandonnèrent « aux disciplines, aux routines, aux préjugés, à toutes les sottises qui gouvernent les internats de jeunes filles. » Il en résulta des conflits assez sérieux mais ses parents prenaient toujours son parti. Au sortir du lycée, croyant en ses capacités, ses parents voulurent qu'elle apprenne un métier : l'architecture intéressait Olga, mais son père n'y voyait pas d'avenir pour une fille. Il choisit la médecine. Elle échoua et ses parents déçus ne cessèrent plus de la réprimander :

> Le conflit qui oppose classiquement l'adolescent à ses parents prit chez elle une forme particulièrement pénible, parce que soudain ils incarnaient ce que, plus ou moins consciemment, ils lui avaient eux-mêmes appris à mépriser : le bon ordre, la sagesse des nations, les coutumes établies et tout le sérieux de cet âge adulte qu'elle voyait approcher avec horreur. Elle s'en voulait de les avoir déçus, car elle avait toujours tenu passionnément à leur estime ; mais leur revirement, leur défection l'emplissaient de rancune. (*FA*, 263)

C'est dans ce moment de désespoir qu'Olga va s'attacher à Simone de Beauvoir, de neuf ans son aînée, qui jouit de l'autorité d'un professeur cultivé et anticonformiste.

L'opposition de la jeune fille à ses parents peut prendre une forme plus large et s'étendre au milieu social. Ceci se vérifie avec la figure de Lise. Elle est aussi d'origine russe. C'est une adolescente révoltée qui se plaint souvent à Beauvoir de son enfance difficile : elle lui décrit la pauvreté, la méchanceté et la brutalité de ses parents. Mais elle lui raconte aussi des histoires plus piquantes, comme lorsque, vers quatorze ans, elle avait dévalisé les Galeries Lafayette avec son amie Tania, ou qu'elle avait séduit pendant un camp de vacances un colonel scout, quinquagénaire, marié, qui l'avait abandonnée dès son retour à Paris, soucieux de sa réputation :

> A vrai dire, je comprenais qu'il ait eu peur : cette enfant martyre ne manquait pas de défense ; il y avait dans ses yeux, dans son front, une violence qui démentait la douceur apeurée de sa bouche. De l'enfance, elle conservait les entêtements, les rages naïves, les exigences et le désarroi. Le besoin qu'elle avait de moi me toucha. (*FA*, 496)

Beauvoir explique donc systématiquement le caractère par l'enfance. Sylvie Le Bon a été aussi une enfant en conflit avec ses parents, surtout sa mère. Ses premières années furent heureuses. Sa mère, qui n'avait pas pu, enfant, satisfaire ses ambitions, les reporta sur sa fille. Elle lui fit faire piano, danse, chant. Le monde du théâtre plaisait à Sylvie. Mais un jour elle ne parvint plus à concilier toutes ces activités et ses résultats s'en ressentirent. Sa mère accepta qu'elle arrête le théâtre mais lui en voulut d'avoir contrarié les rêves qu'elle avait formés pour elle et se montra possessive. En classe de troisième, Sylvie s'attacha à une amie, Danièle. Elles échangeaient les carnets où elles exprimaient leurs sentiments ; les parents de Sylvie, découvrant ces carnets, jugèrent « son exaltation malsaine », et la déclarèrent « anormale ». Pour les séparer, ils la firent redoubler sa troisième, alors qu'elle suivait parfaitement. Elle prit sa revanche en se mettant à travailler avec acharnement, et arriva première dans toutes les matières, mais on ne lui décerna pas le prix d'excellence sous prétexte qu'elle avait redoublé. Cette injustice, ajoutée à la surveillance excessive de ses parents, aggrava sa souffrance. Danièle quitta Paris l'année suivante. Sylvie continua à travailler avec furie, c'était sa seule issue. Ses relations avec ses parents se détériorèrent : « En public, ses parents étaient fiers d'elle ; à la maison, son attitude rétive les exaspérait ; ils prétendaient s'ingérer dans sa vie et elle ne le supportait pas. Ils voulaient la "mater", elle était indomptable. Plus

d'une fois ils la menacèrent de l'envoyer dans une maison de correction. Leurs affrontements devinrent de plus en plus violents. Sa mère, au cours d'une scène, ayant déchiré ses livres préférés, elle passa quinze jours sans lui adresser la parole. » (*TCF*, 91) Là encore, nous trouvons une jeune fille aux prises avec une mère « dévorante » dont les ambitions ne coïncident pas avec celles de sa fille.

Beauvoir donne moins de précision sur les autres figures. Elle ne dit rien, ou presque, de l'origine de Bianca Lamblin. On apprend dans *Mémoires d'une jeune fille dérangée* qu'elle est née en avril 1921 en Pologne de parents juifs. Ils vinrent à Paris quand elle avait dix-huit mois, pour fuir les persécutions antisémites. Son père abandonna son métier de médecin pour devenir négociant en perles fines. Beauvoir fera quelques séjours à Quimper où les parents de Bianca ont une maison. Au moment de l'exode, elle quittera Paris avec Bianca et son père. On ne peut parler pour Bianca de relations conflictuelles avec ses parents ; en revanche, il y a une souffrance et des difficultés liées à son origine juive.

On sait de même peu de choses sur Violette Leduc. Quelques éléments cependant révèlent une enfance très difficile. Quelques jours après leur première rencontre, Violette Leduc remit à Beauvoir un manuscrit : « "Des confidences de femme du monde", pensai-je. J'ouvris le cahier : "Ma mère ne m'a jamais donné la main." Je lus d'une traite la moitié du récit » (*FCI*, 35) Beauvoir s'aperçoit vite qu'elle n'a rien d'une « femme du monde » et que son enfance a été traumatisante : « Souvent malade, Violette Leduc quand elle était petite fille sentait qu'elle était pour sa mère un fardeau et un vivant reproche : elle se tenait pour coupable. » Cette culpabilité l'a toujours habitée et ses rapports avec les gens étaient difficiles. Dans la préface qu'elle a rédigée pour *La Bâtarde*, Beauvoir revient sur l'enfance de Violette Leduc :

> Pendant toute son enfance, sa mère lui a insufflé un irrémédiable sentiment de culpabilité : coupable d'être née, d'avoir une santé fragile, de coûter de l'argent, d'être une femme et vouée aux malheurs de la condition féminine. Elle a vu son reflet dans ses yeux bleus et durs : une faute vivante. Sa grand-mère l'a préservée par sa tendresse d'une totale destruction. [...] Mais le rôle de "l'ange Fidéline" n'était que secondaire et elle est morte tôt. L'Autre s'incarnait dans la mère au regard d'acier. Ecrasée par elle, l'enfant a voulu totalement s'annihiler. Elle l'a idolâtrée ; elle a gravé en soi sa loi : fuir les hommes ; elle s'est vouée à la servir et lui a fait don de son avenir. La mère s'est mariée : la petite fille a été brisée par cette trahison. Désormais elle a eu peur de toutes les consciences, parce qu'elles détenaient le pouvoir de la

changer en monstre ; de toutes les présences, parce qu'elles risquaient de se fondre en absence.[1]

Une certaine souffrance est aussi présente dans le portrait de Mme Lemaire. Née en Argentine, de parents français, elle perdit sa mère très jeune. Elle fut élevée avec sa sœur de un an son aînée dans « la solitude d'une grande estancia », par leur père. Quant à Camille, Beauvoir indique que son père était pharmacien à Toulouse : « Elle était fille unique, mais, dans son enfance, sa mère avait adopté une petite gitane ; très jolie ; Zina devint la suivante de Camille, sa complice et même elle se plaisait à se dire son esclave. » (*FA*, 79) Beauvoir déplorera à plusieurs reprises de n'avoir pas plus d'éléments sur l'enfance de Camille : elle aurait ainsi pu élucider la déchéance qui la gagna progressivement.

Ainsi, Beauvoir évoque pour toutes ces figures les souffrances qu'elles ont pu vivre pendant leur enfance ou leur adolescence. Si elles la renvoient à sa propre histoire, elles révèlent aussi la « méthode » de Beauvoir : pour comprendre un individu, pour expliquer ses difficultés éventuelles, il faut disposer des « clés » que constituent son enfance et son adolescence, données élémentaires en psychanalyse.

### 2.2.3. Culture et projets d'indépendance

Toutes les figures féminines, jeunes filles rangées ou non, ont aussi en commun un goût prononcé pour l'étude, la connaissance et même la philosophie. Cette ouverture intellectuelle va souvent de pair avec une volonté de s'assumer à travers un métier ou une activité créatrice, et un souci d'échapper à un destin tout tracé. Ces caractéristiques nous révèlent ce qui est important pour Beauvoir : elle ne se lie qu'avec des femmes avec lesquelles elle peut partager ses centres d'intérêt. On les rencontre, de manière mesurée certes, chez « les jeunes filles rangées ».

La mère de Simone de Beauvoir était, enfant et adolescente, passionnée par l'étude, passion qui vint compenser, on l'a vu, la froideur que lui témoignait sa mère. Cette vivacité intellectuelle fut confirmée beaucoup plus tard après la mort de son mari. Ce dernier ne lui laissant pas d'argent, elle avait passé des examens, fait des stages, et obtenu un certificat qui lui avait permis de travailler comme bibliothécaire

[1] LEDUC, Violette, *La Bâtarde*, Gallimard, Collection « L'imaginaire », 1964, p. 8.

dans les services de la Croix-Rouge. Elle avait réappris à monter à bicyclette pour aller à son bureau. Beauvoir décrit ainsi sa soif d'activité dans *Une mort très douce* :

> Après la guerre, elle comptait faire de la couture à domicile. Je m'étais alors trouvée en mesure de l'aider. Mais l'oisiveté ne lui convenait pas. Avide de vivre enfin à sa guise, elle s'était inventé une foule d'activités. Elle s'était occupée bénévolement de la bibliothèque d'un préventorium, aux environs de Paris, puis de celle d'un cercle catholique de son quartier. Elle aimait manipuler des livres, les couvrir, les classer, tenir des fiches, donner des conseils aux lecteurs. Elle étudiait l'allemand, l'italien, entretenait son anglais. Elle brodait dans des ouvroirs, elle participait à des ventes de charité, elle suivait des conférences. (*MTD*, 24-25)

La curiosité intellectuelle de Françoise de Beauvoir l'incita sans doute à encourager Simone dans ses études, alors que Mme Mabille voyait d'un mauvais œil le goût pour l'étude que manifestait Zaza. La mère est peut-être la seule figure qui n'a pas témoigné dès sa jeunesse d'une volonté de s'assumer, mais c'est aussi la seule figure de cette génération. De plus, le choix tardif d'une activité intellectuelle révèle une intelligence et une volonté hors du commun, qui avaient été d'une certaine manière réprimées par l'éducation qu'elle avait reçue et l'avenir auquel on l'avait destinée.

Pour les jeunes filles de la génération de Simone de Beauvoir, la situation est différente. D'abord et avant tout, ces jeunes filles savent qu'elles devront peut-être travailler, même si le mariage reste l'idéal de vie. La première guerre mondiale a en effet décimé toute une génération de jeunes gens, ce qui incite les familles bourgeoises à donner une solide instruction aux filles : elles ont besoin du baccalauréat. C'est le cas de la famille Mabille : Mme Mabille est bien décidée à marier ses filles, mais elles reçoivent quand même une instruction. Zaza est d'ailleurs passionnée au-delà des souhaits de sa mère. Elle suit sa scolarité jusqu'au baccalauréat au cours Désir, c'est une élève brillante. Elle étudie ensuite avec Simone à l'Institut Catholique de Neuilly dirigé par Mme Lambert et Mme Daniélou. Elle réussit facilement un certificat de philologie, difficile à obtenir, alors que sa mère la fait participer de plus en plus aux tâches domestiques et aux corvées mondaines.

Ces capacités décrites par Beauvoir sont confirmées dans les *Carnets*. Le 4 octobre 1925, Zaza écrit dans son journal, alors qu'elle vient de se décider à entreprendre une licence de littérature : « Je suis pourtant un peu troublée, car il me semble bien que je vais prendre cette année une voie que je ne lâcherai pas ensuite. Je

compte me plonger le plus complètement dans ces études et, après m'y être donnée vraiment, je ne saurai jamais me reprendre. Après tout pourquoi serait-ce un mal ? et si, après la vie d'étude, j'entre dans la vie d'action et de dévouement, faudra-t-il en avoir du regret ? Je compte rester libre pour pouvoir mieux servir et si les obstacles à cette liberté, à cet affranchissement ne viennent que de moi, j'aurai bien assez de courage pour les briser. »[1] Quelques années plus tard, le 1er juillet 1928, elle décrit par le menu à sa grand-mère, tous les examens passés pour obtenir sa licence, elle achève l'énumération ainsi : « Enfin, je suis reçue et voilà ma licence terminée. L'année prochaine, si Maman le veut bien, je pourrai faire un travail délicieux qui est le diplôme d'études supérieures. C'est une sorte de petite thèse que l'on fait l'année avant l'agrégation sur un sujet qu'on a choisi et qu'on a fait accepter par un professeur qui est "votre rapporteur de thèse". Naturellement, mon diplôme serait la littérature française [...] »[2] Zaza a donc avant tout des projets intellectuels qui ne coïncident pas avec l'avenir que lui dessine sa mère. Et c'est en cela qu'elle témoigne d'une volonté, certes relative, d'échapper à sa situation. Le mariage ne la tente guère : dès que sa sœur Lili serait « casée », ce serait son tour, et cela l'effraie. Elle se distingue de la majorité des jeunes filles du cours Désir qui, si elle reçoivent une instruction, ne se soumettent pas moins aux règles bourgeoises.

Hélène, elle aussi, refuse le destin des jeunes filles rangées. Elle suit comme sa sœur sa scolarité au cours Désir, mais sa vocation est hors du commun : elle souhaite être peintre. Bachelière, elle suit des cours d'art publicitaire et dessine le soir dans un atelier de Montmartre. Tout en vivant chez ses parents, elle avait en effet loué « un petit cagibi glacial en hiver, torride en été, où elle peignait. » Elle gagnait alors un peu d'argent en travaillant comme secrétaire dans une galerie de peinture. Elle arrêtera ensuite ce travail pour se consacrer à son art : parcours donc difficile et marginal qu'emprunte Hélène. Nous avons cependant peu d'éléments sur sa vocation, plus largement, le portrait d'Hélène dans les écrits autobiographiques est assez sommaire, Beauvoir ne décrivant que leurs relations. Ce portrait, beaucoup

---

[1] ZAZA, *op. cit.*, p. 63.
[2] *Ibidem*, p. 120.

moins approfondi que celui de la mère que Beauvoir s'attache à comprendre, nous met sur la voie des écarts que l'on pourra constater en confrontant les écrits autobiographiques et la correspondance.

D'autres figures font preuve aussi d'un intérêt pour la vie intellectuelle : Mlle Lambert, professeur à l'Institut catholique, conseille Simone de Beauvoir dans ses lectures. Suzanne Boigue, qui dirigeait les Equipes Sociales, séduit Beauvoir, car elle s'assume :

> Elle gagnait sa vie comme directrice du Centre dont j'ai parlé ; son âge, son indépendance, ses responsabilités, son autorité, lui donnaient un certain ascendant. Elle était croyante, mais elle me laissa entendre que ses rapports avec Dieu n'étaient pas de tout repos. En littérature, nous avions à peu près les mêmes goûts. Et je m'aperçus avec satisfaction qu'elle n'était dupe ni des "Equipes", ni de "l'action" en général. Elle aussi, me confia-t-elle, elle voulait vivre et non dormir : elle aussi désespérait de rencontrer sur terre autre chose que des narcotiques. Comme nous avions toutes deux de la santé et de l'appétit, nos conversations désabusées, loin de me déprimer, me revigoraient. (*MJFR*, 325)

Beauvoir présente donc des figures avec lesquelles elle a un certain nombre d'affinités. C'est le cas de Lisa Quermadec. Pensionnaire à l'Institut Sainte-Marie, puis licenciée de philosophie, elle ne prépare pas l'agrégation à cause de sa santé et gagne alors chichement sa vie en donnant des leçons (tout en préparant un certificat de sciences et un diplôme de philosophie sur Maine de Biran). Après une déception amoureuse, elle partira enseigner à Saïgon. Beauvoir s'intéresse donc à « des jeunes filles rangées » qui veulent se cultiver et devenir indépendantes, même si, pour la plupart d'entre elles, le mariage reste l'avenir idéal.

Olga et Camille, tentées par une carrière artistique, montrent également cela. Olga a échoué en première année de médecine. Ses parents veulent la mettre en pension. Encouragée par Sartre, Beauvoir les convainc de la lui confier. Elle l'installe dans son hôtel à Rouen, pour la préparer à une licence de philosophie. Etudes qu'Olga n'apprécie guère, si bien que Beauvoir renonce à la former. Aussi bien, Olga se montre une compagne très agréable : « Jamais elle ne se fatiguait de regarder, d'écouter, de parler, de danser, de se promener, de sentir son cœur battre. » Encouragée par Beauvoir et Camille, Olga opte pour une carrière de comédienne et va suivre à Paris les cours de Charles Dullin.

Camille, tout aussi intelligente, n'a guère travaillé au lycée. Non plus qu'à l'Université, mais elle lit beaucoup. Son père lui fit aimer Michelet, George Sand, Balzac, Dickens, il l'intéressa à l'histoire de Toulouse, des Cathares, de Gaston Phœbus : « Elle se composa un petit Panthéon dont les principales divinités étaient Lucifer, Barbe-bleue, Pierre le Cruel, César Borgia, Louis XI ; mais c'est avant tout à sa propre personne qu'elle rendait un culte. Elle s'émerveillait d'unir la beauté et l'intelligence et que l'une et l'autre fussent chez elle d'une qualité si singulière. » (*FA*, 80) Elle rencontre Sartre à l'enterrement d'une cousine dans le Périgord, elle a vingt-deux ans et lui dix-neuf :

> Sartre était engoncé dans un costume noir et coiffé d'un chapeau, appartenant à son beau-père, qui lui tombait sur les sourcils ; l'ennui éteignait son visage et lui prêtait une laideur agressive. Camille eut une sorte de coup de foudre : "C'est Mirabeau", se dit-elle ; quant à elle, sous ses crêpes noirs, sa beauté paraissait un peu folle et elle n'eut pas de peine à l'intéresser. Ils ne se quittèrent qu'au bout de quatre jours, rappelés par des familles inquiètes. (*FA*, 81)

Camille, alors entretenue par le fils d'un riche marchand de calorifères qu'elle envisageait d'épouser, « n'avait pas plus envie de devenir une bourgeoise décente que de rester putain ». Sartre n'eut pas de mal à la convaincre que lui seul pouvait la sauver de la médiocrité provinciale. Il l'encourage à écrire. Elle se laisse tenter. En 1929, Camille va voir jouer Dullin à l'Atelier, et devient sa maîtresse. Après avoir un moment envisagé de devenir comédienne, elle se met à écrire des pièces dont elle aurait le premier rôle. Sartre la cite alors souvent en exemple à Beauvoir : « elle passait ses nuits à écrire, elle s'acharnait à faire quelque chose de sa vie, elle y réussirait. » (*FA*, 85)

Lise, Bianca et Sylvie ont en commun de faire des études de philosophie. Quand Beauvoir présente Bianca, elle souligne d'emblée ses capacités intellectuelles, en mentionnant qu'à la Sorbonne, elle avait tenu la tête de classe avec d'anciens élèves de Sartre, avec lesquels elle essayait de faire accepter la méthode phénoménologique. Elle deviendra professeur.

Lise montre aussi un intérêt réel pour la philosophie. Elle aurait souhaité s'engager dans cette voie, mais ses parents n'étant pas naturalisés, l'enseignement lui était fermé et son père voulait qu'elle devienne ingénieur chimiste. Beauvoir lui donne des leçons de philosophie, mais elle rechigne à un effort soutenu et les séances

de travail sont souvent houleuses. Quand, à la fin de la guerre, Lise quitte la France pour les Etats-Unis, elle n'a pas, à proprement parler, de métier. Cependant, elle est tentée par l'écriture, et s'essaie à rédiger quelques récits. En 1949, elle décide de préparer le professorat et dispense des cours de français. Elle ne parviendra pas à être professeur mais sa vie témoigne du constant souci de ne pas rester une simple « ménagère ».

Sylvie, enfin, possède aussi un don pour les études et la volonté d'être indépendante. Beauvoir la juge intelligente, curieuse, sensible. Reçue à Sèvres, elle réussit l'agrégation. Elle est nommée au Mans, puis à Rouen, dans le lycée même où Beauvoir avait enseigné, enfin dans la banlieue parisienne. L'amitié entre elles s'est fortifiée depuis leur rencontre : elles partagent lectures, expositions, cinémas, voyages. Au moment où Beauvoir écrit *Tout compte fait*, elles se voient tous les jours : « Elle est mêlée à ma vie, tout comme moi à la sienne. » (*TCF*, 92) Sylvie partage plus que des affinités intellectuelles avec Beauvoir : elle semble incarner son double rajeuni.

Stépha ne poursuit pas assidûment ses études quand Beauvoir la rencontre. Cependant, elle veut s'assumer et fait découvrir à Beauvoir une certaine forme d'engagement. Etudiante, elle avait milité pour l'indépendance ukrainienne et avait passé quelques jours en prison. Elle était partie compléter sa culture, d'abord à Berlin, où elle était restée deux ou trois ans, puis à Paris ; elle suivait des cours à la Sorbonne et recevait une pension de ses parents. Exilée aux Etats-Unis au moment de la guerre avec son mari et son fils, elle commença par exercer plusieurs petits métiers. Puis ils finirent par obtenir tous les deux un poste de professeur dans le Vermont. Stépha prendra très à cœur son métier : elle aime le contact des jeunes et tente d'éveiller leur conscience politique. Elle ne voulut pas prendre sa retraite trop tôt, et accepta un poste à Philadelphie. Voilà ce que Beauvoir écrit dans *Tout compte fait*, alors qu'elle l'a revue vers 1970, passage qui révèle l'amitié et l'estime qu'elle avait pour elle :

> Elle a réalisé ce projet et elle en a tiré les satisfactions qu'elle escomptait. C'est une de ces rares personnes qui ont tant investi dans leurs activités que la vieillesse ne les abat pas : le monde demeure pour elles peuplé d'intérêts, de valeurs, de fins jusqu'au terme de leur vie. (*TCF*, 69)

Même Mme Lemaire qui mène pourtant une vie typiquement bourgeoise et traditionnelle, séduit Beauvoir par la vivacité de son intelligence. Elle reçut déjà une instruction très ouverte, puisque Beauvoir explique que son père libre-penseur lui fit enseigner « le latin, les mathématiques, l'horreur des superstitions et la valeur d'un bon raisonnement », éducation que Beauvoir qualifie de « résolument virile ». (*FA*, 44) Après avoir décrit la vivacité de ses attitudes, Beauvoir poursuit : « Son esprit aussi était aux aguets ; curieuse, attentive, elle invitait aux confidences : elle en savait long sur tous les gens qui l'approchaient ; cependant elle conservait à leur égard l'étonnement de ses dix-huit ans ; elle en parlait avec un détachement d'ethnographe et un grand bonheur de langage ; parfois, cependant, elle s'emportait ; elle exhalait avec des mots inattendus les indignations que lui dictait un rationalisme un peu biscornu : sa conversation me charma. » (*FA*, 45) Enfin, Beauvoir estime beaucoup son indépendance. Elle la décrit ainsi à Nelson Algren le 24 décembre 1947 : « A mes yeux elle n'est absolument pas vieille, cependant la résonance secrète, profonde, de son être, si plaisante, la différencie de ce que serait une jeune fille. La seule femme à ma connaissance qui ne soit jamais *accrochée* à un homme, qui n'ait pas besoin d'un homme pour respirer, comme la majorité des Françaises, et des Américaines aussi, je crois. J'ai de l'estime pour une femme qui est capable de vivre, non pas égoïstement, mais par elle-même. » (*LNA*, 137-138)

Quant à ses collègues enseignantes, Beauvoir souligne surtout leur indépendance. Colette Audry est engagée politiquement :

> Elle habitait, près de la gare, elle aussi, une chambre qu'elle avait meublée avec charme : une natte sur le plancher, du jute sur les murs, un bureau couvert de papiers, un divan, des livres, parmi lesquels les ouvrages de Marx et Rosa Luxemburg. (*FA*, 140)

Enfin Violette Leduc veut être écrivain et gagne sa vie comme elle peut, avec beaucoup d'opiniâtreté et de courage :

> Violette Leduc n'avait, en fait, rien d'une femme du monde ; quand je la connus, elle gagnait sa vie en allant chercher dans les fermes de Normandie des kilos de viande et de beurre qu'elle ramenait à Paris à la force de ses poignets ; elle m'invita plusieurs fois à dîner dans des restaurants de marché noir qu'elle ravitaillait ; elle était gaie et souvent drôle, avec, sous une apparence de rondeur, quelque chose de violent et de méfiant ; elle me parlait avec fierté de ses trafics, de ses dures marches à travers la campagne, des bistrots de village, des camions, des trains noirs ; elle se sentait

naturellement de plain-pied avec les paysans, les rouliers, les forains. C'était Maurice Sachs[1], avec qui elle avait été très liée, qui l'avait encouragée à écrire. Elle vivait dans une grande solitude. (*FCI*, 35)

Elle accordait beaucoup d'importance à l'argent dont elle parlait d'ailleurs dans ses œuvres : « Elle haïssait l'idée de laisser dormir chez son éditeur celui qu'elle venait de gagner ; mais si elle le retirait massivement, elle risquait que le fisc ne lui en prît une grande partie : c'était une idée qui la révoltait. Conseillée par des amis, elle a trouvé un compromis. [...] Elle garda le "réduit" qu'elle occupait dans un immeuble populaire. La seule dépense sérieuse qu'elle se permit, ce fut pour réaliser un vieux rêve : posséder sur terre un endroit à elle. Elle acheta et fit aménager la maison de Faucon où elle venait en été.» (*TCF*, 73-74)

On peut évoquer enfin deux jeunes femmes que Beauvoir a rencontrées lors de ses voyages : Léna et Tomiko. Léna, rencontrée en U.R.S.S., était une « belle femme brune, d'une quarantaine d'années, d'une culture et d'une intelligence exceptionnelles. » Son père, sa mère, ses oncles avaient été d'ardents bolcheviks. Peu après sa naissance, ses parents s'étaient séparés, elle vivait chez sa mère, et voyait souvent son père. Elle fit ses études à Moscou où elle est entrée à l'université pour se spécialiser en langue et littérature françaises. Elle s'engagea pendant la guerre puis reprit ses études. Elle était alors stalinienne, mais l'arrestation de son père, qui lui ferma les portes de l'Université, puis l'exclusion de sa mère du parti communiste, lui firent perdre sa foi en Staline. Elle fut bouleversée de devoir renoncer à ses études. Après la guerre, elle devint alors la secrétaire de l'écrivain Ehrenbourg qui lui fit avoir, quelques années plus tard, un poste à l'Union des Ecrivains. Tomiko, traductrice de Beauvoir au Japon, est aussi une femme qui a cherché l'indépendance dans des périodes troublées. Issue d'une riche famille aristocratique, elle avait poussé très loin ses études, notamment en français, avant de se marier. En 1945, elle s'est

[1] Maurice Sachs (1906-1944) est un écrivain au parcours tumultueux. Menant une vie marginale - homosexuel converti au catholicisme, ayant séjourné dans un séminaire puis l'ayant quitté - il s'est essayé à plusieurs genres littéraires et aurait souffert de ne pas parvenir à écrire un chef d'œuvre. Il est considéré comme un pervers, obsédé par le sentiment de la faute et le dégoût de soi. Il se livre au marché noir pendant la guerre ; il a été enrôlé dans le STO, et on perd sa trace à partir de novembre 1943.

retrouvée enceinte et ruinée comme toute sa famille. Elle se lance alors dans l'exercice de plusieurs métiers :

> Elle avait vendu tous ses kimonos pour s'acheter au marché noir un peu de nourriture. Après la naissance de sa fille, elle a tenu un salon de thé. Très adroite de ses mains, cousant elle-même ses robes, elle a pensé s'établir comme couturière. Elle a divorcé, elle est partie pour la France avec l'idée de s'initier à la grande couture parisienne. Le voyage a été long et intéressant, à travers des pays plus ou moins dévastés par la guerre. Elle l'a raconté dans un reportage qui a eu beaucoup de succès. Elle a renoncé à la couture pour faire du journalisme et ensuite des traductions. Elle est restée à Paris pendant quinze ans et s'est mariée avec un Français ; mais elle a gardé son nom de jeune fille. Elle avait environ quarante-cinq ans et parlait parfaitement le français. (*TCF*, 344)

Ainsi, toutes ces figures, jeunes filles rangées ou non, ont une vie intellectuelle, qu'elles soient professeurs, comédiennes, ou qu'elles s'essaient à l'écriture. Beauvoir insiste donc dans ses portraits sur cet aspect, car il explique l'intérêt et l'amitié qu'elle porte à ces femmes.

### 2.2.4. Amours difficiles...

Dernier point commun à ces figures : elles ont une vie amoureuse souvent compliquée et douloureuse, incarnant ainsi la difficulté de concilier amour et vie intellectuelle, difficulté que Beauvoir a aussi rencontrée. On serait tenté d'en déduire que Beauvoir élit des femmes qui ont des amours difficiles ; mais si on s'inspire de ses propres analyses, on remarque plutôt que la situation des femmes ne les prédispose pas à établir une relation sentimentale équilibrée et heureuse.

La figure de Françoise de Beauvoir inaugure les portraits des amours malheureuses. C'est sans enthousiasme qu'elle se rend à Houlgate pour rencontrer un jeune inconnu, Georges Bertrand de Beauvoir. Or, elle l'aime, et ce mariage arrangé fut au moins pendant les premières années, un mariage heureux. Beauvoir garde alors de sa mère l'image d'une jeune femme gaie et rieuse. Elle évoque à plusieurs reprises l'entente physique entre ses parents, dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, mais aussi dans *Une mort très douce* :

> Leur entente sautait aux yeux : il caressait les bras de maman, la cajolait, lui disait de tendres fadeurs. Je la revois un matin - j'avais six ou sept ans - pieds nus sur le tapis rouge du corridor, dans sa longue chemise de nuit en toile blanche ; ses cheveux tombaient en torsade sur sa nuque et j'ai été saisie par le rayonnement de son sourire, lié pour moi d'une manière mystérieuse à cette chambre dont elle sortait ; je

> reconnaissais à peine dans cette fraîche apparition la grande personne respectable qui était ma mère. (*MTD*, 47-48)

Jusqu'à la guerre, Françoise est une épouse heureuse et une mère satisfaite. Cependant, dès son voyage de noces, l'égoïsme de son époux se fait sentir. Par ailleurs, sa dot ne sera jamais versée - le père de Françoise a fait faillite - et elle se sent dés lors toujours en faute par rapport à son époux. Georges se désintéresse assez rapidement d'elle, et a recours « aux professionnelles du café de Versailles ou aux pensionnaires du Sphinx. » Beauvoir ne blâme pas son père, mais elle comprend la révolte de sa mère, qui ne s'accommode pas de son indifférence :

> Que le mariage bourgeois soit une institution contre nature, son cas suffirait à m'en convaincre. L'alliance passée à son doigt l'avait autorisée à connaître le plaisir ; ses sens étaient devenus exigeants ; à trente-cinq ans, dans la force de l'âge, il ne lui était plus permis de les assouvir. Elle continuait à dormir à côté de l'homme qu'elle aimait et qui ne couchait presque plus jamais avec elle : elle espérait, elle attendait, elle se consumait en vain. Une totale abstinence eût moins éprouvé sa fierté que cette promiscuité. Je ne m'étonne pas que son humeur se soit altérée : gifles, criailleries, scènes, non seulement dans l'intimité, mais même en présence d'invités. (*MTD*, 51-52)

Beauvoir explique la vie de sa mère à la lumière de ses propres théories : les reproches récurrents que l'on fait au caractère des femmes sont avant tout dus à leur situation. La frustration de sa vie amoureuse explique son caractère difficile. Françoise de Beauvoir est aussi une des rares mères que l'on rencontre parmi les figures présentes dans les autobiographies. Nous verrons plus loin que Françoise est présentée comme une mère possessive et dominatrice, qui s'est lancée à corps perdu dans la seule issue qui lui restait : vivre par et à travers ses filles.

De la vie amoureuse d'Hélène, on sait seulement qu'elle a rencontré Lionel de Roulet, élève de Sartre, un peu avant la guerre. Lionel se destinait à l'Ecole coloniale, mais Sartre l'avait dirigé vers la philosophie. Il appréciait son intelligence et son cynisme. De parents divorcés, il vivait au Havre avec une mère qui donnait dans l'alchimie et l'astrologie : elle expliquait le caractère de son fils et prédisait son destin d'après ses affinités avec tel ou tel métalloïde. Sartre racontait alors en détail à Sartre son enfance difficile. Hélène et Lionel de Roulet se marièrent pendant la guerre. Elle n'a pas eu d'enfant, mais à aucun moment, cette éventualité n'est envisagée : Beauvoir n'a pas jugé bon de justifier ce choix...

La figure de Zaza est bien plus riche de ce point de vue, dans la mesure où Zaza meurt de ne pouvoir, entre autres, épouser Pradelle (Merleau-Ponty). Etudiante à l'Institut Sainte-Marie, elle parvient à s'intégrer à la bande du Bois de Boulogne, constituée de Simone, Clairaut, Lisa, Stépha et de Pradelle. Zaza et Pradelle s'éprennent l'un de l'autre ; Simone est ravie, les trouvant faits l'un pour l'autre. Mais Mme Mabille « manigance » pour Zaza un mariage. Zaza essaie de résister alléguant qu'elle n'aime pas le jeune homme en question, sa mère lui rétorque que, dans le mariage, ce n'est pas la femme qui aime mais l'homme. Pressentant les raisons des résistances de sa fille, Mme Mabille se montre très froide avec Simone et s'oppose aux rencontres de Zaza avec Pradelle. Ces derniers espèrent se marier quand il aura passé l'agrégation et accompli son service militaire.

Mais le principal obstacle reste le manquement aux convenances : ce n'est pas à Zaza de choisir son époux. Simone suggère une solution : que Pradelle demande à Mme Mabille la main de sa fille. Mais celui-ci n'y tient pas ; Beauvoir juge ses raisons peu valables et lui en tiendra longtemps rigueur : sa sœur venait de se fiancer, son frère aîné allait partir pour le Togo, il ne pouvait annoncer à sa mère ce mariage sans lui porter un coup fatal. La santé de Zaza commence à s'altérer : maigreur, pâleur, maux de tête. Sa mère l'autorise à voir de temps en temps Pradelle mais veut l'envoyer à Berlin en décembre 1929 : cet exil effraie Zaza. Mme Mabille est convaincue d'ailleurs que Pradelle n'est pas fermement décidé à épouser Zaza sinon il consentirait à faire des démarches officielles et sa mère n'en mourrait pas. Sur ce point, Simone était d'accord ; mais Zaza ne voulait pas que Mme Pradelle souffre à cause d'elle et cette grandeur d'âme exaspère Simone :

> Ma prévision se justifiait : Pradelle n'était pas facile à aimer, surtout pour un cœur aussi violent que Zaza. Avec une sincérité qui ressemblait à du narcissisme, il se plaignait à elle de manquer de passion, et elle ne pouvait s'empêcher de conclure qu'il l'aimait avec mollesse. Sa conduite ne la rassurait pas ; il avait à l'égard de sa famille des délicatesses abusives et ne semblait guère se soucier qu'elle en pâtit. (*MJFR*, 497)

Quelque temps plus tard, Zaza est hospitalisée pour de violents maux de tête et une forte fièvre. Mme Mabille s'explique avec Pradelle : elle ne s'oppose pas au mariage, Mme Pradelle non plus, elle ne veut pas le malheur de sa fille. Mais il est trop tard. Pendant quatre jours, Zaza délire réclamant « [son] violon, Pradelle,

Simone et du champagne ». Elle meurt. Il serait simpliste de conclure que Zaza meurt d'amour. Mais il est certain que cet amour, contrarié d'une certaine manière par les deux familles des jeunes gens, apporte le point d'orgue à la souffrance de Zaza.

Après la publication des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone apprit les circonstances de la mort de son amie par une des sœurs cadettes de Zaza qui jugea que la famille était tenue de lui dire ce qui s'était passé. Beauvoir expliqua ceci à Deirdre Bair, auteur de sa biographie : la mère de Merleau-Ponty n'avait pas mené une vie ni très morale, ni très chrétienne. Son mari, officier de marine, était très souvent absent. Elle fut pendant des années la maîtresse d'un professeur connu, considéré et marié. Il est le père de Maurice Merleau-Ponty et de sa sœur Monique. Il s'en occupa d'ailleurs sérieusement. C'est le père de Zaza qui révéla à Merleau-Ponty cette filiation, il en parla ensuite à sa fille qui « avait tous les *préjugés* d'une chrétienne pieuse », et il ne fut plus question de mariage, Monsieur Lacoin ayant menacé de tout révéler si sa fille s'obstinait[1]. Merleau-Ponty quant à lui ne voulait pas exposer sa mère au scandale public :

> Quant à Castor : "J'ignorais tout de l'affaire. Quel âge avais-je alors - dix-neuf ans, vingt ans ? En tout cas, je pensais que tout était de la faute de Merleau-Ponty et je lui en ai voulu pendant des années. En fait, il avait dit la vérité à Zaza, mais ni l'un ni l'autre ne me faisaient assez confiance pour m'en parler - peut-être avaient-ils trop honte, nous étions tous si innocents alors - si bien que je suis restée des années sans le voir parce que je le rendais responsable de la mort de Zaza. J'ai continué à en vouloir à Merleau-Ponty alors que j'avais déjà quarante ans et que j'écrivais les Mémoires, et pourtant, lorsque nous étions jeunes, je l'aimais beaucoup. Mais comme personne ne m'a dit la vérité au sujet de la mort de Zaza, j'ai utilisé ses lettres et son histoire *comme je croyais la connaître* dans mon livre pour régler mes comptes avec tous ceux que je tenais pour responsables."[2]

Zaza incarne donc l'amour contrarié. Deux des trois « jeunes filles rangées » principales présentes dès les *Mémoires d'une jeune fille rangée* connaissent donc une vie amoureuse douloureuse. C'est le cas aussi de Lisa Quermadec qui s'éprend de Pradelle avant qu'il ne se lie à Zaza. Or, il ne s'intéresse pas du tout à elle : « Elle me

---

[1] Eliane Lecarme-Tabone explique, quant à elle, que cette version a été démentie par Vincent Lacoin, frère cadet de Zaza, « qui affirme que son père était incapable d'un tel comportement et qu'il n'aurait de tout façon pas convaincu Zaza . » (*Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 139-140) De nombreuses zones d'ombre subsistent donc.

[2] BAIR, Deirdre, *Simone de BEAUVOIR*, Editions Fayard, 1991, p. 175.

dit tristement qu'à la Sorbonne, il ne lui marquait pas le moindre intérêt. [...] "j'ai l'habitude du malheur, disait-elle, on naît comme ça." Jamais elle n'avait rien obtenu de ce qu'elle avait désiré. "Et pourtant, si seulement je pouvais tenir cette tête entre mes mains, tout serait justifié, pour toujours." » (*MJFR*, 416)

Ces amours malheureuses sont aussi le lot de nombre des autres figures : Camille, Olga, Lise, Mme Lemaire, Violette Leduc et Louise Perron.

La vie amoureuse de Camille, à défaut d'être douloureuse, est tout au moins mouvementée. Elle qui s'émerveille d'unir la beauté à l'intelligence se promet à un destin exceptionnel. Il consiste d'abord à s'orienter vers « la galanterie » comme le dit ironiquement Beauvoir :

> Tout enfant, elle avait été patiemment dépucelée par un ami de la famille. A dix-huit ans, elle commença à fréquenter d'élégantes maisons de rendez-vous ; elle bordait tendrement sa mère, qu'elle aimait beaucoup, feignait d'aller se coucher, et s'esquivait avec Zina. [...] Elles travaillaient quelquefois en équipe, mais Zina, beaucoup moins brillante que Camille, opérait en général dans des milieux plus modestes. Camille avait un sens aigu de la mise en scène ; attendant un client dans le salon qui lui était réservé, elle se tenait debout dans la cheminée, nue, ses longs cheveux dénoués, et elle lisait Michelet ou, plus tard, Nietzsche. Sa culture, ses subtilités, sa superbe éblouissaient les notaires, les avocats et ils pleuraient d'admiration sur l'oreiller. (*FA*, 80)

Camille admire les grands déchaînements de la passion. Parfois, elle est séduite par un visage ou par de longues mains pâles : « elle n'en laissait rien paraître ; la nuit, elle allait contempler les fenêtres de l'élu, toucher en frémissant les grilles de sa villa : mais il ne fallait surtout pas qu'il intervînt. Elle concevait l'amour-passion comme un exercice éminemment solitaire. » (*FA*, 81) Après leur rencontre, Sartre va régulièrement la voir pendant deux ans à Toulouse. Elle suscite des disputes suivies de grandes réconciliations. La seconde année, elle vient le voir à Paris. Sartre lui trouve un travail dans une papeterie, mais cela ne lui convient pas. Elle repart à Toulouse et ils rompent pour des raisons confuses. Dix-huit mois plus tard, en 1929, il reçoit un mot d'elle : il accepte le rendez-vous qu'elle lui propose. Elle lui parle de ses projets d'écriture : elle a ébauché des nouvelles intitulées *Histoires démoniaques* et se réclame de Lucifer. Sartre a du plaisir à la revoir, mais ne veut pas s'engager à nouveau dans une liaison. Ils restèrent amis toute leur vie, Sartre lui donnant notamment régulièrement de l'argent. Dans la suite de

l'autobiographie, Camille apparaît toujours comme la compagne de Charles Dullin, mais elle lui rendit la vie difficile, à cause notamment de son alcoolisme.

La vie amoureuse d'Olga se résume à deux histoires : celle du trio et sa vie avec Jacques Bost. Nous analyserons plus loin l'expérience du trio où Olga s'aperçut vite qu'elle resterait secondaire dans la mesure où les liens qui unissaient Sartre et Beauvoir étaient exceptionnels. C'est grâce à Jacques Bost qu'Olga parvint à sortir de cette expérience étouffante. Ancien élève de Sartre au Havre, âgé de 20 ans comme elle, il préparait sa licence de philosophie à la Sorbonne : « Depuis longtemps ces deux jeunes gens de vingt ans se plaisaient : contre les complications et les exigences des adultes, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. » (*FA*, 325) Olga et Bost se marieront pendant la guerre et si leur couple connut des difficultés, qui ne sont évoquées que dans la correspondance de Beauvoir, ils resteront toujours liés l'un à l'autre.

L'itinéraire amoureux de Lise est beaucoup plus chaotique, à l'image du caractère de cette jeune femme hors du commun. Peu avant la guerre, elle « met le grappin » sur un étudiant, André Moreau, qui lui propose de vivre avec lui ; elle accepte, voyant là une occasion de quitter le foyer paternel. Mais elle se met vite à le détester :

> [...] il ménageait son argent, sa santé, il s'inclinait devant tous les usages et toutes les conventions, il était Français jusqu'au bout des ongles ; il voulait tout le temps faire l'amour et finalement elle trouvait ça assommant ; elle parlait de leurs relations sexuelles avec une brutalité de soudard. (*FA*, 545)

Lise quitte André et ne veut pas retourner chez ses parents : elle s'installe dans un hôtel, Sartre et Beauvoir l'aident financièrement. La « famille » (Beauvoir désigne ainsi leur petit cercle d'amis) s'enrichit d'un nouveau membre, Bourla, jeune juif espagnol qui au printemps 41 avait suivi les cours de Sartre au lycée Pasteur. Il écrit des poèmes et Sartre et Beauvoir croient vraiment en ses talents. Il rencontre Lise et s'attache à elle, ils décident de vivre ensemble ; ils se disputent souvent, mais tiennent beaucoup l'un à l'autre. Très généreux, il n'hésite pas à subtiliser de l'argent à son père pour régaler Lise de festins de marché noir :

> Sa générosité fascinait Lise au point qu'elle était presque tentée de l'imiter. C'était plaisant de la voir, si grande, si blonde, marcher avec une majesté paysanne, à côté de

> Bourla, tout noir, preste, l'œil et les mains aux aguets. Il me trouvait un peu trop raisonnable, mais il m'aimait bien. Lise réclamait, le soir, que j'aille les border dans leur lit. Je l'embrassais et il me tendait le front : "Et moi ? vous ne m'embrassez pas ?" Je l'embrassais aussi. (*FA*, 605)

Beauvoir a utilisé cette relation entre Lise et Bourla dans *Les Mandarins* pour décrire les personnages de Nadine et Diégo. Mais en 1943, Bourla est arrêté, mené à Drancy et abattu. Cette mort touche profondément Beauvoir tant par l'égarement de Lise que par sa propre peine. Quand dans *Tout compte fait*, elle récapitulera la vie de son amie, elle considérera que cette disparition l'a littéralement traumatisée. Au lendemain de la guerre, Lise se fiance avec un G.I, Jack, pseudonyme de Ivan Moffatt, assistant metteur en scène à Hollywood. Elle se trouve enceinte et le persuade de l'épouser. Elle a hâte de fuir la France où tout avenir lui est fermé. Elle le rejoint en 46 et met au monde une petite fille. Mais quand Beauvoir la revoit en 1947 lors de son voyage aux Etats-Unis, le ménage de Lise ne va pas très bien : « Leur situation matérielle était difficile : elle en prenait prétexte pour voler dans les supermarchés, ce qui inquiétait et irritait son mari. S'occuper de son intérieur et de son bébé l'accablait. Elle affectait de négliger sa toilette : elle traînait en souillon dans la maison. » (*TCF*, 108)

En septembre 49, elle écrit à Beauvoir que ses relations avec son mari se sont encore détériorées. Elle décide alors de préparer le professorat, mais se montre très agressive avec ses professeurs. Comme Beauvoir l'explique dans *La Force des choses* : « A la fois dédaigneuse et facilement fascinée, séparée des gens par ce givre qu'Algren avait aperçu, elle se jetait dans des aventures compliquées ou impossibles. » (*FCI*, 315) Elle se lie alors avec un couple d'homosexuels, Bernard et Willy, et s'attache notamment au plus âgé Willy, professeur de littérature anglaise ; elle essaye de le convaincre au nom de l'existentialisme qu'on n'*est* pas pédéraste et qu'il s'agit d'un choix toujours révocable. Il a beaucoup d'affection pour elle mais elle ne s'en contente pas. Elle voudrait partager la vie de ce couple homosexuel. Son enthousiasme pour Willy retombe peu à peu et elle décide de se séparer de son mari. Elle se fait un nouvel ami, Bertie, physicien, qu'elle épousera. Elle l'effraye un peu au début de leur liaison, et dans une lettre à Beauvoir, elle analyse très lucidement son caractère : « "J'ai acquis une meilleure technique avec les gens ; je ne leur casse

plus leurs lunettes ; je ne les menace plus du poing. La tyrannie est plus subtile mais elle est là." » (*TCF*, 112)

Quant à la maternité, elle a cru qu'elle allait effacer les tristesses de sa propre enfance. Mais elle assume difficilement son rôle de mère ; elle parle à Beauvoir de son bébé qui est « à un âge insupportable » :

> A l'égard de sa fille Mary, son attitude était ambivalente. Au début de chaque lettre, elle s'extasiait sur ses charmes ; elle plaignait celles de mes amies qui ignoraient la maternité. Dans la dernière page, elle me décrivait avec hargne les fatigues et les soucis qu'entraîne l'éducation d'un enfant ; elle accusait Mary de la tyranniser. (*TCF*, 110-111)

Voilà qui conforte les analyses de Beauvoir qui voit dans la maternité une aliénation. Lise récrimine souvent contre sa condition : elle ne voulait pas devenir une ménagère américaine. Pendant quelques années, Beauvoir n'a guère de nouvelles. Elle avait appris que Lise tenait sur elle des propos déplaisants depuis qu'elle avait reçu le prix Goncourt et elle avait cessé de lui écrire. Elle sut seulement qu'elle avait eu un petit garçon, Michael, qu'elle adorait, mais elle s'était montrée si despotique avec Mary que la petite fille avait eu des troubles névrotiques : un psychiatre avait conseillé de l'éloigner de sa mère et elle avait été confiée à son père. A la fin de 1960, Beauvoir apprit par Willy que Lise avait voulu un autre enfant, mais qu'il était mort étranglé pendant l'accouchement. Elle écrivit alors à Beauvoir pour lui raconter la mort de son bébé. Beauvoir lui répondit une lettre amicale et leur correspondance cessa à nouveau. Elle adopta plus tard une petite fille afin que Michael ne restât pas enfant unique. En 1967, elle rend visite à Beauvoir à Paris : elle parle énormément de ses enfants. Beauvoir est frappée par son mode d'éducation. Quand elle avait adopté Lily, Michael était devenu fou de jalousie. Elle n'était pas arrivée à le « mater » et l'avait mis pensionnaire dans une école militaire. Son attitude est tout aussi dominatrice avec sa fille :

> Elle a parlé avec attendrissement de Lily : "C'est si intéressant une petite fille !" Mais aussitôt elle s'est plainte d'avoir dû pendant dix-huit mois être du matin au soir sur le dos de l'enfant pour lui apprendre ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Comme je lui demandais si elle avait lu des livres intéressants, elle s'est exclamée : "Lire ! qu'est-ce que vous pensez ! Je ne lis même pas un journal ! Vous ne savez pas comme c'est absorbant de dresser un enfant !" Comme Michael, Lily se vengeait de cette sollicitude en cassant, en jetant, en brûlant des objets. "Mais maintenant elle est sage", m'a dit Lise. Et elle m'a montré la photo d'une petite fille mignonne mais dans

> les yeux de laquelle se lisait l'"égarement des bêtes dressées". Ensuite, elle m'a parlé de sa chienne, une énorme bête qu'elle adorait ; elle m'a dit fièrement : "Je lui ai appris à faire ses besoins sur le trône des cabinets, comme une personne. Ç'a été dur, mais je l'ai dressée." Ce goût du "dressage" était nouveau chez Lise et il m'a semblé effrayant. (*TCF*, 118)

Peinte par Beauvoir, Lise apparaît donc comme une femme compliquée, une mère terrible dont le comportement psychologique est pathologique. Dominatrice, possessive, castratrice, dirait un psychanalyste, elle s'apparente à Françoise de Beauvoir : aucune mère ne trouve grâce dans les autobiographies.

Mme Lemaire a épousé un médecin assez fortuné pour se consacrer à la recherche. Sa sœur s'est mariée aussi mais est morte en couche, laissant Mme Lemaire quelque peu isolée au sein de cette société dont elle ne partage ni les usages ni les idées. Elle eut deux enfants. En 1914, le docteur Lemaire quitta son laboratoire pour aller opérer au front des blessés dans des conditions affreuses. A son retour, il s'alita et ne se releva jamais. Il était terré dans une chambre calfeutrée : « Mme Lemaire se consacrait à lui, à ses enfants, à de vieilles parentes, à diverses épaves, elle avait renoncé à vivre pour son compte. » (*FA*, 44) Elle se prit d'une grande amitié pour Pagniez qu'elle avait engagé pour donner des cours à son fils. Cette amitié est décrite comme platonique dans les écrits autobiographiques ; Beauvoir apprécie chez Mme Lemaire le respect de conventions bourgeoises auxquelles elle est encore attachée :

> Elle me plut aussi pour un tout autre motif : tout en se moquant du qu'en-dira-t-on, elle restait une honnête femme. Je faisais fi du mariage, je trouvais bon qu'un amour fût complet mais je ne m'étais pas affranchie de tous les tabous sexuels ; les femmes trop faciles ou trop libres me choquaient. Et puis j'admirais tout ce qui tranchait sur la banalité courante. Les rapports de Mme Lemaire et de Pagniez me semblaient délicatement insolites, et plus précieux qu'une liaison. (*FA*, 45-46)

Beauvoir est donc séduite par ce qu'il y a d'original dans la vie affective de Mme Lemaire, cette amitié avec un homme plus jeune qu'elle.

Nous pouvons enfin rapprocher deux figures féminines : Louise Perron, enseignante à Rouen dans les années 30 et Violette Leduc, car elles ont eu des comportements proches de la folie. Louise Perron est une amie de Colette Audry

depuis un an, quand Beauvoir arrive à Rouen : elle devient sa confidente. Louise a une aventure avec un écrivain célèbre que Beauvoir désigne par J.B.[1] Il est marié mais Louise se persuade qu'il va quitter son épouse pour elle. De retour à Paris, J.B. met les choses au point : leur aventure ne peut continuer, il lui propose son amitié ; ce n'est pas suffisant pour elle ; il préfère couper court. Mais Louise, ne voulant pas croire à sa sincérité, se lance alors dans des interprétations délirantes. Chaque fait, lettre de rupture ou attitude d'indifférence, signifie à ses yeux tout le contraire. Beauvoir rit d'abord de son aveuglement. Mais sa folie s'affirme : invitée à dîner chez Louise, Colette Audry a vu une table dressée avec douze couverts, mais elle n'avait invité personne et n'avait rien préparé. Cet épisode sera d'ailleurs repris dans *Les Mandarins*. Beauvoir ne rit plus du comportement de Louise, qui se révèle paranoïaque. Après un séjour à la montagne dans sa famille, elle lui demande si « la coalition n'a pas désarmé ». Elle sait que Colette est devenue la maîtresse de J.B. et pense que tous conspirent contre elle. Elle se fit finalement soigner dans une clinique. Mais ses délires avaient profondément ébranlé Beauvoir, qui reprendra son histoire à travers le personnage de Paule dans *Les Mandarins.* On peut parler véritablement de figure ici, car Beauvoir s'est servi de la réalité pour nourrir un personnage romanesque.

Quant à Violette Leduc, on n'a que peu d'éléments de sa vie amoureuse, et pour cause : elle a aimé Simone de Beauvoir passionnément. Cependant, Beauvoir donne quelques renseignements : elle fréquentait surtout des homosexuels et était fascinée par le luxe. Les hommes très fortunés qui s'intéressaient à elle, souvent par snobisme, la fascinaient, lui rappelant son père. Mais elle décelait leurs failles et son bon sens se révoltait. Elle s'attachait à son apparence, soignait sa toilette mais souffrait affreusement de la laideur de son visage.

Dans les *Lettres à Nelson Algren,* Beauvoir décrit plus crûment la vie amoureuse de Violette Leduc. Elle lui écrit le 17 février 1948 : « Longue soirée avec la femme laide, de plus en plus lamentable. Elle avoue que le sexe la rend dingue, depuis douze ans elle n'a pas couché avec un homme, dans quelques années elle en

[1] Ces initiales désignent André Malraux.

aura cinquante, il sera trop tard, et un besoin terrible la taraude d'en avoir un dans son lit. Elle a même écrit à un homme que je connais, assez beau, sympathique, pour lui demander s'il voulait bien coucher avec elle, *écrire ça,* c'est triste, non ? Il a répondu gentiment qu'il aimerait mieux pas. Toute honteuse, elle m'a sorti l'histoire, en larmoyant, sous prétexte qu'elle m'avait offensée, moi, qu'elle devait adorer sans se soucier de personne d'autre. Elle menace de se tuer bientôt. Je l'écoutais, désolée pour elle, c'était ardu de lui répondre, sa situation paraît tellement désespérée. » (*LNA*, 176-177) Elle explique aussi que Violette Leduc se lie surtout avec des homosexuels, « elle aime bien coudre et tricoter en papotant avec eux », écrit-elle à Nelson en janvier 1950. Effectivement, elle fréquenta Jean Genet, mais aussi Jacques Guérin, à qui elle dédia *La Folie en tête.* Enfin, Violette Leduc a eu aussi des expériences homosexuelles, notamment dans son adolescence. Dans *La Folie en tête,* elle évoque le récit qu'elle tente d'en tirer, *Thérèse et Isabelle* :

> Nous étions des guerrières, nous combattions pour défaillir. Le sexe n'est pas charmant, le sexe n'est pas exquis. Le sexe. Le terrible tam-tam, dans notre tête, lorsque le règlement nous séparait. Toujours, toujours... nous traversions la brousse, l'une en salle de chimie, l'autre en salle de dessin pour ce tam-tam inexorable. Le sexe. Combien je voudrais notre viande nue sur la feuille du cahier. Nue comme le quartier de bœuf livré au boucher, et des mots sobres comme de cyprès. Deux femmes se trouvent : ce ne sont pas des compensations, ce ne sont pas des consolations ou bien des gravures galantes. Je voudrais des funérailles mêlées à des fêtes de jambes, de lèvres, de cheveux pour parler de toi, pour parler de nous, Isabelle. Nos pastels étaient rouges. Oserai-je l'écrire, le début de mon prochain livre ?[1]

Ce texte terrible révèle une vision très personnelle de l'érotisme féminin. Elle refuse des expressions lénifiantes (« charmant », « exquis », « compensations », « consolations », « gravures galantes »), et y substitue des images de combat et de chair, à la fois crues et violentes. A un moindre degré, toutes les figures ont donc une vie amoureuse difficile qui, là encore, offre des similitudes avec la propre expérience de Beauvoir.

Parmi toutes ces figures, quelques unes, une minorité, mènent une vie amoureuse sans histoire, du moins, si on se fie à la description qu'en fait Beauvoir.

---

[1] *La Folie en tête, op. cit.*, p. 297-298.

C'est le cas de Stépha et de Bianca. Cette dernière se maria pendant la guerre avec Bernard Lamblin, nommé Bernard Ramblin dans les mémoires : elle aura des enfants, ce que ne mentionnera jamais Beauvoir. Celle-ci décrit avec plus de détail la vie amoureuse de Stépha. Quand elle la rencontre, elle plaît aux hommes et s'intéresse davantage à eux qu'à l'étude. Quand elle rejoignait Beauvoir à la Bibliothèque Nationale, « à peine installée, elle jetait son manteau sur ses épaules et s'en allait rejoindre un de ses flirts : l'agrégatif d'allemand, l'étudiant prussien, le docteur roumain. » (*MJFR*, 396-397) Elle voyait quotidiennement un ami espagnol Fernando, peintre, qui lui a proposé de l'épouser. Il descendait d'une famille juive qui avait été chassée d'Espagne, quatre siècles plus tôt. Il était né à Constantinople et avait fait ses études à Berlin. Stépha admirait que, sans argent, il se débrouillât pour peindre. Elle n'hésitait à l'épouser que parce qu'elle tenait à sa liberté. Bien que Beauvoir l'ait rencontré plusieurs fois dans la chambre de Stépha, elle ne s'est jamais doutée qu'ils avaient des relations sexuelles, et eux se gardaient de le lui faire comprendre de peur de la choquer : Beauvoir était bien « une jeune fille rangée » que Stépha essayait d'affranchir avec précaution sur les questions physiques. Après leur mariage, peu avant la guerre, ils partirent pour Madrid. Ils eurent un fils, Tito, que Beauvoir appréciera beaucoup. Au moment de la guerre, ils s'exilèrent aux Etats-Unis. Lors de ses voyages, Beauvoir ne manquera jamais de leur rendre visite et Stépha fera quelques séjours à Paris. Stépha est une mère, la seule peut-être, qui ne soit pas décriée par Beauvoir.

Les « jeunes filles rangées » et les « femmes non-rangées » ont donc des points communs nombreux. Beauvoir est sensible à leur charme et attirée par leur sensualité. Mais surtout nombre des caractéristiques évoquées se retrouvent, nous le verrons, dans la figure de Beauvoir : elles sont issues d'un milieu bourgeois ; elles ont eu des rapports conflictuels avec leurs parents ; elles ont toutes reçu une instruction et poursuivi leurs études, de philosophie entre autres ; elles témoignent toutes d'une volonté d'échapper à un destin trop facilement tracé et de s'assumer, à travers un métier ou une activité créatrice ; elles ont pour la plupart une vie amoureuse chaotique, signe d'une singularité, mais peut-être aussi qu'il s'agit là du lot commun des femmes. On rencontre peu de mères. Beauvoir s'intéresse donc avant tout aux femmes avec qui elle peut partager ses passions intellectuelles, qui ont

le souci de dépasser leur situation et dont l'histoire la renvoie souvent à sa propre enfance.

Au-delà de ces convergences, chaque catégorie de figures comporte des traits bien spécifiques, qui nous ont d'ailleurs permis de les définir.

## 2.3. Caractéristiques des « jeunes filles rangées »

Les figures des « jeunes filles rangées », notamment celles de la mère et de Zaza, illustrent un certain nombre des théories de Beauvoir. La dénonciation d'une religion oppressive, « martyrisante » et d'un ordre bourgeois conservateur et aliénant relève de l'idéologie d'une intellectuelle de gauche ; par ailleurs, la présentation de la situation de ces femmes est sous-tendue par son analyse personnelle de la condition des femmes : le milieu bourgeois et la société en général imposent aux femmes des « mutilations » dont les « jeunes filles rangées » sont les premières victimes.

### 2.3.1. Religion « martyrisante »[1]

Toutes les figures de cette première catégorie subissent, selon Beauvoir, le poids de la religion et des tabous qui l'accompagnent. Un fait conforte ce point : ces jeunes filles font leurs études dans des cours privés. Rien de très original pour l'époque, si on se réfère à l'étude de Georges Duby et Michelle Perrot : « En France, dans l'enseignement secondaire entre 1911 et 1945, les filles atteignent en moyenne le quart des effectifs masculins, passant de 23 % en 1911 à 28,3 % en 1945. Le clivage enseignement privé-enseignement public recouvre quasi parfaitement, dans le secondaire, le clivage sexuel. Trois fois plus de filles que de garçons (42 % contre 15 %) sont scolarisées dans des cours complémentaires privés en 1911, cependant que leur proportion baisse en 1950 pour n'être que le double de celle des garçons. Avec le décret du 25 mars 1924 sur l'"identification" des programmes de l'enseignement masculin et féminin, l'enseignement secondaire devient en France pour les filles moins sexiste et plus laïque, sans pour autant leur donner les mêmes

[1] Beauvoir utilise cette expression à propos de Lisa et Zaza dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p. 431.

chances qu'aux garçons. »[1] Les filles sont donc scolarisées dans des établissements qui viennent renforcer la piété familiale.

C'est le cas de Françoise de Beauvoir, issue d'une famille très pieuse et scolarisée au Couvent des Oiseaux. Ce qui rend son cas intéressant, c'est qu'en épousant Georges de Beauvoir, elle entre dans un milieu qui ne respecte qu'à demi la morale qu'on lui a enseignée. Elle consent alors à quelques compromis mais qui n'entament jamais ses principes : « ce fut peut-être même pour compenser ces concessions qu'elle préserva, intérieurement, une rigoureuse intransigeance. » (*MJFR*, 54) Ainsi, bien qu'elle ait été, selon Beauvoir, une jeune mariée heureuse, elle distinguait à peine le vice de la sexualité :

> [...] elle associa toujours étroitement l'idée de chair à celle de péché. Comme l'usage l'obligeait à excuser chez les hommes certaines incartades, elle concentra sur les femmes sa sévérité ; entre les "honnêtes femmes" et "les noceuses", elle ne concevait guère d'intermédiaire. Les questions "physiques" lui répugnaient tant que jamais elle ne les aborda avec moi ; elle ne m'avertit même pas des surprises qui m'attendaient au seuil de la puberté. (*MJFR*, 54)

Elle pratique par ailleurs la religion avec beaucoup de zèle, et y associe Simone et Hélène : « elle communiait souvent, priait assidûment, lisait de nombreux ouvrages de piété. Sa conduite se conformait à ses croyances : prompte à se sacrifier, elle se dévouait entièrement aux siens. » (*MJFR*, 55) Prenant du recul dans *La Force des choses*, Beauvoir constate que la vieille idée de son père « La femme est ce que son mari la fait » est erronée : « Il se trompait bien ; il n'a pas entamé d'un cheveu la jeune dévote façonnée par le Couvent des Oiseaux. » (*FCII*, 490)

La figure de Zaza apporte un réquisitoire contre la religion encore plus violent. Zaza est une jeune fille très pieuse qui vit dans un milieu où tout le monde professe des valeurs religieuses. Sa pratique religieuse est intimement liée à sa relation avec sa mère : elle l'aime profondément mais a toujours peur de lui déplaire. Elle se sent donc souvent inférieure et coupable. Les *Carnets* en témoignent. Ainsi, elle écrit le 6 octobre 1928 à son amie Geneviève de Neuville : « Moi, j'ai

---

[1] LAGRAVE, Rose-Marie, « Une émancipation sous-tutelle, Education et travail des femmes au XXème siècle », in *Histoire des femmes, XXème siècle, op. cit.*, p. 438.

l'impression de n'avoir fait que du chemin en arrière et, quand je songe à la piété et à l'ardeur que j'avais à six ans quand j'ai fait ma première communion, j'ai honte maintenant dans ma sécheresse et mon manque de générosité et je sens combien peu je réponds à la Grâce. Il y a en moi une cohabitation de bons désirs et de mauvaises actions qui est monstrueuse et je ne prie pas comme il faudrait pour avoir en moi la force. »[1] Zaza culpabilise donc de ne pas pratiquer la foi plus sincèrement.

Mais elle souffre aussi de découvrir les paradoxes des adultes qui l'entourent. Elle s'aperçoit très vite que si l'on parle beaucoup de Dieu, de charité, la plupart des gens ne s'attachent qu'à l'argent et aux dignités sociales : « Cette hypocrisie la révolta ; elle s'en protégea par un parti pris de cynisme. Je n'aperçus jamais ce qu'il y avait de déchiré et de grinçant dans ce qu'on appelait au cours Désir ses paradoxes. » (*MJFR*, 163) Quand Zaza apprend que Simone ne croit plus en Dieu, elle l'accepte sans la juger : « Chez les incroyants, à condition qu'on ne nuisît pas à autrui, aucune conduite ne lui semblait répréhensible : elle admettait l'immoralisme gidien ; le vice ne la scandalisait pas. En revanche, elle n'imaginait pas qu'on pût transgresser sciemment ses commandements. » (*MJFR*, 390-391) Elle constate aussi que les adultes n'imaginent que « des risques dégoûtants » ; elle écrit dans son journal le 9 juillet 1929 :

> Entendre tout ce que j'ai entendu ce matin de Maman sur la corruption de la nature humaine, sur Simone, sur la vie scandaleuse que je mène, je ne le puis pas. Ces choses-là me rendent pour des semaines l'existence odieuse et je ne puis pas vivre avec la pensée qu'à propos de moi et de n'importe quels jeunes gens, Maman n'imagine jamais que des risques dégoûtants. Cette malveillance des gens honnêtes est affreuse.[2]

Ce ressentiment envers sa mère s'accompagne toujours de culpabilité : « Il m'en reste assez de cœur pour souffrir de ce que Maman souffre par ma faute et de cette peine que bien involontairement je lui cause. »[3] Elle découvre aussi les paradoxes entre la foi et l'obéissance qu'elle doit à sa mère. Son devoir de chrétienne

---

[1] *Correspondance et Carnets d'Elisabeth Lacoin, op. cit.*, p. 144.
[2] *Ibidem*, p. 298.
[3] *Ibidem*, p. 299.

était de se soumettre à sa mère, mais en lisant un livre sur Port-Royal, elle avait été frappée par un mot de Nicole suggérant que l'obéissance peut être un piège du démon : « En acceptant de se diminuer, de s'abêtir, ne contrariait-elle pas la volonté de Dieu ? Comment connaître celle-ci avec certitude ? Elle craignait de pécher par orgueil, si elle se fiait à son propre jugement, et par lâcheté si elle cédait aux pressions extérieures. Ce doute exaspérait le conflit qui la déchirait depuis longtemps : elle aimait sa mère, mais aussi beaucoup de choses que sa mère n'aimait pas. » (*MJFR*, 384)

On comprend que Beauvoir parle à son propos de « religion martyrisante ». Malgré ces conflits intérieurs, Zaza restera croyante jusqu'à sa mort. Quand sa mère lui ordonne de cesser tout échange avec Pradelle, c'est encore dans sa foi qu'elle cherche un recours. Elle écrit à Geneviève le 27 août 1929 : « Il m'a fallu toute la force puisée dans mon pèlerinage à Lourdes pour accepter de n'avoir plus aucun rapport ni épistolaire ni autre cette année avec P., alors que c'est sans doute la dernière qu'il passe à Paris. »[1] Zaza est une jeune fille qui par certains de ses comportements essaie de se révolter, mais qui fondamentalement accepte les lois de son milieu et surtout l'autorité de sa mère. C'est ce qui révolte Beauvoir, voyant toute l'oppression dont elle est victime. Elle utilise d'ailleurs à ce propos quelques expressions significatives. Beauvoir donne l'impression de lutter contre la famille de Zaza et sa mère en particulier pour la sauver. Elle écrit à propos de l'été 1928, qu'elle passe à Laubardon dans la famille de Zaza : « mais il y avait cette mère et toute cette famille entre nous, et peut-être un jour se renierait-elle, et je la perdrais ; » (*MJFR*, 390)

Beauvoir craint que Zaza ne renonce à s'émanciper, et tombe ainsi dans l'ordre bourgeois. Elle insiste sur l'ambivalence de son attitude : « mais en vérité son attitude était équivoque : elle gardait à sa mère tout son respect, tout son amour, elle restait solidaire de son milieu. Je ne pouvais plus accepter ce partage. » (*MJFR*, 400) Beauvoir prend conscience qu'elles appartiennent à deux camps entre lesquels aucun compromis n'est possible : « les "bien-pensants" voulaient l'anéantissement

[1] *Correspondance et Carnets d'Elisabeth Lacoin, op. cit.*, p. 357.

des "intellectuels", et réciproquement. En ne se décidant pas pour moi, Zaza pactisait avec des adversaires acharnés à me détruire et je lui en voulus. » Par provocation, Beauvoir affiche avec Stépha des « manières d'étudiante polonaise », par réaction, Zaza accentue la raideur de « la jeune française comme il faut » : « peut-être finirait-elle par passer à l'ennemi. » (*MJFR*, 401)

Le vocabulaire utilisé ici est éloquent. Zaza est bien prise entre deux « camps », qui se vouent une mutuelle hostilité, et qui ne veulent pas se la partager. Beauvoir considère le milieu de Zaza comme incarnant « l'adversaire », « l'ennemi ». Cette image de la lutte se confirme à chaque fois que Beauvoir évoquera la mort de son amie : « Ensemble nous avions lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort. » (*MJFR*, 503) Le jugement de Beauvoir est encore plus terrible dans *Tout compte fait* : « L'assassinat de Zaza par son milieu a été pour moi une expérience bouleversante et inoubliable. » (*TCF*, 22)

Le terme « assassinat » révèle le scandale qu'a constitué pour Beauvoir la mort de Zaza, ainsi que la portée idéologique qu'elle lui confère. A ce propos, Eliane Lecarme-Tabone rappelle que dans la préface de *Quand prime le spirituel*, Beauvoir qualifie la mort de Zaza de « grand crime spirituel », « faisait ainsi porter la responsabilité de l'événement sur la foi chrétienne à laquelle Zaza était restée fidèle et sur le moralisme de son milieu. »[1] La mort de Zaza n'est pas imputée à un microbe, mais à l'influence du psychisme sur le corps : elle a succombé à un excès de fatigue et d'angoisse. Zaza croyait devoir choisir entre deux devoirs également impérieux, mais en fait il s'agissait de choisir pour la liberté contre l'asservissement, pour les forces de vie, contre « la sclérose bourgeoise » (*FA*, 122) :

> L'auteur des *Mémoires d'une jeune fille rangée* ne laisse évidemment subsister aucune ambiguïté sur ce point, comme l'indique notamment la force finale de l'adjectif "fangeux" qui qualifie le destin proposé aux deux jeunes filles par leur milieu d'origine : le mot, qui évoque une guerre de tranchée dans la boue, récupère par ailleurs, pour les lui renvoyer, les idées de honte et d'avilissement communément

[1] *Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.*, p. 134.

accolées par la morale chrétienne à tous les écarts sexuels. C'est bien le catholicisme qui est visé au premier chef.[1]

Cette mort sera déterminante dans la vie de Beauvoir, d'autant que l'amitié qui les liait était exceptionnelle. Si les *Mémoires d'une jeune fille rangée* peuvent se lire comme l'itinéraire d'une jeune fille qui s'émancipe de son milieu, on peut y lire en creux l'échec de celle qui n'est pas parvenue à se libérer.

Les autres jeunes filles du cours Désir sont aussi très pieuses. C'est le cas de Clotilde Gendron. Plus âgée que Beauvoir, celle-ci la trouve romanesque, et cherche en elle « une grande sœur consolante ». Mais cette amitié ne dure pas ; certes il était mal vu de fréquenter des jeunes filles plus âgées que soi, mais Beauvoir y voit une autre raison : « Et puis Clotilde était fort pieuse : elle ne pouvait guère me servir de guide, à moi qui ne croyais plus. » (*MJFR*, 207)

Beauvoir voit aussi dans la foi de Mlle Lambert un obstacle à une véritable amitié. Mlle Lambert la conseille dans ses lectures, l'interroge sur elle-même et ne se révolte pas devant son absence de foi : « Je l'écoutais sans grande conviction ; je ne pouvais pas oublier, malgré sa discrétion, qu'elle avait misé sur le ciel ; » (*MJFR*, 309) Elle évoque aussi la foi de Suzanne Boigue : « Elle était croyante, mais elle me laissa entendre que ses rapports avec Dieu n'étaient pas de tout repos. » (*MJFR*, 325)

Enfin, la figure de Lisa confirme le réquisitoire de Beauvoir contre la religion. Juste après avoir décrit l'allure de Lisa, Beauvoir ajoute : « Elle croyait en Dieu, mais tenait pour des fanfarons ou des snobs ceux qui prétendaient l'aimer : "Comment aimerait-on quelqu'un qu'on ne connaît pas ?" » (*MJFR*, 364) Lisa aime Pradelle qui ne s'intéresse pas à elle, mais elle se résigne alléguant qu'elle n'a jamais eu ce qu'elle désirait. Quand Beauvoir veut évoquer son propre détachement de la religion, elle le compare à l'attitude de Lisa et Zaza : « Je détestais de plus en plus franchement le catholicisme : voyant Lisa et Zaza se débattre contre "cette religion martyrisante" je me réjouissais de lui avoir échappé ; » (*MJFR*, 431) Beauvoir reprendra la figure de Lisa dans la première nouvelle de son recueil *Quand prime le spirituel*. Elle y décrit « l'étiolement d'une jeune fille timidement vivante

[1] *Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.*, p. 135.

qu'accablaient le mysticisme et les intrigues de l'institut Sainte-Marie ; elle se débattait en vain pour n'être qu'une âme parmi les âmes, alors que sourdement son corps la travaillait. » (*FA*, 256)

Les figures des « jeunes filles rangées » servent donc à nourrir ce procès contre la religion que mène Beauvoir. Elle a d'ailleurs étudié plus particulièrement le rapport des femmes avec la religion dans *Le Deuxième Sexe*. Elle considère la religion comme un instrument de mystification :

> Il y a une justification, une compensation suprême que la société s'est toujours attachée à dispenser à la femme : la religion. Il faut une religion pour les femmes comme il en faut une pour le peuple, exactement pour les mêmes raisons : quand on condamne un sexe, une classe à l'immanence, il est nécessaire de lui offrir le mirage d'une transcendance. [...] On demande moins à la femme d'accepter au nom de Dieu son infériorité que de se croire, grâce à lui, l'égale du mâle suzerain ; on supprime la tentation même d'une révolte en prétendant surmonter l'injustice. La femme n'est plus frustrée de sa transcendance puisqu'elle va destiner à Dieu son immanence ; c'est seulement au ciel que se mesurent les mérites des âmes et non d'après leurs accomplissements terrestres ; (*DSII*, 514)

Beauvoir reprend donc la position marxiste en montrant que la religion entérine la passivité des femmes et leur soumission. Il n'est besoin de rien *faire* pour sauver son âme, il suffit de *vivre* sans désobéir. Beauvoir va plus loin : « En vérité, la femme prend prétexte de la religion pour satisfaire ses désirs. Frigide, masochiste, sadique, elle sanctifie en renonçant à la chair, en jouant les victimes, en étouffant autour d'elle tout élan vivant ; se mutilant, s'annihilant, elle gage des rangs dans la hiérarchie des élus ; quand elle martyrise mari et enfants, en les privant de tout bonheur terrestre elle leur prépare une place de choix dans le paradis ; » (*DSII*, 516) On voit là quelques pistes pour expliquer la domination exercée par Françoise de Beauvoir sur ses filles. Enfin, et surtout, la religion confirme l'ordre du monde, « elle justifie la résignation en apportant l'espoir d'un avenir meilleur dans un ciel asexué », espoir analogue à celui qui a pu consoler Zaza.

### 2.3.2. Dépendance économique et intellectuelle

Les « jeunes filles rangées » deviennent toutes des femmes dépendantes à plusieurs égards. Même si elles aiment l'étude et aspirent à se réaliser, elles ne concrétisent que très rarement ces aspirations. Beauvoir explique clairement dans *Le Deuxième Sexe* cette situation de la femme :

> Tout concourt à freiner son ambition personnelle, et cependant une énorme pression sociale l'invite à trouver dans le mariage une position sociale, une justification. Il est naturel qu'elle ne cherche pas à se créer par elle-même sa place en ce monde ou qu'elle ne le cherche que timidement. Tant qu'une parfaite égalité économique ne sera pas réalisée dans la société et tant que les mœurs autoriseront la femme à profiter en tant qu'épouse et maîtresse des privilèges détenus par certains hommes, le rêve d'une réussite passive se maintiendra en elle et freinera ses propres accomplissements. (*DSII*, 145)

Elle a donc le droit de se laisser entretenir, et même la morale traditionnelle l'y exhorte : « Il est naturel qu'elle soit tentée par la facilité, d'autant plus que les métiers féminins sont souvent ingrats et mal payés ; le mariage est une carrière beaucoup plus avantageuse que beaucoup d'autres. » (*DSII*, 228)

Les « jeunes filles rangées » se marient souvent selon les conventions du « mariage arrangé. » C'est le cas de Françoise de Beauvoir, mais aussi des jeunes filles du cours Désir. Alors que Marguerite de Théricourt est en première année de philosophie, elle vient annoncer à ses professeurs son prochain mariage ; Beauvoir relate avec ironie cette scène :

> [...] elle épousait un associé de son père, riche et titré, beaucoup plus âgé qu'elle, qu'elle connaissait depuis l'enfance. Tout le monde la congratula, et elle rayonnait de candide bonheur. Le mot "mariage" explosa dans ma tête, et je fus plus éberluée que le jour où, en pleine classe, une camarade s'était mise à aboyer. (*MJFR*, 227)

Suzanne Boigue aussi se mariera. En 1928, à la fin de l'année scolaire, elle alla passer plusieurs mois au Maroc chez une de ses sœurs, où elle rencontra « l'homme de sa vie ». Beauvoir décrit en quelques mots le mariage : « Le lunch de mariage eut lieu dans un grand jardin de banlieue ; le mari était avenant, Suzanne exultait, le bonheur me parut attrayant. » (*MJFR*, 380-381) Elle ne parlera plus de Suzanne Boigue. Certes, elle s'est brouillée avec elle quelque temps après ce mariage : Suzanne avait tenté de marier Poupette à un quadragénaire, mais Poupette fut épouvantée par « son sérieux » et « sa nuque puissante », et Suzanne en voulut à Beauvoir. Mais on peut avancer une autre hypothèse : une femme mariée est d'une certaine manière pour Beauvoir une femme finie.

Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Beauvoir tente de définir précisément ce qui caractérise les autres élèves du cours Désir, ces « jeunes filles rangées » par excellence. Elle évoque d'abord une remise de récompenses à laquelle son père était venu assister, et où il s'était plaint de ne voir que des laiderons. Elle

analyse ainsi sa réaction : « Ce qui dut surtout frapper mon père, ce fut l'air morne et opprimé de ces adolescentes. » (*MJFR*, 210) Elle revient quelques lignes plus loin sur la morosité de ses camarades :

> La tristesse que dégageaient mes autres camarades tenait moins à leur terne apparence qu'à leur résignation. Passé leurs bachots, elles suivraient quelques cours d'histoire et de littérature, elles feraient l'école du Louvre ou la Croix-Rouge, de la peinture sur porcelaine, du batik, de la reliure et s'occuperaient de quelques œuvres. De temps à autre on les emmènerait entendre *Carmen* ou tourner autour du tombeau de Napoléon pour entrevoir un jeune homme ; avec un peu de chance, elles l'épouseraient. (*MJFR*, 211)

Ce passage fait écho à une analyse du *Deuxième Sexe* :

> Les mariages arrangés n'ont pas disparu ; il y a toute une bourgeoisie bien pensante qui les perpétue. Autour du tombeau de Napoléon, à l'Opéra, au bal, sur une plage, à un thé, l'aspirante aux cheveux lissés de frais, vêtue d'une robe neuve, exhibe timidement ses grâces physiques et sa conversation modeste ; ses parents la harcèlent : "Tu m'as déjà coûté assez cher en entrevues ; décide-toi. La prochaine fois, ce sera le tour de ta sœur." (*DSII*, 229)

Ainsi, les défauts que le père de Beauvoir constate chez les jeunes filles du cours Désir ne font qu'exprimer leur situation : « C'est une pénible condition que de se savoir passive et dépendante à l'âge de l'espoir et de l'ambition, à l'âge où s'exalte la volonté de vivre et de prendre une place sur terre ; c'est dans cet âge conquérant que la femme apprend qu'aucune conquête ne lui est permise, qu'elle doit se renier, que son avenir dépend du bon plaisir des hommes. Sur le plan social comme sur le plan sexuel de nouvelles aspirations ne s'éveillent en elle que pour se trouver condamnées à demeurer inassouvies ; tous ses élans d'ordre vital ou spirituel sont aussitôt barrés. » (*DSII*, 132) Aucun doute ici sur les liens étroits entre les œuvres de Beauvoir : c'est bien l'auteur du *Deuxième Sexe* qui écrit ses mémoires. Ainsi ces jeunes filles sont vouées à ce « destin fangeux » qui menaçait Beauvoir et auquel elle a échappé en partie notamment parce qu'elle a dû gagner sa vie. Même diplômées, elles sont vouées à se marier et à dépendre de leur époux. C'est ce que confirme l'ouvrage de Georges Duby et Michelle Perrot, consacré à l'histoire des femmes, où ils expliquent que l'on peut être alors diplômée du supérieur et ne jamais exercer de métier.

Zaza incarne évidemment tragiquement les conventions du milieu bourgeois concernant le mariage. Chez les Mabille, les mariages sont arrangés par les parents et Zaza a l'exemple probant de sa sœur Lili. Elle cuisine et danse, sert de secrétaire à son père et de couturière à ses sœurs. Sa mère la traîne d'entrevue en entrevue pour trouver un mari. Ces mœurs indignent Zaza : « elle déclara un jour qu'elle ne voyait pas de différence entre une femme qui se mariait par intérêt et une prostituée ; on lui avait appris qu'une chrétienne devait respecter son corps : elle ne le respectait pas si elle se donnait sans amour, pour des raisons de convenance ou d'argent. Sa véhémence m'étonna ; on aurait dit qu'elle ressentait dans sa propre chair l'ignominie de ce trafic. » (*MJFR*, 212-213) Ainsi, dans le milieu de Zaza, il faut se marier ou entrer en religion, « le célibat, disait-on, n'est pas une vocation ». Zaza se met donc à redouter l'avenir :

> Zaza était beaucoup plus solidement intégrée que moi à la bourgeoisie bien pensante où toutes les unions étaient arrangées par les familles ; or tous ces jeunes gens qui acceptaient de se laisser passivement marier étaient d'une consternante médiocrité. Zaza aimait la vie avec ardeur ; c'est pourquoi la perspective d'une existence sans joie lui ôtait par moments toute envie de vivre. (*MJFR*, 384-385)

Si Mme Mabille refuse que Zaza se marie avec Pradelle, c'est avant tout parce qu'elle ne l'a pas choisi. Il avait pourtant les qualités requises : issu d'une famille « excellente », catholique pratiquant, il avait toutes les chances de faire une belle carrière. Mais, comme Zaza l'explique à Simone, cela ne suffit pas :

> Zaza secouait la tête. "Ce n'est pas la question. Dans notre milieu, les mariages ne se font pas comme ça !" Pradelle avait connu Zaza par moi : c'était une mauvaise note. Et puis la perpective de longues fiançailles inquiéterait Mme Mabille. Mais surtout, me répétait obstinément Zaza : "Ça ne se fait pas." (*MJFR*, 466)

Beauvoir dénonce donc par l'intermédiaire de Zaza ces mœurs bourgeoises qui oppriment les jeunes filles en les vouant à un mariage arrangé où elles ne trouveront aucun bonheur.

A ce « trafic » s'ajoute la dépendance économique mais aussi intellectuelle où se trouvent ces « jeunes filles rangées » une fois mariées. Le cas le plus exemplaire est celui de Françoise de Beauvoir. Beauvoir voit en elle l'incarnation d'une femme aliénée par la situation qui lui est faite dans la société : ses conditions de vie déterminent son comportement. C'est ce qu'elle explique dans *Le Deuxième Sexe* :

« On voit que l'ensemble du "caractère" de la femme : ses convictions, ses valeurs, sa sagesse, sa morale, ses goûts, ses conduites, s'expliquent par sa situation. Le fait que sa transcendance lui est refusée lui interdit normalement l'accès aux plus hautes attitudes humaines : héroïsme, révolte, détachement, invention, création ; » (*DSII*, 517-518) Or, si Françoise de Beauvoir était au début de son mariage une jeune femme gaie et heureuse, très vite son caractère s'altère. Non seulement sa dot ne fut jamais versée, mais la situation financière de Georges de Beauvoir changea, l'usine de chaussures périclita, et ils se trouvèrent dans une demi-pauvreté. Françoise décida d'assurer seule les tâches domestiques, mais elle s'y épuisa et s'y aigrit. On songe ici aux analyses perspicaces du *Deuxième Sexe* où Beauvoir a décrit l'éternelle répétition des tâches ménagères qui renvoient la femme à l'immanence :

> Des légions de femmes n'ont ainsi en partage qu'une fatigue indéfiniment recommencée au cours d'un combat qui ne comporte jamais de victoire. Même en des cas plus privilégiés, cette victoire n'est jamais définitive. Il y a peu de tâches qui s'apparentent plus que celles de la ménagère au supplice de Sisyphe : jour après jour, il faut laver les plats, épousseter les meubles, repriser le linge qui seront à nouveau demain salis, poussiéreux, déchirés. La ménagère s'use à piétiner sur place ; elle ne fait rien ; elle perpétue seulement le présent ; elle n'a pas l'impression de conquérir un Bien positif mais de lutter indéfiniment contre le Mal. C'est une lutte qui se renouvelle chaque jour. (*DSII*, 266)

Vouée à la répétition, elle est confrontée à une autre contradiction : l'idéal ménager contredit le mouvement de la vie, « L'enfant est l'ennemi des parquets cirés », l'amour maternel se transforme en réprimande afin que le foyer reste bien tenu : « Il n'est pas étonnant que la femme qui se débat parmi ces contradictions passe bien souvent ses journées dans la nervosité et l'aigreur ; elle perd toujours sur quelque tableau et ses gains sont précaires, ils ne s'inscrivent en aucune réussite sûre. » (*DSII*, 390) C'est exactement la situation de Françoise :

> Elle ne se plaignait pas ; mais elle détestait faire le ménage et la pauvreté lui pesait ; elle devint d'une extrême nervosité. Peu à peu, mon père perdit sa belle égalité d'humeur. Ils ne se querellaient pas vraiment, mais ils criaient très fort pour de petites choses, et souvent s'en prenaient à ma sœur et à moi. (*MJFR*, 136)

Ainsi Françoise aurait pensé déroger si elle ne s'était pas consacrée toute entière à son foyer, mais elle se révoltait contre les privations que cette tâche engendrait. Beauvoir juge dommage que sa mère n'ait pas alors choisi la solution

qu'elle adoptera vingt ans plus tard, après la mort de son mari : travailler au dehors. « Tenace, consciencieuse, douée d'une bonne mémoire, elle pouvait devenir libraire, secrétaire : elle aurait monté dans sa propre estime au lieu se sentir diminuée. Elle aurait échappé à une dépendance que la tradition lui faisait trouver naturelle mais qui ne convenait pas du tout à son caractère. Et sans doute aurait-elle alors mieux supporté la frustration qu'elle subissait. » (*MTD*, 50) Cette dépendance fut d'autant plus douloureuse que Georges se désintéressa d'elle. Ainsi, Françoise de Beauvoir incarne le destin de la femme mariée : dans le mariage, elle apporte son corps, comme un objet qui s'achète, parfois une dot, mais surtout, elle s'engage à fournir un travail domestique aliénant.

Cette dépendance est aussi intellectuelle. Georges de Beauvoir au début de leur mariage jouissait à ses yeux d'un grand prestige, et elle pensait que la femme doit obéir à l'homme. Ainsi, on a vu que Françoise de Beauvoir, une fois mariée, avait renoncé à juger selon son propre code et avait adopté certaines valeurs de son mari. Cette soumission est plus générale :

> Dans tous les autres domaines, elle partageait les idées de mon père, sans paraître éprouver de difficultés à les concilier avec la religion. Mon père s'étonnait des paradoxes du cœur humain, de l'hérédité, des bizarreries des rêves ; je n'ai jamais vu ma mère s'étonner de rien. (*MJFR*, 54)

Comme l'explique Beauvoir dans *Une mort très douce,* elle ne pouvait parler de ses difficultés à personne, pas même à elle-même : elle n'avait pas été habituée à voir clair en elle, ni à user de son propre jugement. Même si avec le temps, elle était parvenue à une certaine cohérence, « à l'époque où sa vie affective était le plus tourmentée, elle n'avait ni doctrine, ni concepts, ni mots pour la rationaliser. » (*MTD*, 60) Cet aspect contribua certainement à creuser la distance entre elle et sa fille.

Le mariage, et plus généralement la situation des « jeunes filles rangées » dans la société les condamnent donc à la dépendance économique et la médiocrité intellectuelle : l'ordre bourgeois asservit la jeune femme, puis la femme. Les figures de l'autobiographie illustrent les thèses du *Deuxième Sexe*.

### 2.3.3. Femmes « mutilées »

Cet asservissement a des conséquences importantes : on remarque que ces figures ne s'estiment guère et qu'elles incarnent des femmes mutilées. La mutilation est un thème fondamental chez Beauvoir. En utilisant ce terme très fort désignant la perte irréversible d'une partie externe du corps, et donc la perte de l'intégrité physique, Beauvoir dénonce métaphoriquement le fait que les femmes sont privées, par la situation qui leur est faite, de ce qui devrait leur permettre d'exploiter leurs potentialités et surtout de vivre librement. Ce thème récurrent dans ses œuvres romanesques, est aussi présent à travers les figures féminines des *Mémoires d'une jeune fille rangée.*

Françoise de Beauvoir n'a pas d'estime pour elle-même ; Beauvoir rattache immédiatement ce manque de confiance en elle à son éducation : « A vingt ans, engoncée dans des guimpes à baleines, habituée à réprimer ses élans et à enfouir dans le silence d'amers secrets, elle se sentait seule, et incomprise ; malgré sa beauté, elle manquait d'assurance et de gaieté. » (*MJFR*, 53) C'est le cas aussi d'Hélène. Nous avons vu qu'elle avait souffert dans son enfance de la préférence que montraient ses parents pour Simone. Dans *Tout compte fait,* Beauvoir confirme que sa sœur a eu à surmonter plus de difficultés :

> Comparer mon sort à celui de ma sœur est très révélateur : son chemin a été beaucoup plus ardu que le mien parce qu'il lui a fallu surmonter le handicap de ses premières années. A deux ans et demi j'ai, sur mes photos, l'air décidée et sûre de moi ; au même âge, elle a un visage apeuré. Cadette, elle étonnait et amusait moins que l'aînée ; on regrettait qu'elle ne fût pas un garçon ; sûrement on lui a moins souri, on s'est moins occupé d'elle. Inquiète, et même anxieuse, on la disait plus "caressante" que moi : elle avait besoin d'être rassurée. On la disait aussi "grognon", ce qui l'enfonçait dans la maussaderie ; elle pleurait souvent, sans raison apparente. Elle a mis beaucoup de temps à se délivrer tout à fait de son enfance. (*TCF*, 15-16)

Contrairement à ce que pense Beauvoir lorsqu'elles sont enfants, Zaza est loin d'être une jeune fille sûre d'elle-même, même si elle séduit d'abord Beauvoir par son culot et sa désinvolture[1]. Quand Zaza ne se comporte pas comme un membre du clan

[1] Elle osa, lors d'une audition de piano, un geste qui scandalisa la jeune Simone : elle interpréta un morceau qu'elle massacrait à la maison et que sa mère jugeait trop difficile pour elle ; elle l'exécuta sans faute et tira la langue à sa mère. Les professeurs du cours Désir furent choquées ; sa

Mabille, elle se retrouve juste elle-même : « [...] elle se découvrait un tas de défauts : elle était laide, disgraciée, peu aimable, mal aimée. Elle compensait par la raillerie ce sentiment d'infériorité. [...] jamais elle ne mit en avant ses dons ni ses réussites : elle n'affichait que ses faiblesses. » (*MJFR*, 162)

Ce sentiment d'infériorité est confirmé dans les *Carnets*. Elle se sent déjà indigne de l'amitié que Simone lui porte. Elle lui écrit le 13 avril 1927 : « Vous ne pouvez douter du bien que m'a fait votre première lettre : il faudrait savoir pour cela l'état de marasme dans lequel j'étais quand je l'ai reçue. Jamais peut-être je n'avais été aussi surchargée de moi-même, aussi douloureusement consciente de mon inconsistance et de ma médiocrité, et tous ces mots que vous m'avez dits, l'amitié si profonde qu'ils me témoignaient m'ont été d'une extrême douceur. J'ai repris un peu d'estime pour moi-même en me voyant une amie comme vous. [...] Car, voyez-vous, cette grande amitié qu'il y a entre nous, je m'en sens si peu digne ; je la sens tellement plus grande que moi que je me demande tous les jours comment elle peut exister. »[1] Elle ne nourrit pas ce sentiment seulement à l'égard de Simone. Elle écrit le 8 août 1928 à Geneviève de Neuville : « Il y a en moi un pessimisme si irréductible que j'ai beaucoup de peine à croire à l'affection des autres pour moi, et j'éprouve souvent le sentiment de mon inutilité et de mon isolement à un degré qui me fait mal. »[2] Les paroles qu'elle prononce au moment de sa mort confirment tragiquement cette vision défavorable d'elle-même :

> Zaza la [sa mère] reconnut et sut qu'elle mourait. "N'ayez pas de chagrin, maman chérie, dit-elle. Dans toutes les familles il y a du déchet : c'est moi le déchet." (*MJFR*, 502)

Ce terme de "déchet" montre à quel point Zaza avait une piètre image d'elle-même et surtout qu'il était impossible pour elle de déroger aux lois de son milieu sans déchoir absolument. Elle est l'enfant de la famille qui ne s'est pas soumise docilement et passivement à l'autorité de sa mère. Là où Simone de Beauvoir a gagné

---

mère ne la gronda pas et l'embrassa gaiement.

[1] ZAZA, *op. cit.*, p. 76-77.

[2] *Ibidem*, p. 126.

une liberté conquérante et épanouissante, Zaza s'est consumée. Là où Simone voit une révolte salutaire, Zaza ne voit qu'une déchéance.

Beauvoir ne se contente pas de montrer que ces « jeunes filles rangées » ne s'estiment guère, et de dénoncer par là les méfaits d'une éducation bourgeoise et sexiste, elle montre que ces femmes sont des femmes mutilées : ceci est particulièrement probant pour les figures de Françoise de Beauvoir et de Zaza.

La famille de Zaza a mutilé la jeune fille de tout avenir. Cette mutilation peut être tout à fait concrète. En septembre 1927, Zaza et Simone échangent une correspondance. C'est une période sombre pour Zaza qui n'a pas revu son cousin André parti en Argentine et que sa mère accable en mondanités et devoirs de toutes sortes :

> "Dernièrement, m'écrivit-elle, on a organisé une grande excursion avec des amis, au pays basque ; j'avais un tel besoin de solitude que je me suis donné un bon coup de hache sur le pied pour échapper à cette expédition. J'en ai eu pour huit jours de chaise longue et de phrases apitoyées, mais j'ai eu du moins un peu de solitude, et le droit de ne pas parler et de ne pas m'amuser." Je fus saisie. (*MJFR*, 350)

Beauvoir se rend compte que Zaza n'est « ni tiède, ni résignée », et la sourde violence que ce geste révèle lui fait peur. Cet acte de mutilation marque le désir de fuite devant cet avenir auquel la destine sa mère. Simone de Beauvoir analyse ce type de conduite dans *Le Deuxième Sexe* en prenant d'ailleurs l'exemple de Zaza. Elle explique que la jeune fille a des sentiments ambivalents : elle est avide d'entrer en possession de son avenir, mais redoute de rompre avec son passé. Trop tiraillée entre ces désirs contradictoires, elle cherche à fuir la réalité ou à la contester symboliquement. Beauvoir reprend ici une interprétation de type psychanalytique et montre que cette attitude s'affirme dans les conduites d'automutilation :

> La jeune fille se taillade la cuisse à coups de rasoir, se brûle avec des cigarettes, se coupe, s'écorche ; pour ne pas aller à une garden-party ennuyeuse, une amie de ma jeunesse s'est fendu le pied d'un coup de hachette, au point d'avoir à garder six semaines de lit. Ces pratiques sado-masochistes sont à la fois une anticipation de l'expérience sexuelle et une révolte contre elle ; il faut, en supportant ces épreuves, s'endurcir contre toute épreuve possible et par là les rendre toutes anodines, y compris la nuit nuptiale. [...] Les manies sado-masochistes impliquent une fondamentale mauvaise foi : si la fillette s'y livre, c'est qu'elle accepte, à travers ses refus, son avenir de femme ; elle ne mutilerait pas haineusement sa chair si d'abord elle ne se reconnaissait pas comme chair. Même ses explosions de violence s'enlèvent sur fond de résignation. (*DSII*, 124-125)

Zaza est effectivement une jeune fille qui se révolte par certaines de ses conduites mais qui finit toujours pas se soumette aux lois de son milieu et surtout à la loi de sa mère : « L'attitude de la jeune fille se définit essentiellement par le fait que, dans les ténèbres angoissantes de la mauvaise foi, elle refuse en l'acceptant le monde et son propre destin. » (*DSII*, 128)

La mutilation est aussi évidemment métaphorique. Zaza utilise elle-même ce terme dans une de ses lettres à Beauvoir ; « "j'éprouve pour tout l'univers une telle indifférence qu'il me semble être déjà dans la mort. Le renoncement à soi-même, à l'existence, à tout, le renoncement des religieux qui tentent de commencer dès ce monde la vie surnaturelle, si vous saviez comme il me tente. [...] à d'autres moments, la vie et les choses me reprennent tellement que la vie d'un couvent me paraît être une mutilation et qu'il me semble que ce n'est pas cela que Dieu veut de moi. Mais quelle que soit la voie que je doive suivre, je ne peux pas comme vous aller à la vie avec tout moi-même. [...]" » (*MJFR*, 385) Zaza est donc toujours fondamentalement déchirée et doit toujours renoncer à une partie d'elle-même, quoi qu'elle choisisse. Sa mort est le point d'orgue à ce déchirement et à sa mutilation : soit elle renonçait à plaire à sa mère et souffrait de la faire souffrir, soit elle lui cédait, mais souffrait de ne pouvoir choisir sa vie et ses amours.

Françoise de Beauvoir incarne aussi une figure de femme mutilée, qui a dû se résigner maintes fois dans sa vie. Dans *Une mort très douce*, Beauvoir récapitule sa vie et conclut ainsi :

> Penser contre soi est souvent fécond ; mais ma mère, c'est une autre histoire : elle a vécu contre elle-même. Riche d'appétits, elle a employé toute son énergie à les refouler et elle a subi ce reniement dans la colère. Dans son enfance, on a comprimé son corps, son cœur, son esprit, sous un harnachement de principes et d'interdits. On lui a appris à serrer elle-même étroitement ses sangles. En elle subsistait une femme de sang et de feu : mais contrefaite, mutilée et étrangère à soi. (*MTD*, 60-61)

Les termes employés dans ce passage sont éloquents. D'une part on trouve un champ lexical de la vie, de l'énergie, avec les expressions « riches d'appétits », « énergie », « une femme de sang et de feu », et d'autre part des termes révélant l'oppression dont elle a été victime et qu'elle a intériorisée puisqu'elle s'est appliquée à renier elle-même sa force de vivre : « refouler », « reniement », « comprimer », « harnachement de principes et d'interdits », « serrer elle-même ses

sangles ». Ainsi, il reste de cette lutte, qu'elle a en partie elle-même menée, une femme inauthentique, privée d'une partie d'elle-même, et qui ne coïncide pas avec ce qu'elle est. Françoise de Beauvoir incarne parfaitement ce qu'on appelle la violence symbolique dont sont victimes les femmes et que Pierre Bourdieu analyse dans *La Domination masculine*[1] : il y a domination ou violence symbolique quand le dominé tend à prendre sur lui-même le point de vue du dominant. C'est-à-dire que les femmes adoptent sur elles-mêmes le point de vue que les hommes et la société en général ont d'elles : elles sont jugées inférieures, elles se sentent inférieures, elles doivent se plier à un certain nombre de contraintes, de conventions, elles les intériorisent au point de ne plus voir qu'elles leur sont imposées. Beauvoir décrit très bien ce mécanisme dans la conclusion du *Deuxième Sexe* :

> Le fait est que les hommes rencontrent chez leur compagne plus de complicité que l'oppresseur n'en trouve habituellement chez l'opprimé ; et ils s'en autorisent avec mauvaise foi pour déclarer qu'elle a *voulu* la destinée qu'ils lui ont imposée. On a vu qu'en vérité toute son éducation conspire à lui barrer les chemins de la révolte et de l'aventure. (*DSII*, 649)

Ainsi, Françoise de Beauvoir a subi plusieurs mutilations : d'abord celles qu'on impose aux jeunes filles en les privant d'un avenir choisi, mais aussi celles que subit la femme mariée. Beauvoir explique dans *Le Deuxième Sexe* que le mariage mutile la femme :

> Le drame du mariage, ce n'est pas qu'il n'assure pas à la femme le bonheur qu'il lui promet - il n'y a pas d'assurance sur le bonheur - c'est qu'il la mutile - il la voue à la répétition et à la routine. Les vingt premières années de la vie féminine sont d'une extraordinaire richesse ; la femme traverse les expériences de la menstruation, de la sexualité, du mariage, de la maternité ; elle découvre le monde et son destin. A vingt ans, maîtresse d'un foyer, liée à jamais à un homme, un enfant dans les bras, voilà sa vie finie pour toujours. Les vraies actions, le vrai travail sont l'apanage de l'homme : elle n'a que des occupations qui sont parfois harassantes, mais qui ne la comblent jamais. (*DSII*, 323)

Ainsi, les « jeunes filles rangées » sont confrontées à une religion aliénante, à un ordre bourgeois qui les incitent à la dépendance tant économique qu'intellectuelle, et qui finalement les mutilent en les privant de tout épanouissement possible, de toute

[1] BOURDIEU, Pierre, *La Domination masculine*, Ed. du Seuil, 1998.

« transcendance » pour utiliser la terminologie existentialiste. Pour reprendre une formule de Beauvoir particulièrement incisive : « On enferme la femme dans une cuisine ou dans un boudoir, et on s'étonne que son horizon soit borné ; on lui coupe les ailes et on déplore qu'elle ne sache pas voler. » (*DSII*, 493) Cette métaphore des ailes coupées exprime encore l'idée de mutilation.

L'analyse de l'aliénation des femmes, aussi bien dans *Le Deuxième Sexe* que dans l'autobiographie, est d'une perspicacité et d'une justesse remarquables, à nos yeux. A ceux qui ont reproché à Beauvoir de parler de ce qu'elle n'avait pas vécu (mariage, maternité), on peut rétorquer que justement cela lui a donné la distance nécessaire pour analyser froidement et sans concession le destin traditionnel des femmes.

En quoi le destin des « femmes non-rangées » se distingue-t-il de celui des « jeunes filles rangées » ?

## 2.4. Caractéristiques des « femmes non-rangées »

Les figures de notre deuxième catégorie semblent, dans un premier temps, s'affranchir plus aisément des normes imposées aux femmes : elles ont des attitudes plus désinvoltes, voire insolentes et possèdent souvent un caractère hors du commun. Si Beauvoir analyse le rapport à Dieu de quelques unes, pour la plupart, cet aspect n'est même pas mentionné. Nombreuses sont celles qui sont d'origine étrangère - Stépha, Olga, Bianca, Lise - et qui sont à proprement parler des exilées, à l'image de Beauvoir exilée dans son propre milieu contre lequel elle se révolte ; elles viennent d'ailleurs majoritairement de l'Europe de l'Est, qui incarne alors la révolution et des promesses d'émancipation[1]. A cet exil réel, s'ajoute souvent une forme de marginalité : la folie de Louise Perron et de Violette Leduc par exemple. Enfin, aucune n'a la réserve, ni la tiédeur des « jeunes filles rangées », au contraire : on trouve parmi ces figures des caractères excessifs, des intelligences brillantes, des artistes et des femmes engagées.

[1] A l'inverse, la France apparaît comme le pays des jeunes filles rangées et de l'ordre bourgeois.

### 2.4.1. Femmes libres

Nous avons noté précédemment que ce qui avait d'abord séduit Beauvoir chez Zaza, c'était un certain cynisme, doublé d'insolence. Il n'exprimait pas une forme d'émancipation par rapport à son éducation, mais plutôt le sentiment de supériorité que lui conférait la position sociale de sa famille. En revanche, la liberté des figures que nous allons examiner à présent n'est pas de pure façade, et se révèle un aspect très important de leur personnalité.

La première figure de ce type à laquelle s'attache Beauvoir est Stépha Avdicovitch. Engagée comme gouvernante chez les Mabille, elle enchante Zaza et Simone par sa liberté, et scandalise le reste de la famille :

> Je me rendis compte le lendemain combien, en dépit de sa parfaite éducation, elle choquait les gens de bien ; gracieuse, féminine, auprès d'elle, nous avions l'air de jeunes nonnes. L'après-midi, elle s'amusa à tirer les cartes à toute l'assistance, y compris Xavier Du Moulin avec qui, indifférente à sa soutane, elle flirtait discrètement : [...] Les mères, les sœurs aînées furent outrées ; derrière son dos, Mme Mabille accusa Stépha de ne pas se tenir à sa place. "D'ailleurs je suis sûre que ce n'est pas une vraie jeune fille", dit-elle. (*MJFR*, 386-387)

Beauvoir a trouvé la complice qu'il lui fallait pour « déchirer à belles dents » la famille de Zaza et ses amis. Stépha se moque de la naïveté de Beauvoir et de sa pudeur excessive. Elles provoquent toutes les deux Zaza en riant et bavardant avec exubérance. Stépha, qui est présentée dès les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, y apporte une gaieté et une liberté dont sont dénuées les autres figures : aucun malaise profond ne l'habite et elle offre un contraste intéressant avec les « jeunes filles rangées. » Elle est vraiment une des rares figures libres et positives, que l'on trouve chez Beauvoir. Celle-ci raconte avec beaucoup d'humour comment Stépha a liquidé « un vieux fonds de religiosité » :

> A Lourdes, elle s'était confessée et elle avait communié ; à Paris, elle acheta au Bon Marché un petit livre de messe et s'agenouilla dans une chapelle de Saint-Sulpice en essayant de dire des prières ; ça n'avait pas rendu. Pendant une heure elle avait marché de long en large devant l'église sans se décider à y rentrer ni à s'en éloigner. Les mains derrière le dos, le front plissé, arpentant sa chambre d'un air soucieux, elle mima cette crise avec un tel entrain que je doutai de sa gravité. En fait, les divinités qu'adorait sérieusement Stépha, c'était la Pensée, l'Art, le Génie ; à défaut, elle appréciait l'intelligence et le talent. (*MJFR*, 397-398)

Stépha apparaît donc comme une femme capable de penser par elle-même et de revoir un certain nombre des idées qu'on lui a inculquées pendant son enfance, ce qui ne peut que plaire à Beauvoir.

Elle apprécie chez Olga sa frénésie de vivre et sa capacité à profiter du présent :

> Il y avait en elle quelque chose d'impétueux qui me conquit. Petite fille, elle avait connu avec plus de violence encore que moi les convulsions de la colère ; elle demeurait capable de fureurs qui lui faisaient presque perdre le sens. Plutôt que par des frénésies, elle traduisait ses dégoûts, ses révoltes, par des prostrations : cette passivité n'était pas de la mollesse mais un défi à toutes les tyrannies. Les plaisirs, Olga s'y donnait sans mesure : il lui arrivait de danser jusqu'à s'évanouir. Elle regardait avec avidité toutes choses et surtout les gens ; ses émerveillements gardaient la fraîcheur de l'enfance et elle poursuivait de longues rêveries. C'était un plaisir de lui parler, car elle m'écoutait avec passion. (*FA*, 265)

L'avidité d'Olga, sa capacité d'étonnement tranchent avec la retenue des figures que nous avons décrites précédemment. De même, Camille apparaît comme une figure aux manières très libres, dont les excès étonnent une jeune Beauvoir qui n'est pas encore libérée de tous ses tabous. On a vu que dès dix-huit ans, elle fréquente les maisons de rendez-vous. Elle s'habille somptueusement, tentant de ressembler aux tableaux qu'elle aime. Elle donne des fêtes dans sa cave qu'elle transforme selon les circonstances en palais de la Renaissance ou en château du Moyen Age. Elle ne croit pas en Dieu, mais se réclame de Lucifer :

> Elle lui manifestait sa loyauté par de spectaculaires inconduites. Elle buvait beaucoup. Un soir, elle était entrée en scène ivre morte et avec de grands rires elle avait arraché sa perruque au principal acteur ; une autre fois, elle avait quitté le plateau à quatre pattes, toutes jupes relevées. Dullin lui avait infligé des blâmes qui avaient été affichés au tableau. (*FA*, 83-84)

Beauvoir se trouve embarrassée pour la juger : « La facilité avec laquelle elle usait de son corps me choquait ; mais fallait-il blâmer sa désinvolture, ou mon puritanisme ? » (*FA*, 85) Nul doute donc que Camille par son comportement conteste les normes et les valeurs bourgeoises que Beauvoir a reçues par son éducation ; même si elle a tenté de s'en affranchir, elle en reste profondément imprégnée, mais se trouve attirée par les femmes qui se montrent plus libres qu'elle.

Sylvie témoigne aussi d'une liberté et d'une insolence que Beauvoir juge salutaires et rafraîchissantes. Si elle suit un parcours d'étudiante studieuse et

brillante, elle n'en a pas les défauts et n'a rien d'une bête à concours. A Sèvres, elle se livre à des « apacheries » avec ses camarades : « elles sortaient ensemble, buvaient du vin rouge, jouaient de mauvais tours aux "talas" et aux "réacs" et défiaient les autorités. Souvent blâmées pour leur indiscipline, elles avaient cependant du prestige parce qu'elles réussissaient avec éclat leurs examens. » (*TCF*, 87-88)

Mais la figure chez qui la désinvolture et l'insolence sont les plus marquées est incontestablement Lise. Jeune fille au caractère à la fois emporté, violent et chaleureux, elle se montre envahissante et peu soucieuse du désir de solitude de Beauvoir qui souhaite avoir du temps pour écrire. Elle parvient, ce n'est pas rien, à choquer Beauvoir par ses manières :

> [...] elle cultivait délibérément le scandale. A Evreux, entrant dans une église pour la visiter, elle se lava les mains dans le bénitier. A Louviers, il y avait un lavabo dans le couloir qui menait à la salle à manger : elle se barbouilla le visage de savon, sous le regard surpris des serveuses et des clients. "Pourquoi pas ?" me disait-elle avec un peu de défi ; comme chaque réponse devait être fondée en raison avec une extrême rigueur, il aurait fallu invoquer tout un système philosophique pour l'empêcher de se moucher dans sa serviette. (*FA*, 529)

Ce comportement perdurera. Aux U.S.A, elle garde la même attitude provocante : « Quand Jack l'amenait à une "party", elle faisait exprès de s'habiller n'importe comment, de mettre de gros souliers et des sandales de marche. » (*TCF*, 108)

Ces jeunes femmes qui affichent un comportement nettement plus libre que celui des « jeunes filles rangées » sont-elles des cas vraiment particuliers entre les deux guerres ? Nous ne le pensons pas, car le comportement des jeunes femmes change alors de façon générale, du moins en apparence, mais les normes traditionnelles ne sont pas franchement contestées. C'est Victor Margueritte qui offre dans son roman *La Garçonne* à travers la nouvelle silhouette féminine - jupes et cheveux courts - le symbole d'un nouveau comportement féminin. Anne-Marie Sohn dans *Histoire des femmes, le XXème siècle*, propose cette analyse :

> Dans ces Années folles où la joie de vivre retrouvée au sortir des tranchées se mêle à la fascination pour une révolution russe grosse de toutes les émancipations rêvées, la garçonne s'impose : elle veut conquérir son indépendance financière en faisant "carrière" et pousse la liberté sexuelle et morale jusqu'à la bisexualité avant de fonder avec son "compagnon" une union stable et égalitaire. Son comportement masculin, "elle pense et agit comme un homme", les qualités viriles qu'elle déploie - talent,

> logique - , la maîtrise de l'argent à l'instar des hommes, la conscience de son irréductible individualité, "je n'appartiens qu'à moi", s'incarnent dans un attribut symbolique : les cheveux courts. [1]

Les amies de Beauvoir s'inscrivent tout à fait dans cette mode. Colette Audry en est un exemple : « Elle avait un visage plaisant, aux yeux vivaces, sous des cheveux coupés très court ; elle portait avec une désinvolture garçonnière un feutre et une veste de daim. » (*FA*, 140) De même quelques pages plus loin, elle montre qu'au lycée de Rouen, Colette, Simone Labourdin et elle-même constituaient une espèce d'avant-garde : « Nous nous préoccupions de nos toilettes. Colette portait d'ordinaire des chemises Lacoste et des cravates dont elle combinait les nuances avec hardiesse et bonheur ; [...] Moi, ma seule élégance, c'était mes pull-overs, que ma mère me tricotait d'après des modèles soigneusement sélectionnés et que souvent mes élèves copiaient. Notre maquillage, nos coiffures, démentaient la définition qu'un père d'élève avait un jour admirablement proposée à Colette Audry : des nonnes laïques. » (*FA*, 182)

Elles sont donc remarquables avant tout par leur désinvolture, voire leur insolence, qui incarnent à coup sûr une forme de liberté.

### 2.4.2. Exilées

Autre trait spécifique aux figures appartenant à notre deuxième catégorie : elles sont pour la plupart des exilées, exilées véritables ou exilées socialement. Cet exil fait partie de leur « situation », et c'est à ce titre que Beauvoir s'y attache tout particulièrement. Il rejoint par ailleurs l'aspect que nous avons étudié précédemment : Beauvoir privilégie ce qui, chez ces femmes, se distingue des femmes qu'elle a fréquentées dans sa jeunesse. L'originalité, voire la marginalité, quelle que soit leur origine, l'attire. On verra qu'elle utilise souvent le terme « exil » pour décrire le sentiment qu'elle a ressenti elle-même dans son propre milieu quand elle a commencé à ne plus en partager les valeurs.

---

[1] DUBY, Georges, PERROT, Michelle, *op. cit.*, p. 93.

Stépha, Olga, Lise, et Bianca sont d'origine étrangère et Beauvoir ne manque jamais de le souligner et d'en explorer éventuellement les conséquences. Olga et Lise sont russes, Stépha ukrainienne et Bianca polonaise[1]. Un signe atteste de l'importance de leur origine à ses yeux : dans les *Lettres à Nelson Algren*, elle désignera Olga par l'expression « mon amie russe », et Bianca par « mon amie juive », Lise, la première fois qu'elle la nomme, par « l'autre petite russe ».

Stépha est d'origine polonaise. Fernando Gerassi, qu'elle épousera, est espagnol. A leur contact, Beauvoir découvre un monde radicalement différent du sien. Cependant, Stépha ne présente pas les « stigmates » de l'exilée, isolée, mal adaptée, à la différence des autres figures.

Olga est d'origine russe. Nous avons vu que sa mère lui a transmis une culture très ouverte qui a fait d'elle une élève précoce. Cependant :

> Entre cette mère un peu insolite et un père exotique, qui sans cesse lui parlait du pays fabuleux où elle aurait dû vivre, Olga se sentait différente des autres enfants, et elle avait toujours tenu cette différence pour une supériorité ; elle avait même l'impression de s'être fourvoyée dans une peau qui n'était pas digne d'elle : du fond d'une Russie qui n'existait plus, une petite demoiselle, élevée à l'Institut des Jeunes Filles nobles, considérait avec hauteur l'écolière Olga D..., confondue dans la masse des externes rouennaises ; elle méprisait ce troupeau, elle n'y appartenait pas : et pourtant, elle se trouvait dans ses rangs, et nulle part ailleurs ; elle le supportait mal. (*FA*, 262)

Olga se sent différente des autres et n'a pas de véritables amies. Beauvoir va venir combler ce manque et donner à Olga l'estime et la confiance dont elle a besoin.

Bianca est née en Pologne de parents juifs. Beauvoir fait sa connaissance peu avant la guerre, alors que Bianca est sérieusement préoccupée de son avenir dans un contexte d'antisémitisme. La guerre conforte ses craintes. Beauvoir se sent impuissante devant Bianca « dévorée d'angoisse » :

---

[1] Peut-être pourrait-on établir un lien entre le fait que trois de ces figures - Olga, Lise et Bianca - toutes originaires d'Europe de l'Est, entretiendront des relations homosexuelles avec Beauvoir. Y a-t-il un lien entre marxisme et homosexualité ? Certes, le socialisme incarnait alors l'idée de révolution, et donc d'émancipation de toutes sortes ; cependant, le marxisme - tel qu'il a été mis en œuvre dans les pays socialistes – ne nous semble pas avoir été très libérateur en matière de sexualité ; par ailleurs, aucune des trois n'a vécu longuement dans son pays d'origine : Olga et Lise sont de plus issues de familles de russes blancs. Il est donc délicat d'établir un lien entre leur origine et leur homosexualité.

> Déjà, en 1939, quand Bianca me parlait de ses cousins viennois, j'avais pressenti, avec une espèce de honte, qu'elle ne vivait pas la même histoire que moi ; maintenant, cela me sautait aux yeux ; elle était en danger, alors que je n'avais rien de précis à redouter ; nos affinités, notre amitié échouaient à combler cet abîme entre nous. (*FA*, 528)

Le fait d'être juive pour Bianca, détermine complètement sa façon de vivre, « d'être au monde », pour reprendre une expression existentialiste. Beauvoir se souvient alors que quelque temps auparavant, elle avait répondu à Olga qui lui demandait ce que signifiait être juif : « "Rien. Les Juifs, ça n'existe pas : il n'y a que des hommes." » (*FA*, 191) Confrontée à l'angoisse de Bianca, elle trouve sa réponse bien abstraite. Elle l'analyse ainsi :

> Les classes sociales, j'en reconnaissais la réalité ; mais par réaction contre les idéologies de mon père, je protestais si on me parlait du Français, de l'Allemand, du Juif : il n'existait que des personnes singulières. J'avais raison de refuser l'essentialisme. Je savais déjà à quels abus entraînent des notions telles que l'âme slave, le caractère juif, la mentalité primitive, l'éternel féminin. Mais l'universalisme auquel je me ralliais m'emportait loin de la réalité. Ce qui me manquait, c'était l'idée de "situation " qui seule permet de définir concrètement des ensembles humains sans les asservir à une fatalité intemporelle. Mais personne alors, dès qu'on sortait du cadre de la lutte des classes, ne me la fournissait. (*FA*, 191)

Ainsi, elle passe certes à côté de ce que vit Bianca pendant la guerre, mais elle est sensible à ce qui la marginalise.

Lise enfin est, comme Olga, d'origine russe. Elle est déjà isolée au lycée Molière, où, pourtant scolarisée depuis plusieurs années, elle ne s'était fait qu'une amie, russe elle aussi, mais qui avait quitté le lycée pour aller gagner sa vie :

> Ses autres camarades, elle les trouvait fades et sottes ; elle jugeait le monde avec une extrême sévérité ; elle ne se sentait pas solidaire de cette société qu'elle observait de loin avec un détachement ironique. C'est cette distance qui la rendait intellectuellement si exigeante : elle refusait tout crédit à cette civilisation étrangère ; elle n'acceptait que les vérités démontrées à la lumière de la raison universelle. Elle devait aussi à sa situation d'exilée une vision baroque et souvent drôle des choses et des gens. (*FA*, 396)

Son exil est plus radical que celui des autres figures : comme nous l'avons déjà signalé, ses parents n'étant pas naturalisés, la voie de l'enseignement, par exemple, lui est fermée. Elle ne manque cependant pas de ressources et les relations avec elle sont mouvementées. Beauvoir explique ses comportements par sa situation :

> Apatride, élevée sans tendresse par des parents qui ne s'entendaient pas, elle souffrait de frustration généralisée ; par réaction, elle se croyait des droits absolus sur toutes choses et contre tout le monde. Sa relation à autrui était, *a priori*, un antagonisme revendicatif. Elle pouvait être généreuse avec son amie Tania, elle aussi apatride et pauvre. Mais tous les Français, elle les regardait comme des salauds privilégiés qu'il fallait exploiter le plus possible : on ne lui donnait jamais assez. (*FA*, 545)

L'origine de Lise explique donc son comportement : elle ne se sentira jamais solidaire des gens avec qui elle vit, elle a un sentiment constant de différence, voire de supériorité, tout comme Olga et Bianca.

A côté de ces exilées véritables, on trouve des figures féminines d'origine française isolées dans la société. Louise Perron et Violette Leduc sont de celles-ci. La folie de Louise se révèle à l'occasion de son histoire d'amour malheureuse avec un écrivain. Dans un premier temps, Beauvoir se moque des interprétations délirantes de son amie. Celle-ci se lance dans des exégèses aussi compliquées que ridicules de chaque mot qu'elle reçoit de lui. Lorsqu'il lui écrit, de façon nette et définitive, « Laissons au hasard le soin de nous rencontrer », elle rétorque à Beauvoir qui y voit une lettre de rupture : « "Allons donc : quand on veut rompre, on n'écrit pas." [...] "Le hasard, dit-elle. Vous ne comprenez pas ce que ça signifie ? Il veut que de nouveau j'aille à l'hôtel, le guetter, et que je fasse semblant de le rencontrer dans la rue par surprise. » (*FA*, 195) Beauvoir prend un jour conscience, en la voyant pleurer, que cette affaire n'est pas « une bouffonnerie ». Il est impossible de raisonner Louise qui se sent persécutée et complètement isolée. Beauvoir fait un récit minutieux de la descente aux enfers de Louise, révélant la fascination[1] que cette folie exerce sur elle. Elle juge équivoque son attitude d'alors. Louise avait la manie de l'interprétation, tout lui servait à charger le moindre objet, le moindre geste, d'une foule d'intentions qui la visaient : « Pas un temps mort, dans cet univers, pas un pouce de terrain

[1] Cette fascination pour la folie ne concerne pas que Louise. En effet, dans les années 30, Sartre et Beauvoir, influencés par les surréalistes, se passionnent pour tous les faits divers, où la folie et la monstruosité se manifestent : « Toute perturbation satisfaisait notre anarchisme ; la monstruosité nous séduisait. Une de nos contradictions, c'est que nous niions l'inconscient ; cependant Gide, les surréalistes et, malgré nos résistances, Freud lui-même, nous avaient convaincus qu'il existe en tout être un "infracassable noyau de nuit" (André Breton ) : quelque chose qui ne réussit pas à percer ni les routines sociales ni les lieux communs du langage mais qui parfois éclate, scandaleusement. Dans ces explosions, toujours une vérité se révèle, et nous trouvions bouleversantes celles qui délivrent une liberté. » (*FA*, 150)

neutre, pas un détail laissé au hasard ; il était régi par une nécessité de fer et tout entier signifiant ; il me semblait être emportée, loin de la terre et de ses mollesses, au paradis ou en enfer. En enfer, sans aucun doute. » (*FA*, 205) Mais en même temps, Beauvoir était fascinée par ses « sombres fantasmagories » : « J'accordais une dignité métaphysique à la folie : j'y voyais un refus et un dépassement de la condition humaine. » (*FA*, 206) Beauvoir considère la folie comme une tentative pour échapper à sa situation.

Louise accepta de se faire soigner, et quand elle fut à peu près rétablie, Beauvoir lui proposa de reprendre une correspondance. Louise la remercie, mais refuse expliquant qu'elle n'est pas en "état de grâce" pour construire quoi que ce soit : « "Il y a là en moi une chose dure comme une barre qui arrête tout élan, tout désir, toute volonté. Enfin, je sens que tout ce que je voudrais bâtir malgré moi et malgré vous ferait probablement tout sauter. [...]" » (*FA*, 206) Beauvoir ne la revit jamais. Elle finit par abandonner ses délires et redevint professeur. Elle prit part activement à la Résistance et s'inscrivit au parti communiste.

Beauvoir s'est inspirée des délires de Louise pour construire le personnage de Paule dans *Les Mandarins*. Nous tenons, avec Louise, toutes les facettes de l'écriture : à partir d'une personne réelle, Beauvoir a créé une figure de l'autobiographie, mais aussi un personnage de roman.

Beauvoir est de la même manière fascinée par la folie de Violette Leduc. Avant le succès de *La Bâtarde* en 1964, elle avait écrit un jour à Beauvoir : « Je suis un désert qui monologue. » (*FCII*, 67) Nous trouvons que cette expression illustre magnifiquement sa solitude : les termes « désert » et « monologue » expriment l'idée d'isolement, et de souffrance. En 1964, elle se retrouva riche et entourée d'amis, plus ou moins sincères : « Elle goûtait aux plaisirs parisiens mais son orgueil la rappelait à l'ordre de temps en temps et lui faisait regretter sa frivolité. » (*TCF*, 72) Sa marginalité est renforcée par des accès de folie. Après l'échec de *Ravages* en 1955, elle devient la proie de délires incohérents qu'elle a commencé à décrire dans *La Folie en tête* ; quand elle travaillait, elle entendait des craquements au-dessus de sa tête et imaginait un espion tapi qui lisait ses cahiers ; elle retrouvait dans les journaux, à la radio, des allusions malveillantes à ce qu'elle avait écrit :

> Bouts de ficelle, fragments de journaux, étrons de chiens, emballages de Gauloises bleues : la rue était peuplée de signes qu'une organisation malveillante semait sur son chemin pour la tourner en dérision. [...] J'essayais de la raisonner sans ébranler des évidences qu'elle n'essayait pas de rassembler en un système cohérent. On se moquait d'elle, on lui voulait du mal : mais elle ne savait pas qui la persécutait ni pourquoi ; à peine nourrissait-elle de vagues soupçons. (*TCF*, 70)

Beauvoir commence sérieusement à s'inquiéter quand Violette Leduc commence à réagir violemment aux attaques dont elle se croit victime : elle insultait les gens qui la bousculaient dans le métro. Après deux ou trois crises paranoïaques très intenses, Beauvoir parvient à la faire hospitaliser, et à la faire soigner ; elle put mener à nouveau une vie normale. Beauvoir avait cru qu'elle ne pourrait jamais guérir, mais il y avait quelque chose de robuste en elle, de passionnément attaché à la vie. Elle ne renonça pas totalement à ses interprétations, mais elle se remit à travailler.

Au-delà de l'amitié que Beauvoir éprouvait pour elle, on sent que Violette Leduc a profondément intéressé Beauvoir, lui soumettant le cas d'une femme en souffrance et véritable écrivain comme nous le verrons plus loin. On pourrait aussi évoquer Camille. Si Beauvoir n'utilise jamais le mot « folie » pour la caractériser, nombre de ses comportements dénotent au moins une grande inadaptation. Beauvoir souligne une grande distorsion entre sa vie imaginaire et la vie qu'elle menait réellement : l'alcoolisme et la solitude après la mort de Dullin aggravèrent cette distorsion et contribuèrent à la marginaliser complètement ; elle finit sa vie séquestrée chez elle, n'ayant plus pour amis que sa concierge, Sartre et Beauvoir.

Ces exilées ne sont cependant pas sans défense, et elles se montrent pour la plupart combatives et bien décidées à obtenir ce qu'elles désirent.

### 2.4.3. Artistes et intellectuelles

La plupart des « femmes non-rangées », contrairement aux « jeunes filles rangées », se réalisent effectivement et trouvent une forme d'épanouissement, soit dans la vie artistique ou littéraire, soit dans la vie intellectuelle. Elles sont souvent brillantes et opiniâtres. Olga et Camille sont comédiennes, Lise tente d'écrire, Violette Leduc est écrivain. Sylvie et Bianca sont des intellectuelles, Stépha et Colette Audry sont des femmes engagées idéologiquement. Léna et Tomiko luttent pour leur indépendance dans des pays à l'histoire mouvementée.

Camille est comédienne, mais comme nous l'avons vu, elle ne veut pas se contenter d'être interprète et écrit elle-même des pièces. Leur succès est très variable, mais Beauvoir juge souvent favorablement le travail de son amie. Dans les années 30, Dullin avait monté une série de spectacles destinés à révéler de jeunes auteurs et il avait inscrit à son programme une œuvre de Camille, *L'Œuvre*. L'intrigue se situait au Moyen Age à Toulouse : « Une femme extrêmement belle, à tous égards exceptionnelle, était mariée à un pharmacien que bien entendu elle n'aimait pas ; elle n'avait jamais aimé. Un jour, elle rencontrait un grand seigneur prestigieux, Gaston Phœbus, et tous s'apercevaient avec stupeur qu'ils avaient le même visage, que sur tous les points, ils pensaient et sentaient à l'unisson. La jeune femme s'éprenait passionnément de ce double. Mais les circonstances brimaient cet extraordinaire amour ; pour n'en pas déchoir, l'héroïne empoisonnait son amant et mourait avec lui. » (*FA*, 125) Camille jouait le rôle de la belle pharmacienne. Même si c'est Dullin qui régla quelques détails de la mise en scène, Beauvoir jugea ainsi la pièce à la répétition : « Camille ne m'en parut pas moins prestigieuse, tandis qu'elle évoluait sur le plateau ; le thème narcissiste de sa pièce m'agaçait, mais enfin Dullin la jugeait assez bonne pour la montrer au public [...] » (*FA*, 125-126)

Après cette pièce, Camille commença à rédiger un roman intitulé *Le Lierre*. Il s'inspirait de ses expériences de jeunesse et elle s'y mettait en scène avec Zina. Beauvoir mentionne qu'elle adapte *Plutus* : « En janvier, nous suivîmes à l'Atelier les répétitions de *Plutus* que Camille avait adapté très librement d'Aristophane ; elle avait composé, dans des décors de Coutaud, et sur une musique de Darius Milhaud, une espèce de revue qui dans l'ensemble ne signifiait pas grand-chose mais dont beaucoup de scènes étaient divertissantes. » (*FA*, 368) Au lendemain de la guerre, Dullin monta *Le Roi Lear*, adapté par Camille qui l'avait aidé à établir la mise en scène. Beauvoir juge bonne l'adaptation de Camille : « Les costumes et les décors - que personnellement j'aimais bien - étaient d'une extravagance un peu agressive ; mais la distribution était bonne, avec une ravissante Cordelia, Ariane Borg ; tour à tour odieux, pathétique, gâteux, illuminé, inhumain, trop humain, Dullin en Lear avait réussi une de ses meilleures créations. » (*FCI*, 49) Après la mort de Dullin, en 1949, Camille se replia sur elle-même, et sa carrière de metteur en scène et d'actrice

s'arrêta. Beauvoir reconnaît donc le talent et la ténacité de Camille et revient dans *Tout compte fait* sur ses capacités :

> Dullin l'idolâtrait ; il croyait en son génie et respectait ses conseils. Il avait formé son goût et lui avait communiqué son intelligence du théâtre. Elle réussit de très bonnes adaptations de *Jules César,* de *Plutus,* du *Faiseur.* Les cours qu'elle donnait à l'Ecole étaient souvent intéressants. Les élèves ne l'aimaient pas parce qu'elle se montrait avec eux impérieuse et arrogante ; on se moquait de ses toilettes et de sa voix mignarde. Mais quand, à titre d'exercice, elle fit monter *Dommage qu'elle soit une putain,* tout le monde reconnut son talent de metteur en scène. (*TCF*, 93)

Olga est aussi une actrice que Camille prendra d'ailleurs sous sa protection lors de ses débuts, l'appelant « ma filleule ». Elle entre en octobre 1936 à l'école de l'Atelier et présente à Dullin le monologue de *L'Occasion* de Mérimée que Beauvoir l'avait aidée à préparer : « Bien qu'elle eût fondu en larmes à la fin de l'épreuve, il la félicita et pendant quelques semaines elle suivit ses cours avec un extrême plaisir. » (*FA*, 363) Après une brève interruption, elle reprend ces cours pendant la guerre. Beauvoir insiste sur ses réelles capacités :

> Aussitôt toute la classe voulut frayer avec elle et, ce qui compta davantage, elle prit de l'assurance ; elle revint régulièrement, et à présent, aucun élève n'était plus assidu qu'elle. Elle perfectionnait sa diction, [...] Elle faisait des exercices d'improvisation avec différents professeurs ; elle travaillait le mime avec Jean-Louis Barrault. Dullin l'appréciait et le lui montrait ; il me parla souvent d'elle avec une vive estime. (*FA*, 396-397)

Sartre écrivit *Les Mouches*, entre autres pour Olga. Au printemps 1944, Dullin mit la pièce en répétition. C'était une grande entreprise : un travail important sur les décors était nécessaire et la figuration était considérable. L'acteur qui jouait Oreste manquait d'expérience, et le rôle d'Electre était écrasant. Dullin se mettait violemment en colère, Olga pleurait de rage, tous deux s'engageant « cœur et âme » dans ces disputes :

> Les petits camarades de l'école assistaient à ces corridas avec l'espoir qu'Olga se casserait les reins. Elles furent déçues. Les dons d'Olga, le travail de Dullin, leur commun acharnement triomphèrent : aux dernières répétitions, elle joua comme une actrice consommée ; seule sur le plateau, sa présence l'emplissait. (*FA*, 616)

Si les critiques firent un accueil mitigé à la pièce, tous reconnurent le talent d'Olga et ce fut pour elle « un éclatant succès ». Cependant, en 1945, Olga tombe malade, atteinte de tuberculose. Elle ne sera définitivement guérie qu'en octobre

1949. Elle rejouera *Les Mouches* au début de 1950 : Beauvoir la juge excellente et très émouvante. Mais sa carrière ne pourra se poursuivre, pour des raisons de santé. Beauvoir apprécie ainsi ses dernières prestations, dans une lettre à Nelson Algren, le 30 décembre 1950 :

> Elle s'est reprise, a mieux joué, satisfait le metteur en scène, et il semble que ça ira. Sauf que la maladie lui a fait perdre quelque chose, je trouve, pas seulement la jeunesse, mais ce feu qu'elle avait, brûlant, vivant, un peu magique, et qui faisait d'elle presque une *grande* actrice. Peut-être resurgira-t-il du fond d'elle dans les semaines à venir, mais je n'en suis pas sûre. (*LNA*, 446)

Olga est donc une comédienne à part entière, qui a trouvé dans le théâtre un accomplissement.

Lise, quant à elle, se tourne vers l'écriture. Elle n'en vivra jamais, mais ce sera une activité récurrente dans sa vie. Beauvoir évoque ses premiers essais : « Elle s'agaçait de me voir écrire, mais elle eut envie de m'imiter ; elle commença sur son enfance, sa famille, ses amours avec le colonel scout un récit vif, brusque, très plaisant. Elle s'amusait aussi à de drôles de dessins charmants. A mes yeux, sa vitalité, ses dons l'emportaient de loin sur ses disgrâces. » (*FA*, 547) Quand Beauvoir va lui rendre visite aux U.S.A. en 1947, elle évoque à nouveau ses « dons » : « son talent se marquait dans des nouvelles et des contes qui avaient paru dans des magazines et surtout dans ses lettres ; elle avait l'art des raccourcis et elle choisissait ses mots avec d'heureuses méprises [...] » (*FCI*, 314)

Violette Leduc a, quant à elle, le talent, la vocation et surtout la capacité de travail. Elle est une femme écrivain, c'est-à-dire, selon la définition de Beauvoir elle-même, une femme dont toute la vie est commandée par l'écriture. Beauvoir souligne à maintes reprises son courage, sa persévérance, au regard de son insuccès et aussi de son état psychologique. Son premier roman *L'Asphyxie*, qu'elle soumet à Beauvoir en 1945, ne toucha pas le grand public mais fut reconnu par des juges exigeants : « il valut entre autres à son auteur l'amitié de Jean Genet et celle de Jouhandeau. » (*FCI*, 35) Il est en de même de *Ravages* paru en 1955. Ce « roman crispé et violent », choqua et déplut, d'abord aux lecteurs de la maison Gallimard :

> La première partie racontait sans ménagement - quoique sans obscénité - les amours de deux collégiennes : ils en exigèrent la suppression. Ils jugèrent impubliables certaines scènes qui ne dépassaient pas en audace bien d'autres qui sont imprimées :

> mais l'objet érotique, c'était l'homme et non la femme, et ils se sentirent outragés. Ainsi mutilé, le récit perdait du relief sans gagner les grâces que Violette Leduc avait délibérément refusées. (*FCII*, 67)

Violette Leduc crut que son roman démarrait bien, mais si les critiques apprécièrent le livre, on ne l'acheta pas. Beauvoir explique que « sous l'éclat de mots, son désert demeurait nu, hérissé de cailloux et d'épines ; c'était sa réussite : ce fut son échec. Il la jeta dans un grand abattement. » (*FCII*, 67) Elle parvient à le surmonter, et malgré ses délires, continue à travailler, à couvrir « de sa fine écriture penchée des cahiers aux pages quadrillées ». Beauvoir admire son courage : « Quand on sait quel effort demande l'affrontement de la page blanche, quelle tension exige l'alignement des phrases et quel découragement vous prend parfois, on reste stupéfait devant une si persévérante énergie et d'autant plus que c'est sur un fond d'insuccès que Violette Leduc s'acharnait. » (*TCF*, 72)

Elle entreprit ensuite de raconter sa vie. Beauvoir relisait ses brouillons et en discutait avec elle. *La Bâtarde* parut en 1964 avec une préface de Simone de Beauvoir. Ce fut un succès qui transforma la vie de Violette Leduc. Beauvoir aime sa sincérité intrépide, sa sensibilité et la façon dont elle mêle vie réelle et vie rêvée. Voici un extrait de la préface :

> Malgré "les larmes et les cris", les livres de Violette Leduc sont "ravigotants" - elle aime ce mot - à cause de ce que j'appellerai son innocence dans le mal, et parce qu'ils arrachent à l'ombre tant de richesses. Des chambres étouffantes, des cœurs désolés ; les petites phrases haletantes nous prennent à la gorge : soudain un grand vent nous emporte sous le ciel sans fin et la gaieté bat dans nos veines. Le cri de l'alouette étincelle au-dessus de la plaine nue. Au fond du désespoir nous touchons la passion de vivre et la haine n'est qu'un des noms de l'amour.[1]

Violette Leduc a écrit ensuite *La Femme au petit renard*, une longue nouvelle centrée sur le thème de la solitude et dans *La Folie en tête* elle a poursuivi son autobiographie. Beauvoir estime cet écrivain véritable : « [...] dans son cas, on ne saurait détacher ses livres de la femme de chair et d'os qui en est l'auteur. Elle a fait de sa vie la matière de son œuvre qui a donné un sens à sa vie. » (*TCF*, 76) Cette phrase pourrait également s'appliquer à Beauvoir.

---

[1] *La Bâtarde, op. cit.*, p. 18.

Beauvoir évoque aussi Violette Leduc dans les lettres à Nelson Algren : on décèlera certes une différence de ton, et des aspects passés sous silence dans l'autobiographie comme l'amour inconditionnel que Violette Leduc lui portait, mais on y lit aussi une amitié et une admiration sincères. Elle écrit à Algren le 7 octobre 1947 :

> Hier, dîner avec la femme laide, qui m'apportait la dernière partie de son journal (sur moi) : c'est formidablement bon, écrit en une très belle langue. Solitaire, lesbienne au fond du cœur, elle est de beaucoup la plus hardie des femmes que je connaisse, aussi hardie dans le contenu de ce qu'elle exprime que dans sa façon de l'exprimer. Presque toutes les femmes écrivains gardent une certaine timidité, même sur le plan littéraire, une fadeur, des délicatesses superflues, si vous voyez ce que je veux dire. Celle-là, avec une sensibilité féminine, écrit comme un homme. (*LNA*, 77)

On trouve aussi dans les autobiographies des figures remarquables par leur intelligence. Bianca travaille la phénoménologie avec d'anciens élèves de Sartre et Lise a des grandes capacités intellectuelles que Beauvoir souligne à plusieurs reprises. Elle leur donne d'ailleurs à toutes les deux des leçons de philosophie. Sylvie enfin a eu un parcours très brillant, et Beauvoir apprécie sa compagnie enrichissante : « Attentive aux choses et aux gens, sensible à toutes leurs nuances, elle les décrivait avec un grand bonheur de langage. Elle m'intéressait, elle me divertissait. Une expérience devenait plus riche quand je la partageais avec elle. » (*TCF*, 88) Beauvoir se sent beaucoup d'affinités avec elle : « Comme moi c'était une intellectuelle et elle aussi elle tenait passionnément à la vie. » (*TCF*, 91)

Enfin, plusieurs de ces figures sont des femmes engagées politiquement et idéologiquement. Stépha constitue une véritable découverte pour Beauvoir, exclusivement centrée alors sur ses problèmes individuels. Elle partage les idées de son ami Fernand : « ils étaient résolument internationalistes, pacifistes, et même, sur un mode utopique, révolutionnaires. » (*MJFR*, 398) En 1937, alors que la guerre fait rage, et que tous espèrent que la France va envoyer des armes au peuple espagnol, alors que Blum prône « la non-intervention », Fernand décide d'aller se battre auprès des républicains espagnols : Beauvoir et Sartre l'approuvent, ainsi que Stépha, mère alors d'un jeune garçon. Comme Beauvoir l'écrira dans *Tout compte fait* : « Stépha m'a convertie à l'internationalisme et à l'antimilitarisme. » (*TCF*, 33)

Quant à Colette Audry, signe annonciateur, elle est recommandée par Nizan qui la lui présente comme « brune, jeune et communiste. » En décrivant son appartement, Beauvoir signale la présence parmi ses livres des ouvrages de Marx et Rosa Luxemburg. Elle précise sa position idéologique : « Elle n'était pas communiste ; elle appartenait à une fraction d'oppositionnels trotskystes ; elle connaissait Aimé Patri, Simone Weil, Souvarine ; » (*FA*, 140) Beauvoir, Simone Labourdin et Colette Audry deviennent amies et sont souvent ensemble, mais seule la dernière s'occupe activement de politique et « passe pour une rouge. » Beauvoir se demande alors ce que toutes trois pouvaient représenter : « Mais qu'étions-nous ? Pas de mari, d'enfant, de foyer, aucune surface sociale, et vingt-six ans : à cet âge, on a envie de peser sur terre. Colette s'était lancée dans la politique, et c'est sur ce terrain qu'elle luttait pour se sentir exister. » (*FA*, 182) Pendant la guerre d'Espagne, Colette Audry s'investit. Beauvoir vient de souligner son impuissance et celle de Sartre devant la situation en Espagne et elle juge d'une façon assez mitigée l'action de Colette : « Colette Audry rencontra à Barcelone les dirigeants du P.O.U.M[1], elle parla dans des meetings ; elle en revint exaltée et heureuse, mais nous doutions de l'efficacité de ses discours. » (*FA*, 332) Au lendemain de la guerre, Colette Audry écrit dans *Combat*. Elle est aussi écrivain[2]. Beauvoir mentionne une de ses pièces, *Soledad,* dans laquelle joua Evelyne Rey, la sœur de Claude Lanzmann ; elle fit de la politique toute sa vie et s'intéressa aux luttes de Beauvoir en faveur de la condition féminine[3].

Léna Zonina, rencontrée en U.R.S.S., est aussi une femme engagée politiquement. Ses parents, ses oncles étaient bolcheviks. Dévouée à Staline, elle fut désespérée quand son père fut arrêté (il mourut peu après son retour des camps), - ce qui l'empêcha d'entrer à l'université -, et sa mère exclue du parti. Quand Léna fit un

---

[1] Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, formé en septembre 1935 par des dissidents marxistes, principalement trotskystes.

[2] Elle reçut le prix Médicis en 1962 pour son roman, *Derrière la baignoire.*

[3] Dès 1964, les éditions Denoël confient à Colette Audry la première collection « Femme ». Avec Marie-Thérèse Eyquem et Yvette Roudy, elle fonde en 1965 le MDF (Mouvement démocratique féminin) : ce club de réflexion engagé à gauche est favorable à l'action du Planning familial et soutient la candidature de François Mitterrand à l'élection présidentielle.

voyage en France vers 1960, elle découvrit avec émotion ce pays qui représentait beaucoup pour elle, mais se sentit mal à l'aise pendant tout son séjour : « elle avait en horreur le système capitaliste mais l'opulence occidentale tout en l'écœurant la fascinait : elle souffrait par contraste, de l'austérité à laquelle ses compatriotes étaient condamnés. » (*TCF*, 391-392) Beauvoir admire sa force de caractère :

> On avait brisé sa carrière et la vie qu'elle menait n'était pas celle qu'elle avait souhaitée : jamais elle ne s'apitoyait sur elle-même. Elle n'esquivait aucune responsabilité et se refusait à tout compromis. Quand, avant 62, elle emmenait des écrivains français visiter le Mausolée où se trouvait encore Staline, elle n'y entrait jamais. Rien de tiède en elle. Elle avait la passion de la justice et de la vérité. Mais elle ne donnait ni dans le dogmatisme ni dans le pédantisme : elle était gaie, ironique, et parfois très drôle. (*TCF*, 392)

Ces quelques portraits de femmes confirment ce qui les sépare des « jeunes filles rangées ». C'est d'ailleurs par ces différences qu'elles séduisent Beauvoir, qui a besoin de trouver chez ses amies beaucoup d'affinités. Elle écrit dans *Tout compte fait* à propos de ses rapports à autrui :

> Dans ce domaine non plus la permanence ne signifie pas stagnation : si je vois les mêmes personnes, c'est pour partager avec elles la perpétuelle nouveauté du monde. Nous réfléchissons ensemble sur les sujets qui nous intéressent, nous mettons en commun les renseignements que nous avons recueillis. Parce que nos références, nos projets, nos valeurs, nos fins coïncident, les divergences de nos opinions ont un sens ; chacune met en lumière un profil différent des objets dont nous discutons : événements, livres, films. (*TCF*, 62)

Ces figures, libres, rebelles, insolentes, intelligentes, cultivées et pour certaines sensibles au cours du monde, éveillent chez Beauvoir l'intérêt et l'amitié. Elle trouve chez elles un écho de ses propres aspirations.

## 2.5. L'échec des figures

Les points communs et les spécificités de chaque catégorie sont apparus de façon relativement évidente, révélant la cohérence de la pensée de Beauvoir, montrant les difficultés de la situation des femmes dans la société et leurs aspirations. Il nous faut cependant aller plus loin. D'abord, parce que nous avons pu constater que certaines figures sont beaucoup plus approfondies que d'autres, et font l'objet d'une analyse très fine de la part de Beauvoir. De même, d'autres femmes sont évoquées dans l'autobiographie, mais ne peuvent être considérées comme des

figures. Enfin, il est remarquable que, malgré les réussites de certaines figures de femmes non-rangées, leur volonté et leur capacité de s'assumer économiquement, de se réaliser dans un métier ou une activité créatrice, Beauvoir choisisse d'insister, non sur leurs succès, mais sur le fait que leurs destins sont dominés par l'échec.

### 2.5.1. Figures, personnages et femmes

Pourquoi introduire ici une telle distinction entre « figures » et « personnages » ? Car l'épaisseur de certaines figures nous semble moins liée à l'attachement que Beauvoir avait pour elles ou au rôle important qu'elles ont joué dans sa vie, qu'à des choix narratifs précis. En effet, les figures de la mère et de Zaza sont très approfondies. Elles sont surtout abordées dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, car elles ont joué toutes deux un rôle fondamental dans la jeunesse de Beauvoir ; mais passé ses vingt et un ans, âge auquel s'arrête ce premier volume autobiographique, leur rôle est très minime. La mère réapparaît essentiellement dans *Une mort très douce*. Or ces deux volumes ont en commun d'être des récits très serrés du point de vue de la construction et du thème traité. Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* racontent le processus de libération de la jeune Beauvoir : tous les personnages jouent un rôle dans ce processus, ce qui leur confère un statut, aide ou obstacle par exemple. C'est ainsi que Eliane Lecarme-Tabone les analyse :

> Ceux qui l'ont aidée, qu'ils soient initiateurs, modèles ou complices, se recrutent surtout chez ses contemporains. Poupette lui permet d'affirmer son autonomie par rapport à la domination des adultes. Zaza, enfant, lui donne l'exemple de l'audace et de l'indépendance d'esprit. Après le père, Jacques, Pradelle et Herbaud la guident dans le domaine intellectuel. Stépha veille à l'intelligence des choses sexuelles.[1]

Zaza, la mère, Poupette assument donc une fonction dans le récit qui leur confère une épaisseur réelle. Mais surtout, Beauvoir donne véritablement la parole à Zaza, par l'intermédiaire de longues lettres qu'elle cite avec fidélité, comme on peut en juger en lisant la correspondance de Zaza. Eliane Lecarme-Tabone fait remarquer qu'il est rare qu'un récit d'enfance accorde à un personnage étranger à la cellule familiale un rôle de premier plan, et c'est là l'originalité des *Mémoires d'une jeune*

[1] *Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.*, p. 69.

*fille rangée*. Dans la première partie du récit, on dispose essentiellement du point de vue de Beauvoir sur Zaza, mais peu à peu, Beauvoir introduit le point de vue de Zaza sur elle-même. Elle rend ainsi hommage à Zaza, en lui donnant « la plénitude d'un personnage romanesque ». Par ailleurs, les amours contrariées de Zaza, avec son cousin André, ou avec Pradelle, font d'elle une héroïne romanesque. L'art de Beauvoir est de ne faire aucune anticipation et l'on n'apprend l'histoire d'amour tragique avec le cousin que tardivement. Quant à Pradelle : « La dimension romanesque de cet amour est alors mise en lumière non par des révélations différées, comme précédemment, mais, au contraire, par la minutie du compte-rendu qui nous en est fait. »[1] Si Beauvoir commence ce compte-rendu, Zaza en prend le relais par l'intermédiaire de ses lettres qui sont citées largement : Zaza accède au statut de sujet véritable capable de dire « je ». L'attention à la fin du récit est entièrement tournée vers Zaza, alors que des choses décisives se jouent pour Beauvoir, notamment le début de son histoire avec Sartre durant l'été 1929. Beauvoir s'efface de son propre récit, pour laisser la parole à Zaza. Grâce à ces choix narratifs, le lecteur sait ce que pense et ressent Zaza.

Il en est de même dans *Une mort très douce* qui consacre la figure de la mère ; dans ce récit très bref, où il y a unité de lieu, l'hôpital, d'action, l'agonie de la mère, de temps, quelques mois, la mère de Simone de Beauvoir devient le personnage principal ; et là, Beauvoir revenant sur le passé, s'efforçant de le comprendre et de comprendre le destin de sa mère, la dote d'une certaine intériorité : la mère possessive et dominatrice des *Mémoires* s'efface devant une femme vivante et affectueuse, que son destin d'épouse et de mère a brimée. Nous reviendrons sur ce récit, mais d'ores et déjà on peut dire que sa forme contribue à donner une épaisseur à la figure de la mère. Plus généralement, on remarque que les figures les plus fouillées sont celles à qui Beauvoir donne d'une certaine manière la parole : ainsi, Lise est une figure nourrie, en partie car dans *Tout compte fait,* Beauvoir cite largement les lettres qu'elle lui envoie, ce qui n'est pas le cas de Stépha par exemple ni d'Olga.

---

[1] *Simone de Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.*, p. 129.

A l'opposé de ces figures fouillées, se situent des femmes qui sont évoquées ponctuellement : soit elles sont mentionnées dans plusieurs volumes autobiographiques, mais ne font pas l'objet d'un portrait approfondi, - c'est le cas de plusieurs amantes de Sartre -, soit elles ne sont décrites véritablement qu'une fois, - c'est le cas de femmes évoquées notamment à partir de *La Force des choses* et de *Tout compte fait,* qu'elle a rencontrées à partir des années 60 et qui sont souvent liées à son engagement féministe -. On ne peut alors parler de figures ; d'une part, car la description de ces femmes ne s'inscrit pas dans la durée de l'autobiographie : elles ne réapparaissent pas à travers les différents volumes et on ne peut donc connaître « la courbe de leur vie », pour reprendre une expression de Beauvoir. D'autre part, le travail de l'écriture n'est que difficilement perceptible, car il n'est pas possible de confronter systématiquement différents types d'écrits, comme la correspondance, le journal intime ou le roman, afin d'apprécier d'éventuels écarts. Plus généralement, elles ne participent pas à l'entreprise de mise en valeur de la figure féminine centrale que constitue Beauvoir. Enfin, Beauvoir insiste d'ailleurs plus sur la personnalité et la vie de ces femmes proprement dites que sur les relations qu'elle a entretenues avec elles.

Les amantes de Sartre sont mentionnées, mais ne donnent jamais lieu à une description fouillée. Il s'agit de Wanda (sœur d'Olga), Dolorès (jeune femme rencontrée aux Etats-Unis en 1946), Michelle Vian, Evelyne Rey et Arlette Elkaïm. Nous avons retenu ici des femmes qui ont gardé le « statut » d'amantes de Sartre jusqu'à la fin de la vie de celui-ci ou qui ont marqué l'existence de Sartre, une sélection était évidemment nécessaire. Ainsi, Beauvoir dans ses écrits autobiographiques, ne s'attarde jamais sur Wanda. Dans *La Force de l'âge*, elle l'associe à la « famille » d'alors constituée de Olga, Bost, Lise et Wanda. Wanda est actrice, et Sartre lui a écrit des rôles comme à sa sœur Olga. Son nom de scène est Marie Ollivier. Dans *La Force des choses*, Wanda est évoquée comme faisant partie de leur petit cercle d'amis. Dans *La Cérémonie des adieux*, elle a toujours sa place dans l'emploi du temps de Sartre. Il semble donc que Beauvoir n'ait noué aucune relation personnelle avec elle. La correspondance nous donne quelques éléments supplémentaires : si Beauvoir ne nourrissait aucune jalousie à l'égard de Wanda, en revanche cette dernière était agressive envers Beauvoir.

Sartre a rencontré Dolorès lors de son voyage en 1946 aux Etats-Unis. Beauvoir ne lui a concédé qu'une initiale dans ses mémoires, M., M. comme malheur ou malédiction ? comme le suggère Claudine Monteil dans un ouvrage récent.[1] Sa liaison avec Sartre ne dura que quelques années, mais nous la mentionnons, car Beauvoir a craint que Sartre ne lui échappe, tant son amour pour Dolorès était différent de celui qu'il portait à toutes les autres femmes. Lorsqu'elle s'est rendue aux Etats-Unis en 1947, elle a souhaité la voir :

> A New York, je rencontrai M. Elle allait partir pour Paris où elle restait jusqu'à mon retour. Elle était aussi charmante que le disait Sartre et elle avait le plus joli sourire du monde. (*FCI*, 173-174)

Beauvoir est très lapidaire et ne nous livrera pas dans son autobiographie d'autres impressions. Michelle Vian, quant à elle, remplissait les conditions pour faire partie de « la famille » : Beauvoir l'appréciait bien avant qu'elle ne devienne la maîtresse de Sartre. Elle présente ainsi leur liaison :

> C'était le printemps, sa gaieté me gagna. Nous descendîmes en auto dans le Midi, Sartre, Bost, Michelle, moi. Michelle s'était séparée de Boris et Sartre, qui l'avait toujours trouvée attirante, s'était lié intimement avec elle. Je l'aimais beaucoup, on l'aimait toujours parce qu'elle ne se préférait jamais. Gaie et un peu mystérieuse, très discrète et un peu présente, c'était un charmant compagnon. (*FCI*, 352)

Michelle fera partie, jusqu'à la mort de Sartre, de leur cercle d'amis. On la retrouve dans *La Cérémonie des adieux* : elle se partage avec Wanda, Arlette et Liliane Siegel l'emploi du temps de Sartre. Les relations entre les deux femmes sont restées courtoises même après la mort de Sartre, mais là encore, c'est une femme que Beauvoir ne décrit pas de manière approfondie. Evelyne Rey - sœur de Claude Lanzmann - n'est aussi que brièvement évoquée dans les autobiographies, alors qu'elle semble avoir joué un rôle important dans la vie de Sartre et Beauvoir. Beauvoir en parle seulement dans le deuxième tome de *La Force des choses* ; d'abord comédienne en province, elle monte à Paris, et joue notamment le rôle d'Estelle dans *Huis Clos* :

---

[1] MONTEIL, Claudine, *Les Amants de la liberté*, Editions n° 1, 1999, p. 105.

> A vingt-deux ans, fauchée et sans expérience, elle était rousse, grasse, se maquillait en vamp et portait des robes de velours noir. Paris eut vite fait de lui former le goût. Je la vis devenir en un an blonde, mince, juvénile et élégante. Ce qui est rare chez les femmes, elle était drôle ; et si jolie que son intelligence étonnait. Nous sortions souvent avec elle. Je l'aimais beaucoup. (*FCII*, 65)

Evelyne Rey est aussi une militante. Devant cette amitié, on s'étonne que, dans *Tout compte fait,* Beauvoir refuse d'évoquer sa mort : « A vrai dire de toutes les morts qui se produisirent dans mon entourage pendant ces dernières années, une seule m'a profondément remuée : celle d'Evelyne. Mais je n'ai pas envie d'en parler. » (*TCF*, 138)

Les lettres à Sartre nous apportent quelques éléments d'explication : Evelyne a des problèmes de santé, et elle est la maîtresse de Sartre. Quand Deirdre Bair a interrogé Beauvoir, celle-ci a expliqué que si elle n'avait pas parlé davantage d'Evelyne, c'est parce que Sartre n'avait pas souhaité que l'on connaisse leur liaison. Evelyne aimait beaucoup Sartre et aurait souhaité qu'il lui donne davantage de lui-même. Elle eut alors de nombreux amants, mais elle n'était pas heureuse : se voyant vieillir, elle aurait souhaité des enfants. Elle s'est suicidée. Tout cela n'est pas dans les mémoires : nous aurons donc aussi beaucoup à apprendre des silences de Beauvoir.

Arlette Elkaïm constitue un cas un peu à part. Comme pour Dolorès, Beauvoir n'est guère loquace à son propos, alors qu'elle entre dans la vie de Sartre vers 1957 et qu'elle y restera à une place privilégiée jusqu'à sa mort. Au départ, Arlette fut bien accueillie par la « famille », car elle allait pouvoir assumer une bonne partie des travaux intellectuels que Sartre demandait à ses amis. Mais peu à peu, Arlette prit de l'importance. En 1965, Sartre décida de l'adopter sans avoir vraiment discuté de ce projet avec Beauvoir. Cependant, ce qui sauva Arlette du même sort que Dolorès, c'est qu'elle ne chercha pas à contester la place de Beauvoir. Arlette est très présente dans *La Cérémonie des adieux* : d'abord parce qu'elle est auprès de Sartre quotidiennement et surtout parce qu'elle a joué un rôle avec Benny Lévy dans la vie intellectuelle de Sartre, et c'est peut-être ce qui a été le plus insupportable pour Beauvoir. La parution en 1980 d'entretiens entre Benny Lévy et Sartre dans *Le*

*Nouvel Observateur*[1] rendra définitivement impossibles les relations entre Simone de Beauvoir et Arlette qui, à la mort de Sartre, demeurera la seule héritière. Il ne restera rien à Beauvoir, si ce n'est quelques lettres qu'elle fera publier.

Ces amantes de Sartre n'ont donc pas l'épaisseur des figures féminines que nous avons étudiées auparavant. Sans doute parce qu'avec aucune d'entre elles, Beauvoir n'a noué d'amitié durable. Pourquoi alors les mentionner ? Sans doute le « cahier des charges » de l'autobiographie l'imposait-il : Beauvoir s'est engagée à parler sincèrement de sa vie, elle ne pouvait éluder les amantes de Sartre ; mais elle ne leur accorde aucune intériorité et elle n'analyse même jamais leur personnalité : on ne sait rien ou presque de leur origine, de leur enfance, de leur situation, de leurs aspirations. Elles n'ont donc pas le statut des figures précédentes. Parmi les multiples amantes de Sartre, plus intéressantes sont les figures qui ont entretenu à la fois des relations avec Sartre et Beauvoir, comme Camille ou Olga.

Les autres femmes évoquées ponctuellement, apparaissent surtout dans les deux derniers volumes autobiographiques, *La Force des choses* et *Tout compte fait.* Elles ont quelques points communs avec les figures « des femmes non-rangées » que nous avons étudiées. Elles ont pour la plupart un destin singulier et incarnent d'une certaine manière des femmes que l'on pourrait dire « libérées », en utilisant volontairement un terme contemporain de leur description. Elles ont trouvé une façon d'échapper à la dépendance économique et intellectuelle. Elles sont aussi très

---

[1] Sartre engagea Pierre Victor, de son vrai nom Benny Lévy, comme secrétaire en 1973. Il était issu de *La Gauche prolétarienne*, et devait alors faire la lecture à Sartre et l'aider dans son travail, car celui-ci voyait son état de santé s'altérer et surtout sa vue baisser. Il devint vite pour Sartre l'incarnation du "nouvel intellectuel" et Sartre mettait beaucoup d'espoir dans un livre qu'ils rédigeaient à deux, *Pouvoir et Liberté*. Mais leurs pensées ne se recouvraient pas exactement, et Sartre ne pouvant se relire, subit sans conteste l'ascendant de Benny Lévy, c'est ainsi en tout cas que Beauvoir l'explique dans *La Cérémonie de adieux*. Dans les entretiens parus en 1980, Benny Lévy avaient fait endosser à Sartre ses propres idées : or, comme beaucoup de maoïstes, il s'était tourné vers Dieu ; sa vision du monde était devenue religieuse et spiritualiste. Les sartriens furent choqués par cet article où Sartre d'une certaine manière reniait sa propre pensée. Beauvoir en fut atterrée : appuyée par la rédaction des *Temps Modernes*, elle tenta de convaincre Sartre de renoncer à la publication. Il refusa. On peut certes interpréter différemment cet épisode, et y voir une ultime preuve que Sartre était capable de penser contre lui-même et de remettre radicalement en question sa pensée, c'est la voie que choisit Bernard-Henri Lévy dans sa biographie de Sartre. En tout cas, Arlette était proche de Victor, ils apprenaient ensemble l'hébreu, et il est certain que devant cet accord, Sartre manquait du recul qu'une lecture solitaire et réfléchie lui aurait permis.

souvent plus jeunes que Beauvoir : « Je trouve réconfortante la fréquentation de jeunes filles dont les existences ne sont pas encore nouées. » (*FCII*, 266) Il s'agit aussi bien de lectrices qui ont cherché à la rencontrer (Joan, Madeleine Gobeil, Jacqueline Ormond ou Denise Brébant), que de femmes avec qui elle a travaillé pour défendre la condition féminine, comme l'avocate Gisèle Halimi ; on rencontre aussi des écrivains comme Françoise Sagan, Claire Etcherelli ou Christiane Rochefort. Beauvoir de la même manière s'attache à décrire leur enfance et leur parcours afin d'expliquer leurs choix et mettre en valeur leurs succès pour surmonter les obstacles qu'elles ont rencontrés.

Cependant, Beauvoir entretient avec elles de solides amitiés, qui n'ont rien à voir avec les amitiés orageuses qu'elle a nouées avant et après la guerre, et que nous étudierons au chapitre cinq. Dans ses écrits, elle les présente d'ailleurs pour elles-mêmes sans analyser de façon approfondie les relations qu'elle a avec elles. Quel que soit le milieu dont elles sont issues, quels que soient leurs choix, même si elles sont mères, Beauvoir les considère comme des égales et leur accorde une estime sans réserve. Elle ne cherche pas à travers leur portrait à faire valoir une image d'elle-même. Elle ne recherche pas non plus à travers elles, cette intimité féminine tant souhaitée, avec une femme qui serait un double à la fois même et différent. En revanche, elles entrent dans cette ouverture progressive de Beauvoir au monde, à cette conscience de la condition des femmes, qui ira s'affinant et se nuançant. C'est pourquoi nous aurons l'occasion de les évoquer plus loin, en relation avec l'engagement féministe de Beauvoir.

### 2.5.2. L'échec des figures

Jeunes filles rangées ou femmes non-rangées, le destin des ces figures est le plus souvent marqué par l'échec. Pour deux raisons : Beauvoir veut démystifier la vie de ces femmes et la montrer, telle qu'elle est, limitée. Mais aussi, l'autobiographe met en valeur un échec qui ne rendra que plus éclatante sa propre réussite.

Avant d'étudier l'échec des figures féminines de l'autobiographie, on peut remarquer que ce thème est aussi largement présent dans les romans de Beauvoir, où elle cherche à montrer la condition de la plupart des femmes et non celle de quelques exceptions qui ont eu la chance d'échapper à leur situation. Elle s'en est expliquée à

propos des *Mandarins*. Ainsi, bien que l'intrigue centrale soit la rupture puis le retour d'une amitié entre deux hommes (Henri et Dubreuilh), elle a attribué un des rôles privilégiés à une femme, Anne, « car un grand nombre de choses que je voulais dire étaient liées à ma condition féminine. » (*FCI*, 360) Anne a un métier, psychanalyste, qu'elle exerce avec discrétion et le pivot de sa vie, ce sont les autres, son mari, sa fille ; cette dépendance l'apparente à la majorité des femmes, mais elle présente l'avantage pour la romancière de proposer un point de vue différent de celui des deux héros masculins. Les autres personnages féminins, Nadine et Paule, sont elles aussi très dépendantes des hommes. Or, on a reproché à Beauvoir de n'avoir élu, pour représenter le sexe féminin, aucune femme assumant à égalité avec des hommes des responsabilités politiques et professionnelles ; Beauvoir se défend ainsi :

> [...] dans ce roman je fuyais les exceptions ; j'ai décrit les femmes telles que, en général, je les voyais, telles que je les vois encore : divisées. Paule s'agrippe aux valeurs traditionnellement féminines : elles ne lui suffisent pas, elle est déchirée jusqu'à la folie : Nadine n'arrive ni à accepter sa féminité ni à la dépasser ; Anne se rapproche plus que les autres d'une vraie liberté ; elle ne réussit tout de même pas à trouver dans ses propres entreprises un accomplissement. Aucune, d'un point de vue féministe, ne peut être considérée comme une "héroïne positive". J'en conviens, mais sans m'en repentir. (*FCI*, 363)

De même dans *Les Belles Images* (1966), Beauvoir met en cause plus directement le fonctionnement de la société pour décrire la situation de ses héroïnes[1]. Comme l'explique Françoise Rétif, « la mutilation qu'a subie Laurence, et qui menace sa fille, apparaît en premier lieu comme étant directement provoquée par la société de consommation capitaliste moderne dans laquelle elle vit et qu'elle incarne

[1] Dans ce roman, Beauvoir veut évoquer la société technocratique dans laquelle elle vit mais dont elle se tient néanmoins à distance : pour ce faire elle a étudié son « discours » à travers revues, journaux, radio, publicité : « Ne retenant que les textes dont les auteurs "font autorité", j'ai constitué un sottisier aussi consternant que divertissant. Personne, dans cet univers auquel je suis hostile ne pouvait parler en mon nom ; cependant pour le donner à voir il me fallait prendre à son égard un certain recul. J'ai choisi comme témoin une jeune femme assez complice de son entourage pour ne pas le juger, assez honnête pour vivre cette connivence dans le malaise. Je l'ai dotée d'un mère "dans le vent" et d'un père passéiste : cette double appartenance expliquait ses incertitudes. Grâce à son père, elle doutait des valeurs admises dans son milieu : la réussite, l'argent. Une question posée par sa fille de dix ans l'amenait à s'interroger sérieusement ; elle ne trouvait pas de réponse et se débattait dans des ténèbres qu'elle souhaitait en vain percer. » (*TCF*, 172)

si bien en tant que publiciste. »[1] Par ailleurs cette mutilation n'est pas seulement représentative du système capitaliste moderne. Beauvoir, en plaçant son héroïne dans un autre cadre, lorsqu'elle voyage en Grèce avec son père, la met face aux origines et aux racines de la société actuelle. Or, c'est une révélation :

> C'est toute l'histoire du monde occidental qui se rassemble et qui s'éclaire, sous les yeux soudain dessillés de Laurence, lorsqu'elle découvre quelques représentations emblématiques que l'Antiquité nous a laissées de la femme. Dans un merveilleux raccourci, elle prend conscience qu'il n'y eut jamais aucun progrès ; ou plus exactement le "choc" que crée la confrontation avec l'Histoire se résume pour elle à la prise de conscience de l'immuabilité de la mutilation féminine [...].[2]

Ainsi, l'Histoire n'a pour fonction que de la renvoyer au présent de sa mutilation : « Car ces "ruines" ne sont pas *son* Histoire, l'Histoire faite par elle, pour elle, par elle et pour elle aussi, ce n'est que l'histoire de la domination millénaire de la femme, de la mutilation qui n'en finit pas de se poursuivre et de se reproduire ; l'Histoire toute entière, pour la femme, est synonyme d'*aliénation*, au sens propre du terme : elle appartient à l'Autre, *exclusivement.* »[3]

Dans les trois nouvelles de *La Femme rompue*[4] (1968), Beauvoir a choisi de traiter les thèmes de l'échec et de la solitude. Si ce recueil a été chaleureusement accueilli par quelques uns, il fut cependant dans l'ensemble mal compris, et sévèrement jugé par la critique. Beauvoir regrette que cette malveillance l'ait privée d'un public possible. Là encore, on reproche à Beauvoir de n'avoir pas présenté des héroïnes plus positives :

---

[1] *Simone de Beauvoir, L'autre en miroir, op. cit.*, p. 161.

[2] *Ibidem*, p. 162.

[3] *Ibidem*, p. 163.

[4] Ces trois nouvelles sont *La Femme rompue, Monologue* et *L'Age de discrétion.* Dans la première, l'héroïne, Monique, a renoncé à une carrière personnelle. Son mari, très supérieur à elle intellectuellement, a depuis longtemps cessé de l'aimer. Il s'éprend très sérieusement d'une jeune avocate, se libère de son épouse, et commence une nouvelle vie. Dans le *Monologue* : « J'ai choisi un cas extrême : une femme qui se sait responsable du suicide de sa fille et que tout son entourage condamne. J'ai essayé de construire l'ensemble des sophismes, des vaticinations, des fuites par lesquels elle tente de se donner raison. » (*TCF*, 176) *L'Age de discrétion* a pour thème la vieillesse : « J'ai imaginé qu'un couple d'intellectuels, jusqu'alors très unis, se trouvait divisé parce qu'ils ne supportaient pas de la même manière le poids des ans. La crise éclatait à propos d'un conflit avec leur fils ; mais ce qui m'intéressait, c'était le rapport des parents entre eux. » (*TCF*, 176)

> Il y a des femmes que mes idées dérangent : elles se sont empressées de croire ce qu'ils [les critiques] disaient de moi et elles en ont profité pour prendre des supériorités. "Elle attend d'avoir soixante ans pour découvrir ce que sait n'importe quelle petite bonne femme", a dit l'une d'elles ; je n'ai pas su à quelle découverte elle faisait allusion. J'ai été plus touchée par la réaction de certaines femmes qui luttent pour la cause des femmes et que mes récits ont déçues parce qu'ils n'avaient rien de militant. "Elle nous a trahies !" ont-elles dit et elles m'ont envoyé des lettres de reproche. Rien n'interdit de tirer une conclusion féministe de *La Femme rompue* : son malheur vient de la dépendance à laquelle elle a consenti. Mais surtout je ne me sens pas astreinte à choisir des héroïnes exemplaires. Décrire l'échec, l'erreur, la mauvaise foi, ce n'est, me semble-t-il, trahir personne. (*TCF*, 179)

Cet échec est aussi largement présent à travers les figures féminines de l'autobiographie où il se manifeste sous plusieurs formes : les femmes décrites sont souvent des femmes en souffrance, dépendantes économiquement, de mauvaise foi, et malgré leurs efforts, leur persévérance, on ne trouve, à l'exception peut-être de Violette Leduc, pas de véritables créatrices.

Beauvoir analyse cet échec, récurrent dans les destins de femmes, dans *Le Deuxième Sexe* :

> Mais surtout la femme est toujours disposée à adopter à l'égard du monde une conduite d'échec parce qu'elle ne l'a jamais franchement assumé. L'homme consent au monde ; le malheur même ne changera pas son attitude, il lui fera face, il ne se "laissera pas abattre" ; tandis qu'il suffit d'une contrariété pour découvrir à neuf à la femme l'hostilité de l'univers et l'injustice de son sort ; alors, elle se précipite dans son refuge : soi-même ; (*DSII*, 497)

Ainsi les figures que l'on rencontre dans les autobiographies sont souvent des femmes qui souffrent et qui ne parviennent pas à trouver un épanouissement. C'est le cas de Camille, de Olga, de Lise, de Zaza, de la mère de Beauvoir et aussi de Poupette. Elles sont toujours dans une situation de dépendance : dépendance économique d'un mari comme Françoise de Beauvoir, Olga ou Lise. Cette dernière a été complètement déstabilisée quand son premier mari a demandé le divorce ; elle avait écrit à Beauvoir : « "Tout ce que j'avais fait n'avait plus de sens. Ces trois ans m'ont paru une absurde perte de temps car, puisque je n'avais même plus de mari, ce n'était pas d'être professeur de français qui allait me donner les satisfactions dont j'avais besoin." » (*TCF*, 112) La reprise d'études, un métier en vue ne valaient pas le statut solide de femme mariée. Ces figures sont aussi souvent dépendantes de Beauvoir elle-même : Beauvoir et Sartre entretiennent un nombre considérable de personnes comme Camille, après la mort de Dullin, Bianca et Lise pendant la guerre,

Olga et Bost à chaque fois qu'ils ont des difficultés financières. Or, Beauvoir a suffisamment martelé l'idée qu'il ne pouvait y avoir d'émancipation des femmes sans leur indépendance économique. Cette dépendance constitue à ses yeux une véritable infériorité.

Le portrait des figures chez Beauvoir n'est donc pas toujours exempt d'un jugement moral : les jeunes femmes qui l'entourent n'ont pas, à ses yeux, le courage d'assumer leur indépendance. Or, c'est bien la dépendance, l'impossibilité de s'affirmer comme sujet, qui est responsable du malheur féminin. Cette dépendance n'est pas seulement économique, elle peut être aussi intellectuelle ou affective comme dans le cas d'Olga que Beauvoir décrit ainsi dans une lettre à Algren : « C'est le genre de femmes qui exige trop des autres : dépendante de tout le monde et dont tout le monde doit dépendre. » (*LNA*, 219) Ces figures incarnent souvent la mauvaise foi et on trouve peu de femmes authentiques. La mauvaise foi, selon Sartre, désigne toutes les formes de conduite où l'homme tente d'échapper à lui-même, de fuir sa liberté, en cherchant par exemple des excuses ou des circonstances atténuantes. Cette éthique de l'authenticité, comme l'explique Michèle Le Dœuff, nie l'efficience des déterminations sociales. On a vu que Beauvoir assouplissait cette position dans *Le Deuxième Sexe*, en incriminant avant tout la situation des femmes plutôt que leur incapacité à s'assumer comme sujet libre. Cependant, cette souplesse n'est pas toujours à l'œuvre dans l'autobiographie et on sent qu'elle réprouve souvent les conduites de ses amies. Ceci est particulièrement probant dans le jugement qu'elle porte sur celles de ses amies qui se lancent dans des activités créatrices : si elle s'applique, on l'a vu, à mentionner leurs capacités, leurs talents, c'est pour mieux insister ensuite sur leurs échecs. Elle illustre ainsi les théories qu'elle a développées dans *Le Deuxième Sexe* sur les femmes artistes :

> Une narcissiste entêtée sera limitée en art comme en amour faute de savoir se donner. Ce défaut se fera gravement sentir dans toutes ses activités. Elle sera tentée par tous les chemins qui peuvent conduire vers la gloire ; mais jamais elle ne s'y engagera sans réserve. Peinture, sculpture, littérature sont des disciplines qui réclament un sévère apprentissage et qui exigent un travail solitaire ; beaucoup de femmes s'y essaient, mais elles renoncent vite si elles ne sont pas poussées par un désir positif de création ; beaucoup aussi de celles qui persévèrent ne font jamais que "jouer" à travailler. (*DSII*, 538)

Camille et Lise, notamment, incarnent ces femmes narcissiques, limitées dans toutes leurs réalisations. Beauvoir reconnaît les talents de Camille, mais dans *Tout compte fait* lorsqu'elle récapitule sa vie, elle insiste surtout sur son caractère paradoxal, où coexistent des capacités d'analyse et d'observation, des superstitions et des conduites narcissiques. Dès les premières apparitions de Camille, Beauvoir insiste sur ce narcissisme : « Tout en parlant, elle jouait avec ses bracelets, touchait ses boucles et envoyait à son miroir de tendres œillades. Je trouvais ce narcissisme niais et, néanmoins il m'offensait. Il m'était impossible de sourire à mon reflet avec cette complaisance. » (*FA*, 88) Elle évoque aussi l'écart entre le personnage que Camille joue à être et ce qu'elle est réellement. Camille fait lire à Sartre et Beauvoir ses *Histoires démoniaques* : « c'était si puéril et si creux que nous n'avons pas pu les recommander à un éditeur et elle nous en a voulu : » (*TCF*, 94) Ils furent moins directs dans le jugement qu'ils portèrent sur *La Princesse des Ursins*, mais Camille avait senti qu'ils n'étaient pas transportés par « ce somptueux navet », comme l'avait défini un critique :

> Le soir de la générale, la salle était glacée ; au milieu de la représentation, la scène tournante s'est bloquée ; il fallut sauter un tableau ; le public ne s'en aperçut même pas ; derrière le rideau, Dullin pleurait. La pièce fut éreintée. Nous avons compris à ce moment-là que Camille ne serait jamais un écrivain. Elle ne faisait plus allusion au roman, inspiré de son expérience, dont elle nous avait parlé à Toulouse. Les sujets des pièces dont elle nous entretenait étaient d'une désolante niaiserie. (*TCF*, 94)

Beauvoir alors est étonnée : comment une adulte comme Camille, riche d'expériences, ironique et cynique, lectrice intelligente des auteurs qu'elle aimait, pouvait-elle se complaire à des inventions si infantiles ? « Sans doute son narcissisme contribuait à l'aveugler... » (*TCF*, 95) Beauvoir l'avait crue acharnée à écrire, elle était en fait très nonchalante : elle jouait à travailler, mais ne travaillait pas. Elle buvait immodérément : ces excès, drôles au départ, prirent rapidement une tournure tragique, car elle faisait sans cesse des esclandres. Elle alléguait que Dullin était malade et que sa mort l'effrayait (celui-ci mourut en 1949). A sa mort en 1967, Sartre et Beauvoir trouvèrent son journal intime et ses écrits avortés : ils furent frappés par leur inconsistance. Beauvoir ne parvient pas à s'expliquer cette « faiblesse originelle » ; seule son enfance pouvait en rendre compte : « Elle nous l'avait racontée sous une figure légendaire, mais nous en ignorions la vérité. Privée

de cette clé, toute l'histoire de Camille et le naufrage de ses dernières années demeurent pour moi un mystère. » (*TCF*, 108)

Alors qu'elle a pu le faire pour les figures précédentes, Beauvoir ne peut analyser le destin de Camille à partir de son enfance. Cependant, on peut formuler quelques hypothèses à la lueur des théories développées par Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, à propos de la femme actrice :

> Mais surtout l'admiration qu'elle éprouve pour son moi limite en beaucoup de cas le talent de l'actrice ; elle s'illusionne sur le prix de sa simple présence au point qu'un sérieux travail lui paraît inutile ; elle tient avant tout à mettre en lumière sa figure, et sacrifie à ce cabotinage le personnage qu'elle interprète ; elle n'a pas, elle non plus, la générosité de s'oublier, ce qui lui ôte la possibilité de se dépasser : rares sont les Rachel, les Duse, qui surmontent cet écueil et qui font de leur personne l'instrument de leur art au lieu de voir dans l'art un serviteur de leur moi. Dans sa vie privée cependant la cabotine exagérera tous les défauts narcissistes : elle se montrera vaniteuse, susceptible, comédienne, elle considérera le monde entier comme une scène. (*DSII*, 627)

Camille semble avoir littéralement inspiré ce passage à Beauvoir : son narcissisme aura été un obstacle à son travail d'artiste.

Quant à Olga, sa maladie a d'une certaine façon mis fin à sa carrière d'actrice, et c'est une femme très malheureuse qui nous apparaît. Beauvoir la décrit ainsi à Nelson Algren le 20 décembre 1947 :

> Mauvaises nouvelles de mon amie russe, elle qui était si heureuse que ses poumons se cicatrisent, qui croyait pouvoir remonter sur scène l'hiver prochain - elle a joué dans *Les Mouches* autrefois - c'était une excellente actrice - voilà qu'elle vient d'apprendre que de nouveau de sales bestioles habitent son corps. Elle est redevenue toute maigre, fatiguée et laide, ne se remettra pas de longtemps, peut-être jamais, et elle le sait. [...] Elle si vivace, si avide d'exister, à présent qu'on ne lui souhaite que de mourir, c'est trop sinistre de vivre si ça n'a plus de sens ; elle voulait fébrilement obtenir quelque chose de la vie ; son égoïsme me rebutait mais j'estimais sa fièvre. (*LNA*, 132)

Même si elle guérit, rejoue, nous avons vu que Beauvoir déplorait que la maladie lui ait fait perdre quelque chose, pas seulement la jeunesse, « ce feu qu'elle avait, brûlant, vivant, un peu magique. » En avril 1951, Beauvoir écrit à Algren que Olga, sachant qu'elle ne jouerait plus, s'est attelée à des traductions d'anglais : « Elle accepte la situation mais la mort dans l'âme car quelle comparaison y a-t-il ? » (*LNA*, 446) Olga restera profondément aigrie par ce qu'elle considère comme un échec.

Les dons d'écrivain de Lise ne trouvent pas meilleure issue. Beauvoir, on l'a vu, apprécie ses capacités d'écriture, mais Lise est loin d'avoir la ténacité et la motivation nécessaires : « En vérité elle était tiraillée parce qu'elle avait des dons, mais pas de vocation. » (*FA*, 314) Beauvoir la juge trop occupée d'elle-même, trop narcissique, pour parler patiemment aux autres à travers l'écriture. Son jugement se fait encore plus sévère dans les *Lettres à Nelson Algren*. Le 5 octobre 1954, elle lui rapporte les nouvelles qu'elle a enfin reçues de Lise (Nathalie Sorokine dans la correspondance) :

> J'ai enfin reçu une longue lettre de Nathalie, très heureuse car son chimiste, après avoir tenté de s'enfuir, s'est laissé persuader de rester et l'épousera dès qu'elle aura divorcé. Il a des masses de fric, ils vivent dans une grande maison, avec jardin et machine à laver - son amour pour lui semble essentiellement fondé sur la machine à laver et la cuisinière. Elle a l'intention d'en avoir des enfants, écrit des historiettes sur des bébés, ultraféminines et dépourvues de tout intérêt quoique bien tournées. (*LNA*, 545)

Lise n'est pas une femme écrivain, loin de là, tout au plus une femme d'intérieur qui écrit, pour reprendre une expression de Beauvoir ; elle se montre assez dure envers son amie, même si on peut atténuer cette dureté en la mettant sur le compte du ton propre de la correspondance, qui n'est pas destinée à être publiée, mais doit avant tout intéresser le correspondant et piquer sa curiosité. En tout état de cause, Lise apparaît comme la caricature de la ménagère américaine, pour laquelle Beauvoir ressent un certain mépris.

Hélène, la sœur de Beauvoir, a choisi la peinture. Beauvoir commente quelquefois ses œuvres, comme dans ce passage :

> Elle a toujours refusé à la fois les contraintes de l'imitation et l'aridité de l'abstraction : elle a trouvé un équilibre de plus en plus savant entre les inventions formelles et les références à la réalité. Je n'ai pas vu ses expositions de La Haye, de Tokyo, qui ont eu beaucoup de succès. Mais j'ai aimé les toiles, inspirées de Venise, qu'elle a présentées à Paris en 63 et davantage encore l'ensemble où elle évoquait les fêtes et les tragédies de Mai 68. Depuis longtemps elle fait d'excellents burins et elle a particulièrement réussi les illustrations de *La Femme rompue* qu'elle a exposées en même temps que de subtiles aquarelles. Récemment, elle a inventé une intéressante technique de peinture sur altuglass et polyester, mais sans abandonner la peinture à l'huile. (*TCF*, 67)

Hélène consacre donc sa vie à la peinture, comme sa sœur la consacre à l'écriture. Elle a échappé aussi au destin des « jeunes filles rangées » par une activité

artistique ; cependant, son succès est bien moindre. Beauvoir est beaucoup plus loquace dans la correspondance, comme nous le verrons en approfondissant les relations des deux sœurs. Voici un extrait d'une lettre à Nelson Algren, du 29 août 1948 : « Ma sœur m'a montré ses tableaux. Vraiment pas bons, dépourvus de sens. Elle n'a pas en elle-même les ressources nécessaires pour jamais faire de la bonne peinture, il est donc inutile de lui dire que ceux-ci sont mauvais, ça lui ferait de la peine sans ouvrir la moindre perspective d'espoir. » (*LNA*, 227-228) Retenons ici que les silences autobiographiques en disent plus longs que les brefs passages que Beauvoir consacre à la peinture de sa sœur : à ses yeux, sa sœur est un peintre raté, mais elle cherche à donner une image différente dans ses écrits autobiographiques ; plutôt que de mentir radicalement, elle opte pour l'omission.

Les destins des femmes créatrices ou artistes chez Beauvoir ne sont pas fameux. Seule Violette Leduc reçoit de Beauvoir une véritable reconnaissance. Comment interpréter cette dominante de l'échec ? On peut y voir une façon de rendre sa propre réussite beaucoup plus éclatante : elle, Simone de Beauvoir, a surmonté les obstacles sur lesquels ces figures ont buté, interprétation qui sera confirmée par l'étude de la figure de Beauvoir dans la partie suivante. Mais surtout, ces destins illustrent parfaitement les idées exprimées dans *Le Deuxième Sexe* sur les possibilités créatrices des femmes. Beauvoir explique que la situation de la femme la dispose à rechercher un salut dans la littérature et dans l'art :

> Pour ne pas sombrer dans le néant d'une vie intérieure qui ne *sert* à rien, pour s'affirmer contre le donné qu'elle subit dans la révolte, pour créer un monde autre que celui où elle ne réussit pas à s'atteindre, elle a besoin de *s'exprimer*. Aussi est-il connu qu'elle est bavarde et écrivassière ; elle s'épanche en conversations, en lettres, en journaux intimes. [...] Mais les circonstances mêmes qui orientent la femme vers la création constituent aussi des obstacles qu'elle sera souvent incapable de surmonter. Quand elle se décide à peindre ou à écrire à seule fin de remplir le vide de ses journées, tableaux et essais seront traités comme des "ouvrages de dames", elle ne leur consacrera ni plus de temps ni plus de soin et ils auront à peu près la même valeur. (*DSII*, 628)

Souvent ces femmes font confiance à leur spontanéité et ne pensent pas qu'une œuvre nécessite un travail réfléchi. Ainsi, il est difficile pour une femme de s'adonner à l'art, la littérature, la philosophie, qui sont des tentatives pour fonder à neuf le monde sur une liberté humaine : celle du créateur ; or il faut d'abord se poser

sans équivoque comme une liberté pour nourrir pareille prétention, mais les restrictions que l'éducation et la coutume imposent à la femme limitent sa prise sur l'univers :

> [...] ce qui manque d'abord à la femme c'est de faire dans l'angoisse et l'orgueil l'apprentissage de son délaissement et de sa transcendance. En effet, pour devenir créateur il ne suffit pas de se cultiver, c'est-à-dire d'intégrer à sa vie des spectacles, des connaissances ; il faut que la culture soit appréhendée à travers le libre mouvement d'une transcendance ; il faut que l'esprit avec toutes ses richesses se jette vers un ciel vide qu'il lui appartient de peupler ; mais si mille liens ténus le rattachent à la terre, son élan est brisé. (*DSII*, 637-638)

Ainsi, ce qui limite les possibilités créatrices des femmes, c'est avant tout leur situation : les figures féminines de l'autobiographie vérifient largement cette analyse théorique.

### 2.5.3. Du *Deuxième Sexe* aux écrits autobiographiques

Ainsi les écrits autobiographiques sont conformes à la tonalité du *Deuxième Sexe* : ils ne constituent en aucun cas le chant du bonheur. Michèle Le Dœuff analyse cet aspect : la seule valeur reconnue par Beauvoir est la liberté qui doit inventer ses fins. Mais Beauvoir ne dit pas pour autant que la libération constitue un gain de bonheur : « elle sait qu'"une femme qui s'emploie à vivre" quitte un vide mortel pour un monde âpre : *Le Deuxième Sexe* est exempt de discours publicitaire et ne chante pas les charmes de l'indépendance. »[1] Cependant, c'est à propos de la liberté, et à son propos seulement, que Beauvoir évoque la possibilité du bonheur pour les femmes. Elle est fidèle en cela à la perspective existentialiste qui, exigeant une non-psychologie, ne pose pas la question du bonheur, la seule valeur étant la liberté. C'est peut-être ce qui a motivé le refus de nombre de femmes : « Le livre fait peur, non parce qu'il engagerait à quitter un bonheur que l'on a, mais parce qu'il ne promet pas le bonheur dont on manque. »[2]

Or, nous trouvons bien des similitudes avec les autobiographies. Beauvoir s'attache à montrer comment les femmes qui l'entourent cherchent à échapper à un

---

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 129.
[2] *Ibidem*, p. 132.

destin qui les voue à l'immobilité, à l'immanence, elle loue avec vivacité leur persévérance et leur courage, mais elle n'en trace pas moins avec une lucidité souvent cruelle leurs échecs. On n'y trouve pas de femmes heureuses, à l'exception de Stépha, mais cette figure occupe une place très relative dans les différents volumes. Il se dégage donc un certain pessimisme de ces portraits féminins. Beauvoir se montre aussi moins tolérante envers les femmes que dans son essai : là où dans *Le Deuxième Sexe* elle incrimine avant tout la situation des femmes, dans les autobiographies elle porte un jugement moral, qui rend la femme coupable par exemple de ne pas véritablement travailler, comme c'est le cas de Camille ou de Lise. Comment expliquer ce pessimisme et cette sévérité de Beauvoir ?

Le pessimisme est déjà présent dans *Le Deuxième Sexe* où elle affirme qu'aucune femme n'a jamais eu réellement sa chance ; c'est excessif, et Beauvoir aurait pu trouver des exemples de femmes qui ont échappé au sort commun. C'est ce qui est souligné aussi dans l'ouvrage *Histoire des femmes au XXème siècle* :

> La formule terrible de Beauvoir : "Tant que (la femme) a encore à lutter pour devenir un être humain, elle ne saurait être créatrice " correspond à l'image douloureuse que nous avions de nous-mêmes dans les années cinquante. Elle est pourtant erronée, comme le sont celles de Sartre sur l'ouvrier. L'opprimé -e- est indéfectiblement un être humain et, comme tel, il-elle crée, même si ce n'est pas en conformité avec les normes. Heureusement, ni l'humanité ni l'art n'appartiennent aux oppresseurs, comme ils aimeraient nous le faire croire. Les écrivaines sont là pour témoigner que les femmes sont des être humains et que, malgré tant d'obstacles, elles créent.[1]

Peut-être, comme le suggère Michèle Le Dœuff, Beauvoir a-t-elle moralisé ce qu'elle n'a pas pu analyser ? Dans *Le Deuxième Sexe*, tout se passe comme si, « dès l'instant qu'une petite brèche est ouverte dans le carcan, il était du devoir de la femme qui en bénéficie de l'utiliser au maximum pour se poser, enfin, en sujet condamné à être libre. » Chaque fois que Beauvoir évoque une femme qui a eu quelque moyen de créer, de s'émanciper, et qui n'a pas exploité cette chance, la « réprobation morale » ne se fait pas attendre, et les thèmes comme la complaisance, le narcissisme ou la solution de facilité apparaissent :

---

[1] MARINI, Marcelle, « La place des femmes dans la production culturelle, l'exemple de la France, in DUBY Georges, PERROT Michelle, *op. cit.*, p. 292.

> L'analogie entre l'oppression et la faute morale s'avère, pour finir, une idée boomerang. Elle soutient une méconnaissance qui rappelle la fort courante réprobation morale de l'échec scolaire. S. de Beauvoir aurait dit, tout cru, qu'elle *en veut* aux femmes qui ne poussent pas le plus loin possible la possibilité d'une liberté, elle aurait argué que, plus il y a des femmes qui cherchent à être libres, plus il est facile à chacune, et par conséquent à elle, Simone de Beauvoir, de trouver le chemin de sa liberté - sa critique eût été plus acceptable.[1]

C'est bien le même mécanisme que l'on retrouve dans les écrits autobiographiques. Cette réprobation explique que l'on ait reproché à Beauvoir de poser sur les femmes un regard masculin, voire misogyne. Que les écrits autobiographiques condamnent là où le *Deuxième Sexe* se montre plus tolérant, illustre le rapport des œuvres entre elles. Beauvoir a elle-même invité ses lecteurs à y repérer « une espèce de dialectique ». François Rétif analyse cette expression : « dire que les œuvres entretiennent entre elles des rapports de nature dialectique, c'est souligner qu'il existe entre elles une *tension* comme celle qui sépare et qui relie à la fois les termes opposés à l'intérieur d'une même entité. »[2] C'est bien cette tension, faite d'oppositions et de similitudes, que l'on observe entre l'essai et les autobiographies.

Les figures féminines sont donc variées, tant par leur âge, leur pays d'origine, leur situation. Cependant, les jeunes filles rangées se distinguent des autres, dans la mesure où elles ne cherchent pas vraiment à échapper, par l'activité, au destin traditionnel des femmes. Les autres tentent de s'assumer et de se réaliser, mais c'est souvent dans la souffrance et sans beaucoup de réussite. Comment qualifier l'intention de Beauvoir : lucidité ou cruauté dans cette peinture sans concession de destins féminins ? La cruauté n'est pas à écarter dans la mesure où la figure de Beauvoir elle-même aura plus d'éclat si les autres figures ont échoué là où elle a réussi. Mais lucidité et volonté de démystification aussi, car Beauvoir a su à bien d'autres endroits exprimer la sympathie qu'elle éprouvait naturellement pour les femmes. Ainsi, elle reconnaît à la femme la capacité à assumer sa condition sans un orgueil ridicule :

---

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 149.
[2] *Simone de Beauvoir, L'autre en miroir, op. cit.*, p. 82.

> Les entreprises de l'homme sont à la fois des projets et des fuites : il se laisse manger par sa carrière, par son personnage ; il est volontiers important, sérieux ; contestant la logique et la morale masculines, elle ne tombe pas dans ces pièges : c'est là ce que Stendhal goûtait si fort chez elle ; elle n'élude pas dans l'orgueil l'ambiguïté de sa condition ; elle ne se dérobe pas derrière le masque de la dignité humaine ; elle découvre avec plus de sincérité ses pensées indisciplinées, ses émotions, ses réactions spontanées. [...] La fameuse "sensibilité féminine" tient un peu du mythe, un peu de la comédie ; mais le fait est aussi que la femme est plus attentive que l'homme à soi-même et au monde. (*DSII*, 518-519)

Cette sympathie est confirmée dans l'autobiographie dès les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, quand Beauvoir compare ses amitiés féminines et masculines : « Sur bien des points, je plaçais Zaza, ma sœur, Stépha, même Lisa au-dessus de mes amis masculins : plus sensibles, plus généreuses, elles étaient mieux douées pour le rêve, les larmes, l'amour. » (*MJFR*, 413)

**Conclusion de la première partie**

Le premier chapitre a permis de montrer que la pulsion autobiographique a animé Beauvoir dès ses premières tentatives d'écriture. Il a fallu cependant qu'elle écrive romans et essais, pour qu'enfin, écrivain reconnu, elle « passe à l'acte ». Les thèmes récurrents de son œuvre romanesque antérieure - la conscience d'autrui et la mort - vont se retrouver dans les écrits autobiographiques qui, mieux que les autres, vont lui permettre de lutter contre la mort et l'oubli : philosophe ayant le goût de la totalité, elle va chercher à « totaliser » cette vie, à « récupérer » son existence en la racontant, en ayant le souci de rendre les trois dimensions du temps, passé, présent, avenir.

Cependant, les frontières des genres dans son œuvre restent floues et source de malentendus parfois avec les lecteurs. En tout cas, cela nous invite pour cerner sa personnalité et son travail d'écrivain, à toujours replacer une œuvre dans l'ensemble de son œuvre. C'est ainsi que la typologie des figures féminines a été dressée grâce aux théories que Beauvoir a développées dans *Le Deuxième Sexe* en s'appuyant à la fois sur le marxisme, la psychanalyse, l'existentialisme, prenant ça et là ce qui pouvait étayer sa thèse. Des jeunes filles rangées, au destin mutilé par une religion oppressive et par la société, aux femmes non-rangées, cherchant à éprouver leur liberté dans la vie sociale comme dans leur vie amoureuse[1], la lucidité de Beauvoir s'exerce avec perspicacité. Animée de cette soif de vérité qui lui est propre, elle met en relief la part d'échec présente dans chaque existence féminine, car faire de la liberté l'absolue priorité ne signifie pas que le bonheur sera gagné du même coup. Autobiographie et essai délivrent donc le même message. Cependant, ce portrait assez sombre est aussi à mettre sur le compte du « cahier des charges » de l'autobiographie : l'échec de ces figures pourra mettre en valeur la réussite de la figure féminine centrale, Simone de Beauvoir. Leur portrait donne à lire en creux celui de Beauvoir, d'autant que celle-ci a suffisamment répété qu'elle avait eu la chance d'échapper à la condition traditionnelle des femmes. La figure de Beauvoir

[1] Seules les femmes non-rangées ont des relations homosexuelles, nous le verrons au chapitre cinq.

incarne, au regard des autres figures féminines, la jeune fille rangée qui a conquis sa liberté et a su en user. Cette première partie confirme l'utilisation du terme « figures » ; passées au crible de ses théories et de ses convictions, utilisées dans des récits où c'est elle la figure centrale qui veut dégager le sens de sa vie, ces femmes deviennent des figures, créations ou re-créations à part entière de l'écrivain.

La figure centrale de Simone de Beauvoir est aussi le résultat d'une réécriture ; c'est la figure par excellence, au centre d'un système qui la met en valeur : parcours singulier que celui d'une jeune fille bourgeoise qui s'émancipe magistralement de son milieu pour devenir la figure emblématique de l'intellectuelle au XXème siècle.

# DEUXIEME PARTIE

# *BEAUVOIR, FIGURE FEMININE CENTRALE*

Dans son autobiographie, Beauvoir veut d'abord décrire comment elle s'est libérée de son milieu et comment sa vocation d'écrivain s'est formée, c'est ce qu'elle fait dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Dans les autres volumes, elle veut montrer comment cette liberté conquise s'est incarnée, et en quoi a consisté sa vie de femme écrivain, les deux termes « femme » et « écrivain » étant à prendre en compte.

Les notions de choix et de liberté sont essentielles pour comprendre son parcours ; la jeune fille rangée choisit une vie non-rangée : elle rejette le modèle de la famille bourgeoise pour inventer des rapports à autrui nouveaux, des rapports amoureux notamment : ce qui est mis en valeur dans l'autobiographie, c'est la recherche d'un double idéal, à la fois même et différent, avec qui « une radicale entente » serait possible. Ce double idéal est incarné par Sartre, et chaque relation amoureuse de Beauvoir sera déterminée par ce lien qu'elle décrit indéfectible. En effet, la reconstruction autobiographique est patente quant à sa relation avec Sartre : elle élabore une véritable légende, décrivant cette relation telle qu'elle a été, mais aussi telle qu'elle aurait voulu qu'elle soit. Reconstruction et réécriture aussi, dans la mesure où Beauvoir insiste sur le caractère singulier et exceptionnel de sa vie, n'hésitant pas à en idéaliser certains aspects afin de mieux se distinguer des autres figures féminines.

Intellectuellement, son parcours est celui d'une intellectuelle antibourgeoise qui peu à peu découvre l'Histoire. Comment cette jeune femme très individualiste, conforme en cela au comportement de sa génération, est-elle devenue une des figures les plus importantes, voire la figure de l'intellectuelle féministe engagée au XXème siècle ? Ce parcours féministe est relativement connu. Nous allons surtout l'envisager à travers l'autobiographie où il apparaît dans toute sa complexité. En effet, si Beauvoir a su s'émanciper du destin traditionnel des femmes, elle n'en est pas moins une femme dans un univers patriarcal dont elle a subi incontestablement l'influence. Mais surtout l'autobiographie révèle en filigrane une autre émancipation - celle de Beauvoir par rapport à Sartre dans le domaine intellectuel et idéologique – confirmant qu'à bien des égards, Beauvoir a écrit une autobiographie féministe.

# Chapitre 3

## *La primauté de « Je » sur « Elles »*

# 3. LA PRIMAUTE DE « JE » SUR « ELLES »

Beauvoir, pour se décrire, utilise-t-elle les mêmes concepts que pour décrire les figures féminines ? Nous allons retrouver l'existentialisme et ses propres analyses de la condition féminine. Le fil conducteur de ce portrait pourrait être : comment Beauvoir a-t-elle évité le sort traditionnel des femmes ? Interrogée en 1972 par Alice Schwarzer pour *Le Nouvel Observateur*, elle explique qu'elle n'a certes pas échappé à sa condition de femme, « mais enfin, j'ai eu beaucoup de chance. J'ai échappé à la plupart des servitudes de la femme : celles de la maternité, celles de la vie ménagère. D'autre part, professionnellement, à mon époque, il y avait moins de femmes qui poussaient leurs études. Réussir une agrégation de philosophie, c'était se situer d'une manière privilégiée parmi les femmes. Du coup, je me suis fait reconnaître par les hommes : ils étaient prêts à reconnaître avec amitié une femme qui réussissait aussi bien qu'eux, parce que c'était assez exceptionnel. »[1] Le parcours de Beauvoir est effectivement singulier et exceptionnel, si on le confronte à celui des jeunes femmes de sa génération, et notamment à celui des « jeunes filles rangées », tant dans sa vie intellectuelle que dans ses relations à autrui.

Cependant, certains lecteurs des *Mémoires d'une jeune fille rangée* ont jugé que l'autobiographie démentait *Le Deuxième Sexe*. Beauvoir leur a répondu dans *La Force de l'âge* : elle n'a jamais prétendu qu'elle n'était pas une femme, mais s'est efforcée au contraire de définir, dans sa particularité, la condition féminine qui était la sienne. Elle a reçu une éducation de jeune fille, et ses études finies, sa situation demeura celle d'une femme dans une société où les sexes constituent deux castes tranchées. Dans de nombreuses circonstances, elle a réagi comme la femme qu'elle était :

> Pour des raisons que j'ai précisément exposées dans *Le Deuxième Sexe*, les femmes, plus que les hommes, éprouvent le besoin d'un ciel au-dessus de leurs têtes ; on ne

[1] SCHWARZER, Alice, *Simone de Beauvoir, aujourd'hui, Six entretiens*, Editions Mercure de France, 1984, p. 37.

> leur a pas donné cette trempe qui fait les aventuriers, au sens que Freud prêtait à ce mot ; elles hésitent à mettre de fond en comble le monde en question comme aussi à le reprendre en charge. Ainsi me convenait-il de vivre auprès d'un homme que j'estimais m'être supérieur ; mes ambitions, quoique têtues, restaient timides et le cours du monde, s'il m'intéressait, n'était tout de même pas mon affaire. (*FA,* 417-418)

Cependant, comme elle attachait peu d'importance aux conditions réelles de sa vie, elle ne pensait même pas à sa féminité ; elle avait les mêmes libertés et les mêmes responsabilités que les hommes, et surtout elle ne subissait pas la « malédiction » qui pèse sur la plupart des femmes : la dépendance économique. Enfin, son entourage l'a confortée dans cette attitude :

> D'autre part, ni Sartre, ni aucun de mes amis ne manifestèrent jamais à mon égard de complexe de supériorité. Il ne m'a donc jamais paru que j'étais désavantagée. Je sais aujourd'hui que pour me décrire, je dois dire d'abord : "Je suis une femme" ; mais ma féminité n'a constitué pour moi ni une gêne ni un alibi. De toute façon, elle est une des données de mon histoire, non une explication. (*FA*, 419)

Ce passage est crucial car il montre comment Beauvoir situe ses écrits autobiographiques par rapport à sa réflexion sur la condition féminine. Certes, elle a un destin exceptionnel au regard de la plupart des femmes, mais elle n'en reste pas moins une femme, caractéristique qui a eu une influence, qu'elle ne nie pas, notamment dans le choix de Sartre comme compagnon. Il faudra donc toujours avoir à l'esprit cette position nuancée de Beauvoir : si elle n'a pas vécu l'aliénation dont sont victimes la plupart des femmes, elle n'en est pas moins une femme dans un univers patriarcal, et elle a rencontré des résistances réelles notamment dans son métier d'écrivain. La féminité est une des données de son histoire, mais elle ne la détermine pas.

De même, Beauvoir n'a pas voulu donner dans son autobiographie une interprétation psychanalytique de son enfance. En 1960, Madeleine Chapsal, lors d'une interview, lui a demandé ce qu'elle voulait montrer exactement en écrivant ses mémoires, et si elle avait pour ce faire un point de vue psychanalytique. Beauvoir a répondu ainsi : « Non. C'est évidemment en partant de mon enfance qu'il aurait fallu approfondir les choses du point de vue de la psychanalyse. Après, quand je raconte ma vie adulte, cela ne m'intéresse guère de chercher quelles étaient les racines infantiles. J'aurais dû en parler dans le premier volume s'il fallait en parler. [...] Mais

pour l'instant, je me soucie uniquement de ma vie consciente, et non de ses soubassements. J'en indique des implications qui me demeurent obscures, j'essaye à l'occasion de les élucider. Mais pour moi ce n'est pas là l'essentiel. »[1] Ce refus rejoint la position qu'elle a adoptée dans *Le Deuxième Sexe* et que nous avons examinée au chapitre précédent. Ainsi, dès qu'une interprétation psychanalytique est possible, elle s'efforce de la déjouer : elle ne tentera jamais d'expliquer clairement les violentes colères qui la secouaient enfant, elle refuse qu'on voie en Sartre un « succédané » de père. Comme l'explique Eliane Lecarme-Tabone, « c'est la tension vers l'avenir autant que la détermination par le passé qui rend compte de l'itinéraire raconté. »[2]

Malgré ces réticences, l'influence de la psychanalyse se fait sentir dès les *Mémoires d'une jeune fille rangée* et prendra de l'ampleur tout au long de sa vie. Beauvoir confortera par exemple les théories du *Deuxième Sexe*, en ayant recours à des analyses psychologiques plus récentes. Elle écrit ainsi dans *Le Nouvel Observateur* le 6 mars 1972 : « En vérité, la ségrégation des sexes n'est fondée sur aucune nature, sur aucune essence. Les différences génétiques, endocriniennes, anatomiques qui distinguent la femelle humaine du mâle ne suffisent à définir ni la féminité ni la masculinité. Celles-ci sont des constructions culturelles : tous les récents développements de la pédiatrie, de la pédagogie, de la psychologie le démontrent. »[3] En 1978, elle confirme cette prise de position à Pierre Viansson-Ponté, qui l'interroge pour *Le Monde.* Celui-ci lui demande si elle maintient la formule « on ne naît pas femme, on le devient », Beauvoir répond fermement : « Je la maintiens tout à fait. Tout ce que j'ai lu, vu, appris pendant ces trente années m'a complètement confirmée dans cette idée. On fabrique la féminité comme on fabrique d'ailleurs la masculinité, la virilité. Il y a eu beaucoup d'études très intéressantes de psychanalystes, de psychologues, ou autres, pour démontrer ce fait. »[4]

---

[1] « Une interview de Simone de Beauvoir par Madeleine Chapsal », in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 390.

[2] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 104.

[3] « Réponse à quelques femmes et à un homme », in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p.501.

[4] « Entretien avec Simone de Beauvoir » (Propos recueillis par Pierre Viansson-Ponté), in

Beauvoir devient donc avec le temps beaucoup plus perméable aux interprétations psychanalytiques, cela est vérifiable dans les écrits autobiographiques, notamment dans l'analyse des rapports mère / fille. C'est très net dans *Tout compte fait*, où elle affirme que l'enfance est primordiale dans le destin d'un individu. Elle s'appuie sur les études des pédiatres contemporains qui insistent sur l'importance des deux premières années dans la formation de l'individu. Elle y récapitule d'ailleurs son enfance, en insistant sur le fait qu'elle a constitué incontestablement un bon départ. A la fin de sa vie, elle avoue franchement cet intérêt, notamment en 1976, lors d'un entretien avec Alice Schwarzer : « Et puis, il y a autre chose que j'aimerais beaucoup faire si j'avais aujourd'hui 30 ou 40 ans : c'est un travail sur la psychanalyse. Pas en repartant de Freud, mais en retraçant le chemin d'un point de vue féministe : selon le regard d'une femme et non celui d'un homme. Je ne le ferai pas. Je n'ai pas assez de temps devant moi. Ce sera le travail d'autres femmes. »[1] Beauvoir, au fil de ses écrits, se rapproche donc constamment de la psychanalyse. On peut se demander alors si, là encore, elle n'a pas été entravée par l'existentialisme, qu'elle voulait à tout prix utiliser pour expliquer la condition féminine. Nous avons vu qu'elle l'avait quelque peu « forcé » dans *Le Deuxième Sexe*, il l'a peut-être aussi empêchée d'exploiter toutes les clés que la psychanalyse aurait pu lui apporter pour éclairer son destin d'écrivain.

Beauvoir est donc la figure féminine centrale des écrits autobiographiques, celle autour de laquelle s'orchestre le portrait de toutes les autres. Pour la cerner, nous allons reprendre les critères principaux utilisés pour décrire les autres figures féminines, et montrer ce qu'est devenue « la jeune fille rangée ». L'étude de ses vingt premières années révèle une enfance heureuse, suivie d'une adolescence marquée par un conflit classique avec ses parents, mais conflit qui se généralise au milieu dont elle est issue pour donner naissance à une intellectuelle antibourgeoise. Le choix d'être écrivain conditionne par ailleurs sa vie adulte : c'est autour de cette vocation que s'articulent son refus du mariage, de la maternité et de la famille. Enfin, ses

---

*Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 583.

[1] SCHWARZER, Alice, *op. cit.*, p. 94.

rapports amoureux avec les hommes révèlent son constant souci d'innover en matière de rapports humains.

## 3.1. De l'enfant à la jeune intellectuelle antibourgeoise

La période concernée ici est racontée principalement dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, qui couvrent les vingt et unes premières années de la vie de Beauvoir. Elle revient cependant sur ces années dans d'autres volumes, dans *Tout compte fait* notamment. Le premier volume autobiographique est donc celui où l'écart est le plus grand entre le moment de l'écriture et la période racontée : le temps et la mémoire sont à l'œuvre, ainsi que le travail d'écriture pour former ou déformer le regard de l'écrivain adulte sur son enfance. Son titre, bien que simple en apparence, est déjà ambigu. Beauvoir ne l'a d'ailleurs guère commenté, alors qu'elle l'a fait plus largement pour les autres volumes et surtout pour ses romans. Eliane Lecarme-Tabone voit déjà dans ce titre une référence implicite au roman de Tristan Bernard intitulé *Mémoires d'un jeune homme rangé* paru en 1899, livre qui faisait partie de la bibliothèque paternelle : « L'allusion relèverait alors de la connivence par antiphrase, procédé déjà mis en œuvre par la jeune femme lorsqu'elle choisit d'intituler le premier ouvrage qu'elle présente aux éditeurs "Primauté du spirituel", par référence ironique au livre de J. Maritain. Le jeune et timide héros de Tristan Bernard suit, en effet, un itinéraire inverse de celui de Simone de Beauvoir, dans la mesure où toute son ambition consiste à s'adapter au modèle bourgeois de l'homme marié, à l'intérieur d'une famille tribale dominée par les intérêts économiques. Il est vrai que l'auteur propose aussi une vision satirique du milieu décrit. »[1] Une autre référence peut être évoquée : la comtesse de Ségur dont Beauvoir avait lu les livres. « Petite fille modèle » relève en effet du même champ sémantique que « jeune fille rangée ». Mais ce qui est plus intéressant dans ce titre, c'est le complément du nom « Mémoires ». Il n'est pas constitué du nom de l'auteur, comme on pourrait s'y attendre. Or, ceci annoncerait plutôt un roman, une autobiographie apocryphe ou des

[1] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 48.

souvenirs limités à l'expérience de l'auteur, comme l'explique Eliane Lecarme-Tabone :

> L'article indéfini insiste, en effet, sur la portée générale de l'histoire racontée. "Jeune fille" s'oppose à "jeune homme" et met en évidence l'appartenance au sexe féminin de la protagoniste, dimension importante de l'autobiographie. De manière condensée et un peu elliptique, ce titre annonce également la durée couverte par l'histoire : celle d'une enfance et d'une adolescence. "Jeune fille", de plus, à cette époque et dans ce milieu, s'oppose aussi à "femme mariée" et comporte des connotations morales, sociales et sexuelles. Il y a des "vraies jeunes filles" et d'autres qui ne le sont plus, alors même que le mariage ne les a pas encore sacrées "femmes". La jeune fille c'est donc l'individu de sexe féminin qui est encore vierge. L'histoire de Simone s'arrête bien, en effet, au moment de la rencontre avec Sartre et du début de leur liaison, en août 1929. L'adjectif "rangée", enfin, suggère une idée de conformité à l'ordre.[1]

Faut-il donner à ce titre une valeur ironique ? Ce serait possible si l'annonce qu'il implique se révélait effectivement mensongère. Mais Beauvoir est bien une jeune fille rangée tout au long de son enfance. Le récit raconte un « dérangement » progressif qui n'a rien de spectaculaire, dans le domaine de la morale sexuelle notamment. Cependant, certains contemporains, comme François Mauriac, ont relevé l'ironie du titre. Dans son « Bloc-Notes » de *L'Express (30 octobre 1958),* il commente ce premier volume autobiographique en insistant notamment sur la perte de la foi. Il écrit à propos du titre : « *Mémoires d'une jeune fille rangée*, de Simone de Beauvoir. Que l'ironie de ce titre convient mal à un livre si grave ! »[2] S'il y a ironie pour Mauriac, c'est au regard de l'image publique de Beauvoir. Elle est marquée par l'idée de scandale, et ses positions idéologiques sont bien connues : le titre pour les contemporains sous-entend une dénonciation de l'ordre bourgeois qui forme et opprime les « jeunes filles rangées ». L'ironie, comme le souligne Eliane Lecarme-Tabone, porte donc davantage sur des valeurs que sur le personnage. La narratrice s'est-elle cependant vraiment « dérangée » ? Oui, si l'on considère son itinéraire en regard des idées dominantes et des « jeunes filles rangées » que nous avons étudiées au chapitre précédent. Cependant, Beauvoir a souvent insisté sur le fait que subsistait toujours en elle une « écolière sage » (*FCII*, 189) :

---

[1] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 49.
[2] *Ibidem*, p. 241.

> J'étais au départ informe mais non multiple. Ce qui me frappe, au contraire, c'est comment la petite fille de trois ans se survit, assagie, dans celle de dix ans, celle-ci dans la jeune fille de vingt ans, et ainsi de suite. Certes, sur beaucoup de points les circonstances m'ont amenée à évoluer. Mais je me reconnais à travers tous mes changements. (*TCF*, p. 46-47)

Le titre du premier volume autobiographique est donc ambigu car il permet une double référence à la jeune fille qu'elle a été et à celle qui survit en elle. Toril Moi, dans l'essai qu'elle a consacré à Simone de Beauvoir, tente de définir le point de vue général adopté dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « En bref, on pourrait dire que Beauvoir se pose comme une narratrice plutôt ironique et une observatrice amusée de son enfance religieuse et dévote, et comme une chroniqueuse plutôt bienveillante à l'égard de l'adolescente opprimée et rebelle qu'elle était. »[1] On voit que Toril Moi ne tranche pas franchement en faveur de l'ironie à travers l'adverbe « plutôt ». C'est donc un regard d'adulte mi-ironique mi-grave que Beauvoir porte sur son enfance et son adolescence.

### 3.1.1. La révolte

Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Beauvoir assouvit son désir longtemps refoulé de raconter son enfance et son adolescence. Désir qui perdurera, puisqu'elle en donnera encore un récit condensé d'une trentaine de pages, dans *Tout compte fait*. Entre les deux versions, on trouve des échos : l'enfance est la « clé de toute existence », et la sienne a été incontestablement celle d'une enfant privilégiée et aimée. Elle y évoque ses colères d'enfant, puis son assagissement, avant de devenir une adolescente révoltée. Enfin, la notion de liberté y tient une grande place, surtout dans le second récit. Jacques Deguy fait remarquer que Beauvoir dans *Tout compte fait* semble appliquer la méthode de la psychanalyse existentielle, développée par Sartre : elle se donnait pour but de cerner « le projet originel » que le sujet manifeste dans l'ensemble de ses conduites par un processus de symbolisation constant mais non explicable par le déterminisme d'un inconscient refusé[2]. Dans cette perspective,

---

[1] *Simone de Beauvoir, Conflits d'une intellectuelle, op. cit.*, p. 43-44.

[2] « Le *principe* de cette psychanalyse est que l'homme est une totalité et non une collection ; qu'en conséquence, il s'exprime tout entier dans la plus insignifiante et la plus superficielle de ses conduites - autrement dit - qu'il n'est pas un goût, un tic, un acte humain qui ne soit révélateur. [...]

le sens d'un acte ne s'explique pas par une cause antérieure, mais par le but qu'il se propose, qui est en quelque sorte, en avant de lui. Ainsi, le sens de l'acte ne peut apparaître « qu'en épousant le point de vue de son auteur pour apercevoir la fin qu'il visait. »[1] Il s'agit donc bien pour la psychanalyse existentielle, de « mettre au jour "le choix originel" qui donne sens à toutes les conduites particulières d'un individu. »[2] Nous nous servirons donc de ces deux récits d'enfance et d'adolescence pour cerner la figure de Simone dans ses vingt premières années, figure qui est organisée autour du projet d'être écrivain.

L'enfance de Beauvoir est à beaucoup d'égard celle d'« une jeune fille rangée ». Mais elle insiste surtout d'abord sur le fait qu'elle a eu une enfance heureuse qui a constitué pour elle un atout pour l'avenir. Elle est née dans un milieu socialement privilégié et elle présente sa naissance comme un événement ordinaire dans le destin de ses parents :

> Je pars du fait que je suis née de Georges et Françoise de Beauvoir le 9 janvier 1908. Vu du dehors, ce fait, d'une singularité pour moi vertigineuse, est tout à fait banal. En se mariant, elle a vingt ans, lui a trente ans, en ayant un an plus tard un enfant, deux jeunes bourgeois se conformaient aux mœurs de leur milieu et de leur temps. L'être de cet enfant était d'avance donné : français, bourgeois, catholique ; seul le sexe était imprévu. Etant donné la situation aisée de mes parents, il était très probable que je ne mourrais pas prématurément et que je serais dotée d'une bonne santé ; un avenir défini m'attendait : des soins attentifs, une famille, proche et lointaine, une nourrice, Louise, l'appartement de Paris, le Limousin et presque certainement la venue d'un second enfant. (*TCF*, 13-14)

Ainsi d'emblée, sa naissance lui garantit plus d'avantages qu'à une fille de paysans ou d'ouvriers. Beauvoir évoque une autre chance, qu'elle ne peut pas précisément définir, mais qui concerne la façon dont s'est déroulée sa « toute petite enfance » :

> J'ignore comment j'ai été sevrée, comment j'ai été initiée à la propreté et comment j'ai réagi. Mais ma mère était jeune, gaie, et fière d'avoir réussi un premier enfant : elle a eu avec moi des rapports tendres et chaleureux. Une nombreuse famille s'est

---

La psychanalyse existentielle cherche à déterminer le *choix originel*. [...] c'est lui qui *choisit* l'attitude de la personne en face de la logique et des principes. » *L'Etre et le Néant*, *op. cit.*, p. 614-615.

[1] CONTAT, Michel, « Sartre : la psychanalyse existentielle », in *Freud et ses héritiers, l'aventure de la psychanalyse, Magazine Littéraire* Hors-série n° 1, 2ème trimestre 2000, p. 88.

[2] *Ibidem*, p. 89.

> empressée autour de mon berceau. Je me suis ouverte au monde avec confiance. Les adultes subissaient mes caprices avec une souriante complaisance : cela m'a convaincue de mon pouvoir sur eux. (*TCF*, 14-15)

Elle puise donc dans son enfance cette exigence qui la pousse à aller au bout de ses désirs, de ses actes, de ses pensées : « Je sais gré à premières années de m'avoir donné ces dispositions extrêmes. » Même si un « bon départ » ne suffit pas pour rendre une vie heureuse, il « incite le sujet à tirer des circonstances le meilleur parti possible ; » (*TCF*, 15) Quelques pages plus loin, elle répète : « Mon exemple montre de manière frappante combien un individu est tributaire de son enfance. La mienne m'a permis de prendre un bon départ. » (*TCF*, 47) Beauvoir fut une enfant très entourée : « A la maison, le moindre incident suscitait de vastes commentaires ; on écoutait volontiers mes histoires, on répétait mes mots. Grands-parents, oncles, tantes, cousins, une abondante famille me garantissait mon importance. » (*MJFR*, 14) Protégée, choyée, elle était une enfant très gaie. On peut certes se demander si l'autobiographe n'idéalise pas quelque peu sa petite enfance. Sans doute accentue-t-elle le contraste – dont l'effet littéraire est important - entre une petite enfance heureuse et une adolescence qui lui a laissé beaucoup d'amertume. Mais son optimisme et sa capacité à ne jamais se décourager devant un échec et à poursuivre ses projets, confortent ce « bon départ » que Beauvoir a pris dans son enfance.

Cependant quelque chose « clochait », car « des crises furieuses [la] jetaient sur le sol, violette et convulsée. » Ses colères n'étaient jamais dirigées contre un objet, mais elle refusait de céder aux mots, elle se révoltait devant l'arbitraire des ordres et des interdits auxquels elle était soumise :

> Au cœur de la loi qui m'accablait avec l'implacable rigueur des pierres, j'entrevoyais une vertigineuse absence : c'est dans ce gouffre que je m'engloutissais, la bouche déchirée de cris. M'accrochant au sol, gigotante, j'opposais mon poids de chair à l'aérienne puissance qui me tyrannisait ; je l'obligeais à se matérialiser : on m'empoignait, on m'enfermait dans le cabinet noir entre des balais et des plumeaux ; alors je pouvais me cogner des pieds et des mains à de vrais murs, au lieu de me débattre contre d'insaisissables volontés. (*MJFR*, 19)

Beauvoir a du mal à expliquer le sens de ses rages : sa « vitalité fougueuse », un extrémisme auquel elle n'a jamais tout à fait renoncé, sont en cause. Dans *Tout compte fait*, fidèle à son parti pris d'optimisme, elle considère que ces colères lui ont été salutaires et ne cherche pas à en donner une interprétation de type

psychanalytique. Or, on pourrait y déceler une concrétisation de la « pulsion d'emprise », qui désigne « une pulsion non sexuelle, qui ne s'unit que secondairement à la sexualité et dont le but est de dominer l'objet par la force ».[1] C'est l'analyse que propose Eliane Lecarme-Tabone en rassemblant sous ce concept l'extrémisme et l'impulsivité de la jeune Beauvoir. Elle élargit le sens de cette expression à une volonté de contrôle sur le monde extérieur, qui s'exprime à travers la soif de savoir, de connaître et de dominer (comme nous le verrons plus loin en étudiant les rapports de Beauvoir avec sa sœur et avec d'autres femmes). Cette notion nous semble parfaitement convenir au passage suivant concluant quelques exemples de ses rages : « Mes soubresauts, les larmes qui m'aveuglaient, brisaient le temps, effaçaient l'espace, abolissaient à la fois l'objet de mon désir et les obstacles qui m'en séparaient. Je sombrais dans la nuit de l'impuissance ; plus rien ne demeurait que ma présence nue et elle explosait en longs hurlements. » (*MJFR*, 19)

Si Beauvoir ne creuse pas davantage l'origine de ses rages, c'est aussi parce que ses parents n'y ont pas attaché une importance démesurée. Leur attitude là encore a encouragé une volonté de ne jamais se laisser « dresser » :

> Ma violence intimidait. On me grondait, on me punissait peu ; il était rare qu'on me giflât. [...] On eût peut-être facilement réussi à me mater ; mais mes parents ne prenaient pas mes fureurs au tragique. Papa, parodiant je ne sais qui, s'amusait à répéter : "Cette enfant est insociable." On disait aussi, non sans un soupçon de fierté : "Simone est têtue comme une mule." J'en pris avantage. Je faisais des caprices ; je désobéissais pour le seul plaisir de ne pas obéir. Sur les photos de famille, je tire la langue, je tourne le dos : autour de moi on rit. Ces menues victoires m'encouragèrent à ne pas considérer comme insurmontables les règles, les rites, la routine ; elles sont à la racine d'un certain optimisme qui devait survivre à tous les dressages. (*MJFR*, 21)

Ainsi, Beauvoir obtenait facilement un pardon. Elle conclut que ses colères compensaient l'arbitraire des lois, et qu'elles lui avaient évité de se morfondre en de silencieuses rancunes.

Jamais elle ne mit sérieusement en question l'autorité ; ce qui la révoltait avant tout, c'était sa condition d'enfant : « je me promis, lorsque je serais grande, de

---

[1] LAPLANCHE, Jean, PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse,* PUF, 1967, p. 364.

ne pas oublier qu'on est à cinq ans un individu complet. C'est ce que niaient les adultes lorsqu'ils me marquaient de la condescendance, et ils m'offensaient. » (*MJFR*, 20) Ainsi les conduites des adultes ne lui semblaient suspectes que dans la mesure où elles reflétaient « l'équivoque » de sa condition enfantine : « C'est contre celle-ci qu'en fait je m'insurgeais. Mais j'acceptais sans la moindre réticence les dogmes et les valeurs qui m'étaient proposés. » (*MJFR*, 22) Ainsi, malgré ses rages et ses violences, la petite Beauvoir restait une enfant « rangée ».

Vers six ou sept ans, elle abdiqua et devint calme et soumise. Elle était entrée en 1913 à cinq ans et demi au cours Désir, conformément là encore, aux jeunes filles de son milieu. Nul doute que cet événement contribua à calmer ses rages d'impuissance. Elle exultait : « L'idée d'entrer en possession d'une vie à moi m'enivrait. Jusqu'alors, j'avais grandi en marge des adultes ; désormais j'aurais mon cartable, mes livres, mes cahiers, mes tâches ; ma semaine et mes journées se découperaient selon mes propres horaires ; j'entrevoyais un avenir qui, au lieu de me séparer de moi-même, se déposerait dans ma mémoire : d'année en année je m'enrichirais, tout en demeurant fidèlement cette écolière dont je célébrais en cet instant la naissance. Je ne fus pas déçue. » (*MJFR*, 31-32) La pratique religieuse eut aussi une grande influence : « La vertu me gagnait ; plus de colères ni de caprices : on m'avait expliqué qu'il dépendait de ma sagesse et de ma piété que Dieu sauvât la France. » (*MJFR*, 42) Ainsi, pour quelques années, Simone devint une enfant docile :

> Je m'étais définitivement métamorphosée en enfant sage. Les premiers temps, j'avais composé mon personnage ; il m'avait valu tant de louanges, et dont j'avais tiré de si grandes satisfactions que j'avais fini par m'identifier à lui : il devint ma seule vérité. [...] En cas de conflit, j'étais capable à présent d'interroger, de discuter. On se bornait souvent à me répondre : "Ça ne se fait pas. Quand j'ai dit non, c'est non." Même alors, je ne me jugeais plus opprimée. Je m'étais convaincue que mes parents ne cherchaient que mon bien. Et puis c'était cette volonté de Dieu qui s'exprimait par leur bouche : il m'avait créée, il était mort pour moi, il avait droit à une absolue soumission. Je sentais sur mes épaules le joug rassurant de la nécessité. Ainsi abdiquai-je l'indépendance que ma petite enfance avait tenté de sauvegarder. Pendant plusieurs années, je me fis le docile reflet de mes parents. (*MJFR*, 44-45)

Avant d'envisager la crise de l'adolescence, crise classique certes, mais qu'un tempérament hors du commun rendit décisive, il est utile ici d'observer les relations de Beauvoir avec son père, présent principalement dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Beauvoir nous y invite indirectement à travers quelques analyses où elle

suggère que les femmes qui deviennent écrivains ou qui s'émancipent, ont eu la chance d'avoir un père relativement présent dans leur enfance. Lors d'une conférence au Japon en 1966 sur la femme et la création, elle a dit : « En examinant un certain nombre de cas, une chose m'a frappée : la plupart des femmes qui ont eu la vocation d'écrivain, l'identification à leur mère leur a été épargnée ; du moins elles ont eu un père qui était ambitieux pour elles et qui les a poussées à le devenir. »[1] Elle donne alors l'exemple de Virginia Woolf qui toute petite a été traitée comme un garçon par son père, qui par la suite l'a toujours encouragée à écrire. Son propre cas, elle l'avait peut-être d'ailleurs en tête en écrivant ces lignes, confirme son hypothèse : son père a joué un rôle essentiel dans sa formation littéraire et dans l'image qu'elle avait d'elle-même. Il disait volontiers : « "Simone a un cerveau d'homme. Simone est un homme." » (*MJFR*, 169), et même si par ailleurs on la traitait en fille, ce jugement restera à jamais gravé en elle, source peut-être de complexe, mais surtout de l'assurance d'être intégrée à un univers masculin.

Son père était un bourgeois très cultivé : enfant, il brillait tout particulièrement en latin et en littérature. Il se lança dans des études de Droit, mais si les convenances ne le lui avaient pas interdit, il serait entré au Conservatoire : « Ce n'était pas une boutade : rien dans sa vie ne fut plus authentique que son amour pour le théâtre. Etudiant, il découvrit avec jubilation la littérature qui plaisait à son temps ; [...] Mais il connaissait des joies encore plus vives lorsqu'il s'asseyait au parterre de la Comédie-Française ou des Variétés. Il assistait à tous les spectacles ; [...] A cette époque, on jouait beaucoup la comédie dans les salons : il prit des leçons de diction, étudia l'art du maquillage et s'affilia à des troupes d'amateurs. » (*MJFR*, 47) Ainsi, n'exerçant que mollement son métier d'avocat, il était surtout acteur et homme du monde : il était charmeur, causeur, et se plaisait en société. Tous les ans, en été, il se produisait à Divonnes-les-Bains dans une compagnie amateur. Il fit même jouer sa jeune épouse, dont la beauté compensait l'inexpérience. Tous ses loisirs étaient consacrés au théâtre. Ainsi, Beauvoir était fascinée par sa gaieté et son « bagou », elle admirait son bon sens, son intelligence et sa culture. Il s'occupe de plus en plus

[1] « La femme et la création », in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 468.

d'elle au fur et à mesure qu'elle grandit, surveille son orthographe et surtout forge sa culture littéraire. Il avait constitué sur un carnet une petite anthologie : « un *Evangile* de Coppée, *Le Pantin de la petite Jeanne* de Banville, *Hélas ! si j'avais su !* d'Hégésippe Moreau, et quelques autres poèmes. » Il lui apprit à les réciter. Il lui lut à haute voix les classiques, « *Ruy Blas*, *Hernani*, les pièces de Rostand, *l'Histoire de la Littérature française* de Lanson, et les comédies de Labiche. » (*MJFR*, 52)

Beauvoir n'était pas intimidée par son père, mais elle n'essayait pas de franchir la distance qui les séparait. Ainsi, elle n'aurait jamais abordé avec lui certains sujets : « je n'étais pour lui ni un corps, ni une âme, mais un esprit. » (*MJFR*, 52) Leurs rapports se situaient « dans une sphère limpide où ne pouvait se produire aucun heurt. » Se haussant jusqu'à lui, elle avait la fierté de se sentir une grande personne. Mais quand elle retombait au niveau ordinaire, c'est de sa mère qu'elle dépendait, celle-ci veillant sur « sa vie organique et sa formation morale. » Ainsi, père et mère assument des rôles très complémentaires à l'égard de Simone :

> Mon père me traitait comme une personne achevée ; ma mère prenait soin de l'enfant que j'étais. Elle me manifestait plus d'indulgence que lui : elle trouvait naturel de m'entendre bêtifier alors qu'il s'en agaçait ; [...] ma mère m'assurait par sa tendresse une totale justification. Les éloges les plus flatteurs étaient ceux que me décernait mon père ; mais, s'il récriminait parce que j'avais mis du désordre dans son bureau, ou s'il s'exclamait : "Ces enfants sont stupides !" je prenais à la légère des paroles auxquelles visiblement il attachait peu de poids ; en revanche, tout reproche de ma mère, le moindre de ses froncements de sourcils, mettait en jeu ma sécurité : privée de son approbation, je ne me sentais plus le droit d'exister. (*MJFR*, 55-56)

Son père eut sans doute aussi une influence dans son rapport à la religion. Il n'était pas croyant : Beauvoir vécut donc entre une mère dévote et un père athée, contradiction dont l'intellectuelle tira profit.

Le couple de ses parents lui offre une image de bonheur qui conforte son assurance dans l'avenir et confirme que son enfance a été heureuse. Elle considère leur foyer exemplaire ; elle est enchantée d'avoir une sœur. Seul un domaine aurait pu introduire le doute : l'argent. Ses parents n'étaient pas riches ; mais là encore elle en tire avantage : « Toute mon éducation m'assurait que la vertu et la culture comptent plus que la fortune : mes goûts me portaient à le croire ; j'acceptais donc avec sérénité la modestie de notre condition. » (*MJFR*, 67) Fidèle à son parti pris d'optimisme, elle se convainquit même qu'elle était enviable. Les miséreux étaient

exclus, et les milliardaires étaient séparés du monde véritable : « Quant à moi, je croyais avoir accès aux plus hautes comme aux plus basses sphères de la société ; en vérité les premières m'étaient fermées, et j'étais coupée radicalement des secondes. » (*MJFR*, 67)

A cette période heureuse, succéda une période de malaise et d'angoisse qui fut suivie de la traditionnelle crise d'adolescence. L'antagonisme moral de ses parents vouait Beauvoir à la contestation, comme elle l'explique dans *Tout compte fait* : « Je compte parmi mes chances que les divergences morales de mes parents m'aient acculée à la contestation. Je me suis résolue à ne plus relever que de moi. Je me suis délivrée de certains tabous. » (*TCF*, 24) La crise fut donc particulièrement aiguë.

Un malaise se fait déjà sentir alors qu'elle a huit ans. Beauvoir juge ainsi cette période avec le recul autobiographique : « Ainsi, l'image que je retrouve de moi aux environs de l'âge de raison est celle d'une petite fille rangée, heureuse, passablement arrogante. Deux ou trois souvenirs démentent ce portrait et me font supposer qu'il eût suffi de peu de choses pour ébranler mon assurance. » (*MJFR*, 85-86) Elle se sent notamment tout à coup malingre, laide, gauche et craintive. La peur de grandir commence à la troubler. Beauvoir est alors la proie de crises d'angoisses devant l'avenir et devant la mort :

> Je regardais le fauteuil de maman et je pensais : "Je ne pourrai plus m'asseoir sur ses genoux." Soudain l'avenir existait ; il me changerait en une autre qui dirait moi et ne serait plus moi. J'ai pressenti tous les sevrages, les reniements, les abandons et la succession de mes morts. (*MJFR*, 13)

A cette peur de l'avenir s'ajoute à l'adolescence un conflit sérieux et classique avec ses parents. Beauvoir remet d'abord en cause les professeurs du cours Désir, dont elle découvre la « bêtise ». Sa sœur Hélène, plus frondeuse, avait fondé avec une amie *L'Echo du cours Désir* ; Zaza fournissait la pâte à polycopier, Beauvoir y collaborait quelquefois, et elles rédigeaient de « sanglants pamphlets ». Ces « demoiselles », - ainsi nommait-on les professeurs -, les sermonnaient, leur mère s'inquiétait un peu, mais comme leur père en riait, elles passèrent outre. Il ne vint jamais à l'idée de Beauvoir d'accorder une signification morale à ces incartades :

> [...] ces demoiselles ne détenaient plus les clefs du bien et du mal du moment que j'avais découvert qu'elles étaient bêtes. [...] Les sermons onctueux, les rabâchages solennels, les grands mots, les simagrées, c'était de la bêtise ; il était bête d'attacher de l'importance à des broutilles, de s'entêter dans les usages et les coutumes, de préférer les lieux communs, les préjugés, à des évidences. Le comble de la bêtise, c'était de croire que nous gobions ces vertueux mensonges qu'on nous débitait. La bêtise nous faisait rire, c'était un de nos grands sujets de divertissement ; mais elle avait aussi quelque chose d'effrayant. Si elle l'avait emporté, nous n'aurions plus eu le droit de penser, de nous moquer, d'éprouver de vrais désirs, de vrais plaisirs. Il fallait la combattre ou renoncer à vivre. (*MJFR*, 171-172)

Perdant peu à peu la sécurité de l'enfance, elle s'aperçoit qu'en échange elle n'a rien gagné. L'autorité de ses parents n'a pas fléchi : elle la supporte d'autant moins que son esprit critique s'éveille. Visites, déjeuners de famille, elle ne voit pas l'utilité de toutes ces corvées mondaines que ses parents jugent obligatoires. La sollicitude de sa mère, ainsi que ses décisions arbitraires lui pèsent. Sa passion pour son père n'a cessé de grandir. Elle aspire à avoir des rapports plus personnels avec lui. Elle aime tout particulièrement qu'il l'emmène seule avec lui à la Comédie française : « Mais cet après-midi, ce qui me transporta, ce fut moins la représentation que mon tête-à-tête avec mon père ; assister, seule avec lui, à un spectacle qu'il avait choisi pour moi, cela créait entre nous une telle complicité que, pendant quelques heures, j'eus l'impression grisante qu'il n'appartenait qu'à moi. » (*MJFR*, 98) Jusque là, rien de plus classique pour une jeune fille qui traverse le complexe d'Œdipe, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Mais ces rapports vont s'altérer. Cela commence à la période de la puberté : lorsqu'elle eut ses règles, elle fut choquée que sa mère en avertisse son père : « J'avais imaginé que la confrérie féminine dissimulait soigneusement aux hommes cette tare secrète. En face de mon père, je me croyais un pur esprit : j'eus horreur qu'il me considérât soudain comme un organisme. Je me sentis à jamais déchue. » (*MJFR*, 141) Le dernier terme est terrible : elle semble du même coup avoir perdu toute l'estime de son père. L'attitude de celui-ci la conforte : « Pendant des années, il ne m'avait décerné que des éloges. Lorsque j'entrai dans l'âge ingrat, je le déçus : il appréciait chez les femmes l'élégance, la beauté. Non seulement il ne me cacha pas son désappointement, mais il marqua plus d'intérêt qu'autrefois à ma sœur, qui restait une jolie enfant. » (*MJFR*, 149)

Mais, c'est surtout quand, à dix-huit, elle semble s'orienter vers l'enseignement, que leurs relations se dégradent. Lui qui l'avait encouragée à étudier, semble fâché de la voir prendre cette voie, et de ne pas sacrifier à la vie mondaine des jeunes filles rangées de son milieu :

> Je ne me rendais évidemment pas compte de la contradiction qui divisait mon père : mais je réalisais vite celle de ma propre situation. Je me conformais très exactement à ses volontés : et il en paraissait fâché ; il m'avait vouée à l'étude, et me reprochait d'avoir tout le temps le nez dans mes livres. On aurait cru, à voir sa morosité, que je m'étais engagée contre son gré dans cette voie qu'il avait en vérité choisie pour moi. Je me demandais de quoi j'étais coupable ; je me sentais mal à l'aise dans ma peau et j'avais la rancune au cœur. (*MJFR*, 248-249)

La rupture s'opère, et Beauvoir va exagérer chez elle ce qui déplaît à ses parents. Etudiante, elle emploie minutieusement son temps et néglige son apparence : « Je dormis moins ; je faisais ma toilette à la diable ; plus question de me regarder dans les glaces : c'est à peine si je me lavais les dents ; je ne me nettoyais jamais les ongles. » (*MJFR*, 252) Lisant à table, refusant d'aller au salon lorsque sa mère recevait, sa famille et ses proches s'étonnent de son débraillé et de son impolitesse : « je passai bientôt pour une espèce de monstre. » (*MJFR*, 252) Pourquoi une telle attitude ?

> Sans aucun doute ce fut en grande partie par ressentiment que j'adoptai cette attitude ; mes parents ne me trouvaient pas à leur goût : je me rendis franchement odieuse. Ma mère m'habillait mal et mon père me reprochait d'être mal habillée : je devins une souillon. Ils ne cherchaient pas à me comprendre : je m'enfonçai dans le silence et dans la manie, je me défendais contre l'ennui. J'étais mal douée pour la résignation ; en poussant au paroxysme l'austérité qui était mon lot, j'en fis une vocation ; sevrée de plaisirs, je choisis l'ascèse ; (*MJFR*, 252)

Plutôt que de parler et de donner ainsi prise à la critique, Beauvoir opte pour le silence, ce qui irrite ses parents. Le conflit éclate et Beauvoir se sent en exil au sein de sa propre famille. On retrouve là une des caractéristiques communes aux figures féminines « non-rangées ». Comme personne alors ne l'admettait telle qu'elle était, elle décida de s'aimer assez pour compenser cet abandon : « [...] je n'existais que par moi, et pour moi. Je me félicitai d'un exil qui m'avait chassée vers de si hautes joies ; je méprisai ceux qui les ignoraient et je m'étonnai d'avoir pu si longtemps vivre sans elles. » (*MJFR*, 264-265) Cet exil s'accompagne d'un sentiment de supériorité, (présent aussi chez les figures féminines « non-rangées ») : « Depuis mon enfance, je

m'étais toujours montrée entière, extrême et j'en tirais fierté. Les autres s'arrêtaient à mi-chemin de la foi ou du scepticisme, de leurs désirs, de leurs projets : je méprisais leur tiédeur. » (*MJFR*, 300) Isolée, se sentant différente, Beauvoir voit alterner des périodes de doute et de réassurance.

L'autobiographie donne donc l'image d'une enfant heureuse et chaleureusement entourée. Mais le conflit qui opposa la jeune Beauvoir à ses parents dès l'adolescence, et surtout après le baccalauréat, dépasse, comme on le verra, le conflit classique : elle ne se « rangera » pas, bien au contraire. Cette enfant existe aussi à travers son corps, élément fondamental de sa prise sur le monde.

### 3.1.2. Mon corps

Dans ce domaine, Beauvoir est bien « une jeune fille rangée » : elle reçoit une éducation très prude et pétrie de morale chrétienne, comme la plupart des jeunes filles de son milieu et de son époque. Ce qui nous intéresse ici, c'est la façon dont Beauvoir décrit cette éducation et comment elle analyse la perception qu'elle a eu de son corps dans son enfance et son adolescence. On relèvera un certain nombre d'ambiguïtés qui étaient déjà présentes dans *Le Deuxième sexe*, et qui montrent que Beauvoir, tout en ayant analysé avec lucidité et pertinence la condition des femmes, n'en a pas moins subi certains aspects.

Dans son essai, elle a exposé d'abord un certain nombre de données biologiques. Elle a démontré que ces données ne constituaient pas un destin figé et qu'elles ne suffisaient pas à établir une hiérarchie entre les sexes. Cependant, comme l'ont remarqué plusieurs critiques, Beauvoir ne parvient pas toujours à dépasser ce déterminisme biologique. Elle recense tellement de « handicaps » biologiques chez la femme, qu'on n'est pas sûr qu'elle nie vraiment l'élément biologique :

> C'est la conclusion frappante de cet examen : elle est de toutes les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée, et celle qui refuse le plus violemment cette aliénation ; en aucune l'asservissement de l'organisme à la fonction reproductrice n'est plus impérieux ni plus difficilement accepté : crise de la puberté et de la ménopause, "malédiction" mensuelle, grossesse longue et souvent difficile, accouchement douloureux et parfois dangereux, maladies, accidents sont caractéristiques de la femelle humaine : on dirait que son destin se fait d'autant plus lourd qu'elle se rebelle davantage contre lui en s'affirmant comme individu. Si on la compare au mâle celui-ci apparaît comme infiniment privilégié : sa vie génitale ne contrarie pas son existence personnelle ; elle se déroule de manière continue, sans

> crise et généralement sans accident. [...] Ces données biologiques sont d'une extrême importance : elles jouent dans l'histoire de la femme un rôle de premier plan, elles sont un élément essentiel de sa situation : [...] Car le corps étant l'instrument de notre prise sur le monde, le monde se présente tout autrement selon qu'il est appréhendé d'une manière ou d'une autre. (*DSI*, 70-71)

Sylvie Chaperon dans son essai *Les Années Beauvoir, 1945-1970*, remarque que Beauvoir, tout en niant une logique naturaliste (qui consisterait à expliquer la femme à partir de sa nature), y revient toujours. Ces descriptions montrent que cette même nature a été bien injuste et a doté de façon très inégale les hommes de privilèges, les femmes de handicaps. Les premiers peuvent s'affirmer seuls comme sujets souverains, alors que les femmes restent en retrait car enfanter, allaiter ne sont pas des activités dans lesquelles un projet est engagé. La femme, « rongée par l'espèce », semble donc devoir d'abord lutter contre son propre corps, contre les données de la biologie, pour accéder à la liberté.

De même, Beauvoir refuse l'interprétation freudienne de l'envie du pénis[1], mais Sylvie Chaperon fait remarquer que celle qu'elle lui substitue lui ressemble étrangement. Elle part d'un fait existentiel : l'angoisse de la liberté conduit le sujet à se rechercher dans les choses, ce qui est une manière de se fuir. Le pénis est propre à jouer pour le petit garçon ce rôle de double, car il est pour lui un objet étranger en même temps qu'il est lui-même :

> Ainsi il est constant que le phallus incarne charnellement la transcendance ; [...] Privée de cet *alter ego* la petite fille ne s'aliène pas dans une chose saisissable, ne se récupère pas : par là, elle est conduite à se faire tout entière objet, à se poser comme l'Autre ; la question de savoir si elle s'est ou non comparée aux garçons est secondaire ; l'important c'est que même non connue par elle, l'absence du pénis l'empêche de se rendre présente à elle-même en tant que sexe ; (*DSI*, 90-91)

Beauvoir précise certes que ces constantes ne définissent pas un destin, car le phallus prend tant de valeur parce qu'il symbolise une souveraineté qui se réalise dans d'autres domaines. Mais l'on retient que « Simone de Beauvoir ne se dégage donc pas entièrement de la "valorisation préalable" de la génitalité masculine qu'elle

[1] Cf. en 2.1.2., p. 142.

reproche à Freud. »[1] Cette critique est formulée aussi par Toril Moi : « puisqu'elle ne peut concevoir de projet existentiel qu'actif, linéaire et phallique, elle en vient à voir les vertus du libre projet se refléter dans le mouvement du pénis. »[2]

Beauvoir est aussi hésitante à propos des rapports sexuels ; dans la sexualité, elle accepte la passivité féminine comme allant de soi[3] :

> Dès l'enfance, les notions de supérieur et d'inférieur sont des plus importantes : grimper aux arbres est un acte prestigieux ; le ciel est au-dessus de la terre, l'enfer dessous ; tomber, descendre c'est déchoir, et monter s'exalter ; dans la lutte, la victoire appartient à qui fait toucher les épaules à son adversaire ; or, la femme est couchée sur le lit dans l'attitude de la défaite ; c'est pire encore si l'homme la chevauche comme une bête asservie aux rênes et au mors. En tout cas, elle se sent passive : elle *est* caressée, pénétrée, elle subit le coït tandis que l'homme se dépense activement. [...] Elle se sent instrument : toute la liberté est dans l'autre. [...] Il *prend* son plaisir avec elle ; il lui en *donne* ; les mots mêmes n'impliquent pas la réciprocité. La femme est imbue des représentations collectives qui donnent au rut masculin un caractère glorieux, et qui font du trouble féminin une abdication honteuse : son expérience intime confirme cette asymétrie. (*DS II*, 166)

Certes, Beauvoir refuse de voir dans cette passivité une fatalité. La réciprocité est possible, nous le verrons plus loin, mais elle suppose que chacun puisse s'engager dans la relation comme sujet : la situation de la femme ne l'y prédispose pas, « les conditions dans lesquelles se déroule la vie sexuelle de la femme dépendent non seulement de ces données, mais de tout l'ensemble de sa situation sociale et économique. » (*DSII*, 190) Ainsi, malgré ce refus de la fatalité, Sylvie Chaperon remarque que la pensée de Beauvoir n'est pas tout à fait dégagée du déterminisme biologique.

Cette réduction de certains aspects des femmes trouve son corollaire dans la survalorisation du masculin : chez Beauvoir, le masculin est la référence, le neutre. La féminité semble artificielle, le masculin lui, est authentique, et pour la femme s'affranchir, c'est s'assimiler aux hommes : cet aspect de la pensée de Beauvoir a été remis en question par les féministes dans les années 70. La simple description des

---

[1] *Les années Beauvoir, 1945-1970, op. cit.,* p. 157.

[2] *Simone de Beauvoir, Conflits d'une intellectuelle, op. cit.,* p. 260.

[3] Eva Gothlin est d'accord avec certaines analyses qui montrent que « Beauvoir reproduit le dénigrement patriarcal de la sexualité féminine et la glorification de la sexualité mâle. » (*Sexe et Existence, op. cit.,* p. 254).

organes génitaux dans *Le Deuxième sexe* est éloquente : « Le sexe de l'homme est propre et simple comme un doigt ; il s'exhibe avec innocence, souvent les garçons l'ont montré à leurs camarades dans l'orgueil et le défi ; le sexe féminin est mystérieux pour la femme elle-même, caché, tourmenté, muqueux, humide ; il saigne chaque mois, il est parfois souillé d'humeurs, il a une vie secrète et dangereuse. » (*DSII,* 166) Dans la suite du passage, les images sont de plus en plus marquées par le dégoût : « Le rut féminin, c'est la molle palpitation d'un coquillage ; tandis que l'homme a de l'impétuosité, la femme n'a que de l'impatience ; son attente peut aussi devenir ardente sans cesser d'être passive ; l'homme fond sur sa proie comme l'aigle et le milan ; elle guette comme la plante carnivore, le marécage où insectes et enfants s'enlisent ; elle est succion, ventouse, humeuse, elle est poix et glu, un appel immobile, insinuant et visqueux : du moins est-ce ainsi que sourdement elle se sent. » (*DSII,* 167) Les termes utilisés pour décrire le sexe masculin sont tous connotés favorablement. En revanche, la description du sexe féminin est proprement affreuse, car elle est centrée sur le mou, l'inquiétant et le sale (« souillé », « marécage »... ) Beauvoir exprime ici un dégoût profond et anormal[1].

Comment expliquer ce dégoût du sexe féminin ? Elisabeth Badinter, interrogée par Catherine Rodgers, dans le cadre de son étude sur l'héritage que constitue *Le Deuxième Sexe*, tente de comprendre ces pages, qui ressemblent fort aux textes misogynes venant des hommes ; on analyse ces derniers comme la peur panique à l'égard du sexe féminin. Qu'en est-il pour Beauvoir ? Avait-elle peur du sexe féminin ?

> Ce qui est problématique, c'est que ce sexe qu'elle décrit avec tant d'horreur ne la dégoûtait pas physiquement puisqu'elle a connu l'homosexualité. Cela ne l'a pas dégoûtée jusqu'au bout. Ce qui est étrange, c'est que cette femme qui était bisexuelle, et qui fait l'éloge de la beauté, en tous les cas de la propreté, de la simplicité du sexe

[1] Ce dégoût des organes féminins fait largement écho à *L'Etre et le Néant* où Sartre écrit : « [...] l'obscénité du sexe féminin est celle de toute chose *béante* ; c'est un *appel d'être*, comme d'ailleurs tous les trous ; en soi la femme appelle la chair étrangère qui doive la transformer en plénitude d'être par pénétration et dilution. Et inversement la femme sent sa condition comme un appel, précisément parce qu'elle est "trouée". » (p. 660)

masculin qui ne lui fait pas peur par rapport au sexe féminin, ait pu trouver des satisfactions dans une vie homosexuelle.[1]

Toril Moi rapproche ce dégoût des relations de Beauvoir avec sa mère : « Finalement, on ne peut douter que le dégoût viscéral de Beauvoir envers les organes génitaux de la femme révèle bien autre chose que sa haine du seul patriarcat : ici, sans aucun doute, plane l'image redoutable de la mère, au cœur même de l'inspiration mélodramatique de *L'Invitée*. »[2]

Ainsi, il semble bien que Beauvoir tente d'analyser le corps des femmes, « contre » elle-même, si on peut dire. Elle s'efforce de « rationaliser », d'expliquer, de comprendre, mais son aversion pour le sexe féminin s'exprime avant tout. Beauvoir hésite entre une « féminité qui serait produit de la société et celle qui relèverait dans une certaine mesure, du biologique. En accord avec la tradition philosophique dont elle est l'héritière, Beauvoir se réfère ici à la féminité comme le pôle qui est nature, objet, être-en-soi et immédiateté ; en d'autres termes le moins humain. [...] En toute logique, les descriptions phénoménologiques écrites par une femme auraient dû récuser un tel point de vue androcentré, mais nous avons vu comment Beauvoir le reproduit inconsciemment dans son œuvre. [...] Malgré la transformation que Simone de Beauvoir fait subir à l'anthropologie et l'ontologie sartriennes, certains éléments se sont glissés subrepticement dans son texte. »[3] Cette ambiguïté dans la perception du corps féminin montre aussi qu'elle n'est pas parvenue totalement à se détacher de l'éducation qu'elle avait reçue et des tabous qui l'ont nourrie. Le passage qui suit, exprime bien cette accumulation de « malédictions » ; la femme doit à la fois se défendre de l'homme qui veut la soumettre, mais doit aussi dépasser son propre conflit intérieur : « Aux tabous, aux inhibitions provenant de son éducation et de la société se superposent des refus qui ont leur source dans l'expérience érotique elle-même. » (*DSII*, 167) On comprend dès lors, que s'affranchir, pour elle et pour les femmes en général, c'est pouvoir s'assimiler aux hommes, et refuser la féminité : « La dispute durera tant que les

---

[1] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 63.
[2] *Simone de Beauvoir, Conflits d'une intellectuelle, op. cit.*, p. 278.
[3] GOTHLIN, Eva, *op. cit.*, p. 262-263.

hommes et les femmes ne se reconnaîtront pas comme des semblables, c'est-à-dire tant que se perpétuera la féminité en tant que telle ; » (*DSII*, 646-647)

Les écrits autobiographiques, les *Mémoires d'une jeune fille rangée* notamment, nous permettent de comprendre cette ambiguïté de Beauvoir, car ils décrivent précisément comment elle a perçu son corps dans son enfance et son adolescence ; et son expérience illustre magistralement ce passage de son essai :

> La femme n'est définie ni par ses hormones ni par de mystérieux instincts mais par la manière dont elle ressaisit, à travers les consciences étrangères, son corps et son rapport au monde ; l'abîme qui sépare l'adolescente de l'adolescent a été creusé de manière concertée dès les premiers temps de leur enfance ; plus tard, on ne saurait empêcher que la femme soit ce qu'elle *a été faite* et elle traînera toujours ce passé derrière elle ; (*DSII*, 655)

Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, la relation à son corps de la jeune Beauvoir apparaît d'abord favorablement dans sa manière de manger. Beauvoir est d'ailleurs influencée par la psychanalyse quand elle présente sa façon d'appréhender la nourriture. On y décèle la pulsion d'emprise que nous avons évoquée précédemment quand elle écrit : « La principale fonction de Louise et de maman, c'était de me nourrir ; leur tâche n'était pas toujours facile. Par ma bouche, le monde entrait en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains. Je ne l'acceptais pas tout entier. La fadeur des crèmes de blé vert, des bouillies d'avoine, des panades, m'arrachait des larmes ; l'onctuosité des graisses, le mystère gluant des coquillages me révoltaient ; sanglots, cris, vomissements, mes répugnances étaient si obstinées qu'on renonça à les combattre. » (*MJFR*, 11) En revanche, elle s'extasiait devant la vitrine des confiseries : « je profitai passionnément du privilège de l'enfance pour qui la beauté, le luxe, le bonheur sont des choses qui se mangent. » Le passage qui suit montre bien que manger, c'est avoir une prise sur le monde, le posséder :

> Je faisais craquer entre mes dents la carapace d'un fruit déguisé, une bulle de lumière éclatait contre mon palais avec un goût de cassis ou d'ananas : je possédais toutes les couleurs et toutes les flammes, les écharpes de gaze, les diamants, les dentelles ; je possédais toute la fête. Les paradis où coulent le lait et le miel ne m'ont jamais alléchée, mais j'enviais à Dame Tartine sa chambre à coucher en échaudé : cet univers que nous habitons, s'il était tout entier comestible, quelle prise nous aurions sur lui ! Adulte, j'aurais voulu brouter les amandiers en fleur, mordre dans les pralines du couchant. Contre le ciel de New York, les enseignes au néon semblaient des friandises géantes et je me suis sentie frustrée. (*MJFR*, 12)

Cet appétit, cette volonté de posséder le monde en l'absorbant, rejoignent les analyses freudiennes sur le stade oral du développement de l'enfant, où le but de l'alimentation est l'incorporation. Cette avidité de Beauvoir se retrouvera dans d'autres attitudes, comme la volonté de connaître et de savoir : sa soif de connaissances s'apparente à ce désir de s'approprier le monde. Le rapport à la nourriture, même s'il est conflictuel avec la mère, se révèle donc gai et source de découverte. Cette gaieté n'est pas à l'œuvre dans la perception du corps tout entier.

On remarque d'abord que son corps n'existe pas pour autrui. Pour son père, elle est un esprit, et sa mère ne lui a jamais parlé de son corps de jeune fille. Vers sept ou huit ans, Beauvoir lui parle encore avec une grande liberté et en prend pour preuve, un souvenir précis. Atteinte de scoliose, elle doit prendre des cours de gymnastique « avec un grand professeur blond » :

> En l'attendant, un après-midi, je m'exerçais à grimper à la barre fixe ; arrivée en haut, j'éprouvai une bizarre démangeaison entre les cuisses ; c'était agréable et décevant ; je recommençai ; le phénomène se répéta. "C'est drôle", dis-je à maman ; et je lui décrivis ce que j'avais ressenti. D'un air indifférent, elle parla d'autre chose, et je pensai avoir tenu de ces propos oiseux qui n'appellent pas de réponse. (*MJFR*, 56)

Sa mère se garde bien d'expliquer à sa fille son premier émoi sensuel. Le corps est de plus constamment caché :

> Je n'avais vu d'adultes qu'hermétiquement vêtus ; moi-même, en dehors de mes bains - et Louise me frictionnait alors avec une vigueur qui m'interdisait toute complaisance - on m'avait appris à ne pas regarder mon corps, à changer de linge sans me découvrir. Dans mon univers, la chair n'avait pas droit à l'existence. Pourtant, j'avais connu la douceur des bras maternels ; dans l'échancrure de certains corsages naissait un sombre sillon qui me gênait et m'attirait. Je ne fus pas assez ingénieuse pour rééditer les plaisirs entrevus au cours de gymnastique ; mais parfois, un contact duveteux contre ma peau, une main qui frôlait mon cou, me faisaient frissonner. (*MJFR*, 81)

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que son corps ne lui plaise pas. A huit ans, une remarque de sa tante au cours de gymnastique, « Elle a l'air d'un petit singe », lui fait pressentir sa laideur. Elle se sent gauche. Elle trouve les capacités de son corps limitées, alors que celles de son esprit sont sans limites. Le terme « inconvenant » est souvent prononcé ; il vise des interdits portant sur le corps, et sur celui des femmes en particulier. Une femme comme il faut, ne doit rien montrer, ou presque, de son corps. C'est la cousine Madeleine qui initie Simone et sa sœur aux

mystères du corps féminin : elle les renseigne sur la façon dont naissent les enfants et sur les règles. Simone est étonnée qu'il ne s'agisse que de cela. Pourquoi tant de mystères de la part des adultes ? Cette initiation laisse bien des questions en suspens : « Il fallait que le corps fût en soi un objet dangereux pour que toute allusion, austère ou frivole, à son existence semblât périlleuse. » ( *MJFR*, 121)

La puberté approche : son sommeil est troublé, les réveils sont très difficiles, le jour elle a des vertiges. Les transformations qui l'attendent l'effraient :

> Maman et le médecin disaient : "C'est la formation." Je détestais ce mot, et le sourd travail qui se faisait dans mon corps. J'enviais aux "grandes jeunes filles" leur liberté ; mais je répugnais à l'idée de voir mon torse se ballonner ; (*MJFR*, 139)

Quand un matin, elle découvre sa chemise tâchée de sang, « souillée » dit Beauvoir connotant par ce terme la honte et l'impureté, elle ne se souvient pas dans un premier temps des explications de Madeleine. Elle se demande de quelle « ignominieuse » maladie elle est atteinte. Elle en parle, vaguement « fautive », à sa mère. Elle est soulagée de savoir qu'elle n'est « coupable » de rien. Quand son père le soir fait allusion à son état, elle se consume de « honte », et se sent à jamais « déchue ». Devant assister aux noces de sa tante Lili, elle doit porter une nouvelle robe. Mais sa mère s'aperçoit le matin même que cette robe souligne avec trop d'indécence sa poitrine naissante. On l'enveloppe dans des bandages, « si bien que j'eus tout le jour l'impression de cacher dans mon corsage une encombrante infirmité. » Le champ lexical de la honte et de la faute montre à quel point tout ce qui se rapporte au corps est tabou et lié au péché. Cette féminité naissante se révèle même une tare.

Beauvoir a analysé dans *Le Deuxième Sexe*, cette période de transition entre la fillette et la femme, période qui suscite angoisse et souvent refus de grandir. Les règles sont présentées comme un phénomène aliénant :

> C'est dans cette période qu'elle éprouve le plus péniblement son corps comme une chose opaque aliénée ; il est la proie d'une vie têtue et étrangère qui en lui chaque mois fait et défait un berceau ; chaque mois un enfant se prépare à naître et avorte dans l'écroulement des dentelles rouges ; (*DSI*, 67)

Comparant la puberté du garçon et celle de la fillette, Beauvoir utilise ce même vocabulaire de la honte, et de la déchéance pour désigner la situation de la jeune fille, et l'on retrouve cette valorisation du masculin :

> Certes, les garçons aussi, au moment de leur puberté, ressentent leur corps comme une présence embarrassante, mais étant fiers dès l'enfance de leur virilité, c'est vers elle que, fièrement, ils transcendent le moment de leur formation ; [...] Au contraire, pour se changer en une grande personne, il faut que la fillette se confine dans les limites que lui imposera sa féminité. Le garçon admire dans ses poils naissants des promesses indéfinies ; elle demeure confondue devant le "drame brutal et clos" qui arrête son destin. De même que le pénis tire du contexte social sa valeur privilégiée, de même c'est le contexte social qui fait de la menstruation une malédiction. L'un symbolise la virilité, l'autre la féminité ; c'est parce que la féminité signifie altérité et infériorité que sa révélation est accueillie avec scandale. (*DSII*, 75)

Les échos entre l'autobiographie et l'essai sont flagrants ; les deux écrits se nourrissent l'un et l'autre à la même source : sa propre expérience. Beauvoir adolescente vit donc le rapport avec son corps dans le malaise. Il est pour elle ce « fardeau » qu'elle a décrit avec précision dans son essai sur la condition féminine : « rongé par l'espèce, saignant chaque mois, proliférant passivement, il n'est pas pour elle le pur instrument de sa prise sur le monde mais une présence opaque ; [...] il enferme des menaces : elle se sent en danger dans ses "intérieurs". [...] il est sa vérité la plus intime, mais c'est une vérité honteuse et qu'elle tient cachée. » (*DSII*, 511) Menace difficile à accepter quand on a le constant souci de posséder et de maîtriser.

Ce corps peut cependant être aussi un double merveilleux que la jeune fille contemple dans le miroir ; promesse de bonheur, elle le pare et l'exhibe. Mais on rencontre peu cette satisfaction narcissique dans les écrits autobiographiques. Beauvoir ne se décrit que très rarement, et elle n'a guère de complaisance pour son apparence. Ce sera une constante tout au long de sa vie. Dans un entretien avec Alice Schwarzer en 1976, elle explique : « Vous savez, je n'ai jamais été très narcissique et je n'ai jamais eu beaucoup de complaisance pour mon propre corps. »[1] Et effectivement, elle explique que son apparence n'a jamais été pour elle une fascination ; seul son visage suscitait chez elle quelque admiration. Et pourtant, les

[1] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, Six entretiens, op. cit.*, p. 90.

gens qui la connaissaient louaient sa beauté. Sartre la décrit ainsi : « Je la trouve belle, je l'ai toujours trouvée belle, même quand elle avait un très vilain petit chapeau sur la tête, quand j'ai fait sa connaissance. Je voulais absolument faire sa connaissance parce qu'elle était belle. »[1] De même des élèves : « Nous ne nous attendions pas au choc de sa première classe. Elle entra vêtue d'une blouse de soie lilas et d'une jupe plissée - jeune, un casque de cheveux noirs contrastant avec ses yeux clairs maquillés de bleu. Mlle de Beauvoir nous parut incroyablement éblouissante. »[2] Devant ces descriptions, on peut émettre un doute sur les protestations de Beauvoir quant à sa complaisance pour son apparence. Beauvoir était sûrement très consciente de son charme et de sa beauté, mais l'autobiographe n'a pas choisi dans ses écrits d'insister sur cette beauté : elle a pris le parti existentialiste de décrire son corps, comme l'élément de sa prise sur le monde : or, justement, dans son adolescence, cette prise sur le monde est compromise par le corps lui-même.

Est-ce que cette perception du corps va céder aussi à la remise en question générale de l'adolescence et surtout de sa vie d'étudiante ? Force est de constater que Beauvoir mit beaucoup de temps à se libérer des tabous légués par son éducation, aspect sur lequel elle insiste dans son œuvre. Affranchie sur certaines questions par sa cousine Titite, elle avait entrevu que l'amour physique pouvait être vécu avec naturel. Cependant, ceci n'avait pas suffi à abattre les tabous « dressés » autour d'elle : « Non seulement je n'avais - depuis Villiers - jamais mis les pieds sur une plage, dans une piscine, dans un gymnase, si bien que la nudité se confondait pour moi avec l'indécence ; mais dans le milieu où je vivais, jamais la franchise d'un besoin, jamais un acte violent ne déchirait le réseau des conventions et des routines. Chez les adultes policés, comment faire place à la crudité animale de l'instinct, du plaisir ? » (*MJFR*, 227)

Son corps lui échappe car elle ne parvient pas toujours à le maîtriser. Ainsi, au début de son année de philosophie, Mme Mabille persuada sa mère de l'inscrire à

---

[1] *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 20.
[2] *Ibidem*, p. 22.

un cours de danse. Perspective qui aurait pu être enthousiasmante, car elle ne savait rien faire de son corps, ni nager, ni monter à bicyclette. Mais elle se mit à détester ces cours, car elle éprouvait une sensation bizarre quand son cavalier la serrait dans ses bras. Elle rentrait hébétée « par une langueur qui n'avait pas de nom ». Elle allègue son travail pour cesser ces cours.

Elle se mêle à une bande d'étudiants, dont Jean Mallet et Blanchette Weiss :

> Mais je me sentais fort éloignée de la plupart de ces étudiants avec qui je me commettais : la liberté de leurs mœurs m'effarouchait. Théoriquement rompue à toutes les dépravations, je demeurais en fait d'une pruderie extrême. [...] Les étudiantes affranchies, et surtout celles qui avaient hélas ! de *ces* goûts, me faisaient horreur. Je m'avouais que ces réactions ne s'expliquaient que par mon éducation, mais je refusais de les combattre. Les grosses plaisanteries, les mots crus, le laisser-aller, les mauvaises manières me rebutaient. (*MJFR*, 337-338)

Elle se met alors à fréquenter les bars, à rôder boulevard Barbès, fascinée par les prostituées, émerveillée par les femmes. Accompagnée d'abord par son cousin Jacques, elle prend vite l'initiative de se rendre dans les bars seule ou avec sa sœur ou des amies. Les Equipes Sociales lui fournissaient un bon alibi pour sortir de chez elle. Ces sorties relèvent autant du défi que de la curiosité :

> J'avais fait des progrès depuis l'époque où j'hésitais à marcher dans la rue à côté d'un jeune homme : je défiais allègrement les convenances et l'autorité. L'attrait qu'avaient pour moi les bars et les dancings venait en grande partie de leur caractère illicite. Jamais ma mère n'aurait accepté d'y mettre les pieds ; mon père eût été scandalisé de m'y voir, et Pradelle affligé ; j'éprouvais une grande satisfaction à me savoir radicalement hors la loi. (*MJFR*, 378-379)

Elle se sent très à l'aise au Jockey, boulevard Montparnasse. Elle s'y assoit presque religieusement : « Les premiers temps surtout, il n'y avait pas autour de moi des gens de chair et d'os mais des allégories : l'inquiétude, la futilité, l'hébétude, le désespoir, le génie peut-être, et sûrement le vice aux multiples visages. Je restais convaincue que le péché est la place béante de Dieu[1] et je me perchais sur mon tabouret avec la ferveur qui me prostrait, enfant, aux pieds du Saint-Sacrement : je

[1] « "Le péché est la place béante de Dieu", écrivait Stanislas Fumet dans *Notre Baudelaire.* Ainsi l'immoralisme n'était pas seulement un défi à la société, il permettait d'atteindre Dieu ; » (*MJFR*, 270-271)

touchais la même présence ; le jazz avait remplacé la grande voix de l'orgue, et je guettais l'aventure comme autrefois j'attendais l'extase. » (*MJFR*, 376) Ce n'est pas sans ironie que l'autobiographe utilise des métaphores religieuses pour décrire sa passion du jazz. On retrouve cette métaphore quelques pages plus loin : « Comme le croyant au sortir d'une crise de sécheresse s'abîme dans l'odeur de l'encens et des cierges, je me retrempai dans les fumées de l'alcool et du tabac. » (*MJFR*, 407) Pour susciter l'événement extraordinaire, elle prend des attitudes provocantes et se montre capable de faire n'importe quoi : casser un verre, interpeller les habitués, se prétendre prostituée. Mais elle ne trompe personne : « "Vous n'avez pas la touche qu'il faut", me dit un boiteux aux yeux cerclés d'écaille. "Vous êtes une petite bourgeoise qui veut jouer à la bohème", conclut un homme au nez crochu qui écrivait des romans-feuilletons. » (*MJFR*, 377) Elle s'enhardit peu à peu, mais après quelques expériences où des hommes la sollicitent plus précisément, elle se montre prudente. Par moment, elle se reproche ses « bas instincts » mais elle souhaite « toute la vie » :

> J'étais à deux doigts de m'avouer la vérité : j'en avais assez d'être un pur esprit. Non que le désir me tourmentât, comme à la veille de la puberté. Mais je devinais que la violence de la chair, sa crudité, m'auraient sauvée de cette fadeur éthérée où je m'étiolais. Il n'était pas question que j'en fasse l'expérience ; autant que mes sentiments pour Jacques, mes préjugés me l'interdisaient. Je détestais de plus en plus franchement le catholicisme : voyant Lisa et Zaza se débattre contre "cette religion martyrisante" je me réjouissais de lui avoir échappé ; en fait j'en restais barbouillée ; les tabous sexuels survivaient, au point que je prétendais pouvoir devenir morphinomane ou alcoolique, mais que je ne songeais pas au libertinage. (*MJFR*, 431)

Dans ses relations à son corps, Beauvoir est bien une jeune fille rangée, et n'évoluera que tardivement.

Si la crise de son adolescence était classique, celle qui l'opposa à ses parents lorsqu'elle était étudiante le fut beaucoup moins : elle s'affranchit alors, non seulement de sa famille, mais aussi et surtout de son milieu. Cette période intense voit la naissance d'une intellectuelle antibourgeoise.

### 3.1.3. Naissance d'une intellectuelle antibourgeoise

Les jeunes filles rangées étudiées dans le chapitre précédent traversaient, pour la plupart d'entre elles, une période de doute et de remise en question, mais elles se résignaient ensuite à se conformer au destin que leur origine sociale leur réservait. Il

n'en est rien pour Beauvoir, qui rejeta son milieu délibérément. Etudiante, travaillant à la Bibliothèque Nationale, elle pense : « j'étudiais la théorie de la relativité, je me passionnais. De temps en temps, je regardais les autres lecteurs, et je me carrais avec satisfaction dans mon fauteuil : parmi ces érudits, ces savants, ces chercheurs, ces penseurs, j'étais à ma place. Je ne me sentais plus du tout rejetée par mon milieu : c'était moi qui l'avais quitté pour entrer dans cette société dont je voyais ici une réduction, où communiaient à travers les siècles tous les esprits qu'intéresse la vérité. » (*MJFR*, 396) Nous avons dans ce passage un raccourci de l'itinéraire de Beauvoir : elle a rejeté le milieu bourgeois dont elle est issue pour entrer dans celui des intellectuels.

La première étape de cette libération est le rejet de la foi et des valeurs qui l'accompagnent. Ce rejet n'est pas en soi très original, mais il est pertinent dans l'itinéraire moral et intellectuel de Beauvoir. Elle a expliqué par ailleurs que, sur ce point, les différences entre ses parents, une mère dévote, un père athée, la prédisposaient à la contestation. Beauvoir enfant se montre fervente, et accompagne sa mère dans tous les rituels religieux. Cependant, elle s'interroge assez rapidement à propos de la morale imposée par la religion ; elle trouve léger que Dieu interdise beaucoup de choses, mais ne réclame rien de positif, si ce n'est quelques pratiques qui ne modifient pas le cours des journées :

> [...] je me persuadai de plus en plus qu'il n'y avait pas place dans le monde profane pour la vie surnaturelle. Et pourtant, c'était celle-ci qui comptait : elle seule. J'eus brusquement l'évidence, un matin, qu'un chrétien convaincu de la béatitude future n'aurait pas dû accorder le moindre prix aux choses éphémères. Comment la plupart d'entre eux acceptaient-ils de demeurer dans le siècle ? Plus je réfléchissais, plus je m'en étonnais. Je conclus qu'en tout cas je ne les imiterais pas : entre l'infini et la finitude, mon choix était fait. "J'entrerai au couvent", décidai-je. (*MJFR*, 103)

Exigeante, extrémiste, elle choisit donc logiquement l'infini divin. Trouvant la morale chrétienne bien fade, elle se lance dans le mysticisme (sans que parallèlement elle juge immorales ses insolences en classe). Afin de rendre sensible à son cœur la présence divine, elle prie, médite, et vers douze ans, invente des mortifications, mais Dieu reste inaccessible :

> [...] enfermée dans les cabinets - mon seul refuge - je me frottais au sang avec une pierre ponce, je me fustigeais avec la chaînette d'or que je portais à mon cou. Ma

ferveur porta peu de fruits. [...] en fait, alors qu'intellectuellement, je m'élevais de jour en jour vers le savoir, je n'avais jamais l'impression de m'être rapprochée de Dieu. (*MJFR, 186)*

Elle se confesse auprès de l'abbé Martin : elle avoue n'avoir pas assez pensé à Dieu, pas assez prié et il répond par un sermon « d'un style élevé ». Mais un jour il prend un ton familier pour lui dire qu'on lui avait rapporté qu'elle était souvent turbulente, désobéissante ; voilà comment Beauvoir décrit sa réaction, avec un humour très anticlérical :

> Mes joues s'embrasèrent ; je regardai avec horreur l'imposteur que pendant des années j'avais pris pour le représentant de Dieu : brusquement il venait de retrousser sa soutane, découvrant ses jupons de bigote ; sa robe de prêtre n'était qu'un travesti ; elle habillait une commère qui se repaissait de ragots. Je quittai le confessionnal la tête en feu, décidée à ne jamais y remettre les pieds : désormais il m'eût paru aussi odieux de m'agenouiller devant l'abbé Martin que devant "l'épouvantail à moineaux ". Quand il m'arrivait d'apercevoir dans les couloirs de l'institut sa jupe noire, mon cœur battait, je m'enfuyais : elle m'inspirait un malaise physique, comme si la supercherie de l'abbé m'eût rendue complice d'une obscénité. (*MJFR*, 187)

Elle ne se confessa plus, et « Dieu sortit indemne de cette aventure ; mais de justesse ». Ce n'est que partie remise. L'athéisme de son père favorise le doute. Dans l'ensemble, elle constate que ce sont surtout les femmes qui vont à l'église. Elle commence à trouver paradoxal qu'elles seules détiennent la vérité dans ce domaine, alors que les hommes leur sont supérieurs. Certes les faits religieux n'étaient convaincants que pour les convaincus mais elle aurait aimé s'accrocher à « une preuve irréfutable ». Or, elle obtiendra cette preuve, mais ce sera celle que Dieu n'existe pas. Nous citons un peu longuement le passage concerné, car il permet plusieurs analyses :

> Un soir, à Meyrignac, je m'accoudai, comme tant d'autres soirs, à ma fenêtre ; une chaude odeur d'étable montait vers les glacis du ciel ; ma prière prit faiblement son essor, puis retomba. J'avais passé ma journée à manger des pommes interdites et à lire, dans un Balzac prohibé, l'étrange idylle d'un homme et d'une panthère ; avant de m'endormir, j'allais me raconter de drôles d'histoires, qui me mettraient dans de drôles d'états. "Ce sont des péchés", me dis-je. Impossible de tricher plus longtemps : la désobéissance soutenue et systématique, le mensonge, les rêveries impures n'étaient pas des conduites innocentes. Je plongeai mes mains dans la fraîcheur des lauriers-cerises, j'écoutai le glouglou de l'eau, et je compris que rien ne me ferait renoncer aux joies terrestres. "Je ne crois plus en Dieu", me dis-je sans grand étonnement. C'était une évidence : si j'avais cru en lui, je n'aurais pas consenti de gaieté de cœur à l'offenser. J'avais toujours pensé qu'au prix de l'éternité ce monde ne comptait pour rien ; il comptait, puisque je l'aimais, et c'était Dieu soudain qui ne

> faisait pas le poids : il fallait que son nom ne recouvrît plus un mirage. [...] Dès que la lumière se fit en moi, je tranchai net. [...] Le scepticisme paternel m'avait ouvert la voie ; je ne m'engageais pas en solitaire dans une aventure hasardeuse. J'éprouvai même un grand soulagement à me retrouver, affranchie de mon enfance et de mon sexe, en accord avec les libres esprits que j'admirais. [...] Et il m'était plus facile de penser un monde sans créateur qu'un créateur chargé de toutes les contradictions du monde. Mon incrédulité ne vacilla jamais. (*MJFR*, 190-191)

Pas d'accommodements avec le ciel, pas de demi-mesure, on retrouve l'extrémisme de Beauvoir, qui est une forme aussi d'honnêteté intellectuelle. Eliane Lecarme-Tabone dans son étude, qualifie cet extrait de « récit d'anti-conversion ». Elle remarque que Beauvoir utilise elle-même le terme de « conversion » : « Quant à la pratique de ma vie, ma conversion ne la modifia pas. » (*MJFR*, 192) Le terme conversion désigne le fait de passer d'une croyance considérée comme fausse à la vérité présumée. Si ce terme s'applique originairement au passage d'une religion à une autre, il peut qualifier aussi toute transformation radicale dans les croyances et s'appliquer soit à des intellectuels qui ont parcouru le chemin inverse de celui des chrétiens convertis, soit à tout autre changement de foi. Beauvoir appartient à la première catégorie. La transformation des valeurs est constamment évoquée dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, mais c'est justement à propos de la perte de la foi que Beauvoir utilise le terme de « conversion ». Il y a donc quelque provocation, voire de l'ironie, qu'un lecteur comme Mauriac n'a pas manqué de relever, car, comme l'explique Eliane Lecarme-Tabone, « son reniement relèverait plutôt de l'infidélité de celui qui a abandonné complètement la foi chrétienne. La conversion au catholicisme implique le renoncement aux choses terrestres, le passage cité ci-dessus glorifie au contraire tous les plaisirs sensuels de la nature : l'odeur d'étable qui monte "vers le glacis du ciel", alors que la prière ne fait que retomber mollement, la fraîcheur du laurier-cerise où la jeune fille plonge ses mains, le glouglou de l'eau qui parvient à ses oreilles, tout lui parle de plaisirs bien physiques : "et je compris que rien ne me ferait renoncer aux joies terrestres". Il s'agit bien dans son cas d'une conversion à rebours, que, de plus, le récit dédramatise. »[1]

[1] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 77.

Par ailleurs, les récits classiques[1] théâtralisent et dramatisent le moment de la conversion. Beauvoir théâtralise certes ce moment (lieu de l'étable, circonstances - elle a mangé des pommes et fait des lectures interdites -), mais elle s'applique surtout à banaliser ce moment, en le réduisant à l'ultime étape d'un cheminement commencé il y a longtemps : les divergences entre le père et la mère dans ce domaine ont été décisives, reléguant très tôt Dieu hors du monde, ce qui lui permettait de concilier sa foi et des attitudes immorales. Ainsi la disparition de la foi est accueillie assez mollement par la jeune Beauvoir.

Cependant, ce moment constitue un instant décisif dans l'itinéraire de Beauvoir. Il s'agit bien d'une conversion, dans la mesure où il y a passage de l'erreur à la vérité. Comme dans la conversion religieuse, la rupture avec les croyances antérieures modifie profondément sa vie : « la face de l'univers changea. » (*MJFR*, 191) De plus, cette conversion l'affranchit à la fois « de son enfance et de son sexe » : la religion est bien au yeux de Beauvoir l'instrument privilégié de l'oppression des femmes.

N'osant rien avouer à sa mère, elle continue à pratiquer tous les rituels religieux ; elle ressent une grande solitude morale et se sent exilée parmi les siens. Le deuil de cette foi perdue dura assez longtemps puisqu'on a vu qu'elle en rechercha des succédanés dans la morale des Equipes Sociales ou dans ses équipées nocturnes dans les bars. Elle ne parlera à sa mère franchement que lorsqu'elle sera étudiante. Simone est désolée de lui faire de la peine, mais soulagée de ne plus vivre dans le mensonge.

Beauvoir revient à la fin de *Tout compte fait* sur son athéisme. Pour elle, la foi fait partie de l'ensemble de la « panoplie bourgeoise » que l'on reçoit quand on est enfant, et qu'on garde comme le reste, sans se poser de questions. Même si un doute s'insinue, des raisons affectives, comme l'attachement à l'entourage, la fidélité au

[1] Eliane Lecarme-Tabone donne pour exemples les conversions de Saint-Augustin et de Claudel. Elle montre aussi que dans ce récit Beauvoir réfute implicitement plusieurs arguments que Pascal utilise pour convaincre les incroyants, en reprenant, par allusion, des analyses dont elle renverse les conclusions. (p. 80-82)

passé, la crainte de la solitude et de l'exil, le chassent. Ces raisons n'ont pas été décisives pour Beauvoir :

> Je sais ce qu'est la foi d'un enfant : croire en Dieu, pour lui, c'est croire aux adultes qui lui parlent de Dieu. Quand il a cessé de leur faire confiance, la foi n'est plus qu'un douteux compromis qui consiste à croire qu'on croit. A quinze ans, j'étais trop entière pour m'en contenter. Par la suite, l'étude de la philosophie m'a fait comprendre qu'un être existant à la fois sur le mode de l'en soi et sur celui du pour soi[1] n'était pas pensable. Jamais il n'a été question pour moi - jamais il ne saurait être question - de revenir aux fables qui ont charmé mes premières années. (*TCF*, 631)

La prise de conscience de l'adolescente fut donc définitive. Cette remise en question toucha aussi du même coup les autres valeurs de « la panoplie bourgeoise ». On a vu qu'étudiante, Beauvoir se consacre entièrement à l'étude négligeant son apparence comme toutes les conventions sociales, ce qui engendre un conflit avec son père notamment. Lorsqu'elle décide de se destiner à l'étude et à l'enseignement, en poursuivant en philosophie, elle décrit ainsi la réaction de son père :

> Demain j'allais trahir ma classe et déjà je reniais mon sexe ; cela non plus, mon père ne s'y résignait pas : il avait le culte de la jeune fille, la vraie. Ma cousine Jeanne incarnait cet idéal : elle croyait encore que les enfants naissaient dans les choux. Mon père avait tenté de préserver mon ignorance ; il disait autrefois que lorsque j'aurais dix-huit ans il m'interdirait les *Contes* de François Coppée ; maintenant il acceptait que je lise n'importe quoi : mais il ne voyait pas beaucoup de distance entre une fille avertie, et la Garçonne, dont, dans un livre infâme, Victor Margueritte venait de tracer le portrait. Si du moins j'avais sauvé les apparences ! Il aurait pu s'accommoder d'une fille exceptionnelle à condition qu'elle évitât soigneusement d'être insolite : je n'y réussis pas. J'étais sortie de l'âge ingrat, je me regardais de nouveau dans les glaces avec faveur ; mais en société, je faisais piètre figure. (*MJFR*, 247)

Ainsi, en dehors des moments où elle est reçue à ses examens, Simone ne fait pas honneur à son père. C'est pourquoi il attache tant d'importance à ses études et l'encourage à accumuler des diplômes. Beauvoir croit alors qu'il est fier d'avoir pour fille une femme de tête. Au contraire, « seules des réussites extraordinaires pouvaient conjurer la gêne qu'il en éprouvait. Si je menais de front trois licences, je devenais une espèce d'Inaudi, un phénomène qui échappait aux normes habituelles ; mon

---

[1] Chez Sartre, est ou existe en soi l'être qui n'est que ce qu'il est et ne peut pas, par la conscience, devenir (intentionnellement) autre chose, c'est-à-dire le connaître, ni prendre conscience de soi. Le pour soi est l'être conscient de soi en tant que tel ou la conscience. (FOUQUIE, Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique,* PUF, 1992, p. 683-684)

destin ne reflétait plus la déchéance familiale, mais s'expliquait par l'étrange fatalité d'un don. » (*MJFR*, 48)

Le conflit éclate franchement lorsqu'elle remet en question des traditions comme le mariage. Dans le portrait qu'elle fait de son père au début des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle explique déjà son opinion sur ce point : « Sa morale privée était axée sur le culte de la famille ; la femme, en tant que mère, lui était sacrée ; il exigeait des épouses la fidélité, des jeunes filles l'innocence, mais consentait aux hommes de grandes libertés, ce qui l'amenait à considérer avec indulgence les femmes qu'on dit légères. » (*MJFR*, 50) Ainsi, il accordait une place à l'amour dans le mariage, Beauvoir pensait qu'il fallait qu'y entrât aussi de l'amitié : il ne voyait rien de commun entre ces deux sentiments. Elle ne concevait pas qu'un des époux trompât l'autre, son père autorisait le mari à prendre quelques libertés :

> Je n'étais pas féministe dans la mesure où je ne me souciais pas de politique : le droit de vote, je m'en fichais. Mais à mes yeux, hommes et femmes étaient au même titre des personnes et j'exigeais entre eux une exacte réciprocité. L'attitude de mon père à l'égard du "beau sexe" me blessait. Dans l'ensemble, la frivolité des liaisons, des amours, des adultères bourgeois m'écœurait. [...] La morale sexuelle courante me scandalisait à la fois par ses indulgences et par ses sévérités. J'appris avec stupeur en lisant un fait divers que l'avortement était un délit ; ce qui se passait dans mon corps ne concernait que moi ; aucun argument ne m'en fit démordre. (*MJFR*, 263)

Les disputes s'aggravent rapidement. Beauvoir s'affirme en adoptant systématiquement des opinions et des goûts opposés à ceux de son père. Celui-ci ne se montre pas tolérant, et croit que par ses attitudes, elle le renie. Mais si le conflit s'amplifie, c'est surtout parce que le père de Beauvoir comprend, avant elle, comment elle évolue :

> D'autre part, il voyait beaucoup mieux que moi sur quelle pente je m'étais engagée. Je refusais les hiérarchies, les valeurs, les cérémonies par lesquelles l'élite se distingue ; ma critique ne tendait, pensais-je, qu'à la débarrasser de vaines survivances ; elle impliquait en fait sa liquidation. Seul l'individu me semblait réel, important : j'aboutirais fatalement à préférer à ma classe la société prise dans sa totalité. Somme toute, c'était moi qui avais ouvert les hostilités ; mais je l'ignorais, je ne comprenais pas pourquoi mon père et tout son entourage me condamnaient. J'étais tombée dans un traquenard ; la bourgeoisie m'avait persuadée que ses intérêts se confondaient avec ceux de l'humanité ; je croyais pouvoir atteindre en accord avec elle des vérités valables pour tous : dès que je m'en approchais, elle se dressait contre moi. Je me sentais "ahurie, désorientée, douloureusement". Qui m'avait mystifiée ? pourquoi ? comment ? En tout cas, j'étais victime d'une injustice et peu à peu ma rancune se tourna en révolte. (*MJFR*, 263-264)

Sa révolte s'étend donc à son milieu, qu'elle désigne par les « autres » : « Pour comprendre le monde, pour me trouver moi-même, il fallait me sauver d'eux. » (*MJFR*, 268) Elle s'identifie alors aux écrivains comme Barrès, Claudel, Valéry et Gide. Elle analyse elle-même l'influence qu'ils ont eu alors sur son comportement et ses idées. Ainsi, elle fait sienne l'imprécation de Ménalque[1] « Famille, je vous hais, foyers clos, portes refermées », et se persuade qu'en s'ennuyant à la maison, elle sert une cause sacrée. Elle se reconnaît dans les premiers livres de Barrès où elle apprend que « l'homme libre suscite fatalement la haine des "Barbares" et que son premier devoir est de lui tenir tête » (*MJFR*, 268-269), elle ne subissait pas un malheur, mais menait le bon combat. Elle explique pourquoi elle s'est sentie proche d'eux : « je partageais les dévotions des écrivains de la nouvelle génération ; et je lisais fiévreusement tous les romans, tous les essais de mes jeunes aînés. Il est normal que je me sois reconnue en eux car nous étions du même bord. Bourgeois comme moi, ils se sentaient comme moi mal à l'aise dans leur peau. » (*MJFR*, 269) La guerre avait ruiné leurs certitudes, mais ils se révoltaient uniquement contre leur famille et la tradition ; ils n'avaient pas du tout l'intention de bousculer la société, ils se bornaient à étudier avec minutie leurs états d'âme ; ils refusaient les anciennes sagesses dont ils avaient constaté la faillite, mais ils n'essayaient pas d'en construire une autre : « ils préféraient affirmer qu'il ne faut jamais se satisfaire de rien : ils exaltaient l'inquiétude. Tout jeune homme à la page était un inquiet. » (*MJFR*, 269)

On sent ici que le recul autobiographique est à l'œuvre : Beauvoir désavoue ces écrivains auxquels elle s'est un temps identifiée. Elle conclut ainsi sévèrement : « J'étais exactement dans la même situation que ces fils de famille désaxés ; je me séparais de la classe à laquelle j'appartenais : où aller ? [...] Comme je n'apercevais sur terre aucune place qui me convînt, j'envisageai soigneusement de ne jamais m'arrêter nulle part. Je me vouai à l'Inquiétude[2]. » (*MJFR*, 270)

---

[1] Personnage de *L'Immoraliste* (1902) d'André Gide.

[2] Ce terme « inquiétude » est utilisé d'abord en 1925 par le Père Sanson qui prêche à Notre-Dame sur *L'Inquiétude humaine* et en 1927, un jeune professeur Daniel Rops, le futur écrivain catholique, publie un livre intitulé *Notre inquiétude*. L'historien Jacques Chastenet explique ainsi ce

Ses études de philosophie ne lui ouvrent pas d'autres perspectives puisque ses professeurs ignorent systématiquement Hegel et Marx. Brunschvicg lui, enseigne l'histoire de la pensée scientifique, mais personne ne raconte l'aventure humaine : « L'idéalisme subjectiviste auquel je me ralliais privait le monde de son épaisseur et de sa singularité. » (*MJFR*, 318) Elle penche même vers le nihilisme : « Toute religion, toute morale, était une duperie, y compris le "culte du moi". » (*MJFR*, 318) L'attitude la plus franche était finalement le suicide, mais Beauvoir n'y songea jamais car, explique-t-elle, elle avait bien trop peur de la mort. Ainsi, son aptitude à la contestation, sa volonté de comprendre et de démystifier, la conduisent à remettre en cause l'idéologie bourgeoise : l'idéalisme, voire le nihilisme d'écrivains contemporains la séduisent dans un premier temps.

La vie de Zaza a aussi amplement nourri cette révolte contre les valeurs bourgeoises, comme on a pu le constater dans le chapitre précédent :

> Ma famille m'a inspiré, à partir de mes seize ans, un désir d'évasion, des colères, des rancunes ; mais c'est à travers l'entourage de Zaza que j'ai découvert combien la bourgeoisie était haïssable. De toute façon, je me serais retournée contre elle ; mais je n'en aurais pas éprouvé dans mon cœur et payé de mes larmes le faux spiritualisme, le conformisme étouffant, l'arrogance, la tyrannie oppressive. L'assassinat de Zaza par son milieu a été pour moi une expérience bouleversante et inoubliable. (*TCF*, 22)

Beauvoir rejette franchement son milieu, rejoignant ainsi l'attitude de nombreux intellectuels d'origine bourgeoise. Cependant, elle n'a pas encore découvert l'idéologie qui sera la sienne, et qui sera celle des intellectuels qui lui sont contemporains, non de ses aînés. Ainsi, nous avons vu le pendant négatif de sa conversion, le rejet de la foi en Dieu, mais elle a aussi un versant positif : « Dans une

---

sentiment : « Trou creusé par la guerre dans la chair française, déceptions causées par la paix, effondrement des valeurs longtemps tenues pour évidentes, apparition à l'Est d'une conception nouvelle de la société, naissance de techniques qui multiplient les moyens d'action de l'homme sans que celui-ci en ait encore bien en main les leviers de commande, tout cela, ajouté à l'instabilité monétaire, contribue à expliquer le trouble qui, dès l'extinction des feux d'artifice de la victoire, s'est sourdement emparé des esprits. » *Histoire de la IIIème république, Tome III*, Hachette Littérature, 1952, p. 434. On peut aussi rapprocher ces lignes de la *Crise de l'esprit,* de Paul Valéry, - titre qu'il donna à deux longues lettres écrites en 1919 -, où il explique que la guerre a provoqué la prise de conscience du caractère fragile et vulnérable de la civilisation occidentale.

perspective existentialiste, cependant, la prise de conscience de l'absence de Dieu, génératrice d'angoisse et de désespoir, constitue le préalable indispensable à la construction d'une morale authentique. »[1] Cette conversion positive se fera en deux temps : d'abord par la définition d'un nouveau projet, à savoir sa vocation d'écrivain, que nous avons examinée dans le premier chapitre, ensuite par l'adhésion à de nouvelles valeurs.

Ce qui rend possible cette conversion, c'est avant tout la soif de connaissances de la jeune Beauvoir. Elle aime étudier et même si elle reçoit un enseignement peu ouvert, elle s'y adonne avec passion. Cet engouement suscite ce jugement de son père que nous avons déjà cité : « Simone a un cerveau d'homme. Simone est un homme. » Mais comme elle le fait remarquer immédiatement, on la traite en fille. (Et c'est le paradoxe du cheminement de Beauvoir : elle étudie de façon forcenée, la situation financière de sa famille la destine à travailler, mais on exige d'elle qu'elle reste conforme à l'idéal de la femme bourgeoise.) Elle prend vite conscience de sa supériorité intellectuelle, de sa supériorité tout court d'ailleurs. Elle prépare le baccalauréat avec jubilation, passant des heures à la bibliothèque. Ensuite, à l'Institut Sainte-Marie, elle prend goût à la philosophie. Pourquoi ?

> Ce qui m'attira surtout dans la philosophie, c'est que je pensais qu'elle allait droit à l'essentiel. Je n'avais jamais eu le goût du détail ; je percevais le sens global des choses plutôt que leurs singularités, et j'aimais mieux comprendre que voir ; j'avais toujours souhaité connaître *tout* ; la philosophie me permettrait d'assouvir ce désir, car c'est la totalité du réel qu'elle visait ; elle s'installait tout de suite en son cœur et me découvrait, au lieu d'un décevant tourbillon de faits ou de lois empiriques, un ordre, une raison, une nécessité. Sciences, littérature, toutes les autres disciplines me parurent des parentes pauvres. (*MJFR*, 220-221)

Ce choix paraît cohérent pour une jeune fille qui a toujours eu soif d'absolu. L'étude n'est pas alors dans la vie de Beauvoir un à-côté, une occupation secondaire, c'est sa vie même. Ce dont on parle autour d'elle ne l'intéresse pas, elle n'a guère d'idées, mais elle passe ses journées à réfléchir, à comprendre. Elle lit de façon boulimique. Jacques lui prête des livres de Gide, Claudel, Jammes. C'est une

[1] LECARME-TABONE, Eliane, *op. cit.*, p. 84.

révélation : « Soudain, des hommes de chair et d'os me parlaient, de bouche à oreille, d'eux-mêmes, de moi ; ils exprimaient des aspirations, des révoltes que je n'avais pas su me formuler, mais que je reconnaissais. » (*MJFR*, 258) La lecture se substitue à la foi :

> Je m'abîmai dans la lecture comme autrefois dans la prière. La littérature prit dans mon existence la place qu'y avait occupée la religion : elle l'envahit toute entière, elle la transfigura. (*MJFR*, 258-259)

On voit ici à l'œuvre cette pulsion d'emprise[1] que nous avons déjà évoquée : Beauvoir essaie de posséder le monde à travers les connaissances qu'elle accumule, la philosophie visant la totalité la comble véritablement. Cependant, cette soif de savoir n'explique pas à elle seule la singularité de Beauvoir, ni ce qui la distingue notamment d'autres jeunes filles rangées, comme Zaza par exemple, avec qui elle partage nombre de ses lectures. Beauvoir possède ce qui manque la plupart du temps aux femmes pour être vraiment créatrices : « il faut que la culture soit appréhendée à travers le libre mouvement d'une transcendance. » (*DSII*, 638) Il faut aussi « faire dans l'angoisse et l'orgueil l'apprentissage de son délaissement et de sa transcendance. » (*DSII*, 637) Beauvoir exilée dans son propre milieu, convaincue de devenir un jour un écrivain, est à même de dépasser sa propre situation.

La conversion que nous avons évoquée, où Beauvoir affirme son absence de foi, voit du même coup la naissance de Beauvoir en tant qu'intellectuelle. Déjà, dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée,* elle se définit comme une intellectuelle. Elle évoque cette caractéristique dès les premières pages : « Dans mon cas aussi, l'individualisme de papa et son éthique profane contrastaient avec la sévère morale traditionaliste que m'enseignait ma mère. Ce déséquilibre qui me vouait à la contestation explique en grande partie que je sois devenue une intellectuelle. » (*MJFR*, 58-59) De même, alors qu'elle est étudiante, elle se situe dans le camp des intellectuels qui s'opposent à celui des « bien-pensants », qu'incarne tout particulièrement Madame Mabille : « J'avais mesuré l'hostilité de Mme Mabille,

---

[1] Dans *Névrose, psychose, perversion,* Freud écrit à propos de la pulsion de savoir : « Elle n'est au fond qu'un rejeton sublimé, intellectualisé, de la pulsion d'emprise ; » (p. 196)

j'avais compris qu'entre les deux camps auxquels nous appartenions aucun compromis n'était possible : les "bien-pensants " voulaient l'anéantissement des "intellectuels", et réciproquement. » (*MJFR*, 400) Eliane Lecarme-Tabone souligne que dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée,* lorsque le substantif « intellectuel » est utilisé, c'est soit avec une valeur sociologique, soit avec une valeur idéologique. Ainsi, les étudiants, les professeurs mais aussi les créateurs sont considérés comme des intellectuels. C'est bien d'ailleurs ce qui inquiète le père de Simone de Beauvoir, lorsqu'il voit qu'elle se destine à l'enseignement :

> J'aggravai mon cas en optant pour le professorat ; pratiquement, il approuvait mon choix, mais il était loin d'y adhérer du fond du cœur. Il tenait tous les professeurs pour des cuistres. [...] Il nourrissait contre les professeurs de plus sérieux griefs ; ils appartenaient à la dangereuse secte qui avait soutenu Dreyfus : les intellectuels. Grisés par leur savoir livresque, butés dans leur orgueil abstrait et dans leurs vaines prétentions à l'universalisme, ceux-ci sacrifiaient les réalités concrètes - pays, race, caste, famille, patrie - aux billevesées dont la France et la civilisation étaient en train de mourir : les Droits de l'Homme, le pacifisme, l'internationalisme, le socialisme. Si je partageais leur condition, n'allais-je pas adopter leurs idées ? Mon père fut perspicace : tout de suite, je lui devins suspecte. (*MJFR*, 246-247)

Les intellectuels, par les valeurs qu'ils défendent, se situent donc forcément à gauche. Cependant, Eliane Lecarme-Tabone remarque que la notion d'intellectuel transcende les clivages idéologiques pour devenir « une attitude d'esprit » :

> Joe, l'héroïne de Louisa Alcott, est qualifiée d'"intellectuelle", ce qui rend compte de son amour pour les livres, de son "ardeur à connaître", et de la "vigueur de ses pensées" (p. 124) Pradelle également (p. 343) bien qu'il ne partage pas les idées de Simone sur la bourgeoisie. Est intellectuel celui "qu'intéresse la vérité" (p. 396) et celui qui fait preuve d'esprit de contestation (p. 59). L'intellectuel se définit de manière encore plus précise par un projet : c'est celui qui "veut construire une pensée, une œuvre". (p. 343)[1]

C'est bien le projet de Beauvoir alors : « Je décidai que j'allais consacrer les prochaines années à chercher avec acharnement la vérité. » (*MJFR*, 343) La rencontre avec Sartre va confirmer et affiner ce projet, la fonction de l'intellectuel se précise et s'enrichit, explique Eliane Lecarme-Tabone : « il doit agir sur le monde comme témoin ou comme acteur : "il y avait tout à faire ; tout ce qu'autrefois j'avais souhaité

[1] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 87-88.

faire : combattre l'erreur, trouver la vérité, la dire, éclairer le monde, peut-être même aider à le changer." (p. 481) Par cette conception de l'écriture engagée, qui rejoint celle de Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, l'écrivain et l'intellectuelle se confondent. »[1]

Au terme de cet itinéraire, la jeune fille rangée accède grâce à l'agrégation au statut sociologique d'intellectuel. Eliane Lecarme-Tabone remarque que comme toute nouvelle naissance, celle-ci s'accompagne d'un baptême ; l'étudiante a été baptisée « Castor » par Herbaud :

> Un jour il écrivit sur mon cahier, en grosses lettres : BEAUVOIR = BEAVER. "Vous êtes un Castor, dit-il. Les Castors vont en bande et ils ont l'esprit constructeur ". (*MJFR*, 452)

Ainsi, à la différence de femmes écrivains qui trouvent dans leur nom d'auteur une nouvelle identité, « c'est en tant qu'intellectuelle convertie à de nouvelles valeurs et à un nouveau milieu que Simone de Beauvoir est rebaptisée. Son surnom est une conversion de son patronyme puisqu'il provient de *beaver* (castor anglais), transcription fantaisiste de Beauvoir. »[2] Ajoutons que ce surnom est masculin, et qu'il symbolise le côté masculin de Beauvoir (« Simone a un cerveau d'homme »), voire sa bisexualité, que nous étudierons plus loin.

Beauvoir, au seuil de l'agrégation, est déjà une intellectuelle de gauche. Cependant, elle n'a pas encore franchi l'étape qui la distinguera définitivement d'un Gide, d'un Valéry, auxquels elle s'est dans un premier temps identifiée en se vouant à l'individualisme et à l'inquiétude. C'est l'entrée dans le clan « Sartre, Nizan, Herbaud » qui parachèvera son destin d'intellectuelle :

> Mais sur bien des points je restais dupe des sublimations bourgeoises ; eux, ils dégonflaient impitoyablement tous les idéalismes, ils tournaient en dérision les belles âmes, les âmes nobles, toutes les âmes, et les états d'âme, la vie intérieure, le merveilleux, le mystère, les élites ; en toute occasion - dans leurs propos, leurs attitudes, leurs plaisanteries - ils manifestaient que les hommes n'étaient pas des esprits mais des corps en proie au besoin, et jetés dans une aventure brutale. Un an plus tôt, ils m'auraient encore effrayée ; mais j'avais fait du chemin depuis la rentrée

---

[1] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 88.
[2] *Ibidem*, p. 88.

> et bien souvent il m'était arrivé d'avoir faim de viandes moins creuses que celles dont je me nourrissais. Je compris vite que si le monde où m'invitaient mes nouveaux amis me paraissait si rude, c'est qu'ils ne déguisaient rien ; ils ne me demandaient somme toute que d'oser ce que j'avais toujours voulu : regarder en face la réalité. Il ne me fallut pas longtemps pour m'y décider. (*MJFR*, 470)

Le clan de Sartre incarne ici l'attitude existentialiste naissante : Sartre recherche avant tout le concret, et refuse l'idéalisme absolu. Dans les années 20, ce groupe de jeunes philosophes commence à faire parler de lui : ils optent entre 1925 et 1930 pour la révolution marxiste comme l'explique Michel Winock dans son essai *Le Siècle des intellectuels*. En effet, ils s'opposent à la jeunesse intellectuelle qui se reconnaît dans ce mot d'ordre introduisant le Manifeste de l'Ordre Nouveau rédigé en mars 1931 : « «"Spirituel d'abord, économique, ensuite, politique à leur service." C'était reprendre la formule de Maritain, "Primauté du spirituel" contre le slogan de Maurras : "Politique d'abord !" »[1] Ces jeunes philosophes au contraire pensent que la menace n'est pas le déficit « spirituel », mais plutôt le « chômage », les « famines », la « répression », les « préparatifs de guerre ».

C'est Nizan qui se fait connaître le premier car il s'engage précocement dans l'action politique, à la suite de son séjour à Aden en 1926 ; en 1927, il s'inscrit au Parti communiste, l'année même où il se marie, avec pour témoins deux autres normaliens, Sartre et Aron. Ayant quitté l'enseignement, il vit du journalisme. Dans ses articles, il dénonce l'idéalisme, qui « consiste à condamner la corruption et l'impureté des valeurs bourgeoises, pour mieux exalter ces valeurs. »[2] Dans son essai *Les Chiens de garde*, il visera les philosophes de la Sorbonne, dont le meilleur représentant était Léon Brunschvicg, et d'autres universitaires, dont la pensée pure, détachée de toutes les réalités historiques et sociales, équivalait à une démission.

Ces jeunes philosophes, comme le note Beauvoir, s'attaquent aux « belles âmes ». Cette expression est éclairée dans un article que Jean Guéhenno avait écrit pour la revue *Europe* de novembre 1930, intitulé « Ame, ma belle âme », où il se moquait « d'André Gide et Charles du Bos, ces belles âmes qui "demandent avec

---

[1] WINOCK, Michel, *Le Siècle des intellectuels*, *op. cit.*, p. 254.
[2] *Ibidem*, p. 255.

d'immenses délices si elles sont ou non pécheresses [...] loin du tumulte et à l'écart du monde " ». Il ne s'agit pas encore de l'idéologie que Sartre et Beauvoir développeront au lendemain de la guerre, mais ils s'affirment déjà contre leurs aînés et contre leur idéalisme. Sartre n'a pas la précocité politique d'un Nizan, mais il se tourne tout de même vers le marxisme sans s'engager politiquement.

Avec le recul, Beauvoir minimise pourtant la singularité de leurs orientations. Ainsi, interrogée par Madeleine Chapsal en 1960, elle explique qu'elle va poursuivre la rédaction de ses mémoires et que, pour ce faire, elle s'est replongée dans des hebdomadaires comme *Vendredi, Marianne*, et dans les livres qu'elle lisait : « J'ai pu me rendre compte à quel point moi et même Sartre - qui pourtant avait des idées très fermes et très personnelles sur des quantités de points - nous étions portés par le courant. Celui que suivaient tous les intellectuels de "gauche". Le milieu m'investissait beaucoup plus que je ne le croyais. »[1] Ainsi, Beauvoir renie son milieu, ses valeurs, et par ses réactions, rejoint de nombreux jeunes gens de sa génération.

Comment Beauvoir se voit-elle en tant que femme au milieu de ces jeunes intellectuels, ou plutôt, comment l'autobiographe analyse cette place ? Elle explique que leur compagnie fut déterminante dans sa manière d'envisager sa place dans un monde masculin. En effet, son éducation l'avait convaincue de l'infériorité intellectuelle de son sexe. Ce handicap donnait à ses réussites plus de mérite. Il lui suffisait d'égaler les garçons pour se sentir exceptionnelle. Ceux-ci la traitent sans condescendance, et ne voient pas en elle une rivale, puisque garçons et filles étaient classés séparément au concours :

> J'étais fière d'avoir conquis leur estime. Leur bienveillance m'évita de prendre jamais cette attitude de "challenge" qui m'agaça plus tard chez les femmes américaines : au départ, les hommes furent pour moi des camarades et non des adversaires. Loin de les envier, ma position, du fait qu'elle était singulière, me paraissait privilégiée. (*MJFR*, 412)

---

[1] « Une interview de Simone de Beauvoir par Madeleine Chapsal », in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 388.

Beauvoir ne renonce pas pour autant à soigner son apparence et aime se regarder dans les glaces : « Sur le terrain qui nous était commun, je ne m'estimais pas moins bien lotie que les autres femmes et je n'éprouvais à leur égard nul ressentiment ; je ne m'appliquai donc pas à les dédaigner. [...] Je me flattai d'unir en moi "un cœur de femme, un cerveau d'homme". Je me retrouvai l'Unique. » (*MJFR*, 413) Ce qui tempère cette arrogance, selon elle, c'est qu'elle s'intéresse plus aux autres qu'à elle-même, et qu'elle vit alors principalement à travers ceux et celles, comme sa sœur et ses amies, pour qui elle a de l'affection.

Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* retracent donc la lutte de la jeune Beauvoir au seuil de sa vie adulte, pour devenir une intellectuelle caractérisée par son idéologie antibourgeoise. Son enfance lui avait donné la force et l'optimisme nécessaires pour mener à terme cette lutte qui l'affranchit de son milieu, des valeurs bourgeoises, même si elle ne s'affranchit pas du même coup de tous les tabous moraux et sexuels dont elle a hérité. Elle exprime cependant quelques regrets quant à cette période qui a consacré sa libération ; si sa mère avait été moins tyrannique et son père plus tolérant, s'il avait continué à s'intéresser à elle, s'ils s'étaient montrés tous deux plus amicaux, elle se serait certes tout de même opposée à leur manière de vivre, elle se serait sentie seule, mais « non pas rejetée, exilée, trahie » :

> Mon destin n'en aurait pas été changé : mais beaucoup d'inutiles tristesses m'auraient été épargnées. C'est la seule période de ma vie qui m'ait laissé des regrets. La crise de mon âge ingrat, c'est moi qui l'ai fomentée et elle a été féconde ; je me suis arrachée à la sécurité des certitudes par l'amour de la vérité : et la vérité m'a récompensée. De dix-sept à vingt ans, l'attitude de mes parents m'a, profondément peinée sans que j'en tire aucun profit. (*TCF*, 29)

Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* sont aussi le récit d'une vocation, puisqu'elle est à vingt et un ans bien décidée à devenir écrivain. Agrégée de philosophie, elle a trouvé sa voie et sa place au sein du milieu intellectuel. Ce qui est remarquable dans cet itinéraire, c'est bien qu'il incarne la volonté de Beauvoir d'affirmer sa liberté ; la philosophie existentialiste ordonne donc ce récit et lui donne un sens, comme le montre particulièrement ce passage où elle résume ses vingt premières années :

> Ainsi pendant toutes ces années d'enfance, d'adolescence et de jeunesse, ma liberté n'a jamais pris la forme d'un décret ; ç'a été la poursuite d'un projet originel,

incessamment repris et fortifié : savoir et exprimer. Il s'est ramifié en projets secondaires, en multiples attitudes à l'égard du monde et des gens mais qui tous avaient la même source et le même sens. Je me suis inscrite aux équipes sociales, j'ai cherché et cultivé l'amitié de Jacques, j'ai fréquenté des camarades de Sorbonne, j'ai traîné en cachette dans des bars de Montparnasse, je me suis liée avec Stépha, j'ai profité de la sympathie que me marquait Herbaud. Je n'étais jamais passive : je sollicitais la vie. Souvent dans mes quêtes j'ai abouti à des impasses. Mais aussi j'ai fait des trouvailles qui m'ont enrichie. Et mon attitude multipliait mes chances d'une rencontre décisive. *(TCF, 25)*

C'est donc en toute liberté, que Beauvoir choisit sa vie adulte. La notion de « choix » est fondamentale : comme la liberté, dans la philosophie existentialiste, il est originaire. A l'origine, il y a toujours une décision. Pour Beauvoir, c'est la décision primordiale de « savoir et exprimer », en un mot d'être écrivain, qui conditionne tout le reste de sa vie. Plus justement, l'autobiographe raconte son passé en le reconstruisant et en l'ordonnant autour de ce projet originel.

## 3.2. Choix d'une vie

Les choix de Beauvoir sont toujours sous-tendus par une aptitude au bonheur, qui a trouvé sa source dans son enfance, et qui est restée toujours vivace, quoique avec le temps, elle ait été fortement compromise par « la force des choses ». D'abord, le premier choix décisif fut, après l'agrégation de philosophie, de renoncer en partie à cette dernière pour se consacrer à la littérature. Le choix d'être écrivain a aussi pour corollaire le refus du destin féminin traditionnel : mariage, maternité et vie de famille.

### 3.2.1. « Douée pour le bonheur... »

Beauvoir revient à plusieurs reprises dans ses écrits autobiographiques sur son optimisme. Nous avons vu qu'enfant, elle était dotée d'un heureux caractère. Elle aimait son foyer et appréciait la vie familiale entre ses parents et sa sœur. Elle entrevoit cependant parfois la monotonie de l'existence qui l'attend. Aidant sa mère aux travaux domestiques, elle est saisie d'une angoisse :

Un après-midi, j'aidais maman à faire la vaisselle ; elle lavait les assiettes, je les essuyais ; par la fenêtre, je voyais le mur de la caserne de pompiers, et d'autres cuisines où des femmes frottaient des casseroles ou épluchaient des légumes. Chaque jour, le déjeuner, le dîner ; chaque jour la vaisselle ; ces heures indéfiniment recommencées et qui ne mènent nulle part : vivrais-je ainsi ? Une image se forma

> dans ma tête, avec une netteté si désolante que je me la rappelle aujourd'hui : une rangée de carrés gris s'étendait jusqu'à l'horizon, diminués selon les lois de la perspective, mais tous identiques et plats ; c'étaient les jours et les semaines, et les années. Moi, depuis ma naissance, je m'étais endormie chaque soir un peu plus riche que la veille ; je m'élevais de degré en degré ; mais si je ne trouvais là-haut qu'un morne plateau, sans aucun but vers lequel marcher, à quoi bon ? Non, me dis-je, ma vie à moi conduira quelque part. (*MJFR*, 144-145)

« Heureusement », et cet adverbe prend ici son sens plein, la situation sociale de Beauvoir ne la vouait pas à être ménagère. Sans dot, les filles Beauvoir doivent travailler : « Je préférais infiniment la perspective d'un métier à celle du mariage ; elle autorisait des espoirs. » Si donc Beauvoir a quelques sujets d'inquiétude, elle a tôt fait de se rétablir dans son optimisme. De plus, elle est possède la faculté d'occulter ce qui pourrait remettre en question cet état d'esprit. Ainsi, une dispute entre ses parents aurait pu ternir l'image de bonheur de son foyer :

> Je sombrai dans le chaos qui précéda la Création. Ce cauchemar ne dura pas : le lendemain matin, mes parents avaient leur sourire et leur voix de tous les jours. Le ricanement de Louise me resta sur le cœur, mais je passai outre : il y avait beaucoup de petits faits que j'ensevelissais ainsi dans le brouillard. Cette aptitude à passer sous silence des événements que pourtant je ressentais assez vivement pour ne jamais les oublier, est un des traits qui me frappent le plus quand je me remémore mes premières années. (*MJFR*, 25)

De même, contre la peur de la mort, la foi lui apporte réconfort : « Peu de chose dérangeait ma tranquillité. J'envisageais la vie comme une aventure heureuse ; contre la mort, la foi me défendait : je fermerais les yeux, et en un éclair, les mains neigeuses des anges me transporteraient au ciel. » (*MJFR*, 67) Enfin, son père fut mobilisé pendant la guerre, mais à la suite d'une crise cardiaque, il fut évacué puis nommé au ministère de la Guerre : « Les événements confirmèrent mon optimisme. »

Ce parti pris du bonheur[1] fut longtemps un trait de caractère de Beauvoir. Elle le décrit ainsi dans *La Force de l'âge* :

> Dans toute mon existence, je n'ai rencontré personne qui fût aussi doué que moi pour le bonheur, personne non plus qui s'y acharnât avec tant d'opiniâtreté. Dès que je l'eus touché, il devint mon unique affaire. Si on m'avait proposé la gloire, et qu'elle

[1] Beauvoir est effectivement, dans une époque où la littérature ne parle guère de bonheur et est tragique, une des rares à se montrer « optimiste ».

dût être le deuil éclatant du bonheur, je l'aurais refusée. Il n'était pas seulement cette effervescence dans mon cœur: il me livrait, pensais-je, la vérité de mon existence et du monde. (*FA*, 36)

On est en 1929 : Beauvoir est en pleine santé, a beaucoup de loisirs et surtout a rencontré Sartre. Elle mène sa vie comme elle l'entend, et comme Sartre le lui a fait remarquer, elle se montre souvent « schizophrène » ; elle ignore le monde qui l'entoure si celui-ci ne correspond pas à ses plans, et refuse d'une certaine manière de s'adapter au réel : « Cette "schizophrénie" m'apparaît comme une forme extrême et aberrante de mon optimisme ; je refusais, comme à vingt ans, que "la vie eût d'autres volontés que les miennes". » (*FA*, 108) Optimiste et avide de posséder le monde, telle nous apparaît Beauvoir en 1929. Mona Ozouf dans son essai *Les Mots des femmes*, consacre à Simone de Beauvoir un chapitre qu'elle a intitulé « Simone ou l'avidité » :

> On flaire parfois dans les *Mémoires* de cette jeune fille rangée, mais choyée aussi bien, la mise en scène rétrospective de l'aversion, portée par la haine de la bourgeoisie. Mais ce n'est pourtant pas l'essentiel : si le monde qui était offert à l'enfant lui a paru si étroit, si rigide, c'est que, dès l'origine, elle voulait *tout*. Avec pareille disposition d'âme, le moindre obstacle devient révoltant, une banale permission de minuit insultante et tout objet refusé, tout être hors norme acquièrent un irrésistible attrait : [...] De la jeune personne des *Mémoires*, on retient donc moins la timidité bourgeoise que l'impérieuse avidité.[1]

Le terme « avidité » nous semble admirablement choisi pour caractériser l'attitude de Beauvoir devant la vie et devant ce qu'elle offre de possibles richesses.

Pourquoi la jeune Beauvoir, qui s'est orientée vers la philosophie, justement parce qu'elle lui semblait à même de lui donner une prise sur la totalité, s'oriente-t-elle finalement vers la littérature, laissant dans l'ombre sa première passion ?

### 3.2.2. Littérature ou philosophie ?

Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* sont aussi le récit d'une vocation, celle d'être écrivain. Ce projet scande le récit, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de notre étude. Elle avait pourtant choisi d'étudier la philosophie, car mieux

---

[1] OZOUF, Mona, *Les Mots des femmes, Essai sur la singularité française,* Fayard, 1995, p. 298.

que la littérature ou les sciences, elle visait la totalité du réel. Beauvoir dans son œuvre justifie à plusieurs reprises ses choix. Cependant, il convient de ne pas s'arrêter à ses justifications. Beauvoir n'est-elle pas victime inconsciemment de la difficulté dans une société patriarcale d'être femme et philosophe, comme l'explique notamment Michèle Le Dœuff ? N'est-elle pas victime d'une violence symbolique, comme l'avance Toril Moi ?

Michèle Le Dœuff place au cœur de son analyse un épisode situé à la fin des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, et qu'elle intitule « La Fontaine Médicis » :

> C'était la première fois de ma vie que je me sentais dominée par quelqu'un. [...] Sartre, tous les jours, toute la journée, je me mesurais à lui et dans nos discussions, je ne faisais pas le poids. Au Luxembourg, un matin, près de la fontaine Médicis, je lui exposai cette morale pluraliste que je m'étais fabriquée pour justifier les gens que j'aimais mais à qui je n'aurais pas voulu ressembler : il la mit en pièces. J'y tenais, parce qu'elle m'autorisait à prendre mon cœur pour arbitre du bien et du mal ; je me débattis pendant trois heures. Je dus reconnaître ma défaite ; en outre, je m'étais aperçue, au cours de la conversation, que beaucoup de mes opinions ne reposaient que sur des partis pris, de la mauvaise foi ou de l'étourderie, que mes raisonnements boitaient, que mes idées étaient confuses. "Je ne suis plus sûre de ce que je pense, ni même de penser", notai-je désarçonnée. Je n'y mettais aucun amour-propre. J'étais beaucoup plus curieuse qu'impérieuse, j'aimais mieux apprendre que briller. Mais tout de même, après tant d'années d'arrogante solitude, c'était un sérieux événement de découvrir que je n'étais ni l'unique, ni la première : une parmi d'autres, et soudain incertaine de ses véritables capacités. (*MJFR*, 480)

Ainsi, Beauvoir a trouvé plus fort qu'elle, et au bout de trois heures seulement, abdique devant la pensée de Sartre. Certes, quelques lignes plus loin, elle affirme qu'elle ne s'est pas alors découragée - et on retrouve là son incroyable capacité à surmonter les épreuves - mais l'avenir lui sembla tout de même tout à coup plus difficile. Elle revient dans *La Force de l'âge* sur le choix qu'elle va faire peu à peu, et que l'on peut lier à cet épisode, d'opter pour la littérature plutôt que pour la philosophie. Elle explique d'abord que Sartre lui reconnaît la faculté de comprendre les doctrines philosophiques, mieux et plus facilement que lui. Lui tentait toujours d'interpréter selon ses propres systèmes, alors que sa pensée à elle n'avait pas de résistance et se modelait tout de suite sur ce qu'elle essayait de saisir. Mais cela ne suffit pas à ses yeux à en faire une philosophe :

> Bref, j'avais de solides facultés d'assimilation, un sens critique développé, et la philosophie était pour moi une réalité vivante. Elle me donnait des satisfactions sur lesquelles je ne me blasai jamais. Cependant, je ne me considérais pas comme une

> philosophe ; je savais très bien que mon aisance à entrer dans un texte venait précisément de mon manque d'inventivité. Dans ce domaine, les esprits véritablement créateurs sont si rares qu'il est oiseux de me demander pourquoi je n'essayai pas de prendre rang parmi eux : il faudrait plutôt expliquer comment certains individus sont capables de mener à bien ce délire concerté qu'est un système et d'où leur vient leur entêtement qui donne à leurs aperçus la valeur de clés universelles. J'ai déjà dit que la condition féminine ne prédispose pas à ce genre d'obstination. (*FA*, 254)

Beauvoir exprime ce qu'elle répéta ailleurs : Sartre était philosophiquement et idéologiquement créateur, elle non. Cependant, elle met étroitement en relation cette caractéristique avec le fait qu'elle soit une femme, illustrant le propos de Michèle Le Dœuff sur l'extrême difficulté d'être à la fois femme et philosophe. Certes, Beauvoir aurait pu se contenter d'écrire des études documentées, critiques sur des problèmes limités ou sur des auteurs : « Mais j'avais au départ trop d'ambition intellectuelle pour m'en contenter. Je voulais communiquer ce qu'il y avait d'original dans mon expérience. Pour y réussir, je savais que c'était vers la littérature que je devais m'orienter. » (*FA*, 254-255)

Beauvoir laisse donc la philosophie à Sartre, ayant trouvé en lui un esprit supérieur au sien, elle qui jusque là s'était toujours sentie supérieure à tous les autres. Qu'en est-il, objectivement, de cette supériorité ? Comme le note Toril Moi, dès le début de son essai consacré à la figure d'intellectuelle qu'incarne Beauvoir, être reçue à l'agrégation de philosophie en 1929 place Beauvoir parmi les pionnières. Elle fait partie de la première génération de femmes européennes à avoir été formée sur un pied d'égalité avec les hommes. En entrant dans des institutions universitaires qui jusque là leur étaient réservées, elle doit rivaliser avec eux, dans la vie universitaire et plus tard dans la vie professionnelle. Elle est la neuvième femme en France à passer la prestigieuse agrégation de philosophie, et aussi la plus jeune agrégée de son temps, dans cette discipline, hommes et femmes confondus. En 1929, elle est reçue deuxième, après Sartre. On peut se demander si ce classement entériné par une institution ne la marqua pas définitivement : juste après Sartre, certes, mais devant tous les autres.

Cependant, la supériorité qu'elle décèle chez Sartre, avant même de passer le concours, est sans doute explicable. Elle n'est d'ailleurs pas limitée à Sartre : « Car Sartre n'était pas le seul qui m'obligeât à la modestie : Nizan, Aron, Politzer avaient sur moi une avance considérable. J'avais préparé le concours à la va-vite : leur

culture était plus solide que la mienne, ils étaient au courant d'un tas de nouveautés que j'ignorais, ils avaient l'habitude de la discussion ; surtout, je manquais de méthode et de perspectives ; l'univers intellectuel était pour moi un vaste fatras où je me dirigeais à tâtons ; eux, leur recherche était, du moins en gros, orientée. » (*MJFR*, 480-481) Selon Toril Moi, objectivement, Beauvoir a raison de se définir comme intellectuellement inférieure à Sartre, car en 1929, elle a clairement amassé moins de capital intellectuel que lui :

> Alors que le parcours de Sartre le menant d'Henri-IV à Louis-le-Grand, de Louis-le-Grand à l'E.N.S. et à la place convoitée de major de l'agrégation représente la plus grande accumulation possible de capital scolaire dans la France de l'époque, le Cours Désir, l'Institut Sainte-Marie et la Sorbonne ont une valeur moindre indéniable, compensée, mais seulement en partie, par sa brillante prestation à l'agrégation.[1]

Beauvoir aurait donc ici été victime de la situation des jeunes filles dans une société patriarcale : nul doute que si elle avait été un garçon, elle aurait fait polytechnique[2] ou l'Ecole Normale Supérieure. Là où Toril Moi incrimine la société patriarcale, Michèle Le Dœuff attaque aussi plus directement Sartre. Elle considère que Sartre a « piégé » Simone en exigeant qu'elle le suive. Si elle a réussi quand même à accomplir un travail philosophique, c'est de biais, sans occuper explicitement la position de philosophe. Michèle Le Dœuff considère l'introduction du *Deuxième Sexe* comme une « vraie analyse conceptuelle, et une analyse bien plus réfléchie que les trois-quarts de ce qui, au vingtième siècle, se donne pour de la philosophie, il reste que Simone de Beauvoir n'a pas cherché à la faire connaître comme telle. »[3] De même, si Beauvoir a été si sensible à la mise en pièces de sa morale par Sartre en 1929, cela illustre la situation standard d'une jeune fille même instruite à la fin des années vingt : « Elle n'avait rien d'autre - voyez le reste de ce qu'elle raconte dans les *Mémoires*, les thés bourgeois, l'écrasement familial. Aussi, quand quelque chose s'est mis à "clocher" dans son rapport au philosophique, elle

---

[1] *Simone de Beauvoir, Conflits d'une intellectuelle, op. cit.*, p. 94.

[2] « "Quel dommage que Simone ne soit pas un garçon : elle aurait fait Polytechnique !" J'avais souvent entendu mes parents exalter ce regret. » (*MJFR*, 246)

[3] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 156.

s'est trouvée sans défense. »[1] Mais surtout, Michèle Le Dœuff démystifie avec ironie la supériorité de Sartre en 1929 :

> En écrasant Simone de Beauvoir, Sartre s'est "fait la main" (qu'on pardonne la vulgarité de l'expression), jouant les poissons-torpilles, mimant Socrate, non sans outrecuidance : tout de même, en 1929, ce Jean-Paul n'était jamais qu'un agrégatif n'ayant pas encore entamé un quelconque travail personnel. Avait-il seulement trouvé le thème auquel il allait consacrer son œuvre ? rien n'est moins sûr. Cette année-là, le sujet de la dissertation de philosophie générale fut le suivant : "Liberté et contingence" - et de fait Sartre dissertera sur cette question pendant trente ans. Au moment où il "met en pièces" la morale de S. de Beauvoir, il vient tout juste de rencontrer fortuitement le sujet de sa vie, ou il est sur le point de le rencontrer, il faudrait pouvoir dater la scène à une semaine près : ce n'est pas sérieux de le prendre au sérieux à cette époque-là. Mais il joue déjà le rapport du philosophe à l'"opinion vulgaire", en se saisissant des petites idées personnelles de Simone (idées sûrement dans un état inchoatif), pour en faire un procès parfaitement reconnaissable : "confuses", "boiteuses", "de parti pris", "étourdies"..., c'est bien ainsi que Socrate voit les idées du jeune Ménon, même s'il l'exprime plus poliment. Un blanc-bec peut toujours jouer les Socrate, du moment qu'il trouve quelqu'un à torpiller.[2]

Fascinée par Sartre, Beauvoir incarne plus largement la situation des femmes par rapport à la philosophie. Le philosophe accepte les femmes comme disciples, ce qui est déjà une manière de les priver de philosophie. Le rapport des femmes à la philosophie se trouve être, pour Michèle Le Dœuff, la dramatisation de leur rapport à l'interdit. Mettre en question est chose certes plus désirable, mais surtout plus difficile quand on est dans la subordination. Beauvoir n'en sera pas pour autant une sorte d'Héloïse, disciple amoureuse, dont le regard valorise le maître et la prive du même coup de toute pensée. Elle a tout de même produit de la philosophie, mais Michèle Le Dœuff pense qu'elle ne s'est pas vue le faire.

Toril Moi analyse d'un point de vue sociologique le choix de Beauvoir. Nous avons vu que dans le passage de la Fontaine Médicis, Beauvoir exprimait clairement que la situation des femmes ne les prédisposait pas à l'obstination nécessaire pour faire de la philosophie. Elle n'échappe pas à cette situation. Elle se trouve alors dans une position très paradoxale : elle semble consciente du conditionnement social qui pèse sur elle, mais elle s'efforce de présenter son choix pour la littérature comme un

---

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 167-168.
[2] *Ibidem*, p. 171.

libre choix : « [...] étant donné son statut de femme instruite dans la société de l'époque, ses choix professionnels sont conditionnés par les institutions sociales et éducatives où elle évolue. En témoignant de son hésitation entre la littérature et la philosophie elle démontre avec une clarté peu commune comment elle a inconsciemment intériorisé les structures sociales objectives, son *habitus*, comme dirait Pierre Bourdieu. »[1] Toril Moi va plus loin dans cette analyse sociologique. Ayant intériorisé l'habitus du champ intellectuel français et s'étant identifiée à lui, elle ne parvient pas à se rendre compte combien il joue en faveur des hommes. Or, le fait même qu'elle soit une femme la situe dans un rapport beaucoup plus marginal à la légitimité culturelle que son cursus universitaire pourrait le lui faire croire. Sa situation constitue à la fois un atout et un handicap : si son entrée dans l'enseignement supérieur lui a permis de devenir une intellectuelle indépendante, elle la rend également structurellement incapable de percevoir la façon dont elle est marginalisée, en tant que femme, dans le champ intellectuel français. Toril Moi conclut :

> Simone de Beauvoir apparaît donc à la fois comme la victime et l'auteur de violence symbolique : auteur de violence dans la mesure où elle a tendance à reproduire dans son discours l'arrogance et le snobisme cultivés par l'Ecole normale ou à reproduire les structures rhétoriques extrêmement condescendantes de l'élite des professeurs français vis-à-vis de leurs étudiants ; d'un autre côté, elle est victime de violence en tant que femme, cantonnée au rôle exclusif de "double de Sartre". Même la représentation qu'elle se fait d'elle-même en tant que première après Sartre reflète cette tension : elle est soumise à Sartre, mais supérieure à toute autre : c'est la reproduction exacte du jugement de ses examinateurs de l'agrégation.[2]

C'est ce qui est fort intéressant chez Beauvoir : elle est prise entre sa confiance en sa propre légitimité intellectuelle, et la conscience intermittente de son statut secondaire dans une société patriarcale. Il en résulte parfois un conflit douloureux. Le peu d'études consacrées en France à Simone de Beauvoir témoigne du discrédit qui entoure son œuvre. Comme l'explique Toril Moi, tout se passe

---

[1] *Simone de Beauvoir, Conflits d'une intellectuelle, op. cit.*, p. 51.
[2] *Ibidem*, p. 99.

comme si elle n'était pas suffisamment distinguée pour fournir un champ d'études prometteur, susceptible de servir de tremplin à une carrière intellectuelle.

Le choix de devenir écrivain chez Beauvoir n'est donc pas aussi limpide et évident qu'il le paraît à la première lecture des *Mémoires d'une jeune fille rangée* car il implique tout de même le renoncement à la philosophie. Qu'aurait pensé Beauvoir de cette interprétation ? Elle connaissait les études et les analyses de Michèle Le Dœuff et son interprétation de l'épisode de la fontaine Médicis. Elle savait aussi que celle-ci avait insisté sur le fait que commencer une histoire avec Sartre, c'était se lancer dans une nouvelle vie, en ayant liquidé son passé, comme Beauvoir l'écrit elle-même au début de *La Force de l'âge* : « Se supprimer, pour s'engager dans "*notre*" histoire, "sans réserve" (le mot ne pouvait pas être plus juste)... c'était donc comme cela, au début du siècle, qu'une jeune femme nouait une relation avec un jeune homme ? Le couple n'était donc pas une relation entre deux êtres constitués et mouvants, mais entre un homme constitué, assuré de lui-même, et une sorte de table rase ? »[1]

De même, un malentendu avait eu lieu entre Beauvoir et Michèle Le Dœuff. Cette dernière, dans une étude, avait commenté une phrase des *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « "A partir de maintenant, je vous prends en main", me dit Sartre quand il m'eut annoncé mon admissibilité [à l'agrégation]. » (*MJFR*, 473) Cette « prise en main » par un autre signifiait pour Michèle Le Dœuff, sortir de la philosophie, en tant que celle-ci est confrontation d'une volonté de pensée avec un manque, « manque-à-savoir et manque de maître tout ensemble ». Beauvoir avait eu connaissance de cette interprétation et avait fait savoir à Michèle Le Dœuff qu'elle n'était pas d'accord, arguant que Sartre voulait seulement dire qu'il allait l'aider à préparer l'oral. Michèle Le Dœuff révoqua son analyse, sans pour autant y renoncer. Cependant, elles eurent ensuite l'occasion de se rencontrer, mais Beauvoir n'évoqua jamais ces points de litige : « C'est en soi bien compréhensible, à tous égards. Elle n'a jamais remis explicitement en question son admiration théorico-amoureuse à l'égard de Sartre ; il eût été un peu violent de ma part d'interroger une femme âgée sur ce qui avait

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 155.

structuré sa vie, pour le meilleur et pour le pire. Elle n'a pas abordé la question, ce n'était pas à moi à le faire. »[1]

Beauvoir connaissait également les analyses de Le Dœuff sur *Le Deuxième Sexe* et sur les distorsions que Beauvoir avait dû faire subir à l'existentialisme, elle aurait pu donc s'exprimer clairement contre cette lecture ou en sa faveur : « elle ne l'a jamais fait - et son silence, où se glissait peut-être une nuance de malice, pouvait vouloir dire : "Laissez-moi donc philosopher sans le reconnaître" (c'était un si bon compromis entre elle et Sartre), ou simplement "Débrouillez-vous". »[2] Les silences de Beauvoir sont éloquents... Retenons des analyses de Michèle Le Dœuff et de Toril Moi le paradoxe de la position de Beauvoir et qu'elle a elle-même souligné : elle a eu un destin singulier par rapport à la plupart des femmes, mais elle n'a pas échappé complètement à la situation des femmes de son époque. La difficulté à concilier le fait d'être une femme et d'être une intellectuelle, voire une philosophe, en témoigne.

Quant à nous, nous pensons que Beauvoir n'a pas abandonné la philosophie pour la littérature. Elle a continué de penser en philosophe, non pas sans le savoir, mais sans le montrer, et surtout sans jamais s'opposer franchement aux analyses de Sartre, ce qui révèle qu'effectivement, elle n'a pas échappé à l'influence de la société patriarcale. Mais nous avons vu comment elle avait su « forcer » l'existentialisme pour penser la condition féminine ; elle s'est montrée beaucoup plus réceptive à la psychanalyse que Sartre. Ses théories philosophiques - analyse de la relation à autrui, de la mort - nourrissent ses romans, ses essais et ses autobiographies. Elle n'a pas cherché, à la différence de Sartre, à concevoir un système permettant de penser la totalité. Elle a renoncé à écrire des ouvrages philosophiques[3], mais elle n'a pas renoncé à la philosophie. Au contraire, la philosophie lui a donné de nombreuses clés

---

[1] *L'Etude et le rouet, op. cit.*, p. 155.

[2] *Ibidem*, p. 185.

[3] Elisabeth Badinter dans une conférence à la Bibliothèque nationale de France le 28 février 2001, consacrée à Simone de Beauvoir, a émis l'hypothèse qu'au fond écrire des ouvrages philosophiques l'ennuyait. Ceci est confirmé par le jugement que Beauvoir porte elle-même sur *Pour une morale de l'ambiguïté* : « De tous mes livres, c'est celui qui aujourd'hui m'irrite le plus. » (*FCI*, 98)

pour comprendre le monde, notamment la condition des femmes : elle a produit une philosophie de la femme.

Enfin, nous pouvons avancer que autobiographie et philosophie entretiennent des liens privilégiés. Jean-François Louette dans un article intitulé « Ecrire l'universel singulier » consacré aux *Mots* de Sartre écrit : « Mais le lien entre philosophie et autobiographie peut être resserré : l'autobiographie véritable exerce une fonction d'autopurification utile au travail philosophique et politique. Elle se présente alors comme un cas particulier de la tâche de l'intellectuel, qui accompagne, en allant de l'universalité abstraite à l'universalité concrète, le cheminement du philosophe. »[1] Ainsi, Beauvoir écrivain, et encore davantage Beauvoir autobiographe, a continué à faire de la philosophie.

Au terme de ces choix, Beauvoir se revendique « femme écrivain ». Dans le deuxième volume de *La Force des choses*, elle évoque les deux images que l'on a forgées à son propos : « Je suis une folle, une demi-folle, une excentrique », aux mœurs dissolues. « Souliers plats, chignon tiré, je suis une cheftaine, une dame patronnesse, une institutrice (au sens péjoratif que la droite donne à ce mot) », qui passe sa vie devant son bureau, pur cerveau :

> Rien n'interdit de concilier les deux portraits. On peut être une dévergondée cérébrale, une dame patronnesse vicelarde ; l'essentiel est de me présenter comme une anormale. Si mes censeurs veulent dire que je ne leur ressemble pas, ils me font un compliment. Le fait est que je suis écrivain : une femme écrivain, ce n'est pas une femme d'intérieur qui écrit mais quelqu'un dont toute l'existence est commandée par l'écriture. Cette vie en vaut bien une autre. Elle a ses raisons, son ordre, ses fins auxquels il faut ne rien comprendre pour la juger extravagante. La mienne fut-elle vraiment ascétique, purement cérébrale ? Mon Dieu ! je n'ai pas l'impression que mes contemporains s'amusent tellement plus que moi sur cette terre ni que leur expérience soit plus vaste. En tout cas, me retournant vers mon passé, je n'envie personne. (*TCF*, 495)

Dans l'expression « femme écrivain » les deux termes ont leur importance, car elle pense avoir tiré avantage aussi bien de sa condition de femme que de sa condition d'écrivain. Elle dit n'avoir pas souffert de sa féminité : elle a plutôt

---

[1] « Ecrire l'universel singulier », in *Pourquoi et comment Sartre a écrit* Les Mots, *op. cit.*, p. 382.

cumulé, à partir de vingt ans, les avantages des deux sexes. Après la parution de *L'Invitée*, son entourage la traita à la fois comme un écrivain et comme une femme. Ceci fut particulièrement frappant en Amérique, où dans les soirées, les épouses se réunissaient pour parler entre elles, alors que Beauvoir restait à discuter avec les hommes, qui lui manifestaient plus de courtoisie qu'aux autres femmes : « Je fus encouragée à écrire *Le Deuxième Sexe* précisément par cette situation privilégiée. Elle m'a permis de m'exprimer en toute sérénité. » (*FCI*, 263)

Ce statut d'écrivain et d'intellectuelle place donc Beauvoir dans une situation privilégiée par rapport aux autres femmes et lui permet de s'intégrer dans un univers masculin. C'est cette figure de femme singulière que Beauvoir veut donner d'elle-même dans ses écrits autobiographiques : indépendance et célibat, et plaisir d'écrire. La notion de figure se vérifie encore une fois ici : la réécriture autobiographique est à l'œuvre, car Beauvoir, comme nous l'avons vu, a quelque peu passé sous silence, les aspects de sa vie où elle n'a pas véritablement opéré des choix en toute liberté.

### 3.2.3. La « famille » contre la Famille

Beauvoir a donc choisi d'être écrivain, et de se consacrer, dès le lendemain de la guerre, entièrement à l'écriture. Elle n'en reste pas moins une femme, qui va devoir faire des choix face au destin féminin : le mariage et la maternité. Ce sera dans les deux cas, le refus catégorique : se marier et avoir des enfants étant à ses yeux incompatible avec sa vocation d'écrivain. Elle refuse du même coup la famille bourgeoise traditionnelle et se constitue un petit groupe d'amis très proches, qu'elle baptise « la famille ». Quand elle explique ces choix dans *La Force de l'âge*, elle évoque une période où elle n'est pas encore féministe, au sens où elle n'a pas encore pris conscience de ce qu'être une femme implique. Cependant, l'écrivain a plus de 50 ans, et a déjà écrit *Le Deuxième Sexe* : nul doute que ses analyses de la condition féminine nourrissent a posteriori l'analyse des décisions qu'elle a prises vingt ans plus tôt, et donc la figure qu'elle constitue dans les autobiographies.

Avant d'étudier sa propre argumentation, il nous semble nécessaire de rappeler le contexte dans lequel Beauvoir fait ces choix. Au delà du caractère impérieux de sa vocation, la situation des femmes mariées et mères dans les années

30, (et encore quand elle écrira *Le Deuxième Sexe*), contribue aussi largement à expliquer ses réticences.

D'abord, la guerre, quoi qu'on en pense, n'a pas modifié véritablement les rapports entre les sexes. C'est ce que révèle l'étude de l'histoire des femmes au XXème siècle : « je préfère souligner [...] le caractère profondément conservateur de la guerre en matière de rapports des sexes. Dans cette perspective, on comprend mieux que notre XXème siècle, si longtemps fait de guerres, d'après-guerres et d'entre-deux-guerres, n'ait connu que tardivement, pas avant les années soixante, un réel bouleversement des rapports masculin-féminin. »[1] Dans ce contexte, pour Beauvoir, le refus du mariage est en accord avec son rejet des valeurs bourgeoises au milieu desquelles elle a été élevée et qu'elle a si violemment rejetées. Mais on peut aussi alléguer qu'alors, et ceci encore au lendemain de la guerre, la situation d'une femme mariée n'a rien d'enviable. Si elle accède au droit de vote, sa liberté nouvelle semble bel et bien s'arrêter au seuil de la famille. Malgré des réformes en 1938 et 1942 qui ont quelque peu atténué la puissance maritale, le régime matrimonial légal maintient l'homme dans la position incontestée de chef de famille : « C'est lui qui choisit le domicile conjugal et transmet son nom ; il détient seul l'autorité paternelle sur les enfants issus du mariage, gère seul les biens du foyer y compris les biens propres de son épouse et peut même empêcher sa femme d'exercer une profession. L'autorisation écrite du mari est indispensable à la femme mariée pour mille démarches de la vie civile et administrative, par exemple ouvrir un compte en banque. L'autorité maritale s'exerce aussi très légalement sur la sexualité de l'épouse, l'adultère féminin étant puni beaucoup plus lourdement que celui de l'époux. La loi de 1920 interdit toute information et tout usage de contraceptif. La condition juridique des femmes mariées ne connaîtra aucune amélioration avant les années 1960. »[2] La femme est donc totalement aliénée à son époux.

---

[1] THEBAUD, Françoise, « La grande guerre, le triomphe de la division sexuelle », in *Histoire des femmes, le XXème siècle, op. cit.*, p. 74.

[2] CHAPERON, Sylvie, *op. cit.*, p. 18.

Par ailleurs, la fécondité n'est pas maîtrisée, et être mère, c'est être effectivement rapidement réduite en esclavage. Si Beauvoir au début des années 30 ne raisonne pas encore avec les concepts et les analyses qu'elle développera dans *Le Deuxième Sexe*, le contexte suffit à la dissuader de se marier et d'avoir des enfants. Elle sait ce qui se passe autour d'elle, comme le souligne Elisabeth Badinter interrogée par Catherine Rodgers : « Justement à propos de la description apocalyptique de la maternité, Beauvoir décrit ce qu'elle a sous les yeux, en particulier dans son milieu. [...] On s'est aperçu que du moment où il y avait choix, les femmes vivaient le plus souvent leur grossesse comme une expérience de bonheur, de plénitude. Et donc de fierté. Et même elles n'avaient plus honte de leur corps. Beauvoir, elle, n'a pas connu ça, et elle décrivait ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait avant la contraception. On avortait de façon atroce[1]. [...] Au fond la grossesse, au moment de Beauvoir, c'est quand même le symétrique de la guerre pour les hommes. On mourait en couches, on mourait à la guerre. C'était deux expériences traumatisantes. C'était des hurlements de douleur à la fin, un processus sanguinaire.»[2] Cette expérience nourrira *Le Deuxième Sexe*. Cette condamnation de la maternité est à replacer aussi dans le contexte de l'assignation à la maternité que connaissent les femmes depuis 1940 ; le nombre des inculpations pour avortement s'accroît et les médecins, tenus par la loi et peu formés en ce domaine, ne peuvent rien conseiller à leurs clientes accablées de grossesses à répétition : « Aucun mouvement ne plaide plus la cause du néo-malthusianisme, tandis que de la gauche communiste à la droite gaulliste en passant par les chrétiens démocrates, tous les partis défendent un natalisme exacerbé. »[3]

---

[1] Dans son journal, le 7 janvier 1940, Beauvoir rapporte un avortement horrible : « [...] la fille hurlant dans sa chambre d'hôtel et les gens ameutés sur le palier, le médecin qui dort, deux camarades affolés qui la supplient de se taire et soudain, comme elle est debout, une tête blonde entre ses jambes, et un gosse qui tombe sur le sol. A moitié évanouie, elle entend soudain un vagissement ; du coup le médecin se réveille, la gosse est vivante, consternation : c'est dur à 7 mois, infanticide, bagne - elle les supplie de tuer l'enfant, ils refusent, alors elle se traîne vers lui et serre le cou, et tombe évanouie. » *Journal de guerre, septembre 1939 - janvier 1941,* Edition présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, 1990, p. 234-235.

[2] *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, Un héritage admiré et contesté, op. cit.*, p. 64-65.

[3] CHAPERON, Sylvie, *op. cit.*, p. 165-166.

Beauvoir, elle, dénonce l'asservissement que représente la maternité, alors que communistes et catholiques s'allient pour vanter la maternité bienheureuse. Elle démystifie cette image ; elle met l'accent sur la complexité des rapports qu'une femme entretient avec sa mère, son père, le père de son enfant, montrant qu'elle peut se colorer de sentiments très variés, parfois dépressifs ou hostiles. Elle récuse les discours affirmant que seule la maternité offre le plein épanouissement aux femmes, et elle met en avant les aspects les plus obscurs de la relation mère-enfant ; ce dernier devient pour elle, comme la femme pour l'homme, un être dominé. L'intérêt des enfants élevés par leur mère au foyer est mis en doute.

On comprend qu'il était impossible d'imaginer en 1949, comme certaines féministes le feront plus aisément dans les années 70, que l'on puisse concilier maternité et émancipation : Beauvoir incite donc les femmes à se méfier de la maternité qu'elle considère comme un piège. Mais comment présente-t-elle dans ses écrits autobiographiques sa propre attitude face aux choix possibles que peuvent être le mariage et la maternité pour une femme ? La raison fondamentale est le refus de toute aliénation ; elle va s'appliquer à montrer que rien, et ceci dès l'enfance, ne l'y destinait, introduisant une nécessité dans son itinéraire singulier.

Enfant, dans les jeux qu'elle invente avec sa sœur, les aspects nourriciers de la maternité sont évacués : leurs poupées savent parler, raisonner et vieillissent chaque jour de vingt-quatre heures. Ce sont leurs doubles. Les maris sont absents :

> Mère parfaite d'une petite fille modèle, lui dispensant une éducation idéale dont elle tirait le maximum de profit, je récupérais mon existence quotidienne sous la figure de la nécessité. J'acceptais la discrète collaboration de ma sœur que j'aidais impérieusement à élever ses propres enfants. Mais je refusais qu'un homme me frustrât de mes responsabilités : nos maris voyageaient. Dans la vie, je le savais, il en va tout autrement : une mère de famille est toujours flanquée d'un époux ; mille tâches fastidieuses l'accablent. Quand j'évoquai mon avenir, ces servitudes me parurent si pesantes que je renonçai à avoir des enfants à moi ; ce qui m'importait, c'était de former des esprits et des âmes : je me ferai professeur, décidai-je. (*MJFR*, 78-79)

On remarque ici qu'elle substitue à la relation mère / enfant, qu'elle refuse, celle de professeur à élèves. Substitution qu'il faudra approfondir quand nous envisagerons ses relations avec ses propres élèves.

Tout ce qui rappelle le nourrisson, l'allaitement par exemple, la dégoûte. Voilà comment elle décrit la laiterie à La Grillère, où elle séjourne souvent pendant les vacances :

> De l'autre côté du corridor, où roucoulaient des tourterelles, c'était la laiterie. Jarres et jattes vernissées, barattes en bois poli, mottes de beurre, fromages blancs à la chair lisse sous les blanches mousselines : cette nudité hygiénique et cette odeur de nourrisson me faisaient fuir. (*MJFR*, 105)

Elle ne s'extasie pas comme Zaza devant des nouveaux nés fripés. Elle se dit plusieurs fois réfractaire au mariage[1] et à la maternité. Beauvoir n'avait donc aucune prédisposition pour la vie de famille. Elle trouve en Sartre un compagnon qui, sur ce point, lui ressemble. La question du mariage se pose cependant à eux quand Beauvoir est nommée à Marseille en 1931, à huit cents kilomètres de Paris : devant cette longue séparation, Beauvoir prend peur. Si le mariage peut les rapprocher, ne faut-il pas revenir sur cette décision de ne jamais sacrifier aux traditions bourgeoises, et demander un poste double ? Sartre propose à Beauvoir de réviser leurs plans et de se marier. Cette perpective la prend au dépourvu. Jusque là l'idée de se marier ne les avait même pas effleurés. D'ailleurs, par principe, l'idée du mariage les offusquait : « Nous étions hostiles aux institutions parce que la liberté s'y aliène, et hostiles à la bourgeoisie d'où elles émanaient : il nous paraissait normal d'accorder notre conduite à nos convictions. Le célibat pour nous allait de soi. » (*FA*, 91) Seuls de « puissants motifs » pouvaient les inciter à plier devant des conventions auxquelles ils

---

[1] Une lecture précise des *Cahiers de jeunesse* permettrait sans doute de nuancer cette hostilité. Il est évident, comme nous le verrons plus loin, que Beauvoir a envisagé le mariage en général, et le mariage avec son cousin Jacques en particulier. Cependant, si elle ne critique pas alors directement l'institution qu'il constitue, elle a déjà une conception de l'amour où la liberté doit être préservée. Elle écrit dans son carnet le 19 août 1926 : « Il y a plusieurs choses que je hais dans l'amour : l'abandon de tout soi-même qui est une simple lâcheté parce qu'un être n'est jamais une fin, et qu'évidemment le devoir est tout de même au dessus de l'amour et que le devoir défend d'aliéner sa liberté. Je n'en fais pas une question de dignité, mais de morale. Je consentirais volontiers tous les sacrifices pour un être que j'aimerais, mais je ne voudrais pas exister à travers lui. [...] Et le mariage. Peut-être qu'un jour je me marierai, si ce n'est pas probable, c'est du moins possible. En tout cas, c'est le plus grand bonheur je pense que toute femme, tout homme, puisse attendre de la vie. » ( 2ème *Cahier de jeunesse août 26-décemenbre 26,* Microfilm 6537).

répugnaient. Or, l'idée de partir pour Marseille jetait Beauvoir dans l'anxiété et Sartre trouvait stupide, dans ces conditions, de sacrifier à des principes :

> Je dois dire que pas un instant je ne fus tentée de donner suite à sa suggestion. Le mariage multiplie par deux les obligations familiales et toutes les corvées sociales. En modifiant nos rapports à autrui, il eût fatalement altéré ceux qui existaient entre nous. Le souci de préserver ma propre indépendance ne pesa pas lourd ; il m'eût paru artificiel de chercher dans l'absence une liberté que je ne pouvais sincèrement retrouver que dans ma tête et dans mon cœur. Mais je voyais combien il en coûtait à Sartre de dire adieu aux voyages, à sa liberté, à sa jeunesse, pour devenir professeur en province, et, définitivement, un adulte ; se ranger parmi les hommes mariés, c'eût été un renoncement de plus. Je le savais incapable de m'en avoir rancune, mais je savais aussi combien j'étais accessible aux remords et combien je les détestais. La plus élémentaire prudence m'interdisait de choisir un avenir qu'ils eussent risqué d'empoisonner. Je n'eus même pas à délibérer, je n'hésitai pas, je ne calculai pas, ma décision se prit sans moi. (*FA*, 90-91)

Le mariage aliène les époux, suscite des obligations ; il est une concession au mode de vie bourgeois. Beauvoir opte pour le célibat. La forme d'union libre qu'elle privilégie n'est certes pas dénuée d'une certaine forme de conformisme : ils baignent dans le milieu intellectuel et idéologique d'une jeunesse révolutionnaire où l'union libre est à la mode. Mais, comme elle l'explique un peu plus loin, un seul motif eût été décisif pour « nous convaincre de nous infliger ces liens qu'on dit légitimes : le désir d'avoir des enfants ; nous ne l'éprouvions pas. » Certes, la maternité ne l'attirait pas, mais la nature de son lien avec Sartre était telle, que le désir d'enfant n'avait pas de place :

> Un enfant n'eût pas resserré les liens qui nous unissaient Sartre et moi ; je ne souhaitais pas que l'existence de Sartre se reflétât et se prolongeât dans celle d'un autre : il se suffisait, il me suffisait. Et je me suffisais : je ne rêvais pas du tout de me retrouver dans une chair issue de moi. D'ailleurs, je me sentais si peu d'affinités avec mes parents que d'avance les fils, les filles que je pourrais avoir m'apparaissaient comme des étrangers ; j'escomptais de leur part ou de l'indifférence, ou de l'hostilité tant j'avais eu d'aversion pour la vie de famille. Aucun fantasme affectif ne m'incitait donc à la maternité. (*FA*, 92)

De plus, elle a choisi d'écrire et ce projet n'est pas compatible avec la maternité. La littérature lui offre un destin sans commune mesure avec celui de mère de famille : l'écrivain justifie le monde en le créant à neuf, la mère ne fait qu'accroître vainement le nombre des gens sur terre. On ne peut même pas dire qu'elle a choisi de ne pas avoir d'enfant, elle n'a pas même imaginé d'en avoir : « Je

n'ai pas eu l'impression de refuser la maternité ; elle n'était pas mon lot ; en demeurant sans enfant, j'accomplissais ma condition naturelle. » (*FA*, 92-93)

On remarque que pour la maternité comme pour le mariage, Beauvoir présente ces choix sans qu'ils impliquent une frustration. Elle n'hésite pas : pour le refus du mariage, « La décision se prit sans [elle] », quant à la maternité, elle ne fait qu'accomplir sa condition naturelle, en parfaite contradiction avec le destin habituel des femmes. Elle introduit dans ses décisions une nécessité qui élimine toute contestation. Ces premiers refus s'enrichiront avec les analyses du *Deuxième Sexe*, et même dans les années 70, ils resteront aussi impérieux. A ses yeux, le mariage et la maternité constituent une aliénation pour la femme. Le seul fait d'attendre un enfant est décrit comme une épreuve pénible :

> La femme connaît une aliénation plus profonde quand l'œuf fécondé descend dans l'utérus et s'y développe ; certes la gestation est un phénomène normal qui, s'il se produit dans les conditions normales de santé et de nutrition, n'est pas nuisible à la mère : il s'établit même entre elle et le fœtus certaines interactions qui lui sont favorables ; cependant, contrairement à une théorie optimiste dont l'utilité sociale est trop évidente, la gestation est un travail fatigant qui ne présente pas pour la femme un bénéfice individuel et exige au contraire de lourds sacrifices. (*DSI*, 67)

La maternité n'est pas la suprême justification de la femme. Elle ne fait qu'enfanter de la chair. Elle ne fonde pas une existence qui aura à se fonder elle-même. Par ailleurs, enfanter n'a rien de naturel. Cela suppose un engagement : si la mère se dérobe à cet engagement, elle commet une faute contre une existence, une liberté. Elle devrait donc avoir le choix d'enfanter :

> Le rapport des parents aux enfants, comme celui des époux, devrait être librement voulu. Et il n'est pas même vrai que l'enfant soit pour la femme un accomplissement privilégié ; [...] C'est une morale sociale et artificielle qui se cache sous ce pseudo-naturalisme. Que l'enfant soit la fin suprême de la femme, c'est là une affirmation qui a tout juste la valeur d'un slogan publicitaire. (*DSII*, 386)

Dans *La Force des choses*, Beauvoir répond à ceux qui lui reprochent de n'avoir donné aucune valeur à l'amour maternel : elle ne lui a pas refusé sa valeur mais a demandé qu'il soit vécu librement. Les féministes contemporaines ont aussi reproché à Beauvoir ce portrait aussi défavorable de la maternité, nous y reviendrons plus loin. Mais ses analyses coïncidaient avec ses convictions, justifiaient ses choix, et surtout sont à replacer dans le contexte de l'époque : il n'était effectivement pas

possible pour une femme de sa génération de concilier activité créatrice et maternité ; son choix était le bon en regard de son ambition d'écrivain. Il nous semble évident que sa vie d'écrivain engagé, telle qu'elle l'a menée, ne pouvait s'accomplir si elle n'était pas libre de toute obligation.

Beauvoir a-t-elle regretté ces choix ? Là encore, sa position est nette. Elle répond à Alice Schwarzer en 1973 : « Absolument pas ! Je n'ai jamais regretté de ne pas avoir d'enfant. Parce que j'ai eu beaucoup de chance, non seulement dans mes rapports avec Sartre, mais encore dans mes amitiés. Et quand je vois les relations des femmes que je connais avec leurs enfants, surtout avec leurs filles - c'est souvent atroce, je trouve - je suis au contraire vraiment heureuse d'avoir échappé à ça. »[1] Elle réitère en 1976 : « Ah ! Non ! Je m'en félicite chaque jour. Quand je vois ces grands-mères qui, au lieu d'avoir un peu de temps pour elles-mêmes, sont obligées de garder leurs petits-enfants. Cela ne leur fait pas toujours plaisir... »[2] Beauvoir ne se voyait donc ni mère, ni grand-mère...

Ces choix ont pour origine, ou pour corollaire, le refus de la famille traditionnelle et bourgeoise dans laquelle elle a vécu : pas question pour elle de reproduire une relation mère-fille qui ne l'a pas satisfaite, ni une vie de famille marquée de non-dits et d'hypocrisie. A la Famille, qu'elle ne fondera pas, elle va substituer « la famille », faite d'amis choisis. Très tôt, dès sa vie d'étudiante, Beauvoir aime être entourée d'amis : Zaza, Pradelle, Poupette, Gégé, Stépha, Clairaut... auxquels succédera le clan de Sartre, Nizan, Herbaud. Elle aime être en bande. C'est dans *La Force de l'âge* qu'elle utilise et explique le terme « la famille » pour désigner le cercle étroit de ses proches amis :

> Nous fréquentions presque exclusivement le petit groupe que nous appelions la "famille" : Olga, Wanda, Bost et Lise. Ils avaient entre eux et avec chacun de nous des rapports nuancés, dont nous étions tous soucieux de conserver la particularité. Bost, je le voyais d'ordinaire avec Sartre ; à cette exception près, c'était la formation en "duos" qui prévalait. (*FA*, 578)

---

[1] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, op. cit.*, p. 57-58.
[2] *Ibidem,* p. 81.

Olga, Bost, Wanda furent des membres permanents de cette famille. Elle s'enrichit de Lanzmann et de Michelle Vian au début des années 50 et de Sylvie au début des années 60. Toute cette famille est constituée de gens plus jeunes que Sartre et Beauvoir. Outre ce cercle restreint, l'équipe des *Temps Modernes*, revue fondée par Beauvoir et Sartre au lendemain de la guerre, fournit aussi des amitiés solides et des échanges enrichissants : Merleau-Ponty, Colette Audry, Cau, Erval, Guyonnet, Jeanson, Pontalis, Pouillon, Roy, Todd, Lanzmann, certains restèrent, d'autres partirent, des nouveaux arrivèrent comme Gorz et Pingaud... L'amitié, les rapports à autrui tiennent donc une grande place dans la vie de Beauvoir. Dans *Tout compte fait*, elle fait le bilan de ses affections :

> Beaucoup de ces relations sont anciennes. Mes liens avec Sartre, avec ma sœur n'ont pas changé. Je continue à voir fréquemment Olga, Bost, Lanzmann, Bianca, Violette Leduc. Plus rarement, mais avec régularité, Pouillon, Gorz, Gisèle Halimi, Gégé, Ellen Wright, quelques autres. La divergence de nos occupations m'a amenée à ne plus avoir avec certains de mes amis que des relations espacées ; mais par exemple Michel Leiris, Jean Genet n'en existent pas moins pour moi et je suis avec attention leurs activités. (*TCF*, 62)

Tous ces amis fidèles donnent à Beauvoir une prise sur le monde : elle réfléchit avec eux sur les sujets qui les intéressent, et leurs divergences sont source d'enrichissements, car ils ont d'abord des valeurs et des projets en commun. Elle est soucieuse de leurs réussites, vit avec eux leurs projets et leurs échecs : « Dans une certaine mesure mon existence enveloppe la leur et s'en trouve enrichie. » (*TCF*, 63) Beauvoir a donc rejeté sa famille d'origine et s'en est forgée une autre. C'est peut-être lorsqu'elle explique à Nelson Algren ce qu'est sa vie à Paris, afin qu'il comprenne tout ce qui l'y retient, que l'on comprend le mieux ce que représentent pour elle ces amis de longue date :

> Voilà mon passé, chéri, voilà mon présent. Vous comprenez, pour moi maintenant tout se passe comme si j'avais une famille à Paris, je connais ceux qui la composent depuis si longtemps, et si intimement, ensemble nous avons traversé tant d'événements, les pires et les meilleurs, qu'ils constituent ma vraie famille plutôt qu'un simple groupe d'amis. Ma famille biologique ne signifiant rien pour moi, je m'en suis choisi une autre par moi-même. C'est un privilège, en un sens, de posséder une famille, elle vous aide à vivre ; d'un autre côté, elle vous laisse à votre solitude, surtout quand vous aimez (à la folie), là elle n'aide plus. Je ne me rends pas compte dans quelle mesure vous me saisissez plus clairement, mais quand j'écrirai : "J'ai vu Bost, Sartre, Olga", j'aimerais bien que vous entraperceviez ce que je veux dire. (*LNA*, 220, 8 août 1948)

Par ses choix, Beauvoir a effectivement échappé magistralement au destin de jeune fille rangée qui aurait dû être son lot.

Elle a donc choisi la littérature pour s'exprimer : ce choix a, selon elle, conditionné son refus de la famille traditionnelle. Elle a opté pour le célibat, l'indépendance et une famille choisie. Elle a ainsi acquis une situation privilégiée par rapport aux autres femmes, situation qui lui a permis d'affirmer qu'elle avait échappé aux servitudes de la condition féminine. L'écriture autobiographique, la ré-écriture devrait-on dire, joue un rôle essentiel dans le caractère exemplaire de son parcours : Beauvoir insiste sur ses différences, sur sa singularité, et se plaît à incarner la plus belle figure de la femme non-rangée. Mais nous avons vu aussi que malgré cette image qu'elle cherche à construire, elle n'avait pas échappé à un conditionnement qui l'avait convaincue qu'en matière de philosophie et d'idéologie, elle n'était pas créatrice.

Qu'en est-il de ses rapports amoureux ? Comment cette femme indépendante a-t-elle vécu ses relations avec les hommes, dans une société où tout converge pour que la femme vive en être relatif et secondaire par rapport à l'homme ? Là encore, elle présente l'image d'une femme qui affirme sa liberté absolue de sujet, essayant de créer à neuf ses relations avec les autres.

### 3.3. De nouveaux rapports amoureux

Quatre figures masculines principales apparaissent dans les écrits autobiographiques, par ordre chronologique : le cousin Jacques, Sartre, Algren et Lanzmann. Le premier est l'amour d'enfance, qui va d'une certaine manière lui permettre de savoir ce qu'elle veut faire de sa vie. Quant à Sartre, il est la figure centrale autour de laquelle ses autres amours vont s'articuler : Algren est la passion majeure de Beauvoir, mais il souffrira du lien indéfectible et singulier qui l'unit à Sartre. Lanzmann est celui qu'elle présente comme son dernier amour et qui, lui, acceptera la présence et la primauté de Sartre dans la vie de Beauvoir. Ainsi, hormis Jacques, la vie amoureuse de Beauvoir se détermine par rapport à Sartre : Algren sans Sartre, Lanzmann avec Sartre. Au-delà de ses liens amoureux, Beauvoir donne à lire à travers ces quatre figures la légende du couple qu'elle a formé avec Sartre. Nous employons ici le mot « légende » sciemment : Beauvoir réécrit leur histoire à la

fois telle qu'elle a été et telle qu'elle aurait voulu qu'elle fût, et comme l'ont démontré plusieurs critiques, cette histoire n'a pas été aussi simple qu'elle le laisse entendre. Mais, idéalisée ou non, cette histoire amoureuse illustre une attitude récurrente de Beauvoir dans sa vie qui consiste à innover et refuser les schémas traditionnels, et confirme le travail de l'autobiographe qui réinterprète son passé.

### 3.3.1. Jacques ou un malheur évité

Jacques n'apparaît que dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : c'est le seul personnage pour lequel Beauvoir procède par anticipation et raconte la fin de vie, qui va donc bien au-delà de 1929. Il a, comme les autres personnages de ce récit, un rôle dans le processus de libération de la jeune fille rangée : il l'initie à la littérature contemporaine, il lui fait découvrir le charme des bars, mais surtout, il incarne un avenir possible pour Beauvoir autant dans son itinéraire propre, celui d'un bourgeois peu équilibré, que par l'avenir qu'il aurait pu proposer à Beauvoir en l'épousant. Il renforce donc son refus des valeurs bourgeoises et lui permet de définir quel type de lien amoureux elle recherche.

Comme tous les personnages, à l'exception de Zaza, nous ne le connaissons qu'à travers Beauvoir qui se perd en questionnements, gloses, interprétations où la vérité lui échappe sans cesse, ce qui explique que leur histoire dans le récit apparaît quelque peu répétitive. L'absence de perspicacité psychologique de Beauvoir, jointe à des choix narratifs qui placent les révélations sur la vie sexuelle de Jacques ou sur l'annonce de son mariage à la fin du récit, font de Jacques un personnage quelque peu mystérieux, comme l'explique Eliane Lecarme-Tabone : « Des zones d'ombre subsistent sur la personnalité de ce dernier, toujours énigmatique : nul ne saura exactement quels sentiments il a éprouvés pour Simone, ni la raison de son mariage destructeur. »[1]

Jacques est d'abord un amour d'enfance : à huit ans, Beauvoir n'attache de l'importance qu'au jugement de Jacques de six mois son aîné. Et pour cause, c'est aussi le seul garçon de son entourage et ceci pendant de longues années. Un jour il

[1] *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 161.

fabrique de ses mains un authentique vitrail qu'il lui offre. Elle n'a jamais reçu de cadeau aussi flatteur :

> Nous décidâmes que nous étions "mariés d'amour" et j'appelai Jacques "mon fiancé". Nous fîmes notre voyage de noces sur les chevaux de bois du Luxembourg. Je pris au sérieux notre engagement. Cependant, en son absence, je ne pensais guère à lui. Chaque fois que je le voyais, j'étais contente, mais il ne me manquait jamais. (*MJFR*, 85)

A l'adolescence, un goût commun pour la littérature les rapproche. Mais, une distance s'installe : Beauvoir sait qu'elle est beaucoup moins intéressante que les jeunes filles que Jacques peut fréquenter grâce à son indépendance et Jacques n'a de vraies conversations qu'avec le père de Simone. Mais elle aime l'entendre parler peinture et littérature. Un soir, après une de ses visites, elle a une réaction particulièrement émue : « La tête sur mon oreiller, des larmes me vinrent aux yeux. "Je pleure, donc j'aime", me dis-je avec ravissement. Dix-sept ans : j'avais l'âge. » (*MJFR*, 239) On sent toute l'ironie de Beauvoir adulte devant la sentimentalité de sa jeunesse.

Elle cherche alors par tous les moyens à forcer l'estime de Jacques. Elle tente notamment de se faire remarquer par le chef des Equipes sociales, Garric, afin qu'il parle d'elle à Jacques. La manœuvre réussit ; Jacques s'intéresse à elle et lui propose une promenade en auto, suivront les sorties dans les bars, à l'insu de la mère de Simone. Elle se plaît en sa compagnie, mais ne cherche pas à analyser ses sentiments :

> Jacques s'inquiétait de mes problèmes, il m'était doux de causer avec lui. Bientôt je me rendis compte qu'il avait retrouvé dans mon cœur la première place. J'aimais mieux en ce temps-là m'étonner que de comprendre, je n'essayai pas de situer Jacques, ni de me l'expliquer. Aujourd'hui seulement, je recompose son histoire avec un peu de cohérence. (*MJFR*, 274)

L'autobiographe est à l'œuvre, elle reconstruit son passé pour lui donner un sens. Dans cette reconstruction, elle insiste beaucoup sur le caractère instable de Jacques et sur sa situation familiale difficile : Jacques incarne un de ces fils de « bourgeois désaxé », ambigu et voué au mythe de l'Inquiétude. Son père est mort quand il avait deux ans, sa mère se remaria au bout de cinq ans et eut un autre fils. Elle envoya assez vite ses aînés, Jacques et Titite, à Paris dans l'intérêt de leurs

études. Au lieu de vivre une enfance insouciante, Jacques se voulut raisonnable comme un homme. Il s'imposa lui même les interdits qu'un père aurait pu lui imposer : « Bon fils, frère attentif, il resta fidèle à la ligne qu'une voix d'outre-tombe lui avait assignée. » Il affichait un grand respect pour les institutions bourgeoises. Il n'aimait guère les affaires et le droit, et préférait le dessin, la gravure sur bois, la peinture. Mais il ne pouvait pas s'y consacrer. Il devait succéder à son oncle qui tenait la Maison Laiguillon, fabrique de vitraux ; ce dernier ne connaissait rien aux Beaux-Arts, et s'en sortait bien. Jacques n'aurait pas à faire des tâches bien différentes, mais il s'en console en nourrissant de grands projets comme ceux de son père ou de son grand père : il n'aurait pas une simple clientèle de curés de campagne, et les vitraux Laiguillon se feraient connaître dans le monde pour leur qualité artistique.

Mais Jacques ne coïncidait pas avec le personnage qu'il incarnait, le fils Laiguillon ; il faisait du zèle, mettait trop de sérieux à cette entreprise : il avait échoué à se substituer effectivement à son père. Beauvoir perçut assez vite cette faille, mais de façon très romantique :

> J'en concluais que Jacques avait fait sienne la seule attitude qui me parût valable : chercher en gémissant. Sa véhémence ne me convainquait pas de son ambition, ni sa voix pondérée de sa résignation. Loin de se ranger parmi les gens assis, il allait jusqu'à refuser les facilités de l'anti-conformisme. Sa moue blasée, son regard hésitant, les livres qu'il m'avait prêtés, tout m'assurait qu'il vivait vers un incertain au-delà. Il aimait le Grand Meaulnes, il me l'avait fait aimer : je les identifiais. Je vis en Jacques une incarnation raffinée de l'Inquiétude. (*MJFR*, 278)

Jeune fille bourgeoise, issue d'un mariage arrangé, il est naturel qu'elle se demande assez rapidement si Jacques pourrait devenir son époux. De plus, même si ses parents ne sont pas d'accord avec lui sur certains points, ils ne voient pas d'un mauvais œil les visites fréquentes de Simone chez Jacques qui habite avec sa sœur et sa tante : il aura une situation confortable et représente une aubaine pour une fille sans dot. Simone n'apprécie guère « qu'on prétendît transformer en une entreprise bourgeoise une entente fondée sur un commun refus des horizons bourgeois », mais la bienveillance de ses parents est bien commode.

Quel sentiment exactement éprouve-t-elle pour lui ? Leur entente intellectuelle est certaine - Jacques l'initie à la littérature contemporaine, l'envoie au

cinéma et au théâtre voir les spectacles de Dullin - mais cela ne va guère plus loin. Malgré sa beauté, Jacques ne lui inspire aucun désir. Mais, Beauvoir croit en la fatalité de ce sentiment né dans l'enfance (naïveté nourrie de ses lectures enfantines), car elle voit en lui l'idéale solution à toutes ses difficultés. Tout en refusant les routines bourgeoises, elle gardait la nostalgie des soirées dans le bureau de son père, au temps où elle imaginait ne jamais pouvoir quitter ses parents. La maison Laiguillon, la mère et la sœur de Jacques constituaient déjà pour elle un foyer. Si elle l'épousait, ses parents se radouciraient :

> [...] je redeviendrais celle que tout le monde aimait, je reprendrais ma place dans cette société hors de laquelle je n'envisageais que l'exil. Pourtant, je n'abdiquerais rien ; auprès de Jacques le bonheur ne serait jamais un sommeil ; nos jours tendrement se répéteraient, mais de jour en jour nous poursuivrions notre quête ; nous nous égarerions côte à côte, sans jamais nous perdre, unis par notre inquiétude. Ainsi ferais-je mon salut dans la paix du cœur et non dans le déchirement. A bout de larmes et d'ennui, je misai dans un élan toute ma vie sur cette chance. J'attendis fiévreusement la rentrée et dans le train mon cœur bondissait. (*MJFR*, 290-291)

Jacques représente donc la possibilité de quitter le foyer familial si étouffant sans rompre complètement avec son milieu. Pourquoi avoir renoncé à concrétiser cette possibilité ? L'instabilité de Jacques et la prise de conscience que le mariage ne l'enthousiasme pas sont en cause.

Jacques est en proie au mal de vivre ; il échoue à ses examens de droit, il se méprise. Une évidence saute aux yeux de Simone : s'il l'aimait, il ne serait pas désespéré. Elle parvient de moins en moins à donner une dimension métaphysique à son désarroi. De plus elle réalise que l'idée du mariage lui répugne : « Impossible de supporter qu'une autre que moi fût sa femme : pourtant, je découvris que l'idée de l'épouser me révulsait. Tout l'été, je l'avais caressée ; à présent, quand j'envisageais ce mariage que souhaitaient ardemment mes parents, j'avais envie de fuir. Je n'y voyais plus mon salut, mais ma perte. » (*MJFR*, 296)

Elle se rend compte qu'elle balance entre des moments où Jacques est tout pour elle, d'autres où il n'est rien. Les différences entre leurs caractères s'accusent. Beauvoir est depuis l'enfance quelqu'un d'extrême, d'entier, le contraire de la tiédeur. Elle déplore chez Jacques sa paresse, son manque de profondeur et de sincérité. Il se plaint de ne croire à rien, mais refuse les buts que Beauvoir lui propose. Ces différences rendent problématique la perspective d'une vie commune.

Plus que leurs caractères, les orientations de leurs existences sont divergentes. Elle écrit alors dans son journal :

> "Jouir de belles choses lui suffit ; il accepte le luxe et la vie facile, il aime le bonheur. Moi, il me faut une vie dévorante. J'ai besoin d'agir, de me dépenser, de réaliser ; il me faut un but à atteindre, des difficultés à vaincre, une œuvre à accomplir. Je ne suis pas faite pour le luxe. Jamais je ne pourrais me satisfaire de ce qui le satisfait ;" (*MJFR*, 301-302)

Elle reproche enfin avant tout à Jacques d'accepter la condition bourgeoise. Elle croit alors qu'il échappe à sa classe parce qu'il est inquiet, mais elle ne réalise pas que « l'inquiétude était la manière dont cette génération bourgeoise essayait de se récupérer ». Ainsi, une fois marié, Jacques coïnciderait exactement avec son personnage de patron et de chef de famille. Adulte, Beauvoir analyse avec perspicacité son attitude :

> En vérité, tout ce qu'il souhaitait, c'était remplir un jour avec conviction le rôle que lui assignait sa naissance et il comptait sur le mariage, comme Pascal sur l'eau bénite, pour acquérir la foi qui lui manquait. Cela je ne me le disais pas encore clairement, mais je compris qu'il considérait le mariage comme une solution et non comme un point de départ. (*MJFR*, 302)

Si elle s'entête encore dans cet amour douloureux, c'est qu'elle garde pour Jacques une affection émue, reconnaissante de ce qu'il a pu lui apporter sur le plan culturel, mais aussi parce que sa vie est singulièrement vide. Mais vers dix-neuf ans, elle espace leurs rencontres. Jacques doit partir au service militaire pendant 18 mois en Algérie. Cette prochaine séparation les rapproche, c'est une constante, elle l'aime quand il n'est pas là. Elle raconte ainsi son départ, la chute du passage est admirable, et montre combien Jacques n'avait en fait qu'une place très secondaire dans sa vie :

> Je lui demandai s'il était triste de quitter Paris. "Je n'ai surtout pas envie de te dire au revoir, à toi", me répondit-il. Il m'accompagna en auto à la Sorbonne. Je descendis. Un long moment nous nous regardâmes. "Alors, dit-il d'une voix qui me bouleversa, je ne te verrai plus ?" Il embraya, et je restai au bord du trottoir, désemparée. Mais mes derniers souvenirs me donnaient la force de défier le temps. Je pensai : "A l'année prochaine", et j'allai lire Leibniz. (*MJFR*, 374)

Il lui écrira très peu, alors qu'il écrit à d'autres amis. Elle apprend pendant son absence qu'il a une liaison avec une femme, Magda, depuis deux ans. Elle a beau se dire que leur amour ne ressemble en rien à cette liaison, elle est désespérée de voir

combien elle a vécu dans le mensonge : « C'est que je venais de faire une cuisante découverte : cette belle histoire qui était ma vie, elle devenait fausse à mesure que je me la racontais. » (*MJFR*, 442) Cette histoire la dégoûte : cette liaison se conforme trop fidèlement au schéma classique du fils de famille qui s'initie à la vie avec une femme de petite condition, puis la laisse tomber quand il décide de devenir un homme sérieux. Discutant avec Herbaud de cette histoire, ses convictions s'affirment : elle n'admet pas qu'il y ait deux poids, deux mesures, qu'une femme doive arriver vierge au mariage, alors que l'homme est libre. Elle ne blâme pas Jacques, mais accorde désormais aux femmes et aux hommes la libre disposition de leur corps. Herbaud lui fait remarquer qu'on ne respecte que les femmes mariées :

> Je ne me souciais pas d'être respectée. Vivre avec Jacques et l'épouser, c'était tout un. Mais dans les cas où l'on pouvait dissocier l'amour du mariage, cela me semblait à présent bien préférable. J'aperçus un jour au Luxembourg Nizan et sa femme qui poussait une voiture d'enfant, et je souhaitai vivement que cette image ne figurât pas dans mon avenir. Je trouvais gênant que des époux fussent rivés l'un à l'autre par des contraintes matérielles : le seul lien entre des gens qui s'aiment aurait dû être l'amour. (*MJFR*, 454-455)

Jacques dans le récit des *Mémoires d'une jeune fille rangée* joue donc un rôle dans le processus de libération de Beauvoir à deux égards : il nourrit par son comportement son refus des valeurs bourgeoises, et il lui permet de savoir quel genre de lien amoureux elle recherche, reposant avant tout sur la liberté de chacun. Elle s'affranchit donc du destin bourgeois qui pourrait la tenter en n'épousant pas Jacques. Elle « dégonfle » les hypocrisies, elle est mûre pour rencontrer Sartre. Ainsi, il devient évident qu'elle n'épousera pas Jacques, elle ne l'aime plus. Elle apprend peu de temps plus tard qu'il va se marier avec une jeune fille qu'il connaît à peine mais qui a une dot considérable. Il a laissé à Olga le soin de la mettre au courant : « Je jouai de mon mieux l'indifférence. Mais aussitôt seules, nous exhalâmes, ma sœur et moi, notre consternation. Nous marchâmes longtemps dans Paris, navrées de voir le héros de notre jeunesse se métamorphoser en un bourgeois calculateur. » (*MJFR*, 484)

« Bourgeois calculateur », la sentence est sévère : le jeune homme cultivé, intéressant, voué à l'Inquiétude se trouve réduit à n'exprimer que la classe dont il est issu et qu'elle rejette si violemment. Elle va ensuite raconter la fin de sa vie jusqu'à

sa mort. Pourquoi avoir fait ce choix narratif ? Certes, quand elle écrit les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle n'a pas l'intention de poursuivre cette autobiographie, et elle pense légitimement que le lecteur aimerait savoir ce que Jacques est devenu. Mais c'est aussi pour nous convaincre qu'elle a alors fait le bon choix, et montrer à quelle déchéance le conformisme bourgeois a conduit son cousin. Elle ne le vit plus régulièrement, elle l'aperçut dans les bars, imbibé d'alcool. Il procréa « cinq ou six enfants » et se lança dans une spéculation qui ruina la maison Laiguillon. Il se brouilla avec le père de sa femme et sa propre mère : « Fainéant, prodigue, coureur, ivrogne, menteur - et j'en passe - Jacques était sans aucun doute un détestable mari. » Sa femme demanda la séparation. Lorsque Beauvoir le revoit dans les années cinquante, il est ravagé par l'alcoolisme et a l'air d'un clochard : « Il mourut à quarante-six ans de misère physiologique ». Dans *Tout compte fait*, elle revient sur cet amour de jeunesse et se demande ce qu'aurait été sa vie, si elle avait épousé Jacques :

> Le vide qu'il y avait en lui, je ne pense pas que je l'aurais comblé : ce que je pouvais apporter à quelqu'un, il n'était pas prêt à l'accueillir. J'aurais vite découvert la pauvreté de ses sentiments et intellectuellement il ne m'aurait pas satisfaite. J'aurais tenu à lui cependant, et aux enfants que nous aurions eus. J'aurais connu les déchirements qui sont ceux de tant de jeunes femmes, ligotées par l'amour et la maternité sans avoir oublié leurs anciens rêves. Ce dont je suis sûre, c'est que je m'en serais sortie. [...] A un moment donné, j'aurais refusé l'enlisement bourgeois. Séparée ou non de Jacques, j'aurais écrit et j'aurais certainement fini par m'éloigner de lui. (*TCF*, 31)

Jacques a représenté dans sa jeunesse, « la part du rêve ». Beauvoir autobiographe, explique qu'il lui a permis de prendre conscience nettement de la vie de femme qu'elle ne voulait pas, et lui a évité les malheurs bourgeois. Elle considère qu'il a eu un rôle bien moindre que Zaza : cette amitié hors du commun est au-dessus d'un banal amour d'enfance.

Jacques était d'une certaine manière imposé à Beauvoir : cousins, leur amitié était « arrangée ». Ce n'est pas le cas pour Sartre, Algren ou Lanzmann : Beauvoir les choisit, en toute liberté, cherchant avec eux à nouer des relations amoureuses, qui ne soient pas oppressives. Ils sont tous trois des intellectuels cultivés et, ce n'est pas le moindre intérêt, des écrivains. Beauvoir, comme on le verra aussi dans ses relations féminines, est à la recherche du double...

### 3.3.2. Algren : sans Sartre...

Beauvoir rencontre Nelson Algren lors de son voyage aux Etats-Unis en janvier 1947. Elle racontera leur histoire dans *La Force des choses*, et de façon romancée dans *Les Mandarins*. Nous disposons aussi comme source des *Lettres à Nelson Algren*, publiées par Sylvie Le Bon de Beauvoir en 1997.

Leur entente est d'emblée hors du commun : amour, amitié, et entente physique. Mais leur amour doit faire face à des nécessités : leur éloignement, leur métier d'écrivain et Sartre. Or, contrairement à Lanzmann, Algren ne s'accommodera jamais de la première place que Beauvoir accordera toujours à Sartre. Ainsi, pour Beauvoir, l'amour avec Algren pose le dilemme insoluble entre fidélité et liberté : peut-elle être fidèle à Sartre en restant libre d'aimer Algren ? Peut-elle être fidèle à Algren tout en préservant sa vie en France auprès de Sartre ? Elle s'interroge dès le début de leur histoire : comment aimer sans tout donner ? Algren lui a écrit en lui disant qu'il espérait que son prochain retour serait définitif. Elle lui répond le 23 juillet 1947 :

> Nelson, je vous aime, mais est-ce que je mérite votre amour puisque je ne vous donne pas ma vie ? J'ai essayé de vous expliquer pourquoi je ne peux pas vous la donner. Le comprenez-vous ? N'en concevez-vous pas de ressentiment ? N'en concevrez-vous jamais ? Croirez-vous toujours, malgré ça, que c'est réellement de l'amour que j'ai pour vous ? [...] Si je suis troublée depuis deux mois, c'est qu'une de ces questions hante mon cœur et me fait souffrir : est-ce juste de donner une part de soi, sans être prête à tout donner ? (*LNA*, 53)

La part d'elle-même que Beauvoir donnera à Algren, elle la lui donnera intensément. Cet amour la transforme. Elle se soucie d'abord de son apparence, chose dont elle n'a guère l'habitude. Depuis une chute à vélo pendant la guerre, elle avait eu une dent cassée qu'elle n'avait jamais songé à remplacer. Mais pour Algren, c'est chose faite. Elle lui écrit avec humour le vendredi 2 avril 1948 :

> Savez-vous pourquoi je m'y suis enfin décidée ? Oui, vous le savez. Bien que vous vous contrefichiez que j'aie ou non un trou dans la mâchoire, je veux posséder pour vous un sourire entier, et donc trois matins par semaine je me suis rendue chez le dentiste pour vos beaux yeux - une vraie preuve d'amour, un plus grand témoignage que n'importe quel baiser, car j'aime vous embrasser et je déteste le dentiste. (*LNA*, 195-196)

Elle ira plus loin. Elle entretiendra son corps pour plaire à son amant américain ; elle l'en informe le 26 octobre 1949 :

> Et savez-vous pourquoi je suis si merveilleuse ? Pas parce que je trime dur pour vous écrire un bon roman, ni que je vous aime si chaudement, non, c'est parce que lorsque vous me reverrez je serai aussi plate qu'une limande. Une masseuse viendra chez moi deux fois par semaine, elle a débuté ce matin. Pendant une demi-heure elle travaille en force, malmenant tout mon pauvre corps, mais après on se sent en pleine forme. Elle assure que d'ici peu je n'aurai plus ni ventre ni fesses ni jambes ni cou ni rien, je ne serai qu'un fil. Si ça vous manque trop, d'accord, je garderai un petit quelque chose que vous puissiez tenir dans vos bras. ( *LNA*, 310-311)

L'appelant « mon petit mari », elle est prête à se transformer pour lui en bonne épouse. Dans une lettre du 3 octobre 1947, elle se décrit ainsi :

> Je pourrais prendre une chambre à moi, vous travailleriez tranquillement et resteriez seul quand vous le souhaiteriez. Et je serais sage, je ferais la vaisselle, je balaierais, j'irais acheter moi-même des œufs et du gâteau au rhum, je ne toucherais pas vos cheveux, vos joues ni votre épaule sans autorisation ; [...] je n'entraverais pas votre liberté... (*LNA*, 74)

Le 14 janvier 1950, elle réitère ses promesses :

> Oh Nelson ! je serai gentille, je serai sage, vous verrez, je laverai le plancher, cuisinerai tous les repas, j'écrirai votre livre en même temps que le mien, je ferai l'amour avec vous dix fois par nuit et autant dans la journée, même si ça doit légèrement me fatiguer. Oui ce sera chic de vivre dans un petit logis à nous, d'écrire, de nager et de nous aimer. (*LNA*, 345)

Quels propos sous la plume de l'auteur du *Deuxième Sexe* ! Beauvoir serait-elle prête à se transformer en ménagère pour son amant américain ? Beauvoir, comme le faisait remarquer récemment Elisabeth Badinter, n'était-elle pas la femme libre qui nous avait servi de modèle[1] ? Ces lignes peuvent paraître ridicules : Beauvoir se montrerait naïve, et quelque peu abêtie par son amour pour Algren. Nous pensons au contraire que Beauvoir n'est pas dupe de ses propos et qu'elle y exprime beaucoup d'ironie : elle reconnaît ailleurs être une bien piètre ménagère, et surtout sait qu'une telle vie n'est pas envisageable. Elle se laisse aller ici au ton de la correspondance, cherche à séduire son interlocuteur, à l'intéresser, et ici certainement

[1] Conférence du 28 février 2001 à la Bibliothèque Nationale de France.

à le faire sourire. Rien ne l'empêche de rêver à un mode de vie qu'elle a délibérément refusé, comme elle reconnaîtra le droit à Algren d'avoir songé un temps à avoir une femme et un enfant à lui. Algren arrive dans sa vie alors qu'elle a déjà fait des choix décisifs : qu'en aurait-il été si elle l'avait rencontré plus tôt ? Elle y songe...

Si Beauvoir prend soin de son corps, c'est qu'il a une importance fondamentale dans sa relation avec Algren : elle n'a jamais connu une telle entente physique. La plupart des lettres sont animées par le désir qu'elle a de lui, de le toucher. Rien de tel dans les lettres à Sartre. Elle écrit le 30 octobre 1947 :

> J'ai été profondément émue de lire que vous aimiez, autant que mes yeux, ma manière d'aimer. Elle n'est autre que mon amour pour vous. J'ai toujours eu mes yeux, mais je n'ai aimé personne de cette manière, sachez-le, avec tant de plaisir dans l'amour et d'amour dans le plaisir, tant de fièvre et tant de paix, de cette manière, précisément, que vous aimez. Je me sens une femme dans les bras d'un homme, réellement et totalement, et ça veut dire beaucoup, beaucoup pour moi. Rien de meilleur n'aurait pu m'arriver. Bonne nuit, chéri, c'est dur de le dire, beaucoup plus dur qu'avant mon retour à Wabansia. Venez, chéri, venez et prenez-moi dans vos mains fortes, douces, avides. Je les attends, je vous attends. (*LNA*, 96)

Elle veut qu'ils soient à la fois amants et amis, et qu'ils se confient l'un à l'autre le plus possible. Elle recherche en Algren, un double, avec lequel elle ne fasse qu'un :

> Quelquefois ensommeillé ou un peu ivre, vous vous mettiez à parler rêveusement à voix basse et rapide, comme à vous-même, mais c'est à moi que vous parliez. Je sentais que vous parler à vous-même ou à moi, c'était pareil, que j'habitais au fond de votre cœur et que pour un instant vous ne faisiez plus de différence entre votre être et le mien. Peut-être, de tous mes plus doux souvenirs, est-ce celui-là le plus doux : vous couché sur le dos, la nuit, où à moitié endormi dans la voiture et parlant sans faire de différence entre moi et vous, du tréfonds de votre être. Ainsi êtez-vous aussi en moi, indistinct de mon propre moi. (1er octobre 1949, *LNA*, 299)

Cette fusion ne durera pas ; Algren souffre d'être séparé d'elle et surtout de devoir la partager avec sa vie à Paris. Déjà fin 1948, il se dit insatisfait de la vie qu'il mène, las de sa solitude et de son isolement intellectuel. Il aspire à la stabilité, au « compagnonnage quotidien du mariage » ; il aime toujours Simone et sait qu'il ne connaîtra jamais un pareil amour mais il souffre de son absence. Elle lui répond ainsi le 3 décembre 1948, qu'elle comprend parfaitement ces aspirations, mais ne peut les satisfaire : « Je peux très bien imaginer votre besoin d'avoir une femme toute à vous, vous la méritez, une femme qui n'abandonnerait pas sa propre destinée pour vous

prendre comme mari. Vous serez une très belle destinée pour une femme, j'aurais de grand cœur choisi cette destinée moi-même si les circonstances ne me l'interdisaient. » (*LNA*, 257)

La « brisure » a lieu durant l'été 1950 : lorsqu'elle arrive aux Etats-Unis, il lui annonce qu'il ne l'aime plus. Beauvoir est anéantie. Elle retournera aux Etats-Unis en 1951 ; Algren viendra en France en 1960, c'est la dernière fois qu'ils se verront. Ils continuèrent à correspondre très régulièrement, puis de plus en plus rarement jusqu'en novembre 1964. A la parution des *Mandarins*, et de *La Force des choses*, Algren réagira très violemment en faisant des déclarations très malencontreuses à la presse. Il s'excusera auprès de Simone pour le roman, mais ne cherchera même pas à justifier l'hostilité publique qu'il aura manifestée pour *La Force des choses*. Dans ce volume, elle raconte son histoire avec Algren, en insistant surtout sur le caractère inéluctable de son issue. Comme on l'a déjà remarqué, l'autobiographe fait apparaître nécessaires toutes les décisions qu'elle prend, comme s'il n'avait pas pu en être autrement. En ce qui concerne Algren, le postulat de départ est qu'elle ne vivra jamais loin de Sartre ; ceci entraîne nécessairement la rupture pour Algren, qui aurait souhaité vivre avec elle. Elle justifie aussi son attitude en invoquant la nécessité pour elle d'écrire :

> Même si Sartre n'avait pas existé, je ne me serais pas fixée à Chicago : ou si j'avais essayé, je n'aurais certainement pas supporté plus d'un ou deux ans un exil qui ruinait mes raisons et mes possibilités d'écrire. De son côté, bien que je le lui aie souvent suggéré, Algren ne pouvait pas s'installer à Paris, pas même la moitié de l'année ; pour écrire, il lui fallait demeurer enraciné dans son pays, dans sa ville, dans le milieu qu'il s'était créé : nous avions nos vies faites, qu'il n'était pas question de transplanter ailleurs. Cependant nos sentiments étaient, pour tous les deux, bien autre chose qu'un divertissement ou même qu'une évasion ; chacun regrettait âprement que l'autre refusât de demeurer près de lui. (*FCI*, 223-224)

Mais leur situation d'écrivain n'est guère comparable. Beauvoir est un écrivain connu, entouré de Sartre et de ses amis. Lui a une vie plus solitaire. Il analyse cette différence avec justesse. Il lui a écrit en septembre 1948, mais la lettre s'est perdue. Il parlait d'une jeune femme qu'il avait failli épouser ; quand Beauvoir reçoit la lettre, il n'est déjà plus question de mariage, mais certaines aspirations d'Algren demeurent :

"Mais ce qui ne change pas c'est mon désir de posséder, un jour, ce que pendant trois ou quatre semaines elle a représenté : un endroit à moi pour y vivre, avec une femme à moi et même un enfant à moi. Ce n'est pas extraordinaire de souhaiter ces choses, c'est même un désir très commun, sauf que je ne l'avais jamais éprouvé. C'est peut-être parce que je vais avoir quarante ans. Vous, c'est différent. Vous avez Sartre et aussi un certain genre de vie : des gens, un intérêt vivant dans les idées. Vous êtes plongée dans la vie culturelle française et chaque jour vous tirez une satisfaction de votre travail et de votre vie. Tandis que Chicago est presque aussi loin de tout qu'Uxmal. Je mène une existence stérile, centrée exclusivement sur moi-même : je ne m'en accommode pas du tout. Je suis rivé ici, parce que, comme je vous l'ai dit et comme vous l'avez compris, c'est mon travail d'écrire sur cette ville et je ne peux le faire qu'ici. Inutile de revenir sur tout ça. Mais ça ne me laisse à peu près personne avec qui parler. [...] Cette histoire m'a aidé à mieux voir les choses entre nous ; l'an dernier, j'aurais eu peur de gâcher quelque chose en ne vous étant pas fidèle. Maintenant je sais que c'était idiot, parce que des bras n'ont aucune chaleur, quand ils se trouvent de l'autre côté de l'océan, et que la vie est trop courte et trop froide pour qu'on renonce à toute chaleur." (*FCI*, 232-233)

Le séjour de Beauvoir durant l'été 1950 fut douloureux. Elle a su dès son arrivée qu'Algren ne l'aimait plus, elle est désespérée. Elle décrit ainsi son retour : « A nouveau dans l'avion je me bourrai de belladénal sans trouver le sommeil, la gorge déchirée par le cri que je ne poussai pas. » (*FCI*, 316) Nous retiendrons cette image du cri, qui ne peut encore être exprimé. Plusieurs héroïnes des romans retiennent ce cri, certaines parviennent à le pousser : le cri de la révolte, le cri du désespoir. Beauvoir ne crie pas encore, mais elle a laissé une partie d'elle-même auprès d'Algren. C'est une femme mutilée de son double qui revient en France. Elle se croit alors vouée à la solitude amoureuse, mais elle fera la rencontre de Lanzmann en 1952. Elle en parle à Algren dans une lettre datée du 3 octobre 1952 : « Eh bien, Nelson, il m'arrive la chose la plus incroyable : il existe quelqu'un qui veut m'aimer, m'aimer d'amour. Ça me rend mi-heureuse mi-triste : heureuse car c'est aride de vivre sans amour, triste car j'aurais voulu n'être aimée par personne d'autre que vous. » (*LNA*, 504)

L'amour pour Algren avait un caractère exceptionnel, complet et absolu. Après cet amour, elle ne retrouvera jamais « la magie », qui jusque là avait animé sa vie :

Vous demandez si dans ma vie il y a encore de la magie. [...] Eh bien, la magie à coup sûr a disparu. Elle a existé, elle ne reviendra plus. D'abord, ou peut-être en second lieu, peu importe, à cause de mon âge, le monde qui m'entoure s'impose de plus en plus à moi, et il n'en émane guère de magie. Puis, et surtout en fait, parce que je ne pourrai certainement plus aimer, parce que je n'aime pas cette fois de l'amour dont je

> vous ai aimé. Quelque chose est fini à jamais. Je vous l'ai expliqué une fois : Van Gogh a pu vivre privé d'une oreille, mais il a vécu une vie d'homme qui n'avait plus qu'une oreille. De même je vis une vie privée de magie. Cependant je dois reconnaître que je suis heureuse. Paisiblement mais positivement. (15 février 1954, *LNA*, 531-532)

Quelque chose est rompu en elle, quelque chose est perdu. L'âge n'est pas seulement en cause. Elle a toujours imaginé que la vie l'enrichirait chaque jour davantage ; avec la fin de cet amour, commence une lente mutilation qui peu à peu va la priver de ses raisons de vivre. Son histoire avec Lanzmann est donc présentée dans l'autobiographie, comme son dernier amour. Elle a recherché en Algren, le double avec qui tout partager : il aurait pu l'incarner durablement s'il n'y avait pas eu Sartre... Là encore, dans la singularité de leur lien et de son issue inévitable, Beauvoir affirme son souci de créer avec un homme un lien amoureux librement consenti, qui ne soit oppressif ni pour l'un ni pour l'autre. Mais il y avait Sartre et l'écriture...

### 3.3.3. Lanzmann : avec Sartre...

Claude Lanzmann[1] a lui accepté la présence de Sartre dans la vie de Beauvoir : leur histoire est donc d'emblée moins douloureuse que la précédente. Il est collaborateur des *Temps Modernes* lorsqu'ils se lient en 1952. Elle a passé une soirée avec toute l'équipe du journal, le lendemain il lui téléphone pour la revoir : « Nous prîmes rendez-vous. A ma grande surprise, dès que j'eus raccroché, je fondis en larmes. Cinq jours plus tard, je quittai Paris ; debout au bord du trottoir, Lanzmann agitait la main tandis que j'embrayais. Quelque chose était arrivé ; quelque chose, j'en étais sûre, commençait. J'avais retrouvé un corps. » (*FCII*, 10) Elle le revoit après un voyage en Italie, leurs corps se retrouvent avec joie : « Nous commençâmes à bâtir notre avenir en nous racontant le passé. » (*FCII*, 13) Pour se définir, il disait qu'il était juif. Il revendiquait cette situation. Il avait été résistant pendant la guerre :

[1] Nous avons adressé un courrier à Claude Lanzmann en mai 2000, dans l'espoir de pouvoir le rencontrer. Nous n'avons pas obtenu de réponse.

> Ainsi son expérience ne lui découvrit-elle pas dans les Juifs des humiliés, des résignés, des offensés mais des lutteurs. Les six millions d'hommes, de femmes, d'enfants exterminés appartenaient à un grand peuple qu'aucune prédestination ne vouait au martyre, mais victime d'une arbitraire barbarie. Pleurant de rage la nuit en évoquant ces massacres, par la haine qu'il voua aux bourreaux et à leurs complices il reprit à son compte l'exclusion dont on l'avait frappé : il se voulut Juif. Les noms de Marx, Freud, Einstein le remplissaient de fierté. Il rayonnait chaque fois qu'il découvrait qu'un homme célèbre était juif. (*FCII*, 14)

Ainsi, chez lui couve une violence, il se sent toujours prêt à tuer et en veut aux « goys ». Il garde cependant la nostalgie d'un monde de fraternité. Il s'applique à retrouver un ordre. Le marxisme lui fournit l'idéologie. Beauvoir s'agace parfois de sa confiance excessive pour les communistes, mais il a besoin de croire à la possibilité d'un monde meilleur :

> Son manichéisme m'étonna, car il avait une intelligence subtile et même retorse ; souvent il se le reprochait, sans pouvoir s'empêcher d'y retomber. Parce qu'il avait été dépossédé de tout, il ne supportait pas d'être privé de rien : dans ses adversaires il lui fallait voir le Mal absolu ; le camp du Bien devait être sans faille pour ressusciter le paradis perdu. "Pourquoi ne t'inscris-tu pas au P. C. ?" lui demandai-je. Cette perspective l'effarouchait. De la sympathie, même inconditionnée, à l'engagement, il y a une distance qu'il ne pouvait pas franchir parce que rien ne lui semblait assez réel, et surtout pas lui-même. Dans son enfance, en l'obligeant à renier ou sa "juiverie" ou son individualité, on lui avait volé son Moi : quand il disait *je*, il pensait commettre une imposture. (*FCII*, 15)

Par ailleurs, Lanzmann extériorise ses sentiments, bien plus que Sartre et Beauvoir plus puritains dans ce domaine. Il est excessif et Beauvoir se reconnaît dans certains traits de son caractère : « La spontanéité de Lanzmann m'était étrangère. Pourtant, ce fut par ses excès qu'il me parut proche. Comme lui, je mettais de la frénésie dans mes projets et un entêtement maniaque à les réaliser. Je pouvais pleurer violemment et il restait en moi comme un regret de mes rages anciennes. » (*FCII*, 16)

Comment Lanzmann allait-il trouver une place dans la vie de Beauvoir ? Lanzmann est un jeune adulte que l'expérience précoce des responsabilités a mûri : quand ils parlent ensemble, Beauvoir ne sent pas qu'il a dix-sept ans de moins qu'elle. Mais elle allègue cette différence d'âge pour justifier les limites nécessaires d'une relation surtout conditionnée par la présence de Sartre :

> Quant à moi, j'avais besoin de distance pour engager mon cœur car il n'était pas question de doubler mon entente avec Sartre. Algren appartenait à un autre continent, Lanzmann à une autre génération : c'était aussi un dépaysement et qui équilibrait nos rapports. Son âge me vouait à n'être qu'un moment de sa vie : cela m'excusait, à mes

> propres yeux, de ne pas lui donner aujourd'hui tout de la mienne. Il ne me le demandait pas d'ailleurs : il m'accepta en bloc, avec mon passé et mon présent. (*FCII*, 16)

Elle n'est pas dupe de sa propre argumentation : elle écrit « à mes propres yeux », consciente que Lanzmann peut voir les choses différemment. Ils trouvent cependant un mode de relation : Beauvoir passait de longues vacances avec Sartre, elle ne voulait pas y renoncer, mais il eût été douloureux de se séparer aussi longtemps de Lanzmann. Ils convinrent que Lanzmann viendrait passer dix jours avec eux. Beauvoir et Lanzmann décident même de vivre ensemble, ce qui est inattendu de la part de Beauvoir. Elle avait aimé sa solitude mais elle ne la regrettait pas : Lanzmann accepte la discipline de travail que Beauvoir s'impose. Il trouve ainsi sa place dans la vie de Beauvoir, car il accepte qu'elle ne lui donne pas toute sa vie. Il lui redonne le goût de vivre :

> La présence de Lanzmann auprès de moi me délivra de mon âge. D'abord elle supprima mes angoisses ; deux ou trois fois il m'en vit secouée, et cela l'effraya tant qu'une consigne s'installa jusque dans mes os et mes nerfs de ne plus y céder : je trouvais révoltant de l'entraîner déjà dans les affres du déclin. Et puis, elle ranima l'intérêt que je portais aux choses. [...] Grâce à lui mille choses me furent rendues : des joies, des étonnements, des anxiétés, des rires et la fraîcheur du monde. (*FCII*, 17-18)

Grâce à Lanzmann, elle profite du présent. Leur histoire amoureuse s'achèvera en 1959, leur amitié dura jusqu'à la mort de Beauvoir. Leur séparation fut douloureuse pour Beauvoir, car cet amour lui avait caché l'approche de la vieillesse, mais elle était inéluctable : « C'était normal, c'était fatal et même, pour l'un comme pour l'autre, à la réflexion, souhaitable ». Le deuil de cet amour se fit lentement mais « le passé fut conservé intact dans l'amitié ». Il fut à ses côtés dans tous les moments difficiles, que ce soit lors des démêlés avec Benny Lévy ou à la mort de Sartre. Il lut l'épilogue de *La Force des choses* à son enterrement. Il prit la direction des *Temps Modernes* après sa mort.

Beauvoir a aimé en lui quelqu'un qui lui ressemblait par l'énergie de ses convictions, par sa frénésie d'action et d'écriture, qui lui apportait la force de sa jeunesse et qui a accepté sa relation avec Sartre. Ainsi, on ne peut étudier les amours de Beauvoir, ni d'ailleurs ses relations avec les femmes, sans prendre en compte « l'incontournable » Sartre. Il est, comme l'écriture, au centre de sa vie.

### 3.3.4. La légende du couple Sartre / Beauvoir à l'épreuve

Beauvoir et Sartre, le couple mythique, le couple de référence pour de nombreux contemporains. Un signe : les féministes des années 70 connaissent davantage Beauvoir à travers ce mythe que pour *Le Deuxième Sexe*... Si nous parlons de légende, c'est évidemment au regard de cette image publique, mais aussi et surtout parce que les écrits autobiographiques ont incontestablement nourri cette légende. Sartre y incarne le double parfait, à la fois même et différent, que Beauvoir a toujours cherché. Voilà comme elle présente ses relations avec lui dans l'épilogue de *La Force des choses* :

> Il y a eu dans ma vie une réussite certaine : mes rapports avec Sartre. En plus de trente ans nous ne nous sommes endormis qu'un seul soir désunis. Ce long jumelage n'a pas atténué l'intérêt que nous prenons à nos conversations : une amie a remarqué que chacun de nous écoute toujours l'autre avec grande attention. Cependant nos pensées se sont si assidûment critiquées, corrigées, soutenues, qu'elles nous sont toutes communes. Nous avons derrière nous un stock indivis de souvenirs, de connaissances, d'images ; nous disposons pour saisir le monde des mêmes instruments, des mêmes schèmes, des mêmes clefs : très souvent l'un achève la phrase commencée par l'autre ; si on nous pose une question il nous arrive de formuler ensemble des réponses identiques. À partir d'un mot, d'une sensation, d'une ombre, nous parcourons un même chemin intérieur et nous aboutissons simultanément à une conclusion - un souvenir, un rapprochement - pour un tiers tout à fait inattendue. Nous ne nous étonnons plus de nous rencontrer dans nos inventions mêmes ; j'ai lu récemment des réflexions notées par Sartre vers 1952 et que j'ignorais : j'y ai découvert des passages qui se retrouvent, presque mot pour mot, dans mes Mémoires, écrits près de dix ans plus tard. Nos tempéraments, nos orientations, nos choix antérieurs demeurent différents et nos œuvres se ressemblent peu. Mais elles poussent sur un même terreau. (*FCII*, 489-490)

Nous avons conservé cette longue citation, car elle fait bien apparaître cette gémellité : ce sont deux êtres qui poussent sur un même terreau, et qui pourtant sont différents. Ils se connaissent si bien que toutes leurs pensées leur sont communes. Le terme « même » est récurrent dans ce passage, le pronom « nous » scande les phrases. C'est ce subtil mélange d'identité et de différence que Beauvoir veut donner à lire dans son autobiographie, même s'il faut parfois pour cela travestir quelque peu la réalité.

Ainsi, nous prendrons le parti ici de mettre systématiquement en regard les écrits de Beauvoir et les études ou témoignages de critiques et de contemporains, afin de cerner la dimension littéraire de l'autobiographie, et conclure sur ses silences.

Ceux qui se penchent sur le couple Sartre / Beauvoir insistent toujours sur sa dimension mythique. Michel Contat, expliquant ce qu'a représenté l'existentialisme à la fois comme style de vie et comme philosophie, définit avec beaucoup de justesse cette légende :

> Il faut remonter aux années 30, ou même à la fin des années 20, au pacte Sartre-Beauvoir, à l'idée de réinventer des rapports humains. Le couple Sartre-Beauvoir est une légende au sens propre du terme, c'est-à-dire quelque chose qui a été fabriqué et vécu pour être donné à lire, une légende volontaire dont Beauvoir s'est fait l'artisan par ses mémoires. Sartre ne les a jamais contredits, sans lui-même contribuer en quoi que ce soit à la légende du couple. Il a toujours écrit une littérature de célibataire.[1]

De même, Catherine Clément a écrit en février 2000, et de façon humoristique un article sur ce « couple mythique ». Elle débute ainsi : « C'est l'histoire d'un petit homme borgne et d'une longue fille à l'austère beauté ; l'histoire de philosophes ayant par un même geste trahi pour le roman ; deux enragés, deux fous de vie, chacun pour soi et tout pour l'autre, l'histoire de deux vieux cramponnés l'un à l'autre. Amour courtois poussé jusqu'au vieillir, c'est l'histoire dont on rêve et qui n'existe pas. [...] L'image de Sartre et Beauvoir a si bien libéré le couple français du modèle du mariage, qu'en France aujourd'hui, plus de cinquante pour cent des jeunes gens refusent de se marier. Interrogez les récalcitrants, vous y trouverez Sartre et Beauvoir : le mariage, quelle horreur ! Pas de lien institutionnel entre les amants ; cela porte malheur, et cela tue l'amour. »[2] Ainsi, au lendemain de la guerre, dans la gloire de Sartre entrent des éléments étrangers à la politique et à la littérature : « Jean-Paul et Simone ("La Grande Sartreuse") deviennent célèbres aussi par leur mode de vie. Un couple non marié dans une France encore prude, une vie de café et de fiesta, un environnement d'amis qui vivent plus ou moins à leurs crochets, tout cela, surdimensionné par *Samedi-soir* et autres gazettes, fit de "l'existentialisme", à partir de 1946, un phénomène de société. »[3]

---

[1] « Une philosophie pour notre temps », in *Magazine Littéraire,* n° 320, *op. cit.*, p. 23.

[2] « Sartre-Beauvoir, histoire d'un couple mythique », in *Magazine littéraire,* n° 394, février 2000, p. 29.

[3] WINOCK, Michel, *op. cit.*, p. 499.

Comment se fonde ce couple légendaire ? Beauvoir rencontre Sartre alors qu'elle prépare l'agrégation en 1929. Elle est d'emblée éblouie par ses capacités intellectuelles et sa générosité. Sur tous les chapitres du programme, sur tous les auteurs, il en sait davantage que tous les autres :

> [...] il se mettait en quatre pour nous faire profiter de sa science. "C'est un merveilleux entraîneur intellectuel", notai-je. Je fus éberluée par sa générosité, car ces séances ne lui apprenaient rien, et pendant des heures il se dépensait sans compter. (*MJFR*, 468)

L'admiration est à la base de leur relation. Durant les quinze jours que dura la préparation de l'oral, ils ne se quittèrent plus que pour dormir. Beauvoir a rencontré pour la première fois quelqu'un de plus passionné qu'elle et qui essaie vraiment de la comprendre, à la lumière de ses projets, de ses valeurs. Certes, il n'était peut-être pas facile pour une femme de son milieu d'échapper au mariage, mais elle ne devait surtout pas renoncer à son goût de vivre et sa volonté d'écrire :

> Non seulement il m'encourageait dans cette entreprise mais il proposait de m'aider. Plus âgé que moi de deux ans - deux ans qu'il avait mis à profit - ayant pris beaucoup plus tôt un meilleur départ, il en savait plus long, sur tout : mais la véritable supériorité qu'il se reconnaissait, et qui me sautait aux yeux, c'était la passion tranquille et forcenée qui le jetait vers ses livres à venir. Autrefois, je méprisais les enfants qui mettaient moins d'ardeur que moi à jouer au croquet ou à étudier : voilà que je rencontrais quelqu'un aux yeux de qui mes frénésies paraissaient timides. Et en effet, si je me comparais à lui, quelle tiédeur dans mes fièvres ! Je m'étais crue exceptionnelle parce que je ne concevais pas de vivre sans écrire : il ne vivait que pour écrire. (*MJFR*, 475-476)

Passionné, volontaire, Sartre la domine intellectuellement, ce qui est nouveau pour elle. Se mesurant à lui dans les discussions, elle s'aperçoit qu'elle « ne fait pas le poids », situation que nous avons analysée plus haut. En outre, Sartre, comme elle, ne se destine pas à une vie bourgeoise. Il détestait « les routines et les hiérarchies, les carrières, les foyers, les droits et les devoirs, tout le sérieux de la vie ». Il se résignait mal à avoir un métier, des collègues, il ne serait ni un père de famille, ni un homme marié. Il ne s'enracinerait nulle part, ne s'encombrerait de rien, pour se donner à sa seule vocation : écrire. L'œuvre littéraire était à ses yeux une fin absolue. L'anti-conformisme de Sartre ne peut que trouver de nombreux échos chez la jeune fille rangée qui s'est affranchie, non sans souffrances, des principes de son milieu :

> A quelques nuances près, je trouvai une grande parenté entre son attitude et la mienne. Il n'y avait rien de mondain dans ses ambitions. Il réprouvait mon vocabulaire spiritualiste mais c'est bien un salut qu'il cherchait lui aussi dans la littérature ; les livres introduisaient en ce monde déplorablement contingent une nécessité qui rejaillissait sur leur auteur ; certaines choses devaient être dites par lui, et alors il serait tout entier justifié. (*MJFR*, 477)

Sartre incarne l'autre elle-même, le double qu'elle a toujours recherché[1]. Elle avait certes déjà été attachée à des hommes - Jacques, et à un moindre degré Herbaud[2] - mais ils étaient d'une autre espèce qu'elle, « impossible de communiquer avec eux sans réserve » :

> Sartre répondait exactement au vœu de mes quinze ans : il était le double en qui je retrouvais, portées à l'incandescence, toutes mes manies. Avec lui, je pourrais toujours tout partager. Quand je le quittai au début d'août, je savais que plus jamais il ne sortirait de ma vie. (*MJFR*, 482)

Ce thème du double est très important chez Beauvoir. Lorsqu'elle explique ce lien avec Sartre, elle évoque son enfance :

> Connaître avec quelqu'un une radicale entente, c'est en tout cas un très grand privilège ; à mes yeux il revêtait un prix littéralement infini. Au fond de ma mémoire brillaient avec une douceur sans égale les heures où je me réfugiais avec Zaza dans le bureau de M. Mabille, et où nous causions. J'avais aussi éprouvé des joies poignantes quand mon père me souriait et que je me disais que, d'une certaine manière, cet homme supérieur à tous les autres m'appartenait. Mes rêves d'adolescente projetèrent dans l'avenir ces suprêmes moments de mon enfance ; (*FA*, 35)

Certes, Beauvoir reconstruit son histoire, mais il est caractéristique qu'elle fasse remonter à l'enfance, l'importance du rapport à l'Autre, comme double. Françoise Rétif dans *Simone de Beauvoir, L'autre en miroir* analyse ce thème du double, ce mythe pourrait-on dire, qui existe déjà dans l'enfance de Beauvoir : il est incarné d'abord par sa sœur, puis par Zaza. Sartre est la première personne de sexe

---

[1] Dans son *Carnet* le 18 avril 1927, elle écrit à propos de Jacques : « Oh ! toi si proche et si lointain pourtant, le seul que je sente comme insaisissable et si facile à saisir, à la fois le plus "moi" et le plus "l'autre". J'attends avec tant d'impatience le jour où tu ne seras plus "l'autre" ni "moi" mais il où il y aura seulement et définitivement " nous ". » (*Carnet de jeunesse,* microfilm 6538) Les thèmes de l'identité et de la différence sont déjà présents.

[2] Herbaud, pseudonyme de René Maheu, fait partie du clan de normaliens Nizan, Sartre, Herbaud. C'est d'abord avec lui qu'elle s'est liée d'amitié. Il est marié, et c'est celui qui lui a semblé au premier abord le plus accessible des trois : « Mon regard découragé par les agrégatifs grisâtres, se reposait volontiers sur son visage rose qu'éclairaient des yeux d'un bleu enfantin ; » (*MJFR*, 434)

masculin avec qui elle trouve la même force des rapports qu'elle avait connus enfant. La description que fait Beauvoir de leur relation prend une connotation mystique. Dans *La Force de l'âge*, elle explique qu'à l'origine de ses relations avec Sartre existe une particularité : « Ces signes jumeaux, sur nos fronts ». Cette fraternité originelle les dispensait de renforcer leurs liens par des attaches forcément dérisoires, comme le mariage et la vie commune. Elle revient quelques lignes plus loin sur le terme « signes » qu'elle vient d'employer :

> Je parle ici de *signes* ; dans mes *Mémoires,* j'ai dit que Sartre cherchait, comme moi, une espèce de *salut*. Si j'emploie ce vocabulaire, c'est que nous étions deux mystiques. Sartre avait une foi inconditionnée dans la Beauté qu'il ne séparait pas de l'Art, et moi je donnais à la Vie une valeur suprême. Nos vocations ne se recouvraient pas exactement. (*FA*, 34)

Beauvoir semble un peu gênée par ce vocabulaire mystique, mais n'y renonce pas. Elle ne donne guère d'explication sur cette mystique de la Vie. A la fin de *La Force des choses,* elle parle encore de leur « long jumelage ». (*FC*, 489) Françoise Rétif propose une analyse de cette gémellité :

> Le couple de jumeaux, on l'a vu, est une des représentations de l'androgynie. Les jumeaux symbolisent pour Beauvoir *l'idée de totalité*, non parce qu'ils sont semblables, mais parce qu'ils sont semblables *et* différents à la fois. Que les vocations "ne se recouvrent pas" n'est pas si grave ; au contraire, elles s'additionnent. Beauvoir inscrit dans la gémellité la force d'un rapport où ressemblance, proximité, et différence sont intimement liées et complémentaires, où l'ambiguïté est synonyme de vie et de pérennité. Grâce à leurs différences, et parce qu'ils sont indissolublement liés, s'ils ont la même soif d'emprise sur le monde, les jumeaux peuvent *tout* embrasser[1].

Eliane Lecarme-Tabone dans son étude des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, assigne trois rôles à Sartre : « Le triple rôle de Sartre - à la fois prince charmant, homme idéal et, en dernière analyse, remplaçant de Dieu - permet de rattacher encore les *Mémoires d'une jeune fille rangée* au conte de fées, au mythe platonicien et à un récit mystique. »[2]

---

[1] RETIF, Françoise, *op. cit.*, p. 106.

[2] *Les Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 95. Nous laissons de côté le rapprochement entre le récit de Beauvoir et un conte de fées, car il nous semble moins probant que les deux autres.

Concernant le mythe platonicien, Eliane Lecarme-Tabone rejoint l'analyse de Françoise Rétif : le thème du double renvoie au mythe platonicien de l'androgyne, présent dans le discours d'Aristophane sur l'amour dans le *Banquet* : « Selon Aristophane, l'homme primitif était soit mâle, soit femelle, soit androgyne. De forme sphérique et pourvu de quatre mains, de quatre pieds et de deux visages, il fut coupé en deux par Zeus qui voulut le punir pour son orgueil. L'amour est donc cet élan qui pousse chaque moitié vers sa moitié originelle, tout à fait semblable à elle. Par l'amour, soit homosexuel, soit hétérosexuel (dans le cas de l'androgyne), l'homme tend donc à réintégrer sa nature primitive et à compenser son imperfection. »[1] A cette idée de similitude et de reconnaissance du même, s'ajoutent des éléments de la mythologie romaine, comme la gémellité. Eliane Lecarme-Tabone va encore plus loin dans son analyse, voyant dans le surnom « Castor » une allusion au couple mythique « Castor et Pollux » : nés du même œuf, mais l'un fils de Tyndare et l'autre fils de Zeus, seul le second Pollux avait droit à l'immortalité : « Par amour fraternel, il refusa de survivre à son frère Castor : Zeus consentit à partager l'immortalité de Pollux entre les deux jumeaux qui devaient passer six mois au tombeau et six mois auprès des dieux. On les identifia ultérieurement à la constellation des Gémeaux. »[2]

Enfin, il n'est pas exclu que Sartre occupe la place du Dieu perdu. Au terme de l'itinéraire décrit dans le premier récit autobiographique, découverte de la vérité et découverte de l'amour coïncident et se confondent en la personne de Sartre. Celui-ci prend en quelque sorte la place de Dieu ; cet homme idéal reçoit des attributs divins. Quand elle imagine l'élu de son cœur, elle le place d'emblée comme le modèle de ce qu'elle voudrait devenir, sans pourtant qu'il y ait trop de distance entre eux : « L'image que j'évoquais, c'était celle d'une escalade où mon partenaire, un peu plus agile que moi, m'aiderait à me hisser de palier en palier. J'étais plus âpre que généreuse, je désirais recevoir et non donner ; s'il m'avait fallu remorquer un traînard, je me serais consumée d'impatience. En ce cas, le célibat était bien

[1] *Les Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 97.
[2] *Ibidem*, p. 98.

préférable au mariage. La vie commune devait favoriser et non contrecarrer mon entreprise fondamentale : m'approprier le monde. Ni inférieur, ni différent, ni outrageusement supérieur, l'homme prédestiné me garantirait mon existence sans lui ôter sa souveraineté. » (*MJFR*, 203) D'une certaine manière, la relation amoureuse remplace le rapport à Dieu : « chacun devait remplir, en face de l'autre, ce rôle d'exact témoin que j'avais attribué à Dieu. » (*MJFR*, 202) Ainsi, Sartre garantira et justifiera sa vie : « je lui faisais si totalement confiance qu'il me garantissait, comme autrefois mes parents, comme Dieu, une définitive sécurité. » (*FA*, 35) Ainsi, Beauvoir a trouvé son double, qui à la fois lui apporte la sécurité affective, mais qui l'encourage, l'incite à réaliser ses projets, et à persévérer dans la volonté d'être écrivain : on est bien loin des rapports conjugaux oppressifs que Beauvoir a décrits dans *Le Deuxième Sexe*.

Ces deux êtres « prédestinés » l'un à l'autre vont conclure un pacte de vie hors du commun. Après l'agrégation, ils se retrouvent en octobre. Les contours de leur relation prennent forme :

> Sartre n'avait pas la vocation de la monogamie ; il se plaisait dans la compagnie des femmes qu'il trouvait moins comiques que les hommes ; il n'entendait pas à vingt-trois ans, renoncer pour toujours à leur séduisante diversité. "Entre nous, m'expliquait-il en utilisant un vocabulaire qui lui était cher, il s'agit d'un amour nécessaire : il convient que nous connaissions aussi des amours contingentes." Nous étions d'une même espèce et notre entente durerait autant que nous : elle ne pouvait suppléer aux éphémères richesses des rencontres avec des êtres différents ; comment consentirions-nous, délibérément, à ignorer la gamme des étonnements, des regrets, des nostalgies, des plaisirs que nous étions capables aussi de ressentir ? Là-dessus nous réfléchîmes longuement, au cours de nos promenades. (*FA*, 30)

C'est l'aspect le plus célèbre des relations entre Sartre et Beauvoir : l'utilisation des concepts philosophiques, la contingence et la nécessité, pour introduire la liberté dans des mœurs habituellement régies par les principes de fidélité et de contrainte, est particulièrement heureuse. Sylvie Le Bon, dans l'émission déjà citée *Un siècle d'écrivains*, fait remarquer qu'ils reprennent là la notion cartésienne de « création continuée » : selon Descartes, si le monde existe, c'est que Dieu le crée sans cesse ; de la même manière, leur amour sera sans cesse à recréer et à réinventer. C'est d'ailleurs surtout Beauvoir qui veillera à la conservation du couple.

Sartre a sollicité alors un poste au Japon pour octobre 1931. Il propose à Beauvoir de signer un « bail de deux ans », pendant lesquels ils vivraient dans l'intimité la plus étroite, puis ils partiraient chacun de leur côté à l'étranger. Ils resteraient séparés deux ou trois ans avant de reprendre une vie commune : « Jamais nous ne deviendrions étrangers l'un à l'autre, jamais l'un ne ferait appel en vain à l'autre, et rien ne prévaudrait contre cette alliance ; mais il ne fallait pas qu'elle dégénérât en contrainte ni habitude : nous devions à tout prix la préserver de ce pourrissement. J'acquiesçai. » (*FA*, 31) Pendant ces deux années, ils entendaient se donner entièrement à leur histoire et ils conclurent un second pacte : aucun des deux ne mentirait jamais à l'autre, ni ne lui dissimulerait rien. Beauvoir est habituée au silence, ce choix et cette règle la gênent dans un premier temps :

> Mais j'en compris vite les avantages ; je n'avais plus à m'inquiéter de moi : un regard, certes bienveillant, mais plus impartial que le mien, me renvoyait de chacun de mes mouvements une image que je tenais pour objective ; ce contrôle me défendait contre les peurs, les faux espoirs, les vains scrupules, les fantasmagories, les menus délires qui se nouent si facilement dans la solitude. (*FA*, 32)

Ces deux pactes, liberté et transparence, si séduisants, n'étaient pas si faciles à vivre. Le premier connut une première remise en question quand Beauvoir fut nommée à Marseille ; la séparation l'effraie tellement que Sartre lui propose de l'épouser. Nous avons vu précédemment les raisons qui ont incité Beauvoir à opter pour le célibat. Cependant, cet épisode les amène à réviser leur pacte :

> [...] nous abandonnâmes l'idée d'un "bail" provisoire entre nous. Notre entente était devenue plus étroite et plus exigeante qu'au départ ; elle pouvait s'accommoder de brèves séparations, mais non de vastes équipées solitaires. Nous ne nous jurâmes pas une éternelle fidélité ; mais nous rejetâmes dans les lointains de la trentaine nos éventuelles dissipations. (*FA*, 93)

Dans *Tout compte fait*, Beauvoir revient sur cette décision. Si toute sa vie, ses résolutions ont coïncidé avec son élan spontané, ce ne fut pas le cas lorsqu'elle préféra partir pour Marseille plutôt que d'épouser Sartre : « Je désirais vivement ne pas quitter Sartre. J'ai opté pour ce qui dans l'instant m'était plus difficile par souci de l'avenir. Aussi est-ce la seule fois où il me semble avoir évité un danger et donné à ma vie un coup de barre salutaire. » (*TCF*, 34-35) Michèle Le Dœuff remarque très justement que ce pacte conclu entre eux ne semble pas avoir été discuté : en tout cas,

il n'y a aucune trace de discussion dans les autobiographies. Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, on laisse Beauvoir et Sartre en été au début d'août 1929, Beauvoir dit alors qu'ils se quittaient et qu'elle savait que plus jamais il ne sortirait de sa vie. *La Force de l'âge* commence à la rentrée suivante, et sous l'apparente continuité, quelque chose a changé. Beauvoir les décrit comme « un couple novice » dont les règles du jeu sont plus ou moins fixées. Beauvoir sait déjà que Sartre aura des amours contingentes... Or, remarque Michèle Le Dœuff, « Le moment crucial où le mode de relation a (peut-être) été discuté est supprimé par le récit[1] ; nous ne saurons jamais s'il y a eu dispute, si le "mariage morganatique[2]" qu'ils contractent fut un compromis entre deux projets contradictoires, ou exactement ce que l'un et l'autre souhaitaient, ou le vœu de Sartre imposé à Simone de Beauvoir. La transition, toujours difficile, par laquelle un "vous" et un "je" deviennent un "nous" est supprimée par le simple jeu de découpage en volumes des Mémoires de Simone de Beauvoir. [...] Peut-être un "je" devint-il un "nous" par annexion d'un "vous" réduit de ce fait au silence. Simone de Beauvoir ne dira jamais comment *elle* projetait dans l'avenir leurs relations, avant que celles-ci soient fixées. »[3]

Par ailleurs, le pacte de transparence, comme le baptise Toril Moi, n'est pas tout à fait égalitaire. En effet, présenté comme un simple ajout au premier, Beauvoir envisage qu'il ne puisse convenir qu'à un couple aussi profondément uni que celui qu'elle forme avec Sartre. Ainsi, là où le premier pacte instaurait une distance entre eux deux, leur permettant une grande liberté, le second réduit cette distance : « En garantissant un accès maximum à l'esprit de l'autre, le second pacte sert à réduire la distance établie par le premier ; la liberté de Sartre ne pouvait être supportable qu'assortie d'une clause de transparence. Si Sartre devait connaître des aventures avec d'autres femmes, du moins Beauvoir serait-elle témoin de ses émotions, de

---

[1] Une étude systématique des *Carnets de jeunesse* quand ils seront publiés, fournira peut-être une élément de réponse. En effet, le 12 décembre 1929, elle écrit : « Il faut marquer ce jour. Le premier jour où à cause de mon amour, je pleure. [...] C'est cela parce qu'il m'a dit hier que je lui semblais m'incruster trop dans mon bonheur, qu'il aimerait me sentir capable de pressentir demain loin de lui sans prendre garde à mes souffrances, que je suis trop attachée à mon bonheur. » (*Carnets de jeunesse,* Microfilm 6540).

[2] Se dit de l'union d'un prince et d'une femme de condition inférieure...

[3] *L'Etude et le rouet, op. cit.,* p. 200-201.

l'intérieur pour ainsi dire. Tentative de fusion de leurs deux consciences, la promesse d'une sincérité totale devient la pierre angulaire même du fantasme de l'union qui structure sa relation avec Sartre. »[1] Cette clause de transparence sera pour Beauvoir source de souffrances.

Enfin, si l'on veut à tout prix démystifier ce pacte fameux, on peut reprendre la description prosaïque que Denis Bertholet en fait dans sa biographie de Sartre :

> Un homme et une femme libres, un couple respectueux et ouvert. Il y a beaucoup d'illusion dans cette image. Sartre, dans son comportement est traditionaliste. S'occuper de cette chose abominable, la gestion des affaires quotidiennes, lui est odieux. Les femmes sont là pour ça. S'il faut se renseigner sur l'horaire des chemins de fer, aller prendre son billet, trouver un logement, acheter des habits, il ne s'en chargera qu'en cas de nécessité. En temps normal, le Castor fait parfaitement l'affaire. Il a besoin d'une femme pour s'occuper des petits riens qu'implique son existence matérielle. Leur liberté mutuelle, de même, est un trompe l'œil. En matière sexuelle, Simone ne saurait présenter le moindre risque pour son partenaire. Elle est à peine sortie du milieu le plus strictement puritain. Le fait de ne pas épouser son amant, constitue déjà une révolution. Elle ressemble plus à une épouse fidèle qu'à une aventurière. Sartre, lui, tient à s'autoriser d'agréables rencontres sans les assaisonner de culpabilité. On ne saurait agir plus bourgeoisement. Il s'inscrit dans la tradition du XIXème siècle : une femme convenable pour le quotidien, de changeantes maîtresses pour varier l'ordinaire.[2]

Il y a quelque provocation dans ce passage, et le mythe est franchement égratigné, mais à la réflexion, le pacte n'est effectivement pas aussi révolutionnaire qu'il le paraît, dans son application notamment. Créer à neuf des rapports amoureux n'est donc pas chose aisée, surtout lorsqu'on est une femme élevée bourgeoisement dans une société ou hommes et femmes constituent des castes bien distinctes. Beauvoir a eu besoin, comme beaucoup de femmes, de trouver la sécurité auprès d'un homme qu'elle considère comme supérieur. Elevée de manière très prude, il était sans doute inévitable qu'elle use moins de cette liberté sexuelle, bien plus couramment accordée aux hommes.

Sartre et Beauvoir n'ont jamais vécu ensemble. Quand ils furent tous les deux de retour à Paris, ils s'installèrent dans le même hôtel : « Je travaillais beaucoup chez moi. Sartre habitait l'étage au-dessus. Nous avions ainsi tous les avantages d'une vie

---

[1] *Conflits d'une intellectuelle, op. cit.*, p. 354.
[2] BERTHOLET, Denis, *Sartre*, Plon, 2000, p. 139.

commune, et aucun de ses inconvénients. » (*FA*, 359-360) Même quand ils préférèrent vivre dans un appartement, ils eurent chacun le leur. Ceci leur permit d'échapper aux servitudes de la vie de couple quotidienne. Interrogée par Alice Schwarzer en 1973, qui lui demandait si finalement le fait de n'avoir jamais partagé d'appartement n'avait pas plus d'importance que de ne s'être pas mariés, Beauvoir a répondu : « Incontestablement ! Car finalement, si ce qu'on appelle l'union libre reproduit les conditions du mariage - c'est-à-dire que l'on a le même foyer où l'on prend tous ses repas ensemble - la femme joue, malgré tout, son rôle féminin traditionnel, et la différence avec le mariage est minime. Alors que nous, nous avons eu un mode de vie très souple qui nous a permis de vivre parfois sous le même toit sans pour autant vivre tout à fait ensemble. [...] Cette espèce de liberté que nous avons maintenue dans la vie quotidienne a beaucoup compté. Elle nous a évité de voir s'interposer entre nous la routine stérilisante de la vie quotidienne. Je crois en effet que cela a été plus important que de ne pas être passés devant M. le Maire. »[1] Quant à l'argent, il ne leur a pas posé de problème : « Mais ça n'a jamais posé de problème entre nous, ni influé sur nos rapports. Nous avions de l'argent, ou bien celui qui en avait partageait. Tantôt on le partageait, tantôt on vivait séparés, ça dépendait des moments. »[2] Ainsi, ils mirent toujours en commun leur argent, et Beauvoir n'eut pas de scrupule à profiter de celui de Sartre dans des périodes difficiles.

Comment ce pacte noué au début des années 30 va-t-il évoluer ? Il semble ménager suffisamment la liberté de chacun pour pouvoir durer. Il durera effectivement jusqu'à la fin de leur vie. Mais il n'alla pas sans souffrances. En effet, à plusieurs reprises, Beauvoir crut leur relation menacée. Par M. d'abord, que Sartre avait rencontrée aux Etats-Unis en 1946. Une distance s'installe alors entre elle et Sartre, et Beauvoir se demande s'ils ne sont pas en train de devenir des « étrangers ». C'est un terme très fort, pour deux êtres jumeaux qui, d'une certaine manière, ne font qu'un. Lorsqu'elle ose lui demander s'il tient plus à M. qu'à elle, il lui répond qu'il

---

[1] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, op. cit.*, p. 53-54.
[2] *Ibidem*, p. 60.

tient énormément à M. mais que pour l'instant, il est avec elle : « Je comprenais qu'il avait voulu dire : "Je respecte notre pacte, ne me demandez rien de plus." Une telle réponse mettait tout l'avenir en question. » (*FCI*, 101) En effet, il y avait un aspect qu'ils avaient étourdiment éludé dans leur pacte : comment la personne avec qui ils connaîtraient l'un ou l'autre des amours contingentes, s'accommoderait-elle de leur arrangement ?

> [...] notre union laissait assez de place pour des amitiés ou des camaraderies amoureuses, pour des romances fugaces. Mais si le protagoniste souhaitait davantage, des conflits éclataient. Sur ce point, une discrétion nécessaire a compromis l'exactitude du tableau peint dans *La Force de l'âge* ; car si mon entente avec Sartre se maintient depuis plus de trente ans, ce ne fut pas sans quelques pertes et fracas dont les "autres" firent les frais. (*FCI*, 177)

M. en pâtit, mais aussi Algren. Ainsi, l'avenir de leurs amours contingentes dépendra bien souvent de la façon dont le tiers accepte le mode de vie de Sartre et Beauvoir. Dans son histoire avec Algren, il est certain que d'emblée il ne fut jamais question pour Beauvoir de vivre loin de Sartre. Le lien qui l'unit à lui est nécessaire, vital, comme elle lui est nécessaire et vitale. Algren n'acceptera pas de n'avoir que la seconde place. Or, Sartre et l'écriture ont toujours été les deux pôles essentiels de la vie de Beauvoir. Cette impossibilité de vivre différemment aurait pu l'inciter à ne pas se lancer dans cet amour avec Algren :

> Aurais-je dû alors refuser cette histoire et m'en tenir à la sympathie qu'Algren m'inspirait ? Qu'il ait été d'accord avec moi pour mépriser cette prudence ne suffirait pas à m'excuser ; ce que j'ai dit à propos de Sartre et de M. vaut ici. J'avais de mes liens avec Sartre une connaissance incommunicable ; au début les dés étaient pipés : les paroles les plus vraies trahissaient la vérité. Mais, en ce cas aussi, la distance acculait au tout ou rien ; on ne traverse pas l'océan, on ne se sépare pas de sa vie pendant des semaines par sympathie ; elle ne pouvait durer qu'en se transformant en un sentiment plus violent. Je ne regrette pas qu'il ait existé. Il nous a apporté beaucoup plus qu'il ne nous a déchirés. (*FCI*, 224-225)

Il n'est pas sûr que le bilan ait été aussi positif pour Algren. Mais Beauvoir reste donc fidèle au pacte, même si elle doit souffrir terriblement de ne pas apporter à Algren ce qu'il souhaitait.

Un autre aspect de leur vie mit aussi à l'épreuve leur pacte : la notoriété de Sartre, et ceci dès le début des années 50. Ses succès ne l'ont pas changé mais ont créé une situation qui altère un peu leurs liens : il ne va plus dans les cafés, il ne se

promène plus, ne va plus au cinéma, il est devenu un personnage public. Beauvoir a l'impression qu'on le lui a volé. Par ailleurs, il est passionné par son projet : « bâtir une idéologie qui tout en éclairant l'homme sur sa situation lui proposât une pratique. » Cette ambition est étrangère à Beauvoir. Cette entreprise concernait trop intimement Sartre pour que quiconque, même elle, y coopérât : « Je le savais ; mais il me semblait que sa solitude m'isolait de lui. » (*FCI*, 349) Coupée de son double, Beauvoir se sent profondément malheureuse : « cette frêle tristesse en moi, c'était comme un résonateur qui captait un concert de plaintes ; un désespoir universel s'insinuait dans mon cœur jusqu'à me faire souhaiter la fin du monde. » (*FCI*, 350)

A chaque fois que Sartre lui semblera loin d'elle, par la vie, par ses écrits ou par la maladie, elle le ressentira effectivement comme la fin du monde. Ceci s'explique en partie par ce mythe de l'union indestructible, qu'elle a forgé dès le début du récit de leur histoire : elle affirme que, dès août 1929, elle savait qu'ils ne se quitteraient plus jamais. Sartre est le double, ils sont jumeaux, ils sont donc indispensables l'un à l'autre : être séparée de Sartre signifie être mutilée et ne plus pouvoir vivre pleinement. Toril Moi insiste sur cette face angoissée de la figure de Beauvoir, qui contredit si bien son optimisme effréné. Il est vrai que Beauvoir a traversé très régulièrement des profondes crises d'angoisse et de dépression qui sont pour la plupart liées à ses relations amoureuses : l'échec du trio, la présence de Dolorès, la fin de l'amour avec Algren ou Lanzmann... Ainsi, dans *La Force de l'âge*, Beauvoir insiste sur la force de leur union, alors qu'une séparation éventuelle se profile, Sartre demandant un poste pour le Japon, ou la mutation à Marseille pour elle : « Essentiel pour son sentiment d'identité personnel, ce mythe de l'unité lui permet de résoudre un certain nombre de conflits. D'abord, il établit un pont entre sa propre angoisse de la séparation et le désir d'une liberté sentimentale et sexuelle illimitée de Sartre. Dans sa volonté de dénégation de l'ordinaire et du quotidien, ce mythe situe l'essence de leur relation à un niveau de transcendance qu'aucun acte au monde, par définition, ne peut entamer. Il permet à Beauvoir de continuer à idéaliser Sartre sans considération de ce qu'il fait ou dit vraiment. »[1]

---

[1] *Conflits d'une intellectuelle, op. cit.*, p. 352.

Ce mythe de l'unité protège d'une certaine manière Beauvoir de l'anxiété engendrée par la solitude et la séparation. Mais Toril Moi note que le prix à payer est tout de même très élevé. Si elle est en conflit avec Sartre, elle devra réprimer ses propres aspirations, afin de ne pas s'exposer au danger de la séparation : « Le fait que Beauvoir entérine le pacte de liberté de Sartre illustre mon point de vue : dès lors qu'il le veut, elle ne peut exprimer sa propre angoisse ; au lieu de s'opposer à ses désirs, elle compense sa propre frustration par la production du fantasme d'une présence transcendantale. Dans la mesure où celui-ci doit son existence même à la subordination affective de la femme, le fameux pacte peut difficilement passer pour un idéal de liberté existentielle. »[1]

De même le pacte de transparence, qui est un ajout au pacte de liberté, révèle une tentative de fusion des consciences. Mais cette fusion totale avec l'être aimé est impossible, le « on ne fait qu'un » n'est qu'un leurre. Beauvoir en fera la douloureuse expérience. Mona Ozouf fait remarquer que, dans ce pacte, Beauvoir a toujours montré plus d'honnêteté et de fidélité que Sartre : « A lui, l'existence du Castor servait surtout à intimider les autres femmes, à les empêcher d'empiéter sur son temps et sur son œuvre ; il fait jouer à Simone le rôle dissuasif que tiennent chez Flaubert la mère-despote et la maladie chez Voltaire : soupirer qu'il faut tenir compte des droits légitimes du Castor est encore la manière la plus élégante de tenir en respect les femmes "contingentes". Elle, en revanche, a la religion de leurs serments. Elle a même, par éclairs, le sentiment de leur imposture. »[2] En effet, si elle ne veut pas voir en elle une femme jalouse, elle a souvent souffert de voir Sartre « traîner dans d'autres cœurs ». Elle s'acharne, comme on le verra dans ses relations avec des femmes qu'elle partage avec Sartre, à s'assurer qu'elle a toujours sur elles une certaine supériorité.

On trouve dans l'œuvre autobiographique quelques signes révélant que les relations avec cet Autre idéal, double à la fois même et différent, ont donc été aussi

---

[1] *Conflits d'une intellectuelle, op. cit.*, p. 353.
[2] *Les Mots des femmes, op. cit.*, p. 314.

douloureuses. Ainsi, consacrant plusieurs pages dans *Tout compte fait* à ses rêves, elle révèle indirectement l'ambiguïté de ses rapports avec Sartre :

> De tout temps Sartre a été pour moi la nuit tantôt le compagnon qu'il est dans ma vie et tantôt un homme au cœur de pierre que mes reproches ou mes prières, mes larmes, mes évanouissements laissent indifférent ; l'évanouissement m'est évidemment suggéré par ma position étendue ; et c'est, dans ce cas-là aussi, avec quelque distance que je souffre de l'attitude de Sartre ; elle a quelque chose d'implacable et d'irréel, comme si je développais une hypothèse : à supposer qu'il ne tienne pas compte de moi, comment réagirais-je ? Jusqu'où les choses pourraient-elles aller ? (*TCF*, 160)

Beauvoir a toujours craint de la part de Sartre, l'indifférence et l'abandon. On ne s'étonne donc pas de voir quel long calvaire ont été les dix dernières années de la vie de Sartre, où à tout moment la mort menaçait de les séparer. Dans *La Cérémonie des adieux*, Beauvoir prend la plume pour conjurer la solitude et la séparation. Et là encore, malgré les nombreuses autres femmes qui gravitent autour de Sartre, malgré l'épisode avec Benny Lévy, malgré le mensonge, puisqu'elle cache à Sartre une mort prochaine, elle nous livre une légende intacte.

Si ce pacte novateur n'a pas été sans souffrances, qu'est-ce qui a lié aussi indéfectiblement Sartre et Beauvoir ? Incontestablement, l'écriture joue dans leur histoire un rôle primordial. Chacun soumet ses livres à l'autre, et tient compte de ses critiques. Même si la biographe Deirdre Bair tend à montrer que c'est surtout Sartre qui exigeait de Beauvoir qu'elle relise ses manuscrits, et qu'il le faisait avec moins d'ardeur pour les siens, il est évident que leur réflexion commune a nourri leurs œuvres respectives. Beauvoir décrit ainsi cette collaboration :

> Lorsque enfin, après six mois, un an, ou même deux, je soumets le résultat à Sartre, je n'en suis pas encore contente, mais je me sens à bout de souffle : il me faut sa sévérité et ses encouragements pour reprendre mon élan. D'abord il me rassure - "C'est gagné... Ça sera un bon livre." Et puis dans le détail, il s'irrite ; c'est trop long, c'est trop court, ce n'est pas juste, c'est mal dit, c'est bâclé, c'est gâché. Si je n'étais pas habituée à l'âpreté de son langage - le mien, quand je le critique, n'est pas plus doux - je serais atterrée. En fait, une seule fois il m'a vraiment inquiétée, quand j'achevais *Les Mandarins* ; d'ordinaire ses reproches me stimulent parce qu'ils m'indiquent comment dépasser les défauts dont j'avais plus ou moins conscience et qui souvent, rien qu'en le regardant me lire, me sautent aux yeux. Il me suggère des coupures, des changements ; mais surtout il m'incite à oser, à approfondir, à affronter les obstacles au lieu de les éviter. (*FCI*, 373-374)

L'écriture est donc, et ceci depuis le début, le lien le plus solide entre eux. Ils ont avant tout besoin l'un de l'autre dans leur travail d'écrivain, qui est la substance de

leur vie. Lorsque Sartre dans les années soixante-dix est atteint de cécité, qu'il ne peut plus lire ni écrire, elle lui propose de mener avec lui des entretiens. Elle lui permet ainsi de continuer à vivre à travers la pensée et l'écriture[1]. C'est un couple d'amants unis par leur travail. Ils ont approfondi leur connaissance mutuelle par un « long jumelage », ils pensent ensemble, ils forgent leurs œuvres en commun. L'image du « terreau » révèle cette origine commune : ce sont des jumeaux issus de la même terre, qui se différencient au sein même de la ressemblance. On pourrait emprunter ici le titre d'un essai d'Elisabeth Badinter : « L'un est l'autre »[2]. Cette identité, source d'harmonie, a suscité des commérages. On lui a souvent dit que c'était Sartre et non pas elle, qui écrivait ses œuvres, tant la société est prompte à maintenir la femme dans l'ombre d'un homme. Couple d'amants, couple d'intellectuels, la richesse de cette légende est à la mesure des contradictions qu'elle contient.

Cependant, ce mythe du couple Sartre / Beauvoir, trouve ses limites dans les silences de l'autobiographie. Certes, la sincérité est à l'œuvre et Beauvoir ne s'était pas engagée à tout dire, et pour cause : elle passe sous silence plusieurs aspects de sa vie amoureuse, qui peut-être auraient quelque peu terni la légende. Nous avons vu que lorsqu'elle racontait son histoire avec Algren, elle insistait sur les limites de cette histoire, sur son issue inéluctable. La correspondance reflète bien moins cette nécessité. Il est vrai que l'écriture au jour le jour traduit mieux la contingence du réel : au jour le jour le bonheur d'aimer est plus fort que la crainte de voir finir la relation. A fortiori, rétrospectivement, elle confère un sens à leur histoire en la rendant secondaire par rapport à son lien avec Sartre. Peut-être aussi ne voulait-elle pas dans l'autobiographie que son amour exceptionnel pour Algren ne vînt écorner la légende du couple Sartre-Beauvoir.

---

[1] Lors de la conférence déjà citée à la Bibliothèque Nationale de France le 28 février 2001, Annie Cohen-Solal a expliqué que Sartre avait toujours du mal à communiquer avec ses pairs. Il avait besoin d'un interlocuteur privilégié qui serait son intermédiaire dans son rapport au monde. Beauvoir a joué ce rôle, elle a été « le catalyseur permanent » de son œuvre, elle a rendu possible sa production. Beauvoir est la « mâcheuse » des théories de Sartre. Annie Cohen-Solal a souligné, que cela, Beauvoir ne l'avait pas raconté, et que Sartre ne l'avait pas dit ...

[2] BADINTER, Elisabeth, *L'un est l'autre*, Editions Odile Jacob, 1986.

De même, elle omet dans l'autobiographie de parler de ses relations amoureuses avec Bost, qui ont pourtant beaucoup compté. Certes Bost est omniprésent, membre permanent de la « famille », mais elle ne parle que de leur amitié. Or, les *Lettres à Sartre* comme les *Lettres à Nelson Algren* décrivent très librement leur amour. En 1948, elle en parle à Algren en le présentant comme un garçon délicieux, cultivé, passionné par les voyages et le journalisme. Il est pour elle comme un jeune frère, lui écrit-elle. Leur liaison a commencé en fait en 1938, lors d'une randonnée dans les Alpes. Ils n'en parlèrent jamais à Olga :

> Cependant notre intimité à tous les deux ne s'interrompit jamais. C'était une relation plaisante, pas du passionnel, un sentiment sans jalousie ni mensonges, à la fois une grande amitié et une immense tendresse. Je me sentais comblée par ma vie, vous savez, il me semblait suffisant qu'elle contienne des rapports aussi profonds, à défaut d'autres formes d'amour. (19 juillet 1948 *LNA*, 219)

Ce n'est que lorsqu'elle rencontre Algren qu'elle décide de mettre fin à ses rapports amoureux avec Bost. Là encore, de ces liens, subsistera une fidèle et profonde amitié. Si Beauvoir n'a pas évoqué leur relation, c'est sans doute qu'elle voulait rester discrète et que Bost ne l'a pas souhaité : il semblerait qu'Olga n'ait jamais rien su de cette liaison qui est toujours restée clandestine.

Enfin, le plus grand silence concerne sa sexualité, silence que nous constaterons aussi dans ses relations amoureuses avec les femmes. Si cette sexualité est dévoilée dans la correspondance, elle est pratiquement occultée dans les écrits autobiographiques : elle est suggérée dans la description de ses rapports avec Algren et Lanzmann, elle est très peu évoquée concernant Sartre. Elle en parle seulement au début de leur vie commune ; elle est surprise par la violence de ses désirs et par les besoins impérieux de son corps :

> Mais, bientôt, les circonstances m'infligèrent la révélation dont j'avais eu, à vingt ans, un pressentiment inquiet : le besoin. Je l'ignorais : je n'avais connu ni la faim, ni la soif, ni le sommeil ; soudain, je fus sa proie. [...] Mon corps avait ses humeurs et j'étais incapable de les contenir ; leur violence submergeait toutes mes défenses. Je découvris que le regret, quand il atteint la chair, n'est pas simplement une nostalgie, mais une douleur ; de la racine de mes cheveux à la plante de mes pieds, il tissait sur ma peau une tunique empoisonnée. Je détestais souffrir ; je détestais ma complicité avec cette souffrance qui naissait de mon sang et j'allais jusqu'à détester le bruissement de mon sang dans mes veines. (*FA*, 75-76)

Ainsi, elle avait remis suffisamment en question son éducation puritaine pour se réjouir de son corps, mais elle n'acceptait pas qu'il l'incommode. « J'étais obligée d'admettre une vérité que depuis l'adolescence j'essayais de masquer : ses appétits débordaient ma volonté. » (*FA*, 76). Cependant, si elle n'évoque guère la sexualité dans ses relations avec Sartre, c'est aussi et avant tout parce qu'elle n'y a pas eu une grande place. Elle explique à Nelson Algren le 19 juillet 48 :

> Très vite Sartre et moi nous attachâmes l'un à l'autre, j'avais 22 ans et lui 25, je lui donnai avec enthousiasme ma vie et moi-même. Il fut le premier homme avec qui je couchai, aucun auparavant ne m'avait même embrassée. Depuis longtemps nos existences se confondent, et je vous ai dit déjà à quel point je suis liée à lui, par un amour cependant qui se rapprocherait plutôt d'une fraternité absolue - sexuellement, ce ne fut pas une parfaite réussite, essentiellement à cause de lui, il n'est pas passionné par la sexualité. C'est un homme chaleureux, vivant, en tout sauf au lit. J'en eus vite l'intuition, malgré mon manque d'expérience, et peu à peu, ça nous parut inutile, voire indécent de continuer à coucher ensemble. Nous abandonnâmes au bout d'à peu près huit ou dix ans peu couronnés de succès dans ce domaine. (*LNA,* 218)

L'amour complet, cœur, corps et tête, c'est avec Algren qu'elle l'a connu. Si la sexualité est absente des mémoires, c'est sans doute aussi parce que Beauvoir aurait craint de choquer ses lecteurs. Certaines réactions à ses romans, comme *L'Invitée* par exemple, montrent qu'en cette matière elle devait se montrer prudente et ceci d'autant plus qu'elle était une femme. Elle engage aussi dans ses écrits ses partenaires à qui elle doit une certaine discrétion. Rien de tout cela dans la correspondance adressée à un destinataire unique et privé.

Ainsi, elle maintiendra contre vents et marées, doutes et souffrances, l'axe qu'elle a donné à sa vie : c'est Sartre le seul, l'indispensable, rien ne pourra rien y changer. L'écriture est pour beaucoup dans cet acharnement ; elle bâtit et entretient la légende, « elle tient à bout de bras le château de cartes biaisées dont Sartre et elle sont les rois. »[1] Comment ne pas être sensible à cette volonté de Beauvoir à construire à travers l'écriture cette relation rêvée avec un être qui serait son double parfait ? Elle tente par l'écriture autobiographique de faire de sa vie un chef d'œuvre.

---

[1] OZOUF, Mona, *Les Mots des femmes, op. cit.*, p. 317.

Et d'une certaine manière, incarner le couple de référence dans la mémoire des hommes relève d'un désir d'éternité, ou du moins du désir de ne pas être oubliée.

N'incarne-t-elle pas aussi, comme le suggère Toril Moi, le dilemme de l'intellectuelle face à l'amour ? Dilemme qu'elle semble avoir résolu avec chacun des hommes qu'elle a rencontrés : elle a avec chacun d'entre eux des affinités intellectuelles et idéologiques. Ils partagent son goût de vivre, son intérêt pour le monde. Ils sont tous à des degrés différents écrivains, et sont à même d'apprécier les exigences de l'écriture. Nous n'irons pas jusqu'à dire que chez elle « prime l'intellectuel », mais c'est un aspect fondamental de ses relations avec les hommes. Sartre le premier lui a montré qu'elle n'avait pas à choisir entre corps et intellect en la prenant suffisamment au sérieux.

Comment aussi ne pas être sensible à cette volonté de ne pas rompre définitivement avec les hommes qu'elle a aimés ? La fin d'un amour, c'est une mutilation douloureuse. Alors, quand cela arrive, elle tient à conserver intact le passé dans une amitié. C'est le cas de Bost et Lanzmann, c'est son souhait pour Algren. Beauvoir est très fidèle dans ses affections, dans ses engagements. Ainsi, le 3 octobre 1952, elle écrit à Nelson Algren :

> En rêve, une de ces dernières nuits, je vous déclarais que je me ferais enterrer avec votre anneau au doigt, ce que j'ai bien l'intention de faire. Votre anneau au doigt et votre visage dans mon cœur tant que je vivrai. (*LNA*, 507)

Elle ne quittera jamais cet anneau, et ses amis veilleront à ce qu'elle soit enterrée avec. Il sera toujours pour elle plus qu'un ami, et s'il n'avait pas lui-même mis fin à leur amitié, elle aurait sans doute perduré. Beauvoir évite donc les ruptures définitives : elle garde un lien avec le passé, qui vient enrichir le présent qu'elle vit. Ses relations amoureuses sont conçues ainsi : quand elles s'achèvent, ou quand elles fléchissent, elle souffre jusqu'à la dépression, mais elle parvient, sans rancune, ni rancœur, à les intégrer à l'histoire de sa vie en l'enrichissant. Le travail d'écrivain est pour beaucoup dans ce travail de deuil : le passé n'est jamais perdu à jamais, elle peut le récupérer par l'écriture, le faire revivre, et en faire définitivement un moment de son histoire.

Ainsi, la légende Sartre / Beauvoir a fait couler beaucoup d'encre, surtout depuis la publication par Beauvoir, après la mort de Sartre, des *Lettres au Castor*, et

des *Lettres à Sartre* publiées par Sylvie Le Bon, après la mort de Beauvoir. Mais on peut aussi réagir, comme Bernard-Henri Lévy, devant l'acharnement de certains contemporains à égratigner cette légende :

> Les "Républicains " de 1793 se méfiaient de ceux qui n'avaient pas d'"amis", mais exigeaient des "amitiés" qu'elles se "déclarent" à la puissance publique car ils y voyaient l'existence même d'une convivialité occulte, un scandale, une force noire, une part d'ombre - défi à leur propre puissance. De même pour les amants : il y a dans tout grand amour, et dans cet amour-là en particulier, une telle force de dissociation, un tel retrait dans le secret, un tel outrage porté aux commandements communautaires, que les Républicains éternels n'ont pas le choix : feu sur les amoureux ! feu sur Sartre et Beauvoir, ces diables, ces diviseurs ! qu'ils se déclarent à la fin ! qu'ils sortent de l'ambiguïté ! furent-ils fidèles ou pas ? hétéros ou homos ? jusqu'à quelle date se sont-ils aimés ? le Castor était-elle une cochonne ? est-il vrai qu'elle aimait les filles à poils et à odeurs ? portait-elle, vraiment, des plastrons retenus pas des élastiques ? sa natte était-elle fausse ? et Nelson Algren ? hein, que s'est-il passé avec Nelson Algren ? est-ce qu'il la faisait jouir ? comment ? combien ? à quel rythme ? que faisaient-ils, quand il l'emmenait, des nuits entières, dans les abattoirs de Chicago ?[1]

Il est vrai que la malveillance et les critiques les auront accompagnés jusqu'au bout. Et Bernard-Henri Lévy de conclure : « Peu d'histoires d'amour furent, au XXème siècle, si singulières : peu, ceci expliquant cela, furent si méthodiquement salies par les crétins. »[2]

La figure de Beauvoir est donc d'une grande richesse, car elle est faite de traits immuables - la volonté d'écrire, la ténacité, la soif de vivre, l'engagement à gauche - et d'ambiguïtés et de contradictions reflétant pour la plupart la difficulté d'être une intellectuelle et une femme indépendante dans une société patriarcale. Si elle a échappé effectivement et magistralement au sort commun à la plupart des femmes, le fait qu'elle soit une femme explique néanmoins certains choix, comme celui de renoncer - officiellement - à la philosophie ou de choisir pour compagnon un homme qu'elle juge supérieur à elle. Nous retiendrons notamment sa quête à travers l'écriture de l'autre, à la fois même et différent, avec lequel elle pourra construire une relation harmonieuse, où chacun reste libre et néanmoins lié à l'autre :

---

[1] *Le Siècle de Sartre*, *op. cit.*, p. 26-27 .
[2] *Ibidem*, p. 28.

quête réussie si l'on considère ce qu'elle donne à lire de ses relations avec Sartre, mais quête plus fructueuse par l'écriture que dans la réalité.

Nous remarquons aussi que Beauvoir occupe bien la place centrale dans le système des figures féminines : contrairement aux jeunes filles rangées, elle a su s'affranchir de son milieu ; elle est par ailleurs la figure de la femme non-rangée par excellence, car elle en possède les attributs, mieux que celles que nous avons décrites. Nul doute que l'autobiographe idéalise sa propre figure, insistant sur les échecs des unes pour rendre plus éclatante sa propre réussite.

Cette singularité de Beauvoir s'incarne aussi magistralement dans son engagement. Beauvoir a montré dans *Le Deuxième Sexe* que la femme ne faisant rien, n'avait pas de prise sur le monde et donc aucun moyen de le changer. Son métier d'écrivain donne à Beauvoir cette prise sur le monde : par son écriture, puis par un engagement concret, elle va illustrer l'idée selon laquelle : « Se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres ; cette volonté n'est pas une formule abstraite, elle indique à chacun des relations concrètes à accomplir. » (*PMA*, 104)

# Chapitre 4

# *Figure de l'intellectuelle engagée*

# 4. FIGURE DE L'INTELLECTUELLE ENGAGEE

Pour Toril Moi, Simone de Beauvoir est « la figure emblématique des intellectuelles du XXème siècle. »[1] C'est d'ailleurs souvent la seule image qu'on ait de Beauvoir, la figure de l'intellectuelle – au sens de personnalité marquante - occultant le travail de l'écrivain. En effet, le militantisme féministe actif de Beauvoir se situe surtout dans les années 70 et 80 après la parution du dernier volume autobiographique *Tout compte fait*. Il est très connu, à tel point que l'on pourrait croire que ce sont les quinze dernières années de Beauvoir, où elle écrit pourtant si peu, mais milite activement, qui lui ont apporté la postérité. Cependant, cette figure de l'intellectuelle se construit aussi dans l'autobiographie, et c'est cette figure, plus proprement littéraire, qui nous intéresse.

Comment Beauvoir rend-elle compte de son engagement ? Comment peut-on discerner au fil des volumes sa préoccupation grandissante pour la condition des femmes ? Nous allons tenter de cerner cet itinéraire à travers l'autobiographie... Itinéraire intéressant dans la mesure où pour Beauvoir, l'engagement n'allait pas de soi. Qui plus est, dans ce domaine, elle s'est longtemps effacée derrière Sartre pour seulement à la fin des années 60 militer sans lui pour améliorer la condition des femmes. Nous allons donc essayer de saisir dans les autobiographies la naissance de l'intellectuelle engagée, et surtout ce passage du « nous » au « je », par lequel Beauvoir s'émancipe d'une certaine manière de Sartre dans le domaine idéologique. Signe aussi de son intérêt croissant pour la condition des femmes en général, elle évoque de plus en plus de femmes, qui ne constituent pas des figures, mais qui nourrissent sa réflexion féministe. L'engagement de l'écrivain évolue aussi en s'accompagnant d'une lutte effective et concrète : Beauvoir milite activement et elle rapporte plusieurs exemples de ces luttes dans *Tout compte fait*

Cette ouverture l'amène à revoir certaines des analyses formulées dans *Le Deuxième Sexe* : le féminisme de Beauvoir se radicalise, et l'autobiographe reconnaît

---

[1] *Simone de Beauvoir, Conflits d'une intellectuelle, op. cit.*, p. 2.

avec lucidité et perspicacité ses erreurs en remettant en cause ses prises de position antérieures. L'intellectuelle féministe laisse donc par ses écrits et ses luttes, un héritage par rapport auquel les féministes d'aujourd'hui doivent se définir.

## 4.1. Du « nous » au « je »

On peut se demander à la lecture des différents volumes autobiographiques si les mémoires de Beauvoir sont bien les siens ou ceux de Sartre, tant elle s'y applique dans de longs passages à expliquer, justifier ses prises de position à lui. Or, force est de constater que peu à peu Beauvoir va cheminer seule. Ainsi, au fil des volumes, et notamment à partir de *La Force des choses*, on a de plus en plus de mal à croire ce qu'elle affirme : « Reste que philosophiquement, politiquement, les initiatives sont venues de lui. » (*FCII,* 491) Si dans les années d'après-guerre, leur engagement se joue à deux voix, la guerre d'Algérie, ici comme ailleurs, va constituer une rupture et faire prendre conscience à Beauvoir de la nécessité de s'engager individuellement.

### 4.1.1. Naissance d'une intellectuelle engagée

Comment donc la jeune agrégée, très individualiste, est-elle devenue cette intellectuelle engagée ? Elle avait à surmonter deux obstacles : l'indifférence au monde assez commune aux jeunes gens de sa génération et un optimisme forcené qui lui a souvent masqué la tragédie de certaines situations. Dans cette prise de conscience, Sartre joua un rôle important. Elle passa alors de l'ombre à la lumière, et elle devint, à partir de 1947, une personnalité de la vie publique.

On peut s'étonner d'abord que cette intellectuelle brillante et curieuse ne se soit pas sentie plus tôt concernée par l'Histoire d'autant que la période de l'entre-deux-guerres y était plus que propice, aussi bien par les événements qui se passent en France que dans le monde. Certes, c'est une bourgeoise individualiste, prête à sauver son bonheur et sa tranquillité par tous les moyens. Mais elle n'est pas singulière dans cette attitude, et reflète l'indifférence de toute une génération. En effet, Michel Winock décrit bien ces jeunes gens de 1930, qui n'avaient pas fait la guerre, et qui réagissaient par exemple de façon très caractéristique à la crise de Munich : il évoque Sartre, Aron et Mounier qui ont tous passé l'agrégation de philosophie en 1928 (Aron premier, Mounier second, et Sartre collé, mais premier l'année suivante). Sartre vient

d'être remarqué pour son roman *La Nausée* en avril 1938 : il n'est guère encore intéressé par la politique, mais la crise de Munich lui laissera une forte empreinte puisqu'il en fera le cadre du *Sursis*, le deuxième tome de ses *Chemins de la liberté*. Cependant Winock fait remarquer que, dans ses lettres à Simone de Beauvoir, Sartre est surtout intéressé par son éventuel prix Goncourt. Aron est mollement antimunichois, seul Mounier soutient qu'il existe des paix plus ignominieuses que la guerre.

L'absence d'engagement n'était donc pas propre à Simone de Beauvoir. Elle porte d'ailleurs avec le recul un regard très lucide sur leur attitude dans les années 30. En 1965, dans une préface à *James Joyce à Paris : ses dernières années*, elle explique qu'ils pensaient quelquefois à la guerre mais n'avaient jamais imaginé que toute une époque allait disparaître, que le « noyau » même de leurs vies allait être « fracassé » :

> En réalité un tourbillon de ténèbres et de sang allait engloutir le monde, nous détruisant avec lui, détruisant ces êtres que nous étions, et quand nous nous retrouvâmes vivants, nés une seconde fois et radicalement différents, l'univers entier autour de nous avait changé. Notre époque ne fut pas un Age d'Or. Je suis la première à l'admettre, car je ne crois pas aux paradis perdus. Ce fut un temps où seule la simple ignorance ou peut-être la mauvaise foi nous protégea du choc total de l'angoisse insupportable qui aurait pu être notre destin.[1]

C'est la « force des choses » qui aura raison de l'individualisme et de l'optimisme de la jeune Beauvoir. Aux approches de la guerre, elle refuse encore que des événements extérieurs viennent contrarier ses projets : « Moi, je poursuivais avec entrain mon rêve de schizophrène. Le monde existait, à la manière d'un objet aux replis innombrables et dont la découverte serait toujours une aventure, mais non comme un champ de forces capables de me contrarier. » (*FA*, 171)

La guerre mettra fin à cet aveuglement. Elle a certes, depuis ses vingt ans, pris conscience de l'existence d'autrui, mais seulement à travers des relations individuelles, et la guerre lui révèle une toute autre dimension :

---

[1] « Préface à "James Joyce à Paris : ses dernières années" », in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 420.

> Soudain l'Histoire fondit sur moi, j'éclatai : je me retrouvai éparpillée aux quatre coins de la terre, liée par toutes mes fibres à chacun et à tous. Idées, valeurs, tout fut bousculé ; le bonheur même perdit son importance. [...] En fait, je n'y [mon ancienne idée de bonheur] échappai jamais tout à fait. Plutôt, je cessai de concevoir ma vie comme une entreprise autonome et fermée sur soi ; il me fallut découvrir à neuf mes rapports avec un univers dont je ne connaissais plus le visage. (*FA*, 424)

Sartre est mobilisé puis prisonnier de guerre. Le monde autour de Beauvoir devient tragique et elle vit en accord avec lui. Le retour de Sartre lui apporte la paix du cœur, mais d'une toute autre manière qu'autrefois :

> Les événements m'avaient changée ; ce que Sartre appelait naguère ma "schizophrénie" avait fini par céder aux démentis que lui avait infligés la réalité. J'admettais, enfin, que ma vie n'était pas une histoire que je me racontais, mais un compromis entre le monde et moi ; du même coup, les contrariétés, les adversités avaient cessé de m'apparaître comme une injustice ; il n'y avait pas lieu de se révolter contre elles, il fallait trouver un moyen de les tourner ou de les subir ; (*FA*, 554-555)

A la Libération, les révélations sur les exécutions sommaires de résistants et surtout sur les camps de concentration occultent vite la joie de voir la guerre terminée : « Ce passé brutalement dévoilé me rejetait dans l'horreur ; la joie de vivre cédait à la honte de survivre. » (*FCI*, 23) En effet, comme l'explique Jean-Pierre Rioux dans son étude sur la Quatrième République, la guerre a un épilogue qui mêle joie et douleur, avec le retour des prisonniers et déportés en Allemagne et le rapatriement des réfugiés : « la vision, le souvenir de ces vaincus, de ces victimes et de ces martyrs troublent pour longtemps la conscience nationale, plus à l'aise avec des héros positifs. »[1] Avec l'ouverture des camps de concentration, ce fut encore pis. Dès février 45 revinrent les rescapés de Auschwitz-Birkenau, puis au début d'avril les rescapées de Ravensbrück : les premiers témoignages montrent que la France doit revoir l'idée qu'elle se faisait de l'extermination. Un des plus importants vient de D. Rousset (*L'univers concentrationnaire,* 1946) : « Il conclut que les déportés "sont séparés des autres par une expérience impossible à transmettre" et que le mal contamine "au-delà des décombres"».[2] Fin avril, s'ouvrent Buchenwald, Dora,

---

[1] RIOUX , Jean-Pierre, *La France de la Quatrième République, 1. L'ardeur et la nécessité, 1944-1952,* Seuil, Collection « Points Histoire », 1980, p. 26.

[2] *Ibidem,* p. 27.

Dachau, Mauthausen et Bergen-Belsen : l'inexprimable prend visage. Jean-Pierre Rioux conclut le passage consacré au retour des camps par ces phrases, qui montrent que la prise de conscience de Simone de Beauvoir a été aussi celle de nombreux Français :

> Ces milliers de témoins ont rendu enfin un ultime service au pays. Prisonniers aux uniformes démodés et pouilleux, squelettes de quarante kilos aux yeux démesurés sortant de l'hôtel Lutetia, ils bouleversent les Français, largement conviés par ailleurs, par la presse, les actualités, les expositions, à méditer sur leurs visages et leurs bourreaux. Grâce à eux, plusieurs générations de Français, au hasard des récits familiaux et des souvenirs des pyjamas rayés croisés en chemin, n'oublieront ni la guerre ni l'horreur nazie.[1]

Ainsi, quand les déportés revinrent, Beauvoir note qu'elle découvrit qu'elle n'avait rien su : les photos de charniers, les témoignages sur les « trains de la mort », les « sélections », les chambres à gaz, les crématoires, les expériences des médecins nazis, les lentes exterminations quotidiennes. Elle écrit alors :

> [...] en 1945, nous avons reçu ces révélations dans leur fraîcheur, elles concernaient des amis, des camarades, notre propre vie. Ce qui m'angoissait le plus, c'était la lutte acharnée et vaine des condamnés pour respirer encore une seconde : les wagons blindés, les hommes se hissant à demi asphyxiés vers l'air du dehors, piétinant les cadavres, retombant morts ; les moribonds se traînant au travail, s'écroulant, et aussitôt abattus ; le refus, l'immensité vide du refus, et cette dernière flamme brutalement soufflée : plus rien, pas même la nuit. [...] De nouveau, j'eus honte de vivre. La mort m'effrayait autant qu'autrefois : mais ceux qui ne meurent pas, me disais-je avec dégoût, acceptent l'inacceptable. (*FCI*, 53)

La seconde guerre mondiale projeta donc Beauvoir dans l'Histoire, et cette prise de conscience fut aussi douloureuse que définitive. L'optimisme schizophrène a donc lentement cédé à la « force des choses ». Certes, Beauvoir était douée d'un optimisme vital, dont il restera toujours quelque chose, mais l'aveuglement a disparu : les événements lui font peu à peu prendre conscience de la nécessité de s'engager et de renoncer à l'individualisme. A la fin de *Tout compte fait*, elle essaie de répondre aux jugements contradictoires dont elle est l'objet : certains de ses lecteurs apprécient son goût du bonheur alors que d'autres déplorent son

[1] RIOUX , Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 29.

pessimisme ; or, ce passage nous semble éclairer admirablement l'articulation entre son optimisme et la lucidité qui l'incite à s'engager :

> C'est justement parce que je déteste le malheur et que je suis peu encline à le prévoir que lorsque je le rencontre il m'indigne ou me bouleverse : j'éprouve le besoin de communiquer mon émotion. Pour le combattre, il faut d'abord le dévoiler, donc dissiper les mystifications derrière lesquelles on le cache afin d'éviter d'y penser. C'est parce que je refuse les fuites et les mensonges qu'on m'accuse de pessimisme ; mais ce refus implique un espoir : celui que la vérité peut servir ; c'est une attitude plus optimiste que de choisir l'indifférence, l'ignorance, les faux-semblants. (*TCF*, 632-633)

Ainsi, la prise de conscience de l'horreur débouche sur la volonté de la combattre et donc sur une attitude d'espoir pour l'avenir. C'est toute la personnalité de Beauvoir qui est contenue dans cet apparent paradoxe.

Un autre facteur a joué un rôle primordial dans la prise de conscience de Beauvoir et son engagement : sa rencontre avec Sartre. On remarque, en effet, que son itinéraire politique suit celui de Sartre ; là encore, elle a affirmé qu'il lui était supérieur et que les initiatives étaient venues de lui : « Sartre est idéologiquement créateur, moi pas ; acculé par là à des options politiques, il en a approfondi les raisons plus que je ne m'étais intéressée à le faire : c'est en refusant de reconnaître ses supériorités que j'aurais trahi ma liberté ; je me serais butée dans l'attitude de challenge et de mauvaise foi qu'engendre la lutte des sexes et qui est le contraire de l'honnêteté intellectuelle. Mon indépendance, je l'ai sauvegardée car jamais je ne me suis déchargée sur Sartre de mes responsabilités : je n'ai adhéré à aucune idée, aucune résolution sans l'avoir critiquée et reprise à mon compte. » (*FCII*, 491) Son engagement est donc intimement lié à la position de Sartre : serait-elle devenue une intellectuelle engagée si elle n'avait pas rencontré Sartre ? Elle répond ainsi dans *Tout compte fait* :

> Cette indifférence était conditionnée par l'état du monde ; c'est la sécurité de l'après-guerre qui m'a permis de me soucier si peu des événements. A la Sorbonne des camarades m'ont obligée à m'en préoccuper un peu. J'ai compris l'ignominie du colonialisme. Stépha m'a convertie à l'internationalisme et à l'antimilitarisme. J'ai pleinement assumé le dégoût que j'éprouvais depuis longtemps pour le fanatisme de droite, le racisme, les valeurs bourgeoises et tous les obscurantismes. L'idée de Révolution me séduisait. Je glissais vers la gauche : tout intellectuel de bonne foi, au nom de l'universalisme qu'on lui enseigne, ne peut que vouloir l'abolition des classes. Mais mon aventure individuelle comptait plus pour moi que celle de l'humanité. Je ne mesurais pas à quel point la première dépendait de la seconde sur

> laquelle je continuais à être très mal renseignée. Comment aurais-je évolué si je n'avais pas rencontré Sartre ? Me serais-je débarrassée plus tôt ou plus tard de mon individualisme, de l'idéalisme, du spiritualisme qui m'encombraient encore ? Je ne le sais pas. La fait est que je l'ai rencontré et que ce fut l'événement capital de mon existence. (*TCF*, 32-33)

La réponse n'est guère franche : nous pensons qu'effectivement dans ses premières prises de position, Beauvoir a été nettement influencée par Sartre, et ils ont d'ailleurs milité ensemble dans de nombreuses circonstances. C'est aussi pendant la guerre, que Sartre prend conscience véritablement qu'il est un « être social », notamment quand il reçoit sa feuille de mobilisation. Michel Winock pense quant à lui que la débâcle de 1940 et sa captivité jusqu'en mars 1941 furent plus déterminantes. C'est au Stalag de Trêves qu'il découvre vraiment son « être social, la responsabilité qui lui incombe, la dimension politique de son existence. Cette captivité, loin de lui être pesante, le révèle à lui-même - les témoignages abondent sur son dynamisme, sa gaieté, sa créativité, sa solidarité avec les autres prisonniers. »[1] Libéré en mars 1941, il s'empresse de mettre en place un groupe de Résistance « Socialisme et Liberté », également éloigné des gaullistes et des communistes. Certes, ce groupe qui compte Jean-Toussaint Desanti, sa femme Dominique et Maurice Merleau-Ponty, ne réussira pas à dépasser le stade des premières réunions clandestines et des premiers tracts, mais il marque une étape décisive dans l'itinéraire de Sartre qui renoncera ensuite à l'action directe. Début 1943, il entrera au Comité National des Ecrivains.

Ainsi, dès 1945, Sartre et Beauvoir occupèrent le devant de la scène intellectuelle, et on assista à une véritable offensive existentialiste. Dans le *Magazine Littéraire* consacré à Sartre en avril 1994, Patrick Zimmer a rédigé un article intitulé « La tribu troglodyte » où il montre que la pensée philosophique de Sartre s'est muée après la Libération en un « véritable mouvement de mode ». Ainsi, Sartre et Beauvoir gagnent peu à peu leur image d'intellectuels publics et engagés. On peut dater le début de ce mouvement de mode : c'est un article de *Samedi Soir* du 3 mai 1947 qui devait faire découvrir à Paris et au monde entier l'existence des « rats de caves »

---

[1] *Le Siècle des intellectuels, op. cit.*, p. 494.

comme on les appelait à l'époque, dansant, en chemise à carreaux, pantalons étroits et baskets, au *Tabou* de la rue Dauphine sur les rythmes du be-bop, tout en consultant les pages les plus obscures de *L'Etre et le Néant.* L'article signé Jacques Robert tenait davantage du canular que de l'information pure : « On y apprenait ainsi que, parmi les aphorismes ornant les murs des w.c. du Tabou, se trouvait cette formule digne de Dada : "Un existentialiste est un homme qui a du Sartre sur les dents", ou encore les drôles d'usage de cette nouvelle "tribu troglodyte" : vie à l'hôtel, danse nocturne dans des caves enfumées, prohibition du maquillage, "rigoureusement interdit", et lectures tendancieuses. »[1] Pascal Zimmer conclut que cet article était « un véritable morceau d'anthologie de l'humour estudiantin ». Le fait est que le mythe « existentialiste » de Saint-Germain des Prés prend forme avec la conjonction de plusieurs phénomènes.

Depuis le succès de *Huis-Clos* en 1944, et surtout la conférence *L'Existentialisme est un humanisme*, le nom de Sartre est sur toutes les lèvres. Une presse avide guette ses apparitions de plus en plus rares au Flore. Comme le fait remarquer Michel Winock, bien que Sartre et Beauvoir ne dansent pas le *be-bop* ou le *boogie-woogie*, et préfèrent la tranquillité du Flore ou des Deux Magots, ils ont des amis parmi la « faune » du *Tabou* ou du *Quod libet* : « Boris Vian, devenu fameux grâce à sa "trompinette", Mouloudji, qui y chante, l'échotière Marie-Anne Cazalis, Juliette Gréco, pour laquelle Sartre, comme Raymond Queneau, écrit des textes de chanson... »[2] Parallèlement, une jeunesse, sevrée de nouveauté par la guerre et l'Occupation réapprend à vivre. Apparemment rien de commun entre Sartre et cette jeunesse : « autant la position du premier est interne, métaphysique et référenciée ; autant le désir de vie des seconds est concret, un tantinet surréaliste et brut. » La jeunesse d'alors se veut avant tout passionnée d'américanisme : tabac blond, alcool, tenues décontractées et bien sûr le jazz. Et pourtant, quelque chose rapproche cette

[1] ZIMMER, Pascal, « La tribu troglodyte », in *Magazine Littéraire, avril 1994,* n° 320, p. 87-88.

[2] *Le Siècle des Intellectuels, op. cit.,* p. 499.

jeunesse - qui avait eu vingt ans sous l'Occupation et fait l'expérience d'une certaine « absurdité » - et le philosophe :

> Trop jeune pour être embringuée dans les grands débats de l'époque - Résistance ou Collaboration ? - mais née trop tard pour vivre cette période dans la plus parfaite des innocences, la jeunesse de la Libération, qui avait donc eu 20 ans en 1940, se trouvait au fond presque de plain-pied avec une philosophie faisant de l'expérience de la solitude le premier pas vers la réflexion.[1]

Ainsi, dans cette vague dite « existentialiste », il y a eu, selon Pascal Zimmer, une sorte de rencontre presque inévitable d'éléments de cette notion qu'on appelle « l'air du temps ». Comme si, entre les concepts maniés par Sartre dans *L'Etre et le Néant*, « s'était immiscée une sorte de "désir de vie", que toute une génération allait tenter, elle sans théorie, de mettre en œuvre, et qui allait réapparaître, une décennie plus tard, dans le mouvement "beatnik". » Le fait est que Sartre, et inévitablement Beauvoir, deviennent des personnages publics, ce qui les a sur le moment quelque peu déconcertés ; parallèlement à Sartre, Beauvoir donne aussi une conférence sur le roman et la métaphysique et fait jouer *Les Bouches inutiles* :

> Le tumulte que nous soulevâmes nous surprit. Soudain, comme on voit dans certains films l'image échappant à son cadre envahir l'écran, ma vie déborda ses anciennes frontières. Je fus projetée dans la lumière publique. Mon bagage était léger, mais on associa mon nom à celui de Sartre que brutalement la célébrité saisit. Il ne se passait pas une semaine sans qu'on parlât de nous dans les journaux. *Combat* commentait avec faveur tout ce qui sortait de nos plumes et de nos bouches. *Terre des hommes*, hebdomadaire créé par Herbart et qui ne vécut que quelques mois, nous consacrait dans chaque numéro d'abondantes colonnes amicales ou aigres-douces. Partout paraissaient des échos sur nos livres, sur nous. Dans les rues, les photographes nous mitraillaient, des gens nous abordaient. Au Flore, on nous regardait, on chuchotait. (*FCI*, 61)

Pendant quelques temps, Beauvoir est amusée de voir son nom dans les journaux, et son rôle de « figure bien parisienne » la divertit. Cependant, cette figure lui déplaît par certains côtés : « La susceptibilité ne m'étouffait pas ; qu'on m'appelât "la grande Sartreuse" ou "Notre-Dame de Sartre" j'en riais ; mais certains regards masculins me blessaient ; ils offraient une complicité crapuleuse à la femme existentialiste, donc dévoyée que j'étais. Alimenter des ragots, émoustiller des

[1] « La tribu troglodyte », *op. cit.*, p. 88.

curiosités, j'y répugnais. » (*FCI*, 71) Elle profite de sa notoriété sans se leurrer : elle est bien moins grande que celle de Sartre.

Beauvoir est devenue au seuil des années 50 une intellectuelle engagée. *Le Deuxième Sexe* entérine et fortifie cette image. Cependant, il est bien difficile de la classer politiquement, autrement que par la formule « de gauche ». Cette difficulté a gêné ses contemporains : « Entre 45 et 52, en particulier, nous invitions aux distorsions parce que nous résistions aux classifications : à gauche, mais non communistes, et même fort mal vus du P.C., nous n'étions pas "bohèmes" ; on me reprochait d'habiter l'hôtel et à Sartre, de vivre avec sa mère ; cependant nous refusions les cadres bourgeois, nous ne fréquentions pas "le monde", nous avions de l'argent, mais pas de train de vie ; intimement liés, mais non asservis l'un à l'autre, cette absence de repères déconcertait et agaçait. » (*FCII*, 493) Toujours est-il qu'en matière d'engagement, la figure de Beauvoir est étroitement liée à celle de Sartre.

### 4.1.2. Le « nous » de l'après-guerre

En 1929, Beauvoir et Sartre pensaient changer la société à l'aide de leurs livres : « L'homme était à recréer et cette invention serait en partie notre œuvre. Nous n'envisagions pas d'y contribuer autrement que par les livres : les affaires publiques nous assommaient ; » (*FA*, 21) Après la guerre, l'un comme l'autre a pris conscience de l'Histoire. Mais quand elle évoque cette période, elle préfère parler de lui. Certes, elle utilise la première personne du pluriel : « Cette victoire effaçait nos anciennes défaites, elle était nôtre et l'avenir qu'elle ouvrait nous appartenait. Les gens au pouvoir, c'était des résistants que, plus ou moins directement, nous connaissions ; parmi les responsables de la presse et de la radio, nous comptions de nombreux amis : la politique était devenue une affaire de famille et nous entendions nous en mêler. » (*FCI*, 14) (Le terme de « famille » est éloquent : Beauvoir se sent solidaire d'un certain nombre de personnes de la gauche, et son engagement se conçoit avant tout auprès d'elles.) Mais quelques lignes plus loin, elle précise la différence entre leurs deux attitudes : « il lui fallait établir sa position, non seulement à travers des spéculations théoriques, mais par des options pratiques : ainsi se trouva-t-il engagé dans l'action d'une manière bien plus radicale que moi. Nous discutions toujours ensemble ses attitudes et parfois je l'influençai. Mais, dans leur urgence et leurs

nuances, c'est à travers lui que les problèmes se posaient à moi. En ce domaine, c'est de lui qu'il me faut parler pour parler de nous. » (*FCI*, 15) En matière d'idéologie, elle s'efface donc derrière Sartre, et il faudra attendre les années 60 pour qu'elle mène seule son combat pour l'amélioration de la condition féminine.

Que recouvre alors le terme « engagement » ? Et pourquoi décident-ils alors de sortir de leur réserve ? Sartre avait jusque-là privilégié l'écriture. Cependant, s'il avait préféré l'œuvre aux actes, il ne l'avait pas conçue sous la forme du rêve et de la contemplation, mais comme construction : « Il avait découvert au Stalag avec *Bariona*, sous l'occupation avec *Les Mouches*, le rôle vivant qu'elle pouvait avoir. Quand il renonça à *être* et décida de *faire*, il exigea que désormais elle fût toujours appel et engagement. [...] L'engagement, somme toute, n'est pas autre chose que la présence totale de l'écrivain à l'écriture. » (*FCI*, 64) Sartre va plus loin en participant à la création d'un parti : le Rassemblement démocratique révolutionnaire, le R.D.R.. Il s'agissait de grouper les forces socialistes non ralliées au communisme et d'édifier avec elles une Europe indépendante des deux blocs. Beauvoir ne voit pas d'un bon œil que l'on propose à Sartre d'entrer au bureau directeur, mais Sartre objecta « qu'il ne pouvait prêcher l'engagement et se dérober quand l'occasion s'offrait. » (*FCI*, 205) Le R.D.R ne vécut que peu de temps car un clivage le divisa : la majorité voulait s'aligner sur l'action sociale du P.C. ; une minorité - qui comprenait la plupart des responsables - sous prétexte que les communistes traitaient le Rassemblement avec hostilité, glissait à droite. Cependant, le fait que Sartre adhère à un tel rassemblement est emblématique de son engagement.

Cet engagement se traduisait aussi dans la revue qu'ils créèrent dès la fin de la guerre, *Les Temps Modernes*. Grâce au renom de Sartre et à la querelle qu'a provoquée sa théorie de l'engagement, cette revue a de nombreux lecteurs. Son originalité est, selon Beauvoir, de rechercher des faits anodins et révélateurs : « par le choix des textes, par l'orientation des articles, nous espérions influencer nos contemporains. Et aussi il nous était très utile d'avoir à portée de main le moyen de dire sans délai nos impatiences, nos surprises, nos adhésions. [...] Peu d'ouvrages, peu de revues paraissaient : nos polémiques d'intellectuels avaient l'intimité, l'urgence et la chaleur des querelles de famille. » (*FCI*, 73)

*La Force des choses* se fait donc l'écho des luttes et des prises de positions nécessaires. Ainsi, Beauvoir raconte précisément les difficultés qu'ils ont rencontrées pendant la guerre froide : la question des camps de travail en URSS est aussi abordée de façon romanesque dans *Les Mandarins*. Roger Stéphane était venu trouver Sartre avec le « code soviétique du travail », qui venait d'être publié en Angleterre, mais qui existait depuis 1936. Il confirmait les révélations faites au procès Kravchenko[1], en janvier 49, sur l'existence des camps de travail. Sartre voulait-il le publier dans *Les Temps Modernes* ? Or, pour Sartre, l'URSS était et demeurait avant tout la patrie du socialisme. Mais si les méthodes policières d'un pays socialiste compromettaient le socialisme, il fallait les dénoncer. C'est ce que Sartre fit, non sans que cela provoquât de virulentes discussions au sein de la rédaction : *Les Temps modernes* publièrent le compte-rendu de l'ONU sur le travail forcé accompagné d'un éditorial, rédigé par Merleau-Ponty, signé par Sartre et lui, où ils faisaient le point. Merleau-Ponty reprochait aux communistes, qui niaient purement et simplement l'existence de ces camps, leur mauvaise foi ; il reprenait certaines des réponses du délégué russe à l'ONU alléguant qu'il y avait des millions de sans-travail dans le monde occidental. Cet épisode n'est qu'un exemple des longs passages que Beauvoir consacre à leurs prises de position politique. De même, elle expliquera scrupuleusement l'histoire des relations entre Sartre et le Parti communiste. Mais là comme ailleurs, c'est bien de lui qu'il s'agit, et non d'elle, elle s'en justifie à plusieurs reprises.

Dès les premières pages de *La Force des choses,* elle avertit le lecteur. Sartre en philosophe cherchait à établir une description totalitaire de l'existence basée sur la notion de situation. Il lui fallait la fonder par des spéculations théoriques mais aussi par la pratique. Il se trouva par là même engagé dans l'action de façon plus radicale

---

[1] Victor Kravchenko avait poursuivi *Les Lettres Françaises*, hebdomadaire communiste, pour diffamation. En effet, ce membre de la mission d'achats soviétiques à Washington, émigré aux Etats-Unis en 1944, avait publié en 1946 un récit traduit en France l'année suivante sous le titre *J'ai choisi la liberté* : « Dans ce qui allait devenir un best-seller, cet ancien haut fonctionnaire soviétique décrivait à la fois les conséquences de la planification et de la collectivisation, la terreur, les procès de Moscou, les camps de travail, etc. Au terme de ce procès particulièrement médiatique, *Les Lettres Françaises* furent condamnées. Pourtant, Kravchenko avait été victime d'un véritable ostracisme de la part de la majorité des intellectuels. » (WIEDER, Thomas, « David Rousset dénonce les camps soviétiques », in *Le Monde,* 7-8 janvier 2001, p. 12.)

et concrète que Beauvoir : « Nous discutions toujours ensemble ses attitudes et parfois je l'influençai. Mais, dans leur urgence et leurs nuances, c'est à travers lui que les problèmes se posaient à moi. En ce domaine, c'est de lui qu'il me faut parler pour parler de nous. (*FCI*, 15)

Le « nous » ne recouvre pas un « je » et un « il », mais bien plutôt un « il ». Ainsi, Sartre devint peu à peu un personnage connu et public, et il semble alors très éloigné de Beauvoir. Et pour cause, Sartre était plongé dans un projet que ne partageait pas véritablement Beauvoir : « bâtir une idéologie qui tout en éclairant l'homme sur sa situation lui proposât une pratique. Une telle ambition m'était étrangère ; je n'avais pas assez d'importance objective pour que l'éventualité d'une occupation russe m'eût personnellement posé des problèmes ; je ne pouvais pas escompter, et du coup je ne souhaitais pas, jouer le moindre rôle politique. » (*FCI*, 349) Elle a certes envie de se mêler à l'Histoire, mais, encore à la fin des années 50, elle s'efface derrière Sartre. On ne s'étonne donc pas de la voir revenir sur ce point en ces termes dans *Tout compte fait* :

> Je savais désormais que le cours du monde est la texture même de ma propre vie, j'en suivais avec attention le mouvement. Faute d'informations suffisantes, mon ignorance demeurait considérable : entre autres, j'ai ignoré en 45 l'ampleur de la répression de Sétif et jusqu'en 54 la vraie situation de l'Algérie ; je ne savais pas ce qui se passait réellement en U.R.S.S. et dans les démocraties populaires. Même si on n'y voit pas très clair, on est obligé de prendre parti : cela ne va pas sans des hésitations et des erreurs. Quant à nos relations avec le parti communiste et les pays socialistes, j'ai suivi Sartre dans ses fluctuations. [...] Sur le capitalisme, l'impérialisme, le colonialisme, nos positions étaient nettes : il fallait les combattre dans nos écrits et si possible par des actes. J'étais intellectuellement engagée dans cette lutte, mais sur le plan pratique je n'ai guère milité.[...] C'est essentiellement dans le domaine de la création littéraire que j'ai fait usage de ma liberté ; on écrit à partir de ce qu'on s'est fait être, mais c'est toujours un acte neuf. (*TCF*, 42-43)

Ainsi, elle ne se considère pas comme une militante : intellectuellement engagée, elle ne s'implique pas sur le plan pratique. C'est avant tout à travers ses œuvres qu'elle cherche à se faire entendre de ses contemporains. Et pourtant, elle va évoluer sur ce point à partir de la guerre d'Algérie : épouvantée par l'horreur de cette guerre, se sentant complice de la politique française, elle est littéralement minée par la culpabilité. Alors, vient cette remise en question de son engagement auprès de Sartre. Elle écrit à propos de l'année 1958, qui a vu le retour de de Gaulle au pouvoir :

> Je me reproche de ne pas avoir été plus active. Sartre me dit ce que je me dis souvent : il m'est difficile de refaire des doublets de ce qu'il fait ; nos deux noms n'en font qu'un. N'empêche. Au retour d'Italie, j'essayerai de m'engager davantage. La situation me serait moins intolérable si j'avais milité plus énergiquement. (*FCII*, 175)

Confrontée à la force des choses, l'engagement en son nom va lui permettre de ne pas désespérer définitivement de voir arriver un monde meilleur.

### 4.1.3. La guerre d'Algérie ou la naissance d'un « je » engagé

La guerre d'Algérie constitua une véritable rupture pour Beauvoir. Elle se sentit complètement isolée dans son pays, en exil.

La bataille d'Alger, dont les Français sortirent victorieux en 1957, aboutit à l'arrestation et à l'exécution de tous les chefs locaux du F.LN., et au démantèlement de ses réseaux. Mais alors que les bombardements se raréfient, d'autres méthodes, dont la torture, sont couramment utilisées : « la bataille n'est gagnée que par un recours conscient et systématique à la torture des suspects dans des centres de triage ou de transit, pour arracher le renseignement indispensable et isoler les combattants du F.L.N. »[1] Ces méthodes jettent les premiers doutes sérieux sur la légitimité de cette guerre dans l'esprit des français. Les intellectuels se mobilisent et protestent contre la torture : mais leur mobilisation en 1957 reste encore sans effet. Jean-Pierre Rioux parle à ce propos de « nouveau dreyfusisme », qui s'épuisera comme le premier, mais sans avoir le bonheur de galvaniser la république. Néanmoins, leurs manifestations et leurs meetings, la diffusion sous le manteau d'articles et de livres interdits, le soutien de la presse font progresser la très lente prise de conscience des Français. Une presse minoritaire tient bon, tant de fois interdite et poursuivie, elle ne perd pas l'espoir de voir réconcilier morale et politique. *Les Temps modernes* font partie de cette presse qui trouve bientôt un relais dans des grands quotidiens nationaux de plus en plus favorables aux négociations comme *L'Humanité, Le Monde, Libération* ou des hebdomadaires comme *Le Canard Enchaîné* ou *France Observateur*.

---

[1] RIOUX, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 125.

Cette mobilisation progressive des intellectuels en faveur de l'indépendance de l'Algérie ne porta donc que très lentement ses fruits, et le sentiment d'impuissance fut terrible pour Beauvoir. Pourtant si confiante envers les mots, et ayant repris la formule de Sartre, « Parler, c'est agir », elle va remettre en question le pouvoir de ces mots et réfléchir à un autre mode d'action. Les pages que Beauvoir consacre à la guerre d'Algérie sont d'autant plus poignantes que c'est un passé très récent ; elle fait en effet référence explicitement au temps de l'écriture : elle écrit en 1961 relatant des faits s'étant déroulés en 1957 et 1958.

Cette guerre remet en question la situation de Beauvoir à plusieurs égards : « Des rappelés parlèrent ; des renseignements affluèrent : conversations, lettres adressées à moi, à des amis, reportages étrangers, rapports plus ou moins secrets que de petits groupes diffusaient. On ne savait pas tout, mais beaucoup, mais trop. Ma propre situation dans mon pays, dans le monde, dans mes rapports à moi-même s'en trouva bouleversée. » (*FCII*, 120) Beauvoir se sent isolée dans son propre pays. Elle exprime cette idée à plusieurs reprises : « Il s'agit de mon propre pays, et je l'aimais, et sans chauvinisme, ni excès de patriotisme, c'est difficilement tolérable d'être contre son propre pays. » (*FCII*, 177) Elle utilise l'image de l'exil pour désigner sa situation :

> Nous avions d'abord détesté quelques hommes et quelques factions : il nous a fallu peu à peu constater la complicité de tous nos compatriotes et dans notre propre pays, notre exil. Nous n'étions qu'un tout petit nombre à ne pas faire chorus. On nous accusait de démoraliser la nation. On nous traitait de défaitistes, - *Ces gens-là sont des défaitistes, disait mon père en passant devant la Rotonde* - de "fellaghas de Paris", d'anti-français. Mais pourquoi aurions-nous été animés, Sartre et moi - pour ne parler que de nous - d'une rage anti-française ? Enfance, jeunesse, langage, culture, intérêts, tout nous rattachait à la France. Nous n'y étions ni méconnus, ni affamés, ni brimés d'aucune manière. Quand il nous était arrivé de nous trouver d'accord avec sa politique et ses émotions, nous avions été heureux de cette entente. Notre isolement navré et impuissant n'avait rien d'enviable. Il s'est imposé à nous parce que certaines évidences nous habitaient. (*FCII*, 88-89)

Isolement, exil au sein de leur pays, lorsqu'ils refusent de s'incliner contre les méthodes du FLN, dénonçant du même coup les tortures pratiquées par les Français, ils se trouvent isolés même au sein de la gauche.

Mais Beauvoir est animée d'un sentiment encore plus puissant : le dégoût. Dégoût devant l'horreur, dégoût d'être française et donc d'une certaine manière

complice et coupable. Elle écrit le 5 juin 58 dans son journal : « Je ne comprends pas moi-même pourquoi je suis bouleversée à ce point-là. On en arrivera au fascisme, et alors, prison ou exil, ça tournera mal pour Sartre. Mais ce n'est pas la peur qui m'occupe, je suis en deçà, au-delà. Ce que je ne supporte pas, physiquement, c'est cette complicité qu'on m'impose au son des tambours, avec des incendiaires, des tortionnaires, des massacreurs ; » (*FCII*, 177) Elle ressent donc un malaise physique devant « le sexe qui tue ». Un autre passage est éloquent à cet égard : « Alors que le Français en égorgeant, violant, torturant, prouvait sa virilité, le terroriste algérien manifestait l'ancestrale "barbarie islamique". » (*FCII*, 90) Ou encore : « Le massacre d'un peuple misérable par une nation riche [...] soulève le cœur. » Ce malaise est d'autant plus grand que Beauvoir se sent coupable des actions françaises. Elle parle de l'insupportable « complicité », « qu'on lui impose au son des tambours » :

> Je ne supportais plus cette hypocrisie, cette indifférence, ce pays, ma propre peau. Ces gens dans les rues, consentants ou étourdis, c'était des bourreaux d'Arabes : tous coupables. Et moi aussi. "Je suis française." Ces mots m'écorchaient la gorge comme l'aveu d'une tare. [...] Il me semblait traîner une de ces maladies où le symptôme le plus grave, c'est l'absence de douleur. (*FCII*, 145)

On l'avait traitée d'anti-française, elle le devint, ne supportant plus ses concitoyens : « C'était même pire parce que, ces gens que je ne supportais pas de coudoyer, je me trouvais bon gré, mal gré, leur complice. C'est ça que je leur pardonnais le moins. Ou alors il aurait fallu me donner dès l'enfance la formation d'un S.S., d'un para, au lieu de me doter d'une conscience chrétienne, démocratique, humaniste : une conscience. J'avais besoin de mon estime pour vivre et je me voyais avec les yeux des femmes vingt fois violées, des hommes aux os brisés, des enfants fous : une Française. » (*FCII*, 125) La révolte et le dégoût deviennent un véritable désespoir. Elle décrit ainsi sa réaction à la lecture d'un dossier sur les violences commises par des harkis sur des jeunes musulmans que leur livrait la D.S.T. :

> "Les gens du quartier entendaient toutes les nuits des hurlements : "Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? " : ce cri indéfiniment répété d'un petit Algérien de quinze ans qui avait vu torturer toute sa famille me déchirait les tympans et la gorge. Qu'elles étaient bénignes les révoltes où me jetaient jadis la condition humaine et l'idée abstraite de la mort ! Contre la fatalité, on peut convulsivement se débattre, mais elle décourage la colère. Et du moins le scandale demeurait hors de moi. Aujourd'hui j'étais devenue scandale à mes propres yeux. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi devais-je me réveiller chaque matin dans la douleur et dans la rage, atteinte jusqu'aux

> moelles par un mal auquel je ne consentais pas et que je n'avais aucun moyen de conjurer ? (*FCII*, 410)

Si Beauvoir ressent dans son corps la barbarie, l'intellectuelle est aussi mise à l'épreuve face aux informations erronées qui sont données sans vergogne : « Je suis une intellectuelle, j'accorde du prix aux mots et à la vérité ; j'eus à subir chaque jour, indéfiniment répétée, l'agression des mensonges crachés par toutes les bouches. » (*FCII*, 120) Comment réagir, comment agir devant cette situation intolérable ?

> J'aurais voulu briser ma complicité avec cette guerre, mais comment ? Parler dans les meetings, écrire des articles : j'aurais dit moins bien que Sartre les mêmes choses que lui. Il m'aurait paru ridicule de l'accompagner comme son ombre à la manifestation silencieuse à laquelle il participa avec Mauriac. Aujourd'hui (En note : Hiver 61), si peu que je pèse dans la balance, je ne pourrais plus faire autrement que de m'y jeter de tout mon poids. Alors je voulais encore, avant de le tenter, qu'un effort ne me parût pas vain. (*FCII*, 126)

Peu à peu Beauvoir va entrer dans la lutte. Dans un premier temps, elle n'acceptera pas de suivre Francis Jeanson[1] qui a entrepris une lutte clandestine auprès du F.L.N. Elle et Sartre pensent encore que les Algériens peuvent obtenir l'indépendance par des moyens légaux. Avec le recul, elle se rend compte qu'elle n'avait pas compris qu'en aidant le F.L.N., Jeanson ne reniait pas son appartenance à la France, mais elle justifie ainsi son attitude : « Même si j'avais plus lucidement apprécié son action, il restait qu'en y participant on se rangeait, aux yeux de l'ensemble du pays, dans le camp de la trahison : quelque chose en moi - une timidité, des survivances - me retenait encore de l'envisager. » (*FCII*, 128) Ces « survivances » vont peu à peu s'estomper. Elle est d'abord directement sollicitée à la fin de janvier 1958, pour défendre, ce n'est pas anodin, une femme. Un avocat, Maître Bruguier, lui demande un témoignage en faveur de Jacqueline Guerroudj, qui avait été à Rouen une de ses très bonnes élèves. Institutrice en Algérie, elle avait

---

[1] « Francis Jeanson, auteur de plusieurs ouvrages philosophiques, collaborateur des *Temps modernes* et d'*Esprit*, éditeur aux éditions du Seuil, a, dans cette même maison, publié avec sa femme Colette, en 1955, un livre capital en faveur du mouvement nationaliste algérien : *L'Algérie, hors la loi*. [...] Entrant dans la clandestinité en 1957, Jeanson met en place un réseau de soutien aux nationalistes algériens, destiné à aider le F.L.N. de diverses manières : collecter ses fonds et les placer dans des banques étrangères, fournir aux militants algériens moyens de transport et lieux d'hébergement, etc. » (WINOCK, Michel, *op. cit.*, p. 669.)

épousé un instituteur musulman et elle était comme lui membre des groupes urbains de l'A.L.N.[1] : elle avait remis à Yveton la bombe qu'il avait déposée dans les locaux de l'E.G.A.. Tous deux, ainsi qu'un de leurs co-accusés, Taleb, furent condamnés à mort en décembre 1957. La gauche mena une campagne en leur faveur ; Beauvoir décrit ainsi sa participation : « je m'y associai de mon mieux. Nous obtînmes leur grâce. » Mais Taleb, convaincu d'avoir préparé les explosifs, fut décapité. On voit qu'ici Beauvoir ne détaille guère son action, qui fut pourtant réelle.

Son engagement se précise, et elle évolue notamment quant à son soutien éventuel au F.L.N. Elle présente ce changement en ayant encore recours au « nous » recouvrant elle et ses amis : « Mes amis et moi, nous avions beaucoup évolué sur la question du soutien au F.L.N.. » (*FCII,* 245) Ils avaient revu Jeanson et avaient trouvé convaincantes les raisons par lesquelles il justifiait politiquement son action. La gauche française ne pouvait reprendre les positions révolutionnaires qu'en liaison avec le F.L.N.. Une évidence s'impose alors : « La gauche ayant échoué à mener dans la légalité un combat efficace, si on voulait rester fidèle à ses convictions anticolonialistes et briser toute complicité avec cette guerre, il ne restait d'autre issue que l'action clandestine. » (*FCII,* 245) Certes, mais Beauvoir ne se sent pas capable de mener de telles actions, et aurait « triché » si elle avait prétendu l'être : « je ne suis pas une femme d'action ; ma raison de vivre, c'est d'écrire ; pour la sacrifier, il aurait fallu me croire ailleurs indispensable. Ce n'était pas du tout le cas. Je me contentai de rendre, quand on me le demanda, des services ; certains de mes amis firent davantage. » (*FCII,* 246) Beauvoir attend donc qu'on la sollicite et elle exerce son engagement de préférence avec sa plume : ainsi, elle signera le Manifeste des 121 où des intellectuels reconnaissaient le droit à l'insoumission. Mais c'est encore la signature de Sartre qu'elle met en avant, la sienne est incluse dans « toute l'équipe des *Temps Modernes* », elle ne participe pas directement à la lutte clandestine, mais elle l'épaule quand elle le peut.

[1] Armée de Libération Nationale.

Cependant, cette guerre a entraîné une prise de conscience qui va inciter Beauvoir à se lancer seule dans la lutte. En effet, comme l'explique Françoise Rétif, la guerre d'Algérie a élargi le fossé entre l'homme et la femme « jusqu'à faire apparaître la nécessité, légitimée par l'Histoire, de rompre le lien qui les lie, de dissocier leur sort : leur chemin se sépare, la femme doit continuer sa route seule. »[1] Beauvoir avait déjà pressenti ce fossé en écrivant *Le Deuxième* Sexe : elle savait que l'homme appartient au « sexe qui tue », et que dans l'humanité la supériorité est accordée au sexe qui tue et non à celui qui engendre. Mais la guerre d'Algérie dépasse la compréhension intellectuelle. L'horreur qu'elle inspire à Beauvoir est physique : « Le dégoût de cette virilité arrogante, paradante, meurtrière gagne tout. Ce qui dans l'homme a toujours attiré la méfiance de la femme grossit, prolifère, contamine sous ses yeux tout un pays, l'horreur envahit toute la réalité. Le frère, jusqu'alors aimé et recherché dans un lien librement consenti, est devenu un occupant, exilant la femme au sein d'elle-même. Il est passé du côté de l'ennemi. La complicité, la fraternité sont devenues impossibles, inacceptables ; la critique, le rejet, et donc la mutilation, inéluctables. *Les différences ne sont plus complémentaires, elles sont devenues antagonistes.* »[2] Il ne s'agit pas de conclure qu'à partir de la guerre d'Algérie, Beauvoir range soudain tous les hommes dans la même catégorie ou qu'elle se soit mise à les haïr : « Ce sont moins les individus qui sont mis en cause, que les comportements, les rapports de force, les valeurs, l'ordre dominants, l'Histoire qui n'avance qu'en éliminant l'autre. »[3] L'homme, ou plutôt le masculin, incarne désormais l'horreur à bannir.

Or, la première affaire qu'elle va mener sans Sartre et qui va réellement inaugurer son engagement solitaire et déjà d'une certaine manière féministe, est justement la défense d'une jeune femme contre la barbarie masculine. C'est Gisèle Halimi, avocate, qui la contacte en mai 1958. Elle revenait d'Alger où elle était allée défendre une algérienne. Elle avait obtenu une remise du procès au mois de juin.

---

[1] *Simone de Beauvoir, L'autre en miroir, op. cit.*, p. 157.
[2] *Ibidem*, p. 158-159.
[3] *Ibidem*, p. 160.

Beauvoir va raconter dans le détail cette affaire, car elle incarne à la fois la barbarie de la torture, mais aussi et surtout « la chiennerie française », expression qu'elle a utilisée pour caractériser les injures qui avaient accueilli *Le Deuxième Sexe* : il s'agit d'une attitude consistant à avilir la femme en la réduisant à son sexe, « La chiennerie, c'est la vieille grivoiserie française, reprise par des mâles vulnérables et rancuneux. » (*FCI*, 261-262) Cette jeune Algérienne, Djamila Boupacha, avait été torturée : « maigre, hâve, visiblement traumatisée, elle portait des traces de brûlures et citait des témoins. » (*FCII*, 298) Gisèle Halimi l'avait encouragée à porter plainte et à demander une enquête qui nécessitait un nouveau délai. L'avocate demanda à Beauvoir si elle voulait bien écrire un article pour réclamer ce délai. Beauvoir accepte et « se borne » à retranscrire la relation de Djamila. Elle porte cet article au *Monde.* La réaction ne se fait pas attendre. Un responsable du journal téléphone à Beauvoir en lui disant qu'il disposait de mauvais renseignements sur Djamila Boupacha et que de graves présomptions pesaient sur elle. Beauvoir rapporte la fin de l'entretien téléphonique :

> "Ça ne justifie pas qu'on lui ait enfoncé une bouteille où vous savez ", lui dis-je. "Non, évidemment ..." Il me pria à ce propos, de remplacer le mot "vagin" employé par Djamila par le mot "ventre" : "Au cas où des adolescents liraient l'article, me dit-il. Ils risqueraient de demander des explications à leurs parents ..." N'auraient-ils pas d'autre question à poser ? me demandais-je à part moi. Beuve-Méry trouvait choquant, dit encore M. Gauthier, que j'aie écrit : "Djamila était vierge" ; il souhaitait une périphrase. Je refusai. Ils imprimèrent ces trois mots entre parenthèses. (*FCII*, 299)

Cet article, publié le 2 juin 1958, eut un immense retentissement. Gisèle Halimi dans le livre qu'elle a consacré à cette affaire, et que Beauvoir a co-signé, résume ainsi l'impact de cet article : « Exiger le renvoi du procès fixé à Alger le 17 juin, assurer la sauvegarde de la famille Boupacha et de ses témoins, châtier les bourreaux d'El Biar et d'Hussein Dey, voilà l'action que Simone de Beauvoir proposait à tous ceux qui refusaient d'être complices. »[1] Le journal fut saisi à Alger le 2 juin, ce qui amplifia son influence : « Bâillonner Simone de Beauvoir, c'était non seulement arbitraire, mais encore très maladroit ; les réactions suscitées furent

[1] BEAUVOIR , Simone (de), HALIMI, Gisèle, *Djamila Boupacha*, Gallimard, 1962, p. 64.

nombreuses. »[1] Des lettres affluèrent de France et du monde entier. Elle reçut au *Monde* quatorze lettres de sympathie et trois furieuses. Les lecteurs apprécièrent d'être informés. Des télégrammes furent envoyés au Président de la République, demandant le renvoi du procès. Un article de Françoise Sagan dans *L'Express* appuya cette campagne. Un comité de défense de Djamila Boupacha fut constitué.

L'étape suivante consista à obtenir que les tribunaux d'Alger fussent déchargés de l'affaire, afin que les tortionnaires soient jugés ailleurs : menée sur place l'instruction aurait obligatoirement abouti à un non-lieu. Seul le ministre de la Justice était habilité à le demander à la cour de Cassation. Une délégation, composée de Germaine Tillon, Anise Postel-Vinay, toutes deux anciennes déportées, Gisèle Halimi et Beauvoir, allèrent le trouver le 25 juin. Le garde des sceaux, visiblement embarrassé, leur dit qu'il fallait demander l'avis de M. Patin.[2] Beauvoir raconte dans le détail cette entrevue avec M. Patin. Germaine Tillon, dès le début, affirme sa détermination de voir enfin pour la première fois de tels actes sanctionnés : elle rappelle que jamais une sanction n'a été prise publiquement contre un militaire, alors que le nombre de civils musulmans massacrés était infiniment plus élevé que celui des victimes européennes. Les arguments de M. Patin méritent d'être rapportés : les suspects sont emmenés au poste, les officiers rentrent chez eux le soir et ces suspects passent la nuit « avec une racaille qui souvent y va un peu trop fort. » Il explique ce comportement en alléguant la nécessité de laisser un peu de marge aux militaires, justifiant ainsi le recours à la torture. A Gisèle Halimi, s'indignant qu'un avocat n'ait pas le droit d'assister son client pendant l'instruction, il répond : « "Mais voyons, dit-il avec un sourire blasé, si on exigeait un avocat, il n'y aurait pas d'instruction du tout : les suspects seraient descendus en douce d'une balle dans la tête : nous les protégeons." J'en croyais à peine mes oreilles : Patin avouait spontanément que ses chers officiers sans tache n'hésiteraient pas - n'avaient pas hésité - à assassiner les adversaires qu'une juste justice risquait de soustraire à leur haine. » (*FCII*, 303-304)

---

[1] *Djamila Boupacha*, *op. cit.*, p. 66.

[2] M. Patin était président de la Commission pour la Sauvegarde des Droits et Libertés individuels.

Mais la muflerie et la « chiennerie » sont à leur comble quand on en vient aux tortures subies par Djamila :

> "Que vous a-t-elle dit, exactement, à propos de la bouteille ?" demanda-t-il à Gisèle Halimi d'un air légèrement égrillard. Elle le lui dit, il hocha la tête : "C'est ça, c'est ça !" Il sourit finement : "J'avais craint qu'on ne l'eût *assise* sur une bouteille, comme on faisait en Indochine avec les Viets." (Qui ça, *on*, sinon les chers officiers aux mains pures ?) "Alors les intestins sont perforés et on meurt. Mais ça ne s'est pas passé ainsi..." Murmures divers. Il enchaîna : "Vous prétendez qu'elle était vierge. Mais enfin, on a des photos d'elle, prises dans sa chambre : elle est entre deux soldats de l'A.L.N., armes en main, et elle tient une mitraillette" Et alors ? elle a toujours proclamé qu'elle militait dans l'A.L.N. ; ça ne met pas en cause sa virginité, avons-nous dit. "Tout de même, pour une jeune fille, c'est plutôt scabreux", répondit-il. (*FCII*, 304)

Il fit encore quelques commentaires sur la psychologie de Djamila : « "Elle se prend pour une Jeanne d'Arc ! - A vingt ans, en 1940, nous avons été nombreuses à nous prendre pour Jeanne d'Arc", dit Anise Postel-Vinay. "Oui, Madame, lui dit Patin, mais vous, vous étiez française !" » (*FCII*, 305) Tous les membres du comité furent scandalisés par tant de franchise. Quelque temps plus tard, les juges algérois proposèrent à mots couverts une transaction : que Djamila accepte de se laisser examiner par un expert qui la déclarerait folle et irresponsable ; on la libérerait et du même coup sa plainte perdrait tout crédit et on conclurait à un non-lieu. Elle refusa : elle fut transférée à Fresnes et un juge de Caen fut chargé de l'enquête.

Beauvoir écrivit une préface au livre de Gisèle Halimi sur Djamila Boupacha. Voilà comment elle explique son soutien aux objectifs de ce livre :

> [...] le général Ailleret et le ministre Messmer avaient été acculés à entraver ouvertement l'action de la Justice ; nous voulions montrer quels pièges il avait fallu déjouer pour en arriver là. [...] nous ne réussirions pas évidemment à les faire inculper mais il nous semblait utile, à l'époque, de mettre en lumière leurs responsabilités : nous ne prévoyions pas avec quel tranquille éclat les tribunaux militaires allaient bientôt se charger de nous suppléer, ni la série de révélations qui devaient confirmer leurs verdicts, au milieu de l'indifférence générale. (*FCII*, 436)

Dans un contexte où la plupart des journalistes, hommes politiques, écrivains, universitaires de gauche avaient été victimes d'attentat, Beauvoir fut évidemment menacée à la sortie du livre qu'elle avait accepté de co-signer avec Gisèle Halimi « pour en partager la responsabilité. » Dans cette préface, nous retrouvons tout ce qui a révolté Beauvoir dans cette affaire. Voilà comment elle commence cet écrit :

> Une Algérienne de vingt-trois ans, agent de liaison du F.L.N., a été séquestrée, torturée, violée avec une bouteille par des militaires français : c'est banal. Depuis 1954, nous sommes tous complices d'un génocide qui, sous le nom de répression, puis de pacification, a fait plus d'un million de victimes : hommes, femmes, vieillards, enfants, mitraillés au cours de ratissages, brûlés vifs dans leurs villages, abattus, égorgés, éventrés, martyrisés à mort ; des tribus entières livrées à la faim, au froid, aux coups, aux épidémies, dans ces "centres de regroupement" qui sont en fait des camps d'extermination - servant accessoirement de bordels aux corps d'élite - et où agonisent actuellement plus de cinq cent mille Algériens. Au cours de ces derniers mois, la presse, même la plus prudente, a déversé sur nous l'horreur : assassinats, lynchages, ratonnades, chasses à l'homme dans les rues d'Oran ; à Paris, au fil de la Seine, pendus aux arbres du Bois de Boulogne, des cadavres par dizaines ; des mains brisées ; des crânes éclatés ; la Toussaint rouge d'Alger. Pouvons-nous être émus par le sang d'une jeune fille ?[1]

Après avoir relaté les difficultés rencontrées pour punir les tortionnaires, Beauvoir conclut en répondant à la question qui clôt le passage cité :

> Il n'existe qu'une alternative : ou bien vous qui pleurez si volontiers et si abondamment sur les malheurs anciens - Anne Frank ou le ghetto de Varsovie - vous vous rangez parmi les bourreaux de ceux qui souffrent aujourd'hui. Vous consentez paisiblement au martyre que subissent, en votre nom, presque sous vos yeux, des milliers de Djamila ou Ahmed. Ou bien vous refusez non seulement certains procédés, mais la fin qui les autorise et qui les réclame. Vous refusez cette guerre qui n'ose pas dire son nom, l'armée, qui, corps et âme, se nourrit de la guerre, le gouvernement qui plie devant l'armée. Et vous mettez tout en œuvre pour donner une efficacité à vos refus. Pas de troisième voie : j'espère que ce livre contribuera à vous en convaincre.[2]

C'est bien le dilemme qui s'est posé de façon aiguë à Beauvoir pendant la guerre d'Algérie. Elle a refusé la complicité, la culpabilité, et pour reprendre une expression de Sartre, elle s'est lancée dans la bataille : « Un jour vient où la plume est contrainte de s'arrêter et il faut alors que l'écrivain prenne les armes. Ainsi de quelque façon que vous y soyez venu, quelles que soient les opinions que vous ayez professées, la littérature vous jette dans la bataille ; écrire c'est une certaine façon de vouloir la liberté ; si vous avez commencé, de gré ou de force vous êtes engagé. »[3] *Le Deuxième Sexe* ainsi que ses prises de position à gauche ont mené inexorablement Beauvoir à un engagement sur le terrain. Dès lors, elle ne se contentera pas d'écrire,

---

[1] *Djamila Boupacha*, *op. cit.*, p. 1.
[2] *Ibidem*, p. 12-13.
[3] *Qu'est-ce que la littérature ?*, *op. cit.*, p. 82.

elle battra le pavé. Cette affaire nous a semblé déterminante, car elle conjugue la négation de la liberté et de la dignité humaine dans l'horreur de la torture, et la révélation de l'oppression dont sont victimes les femmes, ramenées toujours à leur corps et à leur seule valeur sexuelle : aux yeux des tortionnaires, Djamila Boupacha militait pour l'indépendance de l'Algérie, mais elle était aussi et surtout une femme.

Désolidarisée de son pays, Beauvoir reprendra cependant confiance face à une certaine solidarité retrouvée. Le comité Boupacha lui montre d'abord que la lutte collective peut porter ses fruits. Mais les Français vont aussi peu à peu être réhabilités à ses yeux.

Alors que 10 000 Algériens étaient « parqués » au Vel' d'Hiv', comme autrefois les juifs à Drancy, que personne ne doutait que l'indépendance fût proche, Sartre et ses amis voulurent lutter contre l'O.A.S. et contre le gouvernement. Les communistes voulaient limiter la lutte à l'O.A.S., Sartre pensa qu'il fallait surmonter les dissensions. Ils créèrent la Ligue pour le Rassemblement Antifasciste. Une manifestation surprise fut projetée en novembre contre le fascisme et le racisme et organisée par les jeunes communistes, ce fut un succès. Les manifestants reprennent le slogan « paix en Algérie » : « Il y avait une grande gaieté dans cette foule en marche, étonnée de sa liberté. Et comme je me sentais bien ! La solitude est une mort et, en retrouvant la chaleur des contacts humains, je ressuscitais. » (*FCII*, 438) Cette belle journée encourage à l'espoir. Le massacre de Charonne[1] le 8 février 1962, suscita aussi une vive réaction. Les syndicats décidèrent de faire de l'enterrement d'une des victimes, un jeune homme de 16 ans, une manifestation massive, le gouvernement fut obligé d'y consentir : « Le gouvernement avait fait couler le sang pour disperser cinquante mille manifestants : il était obligé d'en laisser sept cent mille défiler dans la ville en grève. Silencieuses, disciplinées, ces masses lui démontraient qu'elles n'usaient pas de leur liberté pour mettre Paris à feu et à sang et

[1] Le 8 février 1962, une manifestation anti-O.A.S. a fait plusieurs victimes, dont un enfant de 16 ans et de nombreux blessés graves, au métro Charonne. Au moment où les manifestants se dispersaient, les policiers ont « chargé » : « les policiers foncèrent ; les gens s'étaient engouffrés dans les escaliers du métro Charonne : les flics jetèrent sur eux des grilles prises au pied des arbres. Le gosse avait été *étranglé*. » (*FCII*, 451)

que, si la police ne les matraquait pas, personne n'était ni étouffé ni piétiné. » (*FCII,* 452) Devant cette large mobilisation, devant cette révolte massive, Beauvoir revit : « Mon Dieu ! J'avais tant détesté les Français ! Cette fraternité retrouvée me bouleversait. » (*FCII,* 453)

La guerre d'Algérie a donc constitué pour Beauvoir, comme pour beaucoup d'intellectuels, une grande rupture, voire un traumatisme. Ecrire, c'est toujours s'engager, mais les mots ne suffisent plus. Participer, s'impliquer, sont devenus nécessaires. On ne s'étonne donc pas de la voir dans *Tout compte fait* réfléchir à la culture qu'elle détient et au pouvoir des mots et de l'art en général :

> Je me sers d'un instrument universel, le langage, je m'adresse donc en principe à tous les hommes : mais je ne suis entendue que par un public restreint. Parmi les jeunes, que je souhaite particulièrement toucher, beaucoup à présent trouvent vain de lire. Ecrire ne m'apparaît donc plus comme un moyen privilégié de communiquer. Et cependant j'ai mené jusqu'au bout ce livre et j'en ferai sans doute d'autres : je peux bien contester l'écrivain que je suis, mais non m'arracher à sa peau. Je ne peux pas larguer mon passé et renier tout ce que j'ai aimé. J'ai appris pendant la guerre d'Algérie à me méfier de la musique, de la peinture, de tous les arts qui dissimulent en les sublimant les peines des hommes ; néanmoins je leur garde une grande place dans ma vie. Je ne crois pas à la valeur universelle et éternelle de la culture occidentale, mais je m'en suis nourrie et je lui reste attachée. (*TCF,* 286)

Beauvoir mêlera désormais l'action par l'écriture à la lutte collective. Car c'est aussi cela qu'elle a appris : que l'action de masse peut avoir une influence décisive. Désormais aussi, on saura faire appel à elle, et à elle seule, quand il s'agira de défendre la cause des femmes.

Comment Beauvoir, qui, quand elle a écrit *Le Deuxième Sexe*, ne se revendiquait pas féministe, a-t-elle pris peu à peu conscience que la lutte était nécessaire ? Cette évolution est perceptible au fil des volumes autobiographiques où les femmes deviennent de plus en plus présentes à travers une approche générique de leur condition.

## 4.2. Place aux femmes dans l'autobiographie

Avant la guerre, Beauvoir, on l'a vu, était particulièrement aveugle à la réalité qui l'entourait. Par ailleurs, les figures féminines « non-rangées » qui gravitaient autour d'elle, ne partageaient pas, nous l'avons vu, la condition ordinaire du plus grand nombre des femmes. Beauvoir analyse ceci avec perspicacité à la fin de *La*

*Force de l'âge*. En effet, à la fin de la guerre, Beauvoir et Sartre entrent dans un cercle d'écrivains, qui étaient pour la plupart d'anciens surréalistes, comme Queneau, Limbour et surtout Michel Leiris. Leur fréquentation est très riche, car la formation universitaire de Sartre et Beauvoir les avait tenus à l'écart de ce mouvement. Mais Beauvoir tire un autre profit de ces commerces :

> Je connaissais peu de femmes de mon âge et aucune qui menât une vie classique d'épouse ; les problèmes de Stépha, de Camille, de Louise Perron, de Colette Audry, les miens étaient à mes yeux individuels et non génériques. Sur bien des points, j'avais réalisé combien, avant la guerre, j'avais péché par abstraction : qu'il ne fût pas indifférent d'être juif ou aryen, à présent je le savais ; mais je ne m'étais pas avisée qu'il y eût une condition féminine. Soudain, je rencontrai un grand nombre de femmes qui avaient dépassé la quarantaine et qui, à travers la diversité de leurs chances et de leurs mérites, avaient toutes fait une expérience identique : elles avaient vécu en "êtres relatifs". Parce que j'écrivais, parce que ma situation différait de la leur aussi, je pense, parce que j'écoutais bien, elles me dirent beaucoup de choses ; je commençai à me rendre compte des difficultés, des fausses facilités, des embûches, des obstacles que la majorité des femmes trouvent sur leur chemin ; je sentis aussi dans quelle mesure elles en étaient à la fois diminuées et enrichies. Je n'accordai pas encore beaucoup d'importance à une question qui ne me touchait qu'indirectement, mais mon attention fut éveillée. (*FA*, 654-655)

De même lors de son voyage aux Etats-Unis, elle rencontre des femmes américaines qui sont loin de mener la même vie qu'elle, ni celle de ses amies françaises qui sont souvent des compagnes ou des épouses sans enfants. Beauvoir a donc évolué de façon considérable si l'on envisage son soutien, presque inconditionnel, au M.L.F. dans les années 70. Comment Beauvoir a-t-elle découvert la réalité de la condition des femmes ? Comment son évolution se traduit-elle dans l'autobiographie à travers l'évocation des femmes qu'elle a côtoyées ? Comment s'est concrétisé son engagement ?

Ainsi, sa réflexion féministe se radicalise peu à peu : elle devient la figure de l'intellectuelle féministe dans les années 70, figure telle, que son héritage est encore très sensible aujourd'hui.

### 4.2.1. Découverte de la condition des femmes

Beauvoir a expliqué à plusieurs reprises que longtemps elle n'avait eu aucune théorie concernant les droits et les devoirs de la femme. Au début de *La Force de l'âge* où elle évoque les années trente, elle dit qu'elle ne se pensait pas comme « femme » : « j'étais moi. » Si elle souffrait de dépendre alors de Sartre, de s'aliéner

dans la fascination qu'il exerçait sur elle, c'est à cet égard et non en tant que femme : « L'idée de salut avait survécu en moi à la disparition de Dieu, et la première de mes convictions, c'était que chacun devait assurer personnellement le sien. La contradiction dont je souffrais était d'ordre non pas social, mais moral et presque religieux. Accepter de vivre en être secondaire, en être "relatif", c'eût été m'abaisser en tant que créature humaine ; tout mon passé s'insurgeait contre cette dégradation. (En note : Evidemment, le problème ne se posa pas à moi sous cette forme que parce que j'étais une femme. Mais c'est en tant qu'individu que j'essayai de le résoudre. Le féminisme, la lutte des sexes n'avaient aucun sens pour moi.) » (*FA*, 75) En effet, la féminité n'avait pas constitué pour elle un obstacle : « Non ; loin de souffrir ma féminité, j'ai plutôt cumulé, à partir de vingt ans, les avantages des deux sexes. » (*FCI,* 263) L'écriture du *Deuxième Sexe*, ainsi que la lecture du nombreux courrier qu'il a suscité, ses voyages comme son regard sur les mutations de la société française sont autant de jalons de cette prise de conscience d'une condition féminine digne d'être défendue.

Cette découverte de la condition des femmes débute avec l'écriture du *Deuxième Sexe*. En effet, les recherches qu'elle effectue pour rédiger cet essai lui apportent nombre de révélations :

> Je m'étais mise à regarder les femmes d'un œil neuf et j'allai de surprise en surprise. C'est étrange et c'est stimulant de découvrir soudain, à quarante ans, un aspect du monde qui crève les yeux et qu'on ne voyait pas. Un des malentendus qu'a suscité mon livre, c'est qu'on a cru que j'y niais entre hommes et femmes toute différence : au contraire j'ai mesuré en l'écrivant ce qui les sépare ; ce que j'ai soutenu, c'est que ces dissemblances sont d'ordre culturel et non pas naturel. (*FCI*, 258)

Ces recherches la passionnent à tel point qu'elle en parle dans les lettres qu'elle adresse à Nelson Algren. Ainsi, le 18 janvier 1948, elle lui écrit : « Je lis plus que jamais d'horribles récits concernant les femmes, hier par exemple l'ignoble histoire de ce qu'on a infligé à la fin du siècle dernier à de petites filles qui se masturbaient, ce qui ne faisait de tort à personne, mais par malheur elles appartenaient à une très riche famille qui jugea immoral leur comportement. [...] D'accord on ne procède plus ainsi actuellement, mais chaque jour dans les journaux éclate une lamentable histoire d'enfants battus ou mourant de faim, un grand nombre d'enfants français sont malheureux, c'est une honte que les parents détiennent le

pouvoir de faire ce qui leur chante avec des créatures sans défense. » (*LNA*, 270) De même le 9 février 1949, elle lui fait part de son indignation face à plusieurs affaires d'avortement. Elle lui explique que le contrôle des naissances est quasiment inexistant en France et illégal. Il y a donc en France chaque année autant de naissances que d'avortements alors que ces derniers sont formellement interdits. Elle s'indigne surtout des sanctions encourues par les médecins qui pratiquent l'avortement :

> On vient d'arrêter un médecin que je connaissais très bien et à qui j'ai adressé quantité de femmes dans l'embarras, il les a aidées, les pauvres comme les riches. Un autre chirurgien s'est jeté par la fenêtre la semaine dernière parce qu'on l'avait impliqué dans une sale affaire de ce genre. En revanche un père qui battait son jeune fils presque à mort n'a été que légèrement réprimandé par le tribunal, sans même récolter une peine de prison. Une fois l'enfant né, apparemment vous pouvez le tuer si ça vous amuse, et s'il meurt à la guerre, c'est pour ça qu'on l'a fabriqué, mais tant qu'il est dans le ventre de sa mère, c'est un meurtre de tenter quoi que ce soit contre lui. Je porte plainte devant vous : ne pouvez-vous rien faire contre cet état de choses ? (*LNA*, 275)

On voit que Beauvoir ne se contente pas d'écrire et de dénoncer, comme elle l'avait fait déjà dans *Le Sang des autres*, elle a aidé un certain nombre de jeunes femmes. Si l'écriture du *Deuxième Sexe* lui permet de découvrir une réalité méconnue, sa publication et l'important courrier qui s'ensuivra apportent à Beauvoir des révélations.

D'abord, ce livre a aidé de nombreuses femmes : « Si mon livre a aidé les femmes, c'est qu'il les exprimait, et réciproquement elles lui ont conféré sa vérité. Grâce à elles, il ne scandalise plus. » (*FC,* 267) Ainsi, si beaucoup de femmes ont certes désapprouvé son livre, car il les dérangeait, les contestait, les effrayait, nombreuses sont celles qui y ont trouvé un secours :

> Mais à d'autres j'ai rendu service, je le sais par de nombreux témoignages et d'abord par une correspondance qui dure depuis douze ans. Elles ont trouvé dans mes exposés un secours contre les images d'elles-mêmes qui les révoltaient, contre des mythes qui les écrasaient ; elles ont réalisé que leurs difficultés ne reflétaient pas une disgrâce singulière, mais une condition générale ; cette découverte leur a évité de se mépriser, certaines y ont puisé la force de lutter. La lucidité ne fait pas le bonheur, mais elle le favorise et elle donne du courage. Des psychiatres m'ont dit qu'ils faisaient lire *Le Deuxième Sexe* à leurs patientes, et non seulement à des intellectuelles, mais à des petites bourgeoises, des employées, des ouvrières. "Votre livre m'a été d'un grand secours. Votre livre m'a sauvée", m'ont écrit des femmes de tous les âges et de diverses conditions. (*FCI*, 267)

Ainsi, cet abondant courrier confirme que Beauvoir a aidé ses contemporaines à prendre conscience d'elles-mêmes. Mais celles-ci, en retour, lui apportent des éclairages nouveaux. Beauvoir en évoque quelques uns dans le deuxième tome de *La Force des choses*. Elle présente dans son journal deux lettres qu'elle a reçues :

> Des lettres. L'une, d'une Romaine, mariée, mère de deux grands enfants, ayant milité contre le fascisme et dans le P.C., atterrée par l'exécution de Nagy[1] et qui se plaint de sa vie : n'avoir rien à faire, ne pouvoir agir sur rien. Que de correspondants me répètent : "C'est terrible d'être une femme !" Non, je ne me trompais pas en écrivant *Le Deuxième Sexe* ; j'avais même encore plus raison que je ne le pensais. Avec des extraits de lettres reçues depuis ce livre, on aurait un document navrant. (*FCII*, 188)

Certes, certaines de ces lettres sont peu intéressantes, d'autres sont remplies d'insultes, d'autres moins virulentes l'aident à comprendre pourquoi ses livres rencontrent des résistances. Mais la plupart de ses correspondants lui témoignent de la sympathie, lui confient leurs difficultés, demandent des conseils, et comme elle le dit elle-même : « ils m'encouragent et parfois enrichissent mon expérience. » (*FCII*, 266) Parmi les gens qui veulent la rencontrer, beaucoup sont des indiscrets, mais elle accepte d'en recevoir certains, notamment des jeunes femmes :

> Des jeunes femmes surtout viennent me voir. Beaucoup à trente ans se sentent coincées par une situation - mari, enfant, travail - qui s'est créée avec leur complicité et pourtant malgré elles : elles se débrouillent avec plus ou moins de chance. Souvent elles essaient d'écrire. Elles discutent avec moi leurs problèmes. Certaines me font d'extravagantes confidences. (*FCII*, 268)

Beauvoir prend donc conscience de la condition de femmes ordinaires, bien différentes de celle des figures qui ont peuplé sa vie affective. De même, pendant la guerre d'Algérie, elle a accepté de participer au comité de section de son quartier[2] :

---

[1] Imre Nagy (1896-1958) était un homme politique hongrois. Fils de paysans, militant socialiste, il adhéra au communisme lors de sa captivité en Russie pendant la Première Guerre mondiale. Il prit part au gouvernement de Bela Kun avant la guerre, puis exerça diverses fonctions au lendemain de la guerre jusqu'en 1955, où il fut remplacé. De retour au pouvoir à la suite du mouvement révolutionnaire de 1956, il fit entrer dans son gouvernement des personnalités non communistes, promit le retrait des troupes soviétiques, et proclama la neutralité de la Hongrie. Devant l'avance des troupes soviétiques, il lança en vain un appel à l'O.N.U.. Au terme d'un procès secret, il fut condamné à mort et exécuté.

[2] Comités organisés pour mener une campagne en faveur du *non* au référendum organisé par de Gaulle en septembre 1958 pour la nouvelle Constitution.

« Une jeune femme est arrivée au bout d'une demi-heure et m'a fait entrer, au fond d'une cour, dans un grand atelier désert. Peu à peu d'autres femmes sont arrivées ; nous étions huit en tout et pas un homme. Discussions vaseuses ; cependant j'admire leur dévouement ; elles n'allaient pas se coucher avant minuit et trois d'entre elles se sont offertes à coller des affiches et distribuer des tracts entre six et sept heures du matin ; elles ont des enfants, un métier. » (*FCII*, 214-215)

Elle s'est expliquée sur cette évolution à John Gerassi en 1976, n'hésitant pas à juger assez sévèrement son aveuglement antérieur. En écrivant *Le Deuxième Sexe*, elle s'est aperçue pour la première fois que, sans le réaliser, elle profitait d'une société bâtie pour les hommes. Elle avait accepté très tôt les valeurs masculines et s'y conformait. Par ailleurs elle réussissait, ce qui renforçait sa conviction que la femme pouvait être l'égale de l'homme si elle voulait cette égalité. Respectée par ses amis masculins, ayant la possibilité de voyager, il lui fut « très facile d'oublier qu'une secrétaire ne jouissait aucunement des mêmes privilèges. »[1] Mais il y avait pire :

> Ce qui était encore plus grave c'est que j'avais tendance à mépriser ces femmes qui étaient incapables, financièrement ou mentalement, de faire preuve d'indépendance vis-à-vis des hommes. En fait, je pensais même sans me l'avouer : "Si je peux le faire, elles peuvent le faire aussi." [...] A travers *Le Deuxième Sexe* je me rendis compte que la lutte était nécessaire. Je compris que la grande majorité des femmes n'avaient pas la possibilité de choix que j'avais eue, que les femmes sont en fait définies et traitées comme le deuxième sexe par une société masculine dont la structure s'effondrerait si son orientation masculine était totalement supprimée. Mais, comme pour les opprimés qui subissent une domination économique et politique, la rébellion est difficile et lente à déclencher.[2]

Ainsi, à travers son essai, et les lettres et rencontres qu'il a suscitées, Beauvoir ne se méprend plus sur la condition de la plupart des femmes. Elle explique dans *Tout compte fait* qu'elle accepte volontiers de rencontrer des correspondants. Elle a même noué dans les années 60 des relations privées avec quelques jeunes lectrices : « J'en ai perdu de vue certaines. D'autres, j'ai suivi avec intérêt leur évolution. C'était des lycéennes : elles sont devenues des étudiantes ; c'était des

---

[1] « *Le Deuxième Sexe* vingt-cinq ans après », (Interview de John Gerassi, *Society*, janvier-février 1976), in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 548.

[2] *Ibidem*, p. 548-549.

étudiantes : elles sont devenues professeurs. Elles étaient en révolte contre cette société ; leurs positions se sont précisées ; elles sont marxistes ou maoïstes et, à quelques nuances près, nous nous trouvons d'accord sur l'essentiel. » (*TCF*, 84) En 1976, Alice Schwarzer évoque avec Beauvoir le fait que depuis 30 ans elle reçoit des lettres de femmes du monde entier, et qu'elle représente à leurs yeux une idole, car elle incarne leur révolte. Elle lui demande ce qu'elle a appris à travers ces lettres. Beauvoir répond sans hésiter : « J'ai appris l'immensité de l'oppression ! Il y a des femmes qui sont véritablement séquestrées. Et ce n'est pas rare. Qui m'écrivent en cachette, avant que le mari ne rentre. Les lettres les plus intéressantes sont celles de femmes de 35 à 45 ans qui se sont mariées, ont jugé cela très bien, et qui se retrouvent maintenant complètement désemparées... Elles me demandent : "Qu'est-ce que je peux faire ? Je n'ai même pas de métier : je n'ai rien, je ne suis rien." »[1]

Autre preuve de l'intérêt grandissant de Beauvoir pour la question des femmes : ses récits de voyage[2]. Elle y accorde une place privilégiée à la description de la vie des femmes dans les pays visités.

Ainsi dans le premier volume de *La Force des choses*, elle relate un voyage en Tunisie. Elle décrit notamment un singulier village où dix mille personnes vivaient sous terre :

> La place du marché grouillait ; rien que des hommes, drapés dans des burnous neigeux, bavards et joyeux ; les femmes brunes, aux yeux bleus, parfois jeunes et belles, mais l'air morne, étaient disséminées au fonds des puits sur lesquels donnaient des grottes ; j'ai visité un de ces antres : dans de sombres cavernes enfumées, j'ai vu une marmaille demi nue, une vieille édentée, deux femmes entre deux âges, mal soignées, et une jolie fille couverte de bijoux qui tissait un tapis. En remontant vers la lumière, j'ai croisé le maître du logis qui revenait du marché, resplendissant de blancheur et de santé. J'ai plaint mon sexe. (*FCI*, 86)

On remarque que dans cette description le contraste entre la situation des hommes et des femmes est renforcé par une série d'antithèses. Les deux principales oppositions sont entre la lumière et l'ombre et entre le haut et le bas. Les hommes

---

[1] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, op. cit.*, p. 76.

[2] Nous nous limiterons ici aux récits présents dans les autobiographies. Mais on aurait pu aussi évoquer le chapitre consacré à la condition des femmes chinoises, dans *La Longue Marche.*

sont sur la place du marché, à « la lumière », habillés de burnous « neigeux » et le maître resplendit de blancheur et de santé. Les femmes « brunes », sont au fond des puits, dans des cavernes et des grottes sombres. Les femmes « édentées » ou « mal soignées » n'ont pas la santé du maître. Les hommes sont « bavards et joyeux », les femmes ont « l'air morne ». Ces antithèses contribuent à dénoncer le sort de ces femmes.

C'est surtout dans *Tout compte fait* que chaque voyage évoqué donne lieu à une réflexion sur la condition des femmes. Ainsi, lors d'un voyage au Japon en 1966, elle se rend dans un port où des femmes sont affectées à la décharge des marchandises. Elle devait en interviewer quelques-unes pour la télévision. Elle décrit minutieusement ce qu'elle a vu et entendu. Tout au fond de la soute d'un grand bateau, de nombreuses femmes, telles des fourmis, remplissaient d'un engrais chimique des sacs qu'une grue emportait. Beauvoir insiste sur la dureté et l'injustice de leurs conditions de travail ; elles travaillent huit heures par jour, tous les jours dans des conditions épuisantes :

> Malgré les lois officielles elles sont moins payées que ne le seraient des hommes. En outre ce sont elles - comme dans tous les pays - qui assument toutes les tâches ménagères. Elles s'en plaignaient, ainsi que de l'inégalité des salaires. C'est un phénomène très général au Japon. Une statistique officielle indiquait en 1962, que le salaire moyen des femmes était de seize mille yen par mois contre trente-cinq mille yen pour les hommes. 35 % de la main d'œuvre japonaise sont des femmes. (*TCF*, 379-380)

Là encore, condition des femmes et conditions de travail en général suscitent sa révolte. De même lorsqu'elle raconte son voyage en Egypte en 1967, elle consacre quelques lignes à la vie des femmes égyptiennes. En effet, la Charte dont Nasser a fait la base du régime réclame l'égalité des deux sexes. Mais la tradition islamique s'y oppose et pour lors c'est elle qui prévaut. Ainsi, dès le début de son séjour, Beauvoir a rencontré des féministes égyptiennes, médecins, avocates et journalistes. Elles lui ont expliqué que les droits sociaux, civiques, économiques de la femme ne sont pas du tout équivalents à ceux des hommes. Quand le père meurt, la fille reçoit une part d'héritage très inférieure à celle de ses frères. De même il est très difficile pour une femme d'obtenir le divorce alors que son mari peut très facilement la répudier. De manière pratique, le fossé est encore plus grand : très rares sont les

femmes qui travaillent hors de chez elles, elles n'ont pas les mêmes avantages que les hommes et elles sortent très peu. Amenée à s'exprimer devant des étudiants à Alexandrie et dans une conférence au Caire, Beauvoir n'a pas manqué de donner son avis :

> D'après la Charte, ai-je dit, il ne saurait y avoir de socialisme tant que la femme ne sera pas l'égale de l'homme : "Dans les limites de la religion", ont crié des voix d'hommes. J'ai repris longuement ce sujet dans la conférence que j'ai donnée au Caire. J'ai accusé les Egyptiens de se conduire à l'égard des femmes comme des féodaux, des colonialistes et des racistes. J'ai montré que les arguments par lesquels ils se justifiaient étaient exactement ceux qu'utilisaient les anciens colons contre les colonisés : j'ai condamné leur attitude au nom du combat qu'ils avaient eux-mêmes mené pour leur indépendance. J'ai été furieusement applaudie par les très nombreuses femmes de l'assistance. Beaucoup d'hommes étaient mécontents. A la sortie un vieux monsieur m'a abordée ; il tenait à la main une thèse qu'il avait écrite sur le Coran : "L'inégalité de la femme, mais c'est la religion, ça, madame ; c'est écrit dans le Coran." Je l'ai laissé aux prises avec la vieille journaliste qui avait été une pionnière du féminisme. Des femmes sont venues me remercier, parfois derrière le dos de leur mari. (*TCF*, 516-517)

Elle eut l'occasion d'interroger Nasser lui-même. Il était féministe et il avait encouragé une de ses filles à faire des études très poussées. Il lui a expliqué que lorsque le chapitre de la Charte concernant l'égalité des sexes avait été discuté, quelqu'un lui avait objecté : « Alors chaque femme aura droit à trois ou quatre maris ? » Il a répondu que l'Islam s'était implanté dans une société qui pratiquait largement la polygamie, et qu'en vérité le Coran, loin de la prôner, tend à la rendre impossible, tant il y apporte de restrictions. Ainsi, lui souhaitait qu'elle disparaisse. Il dit à Beauvoir qu'il croyait en Dieu, mais « quant à la religion, dans tous les domaines, elle s'est dressée sur son chemin. » (*TCF*, 518-519)

De même, elle évoque quelques pages plus loin son voyage en Israël la même année et affirme d'emblée que deux problèmes l'ont intéressée, la condition des femmes et l'attitude des jeunes. L'exemple israélien est fort instructif. En effet, Beauvoir a rencontré des femmes qui dans les premières années d'existence d'Israël étaient de véritables pionnières, qui se conduisaient et étaient considérées à égalité avec des hommes. Mais les choses ont évolué et de jeunes femmes acceptent un retour à une division des tâches beaucoup plus traditionnelle : « Nous pensons servir aussi bien Israël en accomplissant notre "métier de femme" qu'en rivalisant avec les hommes, et c'est finalement ce qui compte. D'après elles, la question du féminisme

ne se posait donc pas en Israël. » (*TCF*, 257) Dans les kibboutzim, on lui a confirmé que les femmes s'étaient fatiguées des travaux de force. Elles peuvent être professeurs, s'occuper des crèches, de la cuisine, du poulailler, mais elles ne participent pas à la production : « Elles admettaient aussi que politiquement elles étaient plus timides et moins actives que les hommes. Mais elles considéraient qu'elles détenaient les plus grandes responsabilités sociales : les hommes ont affaire à la terre, m'ont-elles dit ; nous, nous avons affaire à la communauté. Selon elles, les femmes de la génération précédente avaient eu le tort de trop sacrifier leur féminité : dans cette génération-ci, elles revendiquent des loisirs pour pouvoir s'occuper d'elles-mêmes. » (*TCF, 527)* De même certaines déplorent de ne pas pouvoir s'occuper individuellement de leurs enfants : élevés en collectivité, ils ne voient leurs mères que quelques heures par jour, et elles pensent que ce n'est pas bon pour eux. Or, cette opinion, fait remarquer Beauvoir, a été contestée par Bettelheim[1], dans le livre qu'il a consacré à l'éducation dans les kibboutzim, *Les Enfants du rêve* ; selon lui l'absence de la mère est largement compensée par la présence constante des autres enfants, auprès de chacun d'entre eux. Mais surtout son enquête confirme les conclusions que Beauvoir avait elle-même tirées non sans regret :

> [...] la femme des kibboutzim accepte la division traditionnelle des tâches ; les travaux ménagers étant improductifs sont méprisés : on ne voit jamais un homme dans les blanchisseries. Même si de temps en temps un homme sert à la cantine ou fait la cuisine, il tient ces corvées pour secondaires, sa vraie vie est ailleurs. Tandis que les femmes n'ont pas d'autre horizon que de maintenir le train-train de l'existence quotidienne. (*TCF*, 528)

Le constat de Beauvoir est d'autant plus amer, qu'elle croyait, nous le verrons, en la nécessité, pour émanciper la femme mais aussi l'enfant, de supprimer la famille : l'exemple israélien prouve que ce n'est pas suffisant. Elle éprouve la même déception devant la situation en Algérie : « Contrairement à ce qui se produit en Tunisie, en Egypte, aucun effort n'a été fait pour ralentir une natalité galopante

[1] Bruno Bettelheim (1903-1990) est un psychanalyste américain d'origine autrichienne. Il est mondialement connu pour ses recherches dans le domaine des psychoses infantiles et il a fondé une institution à Chicago pour la prise en charge, dans une structure thérapeutique originale, des enfants autistes. Il a publié plusieurs ouvrages. Dans *Les Enfants du rêve* en 1969, il a analysé les méthodes d'éducation des enfants élevés dans les kibboutz.

telle que la population s'accroît beaucoup plus vite que les ressources. La condition des femmes est déplorable : une Algérienne l'a dénoncée dans un livre courageux. Au nom de la tradition musulmane on ne lui accorde qu'un minimum d'éducation ; elle continue à porter le voile, elle est confinée dans le foyer de son père ou du mari qui lui est imposé. » (*TCF*, 562) Ainsi, nul pays visité ne lui offre quelque espoir quant à des solutions pour améliorer la condition des femmes : même dans les pays socialistes, elle n'est guère meilleure.

Ce constat pessimiste vaut aussi pour la condition des femmes françaises au début des années 70. Beauvoir en dresse un bilan sans concession à la fin de *Tout compte fait.* Elle cite Chaban-Delmas[1] qui, évoquant avec enthousiasme la « nouvelle société », a précisé que la femme y serait l'égale de l'homme, bien entendu dans la différence. Cette précision fait bondir Beauvoir :

> Il semble que cette différence la voue essentiellement à torcher : torcher les bébés, les malades, les vieillards, c'est là le "service social" que lui a proposé M. Debré. Le fait est qu'en France, dans ces dix dernières années, la condition de la femme n'a guère changé. On lui a concédé un aménagement du régime matrimonial. La contraception a été autorisée : mais j'ai dit déjà qu'à peine 7 % des Françaises en âge de procréer utilisent les méthodes contraceptives. L'avortement demeure rigoureusement interdit. Les corvées ménagères retombent exclusivement sur les femmes. Leurs revendications en tant que travailleuses sont étouffées. (*TCF*, 620)

Elle fera ce constat à plusieurs reprises dans des conférences ou des articles. En effet, à ses yeux, la situation des femmes n'a guère changé depuis qu'elle a écrit *Le Deuxième Sexe*. Pire, dans certains milieux, on considère que cet essai est périmé. Elle l'explique dans une conférence donnée au Japon en 1966. Périmé, mais pas parce que des progrès ont été réalisés. Bien au contraire : on considère que la femme d'aujourd'hui a compris sa véritable vocation qui serait d'être uniquement femme d'intérieur, épouse et mère. Mais Beauvoir réaffirme l'absolue nécessité pour la femme de travailler afin de conquérir l'indépendance. Or, elle constate que dans le milieu professionnel, les chances des hommes et des femmes sont loin d'être égales : les parents ne sont d'abord pas disposés à faire les mêmes investissements dans l'éducation des filles que ceux qu'ils consentent pour un garçon. De plus, il est

[1] Premier ministre de 1969 à 1972.

entendu que les parents ne se déshonorent pas en plaçant leurs filles dans des professions très secondaires. Cette situation est tellement intériorisée, que les femmes trouvent normal d'être sacrifiées à leur frère ou leur fiancé. Même quand des femmes accèdent à des professions libérales, elles rencontrent de terribles barrages qui les condamnent à la médiocrité. Enfin, et surtout, la femme française n'a pas les moyens de planifier les naissances et assume seule tâches ménagères et soins des enfants :

> Et ça, c'est une inégalité profonde et tout à fait concrète qui fait que la femme est plus épuisée que l'homme au bout de la journée de travail. Il faut ajouter qu'à cette fatigue physiologique s'ajoute un déchirement d'ordre psychologique. Parce que, surtout dans le contexte actuel, étant donné la campagne menée aujourd'hui en faveur de la femme au foyer, celle qui travaille au-dehors est ravagée par une mauvaise conscience ; on lui explique que ses enfants seraient mieux soignés, plus heureux, si elle passait toute la journée avec eux, que son mari préférerait qu'elle ne fasse rien d'autre que de s'occuper de lui.[1]

On comprend dès lors pourquoi Beauvoir va se lancer avec conviction dans les luttes féministes des années 70. Elle connaît à présent parfaitement la condition des femmes françaises, et les valeurs qui la sous-tendent.

Cet intérêt croissant pour les femmes en général se manifeste aussi dans les autobiographies : elle évoque de plus en plus des femmes qui d'une certaine manière lui apprennent des aspects de la vie qu'elle ignorait. Ainsi, sa vision des femmes se transforme peu à peu au fil des volumes, et sa figure d'intellectuelle féministe s'en trouve confirmée.

### 4.2.2. Quelques femmes positives

Ces femmes ont déjà été évoquées au chapitre précédent : elles apparaissent ponctuellement dans les derniers volumes autobiographiques ; elles ont pour la plupart un destin singulier et incarnent d'une certaine manière des femmes que l'on pourrait dire « libérées », en utilisant un terme contemporain de leur description.

On trouve donc des similitudes entre ces femmes et les figures féminines non-rangées que nous avons étudiées précédemment ; elles cherchent à s'émanciper et à

---

[1] « Situation de la femme d'aujourd'hui » (Conférence donnée au Japon en septembre 1966), in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 430-431.

s'assumer. Beauvoir de la même manière s'attache à décrire leur enfance et leur parcours afin d'expliquer leurs choix et de mettre en valeur leurs succès pour surmonter les obstacles qu'elles ont rencontrés. Mais si dans les premiers volumes autobiographiques, Beauvoir décrivait non sans une certaine cruauté les défauts et les échecs de ses amies – défauts et échecs qu'elle mettait sur le compte de leur situation - les femmes qui sont évoquées ponctuellement suscitent chez elle une admiration sans nuance, signe là encore que Beauvoir a évolué dans sa façon d'envisager les femmes, tout du moins les femmes avec qui elle n'a pas d'intenses relations affectives.

Ainsi, elle s'intéresse à une jeune étudiante américaine, Joan. Celle-ci, comme beaucoup d'autres, voue une grande admiration à Beauvoir :

> Elle me raconte son enfance : une taie horrible sur l'œil, une mère israélite, infantile, dominatrice et agitée, des complexes partout. Une opération, à dix-neuf ans, lui a rendu un œil d'apparence normale et elle prétend que les livres de Sartre et les miens lui ont appris qu'on est marqué par le passé, mais non déterminé par lui. A partir de là, elle a été sauvée. Elle veut me faire cadeau des dix-huit volumes manuscrits de son journal intime. (*FCII*, 171)

Beauvoir se plonge dans la lecture de ce journal intime. Il lui semble intéressant malgré le fatras, parce qu'elle s'y livre sans réserve : « En général, les journaux intimes me fascinent, et celui-ci est assez extraordinaire, vraiment on plonge dans une autre vie, un autre système de référence et en un sens c'est la plus aiguë des contestations : pendant que je la lis, c'est elle le sujet absolu, ce n'est plus moi. » (*FCII*, 177-178) Ainsi, Beauvoir découvre que Joan a cherché pendant cinq ans à la rencontrer. Elle est bouleversée de cette persévérance et aussi par la vie sordide que Joan a menée jusque là : « Quel beau petit "enfer privé" elle s'est fabriqué, avec ce curieux mélange, si américain, de liberté et de tabous, sur le fond de sa laideur qui a été atroce et de ses rapports torturés avec une mère jolie, célèbre, et détraquée par l'abandon de son mari - un homme calme et charmeur - parti pour le bout du monde. » (*FCII*, 180) L'histoire de Joan est une longue suite d'aventures sordides et de passions malheureuses. Beauvoir lui conseille de retourner en Amérique, de ne plus tenir ce journal, de lire et éventuellement d'écrire ; en effet, dans son journal, passait « quelque chose de fort. » Mais Joan n'ose pas, elle veut travailler en usine pour être proche du prolétariat. On n'en saura pas plus sur Joan,

mais si Beauvoir lui a consacré quelques pages, c'est que sa vie l'a intéressée et émue, comme une façon d'incarner la difficulté d'être femme et indépendante, et aussi de se libérer de son enfance, d'un « mauvais départ ».

Les autres femmes évoquées sont, pour reprendre une expression de Beauvoir, « plus positives » : que ce soit Gisèle Halimi, Françoise Sagan, Christiane Rochefort ou Claire Etcherelli, elles ont trouvé un moyen de s'exprimer et donc d'exister à part entière.

Ce qui lui plaît chez Gisèle Halimi, c'est bien sûr avant tout la communauté de convictions et les actions qui vont les réunir. Mais elle incarne aussi la femme qui tente de concilier profession et vie familiale, ce qui suscite l'admiration de Beauvoir : « elle avait fait un meeting la veille à Toulouse, passé la journée dans le train, elle allait le lendemain matin demander une grâce au président de la République, elle a des enfants et un métier qui doit éprouver les nerfs et le cœur : encore une de ces jeunes femmes superactives à qui je tire mon chapeau. Nous avons sympathisé et échangé des adresses. » (*FCII*, 225) Elle note dans son journal un déjeuner avec elle et commente : « Déjeuner à la Coupole avec Gisèle Halimi. De fil en aiguille, elle me raconte sa vie. Ah ! ce n'est pas encore réglé le sort des femmes... Elle me raconte le procès de Philippeville : aucun hôtelier n'a voulu la loger, ni ses confrères ; il a fallu que les avocats de la ville les accueillent chez eux. » (*TCF*, 232) Beauvoir et Gisèle Halimi se fréquenteront régulièrement ; Gisèle Halimi l'entraînera d'ailleurs dans de nombreux combats.

Elle évoque aussi des écrivains. Elle consacre ainsi quelques lignes à Françoise Sagan : elle apprécie son humour léger, « sa volonté de ne pas s'en laisser conter et de ne pas faire de grimaces. » Cependant, elle ne parvint jamais à communiquer véritablement avec elle. Beauvoir décrit ainsi leurs entrevues qui tournaient court : « Comme elle se plaît aux ellipses, aux allusions, aux sous-entendus, et qu'elle n'achève pas ses phrases, il me semblait pédant d'aller jusqu'au bout des miennes, mais il ne m'était pas naturel de les briser et finalement je ne trouvais plus rien à dire. Elle m'intimidait, comme m'intimident les enfants, certains adolescents et tous les gens qui se servent autrement que moi du langage. » (*FCII*, 251) Christiane Rochefort bénéficie d'une estime plus franche de la part de

Beauvoir : « Je rencontrai plusieurs fois, et, avec un vif plaisir, Christiane Rochefort. » Elle avait beaucoup apprécié *Les Petits enfants du siècle* :

> Pour décrire avec une pertinente cruauté le monde de l'aliénation, elle avait inventé une voix, un ton, qui - mieux que son évocation appliquée d'une famille communiste - suggéraient la possibilité d'un monde autre. Ce livre avait moins scandalisé que le premier[1], mais tout de même on l'avait à nouveau aspergé de vertueuse merde. "J'ai connu ça, lui dis-je. - Ça a dû être plus gênant pour vous, m'a-t-elle dit avec sympathie, parce que moi, je suis une truande." Près d'elle en effet, j'avais conscience de mes origines bourgeoises ; c'était une fille du peuple et elle en avait vu de toutes les couleurs ; elle avait des audaces, une verve, une liberté que je lui enviais. (*FCII*, 407)

Beauvoir salue ici la faculté d'inventer un style propre et une liberté langagière qu'elle ne s'est jamais permise. Par ailleurs, les thèmes du roman rejoignaient les principales convictions de Beauvoir. Cette dernière exprime la même admiration enthousiaste et sans nuance pour l'écrivain Claire Etcherelli. Et pour cause, son roman *Elise ou la vraie vie*, paru en 1967, aborde des thèmes chers à Beauvoir : « Tout en décrivant le monde du travail - dont les romans parlent si rarement - il racontait une belle et tragique histoire d'amour entre un Algérien et une Française, dans le Paris de 1957, malade de racisme. » (*TCF*, 79) Après avoir lu ce roman, sur les conseils impérieux de Lanzmann, Beauvoir a voulu rencontrer l'auteur. Elle lui a été immédiatement sympathique. Son parcours est semé de difficultés qu'elle a surmontées. Fille d'un docker de Bordeaux, qui a été fusillé en 1942 par les Allemands, elle a été élevée par un grand-père gitan qui vendait de vieux chevaux aux organisateurs de corridas. A neuf ans, elle ne savait pas lire. Mais elle entra en tant que pupille de la nation comme boursière dans une institution religieuse, rattrapa son retard et poursuivit des études brillantes jusqu'au baccalauréat : « mais écœurée par l'attitude dédaigneuse des jeunes bourgeoises qu'elle avait pour condisciples, elle refusa de s'y présenter. » (*TCF*, 79-80) Voilà un comportement de révolte qui ne peut que plaire à Beauvoir. La suite de sa vie ne témoigne pas moins d'une volonté d'indépendance et de liberté hors du commun :

---

[1] *Le repos du guerrier*, publié en 1958.

> Mariée à vingt-deux ans, elle eut un enfant et divorça au bout de trois ans. Elle vint à Paris et travailla à la chaîne chez Citroën, puis dans une usine de roulement à billes, ensuite comme employée de maison, condition qui lui parut beaucoup moins pénible que celle des ouvrières. Le couple qui l'avait engagée l'orienta vers un travail de bureau. Quand je la rencontrai, elle était employée dans une agence de voyages, ce qui lui avait permis, en quatre ans, d'écrire *Elise*. Depuis l'âge de quatorze ans, écrire était sa passion. Sa chance a été d'avoir fait des études secondaires avant les années d'"anéantissement" passées à l'usine. (*TCF*, 80)

Beauvoir l'a interviewée pour *Le Nouvel Observateur*, et peu après Claire Etcherelli a reçu le prix Fémina, qui lui a permis de se monter une garde-robe et de quitter le taudis où elle habitait. Elle vit avec ses deux enfants, le fils qu'elle a eu de son mari et le fils de l'Algérien que dans son roman elle a appelé Arezki. Comme pour Beauvoir, sa réussite a suscité la malveillance. On l'a accusée d'avoir truqué l'histoire de sa vie. Après la disparition d'Arezki, elle aurait épousé un haut fonctionnaire algérien qui lui aurait permis de vivre dans l'aisance. Beauvoir rétablit la vérité : « Le fait est qu'elle a contracté avec un Algérien un mariage qui n'est pas valable en France. Mais jamais elle n'a vécu à ses crochets - au contraire ; et elle l'a quitté au bout de quelques mois. » (*TCF*, 81) Après son prix, elle a exercé divers métiers et a écrit un second roman, en 1971, sur la condition des exilés espagnols, *A propos de Clémence*, que Beauvoir a loué dans un journal : « Clémence est de la même race qu'Elise, douce et dure, donnée et préservée. De fragiles et fugaces joies traversent la tristesse de son existence et l'espoir perce sous les grisailles. C'est un roman aussi attachant que le précédent, mais il n'a malheureusement pas connu le même succès. » (*TCF*, 81) La « vraie vie » pour Claire Etcherelli, c'est donc le militantisme et l'écriture. Beauvoir accorde donc dans son autobiographie une voix à ces femmes écrivains qu'elle admire pour leurs œuvres et le courage dont elles ont dû faire preuve pour mener à bien plusieurs romans.

Dans *Tout compte fait*, Beauvoir évoque des amitiés qui se sont ébauchées aux environs des années 60 et qui se sont fortifiées : celles de Madeleine Gobeil, Jacqueline Ormond, et Denise Brébant[1].

Les deux premières sont évoquées dès *La Force des choses*. Madeleine

[1] Les personnes qui recherchaient l'amitié de Beauvoir n'étaient pas forcément des personnes connues et célèbres. Au contraire, il s'agissait le plus souvent de lecteurs qui avaient aimé ses livres.

Gobeil est une journaliste franco-canadienne qui a interviewé Sartre et Beauvoir à plusieurs reprises. Elle avait écrit plusieurs lettres à Beauvoir avant de pouvoir la rencontrer. Or, cette dernière est fort étonnée : « J'ai eu une agréable surprise, m'attendant, d'après ses lettres, à recevoir une mère de famille opprimée, à voir entrer dans mon studio une blonde beauté de vingt ans. Canadienne française, écrasée par sa famille, son milieu, son pays, après avoir poussé très loin ses études, elle avait gagné à un concours une bourse pour venir étudier la mise en scène à Paris. » (*FCII*, 266-267) Des recommandations, son physique et son intelligence l'aidèrent à se faire très vite des relations dans plusieurs théâtres parisiens ; elle suivait des cours et assistait à des répétitions. Cependant, elle avait de « difficiles problèmes personnels » que Beauvoir ne dévoile pas et elle retourne au Canada. Dans *Tout compte fait*, elle évoque son « amie canadienne », et indique qu'elle a renoncé à la mise en scène. Elle a cependant fait autre chose : « Elle a donné des cours dans une université du Canada et fait des émissions littéraires à la télévision. Elle a aussi réalisé des reportages et des interviews que les journaux de son pays ont publiés. Elle est venue souvent en France et à présent elle s'y est installée : elle prépare une thèse sur Michel Leiris. » (*TCF*, 77) La biographe Deirdre Bair évoque cette amitié expliquant que Beauvoir aimait, chez Madeleine Gobeil, la femme indépendante qui avait surmonté les obstacles de sa vie personnelle pour devenir une journaliste respectée. Cependant, elle jette une ombre au tableau, en apportant un témoignage de Sylvie Le Bon : Beauvoir estimait Madeleine Gobeil, cette dernière aurait voulu davantage, mais c'est tout ce que Beauvoir pouvait lui donner. L'analyse de D. Bair est plus tranchante :

> Un élément échappait à Sylvie et à Beauvoir : Madeleine Gobeil ne pouvait pas s'offrir le luxe de devenir une des "filles" parce qu'elle devait travailler pour gagner sa vie, à la différence des autres, qui avaient toutes, au départ, des ressources personnelles. Trop prise par une carrière exigeante, Madeleine Gobeil n'avait tout bonnement pas le temps de venir faire tous les jours sa cour à Beauvoir. Néanmoins, l'estime que lui portait celle-ci ne se démentit jamais, et Beauvoir mentionnait souvent avec fierté la belle carrière que faisait Madeleine Gobeil à l'Unesco ; elle en

parlait comme d'un des modèles possibles du genre de vie auquel elle songeait pour les femmes lorsqu'elle écrira *Le Deuxième Sexe.*[1]

Retenons que Beauvoir estimait l'indépendance de Madeleine Gobeil.

C'est aussi une forme d'admiration qui l'incite à évoquer Jacqueline Ormond. Comme Madeleine Gobeil, elle était parvenue à s'arracher à un entourage étouffant, et à surmonter de graves malaises intérieurs :

> [...] j'admirais son courage ; à vingt ans, institutrice en Suisse, elle préparait un diplôme, elle travaillait d'arrache-pied à des nouvelles, elle écrivait dans des journaux, elle militait pour le socialisme, pour le vote des femmes et leur indépendance ; brune et ronde, ses longs ongles verts ou violets, ses boucles d'oreille démesurées faisaient un piquant contraste avec son allure posée. Elle devait par la suite dire au revoir à l'Europe et partir comme professeur au Mali, où elle se plaît. (*TCF*, 267)

Cette jeune femme trouve elle aussi le salut dans l'écriture et le militantisme. On la retrouve dans *Tout compte fait*. Déçue par les événements qui ont eu lieu au Mali, elle est retournée vivre en Suisse. Elle a écrit un roman, *Transit*, inspiré de ses fantasmes personnels, et en a commencé un second sur ses expériences africaines. Mais elle meurt très tôt sans que Beauvoir ne nous révèle ce qu'elle sait :

> Elle est repartie enseigner au Niger où elle ne s'est pas du tout plu. Un matin j'ai reçu un exemplaire de son second livre, publié en Suisse. Une note de l'éditeur m'a appris que quelques jours auparavant elle était morte. La nouvelle était abrupte, mais je n'en ai pas été très étonnée. Je crois savoir comment elle a quitté la vie et pour quelles raisons. (*TCF*, 77-78)

Denise Brébant tranche avec les femmes évoquées précédemment. Elle a déjà le même âge que Beauvoir, ce qui est rare parmi les amies de Beauvoir. Par ailleurs, elle est assistante sociale, ce qui implique qu'elle ne vit pas dans un milieu typiquement intellectuel et artistique à la différence des précédentes. Elle a pris contact avec Beauvoir en lui écrivant, vers la fin de la guerre d'Algérie. Beauvoir présente d'emblée son caractère :

> Vers la fin de la guerre d'Algérie, j'ai reçu des lettres d'une assistante sociale, Denise Brébant, qui voulait absolument me rencontrer ; mes refus ne la décourageaient pas : "Je suis têtue comme Lise", disait-elle, en faisant allusion à l'ancienne élève à qui j'ai

[1] *Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 586.

prêté ce nom dans *La Force de l'âge*. J'ai compris qu'il ne s'agissait pas d'une curiosité oiseuse : elle aidait le F.L.N. et voulait me consulter à ce sujet. (*TCF*, 78)

Par la suite, son appartement a même servi d'abri à des Algériens : elle risquait sa situation. Elle impressionne Beauvoir qui exprime ainsi le début de leur amitié : « nous nous sommes liées ». Comme pour la plupart des figures féminines que nous avons déjà étudiées, Beauvoir raconte brièvement l'enfance et le parcours de Denise Brébant. Elle insiste tout particulièrement ici sur les obstacles qu'elle a rencontrés. Elle est née dans une famille de paysans assez durs pour leurs six enfants. L'aînée s'est mariée à dix-huit ans pour leur échapper, et le fils est parti se battre en Espagne où il a été tué. Denise était excellente élève et à quatorze ans, son institutrice a proposé de lui payer elle-même des études dans une école normale. Ses parents ont refusé et l'ont placée dans une ferme, dans un garage, dans une usine, enfin chez un pharmacien dont la femme était invalide : elle s'est abîmée un rein à force de la porter, puis une lésion du poumon l'a obligée à passer un an dans un sanatorium. Ce calvaire s'arrête quand elle parvient à obtenir une place d'institutrice répétitrice dans une famille à Paris. Elle y reste sept ans et prend des cours de littérature, d'histoire et de français ; elle espérait devenir assistante sociale. Elle entre à l'Armée du Salut : le soir dans les restaurants élégants, elle faisait la quête, mais elle s'en détourne :

[...] comme elle était jeune et mignonne, elle récoltait beaucoup d'argent ; au Fouquet's on la laissait même entrer dans les salons particuliers. "Ah ! voilà la petite salutiste", disaient les habitués. Le préfet de police Chiappe, Gaby Morlay, Marie Bell, Sacha Guitry se montraient très généreux ; mais non Jean Gabin ni Raimu. Les rencontres l'amusaient mais elle finit par se rendre compte que les indigents n'en profitaient pas. Elle a planté là les salutistes. Au début de la guerre, elle est entrée au Secours national. (*TCF*, 79)

Elle continue à étudier avec courage, même si une monitrice l'avertit qu'en tant que fille de paysans, elle n'y arrivera jamais. Elle se présente néanmoins au concours d'assistante sociale en 1948 ; elle est reçue quatrième sur cinq cents candidates, et a la satisfaction d'obtenir la plus haute note pour le devoir rédigé sur le service social accompli pendant la guerre : « Elle m'a raconté avec fierté qu'il fut lu publiquement par le ministre de la Santé : c'était une belle revanche contre les dédains qu'elle avait essuyés. » (*TCF*, 79) Passionnée par son métier, elle l'exerça bien au-delà des heures de services, aidant même parfois de sa propre poche ceux qui

étaient en difficultés. Ayant vu dans quels taudis étaient parqués les Algériens et ayant constaté les persécutions auxquelles ils étaient en bute, elle a vite pris leur parti. Qu'a-t-elle apporté à Beauvoir ? Justement ce que Beauvoir ne pouvait pas voir en tant que privilégiée : « Je lui dois d'avoir approché des misères, des détresses, que sans elle je n'aurais connues que de très loin. » (*TCF*, 79) On voit bien à travers cette femme, combien Beauvoir atteint son but en écrivant ; elle qui voulait communiquer à travers ses œuvres, y est parvenue : le courrier et les amitiés qui en ont découlé ensuite le prouvent.

Enfin, elle a noué quelques amitiés solides lors de ses voyages. Elle évoque Liliane El-Kholi, femme égyptienne. D'abord, parce que dans le couple qu'elle forme avec son époux Loufti, semble régner une parfaite égalité, égalité qu'ils revendiquaient l'un comme l'autre. Par ailleurs, « elle était très représentative d'une catégorie encore peu nombreuse de femmes vraiment libérées. Jolie, élégante, très "féminine", elle s'occupait de son enfant, de son foyer mais aussi elle avait un métier. Elle était copte, c'est-à-dire chrétienne. » (*TCF*, 517) Beauvoir ne manque pas de préciser que cette femme avait perdu la foi à quatorze ans au cours d'un pèlerinage au Saint-Sépulcre, et raconte avec humour comment :

> Une religieuse lui avait désigné le trou où avait été plantée la croix ; au moment où elle allait pieusement y enfoncer la main, la religieuse s'était ravisée : "Au fait, vous êtes catholique romaine ou orthodoxe ? - Orthodoxe. - Alors pour vous, c'est ce trou-là" ; et elle en avait indiqué un autre. Pour Liliane, tout avait vacillé et par la suite elle avait cessé de croire. (*TCF*, 517)

C'est un aspect qui la rapproche de Beauvoir. Enfin, elle avait fait des études assez poussées, mais son père lui avait interdit d'aller préparer l'agrégation de philosophie à Paris, « parce qu'on s'y embrassait » dans la rue. Elle n'en connaissait pas moins la littérature et la langue françaises. Beauvoir a une estime et une amitié comparables pour Zélia Amado, épouse de l'écrivain brésilien. Elle et Sartre se lient d'amitié avec le couple lors d'un voyage. Là encore, Beauvoir insiste sur son parcours singulier : « Fille d'un communiste tué par des policiers, et communiste elle-même, Zélia avait rencontré Jorge au cours d'une campagne électorale ; il l'avait conquise de haute lutte contre un mari qu'elle n'aimait plus ; depuis quinze ans ils formaient un couple heureux et vivant. Zélia devait à son origine italienne un naturel

et une fraîcheur juvéniles ; elle avait du caractère et de la chaleur, un regard aigu, la langue vive ; je trouvai sa présence tonique et c'est une des rares femmes avec qui je riais. » (*FCII*, 339) C'est ici encore une femme libérée que nous présente Beauvoir, dans le foyer de laquelle elle se sent particulièrement bien.

Au fil des volumes autobiographiques, on s'aperçoit que Beauvoir accorde de plus en plus d'importance, dans son intérêt pour le monde, à la place que les femmes y occupent, et surtout à celle qu'elles pourraient y occuper, si l'oppression masculine ne continuait pas à régir le fonctionnement de la société. Elle entretient avec les femmes évoquées de solides amitiés mais qui n'ont rien à voir avec les amitiés orageuses qu'elle a nouées avant et après la guerre. La figure de Beauvoir évolue donc du même coup, de façon considérable au fil des volumes. Cette évolution se traduit par un engagement concret, dont Beauvoir donne quelques exemples, mais aussi par une radicalisation de sa réflexion féministe, que nous étudierons plus loin.

### 4.2.3. La lutte concrète : Beauvoir en première ligne

Dans *Tout compte fait*, Beauvoir explique pourquoi elle a pris part à des manifestations pour défendre la condition des femmes, alors que jusque-là elle ne l'avait défendue qu'avec sa plume : « Si j'ai pris part à des manifestations, si je me suis engagée dans une action proprement féministe, c'est que mon attitude touchant la condition de la femme a évolué. Théoriquement je demeure sur les mêmes positions. Mais sur le plan pratique et tactique ma position s'est modifiée. » (*TCF*, 613-614) La description minutieuse des actions auxquelles elle a participé permet à l'autobiographe de dessiner la figure d'une intellectuelle concrètement engagée et d'une certain manière indispensable pour défendre la cause des femmes.

Voyons comment Beauvoir a pris la défense des femmes. C'est dans le dernier volume autobiographique que sont évoquées ses principales actions : soutien des ouvrières d'une usine à Méru, participation au côté du M.L.F. à une lutte en faveur de l'avortement, et soutien aux jeunes filles mères d'un centre d'accueil à Plessis-Robinson.

Cependant, dès le deuxième volume de *La Force des choses*, elle raconte qu'elle s'est intéressée aux efforts de la doctoresse Weil-Hallé[1] pour répandre en France l'usage des contraceptifs. Ayant elle-même reçu un abondant courrier, Beauvoir connaissait le drame des grossesses involontaires et des avortements. « La liberté commence au ventre » lui avait écrit une correspondante. Beauvoir était d'accord et avait été irritée quatre ans plus tôt par l'attitude des communistes envers une campagne déjà lancée par la doctoresse Weil-Hallé en faveur du contrôle des naissances :

> Thorez les accusa de malthusianisme : on voulait affaiblir le prolétariat en le privant d'enfants. Une délégation de femmes tenta de discuter avec Jeannette Vermersch[2] ; Colette Audry en avait encore l'œil rond quand elle me raconta l'entrevue. Pour évoquer les beautés de la conception, Jeannette Vermersch trouva des accents dignes de Pétain : "Vous voulez dépoétiser l'amour !" ; elle ajouta un peu plus tard, soudain pratique : "Les jeunes ouvriers, vous savez, ils font ça dans les couloirs, entre deux portes... " En fait ce sont en majorité des femmes mariées que l'absence de contraceptifs conduit à l'avortement. Avec un optimisme digne de celui qui inspire aujourd'hui M. Louis Armand, les communistes évoquaient, contre le *planning familial* la prospérité que *pourrait* connaître la France et qui lui permettrait de nourrir soixante-dix millions d'habitants : les malheurs intimes des ouvrières d'aujourd'hui, ça n'existait pas. (*FCII*, 297)

Beauvoir écrivit en 1960 une préface pour le livre de Mme Weil-Hallé sur le *Planning familial* et une autre sur *La Grande peur d'aimer*. Dans la préface de ce dernier ouvrage, elle insiste sur le drame des maternités non désirées, drame vécu le plus souvent dans la solitude et dans la honte : « On compte chaque année, en France, au moins cinq cent mille avortements ; combien de grossesses non consenties et subies dans l'angoisse ? Combien d'enfants mal accueillis, mal aimés, mal traités, de

---

[1] Pendant ses études, la doctoresse Marie-Andrée Lagroua-Weil-Hallé avait été scandalisée par les curetages pratiqués à vif « pour ôter à celles qui ont tenté d'avorter l'envie de recommencer. » Elle tente alors d'intéresser le corps médical à la contraception. En 1955, son témoignage au procès pour infanticide des époux Bac, un jeune couple accablé par cinq grossesses en cinq ans, a un retentissement considérable. En 1956, elle fonde l'association « La Maternité heureuse », entourée de féministes et de médecins de gauche. Son objectif : diffuser la contraception en fournissant aux femmes les moyens d'espacer les grossesses. Des réseaux d'informations sont mis en place. La réaction de l'Eglise, mais aussi des communistes, ne s'est pas fait attendre. (MONTREYNAUD, Florence, *Le XXème siècle des femmes,* Editions Nathan, 1999, p. 432)

[2] Jeannette Vermesch a dirigé dès 1945 au sein du Parti Communiste une commission de travail concernant les organisations de femmes : elle fait partie de l'Union des femmes françaises créée par le P.C. en 1945. Elle était aussi la compagne de Maurice Thorez.

ménages minés par des charges excessives, de couples désunis par la crainte d'une nouvelle naissance ? Combien de carrières féminines brisées, d'amours perdues ? Combien de femmes torturées par des peurs obsédantes ou précipitées dans des dépressions et des névroses. Quel gâchis ! »[1] Personne ne découvre à ces femmes que leur malheur n'a rien d'accidentel et qu'il dérive fatalement « de la situation créée par une législation qui s'entête dans l'obscurantisme. »

Beauvoir s'insurge aussi contre les discours laissant entendre que la question féminine est alors réglée : les femmes trouvent leur épanouissement dans leur féminité, et ayant les mêmes droits que les hommes, c'est de leur faute si elles en usent mal. Mais tous passent sous silence la réalité : « comment dans les circonstances économiques actuelles, réussir une carrière, bâtir un foyer heureux, élever joyeusement des enfants, comment servir la société et se réaliser soi-même, si d'un moment à l'autre les écrasantes charges d'une nouvelle maternité peuvent fondre sur vous ? »[2] Ainsi, Beauvoir soutient la doctoresse Weil-Hallé qui, par les récits et les témoignages qu'elle présente, attend que chacun collabore pour trouver un remède à cette situation. Elle essaie depuis de nombreuses années de sensibiliser les Français à l'idée de « planning familial » démontrant que contrôle des naissances et progrès démographique ne sont pas inconciliables. Beauvoir achève la préface en utilisant la première personne du singulier : « Mme Weil-Hallé a choisi de parler ; je souhaite qu'un très grand nombre de femmes et d'hommes entendent les confessions tragiques qu'elle a transcrites pour nous ; car je suis sûre qu'ils désireront alors de tout leur cœur appuyer son effort. Il faut, le plus rapidement possible, supprimer tant de malheur inutile. Il faut qu'on puisse répondre autrement que par un haussement d'épaules à l'anxieuse supplique : « "Comment les autres femmes font-elles ? " »[3] Beauvoir appelle à la prise de conscience et à la lutte.

Le mouvement de Mai 68 va aussi permettre à Beauvoir, comme à tant d'autres, de croire en la possibilité d'améliorer un certain nombre de situations.

---

[1] « Préface à la *Grand'Peur d'aimer* du docteur Lagroua-Weil-Hallé », in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 397.

[2] *Ibidem*, p. 398.

[3] *Ibidem*, p. 400.

Beauvoir, intéressée comme on l'a vu par le sort de la jeunesse, s'est passionnée pour Mai 68 et y a vu une véritable fête. Elle écrit ainsi à propos de l'occupation de la Sorbonne : « Jamais, ni dans ma studieuse jeunesse, ni même au début de cette année 68 je n'aurais pu imaginer une pareille fête. » (*TCF*, 581) Sartre, rapporte Beauvoir, a souligné ce qui faisait l'originalité de Mai. Au vieux moteur des révolutions qui était le besoin, les étudiants avaient substitué une revendication neuve, celle de la souveraineté : « Dans notre société technocratique, l'idée de pouvoir est devenue plus importante que celle de propriété ; c'est le pouvoir qu'ils réclamaient : celui de tenir leur sort entre leurs propres mains. Ils comprenaient qu'en ce monde déshumanisé l'individu se définit par l'objet qu'il produit ou par la fonction qu'il remplit : ils se révoltaient contre cette situation, ils réclamaient de décider eux-mêmes de leur rôle. Les jeunes ouvriers avaient suivi leur exemple : ils s'étaient rebellés contre la condition prolétarienne, ce qui était un fait neuf, et très important. » (*TCF*, 588) Ce mouvement n'était pas féministe, mais Beauvoir a expliqué ailleurs que les revendications féminines ne se seraient pas développées si Mai 68 n'avait entrouvert l'espoir pour chacun de disposer de lui-même. Jacques J. Zéphir qui s'est penché sur les évolutions du féminisme de Beauvoir, cite un entretien de celle-ci avec Jean-Jacques Servan-Schreiber : « "Je pense que l'historique du féminisme part de 68. C'est 68 qui a donné un peu aux gens l'impression que chacun devait prendre ses propres affaires en main. [...] Eh bien, les femmes aussi ont pensé que c'était à elles de prendre leurs affaires en mains sans passer par des lois, par des décrets, arracher peut-être ces lois et ces décrets, mais enfin commencer à lutter dans des formes tout à fait neuves. Ça a été créé en somme par 68." »[1] Ainsi, même si lors de ce mouvement, les femmes se sont peu fait entendre, le mouvement revendicatif des travailleurs et des intellectuels a aidé les femmes à prendre conscience de leur oppression spécifique. Il s'agit bien d'agir tout de suite et non d'attendre un avenir

[1] *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 37. Dans cet essai, J.J. Zéphir se propose de faire le point sur le féminisme de Beauvoir au début des années 80 en utilisant les articles, les préfaces, les conférences, les interviews et les déclarations concernant les femmes parus entre 1949 et 1979, notamment à partir des années 60.

meilleur.

Beauvoir est maintenant lancée : alors que Sartre accepte la direction de *La Cause du peuple,* journal de *La gauche prolétarienne*, elle prend aussi officiellement la direction de *L'Idiot international.* En 1971, le journal *J'accuse* lui demande d'aller faire un reportage à Méru, à l'usine Rochel. En effet, 4 ans auparavant, le 11 mai 1967, l'usine Rochel - qui avait pour objet le conditionnement de produits gazeux pour la fabrication d'insecticides et de produits de beauté - a explosé : « Des témoins horrifiés ont vu sortir des ateliers des jeunes filles changées en torches vivantes, à demi-nues, qui se roulaient sur le sol en hurlant. » (*TCF*, 603) Sur quatre-vingt-sept ouvriers - en majorité de très jeunes filles - présents ce matin-là, il y eut cinquante-sept victimes qu'on transporta d'urgence à l'hôpital. Trois moururent. Les autres subirent pendant des mois des traitements douloureux et restèrent plus ou moins handicapées. Le reportage ne pouvait qu'intéresser Beauvoir : la sécurité déficiente, le mépris d'ouvriers en danger et surtout le sort de jeunes femmes mutilées dont l'avenir était, pour reprendre une expression de Beauvoir, « barré ». L'enquête menée alors prouva les responsabilités du directeur de l'usine qui fut condamné pour homicide par imprudence. Le tribunal se borna cependant à lui infliger un an de prison avec sursis et vingt mille francs d'amende.

Or, l'enquête menée par Beauvoir auprès des ouvriers et du directeur de la fabrication, M. P. , qui écœuré avait quitté son poste en février 67, lui a prouvé que le directeur de l'usine pouvait être qualifié « d'assassin ». Beauvoir raconte minutieusement les résultats de son enquête insistant sur les lacunes au niveau de la sécurité dans cette usine classée dangereuse, en raison de la présence de produits inflammables, et sur les imprudences qui ont déclenché l'incendie le jour de l'accident : un atelier a entièrement brûlé. Or, plusieurs courts circuits avaient déjà eu lieu auparavant : le directeur, qui avait reçu des avertissements de plusieurs organismes, aurait dû fermer l'usine plusieurs jours afin de modifier l'installation électrique. Voilà aux yeux de Beauvoir le premier scandale dans cette affaire. Le second scandale est l'attitude de la justice : le procès n'a eu lieu que deux ans après la catastrophe et le directeur s'en est tiré à bon compte. Le dernier concerne les mesures prises par la sécurité sociale. Quand le taux d'invalidité est inférieur à 50 %, l'invalide ne touche que la moitié de la pension à laquelle ce taux devrait lui donner

droit ; pour 14 % d'invalidité, il touche 7 % de son salaire. A Méru, la plupart des victimes se sont vu attribuer un taux d'invalidité variant de 14 % à 20 % .

Mais comme le souligne Beauvoir, d'autres choses sont en jeu, ces jeunes filles sont moralement marquées par les douleurs atroces qu'elles ont subies pendant des mois. Elles font des dépressions nerveuses. Le dommage esthétique est considérable et elles risquent des désordres circulatoires, voire le cancer. Beauvoir explique enfin pourquoi elle a répondu à la demande qu'on lui a faite pour soutenir ces jeunes femmes :

> Si on m'a demandé de venir à Méru, quatre ans après l'accident, c'est que les victimes tentent de s'organiser pour obtenir une augmentation de leur pension. Je me suis félicitée d'avoir accepté, d'abord parce que je pense que de tels scandales doivent être dénoncés et l'opinion alertée ; et parce que cette journée m'a personnellement beaucoup appris. J'ai rencontré de jeunes ouvrières, je suis entrée dans leurs maisons, je les ai vues vivre, je les ai écoutées, j'ai parlé avec leurs familles. Ç'a été une expérience très limitée, les usines de Méru étant de petites entreprises implantées en zone rurale et les ouvrières presque toutes filles de paysans ; mais j'ai eu de leur condition une vision plus concrète qu'à travers des analyses livresques. (*TCF*, 606)

L'exploitation des ouvriers et la condition des femmes sont des causes pour lesquelles Beauvoir accepte de se mobiliser. Cette expérience lui a aussi fait prendre conscience qu'il est nécessaire qu'existe une presse gauchiste que le pouvoir persécute - *La Cause du peuple* par exemple avait été plusieurs fois interdite - : « nulle part ailleurs on ne se soucie de parler en détail et en vérité de la condition des travailleurs, de leur vie au jour le jour et de leurs luttes. Les journaux gauchistes essaient d'informer les ouvriers sur ce qui se passe au sein de leur classe et que tait ou travestit la presse bourgeoise. » (*TCF*, 606-607)

Beauvoir alors se sent proche des maoïstes, avec quelques réserves certes, notamment par rapport à leur foi aveugle dans la Chine de Mao, et à leur naïveté de croire à une révolution possible et prochaine. Mais alors que la gauche accepte le système, ils représentent une radicale et salutaire contestation : « Dans un pays sclérosé, endormi, résigné, ils créent des foyers d'agitation, ils réveillent l'opinion. Ils essaient de rassembler dans le prolétariat de "nouvelles forces" : les jeunes, les femmes, les étrangers, les travailleurs des petites entreprises provinciales, moins encadrés par les syndicats que ceux des grandes concentrations industrielles. Ils encouragent et parfois de l'intérieur suscitent des actions d'un type nouveau : grèves

sauvages, séquestrations. » (*TCF*, 607) Ainsi quel que soit l'avenir, Beauvoir n'hésite jamais à les soutenir ; voilà ce qu'elle écrit et on remarquera dans ce passage l'usage de la première personne du singulier : « J'aime mieux essayer d'aider les jeunes dans leur lutte qu'être le témoin passif d'un désespoir qui a conduit certains aux plus affreux suicides. » (*TCF*, 607)

On fait donc appel de plus en plus à Beauvoir quand il s'agit de soutenir une lutte, notamment si elle concerne des femmes. C'est ainsi que commence à la fin de 1970 une collaboration qui devait durer bien au-delà, avec le Mouvement de Libération des Femmes. Quelques membres prennent alors contact avec elle pour parler d'un nouveau projet de loi concernant l'avortement et qui devait être prochainement présenté à l'Assemblée. Elles jugeaient le projet de loi trop timide, et souhaitaient déclencher une campagne en faveur de l'avortement libre :

> Pour frapper l'opinion, elles proposaient que des femmes, connues et inconnues, déclarent que personnellement elles avaient avorté. L'idée m'a paru bonne. J'avais, vingt ans plus tôt, protesté dans *Le Deuxième Sexe* contre la répression de l'avortement et exposé les tragiques conséquences qui en découlent ; il était donc normal que je signe ce qu'on a appelé le *Manifeste des 343* qui a paru au printemps 71 dans *Le Nouvel Observateur*. Il ne s'agissait pas - comme certains détracteurs ont feint de le croire - d'introduire en France l'avortement, ni même d'encourager les femmes à avorter, mais étant donné qu'elles le font massivement - on compte chaque année huit cent mille à un million d'avortements -, de leur permettre de subir cette opération dans les meilleures conditions physiques et morales, ce qui est aujourd'hui un privilège de classe. (*TCF*, 608)

Ce manifeste a eu un grand retentissement et n'a pas manqué, là encore, de déchaîner « la chiennerie française ». L'article était ainsi formulé :

> Un million de femmes se font avorter chaque année en France. Elles le font dans des conditions dangereuses en raison de la clandestinité à quoi elles sont condamnées, alors que cette opération pratiquée sous contrôle médical est des plus simples. On fait le silence sur ces millions de femmes. Je déclare que je suis l'une d'elles : j'ai recouru à l'avortement. De même que nous réclamons le libre accès aux moyens anticonceptionnels, nous réclamons l'avortement libre.[1]

[1] « Le Manifeste des 343 », *Le Nouvel Observateur*, n° 334, 5-11 avril 1971, p. 5, cité par Jacques J. Zéphir, *op. cit.*, p. 92.

Ce *Manifeste* fut donc signé par 343 femmes, surnommées par la suite « les 343 salopes »[1]. Il constituait l'aveu, en toute bonne foi, d'un acte qui tombait sous le coup de la loi. Le scandale fut énorme et répercuté par la presse nationale et internationale. Il eut un impact considérable, explique Jacques J. Zéphir, et contribua à faire passer une loi plus libérale sur l'avortement.

Pour poursuivre cette campagne, le M.L.F. a organisé le 20 novembre 1971, en liaison avec des manifestations féministes qui se sont déroulées ce jour-là un peu partout dans le monde, un défilé, à travers Paris, de femmes qui réclamaient la liberté de la maternité, de la contraception et de l'avortement. Beauvoir y prit part, et dans le récit qu'elle en fait, on sent son enthousiasme :

> Nous étions environ quatre mille, en majorité des femmes, mais il y avait aussi des hommes, pour la plupart chevelus et barbus. On a lâché des ballons, chanté, scandé des mots d'ordre : "Enfant désiré, enfant aimé. Maternité libre." [...] C'était, sous un beau ciel froid, très vivant, très gai et plein de fantaisie. [...] nous avons rencontré des objecteurs de conscience qui portaient des pancartes antimilitaristes. Leur manifestation avait été interdite et certains avaient eu l'idée de se joindre à nous. Alors notre cortège s'est mis à crier : "Pas d'enfants pour le casse-pipe. - Debré, salaud, les femmes auront ta peau", et tous ensemble nous avons chanté *L'Internationale.* A la Nation, des femmes se sont hissées sur le socle d'une des statues et elles ont brûlé des torchons, symboles de la condition féminine. Il y a eu de nouveaux chants, des farandoles : c'était une fête joyeuse et fraternelle. (*TCF*, 609-610)

L'idée de fête est récurrente, Beauvoir l'utilisait déjà pour décrire l'occupation de la Sorbonne. La notion de fraternité est aussi essentielle : c'était déjà la fraternité retrouvée qu'elle savourait à la fin de la guerre d'Algérie. Enfin, le « nous » ne désigne plus elle et Sartre, ou elle, Sartre et la famille ou l'équipe des *Temps modernes,* il désigne Beauvoir et les autres femmes, enfin liées dans la même lutte. Cette solidarité avec les femmes est frappante dans une interview de Jean-Jacques Servan-Schreiber en 1975 : « "Sur la question de l'avortement, c'est une des choses dont nous les féministes pouvons être assez fières, parce que finalement, je me demande si cette loi aurait eu lieu si on n'avait pas commencé par signer le

[1] C'est ainsi que les avait surnommées l'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo.* Elles ont alors repris elles-mêmes ce surnom.

*Manifeste des 343*, manifeste où nous disions que dans notre vie, nous nous étions toutes fait avorter, des femmes connues, des femmes moins connues. Après ça, il y a eu quantité de manifestations dans les rues, sur les boulevards, etc., pour réclamer la liberté de l'avortement. Et je pense que comme c'est un point sur lequel justement les barrières de classes ont pu être franchies, parce que ce problème-là, intéresse aussi bien l'ouvrière que la bourgeoise, eh bien, je pense que là-dessus, on a pu justement arriver à faire une pression considérable, pression considérable sur un gouvernement aussi classique, et pour l'ordre et conservateur que celui-ci." »[1]

La dernière action évoquée dans *Tout compte fait* concerne le Collège d'Enseignement Technique de Plessis-Robinson, établissement scolaire, ouvert depuis 1944, et qui accueille les jeunes filles de douze à dix-huit ans enceintes pour la première fois et célibataires. Beauvoir est contactée afin de soutenir le projet du planning familial proposant de faire gratuitement des conférences sur la contraception dans cet établissement. Cette action va permettre à Beauvoir d'affirmer une nouvelle fois l'absolue nécessité pour la femme de pouvoir disposer de son corps, et donc de recevoir suffisamment tôt une éducation sexuelle, ainsi que celle de pouvoir travailler afin d'être indépendante.

Dès l'automne 70, Beauvoir avait été mise au courant de la situation. Ces jeunes filles, chassées ou retirées des établissements publics où elles faisaient leurs études, sont, sur l'avis d'une assistante sociale, envoyées à ce C.E.T. Il y a trente-cinq places, et par roulement, environ deux cents futures mères passent chaque année au Plessis : la prise en charge s'obtient si on vient d'une famille modeste et si on a un assez grand nombre de frères et sœurs. Trois ou quatre professeurs les préparent à devenir employées de collectivités, employées de bureau ou au B.E.P.. Mais les conditions de travail sont lamentables : « huit machines à écrire en tout ; les classes de mathématiques ont lieu dans la lingerie. Des lycéennes brillantes voient leur avenir brisé. Il n'y a pas de bibliothèque. En ce qui concerne les visites et les sorties, les pensionnaires sont traitées comme des délinquantes. » (*TCF*, 610)

---

[1] ZEPHIR, Jacques J., *op. cit.*, p. 93.

La directrice a donc refusé la proposition du planning familial. Les jeunes filles ont protesté et se sont vues refuser de participer à une délégation de mères célibataires qui devait se rendre au rectorat. Elles ont décidé alors de faire la grève des cours et des repas. La directrice a écrit aux parents afin qu'ils viennent rechercher leurs filles, ce que certains firent violemment. Une des surveillantes a alors appelé le M.L.F..

Là commence la participation effective de Beauvoir, qui a le souci de justifier son soutien : elle se joint au groupe qui occupe le collège comprenant les pensionnaires, des surveillantes et des militantes et elle accompagne la surveillante et quelques adolescentes, ainsi que quelques membres du Secours Rouge[1] à un rendez-vous avec le recteur. Une des futures mères, Lucienne, invitée à s'expliquer, a dit qu'elles revendiquaient l'émancipation et un secours leur permettant d'élever leur enfant. Beauvoir justifie ainsi la pertinence d'une telle revendication : tandis que le mariage suffit à émanciper une jeune fille de quinze ans, la mère célibataire demeure à dix-sept ans passés sous la coupe de ses parents ; ceux-ci décident si elle gardera ou si elle abandonnera le nouveau-né. Ils choisissent souvent l'abandon et c'est la société qui les y oblige ; cette société considère que le bébé appartient à la mère de l'accouchée ; cependant, au lieu de lui donner une subvention supplémentaire, elle lui retire la part d'allocations familiales à laquelle sa fille lui donnait droit, sous prétexte que celle-ci ne fréquente plus le collège ! Cette mesure injuste stupéfie Beauvoir. Mais plus stupéfiante est la réponse faite par le recteur à la jeune fille :

> "Vous réclamez un statut privilégié sous prétexte que vous avez commis, je ne dirai pas une faute, je n'aime pas ce mot, mais une erreur." Je l'ai arrêté : "D'après quel code jugez-vous que c'est une erreur d'avoir des relations sexuelles à treize ans ?" Il n'a pas su que répondre mais j'ai senti passer dans le nombreux état-major qui l'entourait le frémissement du scandale. Notre société n'accepte pas la sexualité juvénile. Un curé a dit à Lucienne : "Vous admettez qu'on ait des instincts sexuels à treize ans : moi pas." Lucienne et ses camarades réclamaient aussi qu'une lycéenne ou une collégienne enceinte ne fût pas automatiquement chassée par le chef de l'établissement : "Mais ce qu'on en fait, c'est pour votre bien, a dit le recteur. Les parents d'élèves exigent votre renvoi." Bien sûr ; pour pouvoir nier qu'une adolescente

[1] Organisation gauchiste, fondée en juin 70 dont Tillon et Sartre sont les piliers et qui s'est donné comme objectif de lutter contre la répression.

> ait des instincts sexuels, il faut traiter en brebis galeuses celles qui y ont cédé. Les parents, qui refusent à leurs enfants, et surtout à leurs filles, toute éducation sexuelle, craignent que l'initiée ne les arrache à une ignorance qu'ils veulent prendre pour de l'innocence. (*TCF*, 612)

Beauvoir poursuit son récit en dénonçant violemment l'Université et les parents : « l'Université partage les préjugés des vertueux parents et tient les adolescentes enceintes pour des coupables. Les coupables en cette affaire ce sont les parents et la société. » Seule solution aux yeux de Beauvoir pour améliorer cette situation (quatre mille mineurs, de 13 à 18 ans, enceintes en France) : donner une éducation sexuelle. Or, c'est bien ce que la directrice du C.E.T. de Plessis-Robinson a refusé : « "On ne laisse pas venir le planning, mais on laisse venir le curé", a dit la surveillante. » (*TCF*, 613) Enfin, au recteur qui a reproché aux pensionnaires du C.E.T. de vouloir être traitées en adultes, libres de disposer de leur enfant, et cependant prises en charge comme des mineures, Beauvoir a rétorqué que c'est la société qui leur impose ce statut contradictoire : « Si elles sont des enfants, on ne devrait pas leur appliquer la loi qui concerne les adultes mais, considérant leur cas comme exceptionnel, les autoriser à avorter ; si ce sont des adultes, elles doivent être émancipées et aidées. » (*TCF*, 613) Le recteur a fait de vagues promesses, mais Beauvoir conclut que les choses allaient certainement continuer comme par le passé.

Beauvoir ne s'est pas contentée d'être sur le terrain, elle a aussi écrit sur cette affaire un article dans *La Cause du Peuple* où elle a essayé de « dénoncer entre autres l'hypocrisie morale des honnêtes gens, les abus de l'autorité parentale, et la dramatique situation faite aux jeunes dans notre société. » (*TCF*, 613)

On voit donc qu'à partir de la fin des années 60, Beauvoir, dès qu'elle le peut, aide les actions qui visent à défendre la condition des femmes, et c'est bien une image d'intellectuelle engagée qu'elle cherche à mettre en valeur dans le récit minutieux de ces actions. Sa renommée fait d'ailleurs d'elle un soutien de choix pour celles et ceux qui en ont besoin. Elle ne se considère cependant pas comme une militante ; elle expliquera ainsi à Alice Schwarzer en 1976, alors que son action s'est multipliée considérablement, quels sont ses rapports avec les jeunes féministes :

> Ce sont des rapports personnels avec des femmes, pas avec des groupes ou des tendances. Je travaille avec elles sur des sujets précis. Par exemple à la rédaction des *Temps Modernes*, où nous écrivons régulièrement une page sur le "sexisme

quotidien". Je préside aussi La ligue du droit des femmes et je soutiens les tentatives en vue de créer des refuges pour les femmes battues. Je ne suis donc pas militante dans le sens strict du terme - je n'ai pas 30 ans, j'en ai 67, et je suis une intellectuelle dont les armes sont les mots - mais je suis à l'écoute et au service du M.L.F..[1]

Ces quelques lignes nous semblent apporter une mise au point très claire sur le militantisme de Beauvoir. Elle reste avant tout une intellectuelle qui s'exprime d'abord par ses écrits, mais elle sait que sa présence et son soutien concret sont indispensables.

On mesure donc le chemin parcouru par Beauvoir qui - après avoir suivi Sartre dans ses prises de position, avoir partagé ses convictions et ses hésitations, avoir affirmé que dans ce domaine idéologique, c'était lui le créateur - mène seule le combat féministe, et répond à toutes les sollicitations. L'autobiographie est bien là l'histoire d'une émancipation intellectuelle : la jeune fille rangée qui s'est émancipée de son milieu bourgeois, qui est devenue une intellectuelle de gauche, un écrivain reconnu est devenue une militante féministe : l'autobiographie est une autobiographie féministe par le cheminement qu'elle retrace, et par l'évolution de cette figure de l'intellectuelle qu'elle nous donne à lire.

Par ailleurs, si la guerre d'Algérie constitue une étape, car elle provoque une prise de conscience de la nécessité de s'engager dans des luttes concrètes et collectives, elle n'entraîne pas une rupture par rapport à son engagement antérieur : car ce qui incite Beauvoir à militer pour les femmes est fondé sur des convictions anciennes, et sur son idéologie d'intellectuelle de gauche. En effet, le féminisme l'intéresse car il est aussi une façon de lutter pour la liberté de chacun. C'est ce qu'elle explique au *Monde* en 1978 ; jusqu'en 1971, il n'y avait pas de travail collectif qui l'intéressât, puis les choses ont changé :

C'est seulement depuis 1971 ou 1972 que je rencontrais de jeunes féministes qui m'ont contactée à propos des problèmes de l'avortement, avec qui j'ai commencé à travailler, tout à fait en sympathie, parce qu'elles étaient féministes pas pour prendre

[1] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, op. cit.*, p. 70-71.

> la place des hommes, mais pour changer le monde tel qu'il est fait par les hommes. Et cela est une chose beaucoup plus intéressante à mes yeux.[1]

Par ailleurs, elle explique clairement dès la fin de *la Force des choses*, la cohérence entre cette idéologie de gauche et sa détermination à défendre les femmes. Elle vient d'évoquer les critiques qui lui sont souvent faites, à savoir notamment qu'elle n'a fait que vivre dans l'ombre de Sartre, et qu'elle s'est déchargée sur lui de ses responsabilités :

> En France si vous écrivez, être femme c'est donner des verges pour vous battre. Surtout à l'âge que j'avais quand j'ai commencé à être publiée. Une très jeune femme, on lui accorde une indulgence égrillarde. Vieillie, on lui tire des révérences. Mais la première fraîcheur perdue, sans avoir acquis encore la patine de l'ancienneté, osez parler : quelle meute ! Si vous êtes de droite, si vous vous inclinez avec grâce devant la supériorité des mâles, si insolemment vous ne dites rien, on vous épargnera. Je suis de gauche, j'ai essayé de dire des choses, entre autres, que les femmes ne sont pas des éclopées de naissance. (*FCII*, 492)

Le dernier volume autobiographique s'achève sur les multiples combats de Sartre et Beauvoir, pour défendre notamment le journal *La Cause du peuple*, et sur ceux de Beauvoir seule, ainsi que sur une longue mise au point sur la condition féminine. Cette mise au point confirme la radicalisation du féminisme de Beauvoir et permet de dégager la figure de l'intellectuelle qu'est Beauvoir à la fin de sa vie, figure qui lui a survécu.

## 4.3. Beauvoir : l'intellectuelle « spécifique »

« L'intellectuel spécifique » est une expression empruntée à Michel Foucault. En effet, comme l'analyse Michel Winock dans son essai sur les intellectuels au XXème siècle, Michel Foucault a inauguré une nouvelle forme de militantisme, qu'il a conceptualisé sous l'expression de « l'intellectuel spécifique ». Il avait créé le Groupe d'Information sur les Prisons (GIP) ; d'autres groupes du même type suivirent : le groupe d'information santé (GIS), le Groupe d'information et de soutien des travailleurs immigrés ( GISTI), puis, après la mort de Michel Foucault, mort du

[1] « Entretien avec Simone de Beauvoir » (Propos recueillis par Pierre Viansson-Ponté, *Le Monde,* 10 et 11 janvier 1978), in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 587.

sida, AIDES créé par son ami Daniel Defert. Voilà comment Winock analyse l'évolution qu'incarne Foucault, qui s'est alors peu à peu substitué à Sartre, comme intellectuel de référence :

> Il en vient à définir ce qu'était à ses yeux "la fonction politique de l'intellectuel" que Sartre avait illustré à l'envi : "Les intellectuels ont pris l'habitude de travailler non pas dans "l'universel", "l'exemplaire", le "juste-et-le-vrai-pour-tous", mais dans des secteurs déterminés, en des points précis où les situaient soit leurs conditions professionnelles de travail, soit leurs conditions de vie (le logement, l'hôpital, l'asile, le laboratoire, l'université, les rapports familiaux ou sexuels). Ils y ont gagné à coup sûr une conscience beaucoup plus concrète et immédiate des luttes." Dans ce combat, l'intellectuel reste près des masses, du prolétariat, de la paysannerie, car il rencontre le même adversaire : "les multinationales, l'appareil judiciaire et policier, la spéculation immobilière, etc." Ce nouveau type d'engagement (peut-être pas si nouveau que cela, après tout !) entraînait Foucault[1] à conceptualiser l'*intellectuel spécifique*.[2]

Cette « figure nouvelle » de l'intellectuel[3] - pour reprendre une expression de Foucault – se substitue à celle plus ancienne de l'intellectuel « universel » qui tentait de proposer une idéologie permettant de penser le monde dans sa globalité. Ce type d'intellectuel dit de gauche « a pris la parole et s'est vu reconnaître le droit de parler en tant que maître de vérité et de justice. On l'écoutait, ou il prétendait se faire écouter comme représentant de l'universel. Etre intellectuel, c'était être un peu la conscience de tous. »[4] « L'intellectuel spécifique », au contraire, s'attache à défendre des causes concrètes et précises. Winock décrit ainsi cette évolution :

> De sorte que, peu à peu, au cours des années soixante-dix, bon nombre d'intellectuels français ont renoncé aux idéologies globalisantes, à l'historicisme et aux exotismes de promission préférant les interventions ponctuelles ou spécialisées (type "Un bateau pour le Vietnam") plutôt que de mobiliser les énergies pour la cause finale. Il fallait un manifeste pour traduire ce changement d'attitude. Il parut, largement contresigné, le 4 juillet 1973 dans *Le Monde* sous le titre : "Les intellectuels et les pouvoirs." On y lisait notamment : "Aucun pays, aucun régime, aucun groupe social n'est porteur de la vérité et de la justice absolue, et sans doute aucun ne le sera jamais. La terrifiante

---

[1] FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits*, Tome III, Edition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, Gallimard, 1994, p. 109-114.

[2] *Le Siècle des intellectuels, op. cit.*, p. 723.

[3] Michel Foucault parle de l'intellectuel au sens politique : « Je veux dire l'intellectuel au sens politique, et non sociologique ou professionnel du mot, c'est-à-dire celui qui fait usage de son savoir, de sa compétence, de son rapport à la vérité dans l'ordre des luttes politiques. » (*Dits et écrits*, Tome III, *op. cit.*, p. 111.)

[4] *Dits et écrits*, Tome III, *op. cit.*, p. 109.

> expérience du stalinisme, la transformation d'intellectuels révolutionnaires en apologistes du crime et du mensonge, montrent jusqu'où peuvent conduire les identifications utopiques et l'attrait du pouvoir, ces tentations caractéristiques de l'intellectuel contemporain."[1]

Or, les combats féministes des années 70 s'inscrivent dans ce domaine de l'action spécialisée[2], notamment la lutte menée pour la légalisation de l'avortement. Ainsi, Beauvoir se lançant dans un militantisme féministe, renonçant à penser qu'il suffit de l'avènement d'une société socialiste pour améliorer la condition des femmes, admettant qu'elles doivent lutter avant tout contre les hommes, et non pas avec les hommes pour un monde meilleur, nous semble incarner parfaitement cette figure de « l'intellectuel spécifique ». Elle renonce à penser la société en termes de marxisme et de révolution, et s'attache à lutter concrètement sur le terrain. Autrement dit, dans le domaine où elle s'est engagée, seule, sans Sartre, elle fait preuve d'une clairvoyance qui a peut-être manqué à Sartre : les dix dernières années de la vie de ce dernier sont marquées par quelques errances, dont l'affaire des entretiens avec Benny Lévy n'est pas la moindre. Beauvoir, elle, s'engage sur des batailles concrètes. Décrivant son action avec les féministes en 1976, elle explique à Alice Schwarzer : « Ce sont des rapports personnels avec des femmes, pas avec des groupes ou des tendances. Je travaille avec elles sur des sujets précis. »[3] C'est donc cette figure de Beauvoir qui va nous intéresser dans cette dernière partie.

Elle explique clairement elle-même comment elle a évolué dans sa réflexion sur la question féministe. Elle explique aussi comment elle se situe dans le champ plus large du féminisme : elle se reconnaît dans certains courants comme le courant du féminisme radical ou égalitariste, qu'elle a largement inspiré, alors que d'autres

---

[1] *Le Siècle des intellectuels, op. cit.*, p. 771.

[2] Terry Eagleton propose une analyse similaire. Il explique à propos des théories politiques et d'organisations qui cherchent à analyser les structures de la société et à agir sur elles : « De telles pensées systématiques totales sont suspectes de terrorisme : la pensée conceptuelle, en opposition à la geste libidinale et à la spontanéité anarchiste, est désormais crainte comme répressive. [...] Les seules formes d'actions politiques acceptables sont locales, diffuses et stratégiques : le travail avec les prisonniers et d'autres groupes sociaux marginalisés, des projets spécifiques, culturels et éducatifs. Le mouvement des femmes, hostile aux formes classiques des organisations de gauche, développe des alternatives libertaires et "décentrées" et, dans certains domaines, rejette toute pensée systématique comme mâle. » (*Critique et théorie littéraires, une introduction, op. cit.*, p. 141)

[3] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, op. cit.*, p. 71.

courants se définissent justement contre ses théories, comme celui du féminisme essentialiste encore appelé féminisme de la différence. Cette figure du féminisme laisse donc incontestablement un héritage dont les féministes d'aujourd'hui doivent tenir compte.

### 4.3.1. Evolution de sa réflexion sur la condition des femmes

Simone de Beauvoir a expliqué dans *Tout compte fait* que si elle s'est engagée dans des luttes féministes, c'est parce qu'elle avait évolué quant à son analyse de la condition des femmes : théoriquement, elle reste sur les mêmes positions, mais sur le plan pratique et tactique, sa position s'est modifiée. En effet, elle ne remettra jamais en cause son analyse culturaliste de la condition de la femme : « on ne naît pas femme, on le devient » ; s'il existe des différences endocriniennes, génétiques, ou anatomiques entre les hommes et les femmes, elles ne suffisent pas à définir la féminité. De même, elle affirme toujours que toutes les idéologies masculines visent l'oppression de la femme, et que celle-ci est conditionnée par la société de manière à y consentir. En revanche, Simone de Beauvoir dans les années 70 va profondément évoluer sur deux points par rapport aux analyses qu'elle avait menées dans *Le Deuxième Sexe* et qu'elle a reprises dans des conférences jusque dans les années 60 : les rapports entre la lutte des classes et la lutte des sexes, d'une part, et la place des hommes dans le combat féministe d'autre part.

Avant d'aborder ces deux aspects cruciaux, nous pouvons noter que Beauvoir accorde au fil de ses écrits de plus en plus d'importance à l'enfance des femmes et à l'éducation qu'elles reçoivent. Nul doute qu'en ce domaine, comme nous avons pu déjà le constater, son approche s'est enrichie des études de psychanalyse et de pédiatrie (celles de Bruno Bettelheim notamment) : en effet, ces études confortent largement ses convictions. La féminité est pour elle une construction culturelle et non une donnée naturelle, cette conviction est « fortifiée par les études de plus en plus poussées qui ont été consacrées à l'enfance pendant ces dernières années ; toutes prouvent que ma thèse est exacte et demanderait seulement à être complétée : "On ne naît pas mâle, on le devient." La virilité non plus n'est pas donnée au départ. » (*TCF*, 614) Elle évoque notamment des études menées en Israël, montrant qu'à l'âge de trois ans, il est déjà trop tard pour égaliser les chances d'enfants issus de milieux très

différents. De même, elle fait référence aux travaux d'un neurologue américain, Benjamin Bloom, et de savants européens qui ont montré que 50 % du potentiel de développement et d'acquisition du sujet sont donnés à l'âge de quatre ans : si pendant ces années l'enfant n'a pas été stimulé à déployer ces facultés, leur développement et leur coordination ne se feront plus au même degré. Beauvoir en conclut naturellement : « Il suffit donc que les parents ne "stimulent" pas de la même manière les bébés mâles et femelles pour qu'on constate d'importantes différences entre les filles et les garçons dès l'âge de trois à quatre ans. » (*TCF*, 614)

De même, elle évoque d'autres expériences visant à mettre en évidence le rôle fondamental joué par les éducateurs. Les expériences de Rosenthal[1] notamment démontrent qu'au cours de l'apprentissage, l'attitude du maître a un rôle déterminant : il obtient ce qu'il attend. En effet, tout pédagogue sait que pour qu'un enfant réussisse, il faut qu'on lui fasse confiance, si on doute de lui, il échoue. Or, déduit Beauvoir, « dès le berceau, et davantage encore par la suite, les parents attendent autre chose de la fille que du garçon. Bien entendu cette attente n'est pas un état d'âme : elle se traduit par des conduites. » (*TCF*, 616-617) Ainsi, les mères manipulent, portent et caressent différemment les garçons et les filles. En particulier, la mère ne traite pas de la même façon le sexe de l'enfant mâle et celui de l'enfant femelle : « Toutes les mères ne jouent pas avec le pénis de leur fils aussi complaisamment que les nourrices de Gargantua, que celles de Louis XIII avec celui de leur nourrisson : mais elles en sont fières, elles lui donnent un petit nom d'amitié, à l'occasion elles le flattent. Rien de tel pour la petite fille dont le sexe demeure un domaine caché. » (*TCF*, 617) Ainsi, la pudeur de la fillette ne lui est en aucun cas dictée par ses hormones, mais elle lui a été inculquée. Enfin, les jouets donnés aux enfants leur imposent des rôles.

Ainsi, Beauvoir a enrichi ses analyses du *Deuxième Sexe* grâce à des études postérieures, qui ont confirmé un certain nombre de ses affirmations.

---

[1] Rosenthal a notamment dirigé des travaux sur les rats albinos à l'université de Harvard. Beauvoir cite deux de ses œuvres : « Experimental effects on behavioral Research » (1966, New York) et en collaboration avec L. Jacobson, « Pygmalion in the class room » (1968, New York), (*TCF*, 615).

Mais son approche s'est considérablement modifiée concernant les perspectives d'amélioration de la condition féminine. En écrivant *Le Deuxième Sexe*, elle est confiante : elle pense que la question des femmes est pour ainsi dire réglée. Elle lie indissolublement émancipation féminine et évolution économique. La libération des femmes « ne saurait être que collective, et elle exige avant tout que s'achève l'évolution économique de la condition féminine. » (*DSII*, 522) De même, elle considère que la lutte des classes englobe la lutte des sexes. Cette conviction, conséquence de son approche marxiste du problème - perdure dans les années 60. Ainsi, dans un article de la *Nef* en 1961, elle décrit l'aggravation de la condition féminine française, et elle conclut encore en insistant sur la nécessité pour la femme de travailler et donc sur celle qu'il y ait du travail pour tous : « Il est vain de spéculer sur les lendemains de notre préhistoire. Ce qui est certain, c'est que cette marche vers l'abondance et la raison ne peut se faire qu'après le renversement du système de production. Si les femmes ne veulent pas se contenter de donner à leurs problèmes singuliers des solutions individuelles, il faut qu'elles luttent à côté des hommes qui veulent le hâter. »[1] De même dans une conférence donnée au Japon en 1966, elle insiste sur les chances de l'émancipation féminine dans un système socialiste :

> Toujours et partout la lutte pour l'émancipation des femmes est liée à la lutte pour le progressisme en général. Et je dirais inversement qu'il n'y a pas de chances d'émancipation féminine, il ne saurait y avoir un véritable changement dans la condition féminine sans une transformation des structures économiques. Je ne veux pas dire que le socialisme soit une condition suffisante pour que la femme soit vraiment l'égale de l'homme. Dans aucun des pays que je connais cette égalité n'est réalisée. En U.R.S.S., en Pologne, le statut de la femme est nettement inférieur à celui de l'homme. Il n'y a pas de femmes qui soient de grands dirigeants politiques, de grands administrateurs, de grands fonctionnaires de l'Etat, on peut à peine citer deux ou trois exceptions. Cependant, en U.R.S.S., 95 % des femmes travaillent. Elles n'ont pas de situations de tout premier ordre, mais elles ont tout de même gagné un genre de dignité, de participation à la vie publique, de rapport à soi que je n'ai pas rencontré dans d'autres pays. Si le socialisme n'est pas une condition suffisante, c'est certainement une condition nécessaire.[2]

---

[1] « La condition féminine » (*La Nef*, n° 5, janvier-mars 1961), in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 409.

[2] *« Situation de la femme aujourd'hui »* (Conférence donné au Japon en septembre 1966), in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.* , p. 437-438.

Elle conclut comme précédemment sur le fait que femmes et hommes doivent lutter ensemble : « Je pense que le féminisme est une cause commune de l'homme et de la femme [...] la conquête de l'égalité entre les sexes les concerne tous les deux. D'autre part, les femmes ne doivent pas s'enfermer dans des revendications spécifiques. Il faut qu'elles en élargissent la portée, et qu'elles luttent aussi au côté des hommes pour un changement général de la société, parce qu'elles n'arriveront à faire triompher leur propre cause qu'en aidant au progrès de l'humanité toute entière. »[1]

Beauvoir va évoluer considérablement sur ces différents points. Et ceci est très perceptible dans l'autobiographie, même si le dernier volume a été écrit en 1972, et qu'il ne retrace pas la plupart des luttes de Beauvoir auprès du M.L.F.. Dans le premier volume de *La Force des choses*, elle écrivait encore à propos de ce qu'elle avait dit dans *Le Deuxième Sexe* : « Je n'ai jamais nourri l'illusion de transformer la condition féminine ; elle dépend de l'avenir du travail dans le monde, elle ne changera sérieusement qu'au prix d'un bouleversement de la production. C'est pourquoi j'ai évité de m'enfermer dans ce qu'on appelle "le féminisme".» (*FCI*, 267) Dans *Tout compte fait*, il en est tout autrement. Elle tente d'expliquer pourquoi les mouvements de libération des femmes sont nés et ont littéralement explosé. La première raison est que dans une société capitaliste avancée, le statut des femmes représente économiquement une contradiction : la survivance d'un travail ménager, qui n'est pas considéré comme un travail réel, détonne dans une société technocratique où les autres formes de travail sont de plus en plus rationalisées. Mais surtout, la seconde raison est remarquable :

> [...] c'est que les femmes ont constaté que les mouvements de gauche et le socialisme n'ont pas résolu leurs problèmes. Changer les rapports de production ne suffit pas à transformer les relations des individus entre eux et en particulier dans aucun pays socialiste la femme n'est devenue l'égale de l'homme. Beaucoup de militantes de *Women Lib* ou du M.L.F. français en ont fait personnellement l'expérience : dans les groupes les plus authentiquement révolutionnaires, la femme est cantonnée dans les tâches les plus ingrates et tous les leaders sont des mâles. Quand à Vincennes[2] une

[1] *« Situation de la femme aujourd'hui »* (Conférence donné au Japon en septembre 1966), in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 438.

[2] La rentrée universitaire suivant mai 68 voit la mise en place de la réforme d'Edgar Faure.

> poignée de femmes a levé l'étendard de la révolte, des gauchistes ont envahi la salle en criant : "Le pouvoir est au bout du phallus." Les Américaines ont fait des expériences analogues. (*TCF*, 622)

La modification de la production n'est donc pas la solution pour l'amélioration de la condition féminine ; en outre, les mouvements de gauche ne font pas de place aux femmes, ce qui donne à réfléchir quant à leur mode d'action possible. Beauvoir évoque également le féminisme américain : elle a été contente d'apprendre que celui-ci se réclamait du *Deuxième Sexe*, qui s'est d'ailleurs très bien vendu là-bas. Les féministes reprennent notamment l'idée que la femme est fabriquée par la civilisation et non biologiquement déterminée. Mais elles s'en éloignent sur le plan pratique ; voilà ce qu'en pense Beauvoir : « elles refusent de faire confiance à l'avenir, elles veulent prendre dès aujourd'hui leur sort en main. C'est sur ce point que j'ai changé : je leur donne raison. » (*TCF*, 623) En effet, Beauvoir considère que son essai peut être utile à des militantes, mais que ce n'était pas un livre militant. Elle ne se réclamait pas alors du féminisme, et restait sur un plan théorique. Sa position s'est radicalisée (on remarque au passage l'utilisation de ce « nous » qui désigne Beauvoir et les autres femmes) :

> Maintenant, j'entends par féminisme le fait de se battre pour des revendications proprement féminines, parallèlement à la lutte des classes et je me déclare féministe. Non, nous n'avons pas gagné la partie : en fait depuis 1950 nous n'avons quasi rien gagné. La révolution sociale ne suffira pas à résoudre nos problèmes. Ces problèmes concernent un peu plus de la moitié de l'humanité : je les tiens à présent pour essentiels. Et je m'étonne que l'exploitation de la femme soit si facilement acceptée. Considérant les démocraties anciennes, profondément attachées à un idéal égalitaire, on conçoit mal que le statut des esclaves leur ait paru naturel : la contradiction aurait dû, semble-t-il, leur sauter aux yeux. Un jour peut-être la postérité se demandera avec la même stupeur comment des démocraties bourgeoises ou populaires ont maintenu sans scrupule une radicale inégalité entre les deux sexes. Par moments, bien que j'en voie clairement les raisons, j'en suis moi-même ébahie. Bref, je pensais autrefois que la lutte des classes devait passer avant la lutte des sexes. J'estime maintenant qu'il faut mener les deux ensemble. (*TCF*, 623-624)

---

Les anciennes facultés sont remplacées par des universités ; certaines sont créées de toutes pièces comme le Centre Universitaire de Vincennes, qui ouvre ses portes dès décembre 1968. « Vincennes » comme on l'appelle, polarise, avec Nanterre, la majorité des étudiants et des enseignants ayant participé au mouvement de Mai 68 à des degrés divers. (WINOCK, Michel, *op. cit.*, p. 713)

Cette mise au point est cruciale et la dernière phrase résume la radicalisation de Beauvoir : d'abord et avant tout elle se déclare féministe, ce qu'elle n'avait jamais revendiqué jusque-là, et elle ne lie plus le sort de la femme à la lutte des classes ; le socialisme, tel qu'il est réalisé alors, n'a pas affranchi les femmes. Mais surtout, même si le système change, il ne modifiera pas les mentalités : « Oui, le système écrase les hommes et les femmes et incite ceux-là à opprimer celles-ci : mais chaque homme le reprend à son compte et l'intériorise ; il gardera ses préjugés, ses prétentions, même si le système change. » (*TCF*, 625) Ainsi, la lutte pour l'amélioration de la condition des femmes, ne pourra se faire avec les hommes, comme elle le pensait jusque-là, mais elle devra se faire contre les hommes. Ces prises de position radicales seront réitérées par Beauvoir dans toutes les interventions qu'elle fera sur la question. Ainsi, en 1972, dans un article intitulé « La femme révoltée », *Le Nouvel Observateur* rapporte les propos de Beauvoir recueillis par Alice Schwarzer ; elle y explique comment sa conception du féminisme a évolué depuis 1949, date à laquelle elle ne se considérait pas comme féministe : « J'entendais par être féministe, se battre sur des revendications proprement féminines indépendamment de la lutte des classes. Aujourd'hui, je garde la même définition : j'appelle féministes les femmes ou même les hommes qui se battent pour changer la condition de la femme, bien sûr en liaison avec la lutte des classes, mais cependant en dehors d'elle, sans subordonner totalement ce changement à celui de la société. Et je dirais aujourd'hui que je suis féministe de cette manière-là. »[1] Elle va plus loin en affirmant qu'il faut se méfier des hommes, et ne pas permettre qu'ils empiètent sur les activités des femmes : « Il faut s'attaquer à la fois au système et aux hommes. Même si un homme est féministe, il faut garder ses distances et se méfier du paternalisme. Les femmes ne veulent pas qu'on leur octroie l'égalité, elles veulent la conquérir. Ce n'est pas du tout la même chose. »[2] Dans un article du *Magazine Littéraire*, Georgette Robert montre que Beauvoir n'est devenue réellement féministe que dans les années 70 ; en effet, elle « a pris conscience qu'arrivée à un certain

[1] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, op. cit.*, p. 31.
[2] *Ibidem*, p. 34-35.

point, la lutte des femmes pour leur autonomie et leur indépendance ne pouvait pas se faire *avec* les hommes mais *contre* les hommes, dans "l'union de toutes les femmes contre tous les hommes." »[1]

Ainsi, en un peu plus de vingt ans, le féminisme de Beauvoir s'est radicalisé. Pourquoi ? Comme nous l'avons vu, le fait que l'égalité des sexes n'ait été réalisée dans aucun pays socialiste, dans aucun parti, pas plus le parti communiste que le parti socialiste, ni même dans les mouvements gauchistes d'avant-garde, que le sort des femmes dans les pays étrangers soit celui d'éternelles opprimées, enfin que la condition de la femme ait tendance à régresser en France, tous ces aspects l'ont rendue proprement féministe et militante. A la fin de *Tout compte fait*, elle dit avoir rencontré, en personne ou dans leurs écrits, un grand nombre de féministes qui ont les mêmes positions ; elle a pu ainsi participer à leurs actions et se lier à leur mouvement. Elle assure alors : « J'ai bien l'intention de poursuivre dans cette voie. » (*TCF*, 628) C'est effectivement ce qu'elle fera jusqu'à la fin de sa vie, ne ménageant jamais son soutien à des combats de femmes qu'elle juge justes. Beauvoir incarne donc bien une figure de l'intellectuelle spécifique. Elle s'engage dans une lutte concrète dans un domaine spécifique ; cela ne signifie pas qu'elle ait renoncé à ses convictions de gauche, la lutte des classes signifie toujours quelque chose pour elle, mais elle envisage différemment le rapport entre la lutte des classes et la lutte des sexes. Elle explique ainsi dans une interview de John Gerassi en 1976 :

> Une féministe, qu'elle se dise de gauche ou non, est de gauche par définition. Elle lutte pour l'égalité totale, pour le droit d'être aussi importante, aussi valable qu'un homme. C'est pour cela que l'exigence de l'égalité des classes est impliquée dans sa révolte pour l'égalité des sexes. [...] Ainsi la lutte des sexes englobe la lutte des classes, mais la lutte des classes n'englobe pas la lutte des sexes. Par conséquent, les féministes sont des gauchistes authentiques. En fait, elles sont à gauche de ce que nous appelons maintenant traditionnellement la gauche politique.[2]

Intellectuelle de gauche engagée dans des luttes concrètes, voilà la figure que Beauvoir laissera. De plus, nous nous sommes volontairement limitée aux actions

---

[1] « Simone de Beauvoir et le féminisme », in *Magazine Littéraire,* n° 145, février 1979, p. 22.

[2] « *Le Deuxième Sexe* vingt-cinq ans après », in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 552.

racontées dans l'autobiographie. Mais elles se sont poursuivies et multipliées dans les années 70 et 80. Citons-en simplement quelques unes pour confirmer cette spécificité de l'engagement de Beauvoir : en mai 1972, elle a participé aux deux « Journées de dénonciation des crimes contre les femmes »[1] ; elle a témoigné au procès de Bobigny[2] fin 1972, et a créé au début de 1974 avec des militantes du M.L.F. la Ligue du droit des femmes : « La tendance dite "féministe" du M.L.F. qui est à l'origine de la Ligue, insiste - contrairement à d'autres tendances - sur la nécessité pour le Mouvement d'organiser des actions précises sur des thèmes concrets proches de la vie quotidienne des femmes, afin d'éviter aux militantes féministes de s'enfermer dans une sorte de ghetto. »[3]

Simone de Beauvoir à partir des années 70 est donc une des figures importantes du féminisme français. Même si les féministes n'ont pas forcément lu *Le Deuxième Sexe*, elles connaissent ses théories et sont familières de cette femme qui est un personnage public. Par conséquent, corollaire de la notoriété et de prises de position radicales, les féministes des années 70 et 80 vont se définir par rapport à Beauvoir, en accord avec ses théories ou justement contre. Dès *Tout compte fait*, Beauvoir explique un certain nombre de divergences qui définissent différents courants féministes, et son point de vue notamment sur les théories qui visent à défendre une vocation féminine spécifique. Par ailleurs, un ouvrage récent de Catherine Rodgers, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, un héritage admiré et contesté*, fait le point sur la postérité des idées de Beauvoir. Cet ouvrage est fondé sur l'interview de quelques figures importantes de la réflexion sur les femmes, comme Elisabeth Badinter ou Michèle Le Dœuff, et de féministes de la différence. Ces

---

[1] Ces journées d'étude et de discussion qui, au départ, devaient porter uniquement sur des problèmes soulevés par l'avortement, ont largement débordé ce thème pour aborder la maternité, la contraception, le viol.... Des femmes de tous horizons et de toutes conditions vinrent témoigner.

[2] Le 9 octobre 1972, Marie-Claire Chevalier passe devant le tribunal pour enfants de Bobigny. Enceinte d'un jeune homme qui l'a contrainte par la force à lui céder, elle s'est confiée à sa mère qui lui a conseillé de ne pas garder l'enfant. Elles recourent à l'avortement. Mais le jeune homme, interrogé par des policiers pour un vol de voiture, les dénoncera : la mère et la fille ont été inculpées. L'association *Choisir* se saisit de l'affaire et dressa un « plan de bataille » : de nombreuses personnalités, dont Simone de Beauvoir, vinrent témoigner. La relaxe fut obtenue. Ce procès discrédita une loi aberrante.

[3] ZEPHIR, Jacques. J., *op. cit.*, p. 58.

différents éclairages vont nous permettre de mesurer à quel point Beauvoir, par son engagement, a survécu comme la figure de l'intellectuelle féministe au XXème siècle, confirmant l'image donnée dans l'autobiographie.

### 4.3.2. Beauvoir et les féministes : convergences et divergences

Les deux courants féministes qui se sont dessinés dans les années 71, le courant égalitaire et le courant différentialiste, se sont déterminés par rapport à des divergences sur plusieurs aspects de la condition féminine et donc sur la façon de mener la lutte pour l'améliorer. Beauvoir n'a pas manqué, et ceci dès *Tout compte fait*, de se prononcer sur ces aspects délicats, affirmant sa position de féministe radicale et égalitariste. Les questions litigieuses sont les suivantes : la spécificité féminine, la sexualité ou l'homosexualité comme attitude politique, la maternité et la famille, et enfin le rôle de la voie politique dans l'amélioration de la condition des femmes.

Dans *Tout compte fait*, Beauvoir s'est déjà élevée contre une littérature qui en France et aux Etats-Unis, cherche à convaincre la femme de sa vocation spécifique : « Elle prétendait "démystifier le féminisme", ce qui revenait en fait à mystifier les femmes. On a déclaré qu'il était démodé, dépassé : argument massue à une époque soumise au terrorisme de la modernité. Les femmes elles-mêmes le récusent, dit-on ; celles qui travaillent ne trouvent dans leur métier que déceptions ; elles préfèrent rester au foyer. » (*TCF*, 619) Or, le travail ménager n'apporte aucune satisfaction. S'il est vrai que le travail à l'extérieur n'est pas toujours intéressant et gratifiant, il apporte tout de même aux femmes, l'indépendance économique. Par ailleurs, Beauvoir s'oppose aux théories qui soutiennent qu'il y a des valeurs spécifiquement féminines, et dont le corollaire est le rejet systématique des modèles masculins :

> Je ne suis pas d'accord puisque je ne crois pas qu'il y ait des qualités, des valeurs, des modes de vie spécifiquement féminins : ce serait admettre l'existence d'une nature féminine c'est-à-dire adhérer à un mythe inventé par les hommes pour enfermer les femmes dans leur condition d'opprimées. Il ne s'agit pas pour les femmes de s'affirmer comme femmes, mais de devenir des êtres humains à part entière. Refuser les "modèles masculins" est un non-sens. Le fait est que la culture, la science, les arts, les techniques ont été créés par les hommes puisque c'était eux qui représentaient l'universalité. De même que le prolétariat utilise à sa manière l'héritage du passé, les femmes ont à s'emparer des instruments forgés par les hommes et à s'en servir dans leur propre intérêt. Ce qui est vrai c'est que la civilisation établie par les mâles tout en

> visant l'universalité reflète leur masochisme ; leur vocabulaire même en est marqué. Dans les richesses que nous leur reprenons, nous devons distinguer, avec beaucoup de vigilance, ce qui a un caractère universel, et ce qui porte la marque de leur masculinité. Les mots *noir, blanc* nous conviennent aussi bien qu'à eux : non le mot *viril.* Je pense qu'on peut étudier les mathématiques, la chimie en toute sécurité ; la biologie est plus suspecte et davantage encore la psychologie, la psychanalyse. Une révision du savoir me semble de notre point de vue nécessaire, non sa répudiation. (*TCF*, 627-628)

Beauvoir réaffirmera par la suite à plusieurs reprises cette position. Elle s'insurge en 1976 contre ceux qui évoquent des qualités « féminines », comme un lien spécial avec la terre, une nature moins destructrice que celle de l'homme. S'il y a quelque chose de vrai dans tout cela, cela ne vient pas de la nature mais de la condition de vie des femmes et de leur éducation. A priori, la femme n'a pas de valeur spéciale parce que c'est une femme ; il est très bien que le corps féminin soit valorisé, qu'une femme n'ait plus honte de son corps et de ses fonctions, « Mais il ne faut pas non plus en faire une valeur et croire que le corps féminin vous donne une vision neuve du monde. Ce serait ridicule et absurde, ce serait en faire un contre-pénis. Les femmes qui partagent cette croyance retombent dans l'irrationnel, dans le mystique, le cosmique. Elles font le jeu des hommes qui pourront ainsi mieux les opprimer, mieux les écarter du savoir et du pouvoir. »[1] La nature ne joue qu'un rôle infime dans le développement d'un individu : nous sommes tous des êtres sociaux. Dans un article déjà cité « La femme révoltée » (propos recueillis par Alice Schwarzer en 1972), Beauvoir insiste bien sur le fait qu'elle pense qu'une fois libérée, la femme n'apportera pas de valeurs nouvelles :

> Je ne crois pas que, lorsque les femmes auront conquis l'égalité, se développeront des valeurs spécifiquement féminines. J'en ai discuté avec des féministes italiennes. Elles disent : nous devons refuser les valeurs masculines, les modèles masculins, nous devons inventer des choses entièrement différentes. Je ne suis pas d'accord. Le fait est que la culture, la civilisation, les valeurs universelles ont toutes été le fait des hommes, puisque c'était eux qui représentaient l'universalité. De même que le prolétariat, en refusant que la bourgeoisie soit la classe dominante, ne rejette pas tout l'héritage bourgeois, de même les femmes ont à s'emparer, à égalité avec les hommes, des instruments qui ont été créés par ceux-ci, mais non pas à les refuser tous. Je pense qu'il y a là une question de méfiance, de vigilance. [...] Je pense que la femme libérée serait aussi créatrice que l'homme. Mais qu'elle n'apporterait pas de

[1] SCHWARZER, Alice, *op. cit.*, p. 84.

> valeurs neuves. Croire le contraire, c'est croire qu'il existe une nature féminine, ce que j'ai toujours nié. [...] Il faut que les femmes soient tout comme les hommes, des êtres humains à part entière. Les différences qui existent entre eux ne sont pas plus importantes que les différences individuelles qu'il peut y avoir entre des femmes ou entre des hommes.[1]

C'est sur ce point que les féministes sont les plus divisées, et on a souvent reproché à Beauvoir cette prise de position. Il faut à cet égard, tenir compte de la formation de Beauvoir et du milieu dans lequel elle a évolué : par sa formation philosophique et par le fait qu'elle ait évolué dans un monde d'intellectuels masculins qui l'ont reconnue et ne l'ont jamais méprisée, il lui aurait été difficile de penser l'universel autrement que masculin. Elle explique dès les *Mémoires d'une jeune fille rangée* que lors de ses études, la bienveillance de ses condisciples masculins a fortement influencé son attitude ultérieure :

> Je ne regrettais certes pas d'être une femme ; j'en tirais au contraire de grandes satisfactions. Mon éducation m'avait convaincue de l'infériorité intellectuelle de mon sexe, qu'admettaient beaucoup de mes congénères. "Une femme ne peut pas espérer passer l'agrégation à moins de cinq ou six échecs", me disait Mlle Roulin qui en comptait déjà deux. Ce handicap donnait à mes réussites un éclat plus rare qu'à celles des étudiants mâles : il me suffisait de les égaler pour me sentir exceptionnelle ; en fait, je n'en avais rencontré aucun qui m'eût étonnée ; l'avenir m'était ouvert aussi largement qu'à eux : ils ne détenaient aucun avantage. Ils n'y prétendaient pas d'ailleurs ; ils me traitaient sans condescendance, et même avec une particulière gentillesse car ils ne voyaient pas en moi une rivale ; [...] Loin de les envier, ma position, du fait qu'elle était singulière, me paraissait privilégiée. (*MJFR*, 412)

Beauvoir ne pouvait donc penser autrement la question des valeurs. Cependant, au-delà d'un héritage presque inconscient, la position de Beauvoir s'appuie sur ses convictions philosophiques : si la femme doit lutter, c'est en tant qu'être humain et non en tant que femme. Cette position a amené Beauvoir à soutenir celles des féministes qui défendaient cette voie. C'est le cas notamment de Christine Delphy. Elles se sont rencontrées en 1972 lors de la manifestation à la Mutualité des « Journées de dénonciation des crimes contre les femmes. » Elle aurait été décrite par Beauvoir, comme « la théoricienne féministe française la plus intéressante. » En plus de son travail de chercheuse au CNRS, Christine Delphy est la rédactrice en chef de la revue *Nouvelles Questions Féministes*, revue qui a évolué à partir de *Questions*

[1] SCHWARZER, Alice, *op. cit.*, p. 48-49.

*Féministes* qu'elle co-fonda avec Simone de Beauvoir en 1977. Le féminisme de cette revue est un féminisme radical, matérialiste, qui base ses analyses sur une observation des rapports socio-économiques de domination ; c'est un féminisme antidifférentialiste, et antiessentialiste, ce qui par certains côtés en fait l'héritier du *Deuxième Sexe*. « L'idée de base des *Questions Féministes* est que les hommes et les femmes ne sont pas des catégories naturelles - on ne naît ni homme ni femme - comme l'idéologie patriarcale aimerait le faire croire, mais qu'ils constituent des classes sociales. »[1] Selon Delphy, les concepts marxistes sont insuffisants pour analyser cette oppression spécifique des femmes, et de plus, ils sont eux-mêmes empreints de sexisme, mais une fois adaptés, ils sont utiles et utilisables pour la lecture féministe. Elle « insiste sur la nécessité d'une analyse matérialiste ; elle-même prend toujours en considération les relations socio-économiques et montre comment l'idéologie sexiste émerge de, et vient renforcer les rapports de production. »[2] Ainsi, l'approche des problèmes dans cette revue, est toujours sociologique et/ou politique, mais jamais d'ordre psychologique, psychanalytique ou biologique. Par ailleurs, Christine Delphy, rejette toute détermination anatomique et poursuit donc la thèse de Beauvoir : le genre est une construction sociale. Beauvoir n'est pas allée jusqu'à penser cette notion de genre. Delphy défend l'idée que ce ne sont pas seulement les genres qui sont des constructions sociales, mais aussi les sexes, et que l'idée communément admise que le sexe détermine le genre doit être « révisée et retournée » :

> Le sexe n'est pas seulement une donnée biologique brute, mais serait déjà construit socialement. Le fait que le genre est défini par la possession ou non d'un pénis, alors que cette possession n'est qu'une des variables indiquant le sexe d'une personne et que l'humanité n'est pas en fait divisée en deux pôles, mâle et femelle, mais en un continuum sexuel, indique bien qu'on a affaire à une construction sociale du sexe. Le but est alors de montrer que le sexe est un marqueur social, et si possible de dégager les données anatomiques de leur gangue de valeurs hiérarchisées dont l'idéologie patriarcale les a revêtues. On aboutirait alors à une société où la différence sexuelle ne serait plus signifiante, où les concepts d'homme et de femme n'auraient plus cours puisque ce sont des catégories créées par des relations de domination. Delphy réfute

[1] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 96.
[2] *Ibidem*, p. 76.

dans "Penser le genre" l'idée que l'abolition de la différence se traduirait par un alignement sur le modèle masculin.[1]

Ainsi, d'une certaine manière, Delphy part du *Deuxième Sexe* et le dépasse notamment avec cette notion de genre[2]. Elle explique par exemple que la formule « On ne naît pas femme, on le devient » est équivoque, car elle fait partie d'une époque où il y avait consensus sur le fait que les femmes sont inférieures physiquement. Par rapport à ce consensus, l'analyse de Beauvoir constituait un progrès. Mais aujourd'hui, Delphy soutient que l'on peut aller plus loin ; le fameux handicap des femmes, y compris le handicap physique est construit par la société : « La thèse que je soutiens est totalement inversée : ce n'est pas que les femmes aient un handicap naturel qu'elles peuvent surmonter. Les femmes n'ont aucun handicap naturel, mais la société a construit un handicap qui s'est inscrit jusque dans les corps. Il y a un renversement de perspective. »[3] Delphy radicalise la position de Beauvoir, en admettant cependant que celle-ci, à son époque, n'aurait pu penser la notion de genre. Penser qu'elle aurait dû le faire, ou même pu le faire, est totalement anachronique, « même les génies ne sont pas en dehors de leur époque. » En revanche, elle minimise chez Beauvoir l'aspect novateur « on ne naît pas femme, on le devient » :

> Nous interprétons cette phrase comme la préfiguration de l'idée de genre, de construction sociale des différences de rôles entre les "sexes" - et je ne sais pas encore ce que sont les sexes. Mais je pense que Beauvoir ne l'entendait pas de façon réciproque et symétrique : elle ne mettait pas en cause les hommes. Pour elle les

---

[1] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 99.

[2] Christine Delphy dépasse d'ailleurs elle-même la notion de « genre », avec la notion de « classes » : « Le concept de classe part de la notion de construction sociale et en précise les implications. Les groupes ne sont plus *sui generis*, constitués *avant* leur mise en rapport. C'est au contraire leur rapport qui les constitue en tant que tels. Il s'agit donc de découvrir les pratiques sociales, les rapports sociaux qui, en constituant la division sexuelle, créent les groupes dits "de sexe". Un pas théorique considérable a été franchi dans le milieu des années soixante-dix avec la création (dans le monde anglophone) du concept de *genre*, que j'ai utilisé dès 1976. Ce concept alliait, lors de sa création, en un mot, *et* la reconnaissance de l'aspect social de la dichotomie "sexuelle", *et* la nécessité de le traiter comme tel, et le détachait en conséquence de l'aspect anatomico-biologique du sexe. Le genre possède, au moins potentiellement, les moyens de déplacer le regard des rôles de sexe vers la construction même de ces "sexes". » (*L'ennemi principal, 1 Economie politique du patriarcat,* Paris, Editions Syllepse, Collection « nouvelles questions féministes », 1998, p. 29.)

[3] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 107.

> hommes étaient ce qu'ils étaient : ils étaient normaux, ils figuraient la norme. Et la femme était un homme diminué, pas au sens de Saint-Augustin, c'est-à-dire qu'elle aurait été diminuée par la nature. Pour Beauvoir, elle était diminuée par la culture. Mais là, il y a ambiguïté : elle dit que la femme est diminuée par la culture, le regard de l'autre, la constitution en Autre - et ceci est un point de vue radical - mais elle trouve aussi que les femmes ont une espèce d'aptitude naturelle à être transformées en Autres. Ce syncrétisme est dommageable sur le plan théorique. Elle ne pose jamais la question de savoir pourquoi ce sont les hommes qui ont transformé les femmes en Autres. [1]

C'est d'ailleurs un reproche assez couramment fait à Beauvoir, d'avoir considéré l'universel comme masculin.

C'est aussi Elisabeth Badinter qui se trouve très proche aujourd'hui des analyses de Beauvoir. Elle est d'ailleurs prête à reconnaître sa dette envers Beauvoir, tout en souhaitant maintenir son indépendance par rapport à sa « mère spirituelle », comme elle l'a définie dans un article paru dans *Le Nouvel Observateur* au lendemain de la mort de Beauvoir et intitulé « Femmes, vous lui devez tout », dont le titre prévu devait être « Femmes vous lui devez tant ». En effet, plusieurs points communs la rapprochent de Beauvoir : ses livres sont populaires, car elle sait retransmettre dans un style clair et accessible le résultat de longues recherches historiques, sociologiques, anthropologiques et littéraires : « Comme Beauvoir, elle a le souci d'être non-élitiste et de communiquer ses idées dans une langue abordable pour toutes. »[2] Par ailleurs, comme Beauvoir, Badinter présente un féminisme humaniste fondé sur l'égalité et la ressemblance entre les sexes, et dans ses analyses, elle accorde plus d'importance aux facteurs culturels, sociaux, idéologiques qu'aux données biologiques.

Cependant, elle n'est pas une défenseuse inconditionnelle de la déconstruction des genres et des sexes. Si elle privilégie toujours une perspective culturaliste, elle ne nie pas que la biologie puisse jouer un rôle. Par ailleurs, son idée la plus originale est que nous sommes tous des êtres androgynes : le modèle de complémentarité qui prévalait dans les relations des sexes dans la préhistoire, a été tellement perverti par le patriarcat qui a dégradé la complémentarité en hiérarchie,

---

[1] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 108.
[2] *Ibidem*, p. 51.

qu'il n'est plus acceptable, et il est sur le point d'être remplacé par le modèle de ressemblance et d'égalité entre les sexes : l'Un est l'Autre, pour reprendre le titre d'un de ses essais. Ainsi, Badinter ne redéfinit pas directement les concepts de masculinité et de féminité, mais elle réorganise leur répartition au sein de chaque individu. Ainsi, on peut voir que Badinter a été effectivement largement influencée par Beauvoir, tout en s'en distinguant. En effet, elle revendique le culturalisme de Beauvoir, mais elle n'a pas trouvé chez elle ses préoccupations identitaires. Beauvoir en écrivant « On ne naît pas femme, on le devient », avait en tête les rôles et les fonctions sociales, et non le problème psychologique. Pour Badinter, en voulant faire du féminin une notion strictement culturelle, Beauvoir « a jeté le bébé avec l'eau du bain » :

> Contrairement à Beauvoir, qui pense que féminin et masculin sont strictement d'origine culturelle, je pense que féminin et masculin sont deux composantes qui appartiennent aux deux sexes de l'humanité. Et que ce n'est pas vrai que tendresse, passivité, même masochisme, qui sont de l'ordre du féminin, soient strictement de l'ordre de l'imposé, et qu'on pourrait s'en passer. Il est évident que quand un bébé naît, qu'il soit mâle ou femelle, et qu'il soit dans les bras d'une femme ou d'un homme, il appelle des sentiments et des comportements dits féminins. Et qu'il faut mobiliser tout ce que l'on a de féminin en soi pour s'occuper d'un bébé, qui donc, dès l'origine, est bercé dans du féminin. A la différence de Beauvoir, je pense qu'il n'y a pas d'être humain, mâle ou femelle, qui puisse faire l'économie du dualisme masculin / féminin. On ne peut pas se développer comme être humain sans se former dans le féminin de sa mère ou de son père, dans la virilité de sa mère ou de son père.[1]

Badinter rejoint cependant Beauvoir sur la question de la spécificité féminine, et ceci au nom du concept d'androgynie et de bisexualité psychique, qui nous semble d'ailleurs parfaitement convenir pour décrire le cas Beauvoir. Ainsi, pour Badinter, s'il y a du féminin, des comportements féminins, ils n'appartiennent pas exclusivement à la femme : « Le féminin appartient aux deux sexes, et le masculin appartient aux deux sexes. Donc, quand on me dit "valeurs féminines", ou "écriture féminine", je n'y crois pas du tout, mais s'il y avait une écriture féminine, il y aurait des tas d'hommes capables d'écrire avec une écriture féminine, parce que le féminin n'appartient pas aux femmes exclusivement. Loin de là. C'est une des composantes

[1] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 59-60.

de l'humain. »[1] Ainsi, pour Badinter, la voie de la libération des femmes c'est l'égalité. Cette égalité ne peut se faire que dans le cadre de la ressemblance des sexes, et ce point est un grand débat entre Badinter et les féministes de l'autre tendance. Dès que l'on met en avant le concept de la différence, on prend le risque de l'exclusion : « Et je pense que l'égalité ne se joue vraiment que dans la solidarité, la ressemblance, et au fond je tiens furieusement au concept d'humanité. Ce qui me semble plus important que la différence des sexes, c'est que nous sommes tous des humains ; nous sommes beaucoup plus ressemblants que différents. »[2] On retrouve le concept « d'être humain » que Beauvoir soutenait pour défendre le droit à la liberté, à la transcendance de la femme.

Enfin, Badinter ne pense pas que Beauvoir, en prônant l'égalité, a dissous le féminin dans le masculin et fait des femmes des imitatrices des hommes : « J'ai le sentiment au contraire, que la ressemblance fait que nos deux composantes, masculin / féminin, se répandent dans chacun d'entre nous hommes et femmes. Et ce n'est pas du tout une perte de notre féminité. C'est aussi l'acceptation de la féminité des hommes. Donc je pense que la ressemblance est un concept de paix. Alors que la différence, c'est un concept de guerre. »[3]

Les féministes différentialistes, interrogées par Catherine Rodgers, n'ont pas manqué d'affirmer leurs convictions quant à une spécificité féminine. Ainsi, pour Xavière Gauthier[4], « on naît femme ». Elle revendique même un féminin spécifique aux femmes « la femellitude ». Alors que Beauvoir cherchait à minimiser le rôle - qu'elle jugeait négatif - des données biologiques, Gauthier insiste sur le fait qu'il faut partir du corps de la femme, de la différence biologique des sexes, pour mener une réflexion féministe. On pense à la position de Beauvoir citée précédemment : il ne

---

[1] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 69.

[2] *Ibidem,* p. 70.

[3] *Ibidem,* p. 70.

[4] Xavière Gauthier a été une des féministes de la différence les plus actives pendant les années 70. Elle a été à l'origine de la revue *Sorcières*, et son éditrice pendant cinq ans. Ce magazine a permis à toutes sortes de femmes, connues ou non, de prendre la parole et de s'exprimer dans la forme qui leur convenait : irrévérence, libération, révolution, s'expriment dans ces pages où des femmes incitent d'autres femmes à découvrir leur corps, leur sexualité, et un nouveau langage pour dire leur jouissance. Elle est aussi écrivain. Elle a publié entre autres *Surréalisme et Sexualité* en 1971, *Les*

faut pas croire que le corps féminin peut donner une vision neuve du monde. De même Annie Leclerc[1] ne rend qu'un hommage mitigé à Beauvoir au lendemain de sa mort dans *La Croix* : elle avoue avoir admiré sa vitalité et le combat qu'elle a mené toute sa vie pour tirer les femmes d'une position d'assujettissement, mais, elle émet de sérieuses réserves : « "Les valeurs sur lesquelles Simone de Beauvoir s'appuyait pour mener son combat restaient au fond des valeurs très masculines : elle raisonnait en termes d'affirmation de soi, de reconnaissance sociale, d'indépendance économique. J'ai assez vite imaginé qu'il y avait autre chose à faire : il fallait aussi revaloriser ce qui est traditionnellement connoté comme féminin." »[2]

On voit à travers ce bref panorama sur la question d'une spécificité féminine, que la notion de « ressemblance » entre les sexes établit le clivage entre les deux courants du féminisme : les tenantes de l'égalité, de la ressemblance s'opposent aux différentialistes qui défendent une vocation féminine spécifique.

Ce clivage se retrouve de façon presque identique en ce qui concerne la sexualité. Sur ce point, Beauvoir a exprimé à plusieurs reprises qu'elle n'était pas favorable à l'homosexualité comme stratégie politique. Ainsi dès *Tout compte fait*, elle présente son point de vue sans équivoque :

> Qu'il soit nécessaire de redéfinir l'amour et la sexualité, là-dessus toutes les féministes sont d'accord. Mais certaines nient que l'homme ait un rôle à jouer dans la vie de la femme, en particulier dans sa vie sexuelle, tandis que d'autres veulent lui garder une place dans leur existence et dans leur lit. C'est du côté de celles-ci que je me range. Je répugne absolument à l'idée d'enfermer la femme dans un ghetto féminin. (*TCF*, 626)

---

*Parleuses* (avec Marguerite Duras) en 1974, *Rose Saignée* en 1974....

[1] Annie Leclerc est écrivain ; son livre le plus connu est *Parole de femme*, texte écrit à la gloire du corps féminin, de sa différence, de sa possibilité de donner la vie, véritable hymne au féminin. Il a d'ailleurs été analysé et contesté avec précision par Christine Delphy dans un article intitulé « Protoféminisme et antiféminisme » publié dans *Les Temps Modernes* en mai 1976 : « Les raisons pour lesquelles le livre d'A. Leclerc et le courant de pensée qu'elle représente, débouchent, du protoféminisme [c'est-à-dire qui se situe avant l'action collective, dans les tous premiers temps de la révolte individuelle], sur l'antiféminisme, sont fondamentalement simples : A. Leclerc reste sur le terrain des hommes, sur le terrain de l'idéologie, et dans son "explication" de l'oppression des femmes, et dans son "accusation" des hommes. Tout son système de pensée repose sur l'idéalisme et ses variantes - naturalisme, biologisme - toute son argumentation reprend les prémisses fondamentales et liées de l'idéologie dominante. » (*L'Ennemi principal 1,* p. 218.)

[2] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 214.

Elle réfute du même coup les études américaines prétendant que l'orgasme vaginal est un mythe et que seul est réel l'orgasme clitoridien : pour connaître le plaisir sexuel, la femme n'aurait aucunement besoin de l'homme, contrairement à ce qu'affirmait Freud. Certes Beauvoir, on l'a vu, conteste aussi la position de Freud, trop inspirée de la conception patriarcale du rapport des sexes. Il s'agissait bien pour lui, en affirmant la nécessité pour la femme d'abandonner la sexualité clitoridienne pour développer sa féminité, de lui refuser l'autonomie sexuelle et de la mettre sous la dépendance de l'homme. Mais elle conteste aussi ces études américaines : « Ceci dit, il y a une indéniable spécificité du plaisir obtenu dans un coït avec pénétration vaginale et c'est celui que beaucoup de femmes trouvent le plus riche et le plus satisfaisant. Les expériences de laboratoire qui isolent la sensibilité interne du vagin de l'ensemble de ses réactions ne prouvent rien. Le coït n'est pas un rapport entre deux appareils génitaux ni même entre deux corps mais entre deux personnes, et l'orgasme est par excellence un phénomène psychosomatique. » (*TCF*, 627) De même, elle n'accepte pas l'idée que tout coït est un viol, reconnaissant qu'elle était allée trop loin en écrivant dans *Le Deuxième Sexe*, « La première pénétration est toujours un viol » : « Je pensais surtout aux nuits de noces traditionnelles où une vierge ignorante est déflorée plus ou moins maladroitement. Il est vrai que bien souvent, dans toutes les couches de la société, l'homme "prend" la femme sans lui demander son avis et même en usant de sa force ; s'il lui est infligé sans qu'elle le désire, le coït est un viol. Mais il peut être aussi un échange de part et d'autre librement consenti ; alors, assimiler l'intromission à un viol c'est retomber dans tous les mythes masculins qui font du membre viril un soc, une épée, une arme dominatrice. » (*TCF*, 627) Ainsi, Beauvoir pense que des rapports non oppressifs entre les hommes et les femmes peuvent être inventés. Lorsque Alice Schwarzer évoque avec elle en 1976 les femmes du M.L.F. qui, dans un monde dominé par les hommes, refusent de continuer à partager leur vie privée avec eux, faisant de l'homosexualité féminine une stratégie politique, on comprend que Beauvoir réponde ainsi :

> Je comprends très bien ce refus politique du compromis. Justement pour la raison que je citais. L'amour peut être un piège qui fait accepter aux femmes beaucoup de choses. Mais cela ne me semble juste que dans les conditions actuelles. En soi,

> l'homosexualité est aussi limitante que l'hétérosexualité : l'idéal devrait être de pouvoir aimer aussi bien une femme qu'un homme, n'importe, un être humain, sans éprouver ni peur, ni contrainte, ni obligations.[1]

Cette position l'a amenée à soutenir Christine Delphy lors de la scission des *Questions Féministes*. Pour Monique Wittig, membre de cette revue, l'hétérosexualité est la clé de voûte de l'oppression des femmes, et le seul choix possible pour une féministe est de sortir du lien avec l'oppresseur - les hétérosexuelles sont en fait coupables de collaboration - et de devenir lesbiennes : « Cette prise de position aboutit à la scission des lesbiennes radicales qui continuèrent autour de *Feminist Issues*, une revue qui, à l'origine était la version américaine de *Questions Féministes*. Les autres féministes (dont Delphy) reprirent *Questions Féministes* sous le nom de *Nouvelles Questions Féministes.* »[2] Peut-on mettre en relation cette prise de position tardive et les analyses de l'homosexualité dans *Le Deuxième Sexe* ? C'est ce que tente de faire Françoise Armengaud[3], elle aussi interrogée par Catherine Rodgers. Elle analyse l'ambiguïté de Beauvoir à l'égard des lesbiennes. En effet, Beauvoir les situe comme des femmes qui n'acceptent pas de donner à leurs problèmes sexuels la solution classique, la seule admise par la société, et en cela elle rejoint les féministes contemporaines qui refuseront la « contrainte à l'hétérosexualité ». Pour Armengaud, Beauvoir a très bien perçu que dans le mode de vie homosexuel, il y a tout le refus du patriarcat et la volonté de prendre de l'indépendance à son égard. En revanche, il y a toujours une dépréciation insidieuse de l'homosexualité (que nous confirmerons dans le chapitre cinq). De plus, selon Armengaud, Beauvoir a manqué le lien entre le lesbianisme et le féminisme : ce lien aura été établi par la génération des années 70. L'homosexualité n'est donc pas pour Beauvoir une stratégie féministe, et sur ce point, elle est en accord encore une fois avec les féministes radicales.

---

[1] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, op. cit.*, p. 82.

[2] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 100.

[3] Françoise Armengaud est difficile à présenter car très éclectique : elle a poursuivi des recherches en philosophie du langage, en philosophie analytique, en esthétique et philosophie de l'art. Elle se réclame du féminisme radical, non essentialiste, matérialiste des *Nouvelles Questions Féministes*, dont elle est membre du comité de rédaction depuis 1989.

Cependant, il y a un point sur lequel la position de Beauvoir est controversée non seulement et surtout par les féministes différentialistes mais aussi, de façon plus modérée, par les féministes radicales : la maternité. A sa décharge, les féministes actuelles ont toujours beaucoup de difficultés à penser la maternité comme en témoigne un article intitulé « La maternité au cœur du féminisme » : « La richesse, la complexité et les contradictions du discours des femmes s'expriment dans ce continuum de représentations qui oscillent entre maternité-aliénation et maternité-identité. »[1]

Beauvoir, a insisté toute sa vie sur l'aliénation que représentait la maternité pour la femme, répétant qu'elle constituait avant tout un piège. Cette position extrême l'a conduite à remettre en question l'existence même de la famille, qui selon elle, devrait être supprimée. En 1972, dans l'article « La Femme révoltée », elle affirme :

> Supprimer le capitalisme, ce n'est pas supprimer la tradition patriarcale, tant qu'on garde la famille. Je crois qu'il faut non seulement supprimer le capitalisme, changer les moyens de production, mais qu'il faut aussi changer la structure familiale. [...] *Je pense qu'il faut supprimer la famille.* Je suis tout à fait d'accord avec toutes les tentatives faites par les femmes, et d'ailleurs aussi, quelquefois, par les hommes, pour remplacer la famille soit par des communautés, soit par d'autres formes qui restent à créer.[2]

Elle réitère cette prise de position radicale le 6 mars 1972 dans un article du *Nouvel Observateur,* intitulé, « Réponse à quelques femmes et à un homme » :

> Evidemment, je souhaite que maternité et mariage soient dissociés puisque je suis pour l'abolition de la famille. Cette déclaration a beaucoup choqué. On m'a fait une objection à laquelle je suis habituée : comment puis-je, célibataire, sans enfant, parler de la famille ? Les sciences humaines seraient impossibles si on ne pouvait rien connaître d'autre que son cas particulier. Décider comment organiser la prise en charge des enfants, c'est un problème ; mais on ment quand on prétend qu'ils ne sauraient s'épanouir nulle part aussi bien qu'au sein de la famille. Les parents font entrer les enfants dans leurs jeux sado-masochistes, projetant sur eux leurs fantasmes, leurs obsessions, leurs névroses. C'est une situation éminemment malsaine ; sans parler des enfants martyrs, le monde des enfants névrosés que produit notre société est impressionnant. D'autre part, c'est par l'intermédiaire de la famille que ce monde

---

[1] DESCARRIES, Francine, CORBEIL, Christine, « La maternité au cœur du féminisme », *Manière de voir 44, Femme, le mauvais genre ?*, Le monde diplomatique, mars-avril 1999, p. 90.

[2] SCHWARZER, Alice, *op. cit.*, p. 41.

patriarcal exploite la femme, lui extorquant chaque année des milliards d'heures de "travail invisible".[1]

Ainsi, pour Beauvoir, la femme ne pourra s'émanciper que lorsqu'elle sera libérée des enfants. Cette position pour le moins radicale a eu de nombreux détracteurs, parmi les féministes. Parmi les femmes interrogées par Catherine Rodgers, seule Gisèle Halimi confirme et conforte la position de Beauvoir, en prenant pour preuve sa propre situation. En effet, après avoir eu elle-même des enfants, tout en menant une vie très active d'avocate et de féministe militante, elle dit :

> [...] j'ai tout de même toujours pensé, et je continue de penser, qu'une maternité, même choisie, n'est pas un piège, mais qu'elle limite terriblement l'avenir d'une femme, alors qu'elle ne limite pas l'avenir d'un homme. J'ai limité ma vie dès l'instant que j'ai eu des enfants. [...] J'aurais dû, pour faire ce que j'ai fait, ne jamais avoir d'enfant. J'aurais agi avec plus de liberté, de plénitude. La maternité mutile l'avenir d'une femme, pas d'un homme, étant donné la ségrégation des rôles. [...] Cela limite l'amour. Quand on a des enfants, on ne peut pas tomber amoureuse tous les huit jours d'un autre homme, alors que, quand vous êtes libre, adulte, vous le pouvez, sans faire de mal à personne. Cela limite la curiosité intellectuelle, l'envie de découvrir, l'envie d'assumer des responsabilités.[2]

Gisèle Halimi admet certes que la maternité apporte de grandes joies, des complicités très fortes, que Beauvoir n'a pas envisagées. Mais, il ne faut pas se faire d'illusions, les enfants doivent devenir des adultes totalement indépendants : « Alors, quand je fais le chemin parcouru, quand je regarde ce que je ne connaîtrai jamais, ce à quoi j'ai renoncé parce que je voulais m'occuper de mes enfants, la question que je me pose - je ne tranche pas - est : est-ce que ceci valait la peine d'être payé par cela ? »[3] Gisèle Halimi rejoint donc d'une certaine manière Beauvoir en affirmant que la maternité limite l'épanouissement de la femme dans plusieurs domaines.

Badinter se montre plus nuancée, et marque bien que sur ce point elle s'éloigne de Beauvoir. Elle lui concède cependant la difficulté de penser autrement en 1949 : dans un contexte où les femmes ne maîtrisaient pas leur fécondité, où il

---

[1] « Réponse à quelques femmes et à un homme » (*Le Nouvel Observateur,* 6 mars 1972), in *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 499.

[2] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 158-159.

[3] *Ibidem,* p. 159-160.

était donc impossible de concilier émancipation et maternité, on comprend que Beauvoir ait encouragé les femmes à se méfier de la maternité. Badinter, qui écrit dans le contexte des maternités choisies et de la légalisation de l'avortement, reconnaît que les femmes veulent à la fois être mères et participer à la vie publique ; seulement, et elle le réaffirme à chaque fois que l'occasion lui est donnée, cela ne sera possible que lorsqu'il y aura un partage des tâches effectif. Badinter explique ainsi à Catherine Rodgers sa position : « Elle [Beauvoir] a refusé la reproduction parce qu'elle y voyait uniquement un lieu d'aliénation. Je ne crois pas que la reproduction ait été aussi aliénante qu'elle le pensait, ni que ce soit la charge des enfants qui soit le plus aliénant pour les femmes. Je crois que c'est la dépendance vitale économique à l'égard des hommes. En ce sens, je suis marxiste. C'est bien la libération économique qui rend possible l'égalité des sexes. »[1]

Les autres féministes interrogées se montrent beaucoup plus virulentes. Ainsi, Xavière Gauthier reproche à Beauvoir d'avoir étouffé le débat sur la question du désir d'enfant : elle conteste aussi que la maternité ne soit pas une activité. De même Chantal Chawaf[2] critique fortement Beauvoir de ne pas avoir essayé de penser vraiment le problème de la maternité. Ce n'est pas le choix personnel de ne pas avoir d'enfants qu'elle reproche à Beauvoir, mais de ne pas avoir réfléchi à cette tâche des femmes, qu'est la maternité. Elle explique ainsi à Catherine Rodgers ce qui lui a déplu chez Beauvoir :

> J'ai eu l'impression que Simone de Beauvoir donnait des solutions faciles à un problème très grave, qui est celui de la maternité et de l'autre maternité : la création. La création comprend le développement de la personnalité de la femme, sur le plan spirituel, intellectuel, artistique, autant d'aspects qui sont généralement opposés à la maternité, alors qu'à mon avis, création et maternité se complètent à un niveau profond. Simone de Beauvoir qui s'est orientée du côté du développement et de la libération de la femme, a rejeté la maternité, et c'était trop facile. Ce rejet représente un manque de courage. Je ne juge pas du tout son rejet sur un plan personnel, mais intellectuellement, elle a refusé de s'approcher plus profondément de ce qu'est la maternité, de réfléchir sur ce qu'il reste d'incompatible, tout au moins de

[1] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 61-62.

[2] Chantal Chawaf est écrivain : elle explore dans ses écrits la spécificité féminine, la plus proche relation des femmes à leur corps, à l'origine de la vie, à la matérialité des choses. Ses livres, aux titres évocateurs - *Cercœur, Chair chaude, Rougeâtre, Maternité, Elwina et le roman fée, Fées de toujours* - sont autant de recherches d'une langue des origines, d'une langue charnelle.

contradictoire entre les deux pôles de la femme, et donc de réfléchir sur la nécessité de symboliser pour le dépasser, ce problème.[1]

Chantal Chawaf s'élève aussi contre l'idée que la maternité n'est pas un projet, et que engendrer et allaiter ne sont que des activités où n'est engagé aucun projet : « Accompagner rituellement, tendrement le processus de la vie, comme peut le faire une mère, ce n'est pas un projet ? Cela peut même être plus qu'un projet, ce peut être un idéal... et aboutir à une éthique novatrice de la vie... Ce peut être l'origine d'une société plus attentive à la sauvegarde de la vie sur terre. Mais d'abord, Simone de Beauvoir parle de quelque chose qu'elle ne connaît pas : elle n'a pas allaité. Elle symbolise dans l'ignorance une expérience et une réalité du corps qu'elle ne connaît que par l'esprit. Elle n'est pas dans la partie féminine du langage, mais dans la partie masculine, dans le concept détaché du corps. Elle ignore quelque part son sujet. »[2] Pour Chawaf, Beauvoir prouve que l'on peut être à la fois féministe et misogyne.

C'est Julia Kristeva[3] qui se montre également très critique à l'égard de Beauvoir sur cette question de la maternité. Certes, Kristeva se démarque aussi de Beauvoir sur la question de l'égalité des sexes, théorie insoutenable pour une freudienne. Mais surtout elle rend Beauvoir un peu responsable du fait que le mouvement féministe dans les années 70-80 n'a pas entrepris de réévaluer la maternité, « parce qu'il n'a pas osé aller à l'encontre de la réprobation beauvoirienne du désir d'enfant, et elle avance même l'idée que c'est à cause de ce manque de prise

---

[1] *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, Un héritage admiré et contesté, op. cit.*, p. 75-76.

[2] *Ibidem*, p. 83.

[3] Julia Kristeva est considérée aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, comme une des féministes françaises les plus importantes, et est devenue la figure type de l'intellectuelle. Son œuvre très importante se situe à la croisée de la psychanalyse, de la sémiotique, de la théorie littéraire et de la linguistique : « Ses études du langage poétique et de poètes tels Mallarmé, Artaud, Lautréamont, d'auteurs de l'avant-garde (Bataille, Céline, Duras, Sollers), de la subjectivité et spécialement des moments où le sujet s'ouvre à l'autre (dans l'amour) ou bien quand son unité est menacée (dans les troubles mentaux, quand il est confronté à l'abject), de l'intellectuel comme dissident, de l'étranger - toutes ses études marquent cet intérêt pour l'instant de rupture, pour la négativité qui s'inscrit dans le discours, le sujet et la société. » (RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 186). On peut citer quelques unes de ses œuvres : *Semeiotike : recherches pour une sémanalyse* (1969), *Soleil noir : dépression et mélancolie* (1987), *Etrangers à nous-mêmes* (1988), *Les Samouraïs* (roman, 1990), *Sens et non-sens de la révolte : pouvoirs et limites de la psychanalyse* (1996)...

en compte du désir d'enfant que le féminisme serait coupé de l'ensemble des femmes. »[1] Annie Leclerc, on s'en doute, se démarque aussi franchement de Beauvoir sur ce point. Mais surtout, là où Beauvoir avait déjà affirmé la nécessité du partage des tâches domestiques, Annie Leclerc reste fidèle au modèle de la division des tâches (certaines tâches étant spécifiquement féminines comme les tâches domestiques, d'autres spécifiquement masculines), qu'elle trouve naturelle.

Ainsi, sur la question de la maternité, aucune féministe contemporaine ne se montre aussi radicale que Beauvoir, et n'a prôné aussi franchement la nécessité de supprimer la famille. Il est d'ailleurs symptomatique que lors du cinquantenaire du *Deuxième Sexe* en 1999, la polémique a de nouveau surgi, montrant que c'est bien dans ce domaine que Beauvoir a suscité le plus de réactions. Ainsi, Nancy Huston, écrivain, dans un article intitulé « Le complexe d'Athéna », écrit : « De façon prévisible, le cinquantenaire de la publication du *Deuxième Sexe* a ressuscité de vieilles polémiques, notamment autour du "*destin*" maternel des femmes. Dans ce que dit Simone de Beauvoir au sujet de la maternité, il y a une part de vérité : elle ne suffit pas à combler la vie d'une femme. Il y a des mères "*malheureuses, aigries, insatisfaites*", certes, et "*ce n'est pas en tant que mères que les femmes ont acquis le bulletin de vote.*" Mais de ce que la maternité n'est pas tout, il ne s'ensuit nullement qu'elle n'est (ou ne devrait être) rien. Comme si l'enfantement était seulement et toujours une chose passivement endurée - et non l'expérience complexe d'un sujet pensant et réfléchissant. Et comme si, en devenant parent, on abdiquait son cerveau et cessait d'être citoyen ! »[2]

De même Yvonne Kniebiehler, professeur émérite d'université, la même année, écrit « Qui a peur des mères ? ». Selon elle, les pères, les psychanalystes et les féministes. Or, cette méfiance date de Simone de Beauvoir : « Dans le *Deuxième Sexe*, elle a bousculé un consensus ronronnant qui datait de Rousseau et que le *baby boom* avait réactivé. Elle a osé désacraliser la maternité - seule la femme pouvait se le permettre. En dissociant la femme de la mère, elle a permis à chaque femme de

---

[1] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 191

[2] HUSTON, Nancy, « Le Complexe d'Athéna », in *Le Monde,* 7 janvier 1999, p. 14.

s'affirmer comme sujet autonome. Acquis définitif et irréversible. »[1] Elle reconnaît donc le grand pas que Beauvoir a fait franchir à cette réflexion sur la maternité et ne lui reproche pas son extrémisme. Au contraire, dans la même perspective, elle montre que les femmes qui aujourd'hui ont décidé d'avoir des enfants tout en conservant une activité professionnelle, découvrent que la différence des sexes, qu'elles avaient très bien ignorée jusque là, est très difficile à surmonter : « un partage équitable des tâches parentales ne va pas de soi : déjà incertain avec un seul enfant, il devient aléatoire avec deux, plus encore avec trois. »[2] La jeune femme, qui a cédé au désir d'enfant, redécouvre les formes « d'esclavage » que les féministes des années 70 avaient dénoncées.

Nul doute donc que Beauvoir a été entendue et que son radicalisme permet encore aujourd'hui de nourrir le débat sur la maternité, et sa place dans la vie publique. Ajoutons qu'il était peut-être extrémiste de prôner la suppression de la famille, mais force est de constater que la société est obligée de prendre en compte les évolutions de cette famille, qui répond de moins en moins à un schéma unique et monolithique : en témoignent le concubinage, mais surtout le récent PACS, qui est une reconnaissance de formes nouvelles d'unions, ainsi que les familles monoparentales ou familles recomposées. La famille classique tend peut-être à disparaître....

Enfin, certaines féministes actuelles, tout en revendiquant l'héritage et l'influence de Beauvoir, s'en démarquent sur l'aspect politique du féminisme. En effet, Beauvoir ne croyait guère à la voie parlementaire et institutionnelle pour améliorer la condition des femmes. Elle n'avait déjà fait que peu de cas dans son autobiographie de l'obtention du droit de vote pour les femmes au lendemain de la guerre. Expliquant en 1980 à Alice Schwarzer son attitude à l'égard des partis, attitude prudente, voire méfiante, elle insiste davantage sur les combats qu'elle a menés à l'écart des partis, le combat féministe étant un de ceux-là :

---

[1] KNIEBIEHLER, Yvonne, « Repenser la maternité », in *Le Monde*, mardi 23 mars 1999, p. 16.

[2] *Ibidem,* p. 16.

> J'ai voté une fois communiste. Ensuite, je me suis engagée à fond dans un certain nombre de campagnes politiques précises : contre les guerres coloniales, la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie (qui ne fut jamais officiellement appelée de ce nom). Mais ce genre de lutte, précisément, ne pouvait pas s'exprimer par le bulletin de vote, car sur ces points décisifs nous étions tous trahis par les partis. Prenez l'Algérie - on était trahis par les socialistes aussi bien que par les communistes. Nous devions lutter contre la guerre d'Algérie de l'extérieur, dans la marginalité, dans la clandestinité. Et c'est ainsi, de l'extérieur, que doivent lutter les femmes si elles veulent vraiment, fondamentalement, changer les choses.[1]

Gisèle Halimi considère que ce refus de penser les lois a nui à Beauvoir. En effet, cette dernière avait accepté la présidence de l'association *Choisir*, créée après le *Manifeste des 343*. Cette association avait été constituée par Gisèle Halimi pour faire aboutir un certain nombre de revendications : l'éducation sexuelle des femmes, la suppression de la loi de 1920 qui interdisait toute information sur la contraception et l'avortement, et enfin la contraception et l'avortement libres. Beauvoir accepta d'en être membre co-fondateur avec Halimi, Christiane Rochefort et Jean Rostand. Grâce à la plaidoirie d'Halimi et au soutien de *Choisir*, la loi de 1920 fut révisée et en 1975 la loi Veil autorisa les I.V.G. pour 5 ans. *Choisir* contribua alors à la bonne application de la loi. Mais il y a des divergences entre Halimi et Beauvoir. D'abord Gisèle Halimi reproche à Beauvoir d'avoir une totale méconnaissance des milieux populaires : « Mais Simone de Beauvoir était une universitaire, qui n'avait aucune expérience, qui n'avait vécu aucune oppression dans sa vie - elle l'a dit d'ailleurs. Et moi, c'était l'inverse : j'étais issue d'un milieu populaire, pauvre, opprimé, traditionnel, et j'avais décidé de ne pas supporter ma situation. »[2] C'est d'ailleurs en raison de ce désaccord, que Beauvoir et quelques autres démissionnèrent de *Choisir* après le procès de Bobigny. En effet, ces militantes se sont montrées hostiles à l'utilisation par Gisèle Halimi d'un certain nombre d'arguments : « A les en croire, l'avocate trahissait la cause de toutes les femmes en insistant sur la condition sociale des inculpées. Les bourgeoises affirmaient-elles, sont aussi des opprimées ; le problème de l'avortement qui leur est souvent posé de façon tout aussi dramatique,

---

[1] *Simone de Beauvoir aujourd'hui, op. cit.*, p. 107.
[2] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 152.

ne saurait donc être réduit à un problème de classe. »[1] Mais surtout Beauvoir et Halimi s'opposent sur la question des lois. En effet, Gisèle Halimi reproche à Beauvoir de n'avoir pas réfléchi à la nécessité d'avoir des lois. Elle disait « nous n'avons pas besoin de lois ». Beauvoir aurait même accusé Gisèle Halimi et d'autres membres de *Choisir* d'être des « sales réformistes ». Voilà quel jugement Gisèle Halimi porte sur Beauvoir sur ce point :

> Elle était trop théorique. Ce qui lui a manqué, c'est cette jonction, cette osmose entre vie et réflexion, une vie, une expérience personnelle et une étude. Je me demande parfois si pour théoriser en étant en prise directe avec une action dans le présent et le futur, on n'a pas besoin soi-même d'être un peu projeté dans l'action. Les universitaires se fichent du monde qui passe - je ne dis pas cela pour vous.[2]

Michèle Le Dœuff dans *L'Etude et le Rouet* se démarque aussi de Beauvoir sur ce point : elle pense que la voie de libération des femmes est la place publique[3]. En effet, elle explique que le féminisme a souvent invoqué l'éducation des filles en considérant que l'injustice fondamentale est présente dès l'enfance. Elle cite le livre d'Elena Belloti, *Du côté des petites filles*, dont on retient que dès leur plus jeune âge, les filles sont brusquées, que la durée de leur tétée est inférieure à celle des garçons, que ces derniers ont le droit de faire tout le tapage qu'ils veulent, ce qui n'est pas le cas des filles. Pour Le Dœuff, cette approche présente un danger : s'attacher à une réalité coutumière quotidienne à laquelle nul réformateur n'a accès et qui semble exister de façon indépendante. Or, cette indépendance est un leurre :

> Et je crois que l'angoisse qui saisit un peu tout le monde à l'idée d'une ingérence dans l'intimité domestique est solidaire de la croyance en l'existence autonome de cette intimité, comme si les grandes lignes de force du social et de la place publique n'étaient pas présentes partout, même quand une mère donne le sein à un nourrisson d'un certain sexe. De ce point de vue, l'idée que le "personnel est politique" permet un déplacement du féminisme de l'égalité classique : débattons entre adultes des moyens de créer entre les hommes et les femmes une véritable isonomie, sur la place publique, et espérons que les modes coutumiers de l'éducation en seront changés. On peut difficilement intervenir sur le temps des tétées - ou sur la manière dont les

---

[1] ZEPHIR, Jacques J., *op. cit.*, p. 56-57.

[2] RODGERS, Catherine, *op. cit.*, p. 153.

[3] C'est une des caractéristiques du mouvement féministe dans les années 70, de découvrir que « le privé est politique », et que l'on ne pourra résoudre les problèmes qu'en les portant sur la place publique.

parents des deux sexes donnent le biberon à leur progéniture - mais on peut demander qu'au Conseil d'Etat autant de femmes que d'hommes siègent ; il est raisonnable d'exiger que le travail effectué par les femmes dans une entreprise familiale (commerce, artisanat, agriculture) ait un vrai statut juridique. [...] le fait de s'occuper prioritairement du monde des adultes substitue à une pédagogie pédagogisante une pédagogie par le politique.[1]

Michèle Le Dœuff croit donc fermement en la voie institutionnelle et politique pour améliorer la condition des femmes. Yvonne Kniebiehler partage ce point de vue quant à la maternité : « La liberté de ne pas être mère se révèle un peu courte pour celles qui veulent des enfants. Il devient urgent de désaliéner la libre maternité. Tant que le féminisme n'aura pas parcouru cette nouvelle étape, il n'aura pas accompli sa mission. La responsabilité maternelle doit se développer désormais dans la Cité et non plus seulement dans la famille, dans la vie publique et non plus seulement dans la vie privée ; elle appartient de moins en moins à la nature et de plus en plus à la culture, à la culture politique. »[2] Il faut inventer des modes de communication entre vie privée et vie publique : la responsabilité parentale masculine et féminine devrait modifier les priorités du débat politique.

Pierre Bourdieu, qui a analysé la domination masculine, rejoint par une voie différente ces points de vue. En effet, il montre que ce qui se passe dans la vie privée où la domination masculine est la plus sensible trouve son origine en dehors de cette sphère privée : « Il m'apparaît en effet que, si l'unité domestique est un des lieux où la domination masculine se manifeste de la manière la plus indiscutable et la plus visible (et pas seulement à travers le recours à une violence physique), le principe de la perpétuation des rapports de force matériels et symboliques qui s'y exercent se situe pour l'essentiel hors de cette unité, dans des instances comme l'Eglise, l'Ecole ou l'Etat et dans leurs actions proprement politiques, déclarées ou cachées, officielles ou officieuses (il suffit, pour s'en convaincre, d'observer, dans l'actualité immédiate, les réactions et les résistances au projet de contrat d'union sociale ). »[3] Pour Bourdieu donc, seule une action politique prenant réellement en compte tous les effets de la

---

[1] LE DŒUFF, Michèle, *op. cit.*, p. 330-331.
[2] « Repenser la maternité », in *Le Monde*, *op. cit.*, p. 16.
[3] *La Domination masculine, op. cit.*, p. 124.

domination pourra contribuer au « dépérissement progressif de la domination masculine. »[1]

Ainsi, on le voit, l'héritage de Beauvoir est nuancé mais incontestable : qu'elles reprennent des analyses de Beauvoir ou les contestent, les féministes se situent d'après ses idées.

On remarque d'abord que la question de la différence et de la ressemblance des sexes, établit le clivage entre les féministes. Cependant, Catherine Rodgers admet pour sa part qu'elle voguerait bien d'un féminisme à l'autre, si la solution n'était pas jugée hérétique. En effet, être mère l'a fait pencher vers un féminisme de la différence, même si en intellectuelle, elle est tout à fait capable de prendre du recul et de se rendre compte que ce qu'on appelle le biologique n'est pas une simple donnée de la nature, et est toujours interprété socialement. Cette indécision de sa part est renforcée par le fait que le clivage tend au fil des années 70 à être moins franc : « il me semble que les positions théoriques de chacune sont moins clivées que dans les années 70, que d'un côté les "différentialistes" ont appris à se méfier d'une trop grande insistance sur la différence des femmes, à manier avec plus de circonspection le concept d'écriture féminine, et que de l'autre côté, celles qui revendiquaient d'abord l'égalité incorporent de plus en plus le besoin de prendre en compte les différences biologiques entre hommes et femmes. »[2]

Michelle Perrot dans son étude des femmes au XXème siècle a également tendance elle aussi à dépasser ce clivage entre féminisme radical et féminisme de la différence :

> Ces deux perspectives représentent les deux pôles du débat "égalité contre différence", qui porte sur les causes et les caractéristiques de la mobilisation féministe. N'étant pas limitée à l'étiologie du féminisme, chacune de ces conceptions implique une compréhension spécifique de la nature du féminisme lui-même. Pour les égalitaristes, le féminisme tend à déstructurer la différence sexuelle et il est lié génétiquement à sa force d'oppression ; pour les défenseurs de la différence, le féminisme tend à la revaloriser et il est provoqué par la négation d'identité dont souffrent les femmes. Prise isolément, chacune de ces lectures mutile la complexité des expériences féministes contemporaines. En outre, l'opposition entre égalité et

[1] *La Domination masculine, op. cit.*, p. 125.
[2] *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, Un héritage admiré et contesté, op. cit.*, p. 83.

différence est spécieuse. Comme Joan Scott[1] l'a montré, l'antonyme exact de l'égalité est l'inégalité, non la différence ; celui de la différence est l'identité, non l'égalité. Les féministes ont de tout temps revendiqué aussi bien des droits égaux que des droits spéciaux, au nom soit de leur identité avec les hommes, soit de leur différence avec ceux-ci. [2]

De même, lors d'un colloque intitulé *Images de femmes*, organisé du 13 au 16 novembre 2000 à Nancy et Metz[3], une conférence a eu lieu sur le thème : « Masculin / Féminin, quelles mutations, quels équilibres ? » Notons au passage que cette conférence qui se proposait de partir de la lecture d'extraits du *Deuxième Sexe*, a laissé très vite Beauvoir de côté, illustrant ce qui a été dit précédemment : Beauvoir est très connue, elle est l'emblème du féminisme, mais son œuvre l'est beaucoup moins. Une historienne, chercheuse au CNRS, spécialiste du féminisme sous la IIIème République, Florence Rochefort, a porté sur le féminisme un regard d'historienne. Or, elle a fait remarquer que concrètement les deux courants s'opposaient de moins en moins. Ce double mouvement se constate en effet dans la volonté d'inscrire symboliquement le féminin dans l'espace public, culturel, en féminisant notamment certains noms, mais aussi dans l'analyse en termes de genre : il s'agit de réfléchir aux notions de masculin et de féminin en chacun de nous, chacun composant sa personnalité sans avoir à trancher. Cet aspect est particulièrement fructueux car il introduit la notion de bisexualité et concerne aussi bien les hommes que les femmes.

Cependant, force est de reconnaître, au fil des entretiens menés par Catherine Rodgers, que si toutes les féministes connaissent Beauvoir, très peu ont réellement lu *Le Deuxième Sexe*. Elles connaissent ses théories pour les avoir entendues non pour les avoir lues, ce qui est paradoxal lorsque l'on constate que cet essai est toujours cité par la presse comme la clé du féminisme, son cinquantenaire en 1999 n'ayant pas démenti ce phénomène. Catherine Rodgers explique l'ambivalence des féministes

---

[1] Historienne américaine.

[2] ERGAS, Yasmine, « Le sujet femme, Le féminisme des années 1960-1980 », in *Histoire des femmes au XXème siècle, op. cit.*, p. 507-508.

[3] Colloque organisé par le Goethe Institut de Nancy, l'Institut culturel italien de Strasbourg, l'association en Féminie et le Forum-IRTS de Lorraine.

françaises par rapport à Beauvoir, par le fait qu'en raison de son âge, de son autorité, de sa notoriété, de son écriture du *Deuxième Sexe* en 1949, Beauvoir a pu être considérée comme une mère pour les nouvelles générations de féministes : « Ce qui, au sein du M.L.F., était loin d'être un plus. Comme l'explique Geneviève Prost, les femmes du M.L.F. qui venaient de vivre mai 68, rejetaient violemment l'image de la mère - castratrice et possessive - et par conséquent elles avaient tendance à dénigrer le travail accompli par leurs aînées, et à négliger leur héritage. »[1] De plus, comme l'a montré Luce Irigaray, un des effets du patriarcat étant de séparer mère et fille, de les dresser l'une contre l'autre, il n'est pas étonnant que Beauvoir, occupant en quelque sorte la position de mère du féminisme, soit quelque part rejetée par ses « filles ». Françoise Collin, directrice de la publication des *Cahiers du Grif*, propose une analyse de l'héritage en matière de féminisme, analyse qui conviendrait très bien au cas de Beauvoir : « Pourtant, parce que la pensée, le langage, l'écriture des femmes émerge à peine, restant encore liées à des personnes comme par un cordon ombilical, le départ entre rapports affectifs et rapports de vérité n'est pas encore véritablement réalisé. Nous avons pourtant à comprendre que des différences ou des oppositions de conception peuvent se développer sans qu'elles impliquent une mise à mort de la personne. [...] Nous devons apprendre à critiquer, c'est-à-dire à juger sans que cette critique avoisine le meurtre. Nous devons nous livrer à des joutes symboliques qui ne blessent pas nos existences vulnérables, et les mener de telle sorte. »[2] Le livre de Catherine Rodgers, vise justement à établir cet héritage, cette filiation, pour écrire une histoire du féminisme.

Enfin, l'ambivalence de certaines féministes envers Beauvoir a aussi son origine dans l'ambivalence même de Beauvoir, qui est apparue pour beaucoup comme à la fois misogyne et féministe. Misogyne au sens où souvent affleure dans les pages du *Deuxième Sexe* un mépris des femmes, du féminin, qui a perduré, puisque Gisèle Halimi interrogée par Catherine Rodgers rappelle que Beauvoir ne supportait pas ce qui chez une femme se rapportait à sa vocation de « femme-

---

[1] *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, Un héritage admiré et contesté, op. cit.*, p. 299.
[2] COLLIN, Françoise, « Un héritage sans testament », in *Cahiers du Grif*, n° 34, 1986, p. 89.

femme ». De même, en étudiant les relations de Beauvoir avec les femmes, notamment pendant la guerre, à travers l'autobiographie et la correspondance, nous verrons qu'elle ne manquait pas de les dominer intellectuellement et physiquement. Mais elle était déjà féministe, en ce sens qu'elle recherchait une autre façon de vivre les rapports humains ; son homosexualité était une façon de défier la société et son conformisme. Alors, certes, Beauvoir s'est montrée misogyne, mais elle reflète sans doute cette violence symbolique dont sont victimes les femmes : lorsqu'elle a écrit *Le Deuxième Sexe*, elle avait intériorisé l'infériorité physique de la femme, et elle l'a traduite en des termes dont elle n'a sans doute pas mesuré toute la portée péjorative. Ses évolutions postérieures confirment ce point : Beauvoir a découvert la condition des femmes continuellement tout au long de sa vie, et elle n'a jamais reculé devant l'aveu d'une erreur. Elle a été capable en toute bonne foi d'affirmer qu'elle ne savait rien de la condition des femmes, ou qu'elle s'était radicalement trompée en affirmant que le socialisme libérerait la femme. En fait, Beauvoir illustre magistralement la situation difficile de la femme au XXème siècle, ainsi que la décrit Françoise Rétif à partir de l'analyse du mythe de l'androgyne chez Beauvoir :

> Le mythe tel qu'il apparaît chez elle est avant tout l'expression d'une quête fondamentale, non seulement existentielle, mais également *éthique et politique* : il manifeste la tentative, la volonté, ainsi que la difficulté, pour une femme du XXème siècle, et pour une femme écrivain peut-être encore plus que pour toute autre, "de recevoir et de rompre à la fois", selon la belle formule de Françoise Collin[1], le fil de l'héritage culturel et social, pressentant que tout renouvellement sociétal réel et profond doit passer, ne peut que passer, par la redéfinition du rapport à l'autre.[2]

Il s'agissait bien pour Beauvoir de recevoir un héritage, celui du patriarcat et de son éducation, et de rompre cette filiation en la dénonçant et en tentant d'inventer des rapports nouveaux. De même qu'il a fallu pour les féministes des années 70, recevoir cet « héritage sans testament » que constituent l'œuvre et l'engagement de Beauvoir.

---

[1] COLLIN, Françoise *op. cit.*, p. 83.
[2] *Simone de Beauvoir, L'autre en miroir, op. cit.*, p. 19.

Si Beauvoir a recherché à communiquer avec les autres à travers la littérature, force est de constater qu'elle y est parvenue. La parution du *Deuxième Sexe* a marqué le début d'un courrier abondant qui témoigne certes de l'influence des écrits de Beauvoir mais lui apporte aussi une incomparable ouverture sur les femmes en général. L'autobiographie s'arrête en 1972, peut-être justement parce que Beauvoir a trouvé à travers les luttes féministes un autre moyen de se dire, de dire ses convictions et son engagement. Ses nombreux articles, interviews, sont des formes autobiographiques différentes, mais leur contenu engage de la même façon l'individu. De plus, cet engagement par écrit s'accompagne d'un militantisme effectif qui se traduit par sa présence concrète dans les procès ou les manifestations où on fait appel à elle.

L'autobiographie nous livre la figure d'une intellectuelle qui a su évoluer et remettre en question ses réflexions. Elle est parvenue à s'engager seule, sans Sartre, aspect qu'elle ne mentionne pas en ces termes, et elle a su devenir une « intellectuelle spécifique » à un moment où le type de l'intellectuel universel n'avait plus d'influence. On serait tenté avec Jacques J. Zéphir, de penser que « le féminisme de Simone de Beauvoir aura exercé sur les idées et l'évolution des mœurs de notre temps une influence peut-être plus profonde que la pensée même de son célèbre compagnon de route. »[1] Ainsi, par son écriture et par son engagement, elle a vaincu, peut-être au-delà de ce qu'elle avait pu imaginer, l'oubli dont elle se croyait menacée. Elle qui voulait, dès son adolescence, que son existence « serve », a vu son vœu se réaliser.

[1] *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 220.

**Conclusion de la deuxième partie**

Nous pouvons affirmer à présent que l'autobiographie de Beauvoir est effectivement une autobiographie féministe. D'abord, parce qu'elle donne à lire un parcours singulier où la jeune fille rangée se libère de son milieu, où la femme choisit d'être indépendante économiquement et de ne pas s'engager de façon traditionnelle dans une union qui l'aurait aliénée et aurait diminué ses chances de se réaliser en tant que sujet, mais surtout parce que cette expérience singulière, elle a choisi de la communiquer à travers l'écriture à ses lecteurs, les aidant ainsi à prendre conscience de leur propre condition. Par ailleurs, même dans son engagement, elle parvient à se détacher de Sartre et à trouver sa voie : elle finit par militer seule dans un domaine d'action concret et ceci de façon efficace. Elle parvient à penser son époque, mieux peut-être que son compagnon. Ainsi, comme l'a rappelé Elisabeth Badinter lors de sa récente conférence sur Simone de Beauvoir, l'autobiographie de Beauvoir propose « une pédagogie de la liberté féminine pour plusieurs générations. »

Cependant, ce parcours féministe n'est pas sans ambiguïté et c'est ce qui fait la richesse de la figure de l'intellectuelle qui se dessine dans l'autobiographie. Beauvoir incarne aussi d'une certaine manière l'héritage d'une société dominée par les hommes : le besoin « d'avoir un ciel sur sa tête » et de considérer Sartre comme supérieur, la misogynie dont elle fait preuve à plusieurs reprises dans ses œuvres mais aussi dans ses rapports avec certaines femmes, le conformisme à un certain nombre de valeurs masculines. Mais si elle a reçu cet héritage, elle est aussi parvenue largement à rompre avec lui - ce que l'on constate et vérifie lorsqu'on repère son évolution vers un féminisme radical - faisant preuve d'une lucidité sans faille, même si cette lucidité lui révélait ses erreurs. La vie de Beauvoir, comme son œuvre et sa réflexion philosophique et idéologique, nous paraissent donc le meilleur antidote contre une mystique féminine qui a tendance à resurgir aujourd'hui. Revendiquer la féminité, la spécificité de la nature féminine, les vertus typiquement féminines (douceur, altruisme, compréhension) - discours qui n'a pas manqué de réapparaître quand il a fallu réfléchir au rôle des femmes en politique - relève d'un conformisme dangereux. L'intransigeance de Beauvoir, sa pensée radicale indiquent la voie : admettre la moindre différence naturelle débouche tôt ou tard sur l'inégalité...

Quelles relations Beauvoir entretenait-elle avec les femmes qu'elle a présentées dans l'autobiographie, avec ces figures, dont nous avons vu qu'elles servaient souvent de faire-valoir à la figure féminine centrale ? Là aussi, nous retrouverons l'ambiguïté : la confrontation de l'autobiographie et de la correspondance va révéler ce que l'écrivain a voulu montrer et taire de ces relations. « Toute conscience poursuit la mort de l'autre »...



SCD NANCY 2
46, av. de la Libération
B.U. LETTRES